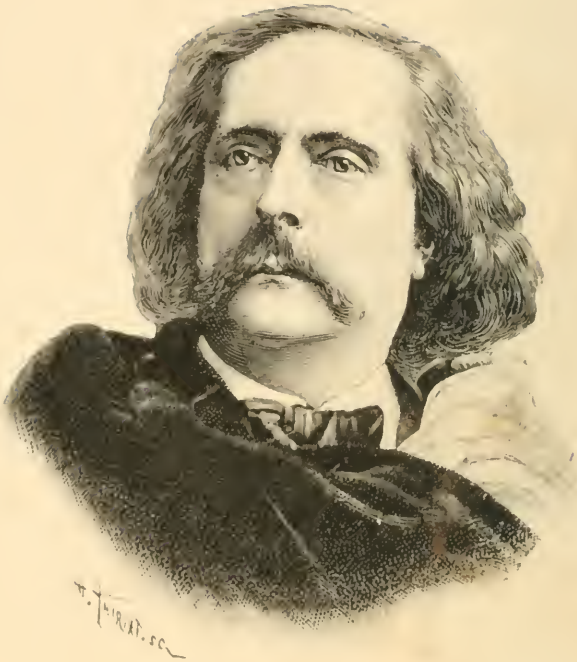
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

La Lecture

TOME NEUVIÈME



M. J. BARBEY D'AUREVILLY

P
L
F
L

La Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

TOME NEUVIÈME
(Nos 49 à 54. — 10 juillet à 25 septembre 1889.)

402440
28. 4. 42

PARIS
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

MARCEL

I

Dans les premiers jours de juin 1863, le comte Marcel de Nérins, revenant du bois, suivait seul, à cheval, au pas, l'avenue de l'Impératrice, et regardait mélancoliquement le flot des Parisiennes descendant vers Paris.

— Je mène une existence absurde, se disait-il, et je m'ennuie de la belle manière. Depuis dix ans, tous les jours, à la même heure, je fais au bois la même promenade, j'avale la même poussière sous le même soleil, je reviens par le même chemin, et j'ai là, à ma droite, les mêmes femmes étalées dans les mêmes voitures ; j'adresse les mêmes saluts, on me renvoie les mêmes sourires et tout est dit. Lorsque, rentré chez moi, je descends de cheval, il est convenu que j'ai passé une journée charmante et que rien ne manque à mon bonheur. Pourquoi ? Parce que quelques bourgeois ébahis m'ont regardé avec envie et qu'un petit collégien de dix ans s'est écrié en me voyant : « Oh ! papa, le beau monsieur sur le beau cheval ! » Mais, gros imbécile de père, réponds donc bien vite à ton fils que tu es cent fois plus heureux que moi, toi, Durand ou Bernard, épicier, huissier ou bonnetier ; tu as des émotions, tu as une femme qui te donne des enfants que tu adores ; ton petit garçon a été le premier en thème la semaine dernière ; tu pleures à la Gaieté, tu ris au Palais-Royal, tu es préoccupé des cours de l'huile ou du coton, tu as des opinions politiques, tu fais tous les soirs ta partie de dominos dans un

petit café de la rue Saint-Denis, tu vas entendre la musique militaire dans les jardins publics, tu achètes du terrain à vingt sous le mètre à Nogent-sur-Marne, et tu iras samedi prochain au Havre en train de plaisir. Dis-lui encore, à ton fils, que, si le beau cheval a le sens commun, il doit mépriser profondément le beau monsieur qui le condamne tous les jours à ce stupide et insipide manège. Mais non, le pauvre animal, il est incapable de me mépriser. Je suis un homme bien élevé, il est un cheval bien dressé ; il va toujours droit devant lui, sans impatience, sans révolte, sans colère. Fâche-toi donc une fois seulement, méchante bête, et donne-moi l'émotion salutaire d'un vrai danger !

Deux énergiques coups d'éperon allaient payer cet honnête cheval de sa sagesse et de sa tranquillité, quand Octave de Surgis vint se placer à côté de Marcel.

Octave était un des cinquante ou soixante amis intimes que Marcel devait au baccarat, aux courses, aux dîners du cercle et aux soupers du Café Anglais.

— Eh bien ! tu as vu, n'est-ce pas, tu as vu? s'écria Octave, dès que les deux chevaux furent tête à tête.

— Vu, quoi?

— Comment ! quoi ? Il demande quoi ! Mais le huit-ressorts de Chevrette ! caisse bleue, roues blanches, un grand cocher anglais merveilleux, deux chevaux admirables, un train de vraie princesse ! On n'a pas idée de ça ! Cette Chevrette, elle n'est ni jolie, ni jeune, ni amusante, et c'est sur elle que tombe un Brésilien fantastique. Il était au bois cavalcadant près de sa belle et faisant la roue autour de la calèche. Une vraie cinquième roue, par exemple. Ah ! j'ai bien ri ! C'est drôle, n'est-ce pas?

— Oui, très drôle.

— Et ce n'est pas tout. Il y a encore bien d'autres histoires. La petite comtesse Fraschini se remarie. Et qui épouse-t-elle ? Oh ! tu vas bien rire ; moi, j'ai ri, j'ai ri ! D'abord je ne voulais pas le croire ! Elle épouse !... Devine, non, ne cherche pas, tu ne trouverais jamais .. Elle épouse de Moissac, notre ami Albert de Moissac... Eh bien ! tu ne ris pas.

— Ma foi, non. C'est l'affaire d'Albert et non la mienne.

— C'est l'affaire d'Albert... oui... mais il est permis de rire. Epouser la Fraschini !... Oh ! c'est trop fort ! Elle est riche, elle est belle, soit, mais elle a eu des aventures, des aventures... quand

ce ne serait que son escapade, l'année dernière, avec Sterbinoff. Tu me diras qu'elle a réfléchi en route et qu'elle est revenue huit jours après. Cela est vrai, mais en huit jours, mon cher il peut se passer bien des choses... Il ne se doute de rien, Sterbinoff, et je dîne ce soir avec lui. Voilà une chance! C'est moi qui lui apprendrai la chose. Allons-nous rire! allons-nous rire! Viens donc dîner avec nous.

— Non, je ne peux pas.

— Ah ! c'est fâcheux, c'est très fâcheux. Tu aurais ri. Ah ! tu ne sais pas, j'ai fait un rêve. C'est *Éclair* qui gagnera le Derby. J'ai vu tous les chevaux comme je te vois. Une arrivée superbe. *Gabrielle d'Estrées* seconde, *Éclair* en tête avec deux longueurs. N'oublie pas *Éclair* dans tes paris.

— Je n'ai pas de paris cette année.

— Ah çà ! mais tu ne fais plus rien cette année! Tu ne ris plus, tu ne dînes plus, tu ne paries plus : est-ce que tu es malade ?... Ah ! sacrebleu... regarde... regarde... Ah ! c'est trop drôle !

— Quoi encore ?

— Mme de Nattier avec un chapeau jaune et une robe bleue ! quel fagot! Un temps de galop, mon cher, il faut voir cela de près.

— Non, je suis fatigué.

— Ah çà! mais tu es lugubre aujourd'hui. J'y vais, moi, j'y vais.

Et Octave partit au galop.

— Voilà un homme bête, voilà un homme heureux, se dit Marcel. Tout le distrait, tout l'amuse, tout l'enchante. Le huit-ressorts de Chevrette l'agite, le Derby le passionne, le mariage de la Fraschini l'exalte, le chapeau jaune de Mme de Nattier le bouleverse. Et moi je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie.

Marcel, en rentrant, trouva chez lui un petit billet ainsi tourné :

« Que devenez-vous ! Pourquoi ne vous a-t-on pas vu depuis quatre grands jours? Je vous aimais un peu, j'allais vous aimer passionnément, et maintenant je ne vous aime plus du tout. Avouez que j'ai raison. Voulez-vous que je vous pardonne? Venez ce soir au Palais-Royal. J'ai un petit rôle dans la pièce nouvelle. »

C'était signé : Muguette.

Marcel s'habilla, alla dîner au cercle, mangea sans appétit et

sans plaisir; à neuf heures il était au Palais-Royal, à l'orchestre, entre Octave de Surgis et Paul de Bécourt, un autre ami intime.

Octave était radieux.

— Quelle salle! disait-il à Marcel, quelle salle! Elles y sont toutes, mon cher, toutes! Il n'en manque pas une. Tiens, vois-tu dans l'avant-scène Rafaela qui se cache pour se faire regarder? Avec qui donc est-elle? Eh, parbleu, avec le petit Blangy! Il se ruinera, cet imbécile-là. Il a déjà croqué un million. Eh bien! vraiment, en trois ans, c'est trop. Regarde-le, il se penche, il se montre, lui, sa rose, son lorgnon et ses airs vainqueurs. Est-il assez drôle, ce petit bonhomme-là!

— Il n'est pas plus drôle que nous, répondit tranquillement Marcel. Tu étais peut-être hier dans cette même avant-scène avec Rafaela, j'y serai peut-être demain. Tu as une rose, tu as un lorgnon...

— Tu auras beau dire, entre moi et Blangy il y a une fière différence.

Les trois coups frappés derrière le rideau mirent fin à la querelle.

— On commence, on commence, dit Octave en s'asseyant. Nous allons donc voir cette fameuse pièce. Il paraît que Schneider a une ronde, Gil Perez un rôle et Muguette une robe!...

Muguette avait en effet une toilette extraordinaire. Vingt mille francs de dentelles sur des nuages de tulle, puis un bracelet, des boucles d'oreilles et un collier qui enlevèrent l'admiration générale.

Quand Muguette entra en scène, Paul de Bécourt se pencha vers Marcel et lui dit tout bas :

— Entre nous, c'est moi qui ai donné le bracelet. Comment le trouves-tu?

Marcel répondit :

— Merveilleux!

Quand Muguette eut chanté, et de la voix la plus fausse, son unique couplet, Octave se pencha vers Marcel et lui dit tout bas :

— Entre nous, c'est moi qui ai donné les boucles d'oreilles. Comment les trouves-tu?

Marcel répondit :

— Merveilleuses!

Quand Muguette eut profité d'un quadrille très animé pour montrer de fort jolies jambes, Marcel, s'adressant à ses deux voisins, leur dit :

— Entre nous, c'est moi qui ai donné le collier. Comment le trouvez-vous ?

Paul et Octave répondirent :

— Merveilleux !

Seulement, après le spectacle, les trois bienfaiteurs de Muguette, au lieu de se disputer l'honneur de lui offrir le bras, s'en allèrent ensemble au cercle. Ils y trouvèrent un beau baccarat en pleine activité et perdirent chacun quelques centaines de louis.

Marcel rentra chez lui vers six heures du matin en se disant : J'ai été stupide, j'aurais mieux fait d'aller chez Muguette.

Il se coucha, et quand il se réveilla, après cinq ou six heures d'un sommeil agité, il sonna son domestique et lui dit :

— Allez chercher le docteur Gerbier; qu'il vienne à l'instant, à l'instant même.

Le docteur Gerbier n'était pas seulement le médecin de Marcel ; il était son ami, et son meilleur ami.

— Et qu'y a-t-il, mon cher Marcel ? s'écria-t-il en entrant.

— André, répondit Marcel, je suis malade, très malade ! il faut que tu me guérisses, il faut que tu me sauves !

— Malade ! très malade ! Explique-toi !

— Que je m'explique ! cela est facile. J'ai toutes les maladies, toutes, entends-tu bien, toutes en même temps. Je n'ai plus de jambes, plus d'appétit, plus de sommeil, plus rien enfin. Je suis une machine usée, détraquée, démolie. Voilà pour le corps. Quant à l'esprit, je vais t'avouer la chose la plus ridicule du monde : j'ai le spleen, mon cher, un spleen extravagant. C'est une maladie qui a fait son temps, une maladie tout à fait démodée, et cependant elle me dévore. Il ne me manque rien et tout me manque. Avoir une fortune à satisfaire tous mes désirs et ne pas avoir de désirs, voilà mon supplice ! Je voudrais la perdre, cette fortune, et être obligé de travailler pour ne pas mourir de faim. Cela m'occuperait, au moins. Je voudrais aimer quelque chose, n'importe quoi, les livres rares, les chevaux, les vieux meubles, les femmes ou les autographes. Je voudrais me sentir au cœur une passion violente, bonne ou mauvaise, une de ces passions qui font mourir, mais qui, en attendant, font

souffrir et font vivre. On dit que ces passions-là existent ! Me comprends-tu ?

— Parfaitement !

— Eh bien ! alors, assieds-toi et écris. Je veux une ordonnance, deux ordonnances, trois ordonnances. Purge-moi, saigne-moi, coupe-moi un bras, le nez, une oreille, ce que tu voudras, envoie-moi en Italie, en Chine ou à Montmorency, mais, pour Dieu, ne me laisse pas dans cet état.

— Tu me demandes ce qu'il faut faire ? Je vais te le dire. D'abord, il faut te lever.

Marcel se précipita hors de son lit.

— Et puis après ? dit-il.

— Après ? Il faut ouvrir cette fenêtre.

Marcel ouvrit la fenêtre.

— Et puis après ? demanda-t-il.

— Après ? Il faut regarder la chose brillante qui est là-haut dans le ciel. Sais-tu ce que c'est que cette chose brillante ?

— Ça m'a bien l'air d'être le soleil.

— Le soleil lui-même. Eh bien, sais-tu à quelle heure il s'est levé ce matin, le soleil ?

— Je sais qu'il paraissait déjà fort éveillé quand je suis rentré chez moi à six heures.

— Ah ! tu es rentré à six heures ?

— Oui, mais il me semble que tu te moques de moi.

— Je ne me moque pas de toi en te disant qu'au lieu de rentrer chez toi à six heures, il aurait fallu te lever à six heures, après une nuit de bon et de vrai sommeil, ouvrir cette fenêtre et laisser les rayons de ce soleil entrer dans ta chambre.

— Tu fais des phrases ridicules et tu me dis des choses absurdes. Commencer ma journée à six heures du matin, mais elle ne finira jamais !

— Elle finira à onze heures du soir.

— Me coucher à onze heures !

— Oui, mon cher, et en peu de mots voici mon ordonnance. Quitter Paris aujourd'hui même : aller passer l'été, tout l'été à la campagne, dans une vraie campagne, au milieu de vrais arbres ; te coucher tôt, te lever tôt, manger des côtelettes, boire du vin de Bordeaux, faire de longues courses à pied, lire de bons livres, et, si tu en trouves l'occasion, aimer de tout ton cœur, sans

scrupule et sans honte, une honnête fille dont tu feras ta femme. J'ai dit.

— Me marier, n'est-ce pas? me marier! Chercher une dot, chercher un nom, chercher une femme! Je ne suis pas fait pour ce métier-là. Il est des gens qui se mettent en quête d'une femme comme d'autres d'un appartement. Au lieu d'un salon, d'un boudoir et de quatre chambres à coucher, ils demandent des yeux bleus, des vertus domestiques, un million de dot et des espérances. Seulement, quelle différence entre l'appartement à louer et la jeune fille à marier! Vous louez un appartement, et, huit jours après, vous découvrez que les cheminées fument et que votre voisine joue du matin au soir *les Perles de l'Aurore*, rêverie pour piano : vous donnez congé. Vous prenez femme, et huit jours après vous découvrez que la charmante fille que vous avez choisie vous trompe indignement et adore votre ami intime : vous êtes obligé de garder votre femme et de continuer à inviter à dîner votre ami intime. Elle est absurde, la loi. Le divorce devrait exister pour le mariage comme pour les appartements. Donc, laissons là le mariage. Quant à la campagne, parlons-en. J'ai une bicoque à Saint-Germain.

— Je n'ai pas dit les environs de Paris : j'ai dit la vraie campagne.

— Où est-elle, la vraie campagne?

— Je vais te le dire. Tu iras demain matin à huit heures, rue Saint-Lazare, tu y trouveras un chemin de fer et tu prendras l'express de Fécamp.

— Jamais! jamais! Fécamp! Je n'y suis pas allé : mais je ne connais que cela! Fécamp! Paris est plein d'affiches roses qui représentent Fécamp et son Casino! un Casino! Tu es sublime, ma parole d'honneur! Tu ne quittes jamais Paris! tu passes ta vie gaiement près de tes malades, dans tes hôpitaux, et tu veux me condamner aux plaisirs d'un Casino! Tu ne sais pas ce que c'est qu'un Casino, et je vais te l'apprendre. C'est une halle, une gare de chemin de fer, une machine en bois et en verre, bâtie en plein soleil dans le sable ou dans le galet. C'est l'auberge de toutes les jeunes filles à marier, qui, n'ayant pas réussi dans la campagne d'hiver, entreprennent bravement la campagne d'été. Des grecs y organisent des écartés périlleux. On y cotillonne, on y tire des tombolas et des feux d'artifice, on y marie comme dans un bois, et si une jeune personne qui est tout

bonnement une jolie fille se glisse parmi cette cohue de bourgeois, les mères de famille prennent aussitôt des airs épouvantés et tonnent contre les scandales du siècle ! Non, non, pas de Casino, pas de Fécamp.

— Eh ! qui te parle de Fécamp et de son Casino ? Je te fais passer par Fécamp, mais je ne t'envoie pas à Fécamp.

— Il fallait le dire tout de suite.

— Il fallait me laisser parler.

— Soit, me voici à Fécamp.

— Tu y déjeunes, puis tu prends une voiture qui te conduit à Yport.

— Qu'est-ce que c'est qu'Yport ?

— Un petit village de pêcheurs, entre Fécamp et Etretat.

— Et c'est là que je dois rester ?

— Oui.

— Combien de temps ?

— Combien de temps ?... Tu décideras la chose toi-même, et voici comment. Tu vas te trouver là-bas dans un admirable pays, entre le ciel, les bois et la mer. Tu seras seul, livré à des impressions nouvelles pour toi, libre de rester ou de revenir. Si tu t'éprends de ce grand silence, de ce vrai repos, de ce tête-à-tête avec la nature, tu es un homme sauvé, et, tant qu'il y aura des feuilles aux arbres et du bleu dans le ciel, tu ne penseras pas au retour. Au contraire, si le mal du pays, si le mal de Paris se déclare, impérieux et invincible, si rien ne peut remplacer pour toi la poussière du boulevard, le lac du bois de Boulogne, l'orchestre de l'Opéra et les sourires de mademoiselle n'importe qui, tu es un homme perdu.

— Perdu ! perdu !

— Entendons-nous ! Je veux dire un homme condamné à t'amuser toute ta vie comme tu t'amuses depuis dix ans, un homme condamné aux plaisirs forcés à perpétuité.

— Je partirai, je partirai demain. Il y a dans ton ordonnance quelque chose d'absurde et d'insensé qui me séduit. M'envoyer rêver et philosopher dans un village, moi qui n'ai jamais vécu que par Paris et pour Paris ! L'épreuve est au moins originale, et je la tenterai.

— Et tu feras sagement. Sur ce, au revoir ; j'ai d'autres malades qui m'attendent ; je viendrai te prendre demain matin, et je te conduirai au chemin de fer.

Marcel fit dans la journée deux visites d'adieux, la première à Muguette, la seconde à sa tante de Servieux.

Muguette jeta les hauts cris quand Marcel annonça son départ :

— Il y a une trahison dans ce voyage, dit-elle. Une autre femme !... Et moi, si dévouée, si fidèle, etc., etc.

— Vous vous trompez, ma chère enfant : je suis malade, et j'ai besoin de repos ; voilà tout.

— Emmenez-moi, alors.

— Pour vous faire mourir d'ennui ?

— Ah ! vous voilà bien, vous autres hommes ! Vous vous trompez quand vous croyez que nous sommes parfaitement heureuses. Elle n'est pas amusante tous les jours, allez, la vie de plaisirs qu'il nous faut mener bon gré, mal gré. Ce n'est pas drôle de rire du matin au soir et du soir au matin. Cela donne quelquefois de grosses envies de pleurer. C'est bête, ce que je vous dis là, mais c'est vrai ; parole d'honneur, il y a de rudes tristesses dans nos gaietés... Eh bien ! aujourd'hui, Marcel, il me semble que ça m'amuserait d'aller seule avec vous m'ennuyer tranquillement au bord de la mer.

Marcel fit tout doucement entendre raison à Muguette. Elle n'était pas libre ; son engagement au Palais-Royal la retenait à Paris. Il viendrait la voir souvent, très souvent. Muguette s'apaisa, et d'admirables boucles d'oreilles, deux gros boutons de diamants, qui se trouvaient par hasard dans la poche de Marcel, diminuèrent sensiblement les déchirements des derniers adieux.

Marcel alla ensuite chez sa tante.

— Tiens ! tu n'es pas mort ! lui dit Mme de Servieux. Je commençais à être inquiète. On ne te voit plus, mais plus du tout. Tu oublies tout à fait ta pauvre vieille bonne femme de tante. Après ça, je comprends qu'un mauvais sujet de ton espèce ne s'amuse guère dans une maison de l'autre siècle. Et puis on peut s'aimer de loin, n'est-ce pas, grand vaurien ?

— Certainement, ma tante, et je vous...

— Allons, ne t'excuse pas ; embrasse-moi, et dis-moi ce qui t'amène. Je ne suis plus coquette, et je sais bien que tu ne viens pas pour mes beaux yeux.

— Je suis très souffrant, ma tante, et mon médecin m'envoie au bord de la mer, dans un village...

— Oh ! oh ! ce médecin-là a donné son nom à une comédie de Molière ; c'est l'Amour qu'on l'appelle !

— Je vous jure bien, ma tante !

— Ne jure pas ! Ce sont tes affaires, n'est-ce pas ? Tu as, du reste, bien raison de quitter cet affreux Paris. J'ai envie de partir avec toi.

— Oh ! ma tante, je vous emmène, si vous le voulez.

— Veux-tu te taire ! Tu serais bien embarrassé si je disais : Oui. D'ailleurs je ne m'appartiens pas. Que deviendraient mes habitués du mercredi, si je fermais mon salon ? Et mes vieux amis, où dîneraient-ils si je renversais la marmite ? Et ma loge de l'Opéra ? Et ma loge des Italiens ? Et la petite Jeanne de Virieux, dont j'arrange en ce moment le mariage ? Je ne puis pas la laisser en l'air, à moitié mariée ! Et mille autres choses encore... Ah ! mon pauvre garçon, quelle vie terrible que la mienne ! On croit que je suis heureuse, parce que je suis toujours dans les fêtes et dans les plaisirs ! On se trompe bien ! Vrai, ça m'aurait ravi de passer deux ou trois mois seule avec toi dans le silence et dans le repos ; mais il n'y faut pas songer. Le monde est un véritable tyran, et je lui appartiens. Allons, embrasse-moi, porte-toi bien, et écris-moi.

II

Le lendemain, à trois heures, une mauvaise carriole dans laquelle étaient entassés pêle-mêle Marcel, sa vieille gouvernante, son domestique et une douzaine de malles faisait péniblement son entrée à Yport. Le temps était horrible ; la pluie tombait par torrents, et c'était au pas de deux abominables rosses que le triste équipage de Marcel avait fait la route de Fécamp à Yport. La voiture s'arrêta au milieu de la grande rue du village devant une maison de fâcheuse apparence.

— Voici, dit le cocher à Marcel, le meilleur hôtel du pays.

Le meilleur hôtel du pays était une méchante auberge ; au rez-de-chaussée, un cabaret et la cuisine ; quatre petites pièces au premier, et c'était tout.

On installa Marcel dans la chambre d'honneur. Elle était décorée d'un papier représentant à l'infini la mort tragique du Bayard polonais; le même motif s'étalant gracieusement sur un fond jaune montrait une centaine de Poniatowski se précipitant une centaine de fois dans l'Elster; la pièce était carrelée, et ses deux fenêtres ouvraient sur une petite cour noirâtre et fangeuse.

Marcel fit allumer du feu, mais la cheminée protesta énergiquement contre cette tentative; des nuages de fumée remplirent aussitôt la chambre; il fallut ouvrir la fenêtre, et la pluie était si violente qu'un petit lac se forma en quelques instants au milieu de la pièce, qui présentait des accidents de terrain tout à fait étranges. Marcel, forcé à la retraite, prit un parapluie et s'en alla intrépidement visiter le pays. L'aubergiste lui-même voulut lui servir de guide et le conduisit sur la plage.

— Voici la mer, dit-il à Marcel, et les falaises, et le village, et les bois au-dessus. Une bien belle vue, Monsieur, une admirable vue !

Marcel ne voyait rien. Autour de lui tout était gris, tout disparaissait dans un immense brouillard de pluie.

— C'est horrible, répondit-il à l'aubergiste, rentrons.

Ils rentrèrent. La gouvernante désespérée remplissait l'hôtel de ses gémissements. Elle avait pris un gros rhume dans le trajet en carriole; elle toussait et éternuait d'une façon lamentable. Le domestique, respectueux mais résolu, déclara qu'il lui serait impossible de passer vingt-quatre heures dans ce pays de sauvages.

Marcel voulut dîner ; on lui servit des choses folles. Des côtelettes d'un mouton qui avait été tué précipitamment dès que la carriole avait paru dans la grande rue d'Yport, des grillades d'un poisson jugé, quelques jours auparavant, indigne d'être envoyé à Paris, le tout arrosé d'un petit cidre clairet et aigrelet.

A sept heures, Marcel fit demander le cocher de la voiture qui l'avait amené à Yport.

— A quelle heure part demain matin l'express de Fécamp pour Paris ? lui dit-il.

— A huit heures, Monsieur.

— C'est bien, je le prendrai.

— Comment, vous partez si vite que ça, Monsieur ?

— Oui, je pars.

— Suffit, Monsieur, suffit. J'attellerai demain matin à six heures.

Marcel voulut se coucher à huit heures. Ce fut tout un drame. Le lit comptait de très anciens services et un de ses pieds se brisa avec fracas, pendant que de toutes parts, sous les matelas, les sangles éclataient. Ce vacarme attira dix personnes dans la chambre de Marcel : son domestique, sa gouvernante, l'aubergiste, sa femme, une servante, le garçon d'écurie, etc., etc.

— Je sais ce que c'est, s'écria l'aubergiste en entrant ; c'est le pied du lit qui se sera encore décollé ; cela arrive chaque fois que je veux faire coucher un voyageur dans la chambre d'honneur.

— Eh ! pardieu, dit Marcel, donnez-moi une autre chambre et un autre lit.

— A l'instant, Monsieur, à l'instant !

Cependant toute une famille de souris, qui avait passé tranquillement l'hiver sous le lit, avait été brusquement dérangée et se répandait éperdue dans toute la chambre. La servante poursuivait les souris en cognant à droite et à gauche avec un manche à balai, le garçon d'écurie courait réveiller le chat, l'aubergiste se confondait en excuses, la gouvernante, épouvantée, jetait des cris aigus ; Marcel fut pris d'un accès de fou rire.

— Voilà qui est infiniment plus drôle que les pièces du Palais-Royal, pensait-il, en se tirant non sans peine des ruines de son lit.

Un quart d'heure après, il se couchait dans un autre lit, une véritable planche, mais une planche solide et qui résista à l'épreuve.

— Gerbier est fou, se disait Marcel, étendu sous de gros draps de campagne rudes et humides, complètement fou ou plutôt complètement scélérat. Il veut ma mort. C'est évident. Je vais mourir ici. J'y mourrai de faim, de soif, de froid et de sommeil. Jamais je ne dormirai dans un pareil lit.

Cependant ses idées s'embrouillaient, et en quelques minutes il s'endormait. Il s'était levé à six heures du matin ; il avait marché, il s'était fatigué et le sommeil était venu calme, facile et profond.

Son domestique le réveilla de très bonne heure.

— La voiture est attelée, Monsieur, dit-il. Il est temps de partir.

— Ah ! c'est juste. Je me lève. Est-ce qu'il pleut encore ?

— Non, Monsieur, il fait beau aujourd'hui.

— Ouvrez les fenêtres, alors.

Le domestique ouvrit les fenêtres ; un grand air vif et pur envahit aussitôt la chambre. Par dessus le mur de la petite cour, au milieu de laquelle un coq se pavanait ravi parmi ses poules respectueuses, Marcel aperçut ces bois dont l'aubergiste lui parlait la veille. Ils s'étageaient à perte de vue sur une colline à pente douce, les parties hautes baignées encore dans les brouillards du matin, les parties basses formant tout autour du village une immense ceinture d'ombre et de verdure.

— C'est gentil ici, le matin, se dit Marcel en s'habillant, c'est même très gentil. Gerbier ne m'avait pas trompé, le pays est joli ; mais quelle auberge, quelle cuisine et quel lit ! j'ai dormi cependant, et je dormirais encore si Joseph ne m'avait pas réveillé.

Marcel descendit ; il trouva au bas de l'escalier l'aubergiste qui lui demanda s'il ne voulait pas déjeuner avant de partir.

— Je déjeunerais très volontiers, répondit-il ; mais si votre cuisine du matin vaut votre cuisine du soir...

— Oh ! Monsieur, on ne fait pas de cuisine le matin ; il y a le lait de mes deux vaches et puis le pain qui sort du four.

— Du lait froid et du pain chaud ! singulier déjeuner !

— Si Monsieur voulait essayer seulement ?...

— Eh bien, soit.

C'est ainsi que Marcel découvrit qu'un gros morceau de pain dans une tasse de vrai lait était à six heures du matin un déjeuner merveilleux. Il terminait ce repas champêtre, quand son domestique entra ; il fallait partir ; le cocher s'impatientait et déclarait qu'on manquerait le train.

— Me voici, dit Marcel, me voici, et il sortit. Il ne reconnut plus cette rue qu'il avait vue, la veille, triste et boueuse. Le vent et le soleil du matin avaient séché la terre. Les fenêtres fermées s'étaient ouvertes. Tout le village était en mouvement. Les pêcheurs allaient et venaient avec leurs grosses bottes, leurs vareuses goudronnées et leurs longs bonnets de laine. Les femmes, pieds nus et jupes courtes, portaient d'énormes paniers dans lesquels s'entassaient les soles et les turbots. Toute une bande indisciplinée d'enfants mal peignés et mal débarbouillés, mais bien gais et bien portants, jouaient, criaient, se poussaient, se culbutaient, se renversaient, se relevaient et faisaient un beau concert de cris et de rires.

— Quel vacarme ! dit Marcel à l'aubergiste.

— Ce sont les bateaux qui rentrent, Monsieur, et la pêche a été bonne. Les hommes étaient partis depuis deux jours ; les femmes et les enfants sont contents de les revoir. Mais c'est le galet qu'il faut voir maintenant.

— Allons au galet !

— Mais, Monsieur, dit le cocher, nous n'arriverons jamais à temps.

— Si fait ; je reviens à l'instant.

— Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! s'écria la vieille gouvernante, qui s'était déjà installée dans la carriole.

La brave femme avait tenu Marcel enfant sur ses genoux, et en usait familièrement avec lui. Aussi le cocher et le domestique, après un quart d'heure écoulé, l'envoyèrent-ils en ambassade auprès de Marcel, qui ne reparaissait pas. Elle arriva sur la plage ; Marcel n'y était pas. Elle demanda à des pêcheurs s'ils n'avaient pas vu un monsieur.

— Un monsieur de Paris ? lui répondit-on ; il a pris le sentier de la falaise... Tenez, il est là-haut, sur le balcon de la petite maison verte.

Le sentier de la falaise n'était pas fait pour une pauvre vieille Parisienne de soixante-dix ans, et ce fut à grand'peine que la gouvernante arriva, essoufflée, haletante, à la petite maison verte. Marcel ne s'y trouvait pas seul. Une femme du pays était là, ouvrant les fenêtres, décrochant les persiennes et ôtant les housses des meubles.

— Mais venez donc vite, Monsieur, s'écria la gouvernante, venez donc vite ! le cocher dit qu'il est trop tard.

— Eh bien, Thérèse, il faut rester, s'il est trop tard.

— Rester, Monsieur, dans cette baraque où nous avons passé la nuit

— Non ; mais rester dans cette maison que je viens de louer.

— Vous avez loué une maison depuis un quart d'heure ?

— Oui, Thérèse.

— Ah ! Monsieur, il vaudrait bien mieux retourner à Paris.

— Et pourquoi cela, Thérèse ? Ne serez-vous pas bien ici ? Vous passerez vos journées assise près de cette fenêtre ; vous irez entendre la messe dans cette petite église dont vous voyez le clocher là-bas dans les arbres. Je vous donnerai cinquante francs toutes les semaines pour les pauvres du pays, et vous ferez des aumônes qui assureront votre considération dans ce village

et votre salut dans l'autre monde. Me promettez-vous de rester à ces conditions-là ?

— Ah ! dame, Monsieur, dit Thérèse ébranlée, cinquante francs par semaine... et puis cette église qui paraît bien gentille... Restons, Monsieur, restons.

— Alors, allez dire à Joseph de payer la voiture et de venir ici.

Cela fait, Marcel alluma un cigare, et, s'accoudant sur l'appui d'une fenêtre, contempla longuement le tableau qui s'offrait à ses yeux. A gauche, la mer, l'immensité, l'infini ; quelques voiles blanches à l'horizon, la fumée lointaine d'un paquebot, les flots et le ciel se confondant dans un lointain étincelant. Au-dessous de la maison, la plage. Le vent ramenait les barques au rivage : elles arrivaient, s'inclinaient et se faisaient bruyamment un lit dans le galet ; les voiles glissaient aussitôt le long des mâts ; c'étaient alors des cris, des questions, des réponses, et tout un couronnant et joyeux tumulte que dominait le grondement de la mer. En face, encadrant la plage, de hautes falaises inondées de soleil. Enfin, à droite le village blotti dans l'ombre des bois qui l'entouraient.

Marcel, ébloui, découvrait un monde nouveau. Ce n'est pas qu'il n'eût jamais vu la campagne et la mer. Il avait voyagé, mais voyagé en Parisien. Il allait tous les ans à Bade et à Trouville. Il y emmenait ses chevaux, son cuisinier et sa maîtresse ; il s'y levait à midi comme à Paris, et s'y ennuyait plus encore qu'à Paris ; seulement il s'ennuyait en veste blanche et sous un chapeau de paille, au lieu de s'ennuyer en habit noir et cravate blanche.

Et voici que tout d'un coup les vraies beautés de la nature lui apparaissaient grandes et fortes. Seul, livré à lui-même, perdu dans ce village, il se laissait aller à l'étonnement et à l'émotion qui subitement l'envahissaient.

Marcel n'était pas un homme banal. Il avait été condamné par sa naissance et sa fortune à vivre, inutile et désœuvré, dans un monde dont il avait bien vite reconnu la misère et la futilité. Il avait fait de belles et bonnes études, et c'était sain de corps et d'esprit qu'à dix-huit ans il était entré dans la vie. Une existence active et laborieuse aurait facilement développé cette heureuse nature, mais le jeune comte de Nérins, quatre fois millionnaire,

n'appartenait pas au travail, il appartenait au plaisir. Il devait s'amuser; il s'amusa.

L'amour aurait pu le sauver. Le travail et l'amour, voilà, en effet, les deux grands devoirs, les deux grandes vertus de la jeunesse. Par malheur, l'amour ne s'était pas trouvé sur le chemin que Marcel avait fatalement suivi. Il avait eu des maîtresses, il n'avait pas eu une maîtresse. Il ne connaissait pas la femme, il connaissait les femmes! Les femmes, et quelles femmes! Il avait été leur proie, leur bien, leur chose. Elles n'avaient pas été à lui, il avait été à elles. Cependant cela s'appelait aimer! Mais, dans ces amours faciles, Marcel n'avait jamais vu qu'un commerce révoltant et que des distractions périlleuses. Il en était venu à demander à une femme ce qu'il demandait à une bouteille de vin de Champagne : quelques heures d'excitation et de belle humeur.

Cependant, parmi toutes ces femmes si facilement aimées et si facilement oubliées, il en était une qui avait su mettre quelque agitation dans la vie de Marcel. On la nommait Nadèje; elle était blonde et divinement jolie : une beauté chaste, séraphique, aérienne, mais, en revanche, l'existence la plus extravagante et la plus désordonnée; on l'appelait l'Ange de l'infidélité, et le surnom était bien donné. Il y avait en elle un perpétuel besoin de changement et de fantaisie. « Je suis curieuse, disait-elle. Est-ce ma faute? Pourquoi suis-je faite ainsi? » Curieuse! le mot était joli, et donnait un tour délicat à une pensée scabreuse.

Marcel avait vingt-deux ans quand il vit Nadèje pour la première fois. C'était à l'École lyrique, dans une de ces représentations originales qui donneraient à un étranger l'idée la plus singulière de l'état de l'art dramatique en France. Plusieurs jolies filles avaient *monté une partie*, — c'est le terme consacré. — Le caprice leur était venu de jouer la comédie, et Nadèje était de la fête. Elle avait choisi bravement le rôle de Nanette dans le joli vaudeville de *Jobin et Nanette*.

Elle y fut parfaitement mauvaise, mais charmante cependant dans sa gaucherie et dans sa maladresse. Elle disait faux et chantait plus faux encore, mais avec un entrain, un abandon et une bonne humeur qui défiaient toute critique. Elle était la première à rire de ses intonations douteuses, et s'interrompait au milieu d'une phrase commencée pour saluer ses amis dans la salle, envoyant un sourire par-ci, une petite grimace par-là, et

même une belle révérence à un personnage considérable qui, du fond d'une avant-scène, l'admirait et l'applaudissait.

Toute la salle applaudissait avec lui, et Marcel plus fort que toute la salle.

— Le nom de cette blonde? disait-il. Qui est-elle? d'où vient-elle? comment se fait-il que je ne la connaisse pas?

Il eut le plaisir d'être présenté à Nadèje après le spectacle. Il eut le plaisir de souper avec elle. Il eut le plaisir de la reconduire chez elle. Il eut bien d'autres plaisirs encore, et cela pendant trois années. Oui, trois années, à la grande surprise de ses amis, qui le croyaient incapable d'une telle constance et qui s'étonnaient de voir Marcel si parfaitement fidèle à Nadèje.

A Nadèje surtout! La réciproque, en effet, était loin d'être vraie, et Nadèje n'avait pas pu se guérir de sa terrible curiosité. Marcel fit d'abord mine de se fâcher et essaya de donner à sa maîtresse quelques leçons de morale. Il reconnut bien vite qu'il perdait son temps et qu'il s'exposait à se faire mettre à la porte. Il prit alors le parti de se taire et de fermer les yeux. Ses amis blâmèrent sa conduite :

— « Tu es ridicule, lui dirent-ils : Nadèje a écrit à celui-ci, Nadèje a soupé avec celui-là... Cette liaison a duré trop longtemps... » Enfin, ce que les amis disent en pareille circonstance, car les amis sont toujours les ennemis de la maîtresse.

Marcel ne tenait aucun compte de ces sages conseils.

— Nadèje m'occupe, répondait-il, elle met quelque chose de vivant dans mon existence.

Quelque chose de très vivant, en effet, car c'étaient chaque jour des scènes et des colères.

— Je te quitterai, disait Marcel.

— Eh bien! adieu, répondait Nadèje.

— Adieu, répliquait Marcel.

Il sortait pour revenir une heure après; Nadèje alors avait le beau rôle, et, généreuse, elle daignait pardonner.

Marcel était lui-même étonné, presque effrayé de l'empire que sa maîtresse avait pris sur lui.

— Tu me rappelles, lui dit-il un jour, un cheval que j'ai beaucoup aimé.

Elle, de se récrier, choquée de la comparaison; mais Marcel continua :

— C'était un petit arabe noir comme de l'encre et méchant

comme toi. Il était nerveux, capricieux, ombrageux ; mais aussi quelle ardeur et quelle élégance! Il avait ses heures de gentillesse et de douceur, puis tout d'un coup il devenait véritablement terrible. Je l'aimais pour les dangers qu'il me faisait courir et pour la fièvre qu'il mettait dans mes veines. Mes amis me disaient : « Vous êtes fou, vous montez un cheval qui vous tuera. » Ils avaient raison, ou du moins à peu près raison. Un matin, à la chasse, *Hamza* (c'était son nom) s'est emporté, a rencontré un ravin et s'y est précipité. J'avais un bras cassé, une épaule démise et deux côtes enfoncées, quand on m'a appris que la pauvre bête s'était tuée. Eh bien! j'ai pleuré, oui, pleuré comme un enfant.

— Alors, tu me pleurerais?

— Ma foi, je le crois. Tu es un si joli petit animal, si joli et si étrange! Toi aussi, tu me donnes la fièvre. On ne sait jamais ce qui se passe en toi, si tu vas caresser ou griffer, mordre ou embrasser. Je suis toujours attentif, inquiet, guettant tes moindres mouvements et cherchant à te maintenir dans la bonne route. Je te flatte, je te calme et à grand'peine je réussis à te mettre au pas dans le droit chemin. Mais brusquement, sans motif et par pure fantaisie, tu pars au galop à travers les ronces et les broussailles, et tu me fais passer par des chemins!... Hélas! quels chemins! Et, malgré cela ou à cause de cela, je t'adore. Est-ce assez bête?

— Allons aux Folies-Dramatiques, répondit Nadèje en riant. C'est le droit chemin, cela : la ligne des boulevards.

— Encore la *Revue* des Folies-Dramatiques! mais nous l'avons déjà vue une dizaine de fois?

— Oui, dix fois, c'est bien le compte ; et ce soir, onze.

— C'est peut-être beaucoup.

— Pas du tout! pas du tout! Il n'y a pas d'autre pièce à voir en ce moment.

Le lendemain à quatre heures, Marcel reçut cette lettre de Nadèje :

« Tu avais bien raison, mon ami, de me comparer à ton cheval noir. Je ne suis qu'une mauvaise petite bête vicieuse. Toi, tu es un amour d'homme! Je n'ai pas à te reprocher ça, depuis que nous sommes ensemble. Et ils ne sont pas beaucoup, ceux qui savent rester trois ans avec une femme sans lui faire du chagrin. Mais tu étais trop bon pour moi ; oui, trop bon et trop comme il

faut : voilà le malheur. Je suis un peu folle par moments, — tu as pu t'en apercevoir. — Eh bien! je suis dans un de ces moments-là. J'ai comme une rage de bohème et de vie à la diable. J'ai trouvé une espèce de chenapan qui me maltraite, mais qui m'amuse et qui me fait rire. C'est ce petit maigre qui jouait hier Oscar XXII dans la *Revue* et qui fait si bien les imitations de Mélingue et de Laferrière. Je te dis tout ça brutalement pour que tu voies comme je suis une méchante fille et pour que tu n'aies pas la bêtise de me regretter. Moi, un jour, bien sûr, quand je serai malheureuse, je te regretterai. C'est la vie, ça. Que veux-tu? J'ai fait ce que j'ai pu pour t'aimer. Je le voulais, mais je n'ai pas pu. Adieu et oublie-moi bien vite, il n'y pas autre chose à faire. »

NADÈJE.

« *P.-S.* — Je te renvoie le petit terrier que tu m'as donné. Je sais que tu l'aimais beaucoup. »

Marcel courut chez Nadèje et ne fut pas reçu. Il écrivit, pleura, supplia. Pas de réponse. Alors il crut, et très sincèrement, qu'il y avait une grande douleur dans sa vie. Il inquiéta ses amis par l'agitation et l'extravagance de ses paroles, il ne faisait pas mystère de son abandon. Il disait, à qui voulait l'entendre, sa tristesse et son désespoir, puis, pour conclusion, il parlait de se tuer tout simplement.

On essaya sur lui les consolations banales : « Nadèje avait eu bien des aventures... il devait bien s'attendre... il retrouverait cent Nadèjes pour une, » etc. On prouva clairement à Marcel que, depuis trois ans, il avait toujours été trompé, et de la belle façon.

A tout cela Marcel répondait qu'il n'avait jamais été assez naïf pour croire à la vertu de Nadèje ; que si, d'ailleurs, Nadèje avait été vertueuse, Nadèje n'eût pas été sa maîtresse ; que ce qu'il regrettait amèrement, c'était sa maîtresse perdue, une maîtresse folle, infidèle, indigne, — il le reconnaissait volontiers, — mais une maîtresse qu'il aimait et qui était la gaieté et le plaisir de sa vie.

Le raisonnement était d'une logique parfaite. Les amis de Marcel, voyant qu'il s'entêtait dans son chagrin, mirent en avant un projet de voyage ; il s'agissait d'aller passer huit ou dix jours à Fontainebleau et d'y conduire chevaux et maîtresses. Ce der-

nier mot fit bondir Marcel; il déclara qu'il n'avait pas, qu'il n'aurait plus jamais de maîtresse, qu'il serait du voyage, mais à la condition que la partie serait une partie de garçons et rien autre chose. Les amis de Marcel durent se résigner à quelques jours de célibat, et le lendemain on alla prendre, entre hommes, l'express de Lyon qui s'arrêtait à Fontainebleau.

— Nous sommes quatre, disait Marcel en entrant dans la gare, emparons-nous d'un compartiment et ne laissons pas de femmes y monter.

C'était une idée fixe.

Les jeunes gens montèrent dans un compartiment parfaitement vide. Ils n'étaient pas encore assis qu'une petite femme vive, mince, légère, tombait au milieu d'eux, et se jetait dans un des coins resté libre. Marcel prit une figure désespérée. Ses amis regardaient leur voisine, et la regardaient avec un plaisir extrême; elle était adorablement gentille. La voyageuse, se sentant observée, s'installait à sa place, le tout coquettement, avec de charmantes minauderies, en femme adroite et en Parisienne accomplie. Elle laissa voir un infiniment petit pied, puis lestement le fit rentrer sous le flot de ses jupons de mousseline, d'une blancheur et d'une finesse irréprochables. Elle ôta un gant, et ne le remit qu'après avoir suffisamment montré sa main, un vrai bijou. Elle fit tomber une glace et, se trouvant en pleine lumière, regarda au dehors pour bien mettre en évidence la jeunesse de sa beauté et la correction de son profil. Cela fait, elle baissa les stores, se blottit dans un coin sous un demi-jour plein de science et de douceur, prit un livre, et fit mine de s'enfoncer dans sa lecture avec de petits airs rêveurs et profonds.

— Voilà une jolie femme, dit tout bas Maxime de Brème à Marcel.

— Ah! Nadèje! Nadèje! répondit Marcel. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus!... Que fait-elle maintenant? Je suis sûr qu'elle ira ce soir aux Folies-Dramatiques.

Cependant il regarda sa voisine, et ajouta, du ton le plus indifférent:

— Oui, assez gentille, mais rien de plus.

Tous les plaisirs n'ont qu'un temps, et celui de la lecture passa bien vite pour la voyageuse. Elle avait d'ailleurs autre chose à faire, et quelque chose de fort intéressant. Il est sans doute agréable d'être admiré, mais encore est-il important de savoir

par qui l'on est admiré. Aussi la petite main qui tenait le livre le laissa-t-elle insensiblement glisser sur les genoux, pendant que, d'un regard en apparence vague et distrait, la voyageuse interrogeait curieusement les regards de ses compagnons de route. Voici quel fut le résultat de cet examen : trois des jeunes gens étaient perdus dans une contemplation tout à fait flatteuse pour leur jolie voisine, mais le quatrième, — et c'était Marcel, — avait, de la façon la plus impertinente, les yeux fixés sur les arbres qui fuyaient rapidement le long de la voie.

Dès lors, la voyageuse n'eut plus qu'une pensée : « Ce jeune homme ne m'a pas regardée, puisqu'il ne me regarde pas ; il faut absolument qu'il s'aperçoive que je suis charmante. » Ce fut aussitôt tout un manège de petites agitations et de petits mouvements qui devaient appeler et appelèrent l'attention de Marcel. Il regarda, et crut voir un certain intérêt, presque un certain trouble, dans ces yeux charmants qui lui demandaient compte de son indifférence et de sa distraction.

Le coup était porté. Le manège continua. D'imperceptibles, d'insaisissables sourires encouragèrent Marcel, mais d'une manière parfaitement convenable. La plus honnête femme du monde n'aurait pas reculé devant ces innocents sourires. Il ne s'agissait que de remettre un pauvre jeune homme dans la bonne voie. C'était de la charité.

Cette charité fut bien placée, et Marcel, se penchant à son tour vers son ami Maxime :

— Tu avais raison, lui dit-il ; elle est charmante.

Maxime, qui était un garçon d'infiniment d'esprit, eut une idée triomphante. On approchait de la station de Fontainebleau. L'inconnue ne bougeait pas. Il était évident qu'elle allait plus loin.

— Il est stupide, dit alors Maxime, notre voyage à Fontainebleau ! Tout le monde va à Fontainebleau. Nous avons vu cinquante fois la roche qui pleure et le chêne du roi. Nous ne connaissons pas Dijon. Il faut tout connaître. Allons à Dijon !

— C'est cela ! Maxime a raison ; allons à Dijon ! s'écria vivement Marcel.

Marcel avait parlé, il n'y avait rien à dire. C'était lui qu'il fallait amuser et distraire. Il acceptait Dijon ; on accepta Dijon.

C'était un grand succès pour la voyageuse, et Marcel méritait d'être encouragé dans sa conversion. Les sourires prirent une

expression plus vive et plus décidée. C'étaient cependant toujours de très honnêtes et de très avouables sourires. Le morne accablement de Marcel fit place à une douce rêverie. Il ne regardait plus les arbres de la route, et lorsque, quelques heures après, il découvrit les clochers des églises de Dijon, lorsqu'il vit que l'inconnue restait tranquillement blottie dans son coin et n'était pas encore au terme de son voyage :

— Ah ça, dit-il, est-ce que sérieusement nous allons à Dijon ?

— Pourquoi pas? répliqua Maxime.

— Dijon ! Dijon ! cela doit être une ville ridicule, une ville absurde !

— On ne sait pas ; on peut toujours voir.

— Personne ne va à Dijon. Nous n'oserons jamais avouer que nous sommes allés à Dijon.

Quelques agréables plaisanteries sur le principal produit de l'industrie dijonnaise portèrent le coup de grâce au chef-lieu du département de la Côte-d'Or. Il fut décidé qu'on ne s'arrêterait qu'à Mâcon. Grâce à M. de Lamartine, Mâcon n'était pas une ville ordinaire. Les vins de Mâcon étaient, d'ailleurs, quelque chose de sérieux et de respectable.

Il fallait maintenant rendre la victoire décisive et, pour cela, regards et sourires étaient insuffisants. L'inconnue n'hésita pas. Avec une maladresse pleine d'adresse, elle laissa tomber à terre un petit sac de voyage qui depuis quelques instants tournait et retournait entre ses mains. Le sac n'était pas fermé. Les jeunes gens se précipitèrent avec empressement à la recherche des cinquante petits objets qui se répandirent sur le tapis. Quelques paroles furent naturellement échangées : « Voici encore une bague. — Que d'excuses, Messieurs ! — Il ne manque plus rien? — Non, je ne crois pas. — Ah ! cette petite broche... elle avait roulé. » Etc., etc.

Il n'y a que le premier mot qui coûte. On causa. Ici, la voyageuse fut charmante et véritablement habile. Elle ne chercha pas à tromper son public. Elle dit franchement et simplement qui elle était. Elle ne parla ni de sa fortune, ni de sa noblesse, ni de ses vertus. Elle se nommait Louise Tissier. Elle sortait du Conservatoire. Le directeur de l'Opéra-Comique n'avait pas voulu l'engager. Elle avait traité avec le directeur des théâtres de Lyon et allait tenir au Grand-Théâtre l'emploi des dugazons.

Il ne pouvait plus être question de Mâcon. On arriva le soir

à Lyon, et Mlle Tissier accepta sans embarras une invitation à dîner.

Le lendemain, Marcel s'en alla trouver le directeur et paya les dix mille francs de dédit stipulés dans l'engagement. Cela fait, il ramena sa maîtresse à Paris. Ce fut un grand amour, qui dura six mois. Puis vint la rupture, l'inévitable rupture, et Marcel oublia Louise Tissier aussi vite et aussi facilement qu'il avait oublié Nadèje.

Voilà pourquoi Marcel avait de belles envies de rire, quand il entendait parler sérieusement de l'amour, de ses combats, de ses déchirements. Et cependant il y avait encore dans son esprit, à certaines heures, comme des mouvements de doute et de colère. Parfois une œuvre éloquente, consacrée tout entière à la peinture d'une grande passion, l'étonnait et l'inquiétait : « Cela est beau, pensait-il, cela doit se retrouver dans la vie; mais où est-il, cet homme ardent et exalté? où est-elle, cette femme généreuse et sincère? » Alors, cherchant autour de lui et ne voyant rien de semblable à la portée de son regard, il se disait : « C'est un roman, » et envoyait un bracelet à Mlle Chosinette.

N'ayant jamais connu que des femmes méprisables, il méprisait les femmes, poliment, d'ailleurs, et en homme bien élevé. Il n'avait pas le mauvais goût de jouer dans la vie le rôle de Desgenais. Il s'était toujours respecté lui-même dans les maîtresses qu'il avait eues. Quand il était las d'être pillé et dupé, il rompait brusquement, mais sans violence et sans brutalité.

Il était enfant quand sa mère était morte. Il n'avait ni sœur ni cousine. La femme ne s'était jamais montrée à lui sous ses aspects chastes et honnêtes. Derrière lui, dans le passé, aucun souvenir de femme aimée et respectée. En revanche, que de maîtresses prises par hasard et quittées par ennui dans une immense indifférence, sans amertume, sans regret, sans combat! Dans ces mille et une aventures, dans ces mille et une nuits, rien de passionné, rien de vivant : ni joies, ni souffrances.

Riche et bien né, il avait vu le monde, sa place y était marquée. On l'avait invité, recherché, fêté, mais il n'avait fait que paraître là où l'appelaient son nom et sa fortune. Il n'y avait pas trouvé d'attachement sérieux. Quelques fadeurs de boudoirs dans une gêne et dans des affectations qui lui furent insupportables; rien de plus. Un singulier mélange de pruderie et de libertinage, les manèges habiles et savants de la demi-vertu, voilà ce qu'il avait

vu chez les femmes du monde. Les jeunes filles, il ne les avait pas regardées; il ne dansait pas et ne songeait pas à se marier.

Le jeu, les chevaux et les femmes : ces trois mots disaient la vie de Marcel depuis dix ans. Mais il avait su garder sa raison au milieu de la folie des plaisirs faciles. Ses passions étaient bien dressées et se laissaient mener sagement. C'était autour de lui une course extravagante et désordonnée qui ne l'entraîna pas dans son mouvement; l'ivresse et l'égarement des autres ne le gagnaient pas. Le jeu n'avait pas de dangers pour lui. Il payait largement ses maîtresses, mais il ne s'était jamais senti en humeur de se ruiner pour elles; il les prenait pour leur jeunesse et leur beauté, mais il savait bien ce qu'elles étaient et ce qu'elles valaient. Dans l'ardeur apparente de sa vie, son imagination était restée froide. Il avait usé ses sens, non son âme.

Et c'est pour cela que Marcel étonné, ému, attendri, rêvait sur ce balcon admirant la mer, le ciel et les arbres, en regardant ces braves gens qui gagnaient joyeusement et laborieusement leur vie.

Ludovic Halévy,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

LA FÊTE ET LA FORCE

Tout le monde est d'accord sur la beauté de l'Exposition; on vante la magnificence des bâtiments, les claires fontaines, les vertes prairies, les eaux jaillissantes, les musées, les plaisirs de toutes sortes; et, comme il faut qu'on se plaigne toujours, on s'efforce de faire, de ces plaisirs mêmes, une objection contre notre succès. « Ce n'est qu'une foire, dit-on ; une foire admirablement réussie, mais une foire. 1867 et même 1878 n'avaient pas accumulé tous ces attraits; on avait surtout songé à l'accumulation de la force. On avait concentré à l'Exposition tous les moyens d'étude pour le savant, l'industriel, le commerçant et l'artiste ; on n'avait pensé qu'à cela, ou du moins on avait surtout pensé à cela. Le public mondain venait parce qu'il va partout où il y a du succès et de la foule ; mais il n'était pas chez lui à l'Exposition, il n'était qu'un intrus, il le savait, et ce sentiment même était un bon résultat de cette austérité relative. Il est bon que ces fastueux et ces dédaigneux, qui forment ce qu'on appelle *le monde*, soient avertis du peu qu'ils sont devant un grand savant, un grand administrateur ou un grand ingénieur. M. Le Play ne donnait pas à danser. S'il permettait d'ouvrir un ou deux restaurants, c'était pour qu'on pût manger à la hâte, et travailler aussitôt après. »

J'admire ces belles prétentions, et je m'en défie. Je crois au fond que si les deux précédentes Expositions étaient moins attrayantes que celle-ci, c'est parce qu'on y avait déployé moins

d'imagination et de goût. M. Alphand et ses collaborateurs n'ont pas sacrifié l'utilité à la beauté ; ils n'ont pas cherché les ornements superflus ; c'est par l'harmonie des proportions et l'exacte appropriation des bâtiments aux expositions diverses qu'ils doivent encadrer et contenir, que M. Alphand a cherché et trouvé une architecture nouvelle. Le gothique est un grand art, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de copier ; pour l'art grec, qui est adorable, nous savons ce qu'en avaient fait ses imitateurs au bout de trois ou quatre mille ans. Voici enfin un art bien moderne, où la recherche de l'utile se réconcilie avec le culte de l'idéal. Je tiens ce progrès pour un grand progrès, et je me moque de ceux qui pensent qu'on étudiera moins bien les machines parce qu'elles sont placées dans une galerie splendide, et tout près d'un beau jardin, planté d'arbres et émaillé de fleurs. La foire même, je l'avoue, ne m'est pas désagréable. J'aime à voir le grand monde rôder autour des machines ; et le petit monde, dont je suis, grâce à Dieu, prendre un moment de plaisir à contempler des chefs-d'œuvre amoncelés dans des bâtiments qui sont eux-mêmes des chefs-d'œuvre. Il se promène avec délices dans ces belles allées, ce petit monde. Bonne promenade, mes amis ; prenez un peu de repos et de joie ; vous n'en aurez demain que plus de cœur pour retourner dans vos laboratoires et vos ateliers.

Il n'y a pas sous la calotte des cieux de souverain qui possède de si beaux palais et de si charmants points de vue. Si c'est l'art qui vous attire le plus, vous êtes entourés de ses merveilles ; si c'est la science, voilà ses outils et ses produits ; si c'est la nature, il n'y a nulle part ni des fleurs plus éblouissantes ni une verdure plus éclatante. On a réuni, pour vous plaire, les arbres et les fleurs de tous les climats. On vous offre aussi de la musique. On prend au passé ce qu'il a de plus curieux et de plus beau, et on le met en parallèle avec nos produits modernes, sans craindre ni pour les uns ni pour les autres la comparaison.

Chaque époque a ses grands hommes et ses grandes découvertes. Aucune n'a eu autant d'hommes que nous, ni de tels hommes. Nous nous livrons bataille les uns aux autres de temps en temps, et c'est une honte. Mais nous livrons continuellement bataille à la force aveugle qui nous a opprimés si longtemps, et qui était faite pour nous obéir et pour nous servir. C'en est fait, elle est vaincue. Pasteur et Edison l'ont enchaînée et disciplinée, la

distance disparaît, la nuit s'enfuit, la maladie elle-même recule devant les découvertes de la médecine et de l'hygiène. Cette grande foire de Paris, la plus grande de toutes les foires historiques, a sur les autres cette supériorité de remplacer partout les charlatans par les savants. Le plus grand plaisir de tous ces plaisirs, c'est de voir de ses yeux le progrès et les causes du progrès. Il n'est que juste que l'Exposition soit riante, car c'est la fête de l'humanité. Elle donne aux pauvres les jouissances du luxe, et aux ignorants quelque chose des éblouissements de la science.

Mais gardons-nous de ne voir dans l'Exposition de 1889 que la fête. J'admire la fête : je bénis la force. La France n'avait aucun besoin de prouver qu'elle sait comment s'y prendre pour amuser ; elle avait peut-être besoin de montrer au monde comment elle travaille. Nous ne sommes séparés que par dix-neuf ans de l'année maudite. Nos ennemis en 1870 croyaient en avoir fini avec la force française. Ils disaient : « C'est une rivale de moins. » Ils avaient pris nos milliards, ravagé nos champs, rasé nos usines, pillé nos magasins et nos maisons, emporté dans leurs temples et dans leurs palais nos drapeaux qui ont été si longtemps la terreur des rois et l'espoir des opprimés. Quand, au milieu de nos revers, Chanzy ou Faidherbe remportaient quelque noble et inutile victoire, ils disaient dédaigneusement : « C'est le dernier soupir de la grande nation. » Ils ont vu, depuis dix-huit ans, avec quelle rapidité l'administration et l'armée se sont refaites. Notre administration, Thiers l'avait remise sur pied en six mois. Notre armée, il l'avait en quelque sorte reconstruite de ses propres mains ; il avait reconstitué les cadres, rempli les magasins et les arsenaux, relevé les forteresses, amélioré la tactique, ramené la tradition de la discipline et du travail, relevé les âmes, fortifié les cœurs. Nous ne pouvons penser sans émotion ni à ces généraux qui ont travaillé, avec lui et depuis lui, à cette noble tâche, ni à ces officiers subalternes qui, au lieu de se laisser abattre par le sentiment de la défaite, se sont fait de la patrie et de la gloire de la patrie comme une religion. Courbet et ses héroïques compagnons ont montré ce que nous serions au besoin sur le champ de bataille.

On savait cela, on le voyait, on l'admirait ; mais on savait aussi que notre politique est détestable ; que nos partis politiques sont à la fois incapables et insatiables ; que nos ouvriers sont

travaillés par le socialisme et le communisme, fléaux plus redoutables pour les esprits que le choléra pour les corps et le phylloxera pour la vigne. On se disait que les finances de l'État sont obérées ; que les fortunes particulières succombent sous la fréquence et l'énormité des désastres financiers ; que le découragement est dans les esprits, que nos ateliers sont sans commandes, nos comptoirs sans acheteurs. Nous-mêmes, quand nous avons pris la résolution de faire, en 1889, une exposition internationale, et de clore le siècle de la Révolution par la fête du travail, pour bien montrer le véritable caractère de la Révolution française, nous avions, en quelque sorte, peur de notre témérité. Pendant six ans on n'a cessé de dire que l'Exposition n'aurait pas lieu, qu'elle serait entravée, vaincue par la grève, par la guerre civile, par le déficit, par la guerre étrangère. Chaque jour, venaient de l'étranger des nouvelles sinistres ; un malheur s'abattait chaque jour sur la place de Paris ; les anarchistes, blanquistes, communistes menaçaient de détruire la République et la société. Pour compléter notre détresse, on renversait l'un après l'autre les ministres du commerce. Tirard, Dautresme, Lockroy ne faisaient que paraître. C'est au milieu de ces difficultés que le travail de l'Exposition s'est continué avec une ténacité, un esprit de suite et un sang-froid dont peu de nations seraient capables.

Deux hommes restaient inébranlables dans leur foi et dans leur activité, Alphand, qui a créé la ville de l'Exposition, et Berger, qui l'a peuplée. Les monarchies criaient à l'envi l'une de l'autre qu'elles ne viendraient pas. Alphand, Berger répondaient : « Les peuples viendront. »

M. Berger, pendant deux ans, semblait être partout à la fois. Il ne touchait terre un moment au Champ-de-Mars que pour repartir aussitôt, en quête de coopérateurs étrangers ou régnicoles. Il prêchait son Exposition comme Pierre l'Ermite la croisade. M. Alphand, pendant ce temps-là, faisait sortir de terre les palais et les jardins. C'est le bienfaiteur de Paris ; je dirais presque qu'il est le créateur du Paris moderne. M. Haussmann, que nous avons tant décrié, par passion politique, et qui a fait de si grandes choses, ne les aurait pas faites sans lui. Personne n'aura une plus grande place dans l'histoire de Paris. Non seulement c'est un grand ingénieur, mais c'est un grand diplomate. Il est au mieux avec notre conseil municipal, qui n'est pas d'un commerce

facile. Pour moi, tout en rendant justice aux ministres qui ont passé par là, et qui tous ont fait preuve de capacité, de résolution et de fermeté, je me fais une joie de dire que MM. Alphand et Berger ont gagné une grande bataille pour la patrie.

Oui, une bataille. La force de la France n'est pas seulement dans ses arsenaux ; elle est encore, elle est surtout dans ses ateliers. J'aime nos soldats; mais j'aime aussi nos ouvriers. Ce sont les deux instruments de notre sécurité et de notre gloire. Il me semble que j'entrevois enfin, après une longue attente, le jour béni où les hommes n'auront plus d'autres champs de bataille que celui qui s'ouvre en ce moment à Paris aux applaudissements de toute l'Europe. La France, d'un seul bond, vient de remonter à son rang. Je demeure à la campagne, tout près de Paris ; je vois de loin, tous les soirs, s'illuminer la tour de trois cents mètres qu'Eiffel a bâtie avec tant d'habileté et de sang-froid, et dans laquelle un demi-million d'hommes va passer. Le drapeau de la France est là-haut au milieu des nues. Plane, drapeau glorieux, drapeau chéri, sur cette ville qui est la capitale de la science, et sur ce peuple d'ouvriers et de soldats qui renaît à la vie et qui reconquiert par le travail le rang que des insensés lui avaient fait perdre. Sois désormais le symbole de la force vivifiante, après avoir été si longtemps le symbole de la force terrible. Et puisse cette date de 1889, répondant aux espérances conçues il y a cent ans par les plus nobles esprits, marquer l'avènement de la paix entre les peuples et de la fraternité entre les hommes !

Jules Simon,
de l'Académie Française.

BARBEY D'AUREVILLY

SOUVENIRS

La presse a été presque unanime à saluer avec respect le cercueil du maître écrivain qui, de son vivant, fut un des plus méconnus parmi les hauts artistes de notre âge. Car c'est être deux fois méconnu que de se voir faussement célèbre, et le prosateur éloquent du *Prophète de Vespi*, le conteur épique de l'*Ensorcelée* et du *Chevalier Des Touches*, le psychologue profond des *Diaboliques* et de la *Vieille Maîtresse*, le poète de ce mélancolique *Adieu* tant admiré par Sainte-Beuve : « *Voilà pourquoi je veux partir...* » n'a guère eu dans le public, durant ses quarante dernières années, qu'une renommée de polémiste excessif et de dandy singulier.

La légende a si bien déformé cette physionomie, pourtant si frappante, que la plus simple exactitude a fait défaut aux neuf dixièmes des articles publiés ces jours-ci à son occasion. Des chroniqueurs ordinairement mieux renseignés ont parlé du *spenser* de d'Aurevilly, comme s'il y avait jamais eu le moindre rapport entre ce corsage sans jupe venu il y a cent ans d'outre-Manche, et la très moderne redingote à la Gavarni, que notre ami gardait simplement de sa jeunesse. D'autres ont raconté qu'il avait dressé sa servante à lui présenter ses lettres sur un plat d'argent, lui qui déployait dans ses rapports avec ses inférieurs la bonhomie la plus touchante. D'autres ont dit que, pendant

vingt ans, il avait disparu de Paris, — de 1830 à 1850, — engagé dans de mystérieuses aventures! Il était si facile, en interrogeant quelques vétérans du journalisme, de savoir que le romancier gagnait sa vie, à cette époque, en rédigeant, dans les gazettes du temps, des articles anonymes de politique étrangère, et présentait vainement à tous les éditeurs ses œuvres de début : Son *Brummel,* refusé à la *Revue des Deux Mondes*, sa *Vieille Maîtresse*, imprimée enfin par la protection d'un confrère, — M. Xavier de Montépin, si je ne me trompe.

La vie de ce fier et noble écrivain s'est passée tout entière à des besognes virilement acceptées, exécutées avec une conscience supérieure et dans l'entre-deux desquelles il composa ses trop rares romans. Magnifique exemple à méditer pour les débutants qui s'indignent contre les servitudes du pain à gagner ! Quand j'ai connu d'Aurevilly, en 1876, cet homme de soixante-cinq ans n'avait d'autres ressources que ses quatre articles par mois au *Constitutionnel*, qui lui rapportaient environ 500 francs. — Ce n'est que plus tard que la mort de deux parents lui assura les trois mille francs de rente viagère sur laquelle il a vieilli, et la réimpression de ses œuvres, chez l'éditeur Lemerre, compléta cette modeste rente. Il lui fallait lire un volume par semaine et le résumer afin d'en extraire une de ces *variétés* où les moindres phrases trahissaient l'émule des plus grands maîtres par le génie de l'expression. Il prenait pour ce travail trois jours pleins, du jeudi au samedi d'ordinaire. Il appelait cela « se mettre en conclave », et il vint un moment, vers 74 ou 75, où la direction du journal, contrainte à l'économie, lui fit savoir qu'il serait payé à la ligne et que ses articles ne pourraient pas dépasser 150 lignes. Je le vois encore, nous racontant cette misère, un soir d'été, dans le jardin verdoyant de notre cher Coppée, les yeux brillants d'orgueil blessé; puis, avec cette altière gaieté qu'il opposait par principe à toutes les tristesses grandes ou petites, il fit siffler la canne-cravache qu'il appelait plaisamment : sa femme.

— « Après tout, dit-il, tant mieux ! cela m'apprendra à me condenser, je sauterai dans ce cerceau... »

C'est là, dans cette force de résistance railleuse en sa forme, héroïque en son fond, opposée aux plus cruelles circonstances qu'il faut chercher le secret des bizarreries tant reprochées à Barbey. Dans une préface que je composais en 1883 pour ses *Memoranda* de Caen et de Port-Vendres, j'insistais sur ce con-

stant désaccord entre cet homme d'un si beau génie et son milieu, son temps, son métier. Il fut si pleinement satisfait de cette lumière jetée sur sa destinée, qu'il écrivit sur la feuille de garde du volume précédé par cette courte préface : « A mon devinateur... » Depuis, et dans les derniers mois de sa vie, il me confia, pour que je les éclairasse par quelques nouvelles pages d'introduction, les cahiers qui vont paraître, où l'on trouvera renfermé le journal de sa vingt-cinquième à sa trentième année. Je les ai lues avec une attention passionnée, ces confidences de la jeunesse d'un génie sans gloire, et j'ai trop bien compris alors que cette disproportion entre l'âme et la vie avait commencé chez d'Aurevilly dès son arrivée à Paris. Quand elles seront publiées enfin, grâce aux soins de la fidèle amie du mort, Mlle Read, on constatera combien d'Aurevilly est demeuré le même à travers une si longue suite de jours ; tel nous l'avons connu dans sa petite chambre de la rue Rousselet, meublée de meubles de hasard, mais tendue d'un papier rose, et dont une fenêtre restait toujours fermée, tandis que l'autre s'ouvrait sur le jardin des frères Saint-Jean de Dieu, tel je l'ai retrouvé dans ce journal, avec deux ou trois traits de caractère si fortement marqués chez lui, si constitutifs, qu'ils ont dominé toute son existence et déterminé tous les autres. Ils ne sont pas absolument pareils à ceux que la légende dont je parlais a cru devoir attribuer à cette figure, et je voudrais les marquer ici, sûr de n'être démenti par aucun de ceux qui ont approché, autant dire aimé, le vrai d'Aurevilly.

Le premier de ces traits était une sensibilité ombrageuse, presque farouche, comme le furent celles de lord Byron et de Stendhal — sensibilité d'homme qui, devant son semblable, se referme au lieu de s'ouvrir, se crispe et s'irrite au lieu de se donner. Cette sorte de sauvagerie — le vrai mot, s'il était bien compris, serait timidité — ne se traduisait pas plus chez d'Aurevilly d'une manière directe, que chez l'auteur du *Corsaire* et le romancier de *Rouge et Noir*. Byron masquait le malaise où le jetait l'approche de l'homme par de la hauteur insultante, Beyle par de l'ironie cruelle ; d'Aurevilly, lui, abritait son irritabilité toujours en éveil derrière le plus audacieux, quelquefois le plus outrageant étalage de paradoxes. Il le faisait avec un esprit infini et cette couleur dans l'esprit qui donnait à sa conversation un éclat incomparable. Mais ceux qui l'écoutaient ainsi s'abandonner à toute la frénésie

d'une causerie souvent féroce de truculence ne se rendaient guère compte que ce causeur dissimulait sous ce feu d'artifice de mots une âme très tendre et qu'un rien faisait saigner. Il s'appelait lui-même *lord Anxious*, le seigneur de l'inquiétude, et il s'appliquait encore la triste épithète qui sert de titre à la comédie antique : *Héautontimoroumenos*, le bourreau de lui-même. Un mot qui lui avait été dit sans franchise, une négligence de procédés où il croyait deviner de la froideur, un geste où il remarquait de l'antipathie, lui étaient de réelles souffrances. Un inconnu qui ne lui plaisait pas le mettait au supplice. Il tombait alors dans cet état de conversation exaspérée qui lui a donné aux yeux de beaucoup de gens une allure satanique et méchante, au lieu qu'il était le meilleur des hommes, le plus facilement touché d'une délicatesse, un peu jaloux d'amitié, mais si affable et si accueillant. A combien de jeunes gens n'a-t-il pas ouvert son logis de la rue Rousselet, sa table et sa bourse ! Combien de talents nouveaux il a célébrés avec une générosité d'artiste incomparable ! Combien il lui fallait d'efforts pour être dur envers les pires ingrats ! Nous l'avons tous vu, pendant des années, tolérer auprès de lui, avec une indulgence jamais lasse, ce terrible Louis N..., parasite de lettres qu'il nourrissait, par lequel il se savait diffamé, qui lui imposait sa présence, lui prenait le coin de son feu dans sa petite chambre. Il se contentait de faire plaisamment :

— « Quand je paraîtrai devant Dieu, je lui avouerai : J'ai commis bien des fautes... Mais, Seigneur, considérez que j'ai supporté M. Louis N... »

Il disait encore :

— « N..., c'est ma vertu... » Et il illustrait d'une phrase l'orgueil et la malpropreté du personnage : C'est, disait-il, le Narcisse du ruisseau qui salit la boue en s'y regardant... »

C'est par cette irritabilité souffrante, sans cesse reployée, et sans cesse étourdie par la plus étonnante conversation, qu'il faut expliquer la solitude où vécut d'Aurevilly. Oui, il étonnait, mais il effrayait. On l'admirait, mais il déplaisait. Il ne se livrait guère que dans l'intimité, où il était très bon, très simple et très sincère. Ceux qui l'ont entendu causer devant une galerie — et pour lui la galerie commençait aussitôt que cessait l'absolue confiance — ont pu admirer l'éblouissement de sa parole, ils n'ont pas goûté le charme d'abandon de ce railleur en qui palpi-

tait le cœur le plus jeune. Il lui fallait, pour s'ouvrir ainsi, pour se laisser aller, pour être lui-même, un compagnon de son choix et un décor à son goût. Ce grand théoricien de misanthropie était demeuré si jeune de sensations, qu'une terrasse de restaurant en plein air, aux Champs-Élysées, l'été, — une séance au cirque, dont il était fanatique, la vue d'un joli visage au bout de sa lorgnette et un retour à pied sous les étoiles lui suffisaient pour qu'il se livrât avec délices à la vivacité de ses confidences.

Il allait de son pas un peu lent, sans cesse interrompu par une halte de mots, et ses souvenirs affluaient en foule. Il parlait et racontait sa vie au hasard de son émotion. Ses parents revivaient à travers ses phrases: son père, dont il ne s'était pas senti compris; sa mère, qu'il avait aimée tristement, profondément, comme en témoigne l'admirable lettre publiée dans le *Gaulois* par M. Ch. Buet; son frère l'abbé, qu'il venait d'enterrer; son oncle, qui lui avait laissé jadis une petite fortune bientôt mangée, et son nom, le chevalier d'Aurevilly. — Il évoquait d'autres visages encore, de survivants du premier Empire ou de la chouannerie, puis des profils d'amies disparues, et surtout celui d'une jeune femme qu'il avait aimée, à vingt ans, et dont le regret a tant pesé sur sa vie, que cet hiver, et après une tombée de tant de jours, de tant de passions, de tant de tristesses sur son cœur vieillissant, il en parlait encore les larmes dans les yeux.

En effet un second trait de cette âme si peu contemporaine dans son essence, et si simple, si croyante dans son arrière-repli, était le goût du romanesque. Il employait volontiers ce mot qui n'est guère à la mode, et il raffolait de la chose, moins à la mode encore de notre génération « fin de siècle » que le mot lui-même. Je ne donnerai l'impression de ce tour particulier de son esprit qu'en transcrivant quelques lignes d'une lettre qu'il m'adressait de Valognes au lendemain de la fête de Noël 1877 — il avait alors soixante-neuf ans: — « ... Je m'apprends ici à vivre seul. Amère éducation que cette année je me suis terriblement donnée dans cette ville morte dont les pavés sont les tombes de mes premières folies de cœur et de mes souvenirs. J'avais eu le projet d'en partir plus tôt. Mais j'ai eu la fantaisie — hélas! malheureusement plus sentimentale que pieuse — d'entendre la messe de minuit sous les voûtes de l'église Saint-Malo de Valognes. J'ai de sveltes spectres à y cher-

cher, dans ses plus noires et ses plus mystérieuses chapelles. Je pourrais bien pourtant ne les chercher ni là, ni *ailleurs*.

« Ils ne sont pas toujours les amants des clairières,
Ces spectres, revenant de la tombe, transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur ils sont assis... »

C'est par ce goût du romanesque, enfoncé en lui à une extrême profondeur, que d'Aurevilly adorait Byron, et dans Byron les portions les plus mystérieuses, les plus tendrement mystérieuses et coupables, l'amour de Zuleika pour Selim dans le *Giaour*, celui de Manfred pour sa sœur Astarté. Quand il citait des fragments de ces poèmes, ou bien d'autres comme celui qui commence : « Adieu, et si c'est pour toujours, hé bien! pour toujours adieu..., » sa voix, volontiers vibrante et cinglante, s'altérait, s'adoucissait jusqu'au soupir. Pour des raisons semblables, il préférait par dessus tout, dans Balzac, la suite de romans où se trouve peinte la figure d'Esther, la courtisane amoureuse, et dans Stendhal, les chapitres du *Rouge* où Mathilde et Mme de Rénal visitent Julien dans sa prison. Je me rappelle avec quelle exaltation il me citait la phrase de Sorel regardant Mlle de La Môle tout en jouant avec elle à la froideur : « Si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles et que tu ne le sentisses pas!.. » — « Voilà le génie..., » disait-il. Quand il ne rencontrait pas des touches pareilles dans un écrivain, ce je ne sais quoi d'exalté dans la tendresse, de rêveur dans la passion, d'un peu fou et triste dans le sentiment, il demeurait froid et refusait son admiration. Il était de bonne foi, par exemple, en se refusant à goûter le dieu Flaubert, de même que dans son maître Balzac il ne pouvait souffrir les romans comme le *Curé de Tours*, d'où le romanesque est entièrement absent. Quand il avait prononcé d'un livre cet arrêt : « Il n'a pas d'âme, » ou encore : « Il ne palpite pas, » toutes les qualités d'art devenaient nulles à ses yeux. C'était sa plus violente critique contre Hugo, et le motif pour lequel il le mettait bien au-dessous de Lamartine, de Musset, de Henri Heine, et de Vigny.

Il n'appréciait dans une œuvre ni la plastique, dont il disait : « C'est du métier, » ni ce que l'on appelle aujourd'hui la valeur documentaire, ni l'analyse toute nue et sèche, et s'il était dur

pour M. Zola, il ne l'était pas moins pour Mérimée. Et il justifiait ses critiques par des vues toujours ingénieuses et neuves, souvent très profondes. Le malheur était que, parlant ses opinions avec sa fougue habituelle de causerie, il les poussait, en les parlant, jusqu'à la dernière limite. Puis, quand il écrivait ses articles, il notait surtout sa parole. De là les violences outrancières de sa critique — violences qui nuisirent à son autorité. Ses ennemis en ont profité pour nier le très sagace connaisseur de poésie et de prose qu'il était hors de ses minutes excessives. Il a su deviner avant tous les autres Maurice de Guérin et Baudelaire, saluer Alphonse Daudet et Richepin encore inconnus. Les pages sur *Joseph Delorme* et sur Sainte-Beuve poète sont d'une pénétration que ce même Sainte-Beuve n'a jamais égalée, et même dans ses morceaux les plus entachés de partialité passionnée, quelle éloquence, quelles formules d'une suggestion incomparable, quelle bonne foi aussi, et pourtant quel désintéressement, quelle absence d'idolâtrie du public et du succès ! Quelle hauteur !

Parmi ces livres qu'il déchirait ainsi avec une fureur qui l'emportait jusqu'à l'iniquité, il y en avait un pour lequel il professait une haine d'homme à homme : c'était *Don Quichotte*. « Cervantes est un criminel. » C'est la formule que je l'ai entendu répéter vingt fois. Il se refusait absolument à voir dans ce chef-d'œuvre ce que j'y vois pour ma part, l'amertume d'un cœur qui bafoue son idéal sans cesser d'y croire. C'était pour lui la satire de l'enthousiasme et il ne pardonnait pas cette satire au grand Espagnol. C'est surtout celle de la chimère et, il faut bien le dire, il y avait du chimérique dans d'Aurevilly. Sa sauvagerie ombrageuse, en le préservant de beaucoup de compromis, l'avait isolé hors de toute expérience sociale, et il avait, lui aussi, comme l'hidalgo du vieux Cervantes, chevauché à la poursuite de mirages, — sans renoncer que bien tard à ces mirages. C'est ainsi que de 1833 à 1848, il perdit environ quinze années à caresser le rêve d'une entrée dans la diplomatie, que les directeurs de journaux d'alors lui promettaient pour l'asservir à l'ingrate tâche du bulletin quotidien : « Je rirai de ces vers plus tard, écrivait-il à Trébutien en lui envoyant un poème, quand je serai dans quelque ambassade... » Plus tard, et quand la révolution de 48 fut venue foudroyer ce premier rêve, il ne rit pas de ces vers — ils étaient trop beaux — mais il ne fit que changer de chemin. Il poursuivit

d'autres songes qu'attestent les *Memoranda* publiés et qui ne se réalisèrent pas davantage.

Insensiblement, il s'était habitué à vivre de visions et parmi des visions. J'ai la certitude qu'il se rendait à la fin un compte trop exact de l'avortement de tous ses désirs. Il avait rêvé l'action et il feuilletonnait encore à soixante-seize ans — une grande vie d'élégance, et il habitait sa pauvre demeure, — une renommée digne de son génie, et, comme il s'en plaignait dans une lettre que j'ai là sous les yeux, les articles sur lui ne parlaient guère que de sa personne physique : « Ces sornettes insultantes sont bien dignes, écrivait-il, des maroufles de ce temps-ci !... » Mais il en souffrait. Il n'avait pu épouser ni la première ni la seconde des deux femmes dont la pensée a rempli sa vie. Il se réfugiait alors de parti-pris dans un monde imaginaire. « Mon talent, m'écrivait-il encore, a été une longue bataille contre ma chienne de destinée et la vengeance de mes rêves... » Cette disposition particulière inclinait son œuvre comme sa parole vers l'étrange, sinon vers le merveilleux. Il semblait, dans ces dix dernières années, avoir pris en dégoût le monde réel, et sa verve de conteur, qui était incomparable, se réjouissait parmi des anecdotes fantastiques par elles-mêmes, qu'il forçait encore dans le fantastique. Il les recueillait avec le plus grand soin et je me souviens de la joie avec laquelle il dit à une personne qui venait de lui révéler un fait singulier : « A partir d'aujourd'hui, madame, vous tombez dans mes anecdotes... » Il avait fini par créer ainsi autour de lui une sorte d'atmosphère grisante dont la fascination était d'autant plus irrésistible, qu'une réalité y éclatait, et magnifique, celle de son énergie morale à lui qui, vaincu par la vie de toutes manières, pratiquait la fière doctrine exprimée dans une phrase du *Rideau cramoisi*, sa véritable profession de foi : « Si le sentiment de la garde qui *meurt et ne se rend pas* est héroïque à Waterloo : il ne l'est pas moins en face de la vieillesse, qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. Or, pour des têtes construites d'une certaine façon militaire, ne jamais se rendre est, à propos de tout, toujours *toute la question* comme à Waterloo...», et il ajoutait : « Je ne dis pas que cela n'est pas insensé, puisque cela est inutile, mais c'est beau comme tant de choses insensées !... »

Il ne faudrait cependant pas s'y tromper, avec son goût du ro-

manesque, avec ses partis pris d'attitudes, avec ses singularités d'anecdotes, d'Aurevilly n'était pas, comme les chroniqueurs l'ont trop voulu montrer, un simple fantaisiste de génie. Pour me borner à un seul point, celui de la foi religieuse, je ne comprends pas que la critique ait hésité une minute à reconnaître chez lui la profondeur, la simplicité de son catholicisme. Les confidences de ces premiers *Memoranda* montreront davantage sur quelles fortes études reposaient les convictions de cet élève de Bonald et de Maistre. Il n'était en aucune matière un croyant par romantisme, mais bien un esprit nourri de la meilleure théologie, très entier dans ses principes, mais très raisonné, comme Balzac, d'ailleurs, dont toute l'œuvre serait inexplicable sans le christianisme, ce que ses meilleurs élèves ne veulent pas reconnaître.

Frère d'un saint prêtre, élevé par des prêtres au collège Stanislas, fils d'une femme très pieuse et venu d'une province encore toute voisine de la chouannerie, d'Aurevilly avait éprouvé sa croyance — détail que l'on ignore trop — par les plus consciencieuses études philosophiques. Il avait lu et très bien lu Hegel et Kant dans le texte même, pour ne citer que ces deux noms entre tous les autres. Ses théories d'absolutisme en politique étaient pareillement fondées sur une connaissance très précise de l'histoire. Il s'était donné cette instruction dans ses années de journalisme militant, et s'il n'eût pas écrit de ce style qui était le sien, trop éclatant d'imagination poétique, les lecteurs eussent reconnu dans la plupart de ses idées une solidité comparable à celle de Rivarol. Mais quel est le lecteur qui veut admettre que des causeurs de ce brillant aient aussi dans l'esprit la profondeur sincère? M. Nisard, lui, ne s'y trompait pas, et M. J.-J. Weiss non plus, qui a parlé autrefois, comme il convenait, de la puissance de d'Aurevilly à tracer d'admirables portraits d'histoire. De toutes les blessures dont avait été frappé ce noble écrivain, celle-là lui était la plus vive : la méconnaissance de sa sincérité religieuse et politique.

Puis l'apaisement s'était fait avec l'âge. Il considérait qu'une fois mort, les vingt volumes des *Œuvres et les Hommes*, sa grande œuvre de critique, montreraient l'unité absolue, inébranlable en lui, du penseur et du conteur, du moraliste et du romancier. Il professait pour la méthode moderne, qui consiste à tout comprendre dans l'art et dans la vie, une aversion absolue. « J'ai

jugé les livres comme j'ai jugé les passions ! » me disait-il. « Juger, là est tout l'homme... » Je me souviens que je le combattais et que je plaidais auprès de lui pour la multiplicité des points de vue et les souplesses d'un certain dilettantisme. L'énergie de ses résistances à mes arguments ne s'est jamais démentie, et j'ai retiré de ces conversations la certitude que ce grand écrivain était aussi le plus honnête homme de lettres qui se pût rencontrer.

Cette honnêteté avait fini par s'imposer, et si les dix dernières années de d'Aurevilly ont eu sur elles la mélancolie de la mort approchant, du moins il a pu connaître autour de lui la chaleur d'amitiés très vraies ; — et comme pour réaliser le « trop tard » de sa devise, il a goûté dans ce déclin de son âge jusqu'à ce succès de monde tant souhaité dans sa jeunesse. Une femme d'un très grand cœur et d'un très grand esprit, qui avait su faire de son salon une délicieuse oasis de causerie et d'intimité, contribua entre toutes à la vogue de ce causeur si original et si savoureux. Chaque fois qu'il devait dîner dans ce charmant hôtel d'une rue qui donne sur les Champs-Élysées, c'était pour lui une vraie fête. J'allais le prendre un peu trop tôt, car il avait gardé de sa province une peur naïve d'être en retard qui se traduisait par des arrivées dans les gares une heure avant le départ des trains. Je le trouvais vêtu de son habit à revers de velours noir, avec sa cravate de dentelles — et son esprit des meilleurs jours. Il magnifiait, dans ces moments-là, tout ce qu'il touchait, comme le roi de la fable. Un de ces soirs nous n'avions trouvé, pour nous conduire, qu'une informe victoria délabrée et branlante. Le cocher était un nain en haillons, qui fouettait d'un bras infirme un cheval digne de d'Artagnan.

— « Nous sommes dans le char de Titania », me dit d'Aurevilly, comme le véhicule traversait la place de la Concorde, « et conduits par un gnome... »

Quand j'évoque l'image de ce grand ami disparu, c'est dans ce salon de la rue du Colisée que je le revois, et entouré du petit cercle de fidèles que la grâce intelligente de la maîtresse de la maison savait grouper autour de ce merveilleux esprit. Jamais je ne l'ai entendu causer comme dans ce milieu où il avait pour lui donner la réplique les plus délicieux *conversationnistes* de Paris... Ce furent ses dernières bonnes sorties. La maladie vint, et celle

que cette âme hautaine eût le plus détestée. Car au lieu de partir d'un coup, il dut subir la diminution lente de ses énergies et s'avouer moins fort que la vie. Une créature d'un dévouement sublime entoura cette suprême période des soins les plus délicats, s'ingéniant à lui conserver l'illusion d'une prochaine rentrée en possession de ses forces perdues. Mais il se savait frappé, et qu'il était mélancolique à regarder, immobile dans son fauteuil, son orgueilleux visage marqué de souffrance, et avec son regard de lion agonisant — superbe encore avec tous ses cheveux maintenant tout blancs, et ne se plaignant pas !

Grâce à Dieu, la misère dont quelques journaux ont parlé lui fut épargnée, et s'il est mort dans ce qu'il appelait son tourne-bride de lieutenant, c'est qu'il l'a voulu. Il avait auprès de lui, outre la noble femme qui s'était vouée à sa vieillesse, l'ami si tendre qu'il appelait le *Frédégondien*, à cause de son nom, Georges L..., qui avait pris une petite chambre à côté de la sienne pour ne pas le quitter. Aucun de ceux qu'il avait vraiment aimés ne l'a délaissé et aucun n'oubliera cet être si rare, dont les facultés supérieures n'ont jamais trouvé leur plein emploi et qui a donné le plus fier exemple de l'idéalisme personnel. Pour lui, vraiment, comme il le disait dans sa phrase des *Diaboliques* : « Toute la question fut toujours de ne pas se rendre. » — Et il ne s'est pas rendu.

Paul Bourget.

LE CHEVALIER DES TOUCHES[1]

« Et si je vous parle ainsi de cette femme, monsieur de Fierdrap, — reprit mademoiselle de Percy, — si je m'arrête un instant sur cette créature, qui était peut-être une scélérate, mais qui, ce jour-là, eut aussi, comme les Douze, sa grandeur, c'est que cette femme fut la cause unique du malheur des Douze dans cette première expédition. Sans elle, et sans elle *seule*, notez bien ce mot-là ! pas le moindre doute que les Douze, qui mirent si effroyablement Avranches sens dessus dessous, dans ce jour dont on se souviendra longtemps, n'eussent repris le chevalier Des Touches. Pour moi, je pense, ils auraient réussi. Mais elle leur opposa une volonté aussi forte que ces murailles de la prison qui étaient des blocs de granit. Vinel-Aunis avait essayé de l'enivrer ; il essaya de la corrompre. Il s'y prit avec elle comme on s'y prend avec tous les geôliers de la terre depuis qu'il y a des geôliers. Mais il trouva une âme imprenable parce qu'elle était gardée par la haine, et la plus implacable et la plus indestructible des haines : celle qui est faite avec de l'amour ! La Hocson avait eu son fils, tué par les Chouans; non pas tué au combat, mais après le combat, comme on tue souvent dans les guerres civiles, en ajoutant à la mort des recherches de cruauté qui sont des vengeances ou des représailles. Tombé dans une embuscade, après une chaude affaire où les Bleus avaient couché par terre beaucoup de Chouans, car ils avaient avec eux une

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1889.

pièce de canon, ce jeune homme avait été enterré vivant, lui vingt-quatrième, jusqu'à cet endroit du cou qu'on appelait, dans ce temps-là, la place du collier de la guillotine. Quand ils virent ces vingt-quatre têtes, sortant du sol, emmanchées de leurs cous et se dressant comme des quilles vivantes, les Chouans eurent l'idée horrible de faire une partie de ces quilles-là avant de quitter le champ de bataille, et de les abattre à coups de boulet ! Lancé par leurs mains frénétiques, le boulet, à chaque heurt contre ces visages qui criaient quartier, les fracassaient en détail... et se rougissait de leur sang pour revenir les en tacher encore. C'est ainsi que le fils Hocson avait péri. Sa mère, qui avait su cette mort atroce, avait à peine pleuré... Mais elle voyait toujours cette quille sanglante... et elle nourrissait pour les Chouans une haine contre laquelle tout devait se briser... et Vinel-Aunis s'y brisa.

« — Ah ! — lui dit-elle, — tu m'as donc gouaillée ! Tu n'es « qu'un Chouan, et tu viens pour le prisonnier. Oh ! je n'ai pas « peur que tu me tues, — il avait pris un pistolet sous sa vareuse « — il y a longtemps que je désire la mort ! Petiote ! — cria-t-« elle, — va vite au corps de garde me chercher les Bleus ! »

« — Je l'aurais bien tuée, — nous dit Vinel-Aunis, — mais je « ne savais pas même dans laquelle des tours était Des Touches. « Cela aurait fait du bruit. J'aurais perdu du temps. »

« Et il jeta un escabeau, qui se trouvait là, dans les jambes de la petite, pour l'empêcher de sortir en la faisant tomber.

« Mais le temps de son mouvement avait suffi à la Hocson pour s'échapper, par un couloir noir comme de l'encre où Vinel-Aunis se perdit pendant qu'il l'entendait grimper quatre à quatre l'escalier d'une des tours, ouvrir la porte de la prison et s'y enfermer à la clef avec le prisonnier. »

— « Diable ! — fit M. de Ferdrap.

— Peste ! » — dit l'abbé.

« Or, pendant que tout ceci se passait à la prison, — continua la vieille amazone, qui ne prit pas garde aux deux exclamations, — l'aiguille du cadran qui surmontait le façade de la Maison Commune, sise au fond de la place du Marché, arrivait au chiffre de l'heure marquée par les Douze pour agir. Incapables, quoi qu'il advînt, d'hésiter une minute quand une résolution était prise :

« — C'est à nous de commencer la danse ! » — dit gaiement Juste Le Breton à La Varesnerie.

« Et ils entrèrent tous sous une des tentes de la foire où il y

avait le plus de monde et où l'on buvait. Ils y entrèrent nonchalamment, mais ils avaient leurs bâtons gaufrés à la main. Autour d'eux, on n'avait nulle défiance. Le monde qui était là resta, les uns assis, les autres debout, quand Juste Le Breton s'approchant de la grande table de ceux qui buvaient, coucha délicatement son bâton sur une rangée de verres pleins jusqu'aux bords, et dit, de sa voix qu'il avait très claire :

« — Personne ne boira ici que nous n'ayons bu ! »

« Tout le monde se retourna à cette voix mordante, et les deux blatiers devinrent le point de mire de mille regards où l'étonnement annonçait une colère qui n'était pas loin.

« — Es-tu fou, blatier ? — dit un paysan. — Ote-moi ton bâton de *delà !* et garde-le pour « défendre tes oreilles ! » — Et prenant par le bout le bâton que Juste avait couché sur la rangée de verres, mais qu'il tenait toujours par la poignée, il l'écarta.

« C'était là l'insulte que Juste cherchait. Il ne dit mot, il resta tranquille comme Baptiste ; mais il releva son bâton à bras tendu par-dessus sa tête, et de cette main qu'il avait aussi adroite que vigoureuse, l'abattit sur toute cette ligne de verres pleins, en file, qu'il cassa d'un seul coup, et dont les morceaux volèrent de tous les côtés de la tente. Ce fut le signal du branle-bas. Tout le monde fut debout, criant, menaçant, mêlé déjà, les pieds dans le cidre, qui coulait, en attendant le sang. Les femmes poussaient des cris aigus qui enivrent de colère les hommes et leur prennent sur les nerfs comme des fifres... Elles voulaient fuir et ne pouvaient, dans cette masse impossible à percer, et qui se ruait sur les deux blatiers pour les étouffer.

« — Vous avez eu l'honneur du premier coup d'archet, mon-
« sieur, — dit à Juste Le Breton M. de La Varesnerie, avec
« cette élégante politesse qui ne le quitta jamais, — mais si nous
« voulons exécuter tout le morceau, il faut que nous tâchions de
« sortir de cette tente, où nous n'avons pas assez d'espace pour
« faire seulement, avec nos bâtons, un moulinet. »

« Et de leurs épaules, de leurs têtes et de leurs poitrines, ils essayèrent de trouer cette foule, compacte à crever les toiles de la tente, où ce qui venait de se passer faisait accourir du monde encore. Mais, cette marée d'hommes montant toujours, ils poussèrent alors, pour qu'on vînt les dégager du dehors, les cris que leurs amis, autour de la tente, attendaient comme un commandement :

« — A nous, les blatiers ! »

« Ce dut être un curieux spectacle ! Les blatiers répondirent à ce cri par le claquement de leurs fouets terribles, et ils se mirent à sabrer cette foule avec leurs fouets qui coupaient les figures tout aussi bien que des damas. Ce fut une vraie charge, et ce fut aussi une bataille ! Tout les *pieds de frêne* furent en l'air sur une surface immense, la foire s'interrompit, et jamais, dans nulle batterie de sarrasin, les fléaux ne tombèrent sur le grain comme ce jour-là, les bâtons sur les têtes. Dans ce temps-là, la politique était la fleur de tout. Le moindre coup faisait saillir du sang dont on reconnaissait la couleur, à la première goutte. Le cri : « Ce sont les Chouans ! » partit de vingt côtés à la fois. A ce cri, la générale battit. Cette générale, que nous n'avions pas entendue du haut de la tourelle de Touffedelys, couvrit Avranches et le souleva. Le bataillon des Bleus voulut passer à la baïonnette à travers cette masse qui roulait dans le champ de foire comme une mer, mais impossible ! Il aurait fallu percer un passage dans cette foule d'hommes, d'enfants et de femmes qui s'agitaient là, et qui, à eux seuls, de leur pression et de leurs poids pouvaient écraser cette poignée de Chouans. Les Douze, ou plutôt les Onze, car Vinel-Royal-Aunis était à la prison, les Onze, qui semblaient un tourbillon qui tourne au centre de cette mer humaine dont ils recevaient la houle au visage, les Onze, ramassés sous leurs fouets et sous le moulinet de leurs bâtons, avaient bien calculé. Ils abattaient autour d'eux ceux qui poussaient, et qui leur rendaient coup pour coup...

« Partout ailleurs, ce n'était, dans ce champ de foire, qu'un désordre sans nom, un étouffement, l'ondulation immense d'une foule au sein de laquelle, affolé par les cris, par le son du tambour, par l'odeur du combat qui commençait à s'élever de cette plaine de colère, quelque cheval cabré montrait les fers de ses pieds par-dessus les têtes, et où, çà et là, des troupes de bœufs épeurés se tassaient, en beuglant, jusqu'à monter les uns sur les autres, l'échine vibrante, la croupe levée, la queue roide, comme si la mouche piquait. Mais à l'endroit où les Onze tapaient, cela n'ondulait plus. Cela se creusait. Le sang jaillissait et faisait fumée comme fait l'eau sous la roue du moulin ! Là on ne marchait plus que sur des corps tombés, comme sur de l'herbe, et la sensation de piler ces corps sous leurs pieds leur donna, à tous les Onze, la même pensée ; car, tout en tapant, ils se mirent

tous les Onze à chanter gaiement la vieille ronde normande :

Pilons, pilons, pilons l'herbe;
L'herbe pilée reviendra !

« Mais elle n'est pas revenue ! A Avranches, on vous montrera, si vous voulez, à cette heure encore, la place où ces rudes chanteurs combattirent. L'herbe n'a jamais repoussé à cette place. Le sang qui, là, trempa la terre, était sans doute assez brûlant pour la dessécher.

« Ils y tinrent à peu près deux heures... mais Cantilly avait le bras cassé, La Varesnerie la tête ouverte, Beaumont les clavicules rompues, presque tous les autres blessés, plus ou moins, mais tous debout encore dans leurs vareuses, qui n'étaient plus blanches comme le matin, et qu'une rosée de sang poudrait maintenant à la place de la fleur de farine. Tout à coup, *M. Jacques* tomba, au cri de joie de ces paysans électrisés, qui crurent enfin avoir abattu un de ces blatiers du diable, solides comme des piliers que l'on pouvait battre comme plâtre, mais qu'on ne pouvait renverser. *M. Jacques* n'était pas même blessé. Tout en combattant, il avait vu, à la hauteur du soleil qui commençait à baisser et à prendre la place en écharpe, qu'il était l'heure d'aller à Des Touches et de rejoindre Vinel-Aunis... Aussi, avec la souplesse du chat sauvage, se glissa-t-il en rampant à travers les jambes de ces hommes, qui ne faisaient guère attention dans ce moment-là qu'au jeu terrible de leurs mains, et comme un plongeur qui disparaît à un endroit de l'eau pour ailleurs reparaître, il se retrouva assez loin de l'espace où l'on se battait, et dans une tourbe, à cet endroit-là, moins ardente qu'épouvantée. Comment passa-t-il ? Il avait jeté son grand chapeau à *couverture à cuve* qui l'aurait gêné; mais comment ne fut-il pas reconnu à sa vareuse sanglante, tué, mis en pièces ? Lui-même n'a jamais su le dire. Il ne le savait pas, et cela doit paraître incroyable. Mais vous avez fait la guerre, baron, et à la guerre, ce qui est incroyable arrive tous les jours. Fascination de la terreur ! Quand il se releva, dans cette foule qu'il avait traversée en s'aplatissant, on se mit à fuir devant cet homme qui lui-même semblait fuir, et, dans le pêle-mêle de la place, il put parvenir à la prison où Vinel-Royal-Aunis avait dû préparer la délivrance de Des Touches. Mais à la prison, au pied de la prison, il trouva... les Bleus.

« Oui ! c'étaient les Bleus !

« Voyant qu'ils ne pouvaient ni s'avancer, ni manœuvrer dans ce champ de foire, plein à regorger, et où d'ailleurs les paysans de l'Avranchin les remplaçaient et ne faisaient pas mal leur besogne, les Bleus, au premier cri : « Ce sont les Chouans ! » s'étaient portés au pas de charge sur la prison ; car officiers et soldats maintenant ne doutaient plus que la bataille qui se donnait au fond de la place n'appuyât une tentative sur Des Touches. Or, à la prison, si vous n'en avez pas oublié la construction, Monsieur de Fierdrap, les Bleus avaient trouvé la lourde porte de l'espèce de bâtiment moderne qu'occupait la Hocson très fortement barricadée, et comme la petite fille à qui Vinel-Aunis avait jeté l'escabeau dans les jambes pour la faire tomber, à moitié évanouie de peur, ne soufflait mot sous la bouche du pistolet de Vinel, et que tout paraissait, à l'intérieur, silencieux et tranquille, ils crurent naturellement que la Hocson, dont ils connaissaient l'énergie, avait pris ses précautions de défense au premier bruit de tumulte populaire et de chouannerie. Et, sûrs qu'elle tenait son prisonnier, ils se réservèrent pour le cas d'attaque ou de sortie, si quelques Chouans avaient été assez hardis pour se glisser dans la prison qui devait être pour eux une souricière, et ils se déployèrent parallèlement à cette longue muraille, où les chevaux amenés pour être vendus à la foire étaient rangés et attachés aux anneaux de fer dont je vous ai déjà parlé. Ils furent seulement obligés de se déployer assez loin de ces chevaux, qui répondaient à la tempête de cris et de mugissements de la place par des hennissements de colère et des ruades furieuses, et ils s'étaient établis prudemment hors de la portée de cette effrayante ligne de pieds ferrés, toujours en l'air comme des projectiles et qui leur auraient cassé les reins. *M. Jacques* avait vu tout cela. C'était un homme, après tout, que ce mélancolique ! Le jour baissait. Il attendit, caché par la multitude, qu'il fût tombé un peu d'ombre... Les fouets claquaient toujours au fond de la place. Il prit son temps, et il eut le sang-froid et l'audace de faire, sous le ventre de ces chevaux frémissants et devenus presque sauvages, ce qu'il avait fait sous les pieds des hommes dans la foule. Il se coula entre la muraille et les Bleus. Il ne pouvait pas douter, lui, que Vinel-Aunis ne fût dans la prison... La porte barricadée le lui prouvait. C'était Vinel-Aunis qui, à tout événement, l'avait barricadée... Aux approches de la nuit,

la multitude qui s'étouffait, sans voir sur le champ de foire, comprit enfin qu'il fallait s'écouler par les rues; mais son courant y rencontrait un contre-courant contre lequel elle se heurtait, et partout c'étaient des congestions et des rebondissements de foule nouvelle. On entendait dans la nuit la générale battant sur tous les points d'Avranches, entrecoupée du cri bref : « Aux armes ! » La garde nationale, la gendarmerie, avaient voulu, comme les Bleus, pénétrer jusqu'à l'endroit où l'on s'égorgeait, mais, comme les Bleus, elles avaient trouvé l'invincible résistance de ce monde aggloméré, pressé et trop épais pour qu'on pût s'y faire un passage... à moins de tout massacrer. Cette circonstance, que les Douze avaient prévue et calculée et qui les avait protégés jusque-là contre la baïonnette et la fusillade, allait cependant se retourner contre eux. Pris dans ces cercles redoublés d'une foule qu'ils échancraient à coups de fouet et de bâton, qu'ils élargissaient, mais qu'ils ne brisaient pas comme on brise un cuvier dont on abattrait les douvelles, ils ne pouvaient ni faire retraite ni s'égailler. Et c'était là l'anxiété de *M. Jacques*. Tapi à terre sous la poterne, il grimpa dans les vieux lierres qui couvraient les murs de la prison jusqu'à un trou grillé par lequel il envoya, en le modulant bassement, son cri de chouette, pour avertir Vinel-Aunis, qui l'entendit et doucement débarricada la porte.

« — Et Des Touches ? » lui fit *M. Jacques*. Mais Vinel-Royal-Aunis donna à *M. Jacques* le froid de la défaite, en lui racontant comment la geôlière lui avait échappé et comment elle avait eu la hardiesse de s'enfermer sous clef, tête-à-tête avec le prisonnier, dans la tour.

« — Des Touches, sans ses fers, la romprait sur son genou « comme une baguette ! — ajouta Royal-Aunis, — mais il est « enchaîné... On n'entend rien à travers cette sacrée porte, — et « la Hocson est, par Dieu ! bien femme à le tuer, à coups de « couteau.

« — Nous le saurons demain ! — dit *M. Jacques*, avec la rapi- « dité de décision de l'homme de guerre qu'il avait, ce beau téné- « breux, malgré sa langueur. — Mais, ce soir, il faut sauver « ceux qui se battent là-bas... Il faut les dégager et faire retour- « ner la tête à cette foule, et il n'y a qu'un moyen... Mettons le « feu à la prison ! »

« — Bravo ! — dit M. de Fierdrap, avec l'enthousiasme du connaisseur. — Militairement, le moyen était bon, mais, ventre

de carpe ! çà ne devait pas être chose facile que de mettre le feu à la prison d'Avranches, une geôle de granit humide, à peu près inflammable comme le fond d'un puits ! »

« Aussi, ce qui brûla, baron, — reprit Mademoiselle de Percy, — fut le grand bâtiment de date plus moderne qui reliait les tours, et dans lequel habitait la geôlière. Il y avait dans le haut de ce bâtiment, un immense grenier à foin pour la gendarmerie de la ville, et c'est là que *M. Jacques* et Vinel-Aunis mirent intrépidement le feu, avec deux coups de pistolet. En un clin d'œil, par le temps sec et chaud qu'il faisait, la flamme s'élança de cet amas de foin, et, sortant avec une brusquerie convulsive du toit dont elle fit voler en éclats les ardoises, tant elle était intense ! elle embrasa instantanément les épais tapis de lierre séculaire qui enveloppaient les tours, et elle les couvrit d'une robe de feu. Ces deux tours devinrent tout à coup deux monstrueux flambeaux-colosses, qui éclairèrent la place de l'un à l'autre bout et firent, comme l'avait dit *M. Jacques,* retourner les mille têtes de la foule. A cette lueur soudaine, un frisson de terreur immense passa électriquement sur ces mille têtes comme un sillon de foudre, malgré la colère du combat; car il ne s'agissait plus d'une poignée de Chouans à réduire, mais d'Avranches, d'Avranches qui pouvait brûler tout entier ! La prison, en effet, touchait aux premières maisons de la vieille ville, qui n'était pas de granit, elle ! et qui aurait pris comme de l'amadou. Des fentes, comme il s'en entr'ouvre dans des murs qui vont crouler, se firent subitement en ce gros d'hommes amoncelés, et, chose horrible ! les bœufs, qui étaient tassés et avaient jusque-là été contenus par la densité de la foule sur la place, les bœufs, enragés par cette violence écarlate de l'incendie qui leur dorait dans les yeux, se mirent à fuir par ces fentes qu'ils agrandirent, écrasant des pieds et des cornes tout ce qui leur était obstacle. Ce fut là une autre tuerie, pire que celle des Onze, qui continuaient imperturbablement leur massacre à l'extrémité du champ de foire, et que cette intervention inattendue de l'incendie allait sauver; car ils n'en pouvaient plus... Leurs fouets claquaient toujours, mais le claquement de ces fouets était moins sonore. Il devenait de plus en plus mat à chaque coup frappé dans cet amas de chairs sanglantes qui faisait boue autour d'eux, et qu'ils envoyaient à la figure de leurs ennemis en éclaboussures.

« — Sabre-tout, — fit Saint-Germain à Campion, en l'appelant

« par son nom de guerre, — assez sabré pour aujourd'hui ! »

« Et, gai comme pinson, il ajouta :

« — Nous étions frits sans l'incendie, mais voilà qui va nous « dégager. Dans cinq minutes, ils y seront tous.

« — Faisons-nous dos à dos, messieurs, — dit La Varesnerie, « — et sortons de cette place. Une fois dans les rues, nous « chouannerons. Les rues d'Avranches vont valoir le buisson, « cette nuit. »

« Et ils exécutèrent leur manœuvre de dos à dos, couverts de ces fouets et de ces bâtons qu'ils maniaient en maîtres. Et, marchant au pas, ils s'avancèrent à travers cette foule qui se dépaississait, distraite par le feu, culbutée et broyée par les bœufs qui couraient çà et là comme une tempête fauve, et c'est ainsi qu'ils purent enfin quitter, sans avoir perdu un seul homme, cette place où, depuis trois heures, ils avaient du sang jusqu'au jarret, et où, comme nous le dit Le Planquais quelques jours plus tard : « ils avaient battu le beurre, à pleine baratte, comme on sait le « battre dans le Cotentin ! »

« — Sais-tu bien que c'est aussi beau que Fontenoy, cela, Fierdrap ?... — fit l'abbé, profondément pensif, pendant que sa bouillante sœur, dont la tête devait fumer sous son baril violet et orange, respirait.

— C'est même plus beau ! — dit le baron. — Leur petit carré n'a pas été enfoncé, à eux, à ces Onze ! Et ce sont eux, au contraire, qui ont enfoncé le grand carré des paysans qui les tenaient en tête, de queue et des deux flancs, et qui l'ont enfoncé avec de simples fouets pour toutes pièces de canon. Le diable m'emporte ! c'est plus beau. »

L'héroïne de la Chouannerie s'associait tellement à ses compagnons d'armes, même pour les batailles où elle n'était pas, qu'elle sourit aimablement au vieux uhlan pour le remercier de son opinion, et elle reprit :

« Une fois dans les rues, ils essuyèrent bien quelques coups de fusil épars... Mais la lune n'était pas encore levée, et d'ailleurs, elle l'aurait été, que la fumée rougeâtre de l'incendie qui se mit à couvrir la ville comme d'un dais sombre, eût intercepté la lumière. Il faisait noir dans ces rues étroites, qui n'avaient pas alors de réverbères comme aujourd'hui. Ils sentirent bien siffler quelques balles qui rebondissaient contre les angles des pignons, mais ce fut tout, et ils purent, sans nouveau combat, sortir des

faubourgs de la ville, alors tout entière à l'incendie, et se rallier, comme d'avance ils en étaient convenus, sous l'arche en ruine d'un vieux pont qui n'avait plus que cette arche, et qu'on appelait le *Pont-au-Prêtre* (peut-être à cause de la couleur de ses pierres, qui étaient noires). Il coulait sous cette arche solitaire un filet de rivière profondément encaissée, et ce fut là qu'ils se comptèrent... Or, comme ils ne savaient rien du sort de Des Touches et qu'ils avaient sur le cœur le poids affreux de l'absence des amis qui manquaient à l'appel, ils résolurent de rentrer à Avranches, et ils y rentrèrent. Ils laissèrent sous l'arche du *Pont-au-Prêtre* leurs vareuses sanglantes qui les auraient trahis, et comme des ouvriers des faubourgs de la ville qui auraient couru au feu en toute hâte et en manches de chemise, ils y allèrent ainsi, et sans leurs grands chapeaux, la tête ceinte de leurs mouchoirs, qu'ils avaient mouillés dans cette rivière où ceux qui étaient blessés parmi eux lavèrent leurs blessures. Cantilly seul resta à attendre ses compagnons, couché sur le monceau de vareuses sanglantes; car son bras cassé le faisait cruellement souffrir. Mais il ne les attendit pas longtemps. Ils revinrent vite. En entrant sur la place où la foule avait roulé sa masse en sens inverse et travaillait encore à éteindre l'incendie, ils avaient vu que tout était perdu et fini... La Hocson, qui, par la fenêtre grillée de la prison léchée par les flammes, n'avait pas cessé de repaître ses yeux de ce qui se passait sur la place, venait d'ouvrir aux Bleus la porte de ce cachot où elle s'était renfermée avec son prisonnier.

« — Tenez ! — leur avait-elle dit en le leur montrant garrotté « de chaînes et couché sur la dalle, — le voilà, le brigand ! Je « les ai bien entendus *fourgonner* dans la porte pour la mettre en « feu ; mais ils auraient fait un four à chaux de cette geôle, que « je m'y serais laissé cuire avec lui, vivante, plutôt que de le « rendre à un autre qu'au valet du bourreau à qui il appartient ! »

« *M. Jacques* et Vinel-Royal-Annis s'étaient, en effet, obstinés à vouloir brûler cette porte épaisse, résistante à l'action du feu comme à l'action du levier. Ils s'y obstinaient encore, quand la foule, devenue maîtresse de l'incendie, s'élança dans le couloir et les escaliers de la prison. Alors, ils s'étaient jetés, tête baissée, en avant, la torche et le pistolet à la main, et, grâce à la flamme, à la fumée et au désordre de l'invasion dans la prison de ces Bleus, qui couraient, comme des fous, au cachot de Des Touches, ils avaient passé.

« C'est au moment où il sortait de là que nous avions revu *M. Jacques*. L'idée d'Aimée, sans doute, le fit revenir plus vite à Touffedelys que ses autres compagnons, mais douze heures après; à l'exception de Vinel-Aunis, ils y étaient tous. *M. Jacques* ignorait le sort de Vinel-Aunis. Nous crûmes qu'il était mort. Il ne l'était pas. Il avait reçu dans le ventre un coup furieux de la baïonnette d'un Bleu, et il avait eu l'énergie de faire plus d'un quart de lieue dans les bois, contenant avec sa main ses entrailles près de s'échapper, et, dans cet état, de gagner la cahute d'un sabotier Chouan... Ces détails, que nous avons sus plus tard, nous les ignorions. Nous pensions qu'il avait laissé sa vie dans cette affaire, et cela nous paraissait une chose si simple, que bientôt nous n'en parlâmes plus. Mais il n'en était pas de même de Des Touches. Qu'était devenu Des Touches?... *Pour recommencer demain*, comme l'avait dit *M. Jacques*, il fallait avoir des nouvelles de Des Touches. Il n'en venait aucune à Touffedelys. — Une femme inspire moins de défiance qu'un homme. Je proposai à ces messieurs d'aller à Avranches en chercher.

« Ils acceptèrent, et j'y allai, monsieur de Fierdrap. Je n'étais pas novice, je vous l'ai dit; j'avais bien des fois porté des dépêches aux chefs des différentes paroisses, sous toutes sortes de déguisements. Pour me mêler mieux aux gens de la ville et pour détourner tout soupçon, je me déguisai en femme du peuple. Je passai un déshabillé de droguet; je posai sur mes cheveux, qui, depuis la guerre, ne connaissaient plus qu'une espèce de poudre, — celle avec laquelle on frise l'ennemi! — cette coiffe des Granvillaises qui ressemble à une serviette pliée en quatre qu'on se plaquerait sur la tête. On mit des hottes sur une de nos juments poulinières, et un *panneau* couvert de peau de veau avec son poil; et, assise de côté là-dessus, un de mes pieds en sabots dans une de mes hottes, l'autre pendant sur le cou de ma jument, je m'en allai vers Avranches d'un bon trot d'*allure*. J'avais, pour les vendre au marché, mes hottes pleines de beaux pains de beurre enveloppés dans des feuilles de vigne. Vous parliez de mon caleçon de velours rayé, il n'y a qu'un moment, mon frère, et de mes grandes bottes *à la Frédéric?* — ajouta-t-elle avec la seule coquetterie qui lui fût possible, la coquetterie d'avoir porté de pareilles bottes; — mais, ce jour-là, votre sœur, mon frère, la cousine des Northumberland, était tout simplement une beurrière

des faubourgs de Granville. Oui ! voilà ce qu'était, pour le quart d'heure, Barbe-Pétronille de Percy-Percy ! »

— « Barbe, sans barbe ! — dit l'abbé, qui se prit à rire, — mais digne de la porter. »

« Elle m'est venue depuis, — dit-elle, en riant aussi, — mais trop tard, depuis que je n'en ai que faire, et que j'ai repris, pour ne plus les quitter, ces ennuyeux jupons, qui me vont à peu près comme à un grenadier. Je n'avais alors qu'un petit bout de moustache brune qui, avec ma figure à la diable, me donnait l'air assez dur sous ma serviette pliée en quatre, et justifiait le mot d'un drôle d'Avranches, qui se permit de mettre ses deux mains autour de ma grosse taille. Je lui avais allongé sur les doigts le meilleur coup du manche de mon couteau à beurre.

« — Ne fais pas tant ta mijaurée ! m'avait-il dit furieux ; — il « n'y a pas de quoi. Après tout, tu n'es pas si fraîche que ton « beurre, la grosse mère !

« — Mais je suis plus salée ! — lui répondis-je le poing sur la « hanche, comme une vraie harengère du Bréhat, — et si tu « veux y goûter, polisson, tu vas le savoir ! »

« C'est à cela seul que se bornèrent tous les dangers que courut, à Avranches, l'honneur de votre sœur, mon frère. J'y fis ce qu'on appelle un bon marché. Tout en vendant mes pelotes de beurre, j'arrondis ma pelote de nouvelles. Je ramassai tous les bruits, tous les commérages de la ville. Elle n'était pas remise de la chaude alarme que nos Douze lui avaient donnée. On ne parlait partout que des faux blatiers et du feu mis à la prison. On disait, en les exagérant peut-être, le nombre des personnes qui avaient péri dans cette batterie. On montrait encore, sur le champ de foire, des mares de sang... « Mais, au moins, — criaient les « trembleurs, — nous sommes délivrés du Des Touches ! » Cet appât ne devait plus faire revenir les Chouans. La nuit du lendemain de ce jour terrible, dont les événements avaient si profondément bouleversé Avranches, on avait fait quitter secrètement la ville au prisonnier. On l'avait jeté avec ses fers dans une petite charrette recouverte de planches, et tout le bataillon des Bleus l'escortant, il était parti sans tambour ni trompette, pour Coutances, où il devait être jugé, et certainement condamné à mort.

« Je revins grand train à Touffedelys apprendre à nos amis ce changement de prison de Des Touches, qui le plaçait plus loin de notre portée et dans des conditions de captivité plus dures à sur-

monter que les premières ; car à la guerre, toute tentative, avortée une fois, devient plus difficile de cela seul qu'elle a avorté : l'ennemi est prévenu, il veille davantage. *M. Jacques* avait dit la pensée de tous ses compagnons, en disant qu'il fallait recommencer l'entreprise.

« — Messieurs, — ajouta-t-il, — prenez aujourd'hui pour panser « vos blessures. Nous tâcherons de les rendre à l'ennemi demain. « Il faut que dans deux jours nous soyons sous Coutances, pour « rejouer la partie que nous avons perdue. Coutances est une « ville plus forte qu'Avranches, et nous sommes, nous, moins forts « que nous n'étions... Nous ne sommes plus que onze...

« — Vous êtes toujours douze, monsieur, — lui dis-je. — Onze « est un mauvais compte. Il nous porterait malheur. Puisque « M. Vinel-Aunis n'est pas revenu, je m'offre pour le remplacer. « Dame ! je n'ai jamais été la plus belle fille du monde, mais la « plus belle ne donne encore que ce qu'elle a. »

« Et c'est ainsi, baron, que je fis partie de la seconde expédition des Douze, et que je vis, de mes deux yeux, qui ne reverront jamais pareilles choses, ce qui me reste à vous conter. »

J. Barbey d'Aurevilly.

(*A suivre.*)

LA MARÉE

Sur les vivants, bêtes et plantes,
Qu'ont lassés les feux du soleil,
De ses urnes sombres et lentes
Le soir épanche le sommeil.

Le vent tombe, mourante haleine
Où semble expirer un secret;
Tout dort sur le mont, dans la plaine,
Et sous l'immobile forêt.

Le ciel et la mer se regardent.
Seuls vibrent à travers la nuit
Les traits d'or que les astres dardent,
Seules les vagues font leur bruit;

Au roc poli comme une armure
Par leur âpre et fougueux assaut
Elles se heurtent. Leur murmure
Trouble le silence d'en haut.

— « Toutes les lèvres sont fermées,
Dit la mer, tous les yeux sont clos;
Aux douleurs par l'oubli charmées,
Grand ciel, tu verses ton repos.

Mais moi, je veille et me lamente,
Moi seule, tu ne m'endors pas;
Un fouet invisible tourmente
Mes flots éternellement las ;

Parmi les peines innombrables
Qui font de ce monde un enfer,
En vois-tu qui soient comparables
Aux tourments qu'endure la mer? »

Des tempêtes et des désastres,
De tous les maux d'en bas témoin,
Le ciel, sublime océan d'astres,
Entendant cet appel au loin,

Répond : « Ton sort n'est point le pire!
Plains la race au rêve anxieux
Dont le front à m'atteindre aspire,
Et qui rampe en levant les yeux;

Plains, ô mer, plains la race humaine
Au bras si frêle et si petit!
Ta masse, en se ridant à peine,
Brise son œuvre et l'engloutit.

Moins vains sont les bruyants tumultes
Que ses guerres et ses discours
Pour des frontières et des cultes,
Qu'elle change et défend toujours.

Vous êtes captives ensemble;
Son malaise est pareil au tien,
Et son élan vers moi ressemble
A ton élan quotidien. »

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie Française.

HISTOIRE D'UNE MINUTE

Elle entra craintive, rougissante ; et, rabaissant, sur ses lèvres, sa voilette, d'un geste menu, elle demanda :

— M. Derbois, s'il vous plaît?

Des deux garçons de bureau dont l'un taillait un crayon et l'autre ficelait un paquet, le premier leva la tête, dévisagea brutalement la visiteuse, avança un « bloc », présenta un porte-plumes.

— Votre nom ? fit-il.

Elle posa sur le bureau son petit manchon d'astrakan terni et, se penchant, elle écrivit.

Le garçon détacha la feuille du bloc, la secoua en l'air pour en faire sécher l'encre fraîche.

— Je vais voir si M. Derbois y est, dit-il, en lisant le nom qu'avait inscrit la femme.

Puis, il traversa l'antichambre d'un pas noble, et, au fond, derrière les vantaux d'une double porte capitonnée de moleskine verte qui retombèrent sur lui, avec un bruit étouffé, il disparut.

Le regard un peu indécis et peureux, elle s'assit sur une banquette de velours rouge qui longeait une partie du mur, d'un côté. En face d'elle, contre un panneau tendu de papier sombre, une grande carte géographique se déployait : des pays roses, des pays bleus, des pays omnicolores, rayés, en tous les sens, de lignes droites, courbes, tremblées, ornés d'ellipses, de spires et de paraboles, baignés, tout autour, d'un lavis vert d'eau qui figurait des océans. Les yeux de la femme, d'abord hésitants, comme le vol perplexe d'un oiseau qui ne sait où se poser, se fixèrent enfin sur la carte, vagues et perdus. Et les deux mains dans son manchon, le corps un peu incliné en avant, dans une attitude d'angoisse résignée, elle ne bougea plus.

Quelques solliciteurs occupaient, çà et là, des fauteuils capitonnés de la même moleskine que la porte. En gens habitués aux longues stations dans les antichambres, ils avaient un engoncement de paquet, une lourdeur somnolente de brute, l'impassible massivité des choses inertes. Dans un coin, un jeune homme, juif, jaune, malsain, les paupières orbiculées de rouge gâté, considérait d'un air de contentement ses bottines pointues et vernies, puis ses mains, dont il agitait les doigts pour faire reluire les bagues qui les cerclaient. Un vieux monsieur, raide, à tournure d'officier, se promenait, de long en large, les yeux au plafond, des yeux froids, implacables et blancs comme des pièces de vingt sous. De temps en temps, il examinait furtivement la femme qui ne remuait pas et, très triste, ne prêtait attention à rien ni à personne.

J'étais, non loin d'elle, assis sur la même banquette de velours rouge, attendant, moi aussi, M. Derbois. Je l'attendais depuis une heure. « Il est en conseil ! » m'avait-on dit. Et je commençais à m'impatienter. Même, l'ennui me poussant, j'éprouvais une véritable honte à être là, dans cette antichambre, à la discrétion d'un Derbois. Il en prenait vraiment trop à son aise, ce Derbois que j'avais connu — il n'y avait pas si longtemps, mon Dieu ! — pauvre, humble, mendiant, à qui, bien souvent, j'avais prêté cent sous, pour qu'il pût manger, le misérable ! Maintenant, à peine s'il me reconnaissait ; à peine si, dans le hasard des rencontres, il daignait m'envoyer — avec quelle hauteur méprisante ! — un petit bonjour de la main, protecteur et honteux. Des amis d'autrefois, il n'avait gardé aucun souvenir, si ce n'est un souvenir de haine ; il rougissait de ses misères passées comme d'une tare. « Quelle sale âme ! » pensais-je, en maugréant intérieurement, tandis que le garçon, ficelant son paquet avec des gestes autoritaires et dédaigneux, m'agaçait. Et le dépit d'être ainsi traité par un ancien camarade, puissant et riche, venant s'ajouter aux énervements de l'attente, j'essayais de me consoler en me rappelant de vilaines aventures dont le Derbois avait été le héros, jadis ; de louches actions, qu'il me serait doux de lui reprocher, un jour, dans des circonstances que je ne définissais pas nettement, mais que j'imaginais, à l'avance, émouvantes et dramatiques. Ai-je besoin de dire que j'étais là pour lui emprunter de l'argent ? Et la crainte de ne pas plus y réussir cette fois que les fois précédentes, — car je passais une partie de mon

temps à l'accabler de sollicitations de toute sorte — me jetait contre lui dans une irritation, dans une malveillance extrême. Avant d'essuyer son refus, je méditais déjà de cruelles et raffinées vengeances. Combien plus raffinées et plus cruelles, s'il m'eût donné quoi que ce soit !

C'est sous l'influence de cette particulière disposition morale, que je me pris subitement à examiner ma voisine, la femme qui venait d'entrer et qui continuait de regarder la carte géographique, où des petits paquebots fuyaient, parmi le vert d'eau des océans, sur l'arc aminci des lignes grises.

Au premier coup d'œil, l'inconnue me sembla élégante et jolie. Ensuite, lorsque je détaillai plus intimement sa toilette et sa physionomie, il me parut qu'elle était misérable et qu'elle n'était plus jeune... Oh ! non, plus jeune : presque vieille, même. A ce moment terrible de la vie où les femmes qui ont encore de l'amour doivent voir avec d'affreuses tortures s'écrouler l'orgueilleux et doux édifice de leur beauté... Oh ! non, plus jeune... Peu à peu, je distinguai des rides autour des yeux, aux tempes et aux coins déjà tombants de la bouche des meurtrissures mal dissimulées sous un maquillage discret et décent de poudre de riz. Les chairs coulaient avec des ondulations canailles, dans la descente des joues, s'affaissaient en flaccidités définitives, sous le menton. A chaque attache des muscles je n'eus pas de peine à remarquer une distension de la peau, une ombre molle, un trou, quelque chose de très mélancolique, comme un coup de pouce empreint sur des carnations mortes. Et l'ossature, par places, dans l'évidement de cet attristant visage, raidissait de brèves, de dures apparences d'animale carcasse. Cependant, à ne la considérer que dans son ensemble, elle gardait réellement dans la flexion du corps, dans la tombée lente des bras, dans le dessin noble et svelte des lignes, elle gardait l'illusion d'une beauté, la beauté de la race qui survit, parfois, aux déformations de la vieillesse, elle gardait aussi le charme indéfinissable d'une volupté éparse en elle.

Et quel navrement en sa toilette ! Sa robe, son manteau étaient d'étoffes précieuses et de coupe savante. Mais combien râpés, élimés, recousus, retaillés, resoutenus par d'héroïques, patients et successifs raccommodages ! Son manchon d'astrakan montrait des plaques chauves, entre le défrisement terne de la fourrure

que les vers mangeaient ; son chapeau balançait au bout de ses plumes tout un poème de souffrance. En vain je cherchai ses bottines qui devaient être pitoyables, elle les tenait soigneusement cachées sous ses jupes effilochées. Ces restes de visage et de toilette qui se ressemblaient par les mêmes usures, et par des douleurs pareilles, qui disaient si éloquemment, en leur actuelle détresse, le passé disparu d'opulence et de beauté, me furent comme une soudaine révélation de la vie de cette femme, une explication de sa présence ici, dans cette antichambre de banquier véreux, et je ressentis une immense pitié, puis une immense joie, car je la devinai très malheureuse, et je ne doutai point un instant qu'elle ne fût une victime de Derbois.

L'inconnue, à ce moment, tourna la tête vers moi, comme si elle avait eu conscience des pensées qui m'agitaient. Je pus observer ses yeux. Ils étaient beaux encore, dans l'enchâssement des paupières avilies, et doux et tristes infiniment ; des yeux habitués à toujours pleurer, à toujours supplier, à toujours être rebutés ; des yeux dont l'étrange éclat était fait des suprêmes flammes ardentes d'une passion près de s'éteindre et des calmes lueurs aurorales d'un amour maternel qui commence. Elle aimait Derbois de ce double amour qu'ont les vieilles maîtresses.

Alors, avec la promptitude d'une imagination sensible et malhonnête, je reconstituai tous les détails du roman douloureux de cette femme, et, simultanément, je combinai des plans pour en tirer profit contre Derbois. Elle aimait Derbois ; elle avait longtemps vécu avec lui, dévouée, soumise, lui donnant tout son cœur, son esprit, son argent. Indélicat comme je connaissais mon ancien camarade, il avait tout accepté, édifiant sa fortune avec cette tendresse prête à tous les sacrifices, à toutes les humiliations. Et puis, ruinée, il l'avait abandonnée... Il ne la recevait plus que de loin en loin, par peur d'un éclat dont sont capables les femmes désespérées, même les plus vaincues. Elle devait posséder des lettres de lui, des lettres terribles, des aveux d'infamie peut-être, et il craignait sans doute que, dans une heure de révolte, elle ne s'en servît pour le déshonorer, comme si l'on pouvait quelque chose contre l'homme défendu par l'argent ! Mais les coquins ont de ces bizarres idées... de ces tremblements injustifiés... Aujourd'hui, elle était à bout de courage... En examinant son teint plombé par les nourritures rares et mauvaises,

je supposai qu'elle n'avait pas mangé depuis deux jours... peut-être aussi, faute de quelques francs, allait-elle être chassée du logis misérable qu'elle habitait... peut-être... peut-être... J'imaginais les choses les plus noires, les plus navrantes détresses... Et cette idée me poursuivait qu'elle devait posséder des lettres de Derbois, des lettres, des lettres, des lettres... Ces lettres, je les voyais, rangées au fond d'un tiroir... Cela m'enhardit et me calma tout ensemble. — Mentalement, armé du seul soupçon de ces lettres, je doublai, je triplai, je quadruplai la somme que j'avais l'intention de demander à Derbois... Tout à l'heure, j'entrerais dans son cabinet, non plus timide, non plus rampant, non plus suppliant, j'entrerais le front haut, la moustache ironique, l'œil plein de menaces!... j'entrerais et je dirais : « Cette femme... ha ! ha ! je la connais, cette femme qui... cette femme que... ah ! ha !... Et ces lettres, tes lettres, je les ai lues, ha! ha ! Ces lettres qui... ces lettres que... ha! ha ! » Derbois pâlirait, se troublerait, et, ouvrant sa caisse avare, il couvrirait d'or mon silence...

Satisfait de ce dénouement qu'il ne m'était pas possible de concevoir autre, je me recalai sur la banquette de velours rouge, dans une pose plus fière, avec des gestes plus abandonnés. Dans son coin, le jeune homme juif, jaune, malsain, continuait d'admirer ses bottines pointues et ses bagues ; le vieux monsieur continuait d'arpenter l'antichambre, ses mains derrière le dos, ses yeux blancs et froids au plafond, et la femme continuait de regarder la carte géographique, les prunelles vagues et perdues en son rêve de douleur. Le garçon apparut dans l'entrebâillement de la double porte capitonnée de moleskine. Mon cœur battait très fort. Tout cela n'avait pas duré une minute.

Le garçon s'approcha de la femme :

— M. Derbois n'y est pas, prononça-t-il d'une voix où il me sembla qu'il y avait une ironie et un contentement.

Et il poursuivit, en déchirant la feuille de papier sur laquelle la pauvre femme avait inscrit son nom :

— Il ne rentrera pas aujourd'hui.

Elle se leva toute droite. Incertaine d'abord, étonnée ensuite, puis subitement résignée, elle partit, les coudes au corps, le dos triste. Ah ! quelle tristesse dans ce dos !

Et je continuai d'attendre.

Octave Mirbeau.

LE DOCTEUR RAMEAU [1]

VIII

Dans le cabinet de Rameau, Talvanne s'était assis au coin de la cheminée, se chauffant au feu qui brûlait toute l'année, même lorsque au printemps les fenêtres étaient ouvertes. Le docteur avait accueilli son ami d'un signe de tête et s'était replongé dans la lecture d'un rapport. Il prit quelques notes au crayon sur les marges, puis repoussant les papiers, il fit pivoter son fauteuil sur un pied, regarda la pendule et dit :

— Déjà midi !

— Oui. Et combien as-tu vu de malades ?

— Une douzaine. Il faut que je m'habille avant le déjeuner, car je suis d'examen aujourd'hui à l'École. Donne donc un coup de sonnette.

Talvanne appuya sur le bouton électrique qui se trouvait à portée de sa main, et, comme si tout ce que pouvait désirer Rameau était prévu et réglé à l'avance, Rosalie entra portant sur ses bras une redingote, un gilet et une cravate. Le docteur ne souffrait pas qu'un serviteur autre que la vieille femme de charge s'occupât de sa personne. Elle était dressée à le soigner, connaissait ses habitudes, ses manies, prévoyait ses occupations, et savait fort bien entrer dans son cabinet et interrompre son travail, pour lui rappeler qu'il s'oubliait, avait telle et telle chose à faire, à telle heure déterminée, et qu'en conséquence il fallait qu'il s'en allât. En temps ordinaire, elle était silencieuse, comprenait à demi-mot et répondait sobrement. Pour tout cela, Rameau aimait son service.

Elle posa les habits sur un fauteuil, ouvrit un meuble en forme de crédence, qui contenait une toilette, meuble indispensable dans un cabinet de médecin, et prépara, sans prononcer une parole, tout ce dont son maître avait besoin. Elle prit sur le di-

(1) Voir les numéros des 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1889.

van la grande robe noire, en forme de froc, qui servait à Rameau de vêtement d'intérieur, et sortit.

Le docteur, en bras de chemise, se lavait les mains. Talvanne s'approcha de la fenêtre et, s'accoudant à la barre d'appui, il regarda dans le jardin. Robert et Adrienne, aussitôt réunis, y étaient descendus et, côte à côte, se promenaient lentement au bord de la pelouse de fin gazon anglais, au soleil, dans un bien-être délicieux. Ils causaient. On n'entendait pas leurs paroles, mais à la gaieté de leur sourire, à la vivacité de leurs regards, il était aisé de comprendre qu'ils se trouvaient heureux ensemble. Le temps passait pour eux rapide et charmant, le long de ces bosquets embaumés, pleins de la chanson voltigeante des oiseaux. Talvanne les suivait dans leur marche, devinant le plaisir qu'ils goûtaient l'un près de l'autre, et jouissait profondément de leur bonheur. Il se retourna, vit Rameau habillé; d'un signe il l'amena à la fenêtre, et lui montrant le jeune couple qui poursuivait sa promenade :

— Vois, dit-il. Ne les juges-tu pas bien assortis ?

Rameau resta silencieux. En un instant, son esprit avait évoqué un autre tableau. Comme cadre, toujours le même jardin, mais non plus en plein soleil : la nuit descendait et l'ombre s'épaississait entre les massifs odorants. Un homme et une femme se promenaient aussi, d'un pas nonchalant, et causaient à voix basse : c'étaient Conchita et lui. Comme ils étaient confiants dans le présent et sûrs de l'avenir! Et cependant leur destinée s'assombrissait, les enveloppant, plus noire que la nuit, sans qu'ils eussent le pressentiment de ce qui se préparait pour eux de fatal.

Le docteur poussa un soupir. En serait-il de même pour ces deux enfants qui marchaient souriants et tranquilles ? L'équilibre des chances favorables se ferait-il en eux, ou bien leur accord n'amènerait-il que tristesses et soucis ? Depuis longtemps dans sa pensée, il les réunissait, et voilà qu'au moment décisif il hésitait, pris d'une sourde inquiétude, comme s'il avait le pressentiment d'un malheur. Mais à quoi pouvaient servir ses craintes? Le malheur ne serait-il pas plus grand de les séparer maintenant que de les donner l'un à l'autre? Ne les avait-on pas laissés grandir dans cette union de cœur, dans cette communauté de sentiments qui prépare l'amour? Ne s'étaient-ils pas sentis destinés au mariage? C'était cette certitude, cette sorte de

possession morale, qui avait donné tant de douceur à l'intimité de leur jeunesse. D'ailleurs, s'ils avaient à souffrir, ne seraient-ils pas moins à plaindre étant deux pour supporter le fardeau du chagrin? Et s'ils étaient favorisés d'une félicité sans nuage, n'en jouiraient-ils pas bien davantage, le bonheur de l'un se doublant du bonheur de l'autre?

Assombri, il s'éloigna de la fenêtre et, le front penché, marcha dans son cabinet. Talvanne étonné le regardait, ne comprenant pas sa préoccupation morose : tout n'était-il pas plein d'espérance et de joie dans l'union de ces deux jeunes gens si bien faits pour s'entendre?

— Qu'est-ce que tu as? dit-il. Il semblerait que le spectacle de cette jeunesse aimante, au milieu de ce jardin en fleurs, t'ait attristé? Ne veux-tu pas les marier? Alors il est grand temps de les prévenir, car voilà plus d'un an qu'ils se font les yeux doux. Enfoncé dans tes paperasses, l'esprit occupé de spéculations scientifiques, tu n'as peut-être rien vu; mais moi, qui suis un homme assez ordinaire pour m'intéresser aux plus simples choses de la vie, je puis t'assurer que Robert adore Adrienne et que, de son côté, Adrienne ne décourage pas Robert. Il a vingt-huit ans, elle dix-huit. Il est brun, elle est blonde. Il offre tous les caractères physiognomoniques d'un mésaticéphale très pondéré. Je crois que tu peux avoir confiance. Il la rendra heureuse.

— Il faut qu'elle soit heureuse. Ce sera ma dernière joie dans la vie. Tout pour moi est subordonné à cette enfant. Je lui parlerai, je désire apprendre d'elle le secret de son cœur. Je causerai aussi avec Robert. Et si ce que tu crois est vrai, eh bien! nous les marierons, et nous nous verrons revivre dans leurs enfants.

— Pas trop de délais, n'est-ce pas? Ils n'ont point à faire connaissance. Il n'est pas une pensée de l'un qui soit étrangère à l'autre. On pourra donc abréger les formalités.

Rameau redevint soucieux, et d'une voix assourdie par l'émotion :

— Il va falloir que je rassemble tous les actes nécessaires : mon contrat de mariage, l'extrait de naissance de ma fille... Ces papiers sont enfermés dans un petit meuble, dont ma femme avait la clef et qui est dans sa chambre. Tu sais que je ne pénètre dans cet appartement, si plein pour moi de souvenirs poignants, qu'un jour par an, à une date douloureuse. Je ferai l'effort de devancer l'anniversaire, et demain je chercherai

parmi ces tristes souvenirs... Pour la première fois, le repos des reliques sacrées sera troublé. Je ne crois pas avoir besoin de te dire combien cette espèce d'exhumation me sera pénible... Mais il le faut... je m'y résoudrai.

Ils n'ajoutèrent pas une parole et descendirent dans la salle à manger, où déjà les deux jeunes gens les attendaient. Le déjeuner fut rapide et presque silencieux, puis Talvanne et Rameau partirent en emmenant Robert. Le soir, l'aliéniste ne parut pas et le docteur dîna en tête-à-tête avec sa fille. Il l'examinait pendant le repas, étudiant, de ses yeux au regard divinatoire, les lignes de ce jeune visage qui respirait la santé, admirant les proportions de ce corps élégant et vigoureux.

Adrienne étonnée, se demandait ce que signifiait cette inspection approfondie. Mais, trop respectueuse pour questionner son père, elle attendait patiemment qu'il lui donnât lui-même l'explication qu'elle désirait. Ce ne fut que remonté dans son cabinet qu'il se décida à parler. Il attira la jeune fille près de lui, sur un siège bas qui la mettait presque à ses pieds, et lui prenant la main :

— J'ai eu ce matin avec ton parrain une importante conversation dont tu as fait tous les frais.

Et comme elle levait la tête avec une surprise un peu inquiète :

— Ne te tourmente pas, ajouta-t-il, tu sais que notre unique préoccupation est d'assurer ton bonheur. Tout ce que nous aurons imaginé, préparé ou souhaité comptera pour rien, si tu nous déclares que nos projets ne te satisfont pas.

Elle sourit, déjà au fait de ce que son père allait lui dire, et, se levant à demi, penchée sur son épaule, elle l'embrassa tendrement.

— Tu viens d'avoir dix-huit ans, reprit le docteur, te voilà donc grande fille, et tu peux aspirer à une autre existence que celle qui s'est écoulée pour toi entre deux vieux pas souvent gais, comme Talvanne et moi...

Cette fois Adrienne ne put garder le silence, et, avec une tendre vivacité, interrompant son père :

— C'est cependant ainsi que je désirerais continuer à vivre, dit-elle de sa douce voix, et je ne crois pas pouvoir être plus heureuse qu'entre mon cher parrain et toi.

— Tu ne seras certes pas plus aimée, reprit Rameau, car depuis que tu existes, nous avons tout subordonné à toi... Mais,

mon enfant, nous ne serons pas éternels, et la tendresse que nous t'avons vouée viendra forcément, un jour, à te manquer. Il faut donc que nous songions à ton avenir, et l'avenir d'une jeune fille, c'est le mariage. Oh! ne crois pas que ce soit sans trouble que j'aborde cette question... Si, auprès de nous, tu t'es jusqu'ici trouvée heureuse, en toi nous avons rencontré le dernier attrait, la suprême consolation que nous gardait la vie... Cette maison, qui a connu tant de douleurs et de tristesses, par toi avait reconquis un peu d'animation et de gaieté... Tu en as été le rayon et le sourire... Aussi, je t'assure bien que la pensée d'abandonner toute cette joie à un autre nous a serré le cœur. Mais nous ne sommes pas assez égoïstes pour accepter que tu te sacrifies à notre bonheur, et nous voulons te donner un compagnon au bras duquel tu pourras marcher en toute sécurité.

— Ainsi vous pensez à vous séparer de moi?

— Non, ma chère enfant, car j'espère que celui qui sera ton mari ne me privera pas de ta chère présence... Mais, tu le sais, la femme doit suivre son époux, et, quand tu seras mariée, si près de moi que tu sois, tu ne m'appartiendras plus comme aujourd'hui... Il y aura toujours, entre toi et moi, la pensée, le souvenir, ou l'image d'un autre.

Le docteur hocha la tête :

— Et peut-être me fais-je même, en ce moment, d'étranges illusions : qui sait si déjà?... Oui, Talvanne prétend que ton cœur n'est plus à nous exclusivement, et que tu aimes...

La main d'Adrienne trembla entre les doigts de Rameau, une rougeur ardente colora son visage, et elle demeura interdite, n'osant plus lever les yeux.

— Ce n'est pas un reproche que je te fais, chère petite, reprit le docteur. A peine est-ce une question que je t'adresse... J'ai pleine confiance en toi, et je suis sûr d'avance que, si tes regards se sont reposés avec complaisance sur quelqu'un, le choix fait par toi doit être tel que je n'aurai qu'à l'approuver...

— Oh! mon père, j'en suis bien sûre!

Elle s'arrêta, un peu honteuse de la chaleur avec laquelle elle venait de prononcer ces paroles. Rameau sourit doucement, et la forçant à relever sa tête qu'elle tenait maintenant baissée :

— Ainsi, même les meilleures et les plus franches ont leurs secrets? dit-il. Tu agitais dans ta petite tête des pensées que je n'avais pas soupçonnées? C'est Talvanne qui a été le plus clair-

voyant : il ne s'est pas trompé à ton calme apparent, et il avait deviné ton roman... Voyons, conte-moi un peu cela... Car, à présent, je veux tout savoir.

— Oh ! papa, c'est peu compliqué, et nullement romanesque. Peut-être même me suis-je forgé des illusions et ai-je rêvé toute seule, car jamais un mot n'a été échangé entre moi et celui dont tu me parles...

— Quel est-il ?

Elle leva ses yeux bleus tranquilles et purs et dit avec calme, comme si aucun autre nom ne pouvait tomber de sa bouche :

— C'est Robert.

Rameau poussa un soupir de soulagement. Il n'avait point douté de ce que Talvanne lui affirmait ; cependant il éprouva une satisfaction profonde à être sûr que l'époux choisi par sa fille était celui qu'il lui destinait.

— Et tu l'aimes ?

— Je n'ai fait que suivre ton exemple, répondit finement la jeune fille : tu le traitais comme un fils. J'ai pris du plaisir à le voir venir dans cette maison. Il était le compagnon de mes jeux quand j'étais enfant, il a été l'ami de ma jeunesse, je l'ai toujours eu près de moi, et, s'il devait s'éloigner, il me semble que j'en éprouverais un grand chagrin. Excepté mon parrain et toi, je ne connais personne d'aussi bon que lui. Quand j'avais des peines, il me consolait. Quand j'étais joyeuse, il en paraissait plus gai. Tout de lui m'a semblé généreux, délicat et tendre, et si souhaiter passer sa vie auprès de quelqu'un, c'est aimer, alors, oui, mon père, je l'aime.

Pendant qu'elle parlait, Rameau la regardait, l'écoutait, et le charme candide qui émanait d'elle le pénétrait délicieusement. Il ne chercha pas à analyser ses sensations, il les éprouvait exquises, et il s'y livra sans réserve.

— Et lui, demanda-t-il, crois-tu qu'il t'aime ? Te l'a-t-il dit ?

— Non, mon père, mais j'ai deviné bien vite qu'il avait, auprès de moi, le même plaisir que je ressentais dans sa compagnie. Il a une façon de me parler, de me sourire, où son cœur apparaît tout entier. Lorsque sa mère est morte, tu t'en souviens, je suis allée la veiller avec Rosalie. Nous avons trouvé le pauvre Robert pleurant tout seul, car il n'avait pas du tout de famille à Paris. En nous voyant entrer, il a été si ému qu'il ne pouvait prononcer une parole. Il m'a conduite dans la chambre de sa mère et il y

est resté avec moi. Nous étions assis près de la fenêtre, sans parler, l'un à côté de l'autre. Mais, dans ses yeux, je lisais sa reconnaissance. Le soir, au moment où j'allais partir, il a pris une petite bague ornée d'une perle, la seule que Mme Servant portât, et il me l'a donnée en disant : « C'est un des souvenirs les plus précieux que je possède de ma mère, car cette bague, elle l'avait déjà au doigt quand elle était jeune fille, et elle l'a gardée toute sa vie : acceptez-la, et ne la quittez jamais. » Sa voix tremblait, j'étais toute troublée, je ne voulais pas recevoir ce bijou, et cependant j'avais peur, en refusant, de lui faire du chagrin. Alors il m'a pris doucement la main et il m'a passé, lui-même, le cercle d'or au doigt. Il m'a regardée, triste encore, mais avec un sourire. Une larme est tombée sur la bague, et il m'a semblé que c'était le premier anneau d'une chaîne qui nous liait et que rien ne pourrait briser. Quand je suis rentrée, je t'ai montré la bague et je t'ai raconté comment elle était en ma possession. Tu m'as embrassée, sans me dire de la rendre, et j'ai été bien heureuse, car j'ai compris, là, que tu ne désapprouvais pas l'affection que j'avais pour Robert. Pendant son deuil, tu l'as attiré encore plus que par le passé, et il n'a pas mis de résistance à faire de ta maison la sienne. Maintenant, je le vois tous les jours, nous nous promenons ensemble dans le jardin, nous causons, nous rions, et je suis si heureuse, que je me demande comment je pourrais l'être davantage.

— Ainsi, jamais un mot de lui, qui ait pu te faire comprendre ses espérances ?

— A quoi bon ? dit Adrienne avec sa belle et calme innocence, nous savons bien ce que nous avons dans le cœur, l'un et l'autre.

— Alors, tu es sûre de lui ?

— Oui, mon père, comme il doit être sûr de moi.

— Sans vous être jamais mis d'accord ?

— Sans autre accord que celui de nos regards et de nos sourires.

— Alors, tu veux bien devenir sa femme ?

— Oui, mon père, parce qu'il sera pour toi un bon fils, et que rien ne sera changé dans notre existence. Mon parrain aussi sera content, car il aime Robert. Oh ! cela est facile à voir : il ne sait pas dissimuler. Et quand il désapprouve quelque chose, ou suspecte quelqu'un, on s'en aperçoit tout de suite à son attitude. Eh bien ! il a toujours fait à Robert la même figure qu'à moi, et il n'a jamais manqué une occasion de me parler de lui.

— Alors, tu as jugé qu'il t'encourageait ?

— Oui, papa, et j'ai été bien contente.

— Et moi, tu ne t'es pas préoccupé de mon opinion ?

Adrienne sauta sur les genoux de son père, et, lui apportant aux lèvres son riant et frais visage :

— Oh ! toi ! Je savais que tu ne me refuserais pas ce que je te demanderais bien gentiment !

— Il y va cependant de la tranquillité de ta vie, dit le docteur gravement, et il ne faut pas se décider à la légère. Je crois, comme toi, que Robert est un bon et honnête garçon ; je sais que, comme médecin, il est plein d'avenir. Mais si tu soupçonnais quelles difficultés imprévues peuvent surgir. L'existence est pleine d'embûches contre lesquelles on ne saurait trop se prémunir ! C'est la tâche des vieux parents qui, au prix de cuisants chagrins, ont acquis de l'expérience. Talvanne et moi, nous confesserons Robert... Et s'il est tel que nous l'espérons, s'il a les sentiments que nous lui prêtons, eh bien ! mon enfant, si cruel qu'il me paraisse de céder une partie des droits que j'ai sur ton cher petit cœur, je te confierai à lui, et tu seras heureuse !

Et comme Adrienne, les bras autour du cou de son père, le couvrait de baisers, dont une part seulement s'adressait bien à lui, le docteur doucement éloigna sa fille, et, avec un reste d'émotion qui faisait trembler sa voix :

— Maintenant, va, ma mignonne, et laisse-moi travailler. Dors paisiblement, afin que ton amoureux, demain, te trouve les yeux brillants et les joues fraîches.

La jeune fille souhaita le bonsoir à son père, et, le front rayonnant d'une joie tranquille, elle se retira. Resté seul, Rameau prit des dossiers sur son bureau et essaya de lire. Mais sa pensée était distraite, il ne réussit pas à la fixer sur son travail. Les lignes tracées sur le papier disparurent et, devant ses yeux, il vit un jeune couple marchant à pas légers, en murmant de tendres paroles. A cette vue, son cœur se gonfla dans sa poitrine. Une sorte d'ivresse, qu'il ne connaissait plus depuis bien longtemps, vint le réchauffer, et il lui sembla que la source des douces émotions, qu'il avait crue tarie à jamais en lui, s'ouvrait de nouveau jaillissante et féconde.

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et pensa avec une sombre ironie que l'homme n'était jamais complètement dégagé des liens terrestres, et que la joie ou la douleur trouvaient toujours

en lui un terrain préparé pour leurs inépuisables semences. L'arbre frappé par la foudre et desséché par l'hiver ne reverdissait plus, son tronc pourrissait lentement et tombait en poussière pour faire corps avec la masse universelle. Après des années d'infécondité, il ne se couvrait pas subitement de bourgeons et de feuillages, sous la poussée d'une sève nouvelle. Et lui, tronc depuis si longtemps inerte, voilà qu'il retrouvait la faculté de sentir, et, par conséquent, de souffrir. Il se voyait attaché par de puissantes fibres à des créatures vivantes, et capable de s'intéresser activement, fiévreusement, aux péripéties de leur existence. Il s'était cru mort, et il découvrait, plein à la fois d'horreur et d'un commencement de joie, qu'il vivait et qu'il pouvait sans doute encore être heureux.

Car ne serait-ce pas une satisfaction profonde que d'assister à l'épanouissement de cette aimable fille en une adorable femme? Ne se réchaufferait-il pas aux rayons de ce bonheur qui serait son œuvre? De petits enfants naîtraient, qui grandiraient sous ses yeux, et, aimants comme leur mère, l'entoureraient de leur douce tendresse. Un nuage passa devant ses yeux qui se mouillèrent de pleurs. Une voix s'éleva au fond de lui-même qui disait : « Tu es infidèle au souvenir de la morte. Tu t'étais juré de ne plus avoir une seule pensée qui lui fût étrangère. Son image devait être, devant tes yeux, unique, comme celle d'une divinité à laquelle tu aurais voué tout le reste de tes jours. Et voilà que tu profanes la solitude où elle était souveraine, et que ton cœur s'ouvre à de nouvelles affections, ton esprit à de nouvelles pensées. Tu auras joué, pendant quinze ans, la comédie du deuil inconsolable, et, en un instant, tu vas rejeter tous tes voiles noirs, remplacer celle qui semblait, avec elle, avoir emporté ta vie. »

Mais son puissant esprit réagit contre ces impressions. L'homme, se dit-il, ne doit pas supporter plus qu'un certain faix de soucis et de douleurs, et il y aurait ingratitude de sa part à se refuser aux compensations qui lui sont offertes. Que ma fille soit heureuse et que j'en éprouve une satisfaction profonde, quoi de plus juste? Si je ne devais pas endurer les tristesses et jouir des douceurs de la vie, à quoi bon m'avoir fait vivre? D'ailleurs, pensa-t-il avec un prompt retour à son amer pessimisme, peut-être l'apparence de ce bonheur est-elle trompeuse, et qui sait si je ne suis pas réservé à des chagrins imprévus et cuisants?

Il rechercha alors tout ce que l'avenir pouvait bien lui préparer

de déceptions et de malheurs. Il n'en découvrit pas de plus affreux que d'être privé de sa fille. Si, dans le changement d'existence qu'elle allait subir, Adrienne tombait malade et mourait, que deviendrait-il? Il ne put supporter la pensée du vide et de la solitude dans lesquels il lui faudrait vivre, et, se levant, il se promena de long en large dans son cabinet pour distraire son imagination. Au bout d'un instant, il se sentit plus calme et reprit son travail.

Le lendemain, en arrivant à dix heures rue Saint-Dominique pour se mettre aux ordres de son maître, Robert fut étonné de se voir barrer le chemin par Rosalie. Comme il s'apprêtait à questionner, la gouvernante ouvrit la porte du petit salon et le jeune homme aperçut le docteur Talvanne qui lisait un journal. L'aliéniste se leva vivement, et, la main tendue :

— Rameau est occupé, dit-il, nous ne pouvons pas entrer dans son cabinet. Assieds-toi, tu me tiendras compagnie en attendant. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans la médecine ? »

— Mais, docteur, répondit Robert en souriant, je vous crois beaucoup mieux informé que je ne puis l'être...

— Pour les choses sérieuses, peut-être, mais non pour les choses futiles... Raconte-moi les petits potins de l'Ecole... Est-ce qu'on n'y dit plus de méchancetés, est-ce qu'on n'y plaisante plus les maîtres ?

— Oh ! si !

— Eh bien ! Va, je t'écoute.

— On dit que le professeur Gazan demande, maintenant, pour faire les opérations graves dont il a la spécialité, une année du revenu de son client, comme honoraires. Il a une agence très sérieuse qui le renseigne sur la fortune des malades, et comme l'autre jour le mari d'une dame, qu'il venait d'ouvrir et de recoudre très habilement, se récriait en déclarant qu'il n'était pas aussi riche qu'on croyait, Gazan l'a interrompu en disant sévèrement : « Monsieur, vous avez une maison rue de Rivoli qui rapporte tant, deux fermes en Normandie qui rapportent tant, et tant de titres au porteur... N'espérez pas me tromper !... » L'autre, atterré, a baissé la tête et s'est exécuté.

— Rend-il l'argent quand l'opération ne réussit pas ?

— Jamais ! le malade meurt, et Gazan ne rend pas !

— Vois-tu, mon garçon, ce sont des mœurs nouvelles, dit Talvanne. De notre temps, on ne connaissait pas ces façons-là. Au-

trefois on faisait de la science, aujourd'hui on fait de l'industrie médicale. L'important est de gagner de l'argent, et, sous ce rapport, tu vas être satisfait : j'ai entendu Rameau parler d'une mission de confiance qu'il a à te donner... Tu partirais pour la Saxe et tu y resterais six mois. Tu aurais le loisir de préparer ta thèse d'agrégation et tu serais princièrement payé. Voilà qui n'est pas à dédaigner !...

Talvanne aurait pu continuer longtemps sans être interrompu. Robert ne l'écoutait plus. Il était devenu très rouge, avait baissé les yeux, comme s'il redoutait de rencontrer le regard du docteur, et il examinait, avec une attention profonde, une fleur du tapis. La nouvelle qui venait de lui être donnée, l'avait complètement étourdi. Depuis deux mois, il n'était jamais sorti de chez lui, pour se rendre rue Saint-Dominique, sans se dire : « Je vais aujourd'hui prendre mon courage à deux mains, et parler sérieusement au patron. » Parler sérieusement au patron signifiait, pour le jeune homme, avouer à Rameau qu'il aimait Adrienne et obtenir qu'il la lui donnât pour femme.

Il partait, fermement résolu à affronter l'imposant regard de son maître. Après tout, la démarche était-elle si pénible ? N'était-il pas traité comme un fils par le grand homme ? Certes ! Pouvait-il douter de sa bienveillance ? En aucune façon ! N'importe ! Il n'en était pas moins le grand homme et, depuis quinze ans que Robert le voyait tous les jours, il n'avait jamais pu s'haqituer à ne pas trembler devant lui. Il n'ouvrait jamais la porte du cabinet dans lequel il savait trouver son maître assis à sa table de travail, sans ressentir une légère angoisse. Jamais il n'avait répondu à une question posée par lui, sans être troublé. Il voyait en Rameau un être d'essence supérieure, avec lequel il était difficile, sinon impossible, de se familiariser. Il aimait passionnément sa fille, et il ne pouvait se résoudre à la lui demander en mariage.

Pendant que Talvanne lui parlait, il songeait : Qu'est-ce que cette fantaisie de m'envoyer à l'étranger pendant six mois, sous couleur de me faire gagner de l'argent, quand il sait que je m'en soucie fort peu, et de me donner du loisir pour préparer mon concours, quand il n'ignore pas que j'ai ici tout le temps nécessaire ? Évidemment, il s'est produit un incident dans la maison. Peut-être a-t-il découvert que j'aime sa fille. Alors il ne voudrait donc pas me la donner ? Si elle lui avait été demandée par un autre, et si la demande avait été agréée ?

A cette idée, une sueur froide mouilla son front, ses mains s'agitèrent fébriles, et il eut des tintements dans les oreilles. Un sentiment de honte l'accabla en pensant qu'il avait levé les yeux sur la fille de son bienfaiteur, sans être sûr de se voir approuvé par lui. Il se jugea indélicat et se trouva très malheureux. Si elle m'aimait, pourtant, se dit-il. Ne pourrions-nous pas vaincre la résistance de son père ? Mais je paraîtrais faire une spéculation. Elle sera très riche, et moi je suis pauvre. On m'accusera d'avoir abusé de l'intimité dans laquelle on m'a laissé pénétrer, pour m'emparer de ce jeune cœur si tendre, de cet esprit si simple.

Il souffrit dans son honnêteté. Et cependant il persistait à espérer qu'Adrienne l'aimait. Il se rappelait les grâces confiantes, les attentions affectueuses de la jeune fille. Se pouvait-il qu'elle appartînt jamais à un autre qu'à son ami d'enfance? Il se révolta : une colère grandissait au fond de lui. Pourquoi se sacrifierait-il? Pourquoi laisserait-il, en partant, le champ libre à un autre ? Un flot de sang lui monta au visage, ses yeux se relevèrent hardis, il frappa résolument de son poing fermé sur son genou, et, oubliant où il était, il cria :

— Non ! Cela ne sera pas !

Il resta stupéfait en entendant Talvanne lui demander :

— Qu'est-ce qui ne sera pas ?

Il regarda le docteur, et, sortant tout à fait de son rêve, il reprit possession de lui-même.

— Tu parles tout seul ? reprit l'aliéniste, en l'examinant d'un air moqueur. Ceci rentre dans ma spécialité. Verrais-tu des êtres imaginaires et t'entretiendrais-tu avec eux sur le ton de la menace? Tu serais alors sous l'influence du délire de la persécution. Tu n'ignores pas qu'on en guérit rarement ? En général, les altérations médullaires se produisent rapidement, et le sujet devient gâteux... De même pour le délire des grandeurs... Sais-tu que plus les prétentions sont élevées, plus la marche de la maladie est rapide ?... Un malade, qui se croit Napoléon ou Jésus-Christ, est moins guérissable qu'un autre qui se croirait simplement Bernadotte ou saint Jean-Baptiste...

— Rassurez-vous, interrompit Robert en s'efforçant de sourire, je suis dans mon bon sens. Ou du moins je crois y être, reprit-il avec un peu d'amertume. Je pensais simplement à ce séjour d'une demi-année en Saxe, et je protestais contre l'idée qu'a eue mon maître de me l'imposer...

— Mais je ne crois pas qu'il te l'impose si tu n'en es pas satisfait, dit vivement Talvanne. Il m'a paru vouloir te faire une faveur...

— Étrange faveur que de m'éloigner de lui !

— C'est parce qu'il a confiance en toi qu'il te charge d'un traitement difficile.

— Ne peut-il faire soigner son Allemand par un Allemand ?

— Peste ! C'est un archiduc !

— Eh ! quand ce serait un roi ?

— Diable !

Talvanne pinça les lèvres et se frotta les mains, ce qui chez lui était l'indice d'une agitation intérieure assez vive. Il se leva de son fauteuil, et, baissant le ton, comme s'il voulait provoquer des confidences :

— Tu as donc des raisons décisives pour rester à Paris ?

Robert regarda fixement l'aliéniste. Celui-là ne lui faisait pas peur. Il était amical pour lui, tendre pour Adrienne. N'y avait-il pas un coup du sort dans cette rencontre qui le mettait à sa portée, au moment précis où il était si important qu'il déclarât son amour ? Se confier à Talvanne, c'était se confier à Rameau. Un quart d'heure après qu'il aurait tout dit à l'un, l'autre serait instruit de l'affaire. Et quel avantage s'il n'était pas désapprouvé par le parrain ! Il aurait un allié très puissant pour défendre sa cause. Une chaleur bienfaisante revint à son cœur. Sa tête se dégagea, il se sentit capable de discuter, de prier, de convaincre.

Pendant que Robert combinait ce plan et le jugeait admirable, Talvanne se disait : A quoi cet animal peut-il penser ? Je lui porte le coup brutal d'un exil de six mois loin de sa bien-aimée, il prend feu, proteste, refuse de partir, et puis, quand il faudrait avouer, le voilà qui se replie sur lui-même et qui devient muet comme une carpe ! L'occasion est pourtant belle pour se jeter à mon cou en criant : J'aime votre filleule, et je ne peux pas supporter l'idée de vivre loin d'elle. Qu'on me la donne, ou je vais à l'hôpital, et, au moyen d'une bonne piqûre anatomique, je me procure un suicide glorieux, sous les apparences d'un martyre de la science. Mais voyez s'il parlera ! Et il prétend qu'il est dans son bon sens. Que serait-ce s'il n'y était pas ! Je ne suis pourtant pas intimidant ! Allons, il faut que je l'aide et fasse comme Socrate, qu'on avait surnommé l'accoucheur des esprits... Voyons si celui-ci résistera au forceps.

— Ainsi, tu es absolument décidé à ne pas quitter Paris ? reprit-il en regardant Robert d'un air engageant.

— Absolument décidé, répliqua le jeune homme.

— Quelque amourette, sans doute ?

A ces mots, Robert recula de deux pas, et, avec un geste de protestation indignée :

— J'espère que vous ne le croyez pas ?

— Alors, c'est donc pour le plaisir de passer, tous les jours, quelques heures dans la compagnie de deux vieux, comme Rameau et moi, que tu refuses une mission qui serait un objet d'envie pour tout homme de ton âge ? Voilà qui est vraiment flatteur !

Cette fois, Robert sentit l'aiguillon de la raillerie, il secoua la tête, ainsi que pour prendre son élan, mais la confession qu'il avait à faire lui coûtait tant, qu'il hésita encore. Talvanne devina que le jeune homme reculait devant l'obligation de brûler ses vaisseaux. Il comprit la crainte affreuse qui le poignait, et allant sans détour à son aide :

— Allons, bêta, dis-moi donc bravement ce que tu as sur le cœur ?... Tu sais bien que, si ce que tu as rêvé est raisonnable, tu as le droit de compter sur mon appui, et que, si c'est absurde, tu peux être sûr de mon silence...

A ces paroles si pleines de bonté, deux larmes jaillirent des yeux de Robert, et, serrant avec effusion les mains du docteur :

— Eh bien ! sachez donc tout : j'aime Adrienne, et c'est pour cela que je ne veux pas partir. Pendant mon absence, qui sait ce qui peut arriver ? Suis-je même sûr que déjà son père n'a pas formé pour elle des projets qui détruiraient toutes mes espérances ?

Talvanne se frotta les mains, cette fois, à s'emporter l'épiderme, puis regardant l'amoureux de sa filleule avec une sévérité soudaine :

— Ah ! ah ! mon garçon, dit-il, tes visées ne sont pas médiocres !...

— Docteur... balbutia le jeune homme.

— Je comprends que tu tiennes à rester ici !

— Croyez bien... interjeta Robert bouleversé.

— Et qu'est-ce que pense ma filleule de tout cela ?

— Mais je n'ai pas prononcé une parole qui pût lui faire soupçonner les sentiments que j'avais pour elle !

— Et tu la vois tous les jours !

Talvanne fit une pause, jeta un coup d'œil malicieux sur son interlocuteur abasourdi, et se mettant à rire :

— Tu es un garçon plein de réserve et tout à fait bien élevé : reçois mes compliments... Mais es-tu bien sûr, d'autre part, de ne pas t'être montré un peu nigaud?... Quand on aime véritablement une jeune fille, il est méritoire de ne pas troubler sa tranquillité en lui adressant des aveux passionnés ; mais quand elle a auprès d'elle un parrain tel que le docteur Talvanne, on est un fameux Nicodème de ne pas éclairer, de soi-même, la situation en risquant auprès de celui-ci quelques confidences...

— Que voulez-vous dire? s'écria Robert.

— Tout simplement ceci : qu'il y a une demi-heure que je fais les derniers efforts pour t'amener à me conter ce qu'il est nécessaire que je sache. Maintenant passe devant, Jeannot, et allons causer avec le père de ta belle.

L'aliéniste donna une tape sur l'épaule du jeune homme et ouvrant la porte du salon, il le poussa vers le cabinet de Rameau. Mais Robert, repris de sa frayeur à l'idée de s'expliquer devant son maître, voulut, dans le couloir, opposer de la résistance. Il s'arrêta, et, tout effarouché :

— Docteur, je vous en prie, expliquez-moi... Est-ce que vous croyez que je peux, ainsi, brusquement?...

— Veux-tu prendre des ambassadeurs, comme un prince du sang!

— Mais que vais-je dire?

— La vérité, toute la vérité, rien que la vérité...

— Qu'est-ce que le docteur va penser?

— Que sa fille est assez gentille pour qu'il soit naturel qu'on l'aime.

— Espérez-vous qu'il m'accueillera favorablement?

— T'y mènerais-je sans cela?

Cette fois, Robert retrouva un peu de courage et, comme Talvanne ouvrait la porte du cabinet, il le suivit. Vêtu de sa longue robe noire, sur laquelle tombait sa barbe blanche, Rameau, du fond de son fauteuil, sans bouger, les regarda venir. Sous ses sourcils touffus, ses yeux brillaient et sa bouche avait un bienveillant sourire. L'aliéniste s'avança tout près de lui, et, du geste, montrant Robert qui restait immobile :

— Je t'amène ce jeune réfractaire, mais ce n'a pas été sans

peine. J'ai rarement rencontré quelqu'un de plus fermé. Il a fallu autant d'efforts pour le contraindre à avouer son amour que s'il s'était agi d'un crime... N'importe, *habemus confitentem reum*... Qu'allons nous en faire?

Rameau s'était levé, il s'adossa à la cheminée et, hochant sa tête grise, il dit :

— Un homme heureux!

Robert pâlit d'émotion ; il fit entendre une exclamation qui ressemblait singulièrement à un sanglot, et comme le grand homme lui tendait les bras, il s'y jeta avec une filiale affection.

— Allons! voilà qui va bien! s'écria Talvanne. Maintenant, occupons-nous un peu de la demoiselle.

Il sortit, laissant l'élève et le maître en présence. Entre eux la glace était rompue, et le flot des aveux, trop longtemps retenus par Robert, s'épanchait librement. Il disait tous ses rêves, tous ses espoirs, toutes ses incertitudes, toutes ses craintes. Et, dans ces paroles brûlantes, le docteur, avec une douceur mélancolique, retrouvait un écho de sa passion morte. Oui, celui qui aimait ainsi, aimait sincèrement, profondément, sans réserve, et ne devait jamais changer.

La nature délicate et tendre d'Adrienne serait comprise par lui, et leurs deux cœurs battraient à l'unisson de la même tendresse. Aucun germe de désaccord n'existait qui pût les séparer, comme ils l'avaient été, Conchita et lui, par leurs dissentiments religieux. Robert, élevé pieusement, avait les sentiments de l'honnête homme à qui, lorsqu'il était enfant, sa mère a appris à prier. Son intelligence, naturelle et acquise, l'avait incité à discuter avec lui-même, et beaucoup de parties du dogme n'avaient pas résisté à son libre examen, mais les persécutions violentes que la religion subissait n'avaient fait que raffermir sa foi ébranlée. En face de l'Église triomphante, il se serait peut-être émancipé ; devant le culte menacé, il s'était soumis. Le jour où Adrienne lui demanderait de s'incliner avec elle, il s'inclinerait, et leur mutuel amour serait fortifié par leur mutuelle croyance.

A cette idée, un soupir gonfla la poitrine de Rameau, et un amer regret assombrit son front. Ce grand esprit, qui dominait de si haut la pensée humaine, maudit, pour un instant, la clairvoyance souveraine qui, en le faisant si supérieur à ses semblables, l'avait éloigné du bonheur qui est dévolu aux humbles et aux simples. Il avait, nouveau Prométhée, plongé ses regards

dans les mystères du ciel, et, foudroyé par le malheur, il portait au flanc une dévorante blessure. Mais n'avait-il pas payé, à lui seul, la dette de tous les siens, et, pour prix des paternelles souffrances, Adrienne ne devait-elle pas obtenir une existence exempte de soucis et de tristesses? Robert la lui promettait avec une ardeur passionnée, et il était porté à le croire. La sincérité éclatait dans ses yeux, comme son amour et sa reconnaissance.

— Mon cher enfant, dit Rameau gravement, je te confie ce que j'ai de plus précieux au monde. Tu sais combien j'ai été malheureux. Ma fille est le seul être qui me rattache à l'existence. Ainsi c'est ma vie dont tu vas avoir la garde. Je t'ai instruit, je t'ai aplani la voie, tu es mon élève et presque mon fils. Ton grand-père avait été mon bienfaiteur, et je lui ai dû plus que tu ne me dois toi-même, car, sans moi, tu aurais pu devenir un homme remarquable, ta famille était en mesure de te donner une brillante éducation, tandis que j'étais l'enfant d'un ouvrier, destiné à rester grossier, ignorant, et c'est le docteur Servant qui m'a créé de toutes pièces. Jusqu'à ce matin, je n'étais quitte ni envers les tiens, ni envers toi, mais je te donne ma fille, et à compter de cet instant, c'est toi qui deviens mon débiteur.

— Tous mes jours seront employés à essayer de m'acquitter.

— C'est bien! Je te crois et je te remercie.

Ils étaient en face l'un de l'autre, la main dans la main, échangeant une chaude étreinte. La porte s'ouvrit, et, conduite par Talvanne, Adrienne parut. Son doux visage resplendissait de joie, et ses yeux ravis allaient de son père à celui qu'elle aimait. Ils restèrent à se regarder, immobiles, comme s'ils craignaient de perdre la sensation délicieuse qu'ils éprouvaient tous. Enfin Rameau tendit les bras à sa fille qui, avec un cri de reconnaissance, se laissa aller sur sa poitrine. Le grand homme rapprocha les fiancés dans la même étreinte, les couvrit de son profond regard, comme s'il essayait, sur leur front, de lire le secret de leur destinée, mit leurs mains l'une dans l'autre, et courbant sa blanche tête de patriarche :

— Mes enfants, dit-il, soyez heureux!

Ils restèrent les mains unies, se souriant avec un étonnement joyeux, comme s'ils n'osaient pas encore croire à leur bonheur, puis, sans une parole, ils sortirent, appuyés l'un sur l'autre, ainsi qu'ils devaient l'être toute la vie. Au bout d'un instant, leur pas léger se fit entendre sur le sable du jardin, et les deux vieillards,

le cœur serré par l'éclosion radieuse de cet amour qui leur prenait à chacun un peu du cœur de leur fille, virent les deux jeunes gens qui, parlant à voix basse, le sourire aux lèvres, oublieux de la terre entière, marchaient au soleil, parmi les fleurs.

IX

Le lendemain du jour où Robert et Adrienne avaient été fiancés, Rameau, dès le matin, se dirigea vers la chambre mortuaire, dans laquelle il n'entrait qu'en tremblant une fois chaque année. La maison était silencieuse. Adrienne travaillait au rez-de-chaussée, dans son petit salon d'études, et Rosalie, en voyant le docteur prendre le chemin de l'appartement de celle qu'elle continuait à pleurer comme lui, s'était sauvée. Rameau traversa donc solitaire le couloir du premier étage et arriva, pâle et le cœur battant, devant la porte. La clef était dans la serrure, comme si l'habitante, au lieu d'être partie pour toujours, allait rentrer d'un instant à l'autre. Le docteur s'arrêta indécis, prêt à remettre sa triste visite à plus tard. Mais un effort de volonté le porta en avant, il ouvrit d'une main ferme et pénétra.

La pièce était dans une obscurité que rendait plus profonde pour lui le passage subit de la clarté à la nuit. Il resta debout, au milieu de cette ombre et de ce silence, saisi par la fraîcheur de cette chambre toujours fermée, tressaillant aux craquements de la boiserie ébranlée dans son annuelle immobilité, cherchant d'un regard troublé si personne ne marchait auprès de lui. Ses yeux, peu à peu habitués aux ténèbres, commencèrent à distinguer les formes des meubles. Là, était la table, plus loin, la chaise longue sur laquelle Conchita aimait à s'étendre, laissant s'écouler les heures. Un filet de lumière passant par un trou de la persienne close, allumait une étincelle d'or au sommet de la pendule, et, dans l'enfoncement de l'alcôve, sous ses rideaux clairs, la masse du lit s'accusait confusément. Une odeur passée, comme un parfum de fleurs fanées ou de flacon depuis longtemps débouché, flottait dans l'air. Et, avec horreur, Rameau se rappela les entassements de bouquets sur la bière, au jour fatal, et la senteur fade de ces présents funèbres.

Il se retourna frissonnant, cherchant, sur les tréteaux de bois recouverts de velours semé de larmes, le cercueil massif qui con-

tenait tout ce qu'il avait le plus aimé sur la terre. L'épouvante de cette solitude, sur laquelle planait lugubrement le souvenir de la morte, le saisit invincible, et rapidement, comme s'il se sentait poursuivi par un spectre, il alla à la fenêtre, l'ouvrit, poussa rudement les volets, et se retourna du côté de la chambre. Elle était vide, poudreuse, emplie par le soleil qui pénétrait à flots, et, sur la muraille, dans une calme lumière, le portrait de Conchita souriait mélancolique, sa touffe de « ne m'oubliez pas » à la main.

C'était tout ce qui restait de la femme et de l'ami disparus : cette toile éclatante dans son cadre doré, souvenir navrant, puisque, perpétuant la beauté du modèle et rappelant le talent du peintre, il faisait leur perte plus lamentable. Rameau s'oublia dans une douloureuse contemplation. En un instant, tout le passé apparaissait devant lui : époque brillante où il montait vers les sommets dorés par l'aurore, maintenant laissés en arrière et ensevelis dans l'ombre du couchant, époque heureuse où il marchait entre l'amour et l'amitié, tous les deux évanouis ne laissant, au lieu de l'espérance et de la joie, que le doute et la tristesse.

Il éprouva un invincible accablement. Pourquoi n'était-ce pas lui qui était parti? Il serait endormi dans la tranquillité du néant et ne traînerait pas une misérable existence désolée par des regrets inutiles. Ce qu'il avait fait de grand : ses travaux admirés, ses découvertes fécondes, sa gloire, il l'oubliait, prêt à tout sacrifier pour quelques heures de ce passé envolé.

Assis près de la table sur laquelle se trouvaient encore, dans le désordre de l'usage quotidien, les menus objets dont se servait Conchita, il les regardait avec des yeux pleins de larmes. L'amour qu'il avait pour sa fille, l'affection qui le liait à Talvanne et à Robert, il ne se souvenait plus de rien, et sa vie lui apparaissait comme un gouffre noir, dans lequel tout ce qui pouvait le rendre heureux s'était englouti pour toujours. Il maniait doucement un petit ouvrage commencé, sur le canevas duquel l'aiguille demeurait piquée, attendant que les doigts qui le tenaient habituellement vinssent le reprendre.

Il avait vu bien souvent cette broderie dans les mains de Conchita, il lui semblait qu'elle en portait encore l'empreinte, qu'elle en gardait la chaleur, qu'elle en conservait le parfum. Il la porta à ses lèvres et ne put retenir un sanglot. Des pleurs glissèrent sur ses joues et tombèrent sur la soie. Il les laissa couler, sentant un profond soulagement à se montrer si faible,

s'absorbant tout entier dans son chagrin, s'y complaisant avec une sorte de cruel plaisir. Il était seul, loin des regards, sans témoins, et avait le droit de s'abandonner comme le dernier des hommes, de cesser d'être le grand, l'illustre Rameau, pour n'être plus qu'une brute ivre de larmes, cuvant sa douleur.

Il resta longtemps ainsi. La pendule, arrêtée au moment de la mort, ne parcourait plus de ses aiguilles dorées le cadran d'émail. Les heures s'écoulaient, et la journée aurait pu passer tout entière sans que personne se hasardât à franchir le seuil de la chambre pour appeler celui qui y était enfermé. Les bruits de la maison : portes poussées discrètement, passage furtif d'un domestique dans l'escalier, voix étouffées avec précaution, parvenaient confus jusque-là sans éveiller l'attention de Rameau. Il avait oublié de manger, son esprit avait déserté son enveloppe matérielle, et, insoucieux du présent, planait dans le passé.

Cependant, peu à peu, le soleil disparaissait derrière les grands arbres de l'esplanade et le jour perdait de son éclat. Le portrait s'obscurcissait, comme si, devenu plus lointain, ses contours se fussent noyés dans le vague de la distance. Rameau voulut le mieux regarder, et, se levant, rompit le charme de son rêve. Il se vit dans la chambre déserte et poussiéreuse, il se souvint qu'il y avait été conduit par de sérieux motifs, et qu'au lieu de s'engourdir dans de mystiques méditations, il lui fallait faire d'actives et pénibles recherches. Il secoua sa tête blanche, passa ses mains sur ses yeux éblouis, et, reprenant son sang-froid, il se dirigea vers la cheminée où, dans une coupe d'émail, sans qu'une main les eût touchées depuis quinze ans, les clefs de Conchita étaient restées.

Il prit le trousseau dans ses doigts tremblants, choisit une petite clef dorée, s'approcha d'un bonheur du jour en bois de rose incrusté de cuivre, fit tomber l'abattant, garni à l'intérieur de velours bleu, et, avec un pieux respect, il ouvrit les tiroirs. Dans celui du milieu, le papier à lettres timbré des initiales C. R. était rangé auprès des enveloppes et du fin porte-plume en ivoire. Une photographie de la petite Adrienne, en robe blanche, les jambes et les bras nus, debout sur un fauteuil, souriait dans un cadre d'émail. Rameau la prit, et, avec étonnement, dessous il découvrit une miniature de Munzel.

C'était bien lui, tel qu'au début de leur amitié, à vingt-cinq ans, blond, avec ses yeux bleus au regard toujours voilé d'une

inexplicable tristesse. Le portrait était signé du monogramme que le docteur avait vu si souvent au bas des toiles de petite dimension que le peintre brossait pour satisfaire aux commandes des marchands de tableaux. Comment cette miniature, si complètement en dehors de la manière de Munzel, se trouvait-elle dans ce tiroir et réunie à la photographie d'Adrienne ?

L'hostilité si opiniâtre que sa femme montrait à son ami, dans les premiers temps, revint à la mémoire de Rameau, puis l'apaisement qui avait suivi l'envoi du portrait de Mme Etchevarray, et enfin l'intimité des séances, lorsque Conchita allait poser. Sans doute, à cette époque, la jeune femme avait vu cette miniature à l'atelier et l'avait demandée, comme un souvenir de franche amitié. Mais d'où venait qu'elle ne l'eût point montrée à son mari et qu'il ignorât qu'elle fût en sa possession ? Pourquoi était-elle cachée au fond d'un tiroir dans un meuble où jamais personne ne jetait un regard ?

Qu'aurait-il trouvé de surprenant à ce que Conchita eût obtenu un portrait de Frantz? Il s'en serait réjoui et aurait pris du plaisir à le regarder. C'eût été pour lui un souvenir précieux de l'ami si tragiquement perdu et si amèrement regretté. Mais pourquoi caché comme un objet défendu ? Qu'y avait-il de criminel à posséder cette image ? Et comment, de sa rencontre, Rameau éprouvait-il de l'émotion? N'aurait-il pas pu aussi bien découvrir le portrait de Talvanne ?

A cette idée, un pli creusa son front pâli et un amer sourire crispa ses lèvres. Non! il n'aurait pas trouvé, dans le tiroir de Conchita, un portrait de Talvanne, et, s'il l'avait trouvé, son cœur n'aurait pas battu d'un mouvement plus rapide, une sueur d'angoisse n'aurait pas mouillé ses tempes, il n'aurait rien vu là d'anormal, de louche, de répréhensible. L'honnêteté saine et solide de son ami aurait tout couvert de son prestige inattaquable, tandis que Munzel...

Arrivé à cette conclusion de ses orageuses pensées, Rameau frappa du pied avec colère, il fit entendre une exclamation qui résonna dans le silence morne de la chambre, il voulut imposer à son esprit de repousser ces soupçons plus absurdes encore qu'odieux ; il dit tout haut :

— Allons ! je divague ! Quel poison s'est glissé dans mon cœur, quelle folie s'est emparée de mon imagination ? Frantz ? Autant soupçonner un frère !

Il leva les yeux, et ses regards rencontrèrent le portrait de la ravissante jeune femme qui souriait, son petit bouquet bleu à la main. Oh! le doux sourire de cette bouche exquise, le regard adoré de ces yeux languissants! Pendant des semaines, le peintre les avait vus, admirés. Il les avait reproduits sur la toile et son pinceau avait modelé tous les contours de ces lèvres amoureuses, les caressant comme d'un baiser. Était-il possible qu'il eût contemplé toutes ces beautés sans devenir éperdument amoureux du modèle?

Un nuage sombre passa sur l'esprit de Rameau. Mille pensées, qui ne l'avaient jamais effleuré de leur aile de flamme, le brûlèrent cruellement. Toutes les préventions de Talvanne au début de leur liaison avec Munzel, l'animosité de son ami, instinctive comme celle du chien fidèle; ses avertissements lorsque Conchita allait seule à l'atelier de Frantz, tout lui revint précis, terrible, accablant. Il ne retrouva pas la confiance qui lui faisait accueillir par des railleries toutes ces suspicions. En un instant, la jalousie dévorante l'avait détruite de ses ferments mortels. Rameau endura soudainement de telles tortures qu'il fut obligé de faire effort pour ne pas crier. Il rejeta la miniature qu'il avait gardée entre ses doigts, puis, avec une fièvre qu'il ne pouvait plus vaincre, il commença à fouiller tous les tiroirs, tous les compartiments du meuble, jetant de côté, d'une main hâtive et brutale, les objets l'instant d'avant adorés religieusement comme des reliques.

Pris d'une horrible curiosité, il voulait pénétrer les secrets de la femme près de laquelle il avait vécu pendant dix ans avec une confiante sérénité. Il violait les mystères de la mort, il profanait le silence de la tombe, prêt à se plaindre que Conchita ne fût plus là, non pas pour l'aimer, mais pour la questionner, l'effrayer, la rudoyer. Toute sa tendresse se tournait en haine, à l'idée que celle qu'il avait si passionnément regrettée, qu'il pleurait encore à la minute même, avait pu le duper, lui dissimuler un caprice, lui cacher une aventure... Ses poings se crispèrent et il grinça des dents. Oui, il en était là. Il admettait que la morte sacrée avait pu être infâme, et il cherchait furieusement les preuves de son crime.

Pour aller plus vite, il sortit les tiroirs de leurs coulisses et les lança sur le tapis, bientôt couvert de rubans, de fleurs sèches, de menus souvenirs. Ses mains inquiètes sondaient le bois avec une adresse de policier. Il semblait avoir l'instinct de la cachette

possible, habilement dissimulée; mais il ne trouvait rien, et sa colère sans aliments se dévorait elle-même, d'autant plus furieuse qu'elle devenait moins fondée. Soudain, il poussa un cri. En tâtant la paroi intérieure du meuble, ses doigts avaient rencontré une aspérité et s'y étaient accrochés. Un craquement avait retenti, et un double fond, ménagé dans l'épaisseur d'une tablette, s'était démasqué.

Rameau demeura un moment immobile : autant il avait mis d'ardeur à poursuivre la certitude qu'il voulait acquérir, autant il appréhendait maintenant de la posséder complète. Le doute le torturait, mais c'était encore le doute. Devant lui, dans ce recoin obscur et poudreux, la preuve s'offrait. Il n'avait qu'à allonger le bras pour s'en emparer, et il hésitait, épouvanté devant ce fait matériel, devant ce témoignage palpable qui ne lui laisserait plus de recours et détruirait à jamais son illusion.

Il regarda de loin, attentivement. Un mince paquet blanc, entouré d'un ruban fané, se voyait dans l'étroit passage. Lentement il avança les doigts, le prit, et, sans hâte de l'ouvrir, il alla se rasseoir près de la fenêtre. Il dénoua posément le ruban, enleva l'enveloppe de papier et trouva une vingtaine de lettres. Il n'en voyait pas l'écriture, et, jusque-là, rien n'accusait Conchita. Une espérance suprême réchauffa le cœur de Rameau. Si c'étaient des lettres de son père ou de sa mère, gardées comme de pieux souvenirs!

Mais pourquoi les cacher si elles ne contenaient rien de mal? Pourquoi ce double fond et pourquoi cette défiance? Non! La correspondance n'était point innocente, elle ne venait point, elle ne pouvait venir d'un autre que d'un amant! Tout l'attestait, le prouvait, et le nom de l'infâme allait apparaître au bas des lettres scélérates.

Du bout des doigts, comme s'il touchait à du poison, Rameau déplia une des feuilles jaunies, et, avec horreur, il reconnut l'écriture de Munzel. Il voulut lire, et, terrible, il porta les yeux sur les lignes accusatrices. C'était la première des lettres reçues par Conchita après le départ de Frantz, et les tristesses de la séparation y étaient retracées avec une éloquence déchirante. L'amour éclatait dans ces pages, mais le remords y était dépeint avec une puissance d'expression qui fit frémir Rameau. Certes l'ami était coupable, mais la femme, combien davantage! Toute l'histoire de la faute était retracée là, en phrases brûlantes de passion et de

douleur : la tyrannique volonté de la maîtresse, qui rappelait son amant auprès d'elle, et les protestations enfiévrées du malheureux, pris entre la volupté de ses souvenirs et l'exécration de sa trahison. Oui, il maudissait sa faiblesse, qui l'avait conduit à tromper son ami, et il aimait tant qu'il ne pouvait se résoudre à regretter d'avoir commis l'infamie. Et, torturé par le double regret du bonheur et de l'ignominie, il fuyait par delà les mers, pour être sûr d'échapper à sa dangereuse ivresse ; il allait mortifier sa chair criminelle dans les déserts, isolé, loin des tentations adultères.

Alors, devant les yeux éclairés de Rameau, tout le passé apparut dans son horrible réalité. Il comprit pourquoi Munzel pleurait en lui disant qu'il l'aimait toujours tendrement, mais qu'une raison impérieuse le contraignait à s'éloigner. Il revit le front pâle du blessé, dans la petite suiferie de Saint-Maur, et les regards suppliants du mourant dans la chambre de Talvanne à Vincennes. Munzel était presque heureux d'expirer sous les yeux de Rameau, dans ses bras, assisté par lui, comme si, en même temps que ses soins, il eût reçu son pardon.

De quelle voix il lui parlait : oh ! tout ce qu'il y avait de prière, de regret, de tendresse dans sa voix affaiblie ! Oh ! Frantz ! Compagnon de la jeunesse ! Ami de toutes les heures bonnes et mauvaises, si fraternellement traité pendant tant d'années, était-ce possible que, pour une femme, il eût tout oublié ? Quel poison l'amour avait-il donc versé dans son cœur, pour y éteindre tous les délicats sentiments, toutes les belles fiertés qui donnaient tant de prix à son amitié ? Quoi ! Pour une ivresse si courte et dont le réveil avait été si cruel, tout trahir, tout profaner ! Outrager un homme pour lequel il serait mort sans hésitation ! Salir l'honneur de celui qui se serait porté garant pour lui, eût-il dû risquer sa fortune et sa liberté !

Des larmes coulèrent sur les joues de Rameau, non des larmes d'attendrissement, mais des larmes de chagrin. Sa souffrance n'était plus physique : il était sans colère. La jalousie ne lui faisait plus bouillonner le sang. L'orage était plus haut : il grondait dans son cerveau. Il pleurait sa foi détruite, ses illusions envolées. Il n'avait cru qu'à l'humanité, et l'humanité le trahissait. Il avait fait de l'homme l'unique maître de la nature, et l'homme en qui il avait placé ses affections les plus vives lui était démontré misérable et infâme. Alors, que restait-il ? Rien.

Il s'adressa désespérément à sa philosophie. Elle demeura impuissante. Il lui demanda une consolation, une excuse, une raison, un argument. Elle ne lui fournit pas une réponse qui soulageât sa pensée ou qui adoucît son cœur. Sombre, il se dit : Au moins les fidèles ont Dieu! Puis, par un brusque ressaut de son esprit rebelle, il protesta aussitôt contre cet abandon de lui-même. Ce retour à l'idée d'un être supérieur n'était-il pas de la simple pusillanimité ? Ce besoin de se rattacher à une puissance céleste, n'était-ce pas la crainte de se voir abandonné et livré à soi-même? Il en avait ri, de ce besoin,de cette crainte, autrefois, et aujourd'hui il les subissait. Il était sur le point d'y céder.

L'humiliation de se sentir si faible déchaîna en lui de soudaines violences. Il ricana amèrement. Ah ! ah! les suprêmes secours de la religion! C'était donc cette angoisse secrète endurée par lui qui, au moment de quitter la vie, courbait tant d'incrédules devant un prêtre? Le sentiment de la solitude morale, qui épouvantait les plus sceptiques et les poussait à vouloir peupler d'un Dieu cette solitude, il venait de l'éprouver. Il entra en révolte contre une si lâche hypocrisie.

Cette religion, qu'on montrait comme la consolation unique, était-elle autre chose que mensonge et duperie? La dévotion ne s'alliait-elle pas merveilleusement avec la faute? Il savait ce que pouvait oser la dévote. Il en avait aimé une, et la piété ne l'avait pas détournée du vice. Elle l'avait même aidée à s'y livrer : la certitude de l'absolution rendait la chute si facile! Un court repentir, quelques prières, et la femme, rassurée, rafraîchie, retournait au mal. Cette périodicité du repentir et du crime n'était-elle pas ce qu'on pouvait rêver de plus infâme?

Il était, en ce moment, repris de toute sa fureur. Son visage pâle était couvert d'une sueur glacée. Il avait l'écume au coin des lèvres. Il eût tué la coupable s'il l'avait vue apparaître. Il n'accusait plus Frantz. C'était elle qui était responsable de la forfaiture. C'était elle qui y avait entraîné son complice. Il se découvrait, rétrospectivement, haï par elle. Du jour où il avait refusé de se prêter à ses mystiques fantaisies, elle l'avait rejeté de son cœur, et, entre elle et lui, sa religion s'était élevée comme une barrière maudite.

Il marchait à grands pas dans la chambre, heurtant les meubles, sans précaution, sans respect, tout à sa fièvre. Par delà le tombeau, il poursuivait de sa colère celle qui l'avait trompé.

Il trouvait des aggravations à sa faute, il l'accablait de reproches, d'injures, il eût voulu la frapper. Brusquement il leva la tête et ses regards rencontrèrent la toile maudite sur laquelle Conchita immuablement souriait, avec ses fleurs d'amour dans la main. Il lui sembla que le charmant visage le bravait. C'était à son amant qu'elle souriait ainsi, pensa-t-il. Et toute ma vie j'aurais cette image, insolemment adultère, devant les yeux ?...

De son cœur, un flot enflammé monta à son cerveau. Il poussa un cri sourd et, d'une main, saisissant le cadre d'or, il l'arracha du mur et le fit tomber sur le parquet. Il s'y brisa avec un effroyable bruit, et ses éclats roulèrent de tous côtés, dans un nuage de poussière. A terre, étendu comme un mort, le portrait souriait toujours. Alors Rameau s'avança, et, furieusement, de son talon il frappa l'adorable figure. Surexcité par son action même, il redoubla, et, avec une frénétique rage de démolir et d'effondrer, il se mit à piétiner la toile, criant d'une voix entrecoupée :

— Tiens, misérable ! Tiens, infâme ! Tiens, basse et immonde créature ! Que ne puis-je t'écraser toi-même !

Échevelé, les poings crispés, l'œil injecté de sang, acharné à son œuvre de destruction, il semblait un fou. Comme il continuait à crier ses injures, la porte de la chambre s'ouvrit, et, amenée par l'inquiétude, tremblante d'émotion, sa fille parut. En la voyant sur le seuil, Rameau recula hagard. Avec un horrible saisissement, en elle, ainsi éclairée par la pleine lumière, il avait retrouvé Conchita, mais blonde avec des yeux bleus : les cheveux et les yeux de Munzel. Il la dévorait du regard, et Adrienne, voyant son père le visage convulsé, les habits en désordre, au milieu de ces décombres, en proie à cette démence, n'osait faire un pas en avant. Il cria d'une voix terrible :

— Que viens-tu chercher ici ?

La jeune fille pâlit, suppliante ; elle tendit les bras :

— Mon père...

— Tais-toi ! interrompit-il avec un geste formidable. Pas ce nom !... Pas dans cette chambre infâme ! Va-t'en ! va-t'en ! que je ne te voie plus ! tu me fais horreur !

A ces paroles, si différentes de celles que ce père tendrement aimé lui adressait chaque jour, Adrienne fit un mouvement, comme pour chasser une vision terrifiante. Le sang reflua à son cœur, qui battit à l'étouffer. Elle eut un voile devant les yeux,

ses jambes plièrent sous elle et une teinte livide s'étendit sur ses joues :

— Je t'en prie, tu me fais peur!... Qu'y a-t-il donc? balbutia-t-elle. Pourquoi me repousses-tu? Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal?

— Le mal? Tu en es tout entière l'incarnation! s'écria Rameau dont les yeux égarés flambèrent de fureur. Le mal, tu es son expression vivante! Le mal, c'est toi! Oui, toi, preuve odieuse de l'infamie dont tu perpétues le souvenir? Je ne sais à quoi il tient que je ne t'écrase!

Il l'avait prise par l'épaule et la secouait avec violence. Elle ne disait plus une parole, épouvantée non pour elle, mais pour son père. Elle le jugea fou. Une douleur immense emplit son cœur, des larmes coulèrent sur ses joues, elle n'eut plus la force de se soutenir et se laissa aller à genoux, comme pour demander grâce. En l'entendant tomber sur le parquet, Rameau eut un retour de raison. Il ne vit plus, devant lui, que l'enfant qu'il avait adorée pendant dix-huit années.

Il lui tendit les bras, voulut la relever, il cria :

— Adrienne?

— Oh! c'est fini : c'est toi, je retrouve tes regards et ta voix! fit la jeune fille avec une joie ardente.

Elle essaya de lui passer les bras autour du cou, de s'attacher à lui, de le reconquérir. Mais, d'un coup d'œil, il avait parcouru la chambre. Il avait revu le portrait déchiré, les lettres en lambeaux, les meubles abattus. Toute l'horrible vérité s'était emparée de sa pensée; sa figure, en un instant, était redevenue implacable. Il repoussa l'enfant, s'arracha à son étreinte, et d'une voix tonnante :

— Arrière! Point de simagrées! Je ne veux plus être dupé! Hors d'ici!

Le bras tendu, sa haute taille redressée, effrayant de colère! il montrait la porte.

Georges Ohnet.

(A suivre.)

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

De ce détail de quelques usages scolaires à l'étranger, cherchons à dégager une philosophie. Nous verrons d'abord que l'exercice et le repos alternatifs sont deux impérieux besoins de l'organisme humain : besoins qu'il faut satisfaire sous peine d'altérer et de ruiner la santé de l'individu.

Au commencement et à la fin de la vie, le besoin de repos domine le besoin d'exercice, jusqu'à ce que, chez le vieillard, il aboutisse à la mort, repos absolu. Mais, dès les premiers mois de l'enfance, le besoin d'exercice musculaire se manifeste et va en croissant jusqu'à l'âge de la puberté.

Le mouvement incessant des membres chez le bébé, l'intensité surabondante de la vie chez les garçons et les fillettes, se manifestant par une activité musculaire excessive et continuelle, montrent assez l'énergie de ce besoin et les vives satisfactions qui en découlent.

A quel point les conditions générales de la vie moderne restreignent les occasions naturelles de se donner cet exercice, pour l'enfant et pour l'adulte, — c'est ce que chacun voit de reste. Chaque découverte nouvelle de la science, chaque progrès de l'industrie, chaque pas de la civilisation, réduit en quelque sorte le champ de l'action musculaire, avec les plaisirs et les bienfaits qui en résultent pour l'être humain.

C'est pourquoi l'État a le devoir d'obvier à un ordre de choses si périlleux pour la santé publique, en plaçant le remède à côté du poison, je veux dire en augmentant les ressources et les facilités offertes à l'exercice artificiel, à proportion des obstacles apportés par le progrès des mœurs à l'exercice naturel.

L'établissement d'une nouvelle ligne ferrée, d'un tramway, d'une usine à vapeur devrait donc avoir toujours pour correctif et contre-partie l'ouverture d'un nouveau champ d'exercice, d'un nouveau jardin public, l'inauguration d'un nouveau genre de gymnastique attrayante.

Et cela, non pas seulement dans les villes, mais dans les campagnes. Car le paysan, comme l'ouvrier et le bourgeois, tend de jour en jour à moins d'efforts musculaires. Il y a un quart de siècle à peine, quand il allait au marché, c'était à pied, ses souliers du dimanche au bout d'un bâton, pour les ménager : aujourd'hui, c'est sur rails et sans mettre un seul muscle en action. Comme les autres, il a compris que le temps est de l'argent. Mais, pas plus que les autres, il ne voit assez clairement que toute fatigue physique étant un versement à la caisse d'épargne de la vigueur, réciproquement toute économie de travail est une perte de valeur personnelle.

Nos pères, plus sages en cela que nous ne le sommes, s'inquiétaient toujours de faire marcher parallèlement la culture du corps et celle de l'esprit. Dans les écoles établies par Charlemagne, les jeux violents étaient de règle, avec le tir à l'arc, qui est par lui-même une gymnastique complète. Les maîtres d'alors agissaient pourtant d'après les seules données de l'expérience, sans connaître la théorie de la vie animale, sans rien savoir des fonctions de la peau, des reins et des autres organes excréteurs, de la nutrition, de la circulation et de l'innervation. Comment qualifier le triste état où la France d'aujourd'hui laisse végéter sa jeunesse, elle qui connaît ou devrait connaître, sur ces divers points, les conclusions de la physiologie moderne?

N'est-il pas démontré que l'exercice est le promoteur le plus actif et le plus nécessaire de la circulation du sang et de la nutrition cellulaire? que les poumons et aussi la peau (cette autre paire de poumons étendue à la surface du corps) gagnent une énergie plus grande, et, par suite, une intensité d'effets double ou triple, à tout effort musculaire? que l'appétit, les bonnes digestions, les sommeils réparateurs, le calme nerveux, la plénitude de la force et de la santé sont incompatibles, surtout chez les êtres jeunes et ardents, avec la vie sédentaire et l'emprisonnement?

Que penserait-on d'un père de famille qui obligerait chaque jour ses enfants à absorber plusieurs grammes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone? On le traiterait en empoisonneur ou en fou, et les cours d'assises lui donneraient le choix entre le bagne et la camisole de force. C'est pourtant ce que font indirectement et légalement en France, avec les meilleures intentions du monde, ceux qui placent leurs enfants dans des conditions

telles qu'ils emmagasinent et gardent au fond de leurs tissus la plus grande partie de l'acide carbonique produit chez eux par les fonctions organiques.

La vie, réduite à son expression la plus simple, doit en effet être considérée comme une combustion s'opérant aux profondeurs intimes de l'être, dans tous ses éléments anatomiques.

Cette combustion exige des aliments variés, oxygène, hydrogène, azote et carbone. Elle produit des déchets, de véritables cendres, que le corps doit expulser, sous peine d'auto-empoisonnement. Une notable partie de ces déchets, et non pas la moins toxique, a pour organes excréteurs le poumon et la peau. C'est celle dont l'exercice musculaire active l'expulsion, par une sorte de massage naturel. Supprimez ou réduisez cet exercice musculaire, et l'excrétion se fait incomplètement. L'être humain végète et s'atrophie, parce qu'il croupit, à la lettre, dans l'ordure interne.

A côté de ce péril déjà si grave, l'insuffisance de l'activité musculaire en entraîne d'autres peut-être plus graves encore. En détruisant l'équilibre de la vie animale, la paresse physique engourdit l'intelligence, obscurcit le sens moral, et produit deux types humains presque aussi misérables l'un que l'autre — l'obèse et le névropathe : le premier envahi par les tissus de réserve qu'il a négligé d'expulser et saturé de graisse jusqu'aux lobes cérébraux ; le second, inconsciente victime d'une accumulation de force nerveuse qui ne s'est pas normalement dépensée, et qui se traduit par les manifestations morbides de la mélancolie, de l'inappétence, de la couardise et du sadisme.

Le manque d'exercice physique a donc tous les droits du monde à être qualifié d'empoisonnement graduel. Et c'est, de plus, un empoisonnement qui mine la vie dans ses sources mêmes, qui altère et rabougrit non seulement l'individu, mais la race.

Or, la concurrence vitale étant la loi du monde organisé, toute race qui s'affaiblit est condamnée à disparaître : l'histoire est là pour le dire avec Darwin. On pourrait refaire sur ce thème un nouveau *Discours sur l'histoire universelle* et montrer, l'un après l'autre, les peuples grandissant quand ils cultivent les exercices du corps, baissant et s'effondrant quand ils les négligent.

Heureux ceux qui s'aperçoivent à propos du danger qui les menace, et d'un vigoureux coup d'épaule savent regagner le temps perdu! Ce fut toujours le privilège de notre race. Puisse-t-elle l'avoir conservé !

En France, la décadence physique date de loin. Il faut, pour en trouver les origines, remonter jusqu'au quinzième siècle, aux guerres péninsulaires et aux mariages royaux qui ont introduit chez nous, avec les mollesses italiennes, la prétendue Renaissance sous laquelle étouffa si longtemps notre génie propre. On ne saura jamais exactement quel mal a fait aux lettres, aux arts français et à l'originalité nationale, ce contact d'une civilisation de seconde main et de second ordre, elle-même copie d'une copie, et reflet affaibli des imitateurs néo-grecs. Elle pouvait, certes, avoir sa saveur et sa raison d'être sur le terrain où elle a pris naissance, mais ne nous en laissera pas moins le deuil éternel de ce que serait devenu, dans la libre floraison de sa sève, l'école d'un François Villon, d'un Clouet et d'un Jean Foucquet...

Ce n'est point ici le lieu de discuter ces choses. Encore faut-il constater qu'au point de vue de la condition physique du peuple français, l'influence italienne fut désastreuse et qu'il sortit empoisonné de cet embrassement. Lente au début et insidieuse, à raison des obstacles que lui opposa longtemps la vigoureuse simplicité des mœurs rurales, la décadence n'atteignit d'abord que le monde de la cour et les classes lettrées. On le vit bien, à la fin du dernier siècle, quand le paysan français, tout terreux du sillon, promena par l'Europe le drapeau triomphant de sa révolte. Lui aussi, pourtant, il devait à son tour subir la contagion; à peine affranchi de ses misères et entré dans le droit commun, il éprouva les atteintes du mal. Ce que les Médicis avaient commencé, ce que Mazarin avait poursuivi, les Bonaparte l'achevèrent par vingt années de saignées à blanc, compliquées de quatre-vingt-deux ans d'emprisonnement scolaire.

Et le malade respire encore! Et il lui reste la volonté de vivre! Admirons, mais hâtons-nous d'aviser. Il n'est que temps de mettre au service de sa régénération toutes les ressources de la science.

Sans sortir du cadre modeste de ces études, il faut en tirer les conclusions.

La première sera qu'il y a urgence de donner à tous nos enfants, — à ceux de l'école primaire comme à ceux du collège et du lycée, — l'habitude de ces deux toilettes indispensables, l'une externe, l'autre interne, qui sont le bain quotidien et l'exercice musculaire.

La seconde est que cet exercice, pour être pratiqué avec suite, doit être *amusant* et constituer une récréation.

En attendant l'abolition de l'internat, la réforme immédiatement nécessaire se réduit donc, en dernière analyse, à mettre partout au service de la population scolaire des terrains de jeux, découverts et de dimensions suffisantes, avec le matériel indispensable, — balles, ballons, boules, quilles, raquettes, maillets.

Peu importe à quel jeu s'attachera de préférence tel ou tel groupe d'enfants. L'essentiel est que ce jeu soit mouvementé, qu'il les oblige à courir, à sauter, à respirer largement et à mettre en action le plus de muscles possible; qu'il soit régulier et courtois, qu'il soit praticable en plein air. S'il est d'origine française et porte un nom français, il n'en vaudra que mieux.

L'erreur commune est, en effet, de supposer, par une sorte de superstition, quand il s'agit des jeux anglais, que leur vertu est exclusive et spécifique, que le cricket seul, par exemple, ou le football, peuvent donner les résultats voulus.

Il n'en est rien, et tomber dans cette erreur, c'est prendre la forme pour le fond. Le cricket et le football sont d'excellents jeux, parce qu'ils sont vifs, intéressants et difficiles; mais personne n'a le droit de croire leur efficacité supérieure à celle des vieux jeux français dont ils dérivent, et il n'y a dès lors ni utilité pratique ni convenance nationale à les emprunter à nos voisins. A quatre-vingts ans passés, M. Gladstone se trouve encore fort bien d'abattre chaque jour un chêne à la cognée. Est-ce un motif suffisant d'introduire ce sport coûteux dans nos écoles?

Soyons Français; soyons-le avec passion, même dans les petites choses; soyons-le surtout dans les grandes, comme l'éducation de nos fils, si nous voulons que la France survive, au milieu des fauves qui rugissent autour d'elle. Au fort de la bataille que se livrent aujourd'hui les industries, les langues et les armées rivales, il n'y a pas de concessions sans importance : n'en faisons pas d'inutiles!

Que s'il nous faut absolument des modèles, nous pouvons les trouver dans l'antiquité, plus nobles, plus sûrs, plus impeccables qu'au delà de la Manche.

Les Grecs, qui savaient tout ou qui devinaient tout ce qu'ils ne savaient pas, avaient poussé l'Éducation physique bien plus loin qu'aucune nation moderne. Ils jouaient à la balle, au disque et au palet; ils lançaient le javelot, bandaient l'arc et tiraient l'épée; ils connaissaient l'art d'entraîner une poignée d'hommes pour en arrêter des millions; leurs coureurs annonçaient la vic-

toire de Marathon presque aussi vite que nos télégraphes; leurs pugiles en auraient remontré à tous les *prize-fighters*; ils gagnaient à l'aviron des batailles navales, et se pétrissaient en pleine chair vivante des lutteurs aussi fermes et aussi beaux que les marbres de Phidias.

Est-ce que cela les empêchait de nous léguer les plus nobles poèmes en vers et en prose qu'ait jamais connus l'humanité? Pourquoi nos professeurs et nos savants, éternellement penchés sur ces textes, en voient-ils toujours la lettre et jamais l'esprit? Comment n'ont-ils pas compris encore que l'homme complet est celui qui peut, après Euripide, écrire *Iphigénie* de la même main qui vient de gagner aux Jeux Olympiques la couronne des athlètes?

Jeux Olympiques : le mot est dit. Il faudrait avoir les nôtres.

Ce ne sera point assez que l'Éducation physique entre de gré ou de force dans nos collèges, qu'elle soit enfin professée dans les écoles normales, enseignée aux maîtres de demain et mise au rang qu'elle mérite, — le premier de tous. Le muscle n'échappera à l'injuste et périlleux opprobre qui pèse sur lui qu'au jour où la République française, vraiment athénienne, s'inquiétera de lui rendre les honneurs souverains.

J'imagine, chaque année, au printemps, un grand concours athlétique — à la course, au saut, à la balle, à la nage, à l'aviron — où seraient appelés les délégués des écoles de France, par voie de sélection régionale. Je vois ces champions lutter successivement les uns contre les autres, dans une suite de réunions préparatoires qui feraient les délices et la fortune de Paris; puis, progressivement, un nombre limité de vainqueurs restant seuls en lice pour l'effort final : et le jour de la Fête Nationale, les triomphateurs recevant comme prix, en séance solennelle, devant les troupes assemblées et les grands corps élus, des bourses de voyage, des diplômes d'*agonothètes* ou chefs des jeux publics, des réductions et dispenses de service actif en temps de paix.

Ce spectacle, peut-être le verrons-nous un jour. Pourquoi pas cette année même? Il est des remèdes qu'il faut appliquer au plus vite, quand on en aperçoit la nécessité, de peur de n'avoir plus, et pour cause, le temps de le faire.

Philippe Daryl.

SUR L'EAU [1]

Saint-Tropez, 13 avril.

Comme il faisait fort beau ce matin, je partis pour la Chartreuse de La Verne.

Deux souvenirs m'entraînaient vers cette ruine : celui de la sensation de solitude infinie et de tristesse inoubliable ressentie dans le cloître perdu, et puis celui d'un vieux couple de paysans chez qui m'avait conduit, l'année d'avant, un ami qui me guidait à travers le pays des Maures.

Assis dans un char à bancs, car la route deviendra bientôt impraticable pour une voiture suspendue, je suivis d'abord le golfe jusqu'au fond. J'apercevais, sur l'autre rive en face, les bois de pins où la *Société* essaye encore une station. La plage, d'ailleurs, est admirable et le pays entier magnifique. La route ensuite s'enfonce dans les montagnes et bientôt traverse le bourg de Cogolin. Un peu plus loin, je la quitte pour prendre un chemin défoncé qui ressemble à une longue ornière. Une rivière, ou plutôt un grand ruisseau, coule à côté, et tous les cent mètres coupe cette ravine, l'inonde, s'éloigne un peu, revient, se trompe encore, quitte son lit et noie la route, puis tombe dans un fossé, s'égare dans un champ de pierres, paraît soudain devenu sage et suit son cours quelque temps; mais, saisi tout à coup par une brusque fantaisie, il se précipite de nouveau dans le chemin qu'il change en mare, où le cheval enfonce jusqu'au poitrail et la haute voiture jusqu'au coffre.

(1) Voir les numéros des 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1889.

Plus de maisons ; de place en place une hutte de charbonniers. Les plus pauvres demeurent en des trous. Se figure-t-on que des hommes habitent en des trous, qu'ils vivent là toute l'année, cassant du bois et le brûlant pour en extraire du charbon, mangeant du pain et des oignons, buvant de l'eau et couchant comme les lapins en leurs terriers, au fond d'une étroite caverne creusée dans le granit ? On vient d'ailleurs de découvrir, au milieu de ces vallons inexplorés, un solitaire, un vrai solitaire, caché là depuis trente ans, ignoré de tous, même des gardes forestiers.

L'existence de ce sauvage, révélée je ne sais par qui, fut signalée sans doute au conducteur de la diligence, qui en parla au maître de poste, qui en causa avec le directeur ou la directrice du télégraphe, qui s'étonna devant le rédacteur d'un *Petit Midi* quelconque, qui en fit une chronique à sensation reproduite par toutes les feuilles de la Provence.

La gendarmerie se mit en marche et découvrit le solitaire, sans l'inquiéter d'ailleurs, ce qui prouve qu'il devait avoir gardé ses papiers. Mais un photographe, excité par cette nouvelle, se mit en route à son tour, erra trois jours et trois nuits à travers les montagnes, et finit par photographier quelqu'un, le vrai solitaire, disent les uns, un faux, affirment les autres.

Or, l'an dernier, l'ami qui me révéla ce bizarre pays me fit voir deux êtres plus curieux assurément que le pauvre diable qui vint cacher dans ces bois impénétrables un chagrin, un remords, un désespoir inguérissable, ou peut-être le simple ennui de vivre.

Voici comment il les avait trouvés. Errant à cheval à travers ces vallons, il rencontra tout à coup une sorte d'exploitation prospère, des vignes, des champs et une ferme humble, mais habitable. Il entra. Une femme le reçut, âgée de soixante-dix ans environ, une paysanne. Son homme, assis sous un arbre, se leva et vint saluer.

— Il est sourd, dit-elle.

C'était un grand vieillard de quatre-vingts ans, étonnamment fort, droit et beau.

Ils avaient à leur service un valet et une servante. Mon ami, un peu surpris de rencontrer dans ce désert ces êtres singuliers, s'informa d'eux. Ils étaient là depuis fort longtemps ; on les respectait beaucoup, et ils passaient pour avoir de l'aisance, une aisance de paysans.

Il revint les voir plusieurs fois et devint peu à peu le confident de la femme. Il lui apportait des journaux, des livres, s'étonnant de trouver en elle des idées, ou plutôt des restes d'idées qui ne semblaient point de sa caste. Elle n'était d'ailleurs ni lettrée, ni intelligente, ni spirituelle, mais semblait avoir, au fond de sa mémoire, des traces de pensées oubliées, le souvenir endormi d'une éducation ancienne.

Un jour, elle lui demanda son nom.

— Je m'appelle le comte de X..., dit-il.

Elle reprit, mue par une de ces obscures vanités gîtées au fond de toutes les âmes :

— Moi aussi, je suis noble!

Puis elle continua, parlant pour la première fois assurément de cette chose si vieille, inconnue de tous.

— Je suis la fille d'un colonel. Mon mari était sous-officier dans le régiment que commandait papa. Je suis devenue amoureuse de lui, et nous nous sommes sauvés ensemble.

— Et vous êtes venus ici?

— Oui, nous nous cachions.

— Et vous n'avez jamais revu votre famille?

— Oh! non; songez que mon mari était déserteur.

— Vous n'avez jamais écrit à personne?

— Oh! non.

— Et vous n'avez jamais entendu parler de personne de votre famille, ni de votre père, ni de votre mère?

— Oh! non! Maman était morte.

— Cette femme avait gardé quelque chose d'enfantin, l'air naïf de celles qui se jettent dans l'amour comme dans un précipice.

Il demanda encore :

— Vous n'avez jamais raconté cela à personne?

— Oh! non. Je le dis maintenant parce que Maurice est sourd. Tant qu'il entendait, je n'aurais pas osé en parler. Et puis, je n'ai jamais vu que des paysans depuis que je me suis sauvée.

— Avez-vous été heureuse, au moins?

— Oh! oui, très heureuse. Il m'a rendue très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté.

Et j'avais été voir à mon tour, l'année précédente, cette femme, ce couple, comme on va visiter une relique miraculeuse.

J'avais contemplé, triste, surpris, émerveillé et dégoûté, cette fille qui avait suivi cet homme, ce rustre, séduite par son uniforme

de hussard cavalcadeur, et qui plus tard, sous ses haillons de paysan, avait continué de le voir avec le dolman bleu sur le dos, le sabre au flanc, et chaussé de la botte éperonnée qui sonne.

Cependant elle était devenue elle-même une paysanne. Au fond de ce désert, elle s'était faite à cette vie sans charmes, sans luxe, sans délicatesse d'aucune sorte, elle s'était pliée à ces habitudes simples. Et elle l'aimait encore. Elle était devenue une femme du peuple, en bonnet, en jupe de toile. Elle mangeait dans un plat de terre sur une table de bois, assise sur une chaise de paille, une bouillie de choux et de pommes de terre au lard. Elle couchait sur une paillasse à son côté.

Elle n'avait jamais pensé à rien, qu'à lui! Elle n'avait regretté ni les parures, ni les étoffes, ni les élégances, ni la mollesse des sièges, ni la tiédeur parfumée des chambres enveloppées de tentures, ni la douceur des duvets où plongent les corps pour le repos. Elle n'avait eu jamais besoin que de lui! Pourvu qu'il fût là, elle ne désirait rien.

Elle avait abandonné la vie, toute jeune, et le monde, et ceux qui l'avaient élevée, aimée. Elle était venue, seule avec lui, en ce sauvage ravin. Et il avait été tout pour elle, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend sans cesse, tout ce qu'on espère sans fin. Il avait empli de bonheur son existence, d'un bout à l'autre. Elle n'aurait pas pu être plus heureuse.

Maintenant j'allais, pour la seconde fois, la revoir avec l'étonnement et le vague mépris que je sentais en moi pour elle.

Elle habitait de l'autre côté du mont qui porte la Chartreuse de La Verne, près de la route d'Hyères, où une autre voiture m'attendait, car l'ornière que nous avions suivie cessait tout à coup et devenait un simple sentier accessible seulement aux piétons et aux mulets.

Je me mis donc à monter, seul, à pied et à pas lents. J'étais dans une forêt délicieuse, un vrai maquis corse, un bois de contes de fées fait de lianes fleuries, de plantes aromatiques aux odeurs puissantes et de grands arbres magnifiques.

Les granits dans le chemin brillaient et roulaient, et par les jours entre les branches, j'apercevais soudain de larges vallées sombres, s'allongeant à perte de vue, pleines de verdure.

J'avais chaud, mon sang vif coulait à travers ma chair, je le sentais courir dans mes veines un peu brûlant, rapide, alerte, rythmé, entraînant comme une chanson, la grande chanson bête

et gaie de la vie qui s'agite au soleil. J'étais content, j'étais fort, j'accélérais ma marche, escaladant les rocs, sautant, courant, découvrant de minute en minute un pays plus large, un gigantesque filet de vallons déserts où ne montait pas la fumée d'un seul toit.

Puis, je gagnai la cime, que d'autres cimes, plus hautes, dominaient, et après quelques détours, j'aperçus sur le flanc de la montagne en face, derrière une châtaigneraie immense qui allait du sommet au fond d'une vallée, une ruine noire, un amas de pierres sombres et de bâtiments anciens supportés par de hautes arcades. Pour l'atteindre, il fallut contourner un large ravin et traverser la châtaigneraie. Les arbres, vieux comme l'abbaye, survivent à cette morte, énormes, mutilés, agonisants. Les uns sont tombés, ne pouvant plus supporter leur âge; d'autres, décapités, n'ont plus qu'un tronc creux où se cacheraient dix hommes. Et ils ont l'air d'une armée formidable de géants antiques et foudroyés qui montent encore à l'assaut du ciel. On sent les siècles et la moisissure, l'antique vie des racines pourries dans ce bois fantastique où rien ne fleurit plus au pied de ces colosses. C'est, entre les troncs gris, un sol dur de pierres et d'herbes rares.

Voici deux sources captées ou des fontaines pour faire boire les vaches.

J'approche de l'abbaye et je découvre tous les vieux bâtiments, dont les plus anciens datent du XIIe siècle et dont les plus récents sont habités par une famille de pâtres.

Dans la première cour on voit, aux traces des animaux, qu'un reste de vie hante encore ces lieux, puis après avoir traversé des salles croulantes, pareilles à celles de toutes les ruines, on arrive dans le cloître, long et bas promenoir encore couvert, entourant un préau de ronces et de hautes herbes. Nulle part au monde je n'ai senti sur mon cœur un poids de mélancolie aussi lourd qu'en cet antique et sinistre marchoir de moines. Certes, la forme des arcades et la proportion du lieu contribuent à cette émotion, à ce serrement de cœur, et attristent l'âme par l'œil, comme la ligne heureuse d'un monument gai réjouit la vue. L'homme qui a construit cette retraite devait être un désespéré, pour avoir su créer cette promenade de désolation. On a envie de pleurer entre ces murs et de gémir, on a envie de souffrir, d'aviver les plaies de son cœur, d'agrandir, d'élargir jusqu'à l'infini tous les chagrins comprimés en nous.

Je grimpai par une brèche pour voir le paysage au dehors, et je compris. — Rien autour de nous, rien que la mort. — Derrière l'abbaye, une montagne allant au ciel, autour des ruines la châtaigneraie, et devant, une vallée, et plus loin, d'autres vallées, — des pins, des pins, un océan de pins, et tout à l'horizon, encore des pins sur des sommets.

Et je m'en allai.

Je traversai ensuite un bois de chênes-liège où j'avais eu l'autre année une surprise émouvante et forte.

C'était par un jour gris, en octobre, au moment où l'on vient arracher l'écorce de ces arbres pour en faire des bouchons. On les dépouille ainsi depuis le pied jusqu'aux premières branches, et le tronc dénudé devient rouge, d'un rouge de sang comme un membre d'écorché. Ils ont des formes bizarres, contournées, des allures d'êtres estropiés, épileptiques qui se tordent, et je me crus soudain jeté dans une forêt de suppliciés, dans une forêt sanglante de l'enfer où les hommes avaient des racines, où les corps déformés par les supplices ressemblaient à des arbres, où la vie coulait sans cesse, dans une souffrance sans fin, par ces plaies saignantes qui mettaient en moi cette crispation et cette défaillance que produisent sur les nerveux la vue brusque du sang, la rencontre imprévue d'un homme écrasé ou tombé d'un toit. Et cette émotion fut si vive, et cette sensation fut si forte que je crus entendre des plaintes, des cris déchirants, lointains, innombrables, et qu'ayant touché, pour raffermir mon cœur, un de ces arbres, je crus voir, je vis, en la retournant vers moi, ma main toute rouge.

Aujourd'hui ils sont guéris — jusqu'au prochain écorchement.

Mais j'aperçois enfin la route qui passe auprès de la ferme où s'abrita le long bonheur du sous-officier de hussards et de la fille du colonel.

De loin, je reconnais l'homme qui se promène dans ses vignes. Tant mieux : la femme sera seule à la maison.

La servante lave devant la porte.

— Votre maîtresse est ici, lui dis-je.

Elle répondit d'un air singulier, avec l'accent du Midi.

— Non, m'sieu, voilà six mois qu'elle n'est plus.

— Elle est morte?

— Oui, m'sieu.

— Et de quoi?

La femme hésita, puis murmura :

— Elle est morte, elle est morte donc.

— Mais de quoi?

— D'une chute, donc!

— D'une chute, où ça?

— Mais de la fenêtre.

Je donnai vingt sous.

— Racontez-moi, lui dis-je.

Elle avait sans doute grande envie de parler, sans doute aussi elle avait dû répéter souvent cette histoire depuis six mois, car elle la récita longuement comme une chose sue et invariable.

Et j'appris que depuis trente ans, l'homme, le vieux, le sourd, avait une maîtresse au village voisin, et que sa femme l'ayant appris par hasard d'un charretier qui passait et qui causa de ça, sans la connaître, s'était sauvée au grenier, éperdue et hurlante, puis lancée par la fenêtre, non point peut-être par réflexion, mais affolée par l'horrible douleur de cette surprise qui la jetait en avant, d'une irrésistible poussée, comme un fouet qui frappe et déchire. Elle avait gravi l'escalier, franchi la porte, et sans savoir, sans pouvoir arrêter son élan, continuant à courir devant elle, avait sauté dans le vide.

Il n'avait rien su, lui, il ne savait pas encore, il ne saurait jamais puisqu'il était sourd. Sa femme était morte, voilà tout. Il fallait bien que tout le monde mourût!

Je le voyais de loin donnant par signes des ordres aux ouvriers.

Mais j'aperçus la voiture qui m'attendait à l'ombre d'un arbre, et je revins à Saint-Tropez.

Guy de Maupassant.

(*A suivre.*)

VOYAGE AUTOUR DU DICTIONNAIRE

Affection. — Ce que l'on éprouve quelquefois pour une personne que l'on a aimée, quand on ne l'aime plus.

Agonie. — Dernier acte d'un drame, premier acte d'un mystère.

Ami. — Un homme qui partage votre bonne et votre mauvaise fortune — la bonne surtout.

Ange. — La femme du voisin.

Avare. — Imbécile qui se laisse mourir de faim pour garder de quoi vivre.

Bonne compagnie. — Réunion de gens comme il faut, qui s'amusent à s'ennuyer ensemble.

Brocanteur. — Un marchand qui vend du neuf pour de l'ancien, et du vieux pour du neuf.

Cadeau. — Les petits cadeaux entretiennent l'amitié — les grands entretiennent l'amour.

Candidat. — Un homme qui est plat aujourd'hui pour pouvoir être insolent demain.

Demain. — Bien qui n'appartient à personne, et dont tout le monde dispose.

Extravagant. — Un homme qui a le courage de dire ce que nous pensons.

Fatalité. — La cause de toutes les fautes commises par les femmes.

Gaze. — Étoffe qui déshabille gracieusement une femme bien faite.

Guitare. — Un instrument sensible qui pleure quand on le pince.

Importun. — Un homme qui nous a rendu service et dont nous n'avons plus rien à attendre.

Invalide. — Tout ce qui reste d'un héros.

Charles Narrey.

(A suivre.)

JUILLET AUX CHAMPS

I

JUILLET EN BEAUCE

Les immenses plaines du plateau Beauceron sont en ce mois dans toute leur gloire; c'est l'heure où leur physionomie affecte son caractère spécial, monotone sans doute, mais non pas sans grandeur. On en juge mal, lorsqu'elles se déroulent comme la toile d'un géorama devant la portière du train qui vous emporte à toute vapeur; pour en apprécier le charme, pour en goûter la poésie, il faut suivre un des sentiers poudreux qui sillonnent ces plaines; perdu entre les haies de chaumes diaprées de coquelicots et de bluets, on n'aperçoit, lorsqu'une dépression du terrain permet au regard de s'étendre, qu'un océan d'épis ondulants qui va jusqu'à l'horizon. Tous les bruits humains se sont tus : on ne perçoit plus que les cris aigres des grillons et des cigales, et de temps en temps le trille alerte de l'alouette veillant, dans la voûte bleue, sur sa nichée qui court dans le sillon.

On subit alors une impression reproduisant exactement celle que l'on éprouve en s'enfonçant dans une forêt, impression mixte qui se traduit à la fois par une appréhension indéfinie, une vague mélancolie, et par l'âpre sensation de volupté qui s'attache aux premiers pas hasardés dans la solitude. Il y a, cependant, une dissemblance dans l'effet produit : dans la forêt, les accidents pittoresques, l'affirmation grandiose de la puissance de la nature rapetissent, écrasent l'homme qui les contemple : il se sent pygmée; dans ce steppe fertilisé, au contraire, on ne peut s'empêcher de mettre la faiblesse humaine en regard de cette

mer de moissons, et en songeant que c'est le pygmée qui a fécondé cette immensité, un légitime orgueil vous fait relever la tête, et c'est d'un pas plus ferme et plus fort que l'on poursuit son chemin.

II

TRAVAUX PRÉPARATOIRES. — MACHINES MOISSONNEUSES

Nous voici à l'heure recueillie, presque solennelle, qui précède celle de la bataille. Elle est déjà le thème ordinaire des causeries villageoises, et l'agitation, non seulement de la rue, mais de chaque chaumière, les bruits caractéristiques, qui font résonner les échos de la vallée, indiquent avec quelle ardeur chacun s'y prépare.

Le charron, le bourrelier, ne pouvant satisfaire aux exigences de leurs clients, sont aux abois : depuis le matin jusqu'au soir, le marteau du maréchal frappe en cadence sur son enclume : ceci, au profit des gros fermiers; car, notre menu monde suffit au soin d'apprêter ses armes et son fourniment. Celui-ci, assis devant sa porte, bat sa faux à coups redoublés; celui-là en renouvelle les *playons ;* un autre ajuste des dents à ses râteaux.

Les femmes prennent une part, peut-être plus active encore, à ces significatifs préludes. Le linge sèche sur tous les buissons des alentours, le lavoir communal est envahi; la lessive est de rigueur pour tous les ménages; car on sera deux longs mois sans avoir le temps d'y penser; et puis, il faut rapiécer laborieusement, renforcer judicieusement les pauvres nippes qui, avec le moissonneur, vont s'en aller à la fatigue.

En même temps, les routes sont sillonnées par les longues files des volontaires que les pays des petites cultures prêtent aux plaines où les bras ne se trouvent pas en proportion des trésors à engranger. Ils arrivent par petites escouades, déjà bronzés, tout poudreux : les uns ont au dos un vieux sac de soldat, le plus souvent un mouchoir suffit à contenir tout leur bagage que complète l'arme, la faux démontée et presque coquettement entortillée de quelques tresses de paille. Ils s'arrêtent, ils bivouaquent sur quelque place de la ville, déjeunant sobrement de quelque morceau de pain noir, en attendant le chaland, le fermier qui débattra longuement avec eux le prix du labeur de l'août,

prix assez rémunérateur pour que le petit pécule du moissonneur l'aide à faire face aux chômages de la saison rigoureuse.

Le blé se coupe à la faucille, à la sape et à la faux. La faucille peut être maniée par tout le monde, même par les enfants; elle donne un bon travail; la céréale ainsi coupée est peu égrenée et facile à battre; mais cette méthode est trop lente pour les grandes cultures, un faucilleur vigoureux ne pouvant abattre que quinze à dix-huit ares dans sa journée.

La sape, qui s'emploie toujours pour les blés versés, est plus expéditive : un sapeur, sans aide, peut dégarnir près de trente ares par jour.

La faux fait mieux encore : un faucheur et sa ramasseuse expédient cinquante ares dans leur journée.

Les salaires, presque toujours payés à la tâche, varient entre 30 et 50 francs par hectare.

Quoique bien lentes à s'implanter dans nos régions, les machines finiront cependant très certainement par remplacer la coupe à bras d'homme; car, si elles vont incomparablement plus vite, elles travaillent aussi beaucoup plus économiquement. La faux classique se démodera de plus en plus; la faucille et la sape survivront seules pour les fauchaisons difficiles.

L'usage des moissonneuses n'est pas aussi moderne que généralement on le suppose, et nous serions d'autant mieux fondés à ne pas en répudier l'emploi, que ce sont précisément nos ancêtres qui, les premiers, ont conçu l'idée de cette ingénieuse machine. Pline et Palladius le constatent : celui-ci décrit la moissonneuse gauloise, un peu moins compliquée que ses héritières sans doute, mais n'en remplissant pas moins le but que devaient se proposer des gens assez riches en fourrages pour dédaigner l'emploi de la paille. C'était une boîte rectangulaire, munie d'un brancard et montée sur deux roues pleines, qui était poussée par un bœuf. L'arête antérieure de cette gigantesque brouette se terminait par un régime de dents en fer aiguisées qui, lorsqu'on faisait avancer la machine, sciaient ou arrachaient les épis, lesquels tombaient dans la boîte. La paille se coupait sans doute ensuite avec la faucille, ou, plus vraisemblablement encore, on la brûlait, suivant la méthode expéditive des laboureurs primitifs.

Nous n'en aurions pas fini aussi vite, et nous nous ferions probablement moins bien comprendre si nous élevions la prétention de vous décrire les chefs-d'œuvre de mécanisme que le génie

moderne met à la disposition des cultivateurs. Nous nous bornerons donc à vous dire que ce fut en 1800, lorsque l'agriculture de l'Angleterre se trouva dépourvue de bras par l'émigration irlandaise, qu'un mécanicien nommé Boyce construisit la première machine à couper les céréales, et qui consistait en une série de faux tournant horizontalement autour d'un axe vertical.

Ce premier essai ne réussit guère, mais l'idée était lancée, elle fit son chemin. De perfectionnements en perfectionnements, on arriva aux nombreux et admirables engins dont le travail rapide et parfait permet de réaliser cette importante opération avec une économie notable. Une moissonneuse de petit modèle dégarnit, en deux heures de travail, 2 hectares 50 ares, au prix de revient, amortissement compris, de 9 fr. 20 par hectare. Une grande moissonneuse n'expédie pas moins de 4 hectares dans le même laps de temps, et le prix de revient s'abaisse à 7 francs par hectare.

III

CHASSE ET PÊCHE

C'est dans le mois de juillet que se tirent les premiers coups de fusil de la saison. La chasse aux halbrans ouvre le premier jour du mois dans certains départements, le 15 seulement dans quelques autres, qui nous semblent beaucoup mieux inspirés que les premiers. Il est bien rare qu'au 1er juillet les couvées de canards soient assez avancées pour pouvoir se mettre à l'essor et voleter au-dessus des roseaux ; comme dans leur innocence ils ont recours au plus sûr des moyens de salut dont ils disposent et se décident difficilement à quitter ces joncs où les bateaux ne peuvent pas toujours pénétrer, la chasse se métamorphose en une sorte de pêche au fusil ; les exécutants sont forcés de se mettre à l'eau quelquefois jusqu'à la ceinture, de patauger dans la vase pour arriver à canarder, le plus souvent à bout portant, un pauvre petit d'exécuté qui n'a pas encore dépouillé le duvet de son premier âge.

Quand on a rompu en visière avec l'adolescence, il devient difficile de classer un tel exercice parmi les divertissements. En retardant d'une quinzaine le massacre, on trouve, au contraire, des objectifs suffisamment emplumés pour s'élancer dans les airs

et pour se ménager un trépas aussi honorable pour le chasseur que pour eux-mêmes. Dans les pays d'étangs, en Sologne et dans la Bresse, il est bien peu de nappes d'eau d'une certaine étendue qui n'aient leur nichée de canards, surtout lorsque leurs bords sont garnis d'une épaisse végétation aquatique; leur nombre serait bien plus considérable si les propriétaires se donnaient la peine de contribuer au développement de cette population en lâchant, au printemps, sur leurs étangs, quelques-unes de ces femelles issues de l'espèce sauvage que l'on élève en Picardie et qu'on se procure aisément. L'économie rurale devrait peut-être se soucier davantage de ces éducations libres qui, pour n'avoir coûté ni frais, ni tracas, n'en donnent pas moins leur produit.

Les bords des fleuves et des rivières participent à ce renouveau de la chasse : les bécasseaux ou culs-blancs y reviennent de l'est dans le courant du mois ; si le butin remplit médiocrement une carnassière, sa poursuite n'est pas sans agrément. C'est ordinairement le matin, en descendant en bateau le cours de la rivière, que l'on cherche ce joli et sautillant oiseau sur les berges et sur les grèves; rien de plus charmant qu'une promenade à cette heure le long des saules et des peupliers des rives, sur ces nappes miroitantes de la surface desquelles montent des nuages de vapeurs transparentes et nacrées, tandis que le soleil levant — hélas ! quand soleil il y a ! pousse des fusées d'or en fusion sur les larges bandes brunes que la saulaie y dessine.

C'est le moment où nos voisins exploitent leurs *freuries* ; la freurie est le bois où les freux, des oiseaux doués d'une intéressante sociabilité, se réunissent pour nicher en communauté. Quand les jeunes freux ont quitté le nid, ils continuent pendant quelques jours à percher sur les arbres où furent leurs berceaux. C'est le moment que choisissent les gentlemen et même quelques ladies pour procéder à la chasse de ces nourrissons. Il est telle freurie qui, ce jour-là, devient aussi tapageuse qu'un champ de bataille. Les détonations se croisent, se succèdent sans intervalle, le plomb fouette les cimes sans relâche; sans relâche aussi les cadavres des freux dégringolent et viennent s'ajouter aux cadavres. Les vieux, les pères et les mères désespérés, je le suppose, mais encore plus terrifiés, se sont dérobés à tire-d'ailes à la catastrophe ; privée de ses guides, croyant à la fin du monde, la jeunesse se contente de tournoyer, avec de grands cris, au-dessus de ses repaires, et le fusil peut choisir ses victimes. Franche-

ment, nos voisins ont des sports que nous leur envions plus que celui-là.

L'alouette, une mère Gigogne exemplaire, en est déjà à sa seconde couvée. Le rossignol est devenu muet. On ne l'entend pas plus la nuit que le jour; il est devenu père de famille et il sait que ses enfants préféreront le moindre vermisseau à la plus mélodieuse de ses chansons; quand il s'agissait de charmer sa compagne ou de tromper l'ennui que les jours de la couvaison avaient pour elle, à la bonne heure !

Avec des motifs bien moins honorables, le coucou, de son côté, se montre moins bavard; on ne l'entend plus guère que le matin et le soir, et à d'assez longs intervalles; le coucou a le cœur léger de tous les célibataires; le vin bu, au diable le verre! La fauvette grise cessera également de chanter à la fin du mois. Le roucoulement de la tourterelle va devenir la note dominante. Aimez-vous ce refrain doucereux? Pour moi, il me produit l'effet de ces beaux yeux qui restent tendres et langoureux même quand leur propriétaire vous demande de lui passer la moutarde. Les ortolans se montrent en abondance dans le Midi, où les chasseurs au filet capturent les jeunes de ces oiseaux, qui leur serviront d'appelants l'année suivante.

Au temps où le domaine de la couronne était placé en dehors du droit commun, les laissez-courre recommençaient avec le mois de juillet; ces chasses, auxquelles les officiers de la vénerie étaient seuls à prendre part, se motivaient par la nécessité de mettre les meutes en haleine; cependant, telles n'étaient pas les traditions de l'ancien régime, où l'on attendait que le cerf eût *touché au bois*, c'est-à-dire dégagé sa tête de la peau veloutée qui la couvre au moment du refait, en la frottant contre les arbres, pour le donner aux chiens.

Si la suppression de ces privilèges a valu à ces nobles animaux quelques coups de fusil de plus, en revanche, elle leur a assuré de complets loisirs pendant la période d'été, et ils en usent. Leur *refait* est complet, quoiqu'il lui faille encore quinze jours ou trois semaines pour arriver à sa complète maturité; ils se tiennent, en ce moment, dans les alentours des mares et des fontaines, et recherchent les bons gagnages où ils vont se charger de venaison.

Quelques daims donnent encore des faons. Les jeunes carnassiers sont sortis de la période d'allaitement; les renardeaux com-

mencent à prendre leurs repas aux abords du terrier, où la mère leur partage la proie qu'elle leur rapporte.

Les louveteaux ont quitté le liteau qui leur a servi de berceau, parcourent leur bois natal, mais sans en sortir, et reçoivent de leurs dignes parents les premières leçons de brigandage, aux dépens du gibier le plus souvent.

C'est dans ce mois que naissent les petits d'un joli petit animal, d'un voisinage désagréable pour les propriétaires d'espaliers, le loir; le sommeil hivernal qui l'a longtemps soustrait aux incitations printanières, la nécessité de prendre le temps de se frotter les yeux en s'éveillant, l'ont mis en retard sur tous les autres quadrupèdes.

La pêche est entrée dans sa période d'activité; cependant, lorsqu'une température inclémente a retardé le frai, les poissons étant sans appétit tant qu'ils se trouvent sous son influence, les profits de la ligne sont encore modestes, au moins pendant la première moitié du mois. Ce ne sera que le matin et le soir que l'on pourra réaliser quelques captures; et puis, comme à la chasse du bécasseau, si bredouille il y a, elle s'encadre si agréablement à ces heures privilégiées, que l'on ne songe pas à la maudire.

Les lignes de fond tendues pendant la nuit vous donneront des anguilles en bon nombre et quelques perches qui, après le brochet, sont les premières débarrassées, de toute la population aquatique. Les nasses drues prennent du goujon et des anguilles; en amorçant avec quelque libéralité et surtout en ajoutant à ses pelotes une substance suffisamment odoriférante, l'épervier ramènera force blanchaille; mais, pour que filets et lignes soient en mesure de faire merveille, il faut du soleil et de la chaleur.

G. de Cherville.

Le Gérant : H. Dutertre.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT. (CL)

UN MOMENT DE COLÈRE

I

Les domestiques de M. et Mme Escudier, à leur retour du spectacle, s'aperçurent avec étonnement que Monsieur et Madame n'étaient pas rentrés. Habituellement, quand Monsieur et Madame dînaient en ville, ils rentraient vers onze heures. La femme de chambre attendit. A trois heures du matin, Monsieur rentra seul. La femme de chambre, stupéfaite, demanda où était Madame.

— Madame ne rentrera pas. Vous pouvez vous coucher.

Le lendemain, les domestiques se levèrent de bonne heure pour avoir le temps de bavarder sur cet événement. Ils commencèrent par établir les faits : dans la journée de la veille, la femme de chambre, qui connaissait un auteur dramatique, avait reçu une loge pour les Bouffes du Sud ; sachant que les maîtres dînaient en ville, elle avait demandé à Madame la permission de sortir avec la cuisinière. Monsieur, qui se trouvait là, avait dit qu'il n'aurait pas besoin du valet de chambre et qu'on pouvait l'emmener aussi. Toute la domesticité était partie à sept heures, laissant Madame habillée, prête à sortir, et Monsieur finissant une lettre. On n'était pas allé chercher de voiture : la place était à quelques pas, et il faisait sec. Depuis ce moment, on ne savait plus rien. Qu'avait-il pu se passer ?

M. et Mme Escudier étaient mariés depuis un an. Ils étaient riches puisqu'ils habitaient, dans le quartier neuf de la plaine Monceau, un jolip etit hôtel coquettement meublé ; on voyait bien d'ailleurs que l'argent ne manquait pas : les fournisseurs n'avaient pas besoin de présenter leurs notes deux fois, et, à table, les questions pécuniaires n'avaient aucune part dans la conversation.

Mais le ménage était quelquefois orageux. Monsieur était doux, taciturne et entêté ; jamais il ne s'emportait, mais, quand une fois il s'était mis dans la tête de ne pas vouloir quelque chose.

il était impossible de le faire céder. Les domestiques ne l'aimaient pas, parce qu'il était froid et cassant. Madame était, naturellement, d'un caractère tout opposé : elle avait beaucoup de caprices et apportait à les satisfaire une passion véhémente ; elle faisait des scènes, criait, tempêtait, et, en fin de compte, c'était toujours elle qui souriait la première et venait embrasser son mari. Elle était jalouse, n'aimait pas que son mari sortît seul, surtout le soir, et aurait voulu lire toutes les lettres qu'il recevait ; mais il défendait obstinément son indépendance, ne voulait pas dire d'où il venait, et prétendait rester maître de sa correspondance. En somme, les deux époux paraissaient s'adorer ; mais la vie commune n'était pas sans difficultés.

Ils voyaient peu de monde, et la plupart des personnes qui fréquentaient la maison étaient de la famille ou des amis de Monsieur. On entendait quelquefois parler des parents de Madame, mais ils ne venaient jamais.

Après avoir commenté toutes ces circonstances, les domestiques n'y trouvèrent aucune raison de nature à expliquer pourquoi Madame avait découché. Le valet de chambre n'y tint pas, et demanda formellement à Monsieur s'il fallait mettre le couvert de Madame et quand elle reviendrait.

— Continuez le train ordinaire, lui fut-il répondu, et laissez-moi tranquille.

On mit le couvert de Madame pour déjeuner, puis pour dîner. A partir du lendemain, on ne le mit plus.

Monsieur était sombre et ne disait pas une parole ; il restait absent des journées entières. Deux ou trois personnes parmi celles qui venaient le voir purent le trouver chez lui, mais on ne sut pas ce qu'il leur avait dit. Ce mystère devenait insupportable.

La femme de chambre eut l'idée d'aller voir sa camarade de la maison où M. et Mme Escudier devaient dîner le jour de l'événement ; elle y apprit qu'on les avait attendus jusqu'à huit heures et qu'on ne les avait pas vus. Peut-être avaient-ils écrit, mais il n'était pas arrivé de dépêche ce soir-là. L'absence de Madame devenait de plus en plus inexplicable. Il fallait qu'il fût survenu quelque chose d'extraordinaire tout de suite après le départ des domestiques, pour que M. et Mme Escudier eussent ainsi manqué de parole. Et où avaient-ils dîné ? Ce n'était pas chez eux : si, une fois seuls, ils avaient eu la fantaisie de ne pas sortir et de dîner en tête à tête, ils auraient bousculé le buffet de la salle à

manger et l'armoire de l'office : rien n'avait été dérangé. Et puis, Madame n'avait pas emporté de bagages, pas même une valise, pas même un sac de nuit. Elle était partie en toilette du soir, sans rien à la main, et elle n'était pas rentrée.

L'histoire ne tarda pas à se répandre dans le quartier. Elle ne pouvait intéresser directement que les fournisseurs de la maison, qui connaissaient M. et Mme Escudier ; ils disaient que Madame était une dame bien gentille et qu'elle ne devait pas être heureuse. Ils en parlèrent à leurs connaissances et l'affaire fit du bruit. Le peuple aime les choses mystérieuses, mais à condition qu'on finisse par lui dire le secret ; il consent à suspendre sa curiosité pendant les actes d'un drame, mais il sait qu'elle sera satisfaite au cinquième acte. Il veut avoir le dernier mot du mystère.

On se mit donc à chercher ce qu'avait pu devenir Mme Escudier ; on se perdit en conjectures sur ce qui avait dû se passer, le jour de sa disparition, entre sept heures du soir et trois heures du matin ; on observa le visage de M. Escudier quand il sortait ou rentrait, et on lui trouva l'air étrangement soucieux. Il se forma des groupes devant l'hôtel ; on y discutait les circonstances possibles de ce drame intime ; des plaisants inventèrent toute une histoire qu'ils racontaient aux passants, et les sergents de ville durent intervenir pour faire circuler la foule.

Les gens sérieux du quartier, pères de famille et patentés, désapprouvaient ces attroupements, mais estimaient que la justice aurait dû se mêler de l'affaire : il n'est pas admissible que, dans un pays civilisé, on puisse faire disparaître sa femme sans avoir de comptes à rendre à personne. Les gens riches ont des accointances avec la police et on ne leur demande rien dans des cas où un pauvre diable serait arrêté sans délai.

D'autre part, on s'étonnait que la famille de la jeune femme n'eût pas encore paru. On peut être brouillé avec ses enfants : ce n'est pas une raison pour les laisser tuer sans rien dire. Peut-être les parents de Mme Escudier ne savaient-il pas ce qui s'était passé. Il aurait dû se trouver quelqu'un pour avoir la charité de les prévenir. Et les groupes se reformaient aux abords de la maison, avec des attitudes curieuses et menaçantes ; on ne tenait plus compte des injonctions des agents, et l'ordre commençait à être compromis dans la rue, si bien qu'un jour le commissaire de police se présenta chez M. Escudier.

— Monsieur, lui dit cet habile fonctionnaire, il se produit

depuis quelques jours, autour de votre maison, un tumulte regrettable dont je ne m'explique pas bien la cause. J'ai commencé par envoyer des agents pour dissiper l'agglomération du public, mais les rassemblements se reforment à mesure qu'on les disperse, et j'ai dû me préoccuper de ce qui les motivait. J'ai recueilli des rumeurs singulières auxquelles je ne puis attacher aucune créance; mais je voudrais être en mesure d'y répondre, aussi bien dans votre intérêt que dans celui de l'ordre, et je suis venu pour vous demander quelques explications qui me mettent en mesure d'agir en connaissance de cause.

Le commissaire de police avait eu quelque peine à arriver au bout de sa phrase : il s'attendait à être interrompu dès les premiers mots et n'avait pas préparé un discours. Mais il se trouvait en présence d'un homme impassible qui l'écoutait tout le temps sans desserrer les lèvres et en le regardant entre les deux yeux.

Lorsqu'il se fut tu, M. Escudier lui répondit :

— J'ai en effet remarqué, monsieur le commissaire, que des groupes stationnaient devant ma porte; j'ignore ce qui peut y donner lieu. Je n'en ai jusqu'à présent éprouvé aucun dommage et je ne formule pas de plainte. Si cela gêne la circulation sur la voie publique, s'il en résulte un trouble quelconque pour la tranquillité du quartier, il vous appartient sans doute de prendre les dispositions nécessaires pour faire cesser cet état de choses. Je serai charmé, pour ma part, de n'avoir plus à traverser cette haie de populaire toutes les fois que je veux entrer ou sortir.

Cela dit, M. Escudier se renfonça dans son fauteuil comme un homme qui a fini de parler.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur, reprit le commissaire de police très poliment, que la situation actuelle ne saurait se prolonger. Les attroupements dont vous êtes l'occasion n'ont pas encore un caractère inquiétant : c'est un mouvement restreint et localisé ; mais si l'on n'y mettait ordre promptement, l'émotion pourrait se propager dans les quartiers voisins, et, le jour où l'on saurait qu'il y a ici un commencement d'agitation, c'est tout Paris que vous auriez sous vos fenêtres.

— Je serais vraiment désolé, monsieur le commissaire, que cela pût créer au gouvernement la moindre difficulté, mais ce n'est pas moi que cela regarde. S'il se produit des désordres dans la rue, vous avez à votre disposition, pour les prévenir ou les réprimer, des brigades d'agents de police ; si elles ne suffisent

pas, on n'a qu'à faire venir de la ligne, et, si le mouvement prend une extension redoutable, on peut employer le canon. Mais je ne comprends pas pourquoi vous vous adressez à moi dans cette circonstance. Que voulez-vous que j'y fasse?

— Puisque vous me le demandez, monsieur, je vais vous le dire : ce qui motive l'émotion de cette foule dont vous avez vous-même remarqué la présence insolite dans une rue habituellement tranquille, c'est la disparition de Mme Escudier. Je ne sais ce qui a pu donner naissance aux bruits qui courent, mais on raconte que, depuis plusieurs jours, Mme Escudier n'a pas reparu chez elle, et l'on va jusqu'à vous accuser d'un crime. Je ne doute pas que ces rumeurs soient dépourvues de toute vraisemblance; mais si vous vouliez bien me dire quelques mots d'explication au sujet de l'absence de votre femme, je pourrais faire démentir les récits qui ont cours, rassurer l'opinion publique et calmer une fâcheuse effervescence.

M. Escudier se leva et, d'une voix brève, mit fin à la visite en ces termes :

— Je n'ai pas d'explications à vous donner, monsieur le commissaire, sur la disparition de Mme Escudier. Le fait qu'elle n'est pas ici ne saurait constituer à ma charge aucune infraction aux lois et règlements de police, et, si l'on m'accuse d'un crime, c'est à l'autorité judiciaire d'en rassembler les preuves.

Le commissaire de police n'avait plus qu'à se retirer; il n'avait recueilli de sa visite aucun renseignement propre à satisfaire la curiosité publique; mais, pour mettre sa responsabilité à couvert, il rédigea un rapport détaillé sur ce qui se disait dans le quartier, sur l'entretien qu'il avait eu avec M. Escudier et sur la disposition des lieux. Ce fut la première pièce du dossier.

La presse ne pouvait rester longtemps étrangère à ces événements. Déjà quelques journaux avaient reçu de leurs abonnés des lettres dans lesquelles ceux-ci se plaignaient qu'on ne fît jamais mention dans leur journal des accidents et des crimes qui se produisaient dans le quartier de la plaine Monceau. Il semblait que toute la publicité fût réservée pour les quartiers du centre ou pour quelques faubourgs privilégiés, comme si les différentes parties de la ville n'avaient pas droit au même traitement depuis l'annexion.

Mais aussitôt que l'affaire eut fait l'objet d'un rapport de police, les journaux commencèrent à en parler. Ce fut d'abord à mots

couverts : on se bornait à dire que le plus riche des quartiers neufs était en proie à une vive émotion, par suite de la disparition subite et inexpliquée d'une jeune femme appartenant au meilleur monde, mais qu'on ne voulait pas se faire prématurément l'écho des graves accusations qui se formulaient tout bas. Le lendemain, un journal plus hardi, ou plus pressé d'argent, donna des initiales et imprima tout au long le nom de la rue, dans le vilain espoir que la famille viendrait peut-être lui demander de n'en pas dire davantage. Ce fut la *Petite Gazette* qui donna les détails les plus complets : un de ses rédacteurs connaissait l'auteur dramatique qui avait donné la loge à la femme de chambre; il put ainsi se mettre en rapports avec elle, et, grâce aux indications qu'elle fut flattée de lui fournir, il fut en mesure d'annoncer à ses lecteurs que la jeune femme s'appelait Léonore et son mari Gustave; il décrivit le mobilier et donna quelques renseignements sur les habitudes de la maison.

Ce numéro tomba sous les yeux des parents de Mme Escudier; le père, M. Champion, accourut chez son gendre et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'avez-vous fait de ma fille?

— Je n'en ai rien fait, monsieur.

— Où est-elle?

— Je n'en sais rien.

— Alors, vous ne voulez rien dire?

— Non, monsieur.

M. Champion comprit tout de suite qu'il perdrait son temps à insister; il fit causer les domestiques, se présenta chez le commissaire de police, et, après avoir recueilli toutes les indications possibles, alla trouver le préfet de police.

Celui-ci lui expliqua tranquillement qu'il y a tous les jours des femmes qui disparaissent du domicile conjugal; il eut même l'obligeance de lui communiquer une statistique dressée, avec beaucoup de soin, par un sous-chef de bureau de la Préfecture, et de laquelle il résultait que la moyenne annuelle de ces disparitions était beaucoup plus élevée pour les femmes de vingt et un à trente-cinq ans que pour les femmes plus jeunes ou plus âgées.

Le père, désolé, se récria contre l'hypothèse que contenait cette communication; il répondait de sa fille, et d'ailleurs, à supposer qu'elle eût volontairement quitté son mari, elle aurait annoncé son intention ou expliqué sa fuite, elle aurait emporté des bagages

et surtout le mari n'aurait pas accepté ce départ avec une aussi incroyable résignation. Mais le préfet de police lui imposa ce dilemme : Ou bien Madame votre fille est partie volontairement ; je vais vous adresser au chef de la police municipale qui mettra à votre disposition des agents habitués à ce genre de recherches ; vous en serez quitte pour quelques billets de mille francs, mais je doute du succès en l'absence de tout indice. Ou bien il y a eu un crime, comme vous paraissez le croire ; je n'ai pas d'éléments suffisants pour en prescrire spontanément la recherche ; mais vous pouvez vous adresser au procureur de la République, qui, sur votre dénonciation, mettra en mouvement les rouages de la justice.

C'était bien grave ; mais le malheureux père, après en avoir délibéré avec sa femme et quelques amis, après avoir envoyé à M. Escudier le notaire de la famille qui ne put obtenir aucun éclaircissement, pensa qu'il ne pouvait prendre son parti de la disparition de Léonore, et se décida à saisir l'autorité judiciaire.

Le procureur de la République se fit expliquer la situation. M. et Mme Champion étaient de riches propriétaires dont Léonore était la fille unique. Ils avaient connu Gustave Escudier à la campagne chez des amis honorables. Gustave était lui-même d'une bonne famille qui avait eu de la fortune, mais qui n'en avait plus. On ne savait rien de fâcheux sur son compte, si ce n'est qu'il était sans argent et sans position. On n'avait pas cru pouvoir encourager ses assiduités auprès de Mlle Champion ; mais celle-ci s'était éprise d'une grande passion pour ce beau cavalier. Les parents avaient refusé de consentir au mariage ; la jeune fille avait déclaré qu'elle n'aurait jamais d'autre mari. On s'était obstiné de part et d'autre, et quand, à sa majorité, Mlle Champion avait voulu passer outre, les parents s'étaient laissé notifier les actes respectueux. Malheureusement, Léonore, une fois majeure, avait la libre disposition d'une fortune qui lui avait été laissée par sa tante, et le jeune homme devait bien le savoir. Le mariage s'était fait contre la volonté, formellement exprimée, des parents, et, depuis lors, toutes relations avaient été rompues.

On savait, par les domestiques et par les amies d'enfance de Léonore qui continuaient à la voir, que le ménage était troublé, qu'il y avait fréquemment des scènes violentes entre les deux époux. Le mutisme dans lequel se renfermait M. Escudier autorisait à tout croire ; car il n'avait aucun intérêt à faire le silence

sur les torts de sa femme si elle en avait, ou à cacher les motifs de son absence s'il les connaissait. Sans doute, il répugnait à l'esprit d'imputer un assassinat à un homme que son éducation et son milieu semblaient mettre à l'abri de pareils soupçons. Mais il n'était pas impossible que cet homme, d'une nature concentrée, se fût laissé emporter par un mouvement de colère, et que, le crime commis, il eût appliqué toutes les ressources d'un esprit cultivé à en faire disparaître les traces.

Le procureur de la République avait peine à croire qu'un homme dans la situation de M. Escudier eût pu commettre une action aussi épouvantable; il savait, d'ailleurs, combien il est difficile de faire disparaître un cadavre. Si le mari était revenu de voyage sans sa femme, on aurait pu croire qu'il l'avait jetée dans un précipice, noyée dans une rivière ou étouffée au fond d'un bois. Mais il n'avait pu sortir de chez lui qu'à sept heures du soir; il y était entré à trois heures du matin. Ce n'était pas en huit heures qu'il avait pu trouver le temps nécessaire à l'exécution du crime. Seulement, il était légitime d'exiger de lui des explications sur l'emploi de son temps et sur les causes qu'il pouvait attribuer lui-même à cette anormale disparition.

Gustave Escudier reçut le lendemain l'invitation de se présenter au cabinet du procureur de la République pour affaire le concernant. Ce magistrat, en le voyant entrer, fut frappé de l'expression de sombre volonté qui était empreinte sur ce visage; on y lisait dès l'abord une résolution froide et une pleine possession de soi-même. Gustave Escudier s'assit sans rien dire, en regardant attentivement le procureur de la République. Les deux hommes s'observaient avant d'en venir aux mains. Le procureur attendit un instant, dans l'espoir que son vis-à-vis trahirait, par ses premiers mots, un sentiment quelconque; mais, le silence se prolongeant, il dut engager lui-même la conversation.

— Je vous ai fait venir, monsieur, pour vous demander des explications sur la disparition de Mme Escudier. Je vous préviens que j'ai été saisi de l'affaire par la famille de votre femme, et j'espère que vous ne persisterez pas devant moi dans l'attitude que vous avez eue lors de la visite que vous a faite le commissaire de police. Les circonstances qui ont accompagné cette disparition sont assez graves pour que la justice ait le devoir de vous en demander compte.

— Je n'ai pas autre chose à vous dire, monsieur le procureur

de la République, que ce que j'ai déjà répondu aux personnes qui m'ont interrogé à ce sujet : je ne sais pas où est Mme Escudier.

— Dans quelles circonstances est-elle partie de chez vous ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Comment, monsieur ! s'écria le magistrat interloqué. Vous oubliez que vous parlez au représentant de la justice : je suis en mesure de vous en faire souvenir.

— Je ne sais pas à quel titre vous vous permettez de me questionner sur ce qui se passe chez moi, et je trouve votre curiosité parfaitement indiscrète.

— Il ne saurait y avoir d'indiscrétion dans l'exercice d'une mission légale. Je vous invite à me répondre et à le faire convenablement.

— Donnez-moi l'exemple en ne vous mêlant pas de mes affaires sans en être prié.

— Je suis obligé de me mêler de vos affaires, repartit le procureur qui commençait à s'impatienter ; avant de donner suite à la plainte, j'avais désiré en causer avec vous, dans l'espoir que les explications que vous m'auriez fournies de bon gré m'auraient mis à même de calmer les angoisses d'une famille justement alarmée ; mais vos réponses justifient toutes les suppositions.

— De quelles suppositions voulez-vous parler ? demanda Gustave Escudier.

— Vous avez tué votre femme.

— Monsieur, vous êtes un impertinent !

— Prenez garde, monsieur : vous outragez un magistrat.

— C'est vous qui m'avez outragé le premier, en dirigeant contre moi une allégation qui n'est pas de mise entre gens bien élevés. Désignez-moi deux de vos amis ; je les mettrai en rapport avec les miens, et nous leur soumettrons le différend.

— Une provocation ! C'est bien. Vous pouvez vous retirer. Je saurai bien vous forcer à répondre.

— Ce n'était pas la peine de me déranger si vous n'aviez pas autre chose à me dire.

Les deux interlocuteurs se séparèrent froidement.

Le procureur de la République était indigné et exaspéré. Il avait l'habitude de parler à des gens humbles qui s'efforçaient de ne pas le contrarier et lui témoignaient une soumission respectueuse, et il ne pouvait admettre la prétention de Gustave Escudier

de traiter avec lui d'égal à égal. Il avait été sur le point de le faire arrêter, séance tenante, sous la prévention d'outrages à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions; puis il avait craint de s'engager dans une fâcheuse affaire en ouvrant des poursuites sur un incident tout personnel. Il est toujours désagréable d'avoir à dire qu'on a été traité de haut en bas.

Il avait d'ailleurs un moyen, parfaitement régulier, de faire comprendre à son adversaire qu'on ne se joue pas ainsi de la justice : c'était de faire suivre à la procédure sa marche normale. Le jour même, il transmit les pièces au juge d'instruction, avec son réquisitoire, et le lendemain le commissaire de police, accompagné de deux agents, se présentait chez M. Escudier, porteur d'un mandat d'amener. Le prévenu ne fit aucune résistance et aucune observation. Il fut, conformément à la loi, conduit dans les vingt-quatre heures devant le juge d'instruction, qui lui fit subir un premier interrogatoire.

Interpellé sur le point de savoir s'il voulait répondre, le prévenu Escudier déclara que le mandat d'amener avait modifié la situation : jusqu'alors il avait été un citoyen agissant dans la plénitude de sa liberté, il avait estimé n'avoir pas à répondre à des questions qu'on n'avait pas le droit de lui faire et il s'était comporté à l'égard des visiteurs, du commissaire de police et du procureur de la République, comme avec des importuns sans mandat. Maintenant qu'il était sous la main de la justice, il n'avait plus de raisons pour ne pas se prêter à l'accomplissement de l'œuvre judiciaire; il ne se considérait pas vis-à-vis du juge d'instruction comme un homme en face d'un homme, mais comme un prévenu en face d'un représentant de la loi, et il était disposé à répondre aux questions qui lui seraient adressées, en tant qu'elles se rattacheraient à la prévention.

En conséquence, il déclina ses nom, prénoms, âge, profession, demeure et lieu de naissance, il affirma au juge d'instruction, qui le lui demandait, qu'il savait lire et écrire, qu'il n'avait jamais été au bagne, qu'il avait satisfait aux obligations du service militaire et qu'il ne se connaissait pas d'antécédents judiciaires. Mais quand le magistrat instructeur lui demanda s'il avait tué sa femme, il se borna à répondre :

— Non.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Quand est-elle partie ?

— Le mardi 14, entre sept heures et sept heures et demie.

— Quelles circonstances ont motivé son départ ?

— Je n'en dois compte à personne.

Le juge d'instruction lui fit remarquer que ce refus systématique de répondre aggravait singulièrement son cas et constituait même, à vrai dire, la seule charge sérieuse qui pesât sur lui.

Il répliqua, avec un imperturbable sang-froid, qu'on ne pouvait pas le poursuivre pour le fait que sa femme était partie du domicile commun, et c'était la seule chose qu'il avouât.

— Vous m'accusez d'avoir tué ma femme, disait-il ; je le nie. C'est à vous d'en faire la preuve. Montrez-moi le cadavre. Je ne peux pas prouver que je n'ai pas tué ma femme; prouvez-moi que je l'ai tuée.

— Mais quelles raisons avez-vous pour refuser des éclaircissements qui vous sauveraient d'une accusation capitale ? S'il s'agit de faits d'une nature délicate qui intéressent l'honneur de votre nom, vous devez avoir assez de confiance dans la justice de votre pays pour savoir qu'ils ne seront pas divulgués. Le devoir professionnel du magistrat, aussi bien que son honneur personnel, vous en est garant. Si vous ne répondez pas, c'est que vous avez quelque chose à cacher. Mais il est de votre intérêt de parler; car ce que vous pouvez avoir à cacher ne serait jamais aussi grave que ce dont vous êtes accusé.

— Je ne répondrai à aucune question qui ne se rattache pas directement au fait dont je suis accusé. Alléguez des preuves; j'en discuterai la valeur. La disparition de ma femme n'est pas une preuve que je l'aie tuée.

Le juge, à la suite de cet interrogatoire, décerna un mandat de dépôt contre Escudier et commença l'instruction.

II

L'émoi du quartier s'était calmé aussitôt qu'on avait su l'arrestation d'Escudier; maintenant qu'il était entre les mains de la justice, on ne doutait pas que la lumière se fît sur cette ténébreuse affaire. Mais les journaux s'étaient jetés avec avidité sur cette aventure qui arrivait à point pour défrayer leur rédaction à un moment où la politique chômait. Ils ouvrirent pour leur propre compte une enquête approfondie et fouillèrent sans scrupules

dans la vie la plus intime de toute la famille Champion et de toute la famille Escudier. On insinua que la fortune de M. Champion avait pour origine des fournitures militaires qui avaient donné lieu de suspecter sa probité, et l'on découvrit qu'un oncle de Gustave était mort dans une maison de santé. L'instruction n'avait pas à se préoccuper de ces vains commentaires : elle ne pouvait s'attacher qu'à des faits précis et positifs.

Le juge d'instruction fit d'abord comparaître comme témoins les domestiques, qui déposèrent ce qu'ils savaient. Ils avaient assisté à des discussions assez vives qui prenaient généralement naissance dans la jalousie de Madame ou dans l'irritation de Monsieur contre les parents de Madame; mais le désaccord ne s'était jamais manifesté autrement que par des éclats de voix. Sur les faits qui avaient pu se produire le mardi 14, ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient partis à sept heures, laissant M. et Mme Escudier chez eux, prêts à sortir, qu'ils ne les avaient pas trouvés à leur retour, et que Monsieur était rentré seul à trois heures du matin. Cependant le ton général de leurs dépositions était défavorable : soit qu'ils n'aimassent pas leur maître, soit qu'ils eussent un intérêt d'amour-propre à voir mener à bien une accusation dont ils avaient fourni les premiers éléments, ils exprimaient la conviction morale qu'il avait dû se passer quelque chose d'abominable.

Quant aux voisins, personne n'avait remarqué si M. et Mme Escudier étaient ou non sortis ce soir-là, ensemble ou séparément. La difficulté d'établir ce premier point mit en éveil la sagacité du magistrat : Escudier, dans les quelques mots qu'il avait consenti à dire, avait déclaré que sa femme était partie entre sept heures et sept heures et demie. Puisqu'il le disait, ce devait être faux. Un homme de sa trempe n'avait dû rien laisser échapper par inadvertance, et, s'il avait fourni cette indication, ce ne pouvait être que pour égarer l'instruction sur une fausse piste. Alors ce devait être dans la maison que Mme Escudier avait été assassinée, peut-être sans préméditation, dans un moment de colère. Entre sept heures et minuit, heure à laquelle étaient rentrés les domestiques, l'assassin avait eu cinq heures pour faire disparaître les traces de son crime.

Il n'était pas à croire qu'il eût transporté le cadavre au dehors : il n'aurait pu le porter sur son dos à travers les rues de Paris, il lui aurait fallu une voiture et il était même impossible qu'il eût

introduit ce cadavre dans la voiture et qu'il l'en eût extrait sans la complicité du cocher. Or il n'avait pas eu le temps de préparer cette complicité puisqu'il ne savait pas, une heure d'avance, que tous les domestiques sortiraient ce soir-là. Bien qu'il fût inadmissible que le cocher eût transporté un cadavre sans s'apercevoir de rien, on chercha si une voiture avait chargé ce soir-là devant la porte ou aux environs, et cette recherche fut vaine.

Tout donnait donc à penser que le cadavre devait être caché dans la maison. D'autre part, il y avait une circonstance qui semblait indiquer la préméditation : la femme de chambre n'avait demandé que la permission de sortir avec la cuisinière ; Escudier, qui n'était pas bon pour les domestiques, avait spontanément offert de laisser sortir le valet de chambre. Il avait voulu se ménager ainsi l'occasion de rester seul avec sa femme.

On fouilla non seulement tous les recoins et toutes les armoires, de la cave au grenier, mais les barriques et les ballots, on sonda les murs, on creusa le sol, on leva les lames des parquets et les marches des escaliers : on ne trouva rien.

Il fallut en revenir à la première hypothèse : c'était qu'Escudier avait emmené sa femme et l'avait attirée dans un endroit écarté où l'on retrouverait, un jour ou l'autre, le corps dans un état de décomposition avancée qui ne permettrait plus d'en constater l'identité. Ce serait un cadavre inconnu à ajouter à ceux qu'on retrouve journellement en draguant la Seine ou en allant déjeuner dans les bois. Il était probable qu'Escudier n'aurait pas commis le crime à Paris même : il devait trop bien savoir combien il est difficile de cacher longtemps les traces d'un meurtre sur un territoire qui est continuellement sillonné en tous sens par les passants et surveillé, sans qu'on s'en doute, par une police dont l'effectif est celui d'une armée. Il avait même eu le temps de conduire sa femme très loin ; en supposant qu'il lui eût fait prendre un des trains rapides qui s'éloignent de Paris, dans toutes les directions, vers huit heures, il avait pu, en deux heures, la mener à trente lieues, avoir deux heures devant lui pour accomplir son criminel dessein, repartir vers minuit et être rentré chez lui à trois heures du matin. C'était donc dans un rayon de trente lieues autour de Paris qu'il aurait fallu chercher le cadavre, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas à y songer.

Les parents de Léonore furent entendus à leur tour et firent porter leur déposition principalement sur les mobiles qu'on pou-

vait attribuer au crime. On ne pouvait plus l'expliquer par un mouvement subit de fureur, puisque, dans ce cas, le meurtre aurait été commis sur place et aurait laissé quelques vestiges. L'hypothèse d'un voyage impliquait une résolution longuement mûrie et froidement exécutée ; on pouvait croire alors que la cupidité n'était pas étrangère à ce lugubre drame : il était plausible qu'Escudier, après avoir fait un mariage très avantageux sous les apparences d'un mariage d'inclination, eût voulu se débarrasser de la femme et garder l'argent. Cela lui était d'autant plus facile que toute la fortune de Léonore était en titres au porteur.

Il fallait donc rechercher si les valeurs avaient disparu de la maison pour être soustraites à la revendication des légitimes héritiers. Le juge d'instruction se transporta au domicile du prévenu et procéda à une perquisition minutieuse dans tous les papiers : il trouva la fortune intacte. Mais, au cours de ses recherches, il mit la main sur une pièce qui était de nature à faire peser sur Escudier les plus graves suspicions : c'était le testament de Léonore, qui instituait Gustave Escudier légataire universel, et qui était daté de six jours avant le crime.

C'était un grand pas que venait de faire l'instruction ; on connaissait désormais l'intérêt qu'avait le mari à supprimer sa femme. Il y avait cependant une objection, c'est que, pour hériter, il aurait dû produire l'acte de décès de sa femme, et, en la faisant disparaître, il s'était mis hors d'état de faire dresser cet acte. Mais il était facile d'y répondre : tant que le décès de Léonore n'était pas régulièrement constaté, Escudier restait en possession de la fortune, comme administrateur de la communauté, et personne n'avait rien à lui demander ; si, plus tard, le décès venait à être établi, le testament était là pour écarter toute réclamation. C'était même habilement combiné.

Il y avait enfin une circonstance qui aggravait tous les jours la situation du prévenu. Plus le temps s'écoulait, plus l'affaire avait de retentissante publicité, plus il devenait impossible de soutenir que Mme Escudier fût partie de son plein gré. Quelques journalistes, par esprit de contradiction et de paradoxe, avaient entrepris de soutenir cette thèse que Mme Escudier était allée tout simplement, avec l'assentiment de son mari, faire un voyage dont ils ne voulaient pas révéler l'objet ; mais cette interprétation ne tenait pas debout devant les proportions que le procès avait

prises. Il était évident, en effet, que Mme Escudier serait revenue aussitôt qu'elle eût appris l'accusation dirigée contre son mari : le jeune ménage ne pouvait avoir aucun intérêt assez important et assez mystérieux pour être préféré à la liberté, à la vie et à l'honneur de l'un des époux. Chaque jour apportait donc une aggravation aux charges redoutables qui pesaient déjà sur Escudier ; il n'y avait malheureusement qu'une explication au silence et à l'absence de sa femme : c'est qu'elle était morte.

Cependant le juge d'instruction hésitait encore : en magistrat intègre et consciencieux, il s'attachait à découvrir toute la vérité et il désirait ne clore l'instruction qu'après avoir rassemblé un faisceau de preuves incontestables. Il avait déjà recueilli les plus justes présomptions : le fait de la disparition n'avait besoin que d'être constaté ; l'intérêt du prévenu à commettre le crime était établi ; l'emploi de son temps pendant la soirée et une partie de la nuit du mardi 14 n'était pas justifié, et son attitude depuis le premier jour, avant et pendant l'instruction, était au plus haut degré compromettante. Mais il manquait le corps du délit ; il n'y avait pas de pièces à conviction. Ce fut, comme il arrive souvent, le hasard qui se chargea de combler cette lacune.

Des canotiers qui louvoyaient en joyeuse compagnie aux alentours du pont d'Asnières ramenèrent au bout de leur gaffe un vêtement de femme qui étonna le personnel de l'embarcation par sa richesse, inusitée dans ces parages. C'était une sortie de bal taillée à la dernière mode, en cachemire de l'Inde noir bordé de passementeries d'or. On porte peu de ces vêtements sur la Seine, et surtout on ne les y laisse pas tomber. Les demoiselles parlaient déjà d'en tirer parti, bien qu'il semblât avoir longtemps séjourné dans l'eau ; mais les jeunes gens, qui étaient sérieux et bons citoyens, insistèrent pour que cette épave fût déposée chez le commissaire de police, à défaut d'un bureau des naufragés dans la région. Ils comptaient d'ailleurs la reprendre au bout d'un an et un jour.

La sortie de bal, très fripée, fut portée à la préfecture de police, où elle éveilla l'attention du bureau des objets trouvés, et elle finit par arriver entre les mains du juge d'instruction. Elle fut immédiatement reconnue comme ayant appartenu à Léonore : la couturière qui l'avait confectionnée n'en avait fait qu'une de ce dessin ; les amies de Mme Escudier se rappelaient la lui avoir vue, et la femme de chambre témoigna, sous la foi du serment,

que Madame en était revêtue le mardi 14, à sept heures, au moment où elle allait sortir. Le rapport des experts constata que l'état de friperie du vêtement correspondait bien à la durée du séjour qu'il avait dû faire dans l'eau ; il aurait été difficile de s'en rendre compte par l'étoffe, qui ne pouvait guère être plus mouillée après plusieurs jours qu'après plusieurs heures d'immersion, et qui d'ailleurs était devenue sèche, lorsqu'elle fut soumise à l'examen des gens de l'art. Mais les procédés merveilleux dont dispose la science moderne permirent de constater avec une précision mathématique l'épaisseur de la couche qu'avait formée l'oxyde de cuivre sur les passementeries d'or.

Le juge d'instruction fit subir à Escudier un nouvel interrogatoire et se heurta encore au même parti pris de mutisme ou de dénégation.

— Avant de clore l'instruction, dit sévèrement le magistrat, je vous invite une dernière fois à entrer dans la voie des aveux. Vous pouvez avoir à invoquer des circonstances de nature à atténuer votre culpabilité et à vous concilier, dans une certaine mesure, l'indulgence des juges. En persévérant dans l'incroyable système que vous avez suivi jusqu'à ce jour, vous ne pouvez, au contraire, qu'aggraver votre position et encourir les dernières sévérités de la justice.

Escudier répondit avec une cynique forfanterie :

— Montrez-moi le cadavre.

— Je ne puis vous montrer le cadavre ; on ne l'a pas encore trouvé, mais on sait déjà où il faut le chercher. En attendant, je puis vous montrer ceci.

En disant ces mots, le juge découvrit la sortie de bal qui était étalée sur le dossier d'une chaise.

Escudier devint affreusement pâle et faillit s'évanouir. Il ne pouvait détacher ses regards de la sortie de bal, et ses yeux fixes au milieu de sa figure livide donnaient à sa physionomie une expression de terreur qui ne pouvait laisser subsister aucun doute.

— Où a-t-on trouvé cela? demanda Escudier d'une voix étranglée.

— Vous le savez mieux que moi, répondit le juge avec un sourire de satisfaction.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Escudier, atterré, semblait rouler dans sa tête les plus sinistres souvenirs.

— Persisterez-vous encore à nier? demanda le magistrat.

— Je persiste à nier.

Quelques jours après, le dossier était transmis à la chambre des mises en accusation, qui renvoya Escudier devant la cour d'assises de la Seine.

L'accusé, transféré de la maison d'arrêt de Mazas à la maison de justice de la Conciergerie, fut interpellé de déclarer le choix qu'il avait fait d'un conseil pour l'aider dans sa défense ; sur sa réponse qu'il n'avait fait et n'entendait faire aucun choix, le juge délégué par le président de la cour d'assises lui désigna un défenseur d'office.

C'était maître Bonfils, un jeune avocat de Gascogne qui donnait déjà de brillantes espérances par l'accent de sincérité qu'il apportait à défendre les plus mauvaises causes. Personne n'avait pu supposer qu'un homme dans la situation d'Escudier ne choisirait pas pour défenseur une des illustrations du barreau, et le choix de maître Bonfils éveilla bien des jalousies parmi les jeunes avocats, qui auraient déployé toutes les ressources de l'intrigue pour se faire désigner s'ils avaient soupçonné une pareille aubaine. La cause qui depuis plus de deux mois tenait en haleine la curiosité publique était appelée à un énorme retentissement et devait donner lieu à des débats qui passionneraient non seulement le public, mais le monde élégant. Il ne s'agissait pas là d'un de ces misérables assassinats qui se plaident devant les gardes municipaux et quelques rentiers désœuvrés, mais d'un drame mystérieux dont les acteurs appartenaient à la classe opulente. C'était l'occasion de débuter dans la carrière par un coup de maître et de conquérir la célébrité en un jour. Aussi ne fut-ce pas sans une émotion sincère que maître Bonfils parut pour la première fois devant l'accusé qui devait faire sa fortune.

L'accueil qu'il reçut n'eut rien d'encourageant : si Escudier n'avait pas choisi d'avocat, c'est qu'il n'en voulait pas avoir.

Le jeune méridional commença par protester avec exubérance de l'ardente conviction avec laquelle il entreprenait cette défense : il n'avait jamais cru à une culpabilité contre laquelle s'élevaient la naissance, la fortune, l'éducation et le caractère d'un honnête homme, victime d'une erreur du parquet et abusivement impliqué dans une poursuite que rien n'autorisait. Il se faisait fort de réduire en miettes l'accusation péniblement échafaudée, avec le concours de témoignages suspects, sur des in-

dices sans valeur. Quelle apparence y avait-il, en effet, qu'un galant homme dont le passé était irréprochable, les goûts simples et l'honorabilité au-dessus de toute atteinte, se fût subitement transformé en un odieux scélérat et n'eût pas craint de tremper dans le sang ses mains patriciennes ?

— Vous avez raison, répondit Escudier; je suis de votre avis.

— Je comprends, ajouta l'orateur, tout ce qu'il y a de délicat dans la situation qui m'est faite vis-à-vis d'un client comme vous ; mais je mettrai tous mes soins à m'acquitter de la difficile mission qui m'est confiée sans alarmer de justes susceptibilités. Je ne vous demanderai de la vérité que ce qui sera strictement indispensable pour les besoins de la défense ; je devine, sans que vous ayez besoin d'y faire allusion, qu'il y a dans votre affaire un secret de famille, d'honneur ou de conscience : vous pouvez être assuré que je toucherai cette plaie d'une main discrète. Je n'exposerai au grand jour des débats que ce qu'il vous plaira de livrer à la publicité ; mais il est nécessaire que, dans le secret de notre entretien, vous me parliez sans réticence pour que je puisse imprimer à la défense une direction utile. Il est bien entendu, n'est-ce pas, que nous plaidons l'innocence absolue?

— Mais, monsieur, répondit le client, je n'ai pas demandé d'avocat, je m'imagine que je saurai me défendre moi-même, et, tout en vous remerciant de m'avoir exprimé des sentiments auxquels je ne suis plus habitué depuis mon incarcération, je désire conserver la direction de ma défense.

— Cependant la loi exige que vous soyez assisté par un défenseur, à peine de nullité de la procédure.

— Eh bien ! la formalité se trouve remplie par le fait de votre désignation ; je ne pense pas que la loi prescrive une assistance matérielle qui dégénérerait promptement en obsession.

Il fallut que maître Bonfils, comme les autres, prît son parti de ne rien savoir ; dans ces conditions, la défense devenait singulièrement difficile. Un avocat à qui son client ne veut rien dire se trouve dans une situation qui non seulement est grosse de périls, mais qui frise le ridicule. Ce n'était plus, à proprement parler, une défense qu'il y aurait à présenter, mais une simple thèse à soutenir?

Maître Bonfils passa en revue tous les arguments qu'il y avait à faire valoir en faveur de son client, mais tout avait été déjà dit dans la presse et dans les conversations. Où trouver les éléments

d'un succès d'audience ? Comment réfuter l'accusation sans avoir ni une explication à donner, ni une pièce à produire, ni un témoin à décharge à faire entendre ?

Escudier était d'ailleurs l'accusé le plus désagréable qu'on eût jamais vu à la Conciergerie : il ne causait pas avec son gardien, n'avait besoin ni de l'aumônier ni du médecin, et éconduisait sans ménagements les membres des Sociétés de patronage qui, flairant en lui un condamné, se disposaient déjà à le ramener au bien et à le protéger lors de sa libération. Malgré tout, son avocat ne se tint pas pour battu et tâcha de le prendre à revers. Il vint un matin lui expliquer que sa conviction s'était modifiée depuis qu'il avait pris connaissance du dossier et qu'il serait peut-être plus habile d'avouer le meurtre et de l'expliquer, soit par une provocation, soit par un accès d'emportement irréfléchi. On pouvait ainsi obtenir le bénéfice de l'excuse ou des circonstances atténuantes et en être quitte pour la prison, tandis qu'en niant tout, on s'exposait à irriter le jury et la cour, et l'on risquait, sinon la peine de mort qui en tout cas serait commuée, au moins les travaux forcés. Il y avait enfin une ressource suprême : c'était de plaider la folie ; et cette tactique présentait un double avantage : d'abord l'avocat n'a pas besoin du concours de son client pour soutenir que celui-ci est fou ; ensuite la démonstration avait été d'avance rendue facile par l'attitude de l'accusé. Si l'on pouvait seulement obtenir que le cas fût soumis à l'examen des aliénistes, il faudrait vraiment jouer de malheur pour n'en pas trouver un qui conclût à l'irresponsabilité.

Escudier ne se prêta à aucune de ces combinaisons et s'obstina à décliner toutes les offres de son défenseur.

Enfin l'affaire fut inscrite au rôle des assises et le jour de l'audience arriva.

(*A suivre.*) Gaston Bergeret.

LE PROFESSEUR DE MAINTIEN

Les concours du Conservatoire offrent généralement une physionomie qui ne varie pas. Parmi toutes ces jeunes filles qui nous défilent sous les yeux, il y en a de vraiment jolies; il y en a même qui disent très passablement; mais qu'elles marchent donc mal pour la plupart! C'est pitié que de les voir entrer en scène ou en sortir. Rien d'aisé, de gracieux, ni de noble. Les unes trottent, les autres ont l'air d'enjamber, à chaque pas, un obstacle; d'autres ont la mine d'une personne qui s'accroche, aucune ne marche comme on marche, tout naturellement, pour aller d'un endroit dans un autre.

Et comme j'en faisais la remarque à une actrice, aujourd'hui fort connue, et qui a jadis passé, elle aussi, par l'enseignement du Conservatoire : « Il est bien probable, dit-elle, qu'elles ont un professeur de maintien comme nous, et le même qui nous a instruites. »

Un professeur de maintien! cela est fort nouveau. J'aurais compris un maître de danse. Car enfin, de quoi s'agit-il? de rendre le jeu des membres souple, agile et élégant; d'habituer le corps à exécuter avec facilité et grâce des mouvements de toute sorte; et c'est l'affaire de la danse. Mais la personne avec qui je causais m'apprit que le professeur de maintien au Conservatoire avait des visées plus hautes.

Vous vous rappelez, dans la comédie du *Bourgeois gentil-*

homme, M. Jourdain demandant à son maître de danse comment il fallait s'y prendre pour faire une révérence à une marquise?

« A une marquise? » dit le professeur.

Et le bourgeois gentilhomme, spécifiant bien, ajoute :

« Oui, à une marquise qui s'appellerait Dorimène. »

Et le maître de danse, qu'on ne prend jamais sans vert, enseigne à son élève la sorte de révérence qu'il demande.

Eh bien! le professeur de maintien fait exactement de même au Conservatoire. Il ne se contente pas d'enseigner à ses élèves des mouvements généraux, et pour ainsi dire le rythme du corps tout entier; il leur donne des leçons qui s'appliquent plus particulièrement à tel état ou telle circonstance. C'est, ou c'était (car j'ignore s'il est toujours là) un petit vieux, très vif, très pénétré de son importance, et qui avait pris l'habitude de tutoyer familièrement toutes ses écolières :

« Voyons! ma fille, attention. Tu attends ton amant... tu comprends bien, ton amant... ce que tu chéris le plus au monde. Il n'arrive pas, tu es inquiète. Tu fais un pas en avant, comme cela... tes petits seins doucement agités, comme cela..., bien, la bouche en forme d'O... un petit O... Montre tes petites dents blanches... pas toutes, celles de devant seulement; esquisse un sourire... comme cela... Tu vois, j'esquisse simplement... et maintenant, les bras arrondis... très bien.

« Ah! autre chose!... Il arrive; tu entends son pas, le pas de ton amant! Naturellement, tu tressailles... Allons! tressaille! la poitrine en avant, la tête légèrement rejetée en arrière, un petit mouvement d'épaules... le bras gauche en l'air, arrondi avec grâce; tu ramènes ta main droite sur ton petit sein gauche, par un geste brusque... comme cela... les yeux levés au ciel avec expression... il faut qu'on voie beaucoup de blanc... très bien...

« Au tour d'une autre, à présent. Toi, mon petit chat, tu vas être une reine, tu entends bien? une reine, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans le monde. Il faut donc que tu aies une démarche excessivement noble. Tu t'avances majestueusement, comme si tu marchais sur des nuages... Marche, pour voir, comme sur des nuages... Bien... Tu traverses a cour. Allons, mesdemoiselles, pas de calembour... C'est sérieux, nous ne sommes pas ici pour faire des jeux de mots. Les courtisans sont d'un côté, les dames de l'autre, comme c'est l'habitude chez les souverains. Tu t'avances en tendant la poitrine sans regarder

personne, mais tu fais, du côté des hommes, une légère inclinaison de tête, et une sorte de révérence très courte du côté des dames... Fais une courte révérence... Bon! Et maintenant, tu as à parler, je suppose, à ton premier ministre, tu veux renvoyer ta cour... Renvoie ta cour, que je voie comment tu renverrais ta cour. »

L'élève congédie d'un geste tous les assistants.

« Mais non, répond le maître, ce n'est pas cela. Tu les renvoies tous ensemble. Ce n'est pas ainsi qu'une souveraine doit s'y prendre. Tu congédies d'abord les dames, comme ceci, d'un geste gracieux et d'un bras arrondi que tu déploies lentement. Puis tu te tournes vers les hommes; tu les regardes à demi, tu tends le bras tout droit; tu laisses tomber la main en ne pliant que le poignet, que tu agites d'un mouvement lent et presque imperceptible. Voilà ce qui s'appelle une cour bien renvoyée. »

L'actrice qui nous donnait ces détails excelle en imitations burlesques. Et il fallait la voir, avec cet esprit endiablé des femmes, reproduire les scènes de sa première jeunesse et les charger encore. Elle faisait à la fois et les gestes pétulants du maître et l'air gauche de l'écolière; elle passait brusquement des grâces surannées du petit vieux à l'embarras ou au rire étouffé de la jeune fille. Il y avait dans tout cela un peu de caricature; mais on y sentait un fond de vérité.

Il faut convenir que voilà une singulière méthode d'enseignement. Il n'y aurait pas de raison, avec ce système, pour qu'on n'apprît pas aux élèves du Conservatoire les gestes, attitudes et grimaces que réclament toutes les circonstances de la vie : une femme demandant la grâce de son mari, présentant un placet au roi, refusant les propositions d'un séducteur, commandant un poulet à la marengo, arrangeant un plat de fraises, se coiffant d'un chapeau bleu ou cerise, etc., etc. Le cours pourrait ainsi se prolonger bien des années, sans que l'on eût passé en revue tous les mouvements possibles dans toutes les conditions de l'existence.

Ces jeunes filles n'auraient plus ensuite qu'une chose à apprendre, c'est à marcher, tout simplement, comme tout le monde marche, quand on marche pour marcher, et non pour aller au-devant de son amant ou traverser la cour. Il semble, d'ailleurs, qu'un maître ne puisse pas rendre grand service en ces sortes de

matières. La grâce de la démarche s'apprend à regarder comment se présentent les femmes comme il faut. L'exemple est le meilleur des maîtres. C'est lui qui enseigne à faire la révérence, et quand on la sait faire, on la proportionne tout naturellement aux gens à qui on l'adresse, et l'on n'a pas besoin, pour observer ces distinctions, des leçons particulières d'un maître de maintien.

C'est sans doute à cet enseignement du Conservatoire que nous devons un certain nombre de gestes convenus qui ont une signification précise au théâtre, bien que personne ne les fasse jamais dans le monde. Nestor Roqueplan, dans son livre charmant de *Parisine,* a remarqué, avec beaucoup de finesse, quelques-uns de ces mouvements qui, par une sorte de convention acceptée de tous, prennent un sens à la scène, et dont l'ensemble compose un formulaire à l'usage des comédiens.

Boutonner son gant caractérise spécialement le dépit et précède inévitablement le fameux mouvement oratoire du lorgnon; tourner son lorgnon prépare toujours une grande malice et annonce un trait fort piquant. Prendre son chapeau, le porter violemment sur sa tête et l'enfoncer avec une légère tape sur la forme exprime qu'on n'est pas content de la dame, ou qu'on va gifler le monsieur qui cause le grabuge. Si vous voyiez, par une lucarne de loge, un acteur porter son index au coin de l'œil, y tracer une virgule et laisser retomber son doigt d'un air de dépit, vous n'auriez pas besoin d'entendre un mot de la scène pour savoir qu'il est extrêmement ému, très fâché de l'être, et voudrait que l'on ne s'en aperçût point.

La fatuité insolente du Richelieu du XVIIIe siècle se marque dans un effet de chapeau bien connu. Le comédien prend le claque de ce temps-là par un coin, le balance un instant, et se l'envoie sous le bras gauche. Cette mimique se complète toujours par un petit geste d'époussetage exécuté avec le bout des doigts sur le jabot, d'où l'acteur chasse les grains noirs de tabac d'Espagne qui sont censés s'y être arrêtés. La tabatière joue encore un grand rôle dans les pièces de ce temps-là; si elle tournait entre les doigts, elle indiquait une impertinence à dire; en fermer le couvercle d'un petit coup sec marquait ou une résolution prise ou un trait vif arrivé à son adresse.

La tabatière a disparu de nos mœurs; mais la badine, en certains cas, la remplace sans trop de désavantage. Il faut convenir

pourtant que les comédiens du temps jadis, ayant plus d'accessoires à leur disposition, dans leur costume moins simple que le nôtre, possédaient aussi plus de ces moyens convenus d'expression. Je parlais de la badine, mais nos pères avaient la canne, et, au concours du Conservatoire, nous voyons encore un même élève, qui donne la réplique dans trois scènes de Molière, revenir chaque fois avec une canne différente. Joindre ses deux mains sur la pomme de sa canne, placée devant soi, de face, et s'appuyer sur elle en se courbant à demi signifie au théâtre le désespoir le plus profond, un découragement absolu; un léger tremblement imprimé à cette canne marque tantôt une peur bleue, et tantôt une indignation concentrée; la lever à demi, geste de menace; la frapper d'un coup unique et violent sur le sol accompagne une dénégation dont on ne démordra point, etc., etc.

Il est bien probable que ce sont là les enseignements du professeur de maintien au Conservatoire quand il fait la classe des hommes. Mais la seule chose qu'il oublie de leur apprendre, tout comme aux demoiselles, c'est de marcher. Il est vrai que c'est aussi le plus difficile.

Francisque Sarcey.

MARCEL [1]

III

MARCEL DE NÉRINS AU DOCTEUR GERBIER

15 juin.

« Je mange, je dors, je pêche et je me baigne. J'habite un petit palais en pleine falaise. Tu es un grand médecin; je t'admire et je t'aime.

« Cela dit, les convenances exigent que je te présente mes deux amis intimes, M. Paul Didier, peintre, et le père Antoine, pêcheur.

« J'ai dit M. Paul Didier, peintre; j'aurais dû dire peintre et philosophe, car mon nouvel ami aurait été dans les temps anciens le huitième sage de la Grèce. Il gagne six ou huit mille francs par an avec sa peinture, qui n'est ni bonne, ni mauvaise. Avec cela, dit-il, il est très riche et fait des économies. Il passe quatre mois à Paris et huit mois à Yport. Il est logé dans une petite auberge, où j'ai soutenu un combat contre une armée de souris. M. Didier fait sans cesse l'éloge de cet hôtel invraisemblable; il y est logé, chauffé, éclairé et nourri pour quatre francs par jour... Oui, mon ami, quatre francs! M. Didier peint régulièrement deux heures tous les matins; puis, sa besogne terminée, il lit, fume, chasse, pêche, se baigne et se promène. Nous nous sommes rencontrés sur la falaise le lendemain de mon arrivée à Yport. Je faisais des efforts désespérés pour allumer un cigare, le vent impitoyablement éteignait mes pauvres allumettes. M. Didier m'a offert son briquet et de l'amadou. Le soir, nous

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1889.

avons longuement causé sur le galet devant un étincelant coucher de soleil. Il y a une dizaine de jours de cela, et nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde.

« Une querelle a cependant compromis notre intimité naissante. J'ai prié mon nouvel ami de faire pour moi quatre tableaux, des vues prises dans les bois d'Yport, qui sont pleins de petits recoins merveilleux. Il fallait fixer un prix. Ah! mon cher, si tu avais vu quelle colère et quelle indignation. — Un tableau de moi, mille francs, m'a-t-il répondu, jamais de la vie! Mes tableaux valent deux cents francs dans les bonnes années : vous aurez mes quatre tableaux pour huit cents francs, et soyez certain que vous ne faites pas une brillante affaire. — Mais j'aime beaucoup votre peinture. — Vous avez tort, ma peinture est parfaitement médiocre. — Vous me permettrez de trouver que vous avez du talent. — Vous êtes dans l'erreur. Si j'avais du talent, ce n'est pas mille francs que je voudrais vendre mes tableaux, c'est vingt mille, cinquante mille, cent mille francs. Le passable n'existe pas dans les arts. Un tableau est un chef-d'œuvre ou une croûte. Il vaut tout ou ne vaut rien. Moi, je fais des croûtes, des croûtes honorables, des croûtes qui se laissent regarder et qui peuvent sans scandale s'accrocher à des clous contre les murs, mais des croûtes et pas autre chose. Ces croûtes, les marchands me les payent deux cents francs, et, vous aussi, vous me les payerez deux cents francs.

« Il n'y avait pas à insister; j'ai dû céder.

« Voilà mon premier ami.

« Le second est un vieux brave homme qui a fait la guerre sous l'Empire, qui a été sur les pontons en 1814, et qui cependant ne raconte jamais son histoire. C'est l'honnêteté, la discrétion et le courage mêmes. Il a amassé par son travail un petit capital qui lui donne sept ou huit cents francs de rentes. C'est une grande fortune à Yport.

« Didier et moi, nous passons tous les jours quatre ou cinq heures dans le canot du père Antoine.

« Les habitués d'Yport sont attendus. C'est une vingtaine de Parisiens, presque tous peintres ou hommes de lettres. Mon ami Didier m'a déjà réconcilié avec les peintres; je te dirai dans un mois ce que je pense des hommes de lettres. Je te dirai en même temps ce que c'est que la marquise de Treigny, qui est également attendue à Yport. Elle est venue ici pour la première fois il y a

cinq ou six ans; elle était très sérieusement malade. Yport lui a rendu la santé, et Mme de Treigny a pris Yport en affection. Elle y a fait bâtir d'abord une petite maison, celle que j'ai louée; puis une plus grande qui vient d'être achevée et qu'elle habitera cette année pour la première fois. Elle est très aimée dans le pays, et le père Antoine parle de Mme de Treigny avec un véritable respect. Didier prétend qu'elle est *encore* fort belle. Cet *encore* m'inquiète. Tu sais ce que signifie généralement un *encore* ainsi placé dans une phrase. Cependant, pas de jugements téméraires, et si l'amour me prend, vite je te le ferai savoir... Ah! mais, ce ne serait pas là l'amour de ton ordonnance. Je me rappelle tes paroles : *Une honnête fille dont je ferais ma femme.* Voilà ce que tu m'as recommandé. De ce côté, ce me semble, rien à faire à Yport. Il y a bien l'exemple des rois qui épousaient des bergères, mais les bergères ici sont des pêcheuses de crevettes, et les pêcheuses de crevettes... Ah! mon ami, si tu savais ce que c'est que les pêcheuses de crevettes! »

« Tout à toi,

« Marcel de Nérins. »

IV

Vers la fin du mois de juin, un matin, Didier était venu déjeuner chez Marcel. Le repas terminé, les deux jeunes gens fumaient ce cigare silencieux qui est le commencement de toute honnête digestion, quand la vieille Thérèse entra dans le salon.

— Pardon de vous déranger, monsieur, dit-elle à Marcel, mais c'est votre propriétaire qui est arrivée.

— Mme de Treigny est ici? demanda Didier.

— Oui, monsieur, depuis hier, répondit Thérèse.

— Eh bien, que nous veut-elle, Mme de Treigny? dit Marcel.

— C'est mademoiselle sa fille qui, l'année dernière, a laissé ici, dans une armoire, des partitions qu'elle désirerait avoir.

— Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à Mlle de Treigny ses partitions, répondit Marcel. Cherchez dans les armoires, Thérèse.

Les partitions furent bientôt trouvées, couvertes d'une belle poussière, et machinalement, à mesure que Thérèse les tirait de l'armoire, Marcel les regardait et en disait les titres tout haut :

Don Juan, — *le Barbier*, — *Guillaume Tell*, — *la Juive*, — *les Huguenots*, — *le Comte Ory*, — *les Noces de Figaro*.

Il y avait une vingtaine de partitions, toutes œuvres magistrales, puis de gros cahiers de musique classique portant les noms de Mozart, de Beethoven et de Haydn.

— Voilà de bien belles choses, dit Marcel, quand Thérèse fut sortie.

— La petite de Treigny est bonne musicienne et a été élevée dans le respect et dans le culte de la vraie musique, répliqua Didier.

— La petite de Treigny! c'est donc une enfant?

— C'est une fillette de quatorze à quinze ans, vive, intelligente, originale.

— Et la mère?

— La mère est une très belle et très aimable personne. Beaucoup de charme, d'esprit et de distinction.

— Quel enthousiasme, mon cher; seriez-vous amoureux?

— Moi, amoureux! non! non! Mon cœur est bien sagement endormi, et je ne crois pas qu'il se réveille jamais; seulement je suis peintre, j'ai des yeux, et j'admire respectueusement en Mme de Treigny une belle taille, une belle tête et de belles mains.

— Ah! vous regardez les femmes, vous.

— Certes, oui, je les regarde, et je les regarderai tant qu'on n'aura rien inventé de plus charmant. Je ne les aime pas, parce qu'à mon avis la femme n'est qu'un merveilleux joujou fait pour l'amusement des grands enfants, et que ces grands enfants sont des niais dès que l'amour se met de la partie. Aussitôt qu'ils ont en leur possession une de ces adorables poupées, au lieu de lui dire tout simplement : Ah! la jolie tête! ah! les grands yeux! ah! les petits pieds! ah! la peau blanche et rose! que vous êtes belle, madame! montrez votre jolie tête! ouvrez ces grands yeux! avancez ces petits pieds! ils lui répètent sur tous les tons : J'ai une âme, vous avez une âme; quelle âme avez-vous? aimons-nous avec nos âmes; et autres bêtises. La poupée, comme une sotte, se laisse casser et montre son âme. Cela fait, tout est perdu. La boîte était divine, mais elle était vide! Elle est ouverte, rien! absolument rien! Le grand enfant désolé se met en quête d'une autre poupée et reprend son refrain : J'ai une âme, et cætera, et cætera.

Il y a des gens qui continuent bravement cet exercice et qui cherchent éternellement la poupée idéale. Je ne suis pas de ces

gens-là. J'ai cassé quelques poupées dans ma vie; j'ai vu que le ramage ne répondait pas au plumage, et j'en ai fini, grâce au ciel, avec ces sottes expériences. Mais cela ne m'empêche pas d'admirer une belle personne tout autant qu'un beau paysage et qu'un beau coucher de soleil. Sur ce, voici la haute mer et le bon vent; au diable les femmes! Je vois là-bas sur les rochers toute une famille de goélands qui nous attend. Prenons nos fusils et partons.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le sentier qui descendait vers la plage bordait le jardin de Mme de Treigny, si bien que, par-dessus la haie, les deux amis purent voir une jeune fille allant et venant, vive et légère, dans les allées. Tout à coup elle aperçut Didier, reçut un grand salut, en rendit un petit et disparut sous les arbres.

— C'est Mlle de Treigny? demanda Marcel.

— Oui, c'est Mlle Marguerite; mais la voilà toute grande et presque femme. Comme une poupée change en une année!

— Elle est assez gentille.

— Elle est plus que gentille. Regardez: elle reparaît devant la maison. Elle est vraiment charmante: jolie tournure, tête bien portée.

— Vous connaissez ces dames? vous avez salué tout à l'heure.

— J'ai été présenté, il y a quelques années, à Mme de Treigny. Depuis, elle est venue passer ici tous les étés; je lui fais une visite à son arrivée, une autre visite avant son départ; j'échange quelques phrases avec elle quand je la rencontre dans le village, et les convenances sont satisfaites.

Marcel et Didier étaient arrivés sur la plage, et bientôt, grâce au vent favorable qui enfla la voile du père Antoine, ils furent en pleine mer.

La barque qui les emportait était honorée de l'attention toute particulière de Marguerite, qui, rentrée dans la maison, disait à sa mère :

— Maman, si tu veux voir ton locataire, il est là-bas dans ce petit bateau.

— Comment, curieuse, tu sais déjà?...

— Oui, maman, c'est un jeune homme qui a tout à fait bon air. Je l'ai vu sortir de la maison et descendre le sentier. Il était avec M. Didier. C'est un artiste probablement. Tu ne sais pas son nom?

— Non, mais il est facile de le savoir. La mère Ursule est ici, fais-la venir, et bien certainement elle pourra répondre à tes questions.

La mère Ursule était une femme du pays, qui gardait pendant l'hiver les deux maisons de Mme de Treigny. C'était à elle que Marcel avait eu affaire.

Ursule entra.

— Quel est, lui demanda Mme de Treigny, ce jeune homme qui a loué la petite maison verte?

— Oh! madame, c'est un jeune homme bien bon, bien aimable et bien riche. Il a loué sans marchander, et il m'a donné cent francs pour moi; oui, Mlle Marguerite, cent francs en or, et de plus...

— C'est bien, interrompit Mme de Treigny; mais son nom?

— Son nom, madame la marquise, son nom? Il m'a dit de l'appeler M. Marcel tout simplement; mais il a un autre nom plus compliqué, et si madame la marquise veut le savoir exactement, voici le petit écrit qui a été passé pour la location de la maison.

— Prends et regarde, Marguerite, dit la marquise à sa fille.

— M. le comte Marcel de Nérins, lut Marguerite; et elle ajouta : ce ne doit pas être un artiste.

— Un artiste, dit Ursule. Oh! non, mademoiselle, c'est un jeune homme du grand monde, un monsieur qui ne fait rien. Il est malade; il est à Yport par ordonnance du médecin.

— Et il est venu seul? demanda Marguerite.

— Tout à fait seul, mademoiselle.

— Il connaît M. Didier?

— Ils sont grands amis maintenant, mais ils se sont rencontrés ici, il y a un mois, pour la première fois.

— Cela suffit, Ursule, je vous remercie.

— Oh! madame la marquise peut être tranquille, dit Ursule en se retirant, la maison a un bon locataire, bien honnête, bien tranquille, et, je le répète, bien riche. Pas plus tard qu'hier, il parlait de faire venir ses chevaux et ses voitures.

— C'est singulier, maman, dit Marguerite dès qu'Ursule fut sortie, ce jeune homme qui depuis un mois est tout seul à Yport,

— Voilà bien ma tête de seize ans qui travaille. Avant une heure, ce M. de Nérins sera pour toi le héros mystérieux et le prince Charmant d'un conte de fées.

— Oh! maman, vous êtes méchante. Vous savez bien que je ne pense guère aux princes Charmants. J'ai une mère charmante, moi, une mère qui va m'embrasser sur les deux joues, et, en échange, je lui jouerai tout le second acte de *Guillaume Tell*.

Mme de Treigny embrassa Marguerite, et, quelques minutes

après, les mélodies de Rossini étaient déchaînées. Au même instant, deux coups de feu portaient le trouble et le deuil dans cette famille de goélands, qui, imprudemment, avait attendu Marcel et Didier.

V

Les huit jours qui suivirent l'arrivée à Yport de Mme de Treigny s'écoulèrent dans le calme le plus profond. Didier fit sa visite et proposa à Marcel de le présenter à la marquise. Celui-ci refusa.

— A quoi bon? dit-il, nous pêchons des crevettes, nous tuons des goélands, nous découvrons des fermes inconnues, nous jouons au piquet et au bezigue, nous fumons d'excellents cigares. Je lis Musset, George Sand et Henri Heine, vous faites vos tableaux, le temps est admirable et nous jouissons d'une félicité absolue. Je n'ai nulle envie, quant à moi, d'aller débiter des fadaises à Mme de Treigny et de discuter avec Mlle Marguerite les graves questions des robes casaques et des chapeaux cloches.

Didier n'insista pas; il n'y eut pas de présentations.

Cependant chaque jour Marcel rencontrait la marquise et sa fille; il fut bien forcé de reconnaître que ces deux femmes étaient charmantes. A les voir toujours ensemble, vêtues de même, l'une éclatante de jeunesse et de belle humeur, l'autre doucement grave et sérieuse, on n'aurait pas dit une mère et une fille, mais bien deux sœurs d'âges et de caractères différents.

Un soir, Didier surprit Marcel regardant longuement Mme de Treigny et sa fille qui étaient assises sur le galet.

— Voulez-vous que je vous présente? lui dit-il en riant.

— Non, cent fois non, répondit Marcel; il est vrai que ces femmes sont vraiment séduisantes dans cette demi-clarté du soleil couchant, mais je suis sûr qu'elles me plairaient moins si je les connaissais mieux et si je pouvais les voir tout le jour de tout près.

— Vous êtes admirable avec votre demi-clarté. Ces têtes-là sont toujours jolies, mon cher, du matin au soir, au soleil et à la lumière. Encore une fois, voulez-vous que je vous présente?

— Encore une fois, non. D'ailleurs elle est absurde, la présentation officielle : « Madame, j'ai l'honneur, » etc...

— Absurde, soit, mais nécessaire. Attendriez-vous d'aventure quelque occasion chevaleresque de vous offrir aux regards de ces dames et de vous dévouer pour elles? Nous avons l'incendie, le cheval emporté, la barque renversée par les flots, et encore ne faut-il compter que médiocrement sur l'épisode du naufrage; ces belles personnes nagent admirablement et peut-être vous repêcheraient-elles, au lieu de se laisser repêcher par vous.

La causerie des deux jeunes gens s'égara à la suite de cette plaisanterie. La nuit venue, ils rentrèrent. A dire vrai, Marcel dormit du sommeil le plus paisible, et s'il rêva, Mme de Treigny et Marguerite n'eurent aucune place en ses rêves.

Mais le lendemain il reconnut que Didier ne l'avait pas trompé et que ses deux voisines étaient grandes nageuses. Elle se levaient et se baignaient de bon matin, désirant éviter autant que possible les regards des vingt-cinq ou trente Parisiens qui, dans l'éclat de la saison, au moment de la foule, forment toute la colonie d'Yport. Marcel, de sa fenêtre, les vit monter en costumes de bain dans la barque du père Antoine, et se faire conduire à une certaine distance du rivage. Marcel écarta légèrement un rideau, et, prenant une jumelle, il lorgna. Il fut encore obligé de trouver les deux baigneuses charmantes, malgré cette blouse et ce pantalon, qui rendent tant de femmes laides et ridicules. Il était là depuis quelques minutes, tout entier à cet agréable spectacle, quand Didier entra :

— Cette fois, s'écria-t-il gaiement, vous êtes pris. Je sais ce que vous regardez, et c'est aujourd'hui que je vous présente.

— Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, répondit vivement Marcel.

— Il se fâche! il est amoureux! Vivat! vivat! Elle s'appelle Jeanne! on l'a mariée à dix-sept ans, ce qui lui permet de n'avoir que trente-quatre ans, malgré cette grande jolie fille, et, s'il faut tout vous dire, je la soupçonne de n'avoir que beaucoup d'estime pour son mari.

Et d'une voix parfaitement fausse, Didier fit ce qu'il put pour entonner le grand air de *Guillaume Tell :*

D'Altorf, les chemins sont ouverts, etc., etc.

Marcel dut prendre la chose gaiement, et les deux jeunes gens étaient, une heure après, sur la route d'Étretat. Ils y passèrent la

journée. Le soir, de retour à Yport, Marcel écrivait deux lettres à ses amis, Maxime de Brême et Paul de Brivas. Ils eurent chacun quatre pages dans lesquelles il était question de la pluie, du beau temps, du ciel, des bois et de la mer; ils eurent ensuite chacun, après ces quatre pages, un post-scriptum de quatre lignes, ainsi conçu :

« Cherche donc à savoir ce que c'est qu'un marquis de Treigny. — Grande fortune, — belle terre en Bourgogne, — hôtel rue Saint-Dominique. — La marquise et sa fille sont à Yport. »

Le surlendemain, Marcel recevait les deux lettres suivantes :

« Voici, mon cher ami, les renseignements que tu me demandes sur M. de Treigny. Mme de Treigny a trente-quatre ans, les yeux noirs et une main célèbre dans tout le faubourg Saint-Germain. La marquise est fille du général comte de Blézieux qui a commandé à Lille sous la Restauration et qui a été de l'expédition d'Espagne. Belle parleuse de salon, se mêlant de politique et de philosophie, le tout en bonne royaliste et en catholique apostolique et romaine. N'aimant pas, n'ayant jamais aimé son mari, mais ayant beaucoup d'estime et d'affection pour lui. Tu connais la nuance.

« Des amants, on lui en a prêté, entre autres le petit de Marsac, qui est aujourd'hui secrétaire à Madrid ; c'est un roman qui a duré trois ans, dans le platonisme et la contemplation, disent les uns ; dans tout le contraire, disent les autres. De Marsac, de toute façon, serait aujourd'hui complètement oublié et le cœur de la marquise croiserait en ce moment dans les eaux du Mexique, sur la frégate cuirassée *la Gloire*, avec M. Robert Grandier, lieutenant de vaisseau.

« J'ai nommé ton rival. Il paraît que ce n'est pas un homme médiocre; trente ans, trois campagnes, autant de blessures, dont une petite balafre originale en pleine figure. Médaille de Crimée, médaille de Chine, Légion d'Honneur ; avec tout cela de l'esprit et une fortune convenable.

« Voilà ton ennemi, voilà le souvenir qu'il faut chasser. L'entreprise est séduisante et le succès te fera grand honneur. D'un côté, le jeune navigateur, avec sa croix, ses médailles, son épée et sa petite balafre ; de l'autre, l'ami Marcel, avec ses grâces naturelles et... et c'est tout.

« Tu as devant toi trois mois d'un travail tout à fait intéressant.

« Le mois de juillet aux petits moyens : regards respectueux, distractions vagues, soupirs inexpliqués, muettes contemplations, molles rêveries, etc., etc.....

« Le mois d'août aux premières audaces : phrases inachevées, mouvements nerveux, main frémissante passée dans les cheveux, — dans les tiens, — fausses sorties, serrements de main, regards fiévreux, soupirs expliqués, etc., etc...

« Enfin le mois de septembre aux dernières témérités : la crise du désespoir, la grande scène à genoux : — Je meurs à vos pieds. — Ah ! jamais amour plus ardent. — Main frémissante passée dans les cheveux... dans les siens... — Partons, et qu'une fuite rapide... — Non, restez, je vous présenterai à mon mari, c'est un homme charmant. — Puis le couplet final et les flammes de Bengale. Tu me comprends, Marcel, tu me comprends.

« Tel est mon programme, avec lequel j'ai l'honneur d'être ton vieil ami.

« Maxime de Brême.

« *P.-S.* — Ici, rien de nouveau. De Lancy a quitté Blanche Taupier, Mousseline a quitté Desvalières, de Lancy a pris Mousseline, Blanche Taupier a pris Desvalières, et tout est pour le mieux dans ce nouveau quadrille. Gaston a perdu cent cinquante mille francs au baccarat, il y a huit jours, et n'a pas encore payé. J'ai découvert un certain pantalon d'une nuance véritablement divine, quelque chose entre le café au lait et la noisette, mais ni l'un ni l'autre; plus énergique que le café au lait, plus suave que la noisette. »

— Pardieu, Maxime a raison, se dit Marcel, et c'est Mme de Treigny qui... Il avait ouvert la seconde lettre, celle de Paul, et il lut ce qui suit :

« Bonne noblesse, grandes relations à Paris, deux millions de terres en Bourgogne, fille unique, cinq cent mille francs de dot. Épouse, cher ami, épouse les yeux fermés, épouse même les yeux ouverts, car on m'assure que Mlle de Treigny est charmante. Une jolie femme, de beaux enfants, une existence calme : voilà le vrai régime pour te guérir. Tu mèneras la vie que je mène

et je te prédis une belle et bonne émotion la première fois qu'un marmot de quinze mois t'appellera papa. J'ai passé par là la semaine dernière et, ma foi, entre nous, je crois que j'ai eu des larmes dans les yeux.

« Ainsi donc, te voilà pris! La campagne, le ciel bleu, une robe blanche et la grâce d'une petite fille ont fait ce miracle. Vite des détails, des détails, des détails pour moi et pour Mme de Brivas, qui se promet de renoncer à toutes ses amies intimes et de les remplacer par une seule qui sera Mme de Nérins. Nous avons su démêler la malice de ton petit post-scriptum, mais cela ne nous suffit pas. Nous voulons une lettre, une vraie lettre, une longue lettre.

« Nous avons déjà fixé l'époque du mariage ; il se fera dans la première quinzaine d'octobre. Voici venir la fin de juin. Tu as trois mois pour aimer et pour te faire aimer. Songe bien que tu ne les retrouveras jamais dans ta vie, ces trois mois-là ; et moi qui les ai eus dans la mienne, je vais te dire comment je les ai employés.

« Premier mois : embarras réciproque, regards incertains, habitudes observées, mille petits soins et mille petites joies, un art infini pour faire accepter une fleur ou un brin d'herbe, les choses les plus bêtes et les plus charmantes du monde, la mère toujours là.

« Deuxième mois : les visites d'un quart d'heure remplacées par des visites de quatre heures, des écheveaux à dévider, des broderies à dessiner, un plaisir inouï à écouter les sonates de Beethoven et les concertos d'Haydn, de longues promenades, une certaine émotion devant les couchers de soleil et sous les clairs de lune, la mère quelquefois absente, alors de courts tête-à-tête pleins de troubles et de réticences, des mots qui sont sur les lèvres et qui n'osent pas sortir, des mains qui se cherchent vaguement et qui fuient épouvantées dès qu'elles se rencontrent.

« Troisième mois : les causeries intimes, les projets d'avenir et déjà les petites conversations de ménage. — Aimez-vous le vert? — Que diriez-vous d'une livrée bleue et blanche, d'un voyage en Italie et d'un salon rouge et or? — Robert est un joli nom? Et Gabrielle? — Non, vous n'aimez pas Gabrielle, ne parlons plus de Gabrielle! — Les mains continuent à se chercher et s'habituent à se rencontrer. Les mots terribles, les mots effrayants font tout doucement et tout naturellement leur petit chemin dans

la conversation. La mère souvent absente et souriant lorsque à son retour elle trouve deux grands enfants sur deux fauteuils très rapprochés. Le soir, en rentrant chez soi, on emporte une belle collection de sourires et de regards. Pas un coin de la maison, pas une allée du jardin qui ne gardent de douces confidences et qui ne rappellent de chers souvenirs ; le paradis, enfin, mon cher Marcel, le vrai paradis. Le mien a été à Trouville et le tien sera à Yport.

« A toi,
« Paul de Brivas.

« *P.-S.* — Mon cher petit bonhomme, qui ne disait que : papa, vient de faire un grand effort et le mot : maman, a été le prix de son courage. Ma femme est ravie, mais moi, faut-il te l'avouer? Je suis jaloux, horriblement jaloux. »

Voilà bien les gens d'esprit, se dit Marcel, après avoir lu cette dernière lettre ; ils torturent le plus innocent des post-scriptum pour y trouver des choses absurdes. C'est bien là d'ailleurs ce qu'ils devaient me répondre. L'un, depuis dix ans, patauge sournoisement dans de pitoyables intrigues avec des femmes mariées, des femmes honnêtes pour employer l'expression consacrée. L'autre a épousé sa cousine, tout comme dans une comédie du Gymnase; cousin et cousine avaient ensemble, étant enfants, effeuillé des marguerites, attrapé des papillons et donné du pain aux canards; c'étaient là des liens indissolubles. Quant à moi, me voici dans la position la plus sotte du monde. Maxime bavardera, Paul bavardera, et avant huit jours tous mes amis seront persuadés que je suis fort occupé à rouconler au village, filant le parfait amour entre deux bergères. Et tout cela pour ces femmes que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître! Non, de par tous les diables, quand tout le conseil municipal d'Yport, maire et adjoint en tête, viendrait me supplier de me laisser présenter à cette marquise et à sa fille, je refuserais net.

Les pensées de Marcel s'égaraient dans ce monologue lorsque parut Didier.

— Ne me parliez-vous pas hier, lui dit Marcel, d'aller passer quelques jours à Benouville?

— Oui, j'en ai grande envie.

— Eh bien, je serai du voyage, si vous voulez partir aujourd'hui même.

— Partons dans une heure.

— Partons.

Benouville est à trois petites lieues d'Yport. Les deux jeunes gens firent la route à pied, en suivant le petit sentier qui, à trois cents pieds au-dessus de la mer, contourne les falaises. Promenade admirable s'il en fut jamais. D'un côté, la campagne parsemée de gros bouquets d'arbres abritant contre l'ouragan les fermes enfouies dans la verdure, et de l'autre, à perte de vue, dans mille rayonnements, sous les feux du soleil, la mer : puis le silence, la solitude et ce grand air pur et vivifiant qu'on ne respire que sur la falaise. Un douanier blotti dans sa hutte de terre et de gazon, un enfant qui vous salue au passage d'un sourire craintif, une vache qui se lève à votre approche et qui vous suit d'un regard vaguement étonné, telles sont les seules rencontres auxquelles on soit exposé. Quant à Benouville, c'est peut-être le plus joli village de France. Derrière un rideau de grands arbres, autour d'une petite église de campagne, toute une nichée de maisonnettes ayant chacune son enclos rempli de pommiers; meublez ces chaumières, — le mot n'est pas ridicule ici, — de ces vieux bahuts et de ces vieilles tables d'autrefois qui ont déjà duré deux et trois siècles et qui dureront plus longtemps encore que nos modernes colifichets en bois rose, en carton plâtre et en vieux chêne neuf; placez au milieu de la pièce principale une grande table chargée de ces naïves et charmantes faïences qui étalent glorieusement, parmi des fleurs extravagantes, des oiseaux et des papillons plus extravagants encore; puis, quand avec le jour le travail des champs a fini, asseyez autour de cette table d'où s'exhale un énergique parfum de choux, de pommes de terre et de lard, une de ces belles familles qui, tous les vingt ans, donnent à la France une génération de laboureurs et de soldats; grand-père, grand'mère, père, mère et toute une troupe tapageuse de gros enfants bien affamés ; répétez cinquante ou soixante fois ce souper dont la mise en scène est toujours la même, voilà Benouville et voilà cent autres villages que vous découvrirez si l'heureuse fantaisie vous prend un jour de courir à pied, le sac sur le dos et le bâton à la main, à travers les campagnes normandes.

L'aubergiste de Benouville est le père Isaac. L'arrivée de trois voyageurs l'embarrasserait fort, car il n'aurait que deux lits

à leur offrir. La cuisine est tout à fait champêtre. Les vaches donnent le lait et le beurre; les poules, des œufs et des petits poulets fort tendres; la mère Isaac fait cuire elle-même un pain excellent; on peut choisir entre la bière et le cidre; quant au vin, il n'y faut pas songer.

Didier s'aperçut bien vite que son compagnon était inquiet et soucieux. Marcel trouva la route longue, le dîner mauvais et sa chambre triste. Didier ne lui adressa aucune question et la confidence vint d'elle-même. Marcel montra les deux lettres à Didier, et celui-ci, après les avoir lues :

— Ah! pardieu, je ne suis qu'un niais! Le diable m'emporte si j'avais songé au mariage. Je ne pensais pas à cette enfant qui, l'année dernière, sautait à la corde et faisait des robes pour sa poupée. Je ne voyais que la marquise, moi. J'étais stupide. Il y a en effet deux combinaisons, et votre situation est fort originale. Rouge ou noir. Passe ou manque. Pair ou impair. Mère ou fille. La passion coupable ou l'amour vertueux. Le dénouement d'un drame de l'Ambigu ou la fin d'une honnête comédie du Gymnase.

— Mon cher Didier, je vous en prie...

— De grâce, mon ami, quittez ce ton plaintif et répondez à cette simple question. Êtes-vous amoureux, à droite ou à gauche, d'un côté ou de l'autre?

— Je ne suis pas amoureux.

— Vous en êtes sûr.

— Parfaitement sûr.

— Eh bien, alors, laissez dire vos amis de Paris et admirez tranquillement la belle nature.

Malgré les sages conseils de Didier, l'enthousiasme de Marcel pour la belle nature était fort diminué. Il y avait en lui une tristesse vague et indéfinie, rarement interrompue par les éclats forcés d'une gaieté factice.

— Mon camarade est amoureux et bien amoureux; cela est évident, pensa Didier; il faut le ramener à Yport.

Et le premier, dès le lendemain de l'arrivée à Benouville, Didier parla du départ. Marcel se récria :

— Quoi, déjà partir! nous devions rester quelques jours ici. Pourquoi retourner à Yport? etc., etc., etc., et cent autres phrases de ce genre.

Faible résistance, qui se laissa vaincre facilement. Les deux jeunes gens reprirent le jour même la route d'Yport, et Didier observa que le pas de Marcel était plus rapide que la veille.

— Diable ! se dit-il, le pauvre garçon est tout à fait pris ! Il court, le malheureux, il court.

En arrivant à Yport, il trouvèrent Thérèse tout éplorée.

— Ah ! messieurs, leur dit-elle, si vous saviez le malheur ! Le père Antoine a eu une attaque ce matin, et il paraît qu'il est bien mal.

Didier avait pour le vieux pêcheur une véritable amitié, et Marcel, de son côté, avait rapidement pris en affection cet honnête et excellent homme. Aussi tous deux, quoique fatigués et couverts de la poussière de la route, allèrent-ils immédiatement chez le père Antoine, qui habitait une petite maisonnette au centre du village. Quand ils entrèrent dans la chambre où était le malade, ils y trouvèrent deux personnes, Mme de Treigny et Marguerite.

Ludovic Halévy,
de l'Académie Française.

(A suivre.)

ALFRED DE MUSSET CHEZ LUI

On ne vient jamais trop tard pour parler d'Alfred de Musset, bien que, depuis longtemps, amis et ennemis l'aient élevé sur le pavois ou traîné sur la claie. Il n'est pas d'homme qui ait plus soulevé de controverses, qu'on ait plus accusé ou plus défendu, qu'on ait davantage aimé ou plus complètement haï, mais toujours on a laissé dans l'ombre, volontairement ou inconsciemment, ses meilleurs côtés, pour jeter en pleine lumière ses passions et ses folies.

Sensible comme un enfant, nerveux comme une femme, défiant, craintif et malade, tel était Musset qu'on a doté de tous les vices, tandis qu'il n'en avait qu'un seul, que rien n'a pu guérir, celui de souffrir moralement de tout.

Né aux grandes heures de l'épopée napoléonienne, dormant son sommeil d'enfant au bruit des fanfares guerrières, épelant ses lettres dans d'orgueilleux ordres du jour, il grandit dans une atmosphère énervante mêlée de gloire et d'angoisse où éclataient les cris de triomphe des vainqueurs et les plaintes des mourants. A ce tumulte succéda le silence, quelque chose d'indéfini, de triste, de sombre qui parut le néant aux fils de l'Empire. Ils se sentaient nés pour la guerre, ces enfants de soldats, et voulaient combattre quand même; ils luttaient contre des idées, perdant chaque jour un peu de leur foi et de leur espérance. Musset nous le dit dans la *Confession d'un enfant du siècle*, mais cette rancune originelle dormit longtemps en lui, elle ne s'éveilla, grondante, que lorsque son cœur meurtri ne voulut plus croire à rien, et c'est

alors qu'il souffrit doublement, trompé par les uns et raillé par les autres qui ne comprenaient pas, sous son masque de scepticisme, l'être le plus tendre, le plus sincère et le plus malheureux qui existât.

Prompt à l'admiration, Musset ne la marchanda ni à lord Byron, ni à Lamartine, ni à Victor Hugo ; mais à ses lettres enthousiastes, Byron ne répondit pas, Lamartine répondit mal et Victor Hugo, dans sa grandeur commençante de dieu, s'indigna de voir ce nouveau venu prendre place si vite dans le cénacle du romantisme qu'il voulait présider seul. On jalousa le poète, lui qui n'enviait personne, et les petites méchancetés de coterie poursuivirent jusque dans la tombe celui qui jeta tant de cris d'amour.

On attaqua l'homme aussi bien que l'écrivain, on osa prétendre que s'il y a des gens devant lesquels il est prudent de serrer l'argenterie, il fallait, devant Musset, cacher les jeunes filles, presque les enfants ; ce qui fut une odieuse calomnie, car si, dans son incurable ennui, il cherchait chez les filles un instant d'oubli, s'il y portait une ivresse et une rage passagère de débauche, il a toujours adoré et respecté la femme, la vraie femme, qu'elle eût quinze ans ou cinquante.

Qui n'a présents à la mémoire ces vers exquis — de Suzon :

Que notre amour, si tu m'oublies,
Suzon, dure encore un moment;
Comme un bouquet de fleurs pâlies,
Cache-le dans ton sein charmant.
Adieu ! le bonheur reste au gîte;
Le souvenir part avec moi;
Je l'emporterai, ma petite,
Bien loin, bien vite,
Toujours à toi.

Cette adorable poésie et la chanson *Bonjour, Suzon*, parue dans le volume posthume, n'ont pas été écrites sans cause, et la cause, la voici dans toute son étrange saveur.

Musset était en villégiature chez des amis de son oncle, M. Desherbiers, et charmant, charmeur, entouré déjà d'une auréole de renommée, il passait en vainqueur, laissant tomber de ses lèvres des strophes passionnées qui caressaient les femmes comme une amoureuse déclaration.

Une jeune fille se prit si bien à ce ramage d'oiseau bleu, qu'éperdue, elle vint un soir dans la chambre de Musset, toute pâle de

désirs dans sa robe blanche, les lèvres entr'ouvertes pour un baiser, et portant dans ses cheveux blonds une rose prête à s'effeuiller.

Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux, il admira les beaux cheveux, mais ne les dénoua pas, il respira la rose, mais n'en arracha pas les pétales parfumés, et serrant les mains de l'imprudente, il lui parla longtemps, tout bas, s'adressant à son âme sans vouloir prendre son corps.

Pendant huit nuits elle revint, ramenée par l'amour, pendant huit nuits il eut le courage de résister, estimant que profiter de pareil affolement serait une vilenie déshonorante pour lui, et comme épitaphe, il écrivit — *Suzon* — sur cette tendresse moribonde sans avoir vécu.

Plus tard, répétant mélancoliquement ce vers de la dernière strophe : — Adieu ! le bonheur reste au gîte, — dont la signification est beaucoup plus accentuée qu'elle n'en a l'air, il ajoutait : « Eh bien, oui, je l'ai laissé au gîte, le bonheur, mais je ne m'en repens pas, quoiqu'on m'en raille ! »

Qui a parlé de Musset ? Tout le monde : ses intimes et ceux qu'il ne saluait pas. Chacun a répété ce qu'il croyait être vrai, mais la seule personne qui, ayant vécu dix ans près de lui, — les dernières années de sa vie, les plus mauvaises — pouvait dire toute la vérité, est restée muette jusqu'à présent. Il s'agit de Mlle Colin, aujourd'hui Mme Martelet, moitié gouvernante, moitié camarade, qui l'a aimé d'une affection complexe, — singulier mélange de tendresse maternelle, de protection, de dévouement, de soumission — qui enveloppe celui qui en est l'objet d'une éternelle caresse. Le temps et la mort n'effleurent pas ce sentiment à la fois chaste et passionné ; tout passe, les autres choses de l'existence s'effacent peu à peu et disparaissent dans les lointains de la mémoire, mais lui seul reste, vivace et lumineux, fidèle par delà le tombeau.

J'ai rencontré Mme Martelet, je l'ai entendue parler de son ancien maître avec l'amer regret qu'on ait souvent mal jugé le grand poète, et j'ai voulu essayer de faire surgir de ses souvenirs familiers un Musset inconnu, intime, un Musset du coin du feu, avec ses faiblesses et ses bontés, se détachant de l'homme de la légende et y gagnant peut-être.

En 1847, Mlle Colin ayant quitté la maison de la princesse de Salm-Kyrbourg, travaillait en journée chez Mme de Musset. On n'accordait pas la moindre attention à cette ouvrière discrète et silencieuse, quand, un jour, Alfred de Musset, sujet à des crises

nerveuses que la moindre contrariété aggravait, fut ramené chez sa mère dans le plus affreux état, criant et délirant. Mme de Musset fit appeler son médecin habituel, lequel, se trouvant probablement dans une de ces périodes fâcheuses où les médecins, devenus sceptiques, traitent la médecine de vieille rengaine, se contenta de regarder le malade se débattre tout vêtu sur le lit, se gratta le nez et prit son chapeau en annonçant tranquillement qu'il reviendrait le soir pour opérer une saignée. Adèle Colin ne songeait plus à son ouvrage, elle avait jeté dé et ciseaux sur le parquet et déshabillait Musset doucement, avec des précautions infinies.

— Monsieur, Monsieur, osa-t-elle dire, si on mettait des sinapismes aux jambes ? Voyez donc, la tête de monsieur est en feu !

— Ma foi, faites si bon vous semble, répondit le médecin de plus en plus détaché des malades de ce monde, mais la saignée est indispensable. A ce soir.

On parvint à coucher de Musset, mais quoique plus calme, il ne reconnaissait personne, et sa mère désolée, perdant de son énergie devant les souffrances de ce fils qu'elle adorait, pria Mlle Colin de rester pour l'aider à soigner le malade. Celle-ci y consentit, mais ayant horreur de la vue du sang, elle se boucha les yeux quand le docteur revint armé d'une bonne lancette de Tolède qui ouvrit bien proprement la veine du poète.

Le sang coula abondamment, l'opérateur fut content, mais il paraît que le malade ne partageait pas sa manière de voir, car pendant trois jours et deux nuits il demeura exaspéré, furieux, arrachant les bandages de la saignée et demandant à cor et à cris une nourriture qu'on lui refusait obstinément.

Mme de Musset, étonnée et ravie de trouver une manière de sœur de charité, adroite et dévouée, dans une étrangère qu'elle connaissait à peine, s'en remettait sur Mlle Colin, pendant la nuit, pour tous les soins nécessaires. On disposait un en-cas afin que la garde-malade volontaire pût se réconforter pendant les longues heures de veilles, — généralement un bol de consommé et quelques pâtisseries.

La troisième nuit, Colin, enfoncée dans un fauteuil placé hors du cercle de lumière projeté par la lampe, vit Musset se lever et se promener à travers la chambre. Croyant à un nouvel accès de délire, prête à lui porter secours au premier signe de faiblesse, elle le suit des yeux et reste confondue en le voyant s'approcher

de la table où était placée la collation, lever avec précaution la serviette qui recouvrait le gâteau — un de ces gros gâteaux à la crème qu'on appelle des Saint-Honoré — et se mettre à manger avec l'appétit d'un pauvre être qu'on nourrit de produits pharmaceutiques depuis trois fois vingt-quatre heures. Il dévora tout, sans en laisser une miette, puis avala le bol de consommé, ce qui faisait un assez bizarre amalgame.

Colin, pétrifiée, le regardait sans oser bouger, se disant, avec désespoir : « Il est perdu, il est perdu !... Le malheureux mange tout quand le médecin avait défendu qu'il prît quoi que ce soit !... Ah ! c'est affreux ! »

Pendant ce temps, Musset se parlait à lui-même. « Que j'ai bien dîné !... J'en avais besoin !... Et maintenant il me semble que je vais dormir. »

Recouché en un clin d'œil il s'endormit, et ne sortit de son sommeil que le lendemain à midi.

En se réveillant, il demeura stupéfait à la vue de Colin ; il lui demanda qui elle était, ce qu'elle lui voulait, ce qu'elle faisait dans sa chambre, et, renseigné sur ces divers points, il s'habitua à sa présence et fut le premier à la redemander aux moindres symptômes de malaise. Ce fut là l'origine de ce dévouement qui ne devait jamais s'amoindrir et dont la mère du poète garda constamment une profonde reconnaissance à Adèle Colin. Du reste, en toutes circonstances, celles-ci conserva la plus grande déférence pour Mme de Musset, elle la consulta toujours, soit de vive voix, soit par lettre, et même dans certains cas où il semblait que la mère dût s'effacer, elle en appela à ses conseils pour éviter à celui qu'elles aimaient d'une égale affection un chagrin ou un ennui.

Des lettres très curieuses de Mme de Musset trouveront leur place au sujet d'une liaison de son fils avec une actrice de la Comédie-Française.

Ce n'était pas une sinécure que de vouloir rendre la vie douce à ce nerveux. Susceptible à l'excès, doutant des autres comme il doutait de lui-même, il avait parfois des peines violentes compliquées de battements de cœur désordonnés pour des causes absolument insignifiantes et dont un autre aurait ri. Ainsi, à propos d'une faute de ponctuation dans *Carmosine*, il eut un véritable accès de colère mêlé de chagrin. M. Véron s'était chargé de corriger les épreuves pour épargner cette besogne à de Musset, un

peu souffrant, et, par mégarde, il avait placé un — point — malencontreux à la place d'une virgule.

Rolla, don Paez, les Nuits auraient été brûlés sans qu'il en restât un fragment pour les reconstituer, que Musset n'aurait pas été plus consterné. Ce point... ce point formidable et fatal le déshonorait, noyait d'ombre sa gloire de poète, faisait oublier l'original — point sur un I — de la ballade à la lune! Il semblait que tout fût dit et que de son œuvre il ne dût rester que *Carmosine*, crevant les yeux par sa faute de ponctuation.

Ne parvenant pas à le calmer, Colin le décida à écrire à l'auteur du méfait, lequel ne se doutait guère de la tempête soulevée par son inattention. Sa lettre composée pour bien faire comprendre à Véron la grandeur de sa faute, sans toutefois le blesser, fut terminée fort avant dans la soirée. De Musset, ne poussant pas la vindicte jusqu'à vouloir réveiller le coupable, remit au lendemain l'envoi de la missive; mais, comme la nuit porte conseil et calme les nerfs, il réfléchit, et la lettre resta entre les mains de sa gouvernante. En voici la fin d'après l'autographe : « Je ne saurais vous dire combien cela me désespère, je ne voulais pas vous en parler, attendu que j'aurais l'air bien mal venu d'avoir le courage de me plaindre après le soin que je vois que vous avez bien voulu prendre. Si une faute se trouvait partout ailleurs, je ne dirais, certes, pas un mot, mais que cela tombe précisément sur ce vers quand tout le reste est à merveille, voilà ce qui me fait une peine affreuse. Y a-t-il un moyen quelconque de revenir sur cette faute, soit par un erratum, soit en réimprimant les vers à part? Soyez assez bon pour me répondre un mot, je vous en supplie. J'ai, dans ce moment, la tête d'un malade; j'espère qu'en tout cas vous ne m'en voudrez pas d'un vrai désespoir dont l'expression est involontaire. J'espère surtout que vous ne me croirez pas trop peu reconnaissant de la peine que vous avez prise. »

Cette nervosité exagérée dégénérait parfois en une sorte de double vue, d'extraordinaire lucidité dont on pourrait douter si elle n'était affirmée par tous ceux qui ont connu le poète. Ainsi, dans l'appartement contigu à celui qu'occupait Alfred de Musset, habitait une jeune femme, d'allures assez cavalières, qui se disait veuve, dans son désir de l'être, mais qui, un beau jour, se retrouva en possession d'un malheureux mari, retour des colonies où il était parti dans l'espérance de faire fortune, et qui en revenait ruiné comme devant, mais de plus vieilli, fourbu, et si avarié que

ce n'était plus un époux présentable à aucun point de vue. La dame, fort gênée par un personnage aussi encombrant, ne cachait pas son ennui, et, sur l'observation de Colin qu'elle ferait mieux d'envoyer son mari à l'hôpital, puisqu'elle répugnait à le soigner, elle répondit avec le plus complet cynisme : « Oh! je le garde, parce qu'il n'en a pas pour longtemps. Puisqu'il doit mourir, j'aime mieux voir les choses par moi-même. » Sans doute, pour être plus sûre qu'il n'en réchapperait pas! Ce mort vivant préoccupait de Musset, son voisinage l'irritait, il souffrait de la présence, derrière une cloison, de ce fantôme en rupture de cercueil qui traînait ses os avec des manières d'outre-tombe et semblait chercher quelqu'un pour lui tenir compagnie sous la terre. Chaque matin, son premier mot était : « Comment va le voisin? » — « Mieux, » répondait invariablement sa gouvernante.

Enfin, le voisin alla tout à fait bien, il fut guéri pour l'éternité, il mourut, laissant derrière lui le plus parfait contentement, et Mlle Colin, pour épargner à son maître la secousse de se trouver au milieu des apprêts funèbres, écrivit à M. Desherbiers, en le priant de venir chercher son neveu, le lendemain de bonne heure. Mais, pendant la nuit, elle fut éveillée par l'appel désespéré de la sonnette, et courut, à demi vêtue, dans la chambre de Musset. Il était sur son lit, hagard, tremblant, inondé d'une sueur froide, ses beaux cheveux blonds presque droits sur sa tête, montrant du doigt, au pied du lit, une chose épouvantable, visible pour lui seul. « Là, là, un croque-mort!... Il a un drap noir sur le bras, il me fait signe... il m'attend... il me dit : « Quand il vous plaira! »

La gouvernante le rassura comme on rassure un enfant, elle ouvrit la fenêtre, alluma des bougies, mais ni l'air frais de la nuit, ni l'éclat des lumières ne put chasser la vision. L'horrible homme restait toujours en face de Musset, patient, montrant son drap mortuaire avec satisfaction, comme si c'eût été le plus beau vêtement qu'un humain pût revêtir, et le poète, sentant la folie le gagner, se voilait vainement le visage.

Enfin, Colin s'installa à la place même où surgissait l'apparition, et Musset lui cria : « Oui, oui, restez-là, je ne le vois plus!... ne bougez pas... au moindre mouvement que vous faites, il revient! »

Et, pendant des heures, la brave créature resta immobile, parlant à son maître de mille choses pour le distraire; mais, en dépit de ses efforts, ce ne fut qu'au matin que le croque-mort,

las, probablement, d'attendre en pure perte un client si récalcitrant, consentit à disparaître pour de bon.

Quand M. Desherbiers arriva chercher son neveu, il le trouva encore ému, et c'est d'un accent convaincu et craintif que Musset lui raconta l'affreux cauchemar dont il avait souffert. Jamais il ne sut la mort de son voisin, qu'il crut parti à la campagne pour se remettre.

La sensibilité exagérée de Musset s'affirmait à tout propos, car ce prétendu sceptique avait des ingénuités, quelque chose de mystérieusement chaste qui résistait aux choses de la vie, aux souillures de chaque jour, et, en dépit des folies répétées, il conservait dans son âme, enveloppée de triples voiles, comme une Isis adorée, une page que lui seul pouvait lire, contenant les faits intimes et regrettés de sa vie. Autrefois, il s'était pris d'une belle passion pour une gamine de seize ans, une grisette, une de ces filles, démodées aujourd'hui, qui s'éprenaient d'une tournure aristocratique, de mains fines et de cheveux bouclés, sans demander que le préféré y ajoutât des titres de rente. Elle était jolie, il était charmant, et, pendant tout un été, ils promenèrent leurs joyeuses amours à travers les lilas de Romainville et sous les vieux arbres de Montmorency.

L'année suivante, les lilas refleurirent, les chênes reprirent leur robe verte sans revoir les jeunes gens. L'idylle était finie, ils ne s'aimaient plus, mais de cette liaison sans orages, de cette rupture sans tristesse, Musset conservait un doux souvenir. Il pensait parfois à cette enfant qui lui avait jeté son cœur dans un baiser, et bien longtemps après, parmi les ombres de femmes qui traversaient sa mémoire, il distinguait encore une vision rapide, parfumée de jeunesse et de belle humeur : celle de la fillette, faisant trotter un âne sur les chemins de Montmorency et croquant des cerises dans un rayon de soleil. C'était la vision de ses vingt ans, alors qu'il s'éveillait à la gloire, à l'espérance, alors qu'il ne croyait pas devoir dire un jour :

J'ai perdu ma force et ma vie.

Ce frais souvenir devait sombrer, cette illusion devait être arrachée au poète, car, un soir, traînant son désœuvrement dans une maison interlope, il reconnut parmi les filles à vendre — plus plâtrée, plus fardée, plus vicieuse qu'aucune d'elles — celle

qu'il avait aimée. Son désespoir fut si violent qu'on dut l'emmener, et c'est à propos de cette femme, passée des coteaux de Montmorency sur les hauteurs du quartier des Martyrs, qu'il écrivit les vers déchirants du *Souvenir*, dont voici la dernière strophe, toute frémissante de regrets :

> Un jour je fus aimé, — j'aimais — elle était belle :
> J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
> Et je l'emporte à Dieu !

Singulier point de départ pour cette envolée dans le ciel.

De ses amours passionnées avec Lélia, il ne restait qu'une mutuelle rancune. Et cependant, si, il y avait encore entre eux un lien de plumes soyeuses, un frémissement d'ailes — un oiseau donné par l'infidèle — et qui rappelait au poète le passé disparu, les heures d'enivrement auxquelles avaient succédé les jours d'abandon, si lourds et si mornes. Cet oiseau vint à mourir, et Musset, tenant le petit cadavre raidi dans sa main, pleura de vraies larmes, ressentant de nouveau les horreurs de la trahison, les déchirements de la séparation, comme si l'oiseau eût gardé quelque chose — d'elle.

Alfred de Musset fut blessé à vif par M. Jacquot, qui, sous le pseudonyme d'Eugène de Mirecourt, écrivit tant de vilenies sur ses contemporains. Aux premières ouvertures du biographe de fantaisie lui demandant des renseignements sur sa vie, des dates exactes, Musset répondit, avec une imprudente indignation : « Vous voulez parler de moi, vous ! C'est trop de sans-gêne, et je ne vous dirai rien. — A votre aise, mais, en ce cas, je vous éreinterai. — Si je ne suis éreinté que par vous, peu m'importe, vous n'êtes pas redoutable. Il faut une autre plume que la vôtre pour cela, et je vous défends d'écrire une ligne sur moi. »

Néanmoins, la biographie parut, le poète en eut l'impression d'un soufflet. Il voulait en demander raison à l'auteur, mais M. Benoît Champy l'en dissuada, lui disant que la moindre protestation de sa part mettrait en relief le malpropre petit livre, que M. Jacquot ne demandait pas mieux que d'être attaqué par un homme de sa valeur, et, à ce propos, il lui rappela l'aventure d'Émile de Girardin entamant un procès semblable, et n'arrivant, pour toute satisfaction, qu'à faire lire par le monde entier un pamphlet qui, sans cela, aurait pu rester ignoré.

Musset se rendit à ces excellentes raisons, mais il conserva un grand ressentiment contre le pseudo de Mirecourt, et commença une sorte de biographie de Mirecourt — *Réponse de la bergère au berger* — où se trouve cette phrase vengeresse : « Aujourd'hui, tout le monde cherche une apparence de vérité, depuis le dramaturge, qui du moins vous amuse, jusqu'au biographe qui affiche votre nom sur sa propre infamie, et qui profite du mépris qu'il inspire pour débiter ses plats mensonges impunément et impudemment.

Incapable d'attaquer le premier, Musset n'avait pas la riposte légère, mais il était foncièrement bon et le prouvait à tout propos. Qui ne connaît l'histoire du chien Marzo, un affreux roquet que son extraordinaire intelligence et son attachement pour son maître ont rendu célèbre?

La chienne d'un cafetier du quai d'Orsay avait perdu sa vertu en vaguant sur le trottoir; elle était revenue de cette expédition dans un état fort intéressant, mais qui n'intéressait pas son maître, ennemi de l'encombrement, et ce farouche vendeur de bière avait décidé, pour venger la morale canine outragée, de noyer toute la famille.

Cette décision parut si cruelle au poète, qu'il témoigna le désir de posséder un jeune chien, et, pour complaire à son client, M. D... remit à plus tard l'immolation de la coupable.

Quelques semaines après, on apporta à Musset le toutou réclamé. Né d'un père de hasard et d'une mère abâtardie, il était hideux, si bien que, tout d'abord, Musset regarda avec horreur son nouveau commensal; mais la compassion l'emporta, il soigna ce Moïse à quatre pattes sauvé des eaux, l'éleva et en vint à l'aimer, secondé en cela par Colin qui, armée d'un peigne, s'ingéniait constamment à donner une tournure plus correcte à ce chien, genre nouvelles couches.

La petite bête ne fut point ingrate, elle adorait son maître et Mlle Colin, et, longtemps après la mort de Musset, Marzo dressait l'oreille et poussait un gémissement plaintif au seul nom regretté.

Marzo faillit causer une brouille légère entre de Musset et Alfred Tattet, car ce dernier, ne comprenant pas le sentiment d'extrême bienveillance qui guidait toujours son ami, le plaisantait souvent hors de propos, et au sujet du chien surtout, ne cessait de le railler.

« Il est horrible, cet animal, disait-il, il a l'air d'un chien de

portier, d'un barbet d'aveugle! Voyons, mon cher, débarrassez-vous de ça bien vite, et je vous donnerai une bête magnifique, de pure race, qui vous fera honneur. »

Mais le poète se fâchait, en venait à accuser son intime camarade de manquer de cœur, et s'attachait davantage au pauvre vilain Marzo.

Ce nom sonore de Marzo avait été donné au chien en mémoire d'un lion du Jardin des Plantes, lequel, malade, étouffant dans sa cage étroite, mourant du regret des horizons sans bornes, des chaudes nuits d'amour et de bataille, refusait toute nourriture, pour en finir plus tôt avec sa vie d'esclave. Alfred de Musset se promenait souvent au Jardin des Plantes en compagnie de sa gouvernante, et le lion, séduit par la voix caressante de Mlle Colin, s'apprivoisa au point de consentir à manger ce qu'elle lui offrait; il attendait sa venue avec impatience, faisait le beau comme un chat gigantesque et se laissait caresser. Cela dura quelques semaines, puis l'infortuné roi du désert mourut, toujours enfermé, toujours triste et rêvant de son soleil d'Afrique entre les grilles écrasantes de sa prison.

Ce n'est qu'après le départ définitif de Mme de Musset pour Angers que son fils s'installa chez lui. Jusque-là il avait vécu de la vie de famille, et pendant les absences de sa mère, Mlle Colin était chargée d'écrire chaque jour ce qui se passait et recevait les instructions de Mme de Musset. Instructions singulièrement étendues comme on va le voir.

Depuis un certain temps, Musset était au mieux avec une actrice de la Comédie-Française qui pouvait rivaliser comme embonpoint avec Mlle Allan dont Mme Brohan, cette lanceuse de flèches d'or, disait à son fils : « Si tu n'es pas sage, je te ferai faire le tour de Mlle Allan. »

Le poète entreprit ce voyage circulaire comme un plaisir, non comme une pénitence, et tout d'abord, il y trouva tant de charmes qu'il voulut y consacrer ses jours et ses nuits. Un soir donc que Colin se trouvait seule à la maison, — tout le monde était au théâtre — il revint un instant et confia à sa gouvernante qu'il ne rentrerait pas, étant invité à souper par sa belle amie à qui il ne pouvait refuser cette satisfaction. En même temps, il pria Colin de rassurer sa mère si elle s'apercevait de cette escapade. Naturellement, il n'y avait qu'à s'incliner : la gouvernante promit donc de faire de son mieux pour éviter toute inquiétude à Mme de Mus-

set, mais elle y parvint difficilement, la mère craignant sans cesse qu'un retour de son fils à ses fâcheux excès n'altérât sa santé toujours délicate. Cependant, Mme de Musset convint qu'il était préférable qu'il fût conquis par cette personne, correcte et pas jeune, plutôt que par une fille dépravée.

Tout arrangé de la sorte, la liaison suivit son cours avec les querelles et les raccommodements usités, sortes d'épices de cette cuisine sentimentale ; mais elle durait quand même, et l'été suivant, Musset alla habiter une maison de campagne louée pour abriter ses amours.

Voici une lettre écrite par Mme de Musset à la gouvernante quelques jours après ce nouvel arrangement :

« Je vous remercie, mademoiselle, de me donner des nouvelles de mon fils ; vos lettres m'ont fait du bien, j'en avais grand besoin, car vous savez dans quel état je suis partie. La santé d'Alfred est loin d'être bonne, nous savons que presque toujours la grande crise est précédée par plusieurs jours de souffrances ; je vous prie, en conséquence, ma chère mademoiselle Colin, de vous assurer de l'état dans lequel il est, même s'il reste chez Mme ***; vous pouvez, sous le prétexte de lui porter une lettre, s'il en vient pour lui, aller le voir, et s'il tombe sérieusement malade, vous pouvez offrir vos services à Mme ***, qui sera bien heureuse de vous trouver, car personne ne sait le soigner comme vous quand il a ses crises nerveuses.

« Continuez, je vous prie, de m'écrire tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit revenu, ou tout à fait bien ; je suis trop inquiète pour pouvoir me passer de vos lettres. Vous m'obligerez d'y mettre aussi un mot de M. Paul, comme il se porte bien, s'il est à la campagne, ou autres choses semblables. »

Mlle Colin alla si souvent prendre des nouvelles d'Alfred de Musset qu'elle finit par demeurer à la campagne, auprès de lui, sans que Mme *** y trouvât à redire.

C'était à Ville-d'Avray, sous les ombrages de la villa Pradier ; mais là, plus encore qu'à Paris, un vent de tempête passait à travers le feuillage, interrompant le duo de baisers, ramenant les désespérances du poète et les emportements de la colérique émule de Melpomène, si bien que tour à tour les amoureux s'enfuyaient en jurant de ne pas revenir.

Resté seul, l'abandonné tendait les bras vers l'ingrat, criait sa peine et conjurait Colin de réparer le mal. « Cherchez-le ou cher-

chez-la !... ramenez-la ou ramenez-le !... dites-lui que je meurs ! » Et la fidèle Colin, plus sérieuse qu'une confidente de tragédie, courait à Paris sur les traces du fugitif, battait l'estrade pour le ressaisir et le ramenait triomphalement au logis où, reçu comme le pigeon de la fable, il oubliait dans une ivresse nouvelle l'orage de la veille, sans vouloir penser à celui du lendemain.

Au milieu de ces émotions, le malaise de Musset continua, au grand chagrin de la pauvre Mlle Colin qui, chez cette dame, n'avait pas le droit d'en agir à sa guise. La maîtresse acceptait difficilement les avis de la gouvernante, et Musset, victime innocente de ce parti pris, ne disait rien pour n'affliger ni l'une ni l'autre.

Mlle Colin en référa à Mme de Musset qui lui répondit ainsi :

« Je suis fâchée, ma bonne mademoiselle Colin, que vous preniez du chagrin pour une chose qui n'en vaut pas la peine ; si vous réfléchissiez que ces soins de Mme *** sont passagers, que c'est une sorte de fantaisie qui ne peut pas durer, vous en prendriez plus facilement votre parti. D'abord, vous savez que mon fils vous est attaché et que cet attachement en enterrera bien d'autres, car les hommes sont changeants ; mais dans tous les temps et à tous les âges ils ont besoin de soins, d'attachement, et croyez-moi, il reviendra toujours à apprécier les vôtres. Je vous recommande donc beaucoup de patience, la plus grande douceur. Soyez sûre qu'avec son caractère tendre et son coup d'œil à qui rien n'échappe, il vous saura gré de tous vos sacrifices ; surtout ne vous plaignez pas et parlez-lui toujours avec amitié.

« J'espère que vous comprendrez, ma chère Adèle, que les conseils que je vous donne sont tout dans votre intérêt et dans celui de mon fils, car je désire que vous restiez près de lui.

« Je reviendrai au mois d'août, ainsi vous aurez bien la complaisance d'attendre mon retour qui fera cesser ce qui vous chagrine. Continuez donc à me donner des nouvelles véridiques, mais Paul a raison de vous conseiller de ne pas m'effrayer, car votre dernière lettre m'avait mis la mort dans l'âme, et j'ai passé une cruelle nuit ; heureusement celle d'hier m'a consolée et celle d'aujourd'hui aussi, car ce que je crains le plus, c'est qu'il soit malade. Je vous remercie bien de votre exactitude, je serais bien triste s'il me fallait me passer de vos lettres.

« Adieu, bonne mademoiselle Colin ; soyez assurée que je vous ai obligation de tout ce que vous faites pour lui et que je vous en remercie de tout cœur. »

Un peu plus tard, — Musset était alors chez lui, sa mère ayant été rejoindre Mme Lardin à Angers ; — il retomba gravement malade, mordu déjà par la terrible hypertrophie du cœur dont il devait mourir, et le repos le plus absolu lui étant nécessaire, il fut convenu que sa porte resterait close pour tout ce qui était susceptible de lui causer la moindre agitation. Mais la comédienne n'entendait pas de cette oreille-là ; elle fit tant, qu'elle s'implanta dans la place, ne soignant pas Musset, — là, Colin régnait — mais se faisant dorloter elle-même en dérangeant tout le monde. La gouvernante témoigna quelque humeur d'être obligée de servir cette dame, lorsqu'elle n'avait pas de trop de tous ses instants pour les consacrer à son malade ; et là-dessus, saisissant la balle au bond, la maîtresse, enchantée de reprendre l'avantage perdu, déclara qu'ayant chez elle un personnel plus nombreux, le poète y serait infiniment mieux traité, qu'elle pourrait le veiller sans gêner personne et qu'elle l'emmenait à l'instant.

Sitôt dit, sitôt fait. Avant que le malade ait pu réfléchir à l'originalité de cette proposition, on l'habillait, on le couchait dans une voiture, pendant que Colin, navrée, rendait les clefs de l'appartement et s'en allait chez sa sœur cacher sa colère et ses inquiétudes.

Mais le lendemain matin, dès cinq heures, elle était réveillée par un exprès porteur d'une lettre de Musset, au bas de laquelle la dame avait ajouté quelques lignes d'amende honorable.

Voici cette épître désespérée faite en partie double : « Je n'ai pas fermé l'œil, j'ai les premières attaques de mes délires ; toi seule les connais, viens, je ne puis me passer de toi.

« Tu m'as fait du mal hier soir, mais j'avoue que je t'en ai fait beaucoup le premier. Je le regrette, ne m'abandonne pas.

« Venez, mademoiselle Colin, reprenez votre malade, je vous prie, et je n'irai le voir que le jour où vous m'avertirez que je peux le faire sans danger pour sa santé et son repos. »

La gouvernante ne se fit pas prier davantage. Modeste dans son triomphe, elle reprit seule sa place au chevet du malade, qui lui dit d'un ton mêlé de reproche et de contentement : « Pourquoi m'avez-vous laissé partir ? Je pouvais en mourir. Oh ! je vous ai appelée toute la nuit. Je criais : Mademoiselle Colin, je veux mademoiselle Colin, si fort et si souvent que je leur ai fait peur... Fermez la porte, maintenant, on ne m'emmènera plus ! »

Ce désir presque enfantin, d'être toujours soigné par la même

personne, était si grand qu'il arrêta constamment de Musset, lorsqu'on voulait l'entraîner à se marier. « Non, disait-il, Colin est au courant de ma maladie, elle sait la diriger et me remettre en santé, tandis que ma femme... ma femme s'épouvanterait peut-être, et me confierait à quelque médecin complaisant qui me rendrait fou, sous prétexte de me guérir. Non, je ne veux pas me marier ! »

Dans l'idée de crier très fort pour effrayer sa maîtresse et la punir de l'avoir enlevé aux soins de Colin, il y avait un côté comique, montrant une des faces peu connues du caractère d'Alfred de Musset, excessivement gai et amusant lorsque rien n'altérait son humeur. Parfois même, cette gaieté éclate à travers la tristesse comme le soleil derrière la pluie ; on en trouve la preuve dans diverses lettres adressées à Mme Joubert au sujet de la princesse Belgiojioso, cette Galathée qui exigeait toutes les adorations sans s'animer jamais. — Ainsi, je me souviens de ces lambeaux de phrases, dans une lettre où Musset racontait qu'il avait été rudoyé par la princesse : « Je sanglotais, les coudes sur mon lit, les pieds sur ma cravate, les genoux sur mon habit neuf... Ma chambre était un océan d'amertume, j'y piquais des têtes, pif, ploc, floc... Après cela, je pleurai encore un peu, mais seulement pour me rafraîchir. »

Jean de Bourgogne.

(A suivre.)

LE DOCTEUR RAMEAU [1]

Adrienne, bouleversée par ce rapide passage de l'espérance à la plus cruelle déception, ne fit pas entendre un soupir. Elle blêmit, ses yeux se cernèrent, et, de sa hauteur, elle tomba sur le plancher. Au même moment, la vieille Rosalie entrait, attirée par l'éclat des voix. Elle vit la jeune fille étendue au milieu du mobilier détruit, elle fondit sur elle, ainsi que sur une proie, l'entoura de ses bras, la tâta, pour s'assurer qu'elle était vivante. Elle jeta à Rameau un regard suppliant, elle le trouva sombre, immobile, impassible. Elle dit sourdement :

— Mon Dieu!

Puis, sans une question, sans un appel, sans un mot, elle enleva l'enfant, et, chargée de son précieux fardeau, passant devant le père, elle sortit. Derrière la servante, Rameau quitta la chambre, ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et, lentement, se dirigea vers son cabinet, où il disparut.

Rosalie, à travers les couloirs, gagna l'extrémité de la maison. Arrivée à l'appartement d'Adrienne, elle appela à grands cris, sans retenue, sans ménagement. Deux femmes accoururent. Comme elles levaient les bras au ciel, en poussant des hélas, et se perdaient en questions :

— Taisez-vous, dit rudement la vieille femme de charge en entrant dans un petit salon. Mademoiselle vient de se trouver mal... Qu'une de vous prépare son lit, que l'autre descende dire au cocher d'atteler et d'aller immédiatement chercher le docteur

(1) Voir les numéros des 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1889.

Talvanne à Vincennes, au valet de chambre de courir chez M. Robert et de le ramener à l'instant... Marchez, et pas de discours : ce n'est ni le lieu, ni le moment.

Elles s'élancèrent. Restée seule, Rosalie déposa Adrienne sur un canapé, et, prenant dans le cabinet de toilette un flacon d'eau de Cologne, elle essaya de la faire revenir à elle. Ses cheveux blonds dénoués, les yeux clos et toute pâle, comme une jeune martyre, la jeune fille était si belle que la servante s'oublia un instant à la regarder. Puis, ressaisie par l'inquiétude, elle lui mouilla les tempes et la paume des mains, la réchauffant, la couvant; elle lui parla, l'appelant doucement, maternellement, sans pouvoir faire cesser son immobilité. Dans la maison, le silence était redevenu profond. Plus de cris irrités, plus de coups sourds, plus de piétinements affolés. La tempête s'était calmée, mais le calme rétabli était peut-être encore plus gros de menaces et de violences.

Un pas rapide, glissant sur le parquet du couloir, fit lever vivement Rosalie, elle alla ouvrir la porte et se trouva en face de Robert. Il ne questionna pas; elle n'expliqua rien. Il avait vu la jeune fille, toujours étendue, immobile et froide. Il lui toucha la main, s'assura que le pouls battait. Et, un peu rassuré, il examina le visage. Les yeux se violaçaient et la mâchoire se contractait pinçant la bouche.

— Donnez-moi de l'éther, dit le jeune homme à la femme de charge. Elle sortit, et, en un clin d'œil, reparut tenant une bouteille et une cuiller. Robert versa quelques gouttes, approcha la cuiller des lèvres d'Adrienne, et lentement, avec effort, parvint à faire pénétrer la liqueur entre les dents serrées. Une rougeur empourpra les joues de la malade, elle poussa un soupir et ses paupières se relevèrent. Elle parut reconnaître celui qui la soignait, un douloureux sourire passa sur ses lèvres décolorées, elle pâlit de nouveau et resta inerte. L'évanouissement cependant avait cessé et les mains, tout à l'heure glacées et rigides, redevenaient moites et souples.

— Il faudrait la mettre dans son lit, dit Robert. Et comme Rosalie approuvait d'un signe de tête, il ajouta :

— Où est son père?

La vieille gouvernante fronça le sourcil, elle se recueillit pendant une seconde, comme si elle avait un grand parti à prendre, puis sans regarder le jeune homme :

— Monsieur est sorti depuis le déjeuner, répondit-elle froidement. Mais on l'a envoyé prévenir, ainsi que le docteur Talvanne...

Puis, coupant court à des explications difficiles :

— Tenez, prenez l'enfant par les épaules. Nous allons l'emporter à nous deux... Elle n'est pas lourde, la chère mignonne...

La porte de la chambre était ouverte. Une chambre tendue de soie blanche semée de bouquets roses, à meubles laqués blancs, fraîche, claire, virginale, embaumée d'un léger parfum. Robert y entrait pour la première fois. Il eut le cœur serré. Il lui sembla que cette violation avait la mort pour excuse. Il abaissa ses regards sur le visage de la jeune fille, il frémit à la pensée que ces beaux yeux fermés ne se rouvriraient plus jamais. Il voulut chasser ce funèbre pressentiment. Autour de lui, il vit tout animé et riant. Mais, au même instant, un nuage passa devant le soleil, le ciel s'obscurcit et la chambre devint sombre. Il entendit confusément Rosalie qui lui disait :

— Retournez dans le salon, je vous appellerai aussitôt que je l'aurai couchée.

Il sortit machinalement, très troublé, commençant à éprouver une violente inquiétude. Il fit appel à sa science et rechercha, dans sa mémoire, quelles graves maladies pouvaient avoir, pour premier symptôme, une syncope suivie d'un état de prostration complète. Il en trouva vingt. Il ne s'arrêta à aucune certitude. Il était hésitant, épeuré. Que deviendrais-je, pensa-t-il, si j'étais obligé de la soigner? Dans quelles angoisses vivrais-je? Combien ce savoir, dont nous sommes si fiers, est limité, et comme nous en comprenons l'inanité quand il s'agit d'en tirer parti pour ceux que nous aimons! Que fera le docteur Rameau? La pensée que le père d'Adrienne allait bientôt arriver et combattre lui-même la maladie, illumina les ténèbres dans lesquelles il se débattait. Il avait en son maître une foi si complète qu'il retrouva tout son calme.

Il se sentit rassuré et tranquille, comme le soldat commandé par un général toujours victorieux. Le docteur, d'un coup d'œil infaillible, établirait le diagnostic. Et, quant aux soins à donner, son esprit, merveilleusement inventif, trouverait certainement quelque remède souverain. Tant de fois Rameau avait fait des miracles, comme les thaumaturges de l'antiquité, que Robert éloignait toute crainte, sûr qu'au moment décisif un prodige se

produirait, qui assurerait le salut de la malade. C'était sa fille! De quoi ne se montrerait-il pas capable, lorsque l'être qui lui était le plus cher au monde serait menacé? Souvent, Robert le savait, des médecins, et non des moins célèbres, avaient reculé devant la responsabilité de soigner leurs femmes ou leurs enfants. Ils avaient subi ce trouble, cet anéantissement de toutes les facultés que le jeune homme avait ressenti si vivement. Mais Rameau pouvait-il être accessible à ces faiblesses? N'était-il pas, par la force de son caractère et la clarté supérieure de son intelligence, au-dessus de l'humanité?

Rosalie, en traversant le salon, arracha le jeune homme à sa méditation. Il interrogea du regard la femme de charge. Elle répondit à voix basse :

— L'enfant semble dormir. Vous pouvez entrer.

Sur l'épais tapis, il parvint sans bruit auprès du lit, et étendue, le visage maintenant rougi, les yeux toujours fermés, il vit Adrienne. Son bras blanc, allongé sur le drap, tressaillait, comme si tous les nerfs, mis en mouvement par une agitation intérieure, en eussent vibré. La respiration était brève, un peu sifflante, les dents toujours serrées par une violente contracture. Cet état, si évidemment douloureux, réveilla les inquiétudes de Robert. Non, Adrienne ne dormait pas. Et l'anéantissement dans lequel elle demeurait plongée attestait en son organisme des désordres sérieux.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre. Sur l'esplanade des Invalides, les soldats faisaient l'exercice, comme tous les jours, sous l'œil émerveillé des badauds. Il regarda la pendule : une heure déjà s'était écoulée, depuis son arrivée dans la maison. Une impatience fébrile s'empara de lui. Que faisait Rameau, pour ne pas venir? Où était Talvanne? Qu'ordonner, en leur absence, et comment oser s'y décider? Il lui devint impossible de rester ainsi seul auprès du lit dans lequel était étendue, sans regard et sans pensée, la femme qu'il adorait. Il fut sur le point de sonner. Le roulement d'une voiture dans la cour l'arrêta. Il éprouva un soulagement immédiat. Enfin, on lui apportait du secours, il n'allait plus se trouver abandonné à lui-même. La voix de Talvanne, retentissant dans l'escalier, l'amena à la porte du salon. Il ouvrit, et l'aliéniste essoufflé entra.

— Ah ! Te voilà, dit-il d'une voix brève. Eh bien? Comment est-elle?

— Toujours dans le même état. Une sorte de somnolence fébrile...

Talvanne interrompit le jeune homme :

— Examinons ça.

Il passa dans la chambre. A la tête du lit déjà Rosalie l'avait devancé. Il observa avec attention sa filleule immobile, comme s'il voulait faire pénétrer son regard au dedans d'elle. Il hocha la tête, puis souleva délicatement la paupière de la jeune fille. Un strabisme soudain avait troublé sa vue. Il tâta le front couronné de cheveux d'or et le trouva brûlant. Il glissa sa main sous la nuque et la palpa fortement. Adrienne poussa un douloureux soupir. Le visage de Talvanne se rembrunit, il jeta un coup d'œil sur la gouvernante et sur Robert. Il les vit anxieux, attendant son jugement. Il hocha de nouveau la tête, fit entendre une toux sèche, et murmura :

— Il faut voir...

Puis s'adressant à la vieille servante :

— Où est Rameau?

— Il vient de rentrer à l'instant...

Comme Robert, à ces paroles, manifestait une profonde surprise et s'apprêtait à questionner, elle prit, avec un air d'autorité, l'aliéniste par le bras et l'attirant à l'écart :

— Descendez le trouver ; il est dans son cabinet, dit-elle d'une voix tremblante, et tâchez de lui rendre la raison. Il s'est passé aujourd'hui, ici, des choses bien malheureuses... Dieu veuille que tout cela ne nous coûte pas la vie de notre enfant!...

Talvanne, stupéfait par l'étrangeté de cette confidence, ouvrait la bouche pour demander à la vieille femme de s'expliquer plus complètement. Elle parut avoir lu dans sa pensée, et coupant court à sa curiosité :

— Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous éclairer... Descendez chez lui... interrogez-le... Il vous contera ce qui s'est passé, s'il le veut et s'il l'ose!... Oui! Il osera... C'est un homme terrible!... Et tantôt j'ai cru qu'il allait tuer cette pauvre petite-là!...

— Tuer! répéta Talvanne en pâlissant : Rosalie, réfléchissez un peu à ce que vous dites!

— Il ne réfléchissait guère à ce qu'il faisait, lui! répliqua la gouvernante avec amertume. Il était fou... Fou de colère!...

Elle s'interrompit, puis très grave :

— Mais pourquoi faire peser les fautes sur ceux qui en sont innocents?

Elle et lui se regardèrent très émus. Ces mots avaient suffi. Une mystérieuse communication s'était faite entre eux. En une seconde tout s'était éclairci, et Talvanne était préparé à ce qu'il devait entendre. Il fit :

— Ah ! ah !

Et ces deux interjections signifiaient si bien : « Comment, vous saviez tant de choses, et depuis si longtemps, sans qu'il y parût? » que la vieille femme répondit par un signe de tête affirmatif. Talvanne alors se tourna vers Robert resté près du lit de la malade :

— Attends-moi là, je remonte tout de suite avec Rameau.

— Et, laissant le jeune homme assisté de la gouvernante, auprès d'Adrienne, il se dirigea vers le cabinet de son ami.

X

Après ce dernier mouvement de fureur qui l'avait emporté jusqu'aux plus extrêmes violences, Rameau était resté quelque temps dans un état d'immobilité complète. Assis dans un fauteuil profond, il se sentait accablé de fatigue, et son cerveau lui paraissait vide. On lui eût crié tout à coup que la maison prenait feu, ou menaçait de s'écrouler, qu'il n'eût pas fait un mouvement pour se lever et fuir. Tout lui était indifférent et le naufrage de sa vie le laissait anéanti. Qu'avait-il à craindre maintenant? Que pouvait-il lui arriver qui fût plus atroce que ce qu'il venait d'endurer? Sa vie, irrémédiablement brisée, eût-elle valu la peine d'être défendue? Quels regrets aurait-il éprouvés, en fermant les yeux pour toujours? Il eût cessé de voir cette terre féconde en malheurs, ce monde tout rempli d'abjections. Il se fût plongé délicieusement dans le néant, c'est-à-dire dans l'insensibilité.

Tout l'avait déçu et trahi, dans cette vie infâme qu'il maudissait. La destinée ne lui avait pas même fait la charité de respecter sa dernière illusion. Il avait fallu qu'il subît sa douloureuse passion, qu'il en dégustât le fiel, qu'il en sentît tous les clous, toutes les épines. Il avait été savamment torturé, et ses bourreaux étaient hors d'atteinte. Pour lui, point de vengeance. La mort avait tout pris d'avance. Et lui, l'imbécile, pleurant les

deux coupables de ses larmes les plus amères, il avait tenté l'impossible pour adoucir leurs souffrances.

Malédiction! Si c'était à recommencer! S'il pouvait les tenir là pour leur cracher son mépris et sa haine, pour jouir de leur angoisse, pour voir couler sur leur front la sueur glacée de l'épouvante. Mais non, ils avaient rendu le dernier soupir entre ses bras caressants, sous ses yeux consolants, calmes comme si leur conscience ne leur reprochait rien. Ils étaient morts hypocrites et menteurs, ainsi qu'ils avaient vécu. Et lui, qu'allait-il devenir? Comment trouver l'énergie nécessaire pour supporter ce dernier écroulement? Vivre encore, après tant de déceptions, lorsque l'existence ne lui offrait plus que des tortures? A quoi bon? Le repos suprême, voilà ce qu'il lui fallait.

Et il se le procurerait si facilement! Il n'avait que quelques pas à faire, une armoire à ouvrir et, parmi les substances si nombreuses qui lui servaient pour ses expériences, il lui suffirait d'en prendre une, d'en avaler quelques gouttes, et, sans souffrir, il s'endormirait. Aucun scandale autour de sa tombe. On ne croirait assurément qu'à une congestion cérébrale. D'ailleurs les traces du poison choisi seraient difficiles à trouver, et sa fin offrirait toutes les apparences les plus naturelles.

Il sourit lugubrement en se sentant maître de sa destinée. Il éprouva une sorte de soulagement, comme après le règlement d'une situation difficile. Ayant pris le parti de rejeter toutes ses tristesses et toutes ses douleurs, il les sentit déjà moins vives. Il retrouva la force de se lever et de faire quelques pas dans son cabinet. Il laissa tomber, en passant, un coup d'œil sur les papiers qui couvraient son bureau, et se dit qu'il n'achèverait pas le travail commencé. Mais qu'était-ce que ce travail auquel il avait pris tant d'intérêt? Quelle valeur avait-il? Tout, dans ce monde infirme, n'était-il pas sujet à l'erreur? Qui pouvait se flatter d'avoir raison et de connaître le vrai absolu?

Lentement, plongé dans sa méditation, il gagna son laboratoire. D'un mouvement machinal, il ouvrit une armoire et, sur les rayons, examina une cinquantaine de flacons étiquetés de rouge. Il en saisit un, tout petit, l'étudia au jour, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, referma son armoire, revint dans son cabinet, plaça le flacon sur une table, à portée de la main, et se rassit. Il décida qu'il attendrait une heure, afin de se donner le temps de chercher s'il n'avait aucune disposition à prendre

avant de disparaître. Il pensa à Talvanne et une ombre passa sur son front.

Celui-là l'aimait sincèrement et d'une affection profonde, dont il lui avait fourni des marques à toutes les heures de sa vie. Allait-il donc se séparer de ce fidèle compagnon sans lui laisser une preuve qu'il ne l'avait pas oublié? Quoi! Pas un mot, pas un souvenir, pas une suprême confidence? A cette idée que Talvanne pourrait mêler des reproches à sa douleur, le cœur de Rameau se serra. Il se leva et, s'approchant de son bureau, il se disposait à écrire à son ami lorsque la porte s'ouvrit et celui-ci parut.

Ils restèrent un instant à s'observer. Ils étaient presque aussi pâles l'un que l'autre. Tout à coup les yeux de Talvanne tombèrent sur le flacon étiqueté de rouge. Il fit deux pas, s'en empara vivement, lut la désignation, et, avec un cri de reproche, le reposant sur la table :

— Toi, Rameau! Un homme tel que toi?

Le docteur baissa la tête et, sans chercher à nier, d'une voix si douloureuse qu'elle tira des larmes à son ami, il répondit simplement :

— Je suis si malheureux!

— Mais qu'y a-t-il donc? s'écria Talvanne presque avec colère, tant le chagrin de celui qu'il aimait plus que lui-même lui paraissait injuste et cruel.

Un feu sombre s'alluma dans les yeux de Rameau :

— Ce qu'il y a? Tu vas le savoir.

Il saisit la main de l'aliéniste et, sans ajouter un mot, l'entraînant à sa suite, il sortit, traversa les couloirs, monta l'escalier et s'arrêta devant la porte de l'appartement de la morte. Avec la clef qu'il avait emportée, il ouvrit, et repris de sa colère :

— Regarde les débris de tout ce que j'entourais d'un culte. Ici, tout est renversé, déchiré, souillé et profané. Eh bien! il y a moins de ruines que dans mon cœur, moins de souillures et de profanations que dans ma pensée... Tu me demandes ce qu'il y a?... La trahison de l'ami, l'adultère de la femme. Toute mon existence salie et déshonorée... Voilà ce qu'il y a!... Cela te suffit-il, comme honte et comme douleur? Et ai-je droit, enfin, quand ces deux misérables sont morts et ne souffrent plus, de vouloir mourir, à mon tour, pour ne plus souffrir?

— Et qui t'assure, dit gravement Talvanne, que tu ne souf-

friras plus? Qui te prouve qu'ils ne souffrent pas, eux, et horriblement? Et, quand bien même tu serais cent fois plus à plaindre, est-ce une raison pour t'abandonner à ce point? As-tu donc oublié tout ce qu'il y a autour de toi d'honnête, de bon et de pur? Je ne compte donc plus, moi? Et Adrienne?

Rameau fronça le sourcil, baissa la tête, mais ne répondit pas. Talvanne continua :

— Cette pauvre petite, innocente de tout ce que tu souffres, pourquoi l'en as-tu rendue responsable? Est-ce généreux? Est-ce raisonnable? Elle n'a eu pour toi, depuis qu'elle existe, que des caresses et des sourires. Et tu l'as bouleversée, épouvantée, brutalisée, quand elle te suppliait... Maintenant elle est malade, et tu en es cause... Rameau, je te suis bien attaché, je suis bien partial quand il s'agit de toi, mais je ne puis te trouver aucune excuse.

Le docteur avait écouté impassible. Il garda le silence obstinément. Talvanne le regardait effrayé :

— Est-ce que tu ne m'as pas entendu? demanda-t-il.

Rameau baissa la tête affirmativement.

— C'est de ta fille que je te parle, reprit Talvanne avec animation. Comprends-tu? De ta fille...

Le docteur releva son front que des rides profondes sillonnaient, et d'une voix sourde :

— Ma fille! répéta-t-il. En es-tu bien sûr?

Le visage de Talvanne devint sévère, et d'un ton ferme :

— Si ton cœur n'a pas devancé ma réponse, tout ce que je te dirai ne suffira pas à te convaincre. Je changerai donc les termes dont je me suis servi. Il y a là, sous ton toit, à deux pas, une créature humaine qui souffre et que tu peux soulager, et je te demande si, homme, tu vas refuser de paraître à son chevet, si, médecin, tu vas refuser de la soigner.

Rameau ne répondit pas une parole, mais il sortit et, suivi de son ami, il se dirigea vers l'appartement de la malade. La porte était ouverte et, dans l'obscurité du salon, la lueur d'une lampe, placée sur la cheminée de la chambre, traçait une raie de lumière. Dans cette clarté, au bruit de la marche des deux hommes, Robert se montra. En reconnaissant Rameau, il ne sut réprimer un geste de joie, ce geste que le docteur connaissait si bien et que chacun faisait, en le voyant apporter ses secours à un être cher, dangereusement menacé. Le maître écarta

l'élève qui s'avançait à sa rencontre, et, lui montrant le salon, il dit d'une voix brève :

— Reste là et attends.

Il fit passer Talvanne, et, à sa suite, entra dans la chambre. Adrienne était toujours étendue dans son lit, roulant douloureusement sa tête sur son oreiller, comme si elle cherchait la position la plus propre à calmer sa douleur. Ses yeux à demi fermés étaient sans regard. Une pâleur s'étendait sur son visage, accusant plus nettement la rigidité de ses traits durs et immobiles, comme ceux d'un masque de pierre. Talvanne s'approcha, et, montrant la jeune fille à Rameau :

— Elle paraît souffrir cruellement, dit-il. Regarde, la pauvre petite. Est-ce la même enfant que nous voyions hier, si fraîche, si rose, si vivante, avec ses belles lèvres souriantes et ses yeux brillants de joie ?

— Non ! ce n'est plus la même enfant, dit sourdement Rameau.

— Il a suffi d'un instant, poursuivit Talvanne, pour que cette vigoureuse santé disparût, pour que cette fleur de jeunesse se fanât. Et tout ce mal, enduré par une délicieuse créature que nous regardions comme la joie de notre vie, c'est de toi qu'il est venu !

— De moi ! répéta lugubrement Rameau, sans protester contre le reproche que lui adressait son ami.

— Et tu l'observes avec des yeux insensibles, continua l'aliéniste, toi qui la couvais hier avec amour ; tu restes immobile et inactif devant elle, toi qui aurais tout abandonné pour courir, si on était venu t'annoncer qu'il lui était arrivé la moindre chose, qu'elle souffrait d'un inoffensif bobo. Si on t'avait prédit que tu serais si dénaturé, n'aurais-tu pas répondu que c'était impossible ?

— Je l'aurais répondu.

— Et pourtant cela est. Et tu raisonnes, et cependant tu persistes dans ta férocé, soudaine et absurde indifférence.

Rameau avait fait un pas de plus vers le lit, et, d'un œil fixe, examinait le visage d'Adrienne. Il prit le bras de son ami, le serra avec force, et lui montrant la jeune fille :

— Étudie ce front bombé, ces pommettes saillantes et ce nez délicatement recourbé. Toi, savant, qui as fait de l'anthropologie l'étude de toute ta vie, n'y vois-tu pas tous les signes distinctifs de la race espagnole ? Vois comme l'origine berbère est marquée dans cette figure. Les Maures ont passé par là, Talvanne, il n'y

a pas à le nier. Ne serait-ce pas la tête de sa mère, traits pour traits, si le bas du visage ne trahissait le mélange de la race saxonne? Ce menton, dont la carrure est un peu lourde, n'accuse-t-il pas le type allemand? Tâte cette tête, maintenant, et tu y trouveras tous les signes qui caractérisent le sous-brachycéphale... Ah! ah! Tu vois que j'ai bien profité de mes discussions avec toi, et que je sais de quoi je parle!... Prends tes mesures, d'après la méthode de Camper, d'après celle de l'Anglais Morton, ou celle du Français Broca, et tu ne trouveras pas une autre solution que celle indiquée par moi, ou bien ta science n'est qu'un vain mot!

— Tu me l'as dit cent fois! s'écria Talvanne avec désespoir. Tu n'y as jamais cru! Vas-tu, pour fournir des arguments à ton injustice, avoir recours à des théories que tu as toujours réfutées? Rameau, aie pitié de cette enfant et de toi-même... Ne cède pas à des préventions irraisonnées, à des imaginations folles!...

Rameau baissa la tête, et, avec un calme plus terrible encore que n'avait été sa colère :

— Ne nie pas la lumière! Elle nous illumine et il faudrait être insensé pour ne pas voir! Les cheveux blonds, les yeux bleus de celle pour qui tu me pries, ce sont ceux de Munzel... Regarde-là!... tiens, pendant que son visage se contracte... N'est-ce pas lui, tel qu'il était quand je l'ai soigné dans la petite chambre de la rue de La Harpe?... Elle lui ressemble tant, qu'il est inouï que je n'en aie pas été frappé plus tôt!... Mais notre misérable espèce est si crédule!... Un enfant! C'est flatteur pour un homme! On le croit de soi, tout naturellement, par un stupide orgueil!... Ah! ah! ah!

Il éclata d'un rire déchirant, appuya fortement sa main sur sa poitrine, comme pour comprimer une douleur violente qui lui labourait le cœur, puis il reprit :

— Je l'ai adorée, cette petite fille! Tu ne peux nier que j'aie uniquement pensé à elle, pendant les dix-huit ans qu'elle a déjà vécu. Tu le disais tout à l'heure : c'était ma passion, ma folie. Eh bien! maintenant, elle me fait horreur et je la hais! Elle souffre, et je la regarde souffrir; elle est très malade et va peut-être mourir, et je ne lèverais pas un doigt pour qu'elle ne mourût pas! Elle est née des deux autres, elle est aux deux autres, qu'elle aille dans la terre avec les deux autres!

— Rameau ! cria Talvanne épouvanté.

— Mon bon ami, poursuivit le docteur, avec un sang-froid horrible, il me serait facile d'être hypocrite et de te raconter des balivernes, mais ce serait indigne de toi et de moi. Je te montre mon cœur à nu, je te traduis ma pensée complète. Je suis peut-être un monstre; je ne dis pas le contraire ; mais je ne puis être autrement. Je hais cet être innocent, pour toutes les caresses qu'il m'a volées et pour tous les baisers que j'ai délicieusement posés sur sa chair odieuse. Voilà dix-huit ans que je suis dupe, c'est assez !

— Ainsi, tu ne frémis pas à la pensée qu'elle souffre ?

— De quoi pourrais-je frémir ? Quels liens m'attachent à elle ? Rien de moi n'est en elle. J'en suis sûr, et toi aussi. Ce n'est donc pas mon sang, mes nerfs qui pourraient s'émouvoir. Quant à mon esprit, il est révolté et furieux. Alors, que me demandes-tu?

Talvanne essuya, avec son mouchoir, la sueur qui perlait sur son front. Il fit un mouvement des lèvres, comme pour reprendre sa respiration, puis avec une fermeté voulue :

— Je te demande ton opinion sur sa maladie. C'est une étrangère, soit, une indifférente, une ennemie même. N'importe! Tu es venu à son chevet par considération pour moi, examine-la.

Rameau s'avança tout près du lit. Une pâleur plus grande s'étendit sur son front et ses yeux se creusèrent plus profonds sous ses épais sourcils. Ses mains tremblèrent. Cependant il se pencha sur Adrienne, il approcha son visage du sien, il sentit sa respiration haletante l'envelopper. Un pli grave se creusa autour de sa bouche, mais son regard ne se troubla pas. Il souleva les paupières de la malade et examina ses yeux; il prit, entre ses doigts, son bras rond, doux, charmant, qui brûlait de fièvre. Il lui toucha le creux de l'estomac et le ventre, lui palpa la tête, comme avait déjà fait Talvanne, puis lentement il s'écarta. Il paraissait calculer des probabilités. Il dit enfin à voix basse :

— Il y a, en ce moment, beaucoup d'inflammation cérébrale. Les méninges sont fortement prises; mais, ce qui est à craindre, c'est un accident intestinal par suite d'un brusque déplacement du sang... Demain, il peut y avoir péritonite... Si la péritonite se généralise, il faudra tout craindre.

Et comme la figure de Talvanne exprimait l'étonnement plus encore que la crainte, Rameau, avec la tranquillité endurcie d'un vieux praticien, ajouta :

— Du reste, fais appeler qui tu voudras : Larcher, Sourdain ou Buyot... J'approuve d'avance tout ce qui sera décidé.

— C'est une façon de t'en désintéresser, dit Talvanne avec amertume.

Rameau ne répondit pas. Il ouvrit la porte, et, apercevant Robert qui les attendait anxieux :

— Tu peux rentrer chez toi, mon garçon, dit-il d'un ton tranchant. Tu viendras demain, savoir des nouvelles. Pour l'instant, il n'y a rien à redouter... Dors tranquille.

Et, passant devant son élève, stupéfait qu'on l'éloignât au moment où il était prêt à se dévouer corps et âme, il gagna le couloir où le bruit de ses pas se perdit dans l'obscurité. Talvanne, avec une agitation violente qu'il ne cherchait plus à dissimuler, s'élança vers Robert, et, lui montrant la direction dans laquelle s'était éloigné Rameau :

— Suis-le, dit-il vivement, va dans son cabinet, et, quoi qu'il te dise, ne le quitte pas avant que je vienne te remplacer, va.

Il le poussa presque hors du salon et, voyant le jeune homme lui obéir sans répliquer, il laissa échapper un soupir de soulagement. Puis, entrant dans le cabinet de toilette, il fit revenir la vieille Rosalie et l'installa auprès de la malade. Il prit sur la table du papier, une plume, et commença à rédiger une longue ordonnance. Pendant qu'il écrivait, la fièvre qui l'avait surexcité depuis plusieurs heures tombait peu à peu, ses nerfs se détendaient, et toute l'horreur de la situation lui apparaissait. Celle qui souffrait, celle pour qui il commandait ces remèdes énergiques, était l'enfant de son cœur, l'être adorable auquel il avait voué toutes ses affections et qui emplissait d'intérêt et de joie les dernières années solitaires de sa vie de vieux garçon. Deux larmes coulèrent lentement sur ses joues et tombèrent sur le papier; il les essuya avec mécontentement, fit un geste de dépit, et ne put étouffer un sanglot. Il lui sembla qu'une ombre passait devant ses yeux, leva la tête et vit la vieille gouvernante qui s'était approchée et le regardait :

— Vous l'aimez, vous! dit-elle avec reconnaissance.

— Lui aussi, répondit Talvanne.

Et, comme la femme de charge hochait la tête avec tristesse :

— Il souffre, ajouta-t-il, il souffre injustement et s'en prend à la terre entière de cette souffrance et de cette injustice. Mais bientôt il verra clair dans son cœur, et tout changera...

— Dieu vous entende! Car si tout ne changeait pas, nous n'aurions plus, les uns et les autres, beaucoup de bonheur à attendre.

Ils échangèrent un regard. Talvanne et elle s'étaient entendus à demi-mots. Ainsi, pas une fois, depuis tant d'années, la servante, si complètement au fait des causes du drame qui venait de bouleverser la maison, n'avait donné à penser, par son ton et par ses allures, qu'elle eût pénétré le mystère. Elle avait tout su, tout vu, tout caché, par dévouement pour Conchita et par amour pour Adrienne.

Le docteur comprit qu'il aurait en Rosalie une aide infatigable et prête à tous les sacrifices. Par elle, la malade serait soignée, jour et nuit, sans une défaillance. Il en sentit un grand soulagement. Il pourrait ainsi se consacrer tout entier à la lutte qu'il voulait engager avec Rameau. Il se demanda s'il fallait confier à Robert tout ou partie du terrible secret. Il connaissait assez le jeune homme pour être sûr que sa passion résisterait à l'épreuve et que rien ne pourrait changer son cœur. D'ailleurs, Adrienne était-elle responsable de la faute qui pesait si lourdement sur elle? Elle était victime d'une implacable fatalité, et d'autant plus intéressante. Il se dit : Moi, je l'aurais adorée rien que pour son malheur!

Un sourire passa sur ses lèvres, il pensa : non, je déraisonne et je dramatise. Je l'aurais adorée parce qu'elle est elle, c'est-à-dire tout ce qu'on peut rêver de plus charmant, de plus joli et de plus séduisant sur la terre. Hélas! Sa mère était ainsi. D'où toute notre misère. Ce sont de ces femmes qu'on ne peut pas se défendre d'aimer.

Une autre idée lui vint : En ce moment, que doit penser Robert en face de Rameau hors de lui? Quelles suppositions étranges peut-il faire? Il est trop intelligent pour ne pas deviner qu'il se passe ici des événements plus qu'extraordinaires. Et quelles causes leur assigne-t-il? Avoir vu, pendant vingt ans, un homme donner les preuves de la solidité et de la lucidité d'esprit les plus grandes, et, tout à coup, constater qu'il se conduit comme un furieux et comme un fou. Alors il serait plus prudent de lui tout laisser entrevoir. Il est de caractère à plaindre sincèrement son maître et à le respecter davantage. Bah! Le mieux sera de me décider suivant les événements.

Il se leva, et, tendant à la vieille servante l'ordonnance qu'il avait achevé de rédiger :

— Faites porter ceci à la pharmacie et qu'on attende les médicaments. Pour l'instant, des compresses d'eau froide sur le front, et, s'il survient quelque chose, tout de suite faites-moi appeler. Je serai en bas, chez le docteur.

Il revint au lit de l'enfant qu'il ne pouvait se résoudre à quitter, si impérieuse que fût la nécessité qui le conduisait auprès de Rameau. Il toucha son front toujours brûlant, il tâta son bras dont la chair lui parut plus moite. Au même moment, dans l'ombre des blancs rideaux qui protégeaient son sommeil de vierge, Adrienne ouvrit les yeux. Ses regards vagues essayèrent de se fixer sur le visage de celui qu'elle voyait debout devant elle. Ses traits se détendirent et se firent riants, elle interrogea avec un accent de joie :

— C'est toi, papa?

— Non, ma mignonne, ce n'est pas ton père, fit Talvanne, mais il était là, il n'y a qu'un instant...

L'expression du visage de la jeune fille redevint grave, souffrante, elle roula sa tête sur l'oreiller, avec le même mouvement douloureux, murmura, comme accablée :

— Ah! parrain, c'est toi? Merci, parrain...

Son accent était si triste, en constatant l'absence de son père, que Talvanne frissonna. Il lui sembla que l'enfant se sentait abandonnée, reniée, condamnée, et que l'ombre de la mort s'étendait déjà sur elle. Il se pencha vers le lit, et, tout bas :

— Il reviendra, ma fille, je te le promets. Je lui dirai que tu l'as demandé, et il reviendra...

Elle agita doucement sa pauvre tête malade, et, faiblement :

— Oui, parrain, oui... Tu es bien bon, parrain...

L'aliéniste sentit que, s'il restait un instant de plus, il ne pourrait plus contenir l'attendrissement qui le gagnait. Il embrassa doucement l'enfant sur le front, et lui dit :

— Tâche de dormir, ma mignonne.

Elle ne répondit pas et ferma les yeux. Sur la pointe des pieds, pour ne pas la troubler par aucun bruit, Talvanne gagna le couloir et descendit chez Rameau. Il était profondément ému, mais non pas effrayé, à la pensée de l'entretien qu'il allait avoir avec son vieil ami. Depuis longtemps, cuirassé contre ses violences, il demeurait sans force contre sa douleur. Et quelle douleur était la sienne! Ce grand esprit devait souffrir bien plus qu'un autre. Toutes émotions se décuplaient, reçues et répercutées par

un cerveau aussi sensible. Talvanne avait trouvé, en arrivant, le docteur accablé et décidé au suicide ; maintenant, après leur discussion si rude, était-ce dans la colère ou dans la prostration qu'il était tombé?

Il avait descendu l'escalier, il approchait du cabinet de Rameau et, avec inquiétude, de l'autre côté de la cloison, il lui semblait comme entendre une voix forte, qui parlait sans interruption, prononçant un discours. Il eut peur. Une sueur froide lui mouilla le front. Son ami était-il devenu fou? Il ouvrit vivement, et, assis dans son fauteuil, séparé de son élève par le large bureau, il vit le docteur calme, très pâle cependant, mais maître de toute sa pensée, qui dictait les conclusions d'un rapport. Il ne s'interrompit pas, comme s'il éprouvait une orgueilleuse joie à étaler, devant celui qui l'avait vu si faible, son étonnante énergie.

Robert, sombre et préoccupé, laissait errer ses regards de Rameau à Talvanne, cherchant le mot de l'énigme qu'on ne lui expliquait pas. Il traça les dernières phrases, et, posant sa plume sur le papier, il resta un instant immobile entre les deux hommes qui se taisaient. Jamais il n'avait supporté silence si pesant. Jamais il n'avait enduré pareil malaise. Au lieu de la bonhomie et de la familiarité qui existaient habituellement entre les deux amis, une contrainte et une froideur subite. Que s'était-il passé? A quoi attribuer ce changement si brusque? La maladie d'Adrienne en était-elle la cause ou le résultat? Il lui parut impossible de sortir de la maison, de rentrer chez lui, de laisser toute la nuit s'écouler sans obtenir un éclaircissement.

Au même moment, Rameau se levait. Robert comprit qu'il gênait et que son maître allait le congédier. Il s'approcha de lui timidement pour lui dire adieu. Chaque jour, celui-ci tendait, avec une bonne grâce affectueuse, la main à son élève, et lui adressait quelques aimables paroles. Il se borna à incliner la tête et à dire, d'une voix sourde : « Bonsoir. » L'étreinte de Talvanne, par contre, fut plus chaude et plus nerveuse qu'à l'ordinaire. Alors, avec un grand respect, Robert salua son maître, et, se dirigeant vers la porte, il sortit.

Restés seuls, les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre. Le premier regard de Talvanne avait été pour la table, sur laquelle, une heure auparavant, était placé le petit flacon étiqueté de rouge. Maintenant, il avait disparu. Mais le docteur l'avait-il caché sur lui, où l'avait-il remis dans l'armoire? Renonçait-il à

son indigne projet, ou bien l'ajournait-il, pour l'exécuter avec plus de loisir et de sûreté? Il sembla que Rameau lisait dans la pensée de son ami. Un pli ironique crispa sa lèvre, il courba son front dégarni.

— Tu te demandes, avec ennui, ce qu'est devenue la petite fiole d'acide prussique qui était là, tout à l'heure, dit-il. Je vais te rassurer : elle est dans le laboratoire. Si, ce soir, tu étais entré une demi-heure plus tard, tu m'aurais trouvé débarrassé de tous mes soucis. Tu m'as empêché d'accomplir ma résolution dans le moment de fièvre où je l'avais prise... A présent, c'est fini : l'exaltation est tombée. Je vois froidement la situation, et je me sens le courage d'y faire face. J'ai eu un instant de faiblesse... Que celui qui n'en eut jamais me méprise.

Talvanne lui prit la main et la serra, avec une sensibilité presque convulsive. Quel énorme poids de moins sur la poitrine! Pris entre le père et la fille, aussi inquiet de l'un que de l'autre, ne pouvant les séparer dans son affection, il avait enduré, pendant toute la soirée, de cruelles tortures. Enfin, d'un côté, il était dégagé. Son visage exprima une telle satisfaction que Rameau en fut ému :

— Ne te réjouis pas trop, dit-il. Il eût peut-être mieux valu, pour toi, que je disparusse... Tu n'avais pas, en moi, un bien agréable compagnon... Que sera-ce désormais ?

— Peux-tu parler ainsi, même légèrement !... s'écria Talvanne. Oublies-tu que, depuis notre jeunesse, j'ai tourné autour de toi comme un modeste satellite. Ma lumière et presque ma vie, je les recevais de toi... Qu'aurais-je été sans ton amitié ? Un humble gardien d'aliénés, un hôtelier de la démence, logeant et nourrissant des fous! Tandis que tu as fait de moi, par ton influence, une manière d'homme de talent. Tu as emprunté à ta gloire pour me créer une notoriété ; de tes rayons, tu m'as fabriqué une auréole, comme on donne un jouet à un enfant. Crois-tu que je m'y sois jamais trompé ?... Oh! mon vieux compagnon, si je ne t'étais pas attaché, je serais un ingrat ! Mais, en plus de ma reconnaissance, tu sais bien que j'ai pour toi une affection profonde... Je n'avais pas de famille, et tu m'en as tenu lieu... Toi et les tiens, vous avez été mes vrais parents, d'autant plus aimés que je vous avais choisis... Et tu me plains d'avoir encore à vivre auprès de toi ?... Tu crains d'être maussade et de me déplaire, quand moi je te remercie, de tout mon cœur, d'avoir re-

noncé à me laisser seul ! Va, je suis un bien grand égoïste !... Peut-être aurais-tu été plus tranquille et plus heureux, réfugié dans la mort... Mais je n'ai pas pensé à cela, je t'avoue bien sincèrement, je n'ai pensé qu'à moi : si tu m'avais quitté, qu'est-ce que je serais devenu ?

Rameau, à cette chaude bouffée de tendresse, sentit son cœur, qu'il croyait glacé, se dilater dans sa poitrine, une rougeur monta à ses joues pâles, ses yeux brillèrent moins farouches. Il éprouva une sensation de bien-être qui lui démontra que tout sentiment humain n'était pas mort en lui. Il se dit : Puisque je suis à la merci de mon imagination, au point de m'associer aussi vivement à l'émotion d'un autre, j'aurai encore cruellement à souffrir. Que faudrait-il donc pour éteindre en moi toute sensibilité morale ?

Ainsi, au moment où Talvanne se félicitait de l'avoir reconquis, il cherchait un moyen de lui échapper. Mais la nature, rebelle à sa volonté, le maintenait esclave, et il était encore dans la dépendance de son ami bien plus qu'il ne le pensait. Il suffit d'un mot pour le lui prouver, en réveillant sa passion avec une violence et une acuité nouvelles. Talvanne, imprudemment entraîné par la chaleur de ses sentiments, s'était laissé aller à dire :

— Va, tout ce que tu éprouves depuis ton horrible découverte, je le comprends : je l'ai éprouvé moi-même, et depuis bien longtemps, car, ce que tu ignorais, moi, je le savais !...

En une seconde, Rameau se vit emporté de nouveau par le courant furieux de sa jalousie exaspérée. La phrase de Talvanne venait subitement d'évoquer Munzel et Conchita, et de les présenter, à la pensée de celui qu'ils avaient trahi, vivants, heureux, souriants. Le couple infâme passait enlacé, joyeux, dans une mystérieuse pénombre, et l'imagination de Rameau les poursuivait de son implacable et douloureuse curiosité. Il dit à son ami :

— Ainsi tu connaissais le crime ?

— Depuis le premier jour.

— Et tu ne m'as pas prévenu, tu ne m'as rien dit, tu n'as rien fait pour sauvegarder mon honneur ?

Il s'était levé menaçant, redressant ses épaules voûtées, serrant les poings, comme pour écraser les coupables. Mais il poussa un grondement de colère impuissante. Les ombres lui échappaient et il ne pouvait les étreindre, les étouffer de ses mains irritées. Talvanne lui répondit froidement :

— Te prévenir ? Pourquoi ? Pour empoisonner ta vie vingt ans plus tôt ? Jouer, auprès de toi, le rôle d'un Iago loyal et franc ? Et à quoi bon ? Le mal était-il réparable ? Les coupables étaient déjà assez malheureux !

— Malheureux ?

— Oui, car ils avaient été tous les deux victimes d'une déplorable fatalité. Ils ne s'étaient point cherchés, ils avaient tout fait pour se fuir. Ils s'aimaient, cependant. Et, par un dernier reste d'honnêteté, ils s'efforçaient de se cacher, l'un à l'autre, leur sentiment réel, sous une hostilité feinte. Rappelle-toi leur attitude gênée, leur langage sarcastique...

— Hypocrisie ! Ils voulaient me donner le change !

— Non ! Ils étaient sincères. Car j'ai eu les aveux de l'un et de l'autre. Tu me reprochais, à l'instant, de n'avoir rien fait pour sauvegarder ton honneur. Eh bien ! j'ai risqué de m'aliéner à jamais l'affection de ta femme, par la rudesse et la fermeté de mon intervention. Je l'ai menacée de frapper Munzel et de le forcer à se battre avec moi, s'il ne quittait pas sur-le-champ Paris. Aujourd'hui qu'il n'y a plus à ménager ni lui ni elle, je puis te dire la vérité absolue. Et je te jure qu'ils étaient désespérés.

— Oui. De se séparer !

— Non ! Car ce fut Conchita elle-même qui ordonna à Munzel de partir. Ils étaient plus affligés de leur faute, plus honteux de leur trahison, qu'heureux de leur amour. Le remords empoisonnait toutes leurs joies. Et pas une des heures qui se sont écoulées depuis l'outrage n'a été exempte de ces tortures qui étaient ta vengeance. Enfin, tu peux te rendre compte des véritables sentiments de Munzel en te souvenant qu'au moment de mourir il n'a pas voulu revoir sa complice. Certes, je ne l'ai jamais aimé, tu le sais, et j'avais un pressentiment du mal qui devait nous venir de lui, mais je ne puis me refuser à constater qu'il s'est amèrement repenti. Il ne pensait qu'à toi, il ne voulait que toi, et cette malheureuse pleurait, de l'autre côté de la porte, à genoux sur le parquet, proscrite par le mourant, écartée de son lit d'agonie, comme s'il eût craint, par sa présence, d'être empêché de se réfugier dans ton amitié, ainsi que dans un asile de clémence et de pardon. Va, ne regrette pas de n'avoir pu te venger toi-même, apaise ta colère, calme ton ressentiment : ils se sont punis mieux que tu ne l'aurais pu faire, et tu les tiendrais

là, vivants, que tu ne saurais être plus implacable qu'ils ne l'ont été pour eux-mêmes.

Rameau avait écouté son ami, la tête cachée entre ses mains, sans l'interrompre, comme insensible à tout ce qu'il entendait. Il laissa s'écouler quelques minutes, puis se découvrant le visage :

— Ah ! J'aurais pu avoir la générosité de les oublier. Mais me l'ont-ils permis ? Leur crime n'a pas été effacé par leur mort, il leur a survécu. La trace en est restée vivante, dans ma maison, auprès de moi, sous mes yeux. Voilà quelle est ma torture la plus cuisante, ma blessure inguérissable. Cette enfant, que j'ai adorée, à laquelle j'ai tout rattaché, qui était ma consolation et ma joie, il faut que je m'en détourne avec horreur. Oh ! je ne puis t'exprimer ce qui se passe en moi depuis cette terrible révélation. Je souffre à devenir fou !... Toutes mes idées se heurtent avec fureur dans mon cerveau. Par instants, je me dis que je suis un monstre de repousser cette innocente créature, je m'efforce de me prouver qu'il est impossible que j'aie changé, en un si court espace de temps. Je l'aimais ce matin, et je la hais ce soir... C'est le comble de l'invraisemblance, de l'insanité, et cependant cela est. Il a suffi d'une seconde pour empoisonner cette tendresse, pour ruiner ce culte... L'idole est à bas, et comment la relever ? J'ai fait appel à ma philosophie, j'ai invoqué les droits de l'humanité... Tous les principes au nom desquels j'ai agi jusqu'ici se sont trouvés inutiles et vains !... Je ne raisonne plus. En moi, l'esprit est vaincu, c'est la bête qui l'emporte et qui pleure et qui crie, parce que son petit, qu'elle aimait, n'est pas d'elle, ne la touche plus, et qu'elle est désespérée !...

— A cela, je t'ai déjà répliqué : Qu'en sais-tu ? fit Talvanne. Comment, toi, savant médecin, habile physiologiste, tu avances un pareil fait ? Tu es bien hardi ! Une femme a un amant : nécessairement, l'enfant qui naît d'elle devra être de cet homme ? C'est là un argument de drame et de roman ! Fiction commode, pour amener une situation. Mais la réalité est moins simple. Cette femme, en effet, a un mari, lequel la possède aussi... Oh ! je te révolte, mais laisse-moi poursuivre !... Il faut avoir l'imagination d'un auteur, ou l'aveuglement d'un jaloux, pour affirmer que l'enfant ne sera pas du père. Qu'en sait-on ? Et toi, le premier, qui t'autorise à nier que ta fille soit la tienne ? Je ne te fournirai pas des raisons sentimentales. Je ne te dirai pas : Elle est la fille de ta pensée, il n'y a pas, dans son esprit, une sensa-

tion, dans son cœur, une émotion qui ne viennent de toi... Non, je me bornerai à invoquer la simple raison, je prendrai à témoin la nature, et je te crierai de toutes les forces de ma conviction : Tu te trompes, et ton erreur peut être mortelle pour cette enfant, pour toi, pour Robert, pour moi, pour nous tous enfin, qui l'aimons !

— Et moi je te répondrai, fit Rameau avec une exaltation nouvelle, que ma conviction est aussi forte que la tienne, et que rien ne saurait la changer. Non ! Cette enfant n'est pas de mon sang et il suffit de la voir pour en être sûr. Tout en elle crie la faute. Elle est l'émanation matérielle et morale du crime. Elle en a la grâce, la douceur et le charme. Enfant de l'amour, te dis-je, conçue dans l'ivresse et le frémissement des sens. Ce n'est pas dans un accouplement résigné et dolent que cette créature délicieuse a pu être incarnée. C'est la vie ardente et passionnée qui s'est épanouie en elle. Le plus redoutable témoin qui s'élève pour l'accuser, c'est elle-même. La fille d'un vieux mari et d'une jeune femme, cette enfant qui est le printemps en fleurs ? Allons donc ! Quand bien même les circonstances, les dates, ne s'accorderaient pas si bien pour prouver le contraire, il me serait impossible de croire que je suis son père ! Cesse donc de me traiter comme un vieux fou qui ne demande qu'à se laisser convaincre ; tu as devant toi un homme assez courageux pour regarder la vérité en face.

Cette fois, Talvanne comprit qu'il n'y avait plus un mot à ajouter. Rameau ne se lamentait plus, il avait repris possession de lui-même et sa pensée était aussi lucide que sa parole était claire. Il continua :

— J'ai dans ma maison une étrangère à laquelle la loi confère tous les droits d'une enfant légitime. C'est la plus grande infamie de l'adultère de créer la situation que j'ai à dénouer. Comment le ferai-je ? C'est ce que je ne sais pas encore, mais ce à quoi je vais réfléchir.

— Ne prends pas de résolution extrême, supplia Talvanne. Ménage cette petite : si ce n'est pour elle, que ce soit pour moi. Tu sais combien je l'aime tendrement. Moi, aucun de mes sentiments n'a changé. Si tu ne veux plus la revoir, si sa présence à tes côtés te paraît insupportable, n'oublie pas que je suis prêt à me consacrer à elle... Je suis son parrain, j'habite presque la campagne... Pour colorer, aux yeux du monde, un changement d'exis-

tence aussi complet imposé à Adrienne par tes préventions... Oh ! tu n'obtiendras pas que je dise autrement !... Il nous est facile de dire qu'elle est malade, anémique, qu'elle a besoin de changer d'air... Nous pourrons ainsi gagner l'époque de son mariage, à moins que...

Il s'arrêta, et son visage prit une expression soucieuse.

— A moins que ? interrogea Rameau.

— A moins que, poursuivit Talvanne d'une voix tremblante, nous n'ayons à la conduire au cimetière, tout simplement, la pauvre mignonne. La scène d'aujourd'hui a gravement ébranlé sa santé. Je redoute des complications. Un peu de tendresse et de bonté seraient les meilleurs remèdes à son mal, et ce sont justement ceux dont tu me parais le plus décidé à la priver...

Il regarda son ami, et, avec une chaleur et une émotion auxquelles, avant le malheur, celui-ci n'eût pas résisté :

— Allons ! Rameau, je t'ai connu un brave homme, au cœur large et généreux, à l'esprit puissant et profond... Ne peux-tu dominer en toi la faiblesse humaine ? Ne peux-tu, d'un coup d'aile, t'enlever bien haut, loin des misères qui te salissent, et, plus pur, oublier tout ce qui n'est pas l'éternelle et souveraine équité ? En ce moment, tu déchois, tu n'es pas digne de toi-même, et tu t'en rends compte : c'est de là que vient ta colère. Redresse la tête, reprends ta place au-dessus des autres hommes. Sois supérieur par la bonté, comme tu l'es par le génie. Adrienne est une étrangère ? Eh bien, au lieu de la repousser, adopte-la.

Rameau hocha tristement la tête :

— Autrefois, j'aurais dit comme toi, je me serais livré à de belles théories extra-humanitaires. Aujourd'hui, tout est changé. Je ne suis plus en face d'une idée qu'on peut discuter, développer en s'exaltant ! Je me heurte à un fait, et on ne discute pas un fait : on le subit. Peut-être, à ma place, ferais-tu ce que tu me conseilles. Alors, c'est que tu es meilleur que moi. Je n'en ai pas la force, et je crois bien que je ne l'aurai jamais, à moins d'un miracle !...

— Eh bien ! dit Talvanne, s'il faut un miracle, Dieu l'accomplira !

— Dieu ! répéta sourdement Rameau, Dieu ! Votre dernier argument à tous, quand vous ne savez plus que dire !

Il ajouta avec lassitude :

— Ah ! Ton Dieu, qu'il se manifeste donc ! Je lui en saurai

vraiment gré. J'ai bien besoin d'une étoile, pour me guider dans l'obscurité où je me débats !

— Ce guide, Rameau, reprit l'aliéniste, tu l'as, mais tu ne veux pas en ce moment le suivre. C'est ta conscience.

Il ne donna pas à son ami le loisir de lui répondre, désirant le laisser sous l'influence de ses dernières paroles. Il lui serra la main avec force, lui dit : « A demain, » accueillit comme un engagement le oui que le docteur fit entendre, et sortit du cabinet.

Dans l'antichambre obscure, une ombre se détacha du mur et vint à lui. Il reconnut Robert :

— Comment ! tu m'as attendu, dit-il au jeune homme. Depuis tant de temps ?

— Je suis retourné auprès d'Adrienne, et lui ai fait prendre, moi-même, les médicaments prescrits... La fièvre est un peu moins violente, mais la tête n'est pas encore dégagée...

— Attendons l'effet de la nuit.

Il saisit Robert par le bras, et s'appuyant sur lui :

— Pourquoi m'as-tu guetté ainsi ?

Celui-ci, embarrassé, garda le silence.

— Allons ! reprit l'aliéniste, aie donc le courage de ta curiosité.

— Eh bien ! dit d'une voix étranglée l'amoureux, je désire apprendre de vous ce qui s'est passé aujourd'hui ; ce qui trouble si gravement mon maître et ce qui fait tant de mal à Adrienne.

Ils étaient tous les deux dans la rue, sur le trottoir, et le coupé de Talvanne stationnait devant la porte de l'hôtel :

— Nous allons marcher un peu, dit le docteur à son cocher.

Et la voiture les suivant, ils s'engagèrent sur la place des Invalides. Robert observait Talvanne avec attention. Brusquement l'aliéniste s'arrêta, regardant fixement son compagnon :

— Si Adrienne n'était pas la fille de Rameau, qu'est-ce que tu dirais ?

Ceux qui aiment ont une sorte de divination. On eût pu croire que Robert pressentait ce que le docteur s'apprêtait à lui demander. Il répondit vivement, comme si d'ailleurs son cœur avait préparé la réponse :

— Eh ! que m'importe qu'elle soit la fille de Pierre ou de Paul, orpheline ou héritière ? Pourvu qu'elle soit elle, cela me suffira : je l'aime !

La figure de Talvanne s'épanouit, il serra joyeusement le bras du jeune homme sous le sien et s'écria :

— A la bonne heure! Parlez-moi des amoureux pour exprimer nettement leur pensée. Tu es un gentil garçon, que j'aimais bien hier, mais que, ce soir, j'aime encore bien davantage. Maintenant écoute-moi, je vais t'expliquer le mystère.

La nuit était douce, un vent léger faisait bruire les feuilles des arbres, et, dans le ciel, des milliers d'étoiles scintillaient froides et lumineuses. Le docteur leur lança un coup d'œil pensif et murmura :

— Ce diable de Rameau qui réclame une étoile... Ce n'est pas l'étoile qui manque, hélas !... ce sont les yeux pour la voir !

Il allongea le pas, s'engagea sur le quai, et, toujours suivi de sa voiture, commença le récit qu'il avait promis à Robert.

Georges Ohnet.

(*A suivre.*)

VOYAGE AUTOUR DU DICTIONNAIRE[1]

Lycéen. — Petit bonhomme qui apprend à apprendre que monsieur son père est un imbécile.

Mélodie. — Une oasis dans notre désert musical.

Moi. — Tout ! Plus un personnage est petit, plus son moi est grand.

Nid. — Demeure tapissée d'ombre et de mystère qui vaut mieux que le plus beau des palais pendant qu'elle et lui s'aiment. Une niche dès qu'ils ne s'aiment plus.

Médaillon. — Boîte en or dans laquelle on met des cheveux que l'on donne à la femme qu'on aime — quand il y a des diamants autour du bijou, les cheveux ont plus de valeur.

Maître de musique. — Un monsieur qui, sous prétexte d'enseigner la clé de sol à une jeune fille, lui apprend souvent à prendre la clé des champs.

Pardon. — Rémission d'une faute qui vous autorise à en commettre une nouvelle.

Patrouille. — Ronde militaire instituée pour indiquer aux voleurs l'endroit où ils peuvent tranquillement exercer leur petite industrie.

Pensionnat. — Lieu où les jeunes filles apprennent quelques-unes des choses qu'elles doivent savoir et beaucoup qu'elles devraient ignorer.

Pied. — Rien n'est plus séduisant qu'un petit pied bien blanc et bien cambré. Cependant, quand une femme a une jolie figure, un grand pied ne l'empêche pas de faire son chemin.

Quêteuse. — Mendiante riche qui fait la charité avec l'argent des autres.

Ramollissement. — Les suites d'un feu d'artifice trop prolongé.

Charles Narrey.

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1889.

L'ÉLÉPHANT ET LA BALEINE

La formidable lutte depuis si longtemps prévue entre le Colosse Russe et le puissant Empire Britannique est-elle sur le point de se produire? Le terrible *Combat de l'Éléphant et de la Baleine*, annoncé par le chancelier d'Allemagne, va-t-il enfin commencer? De quelle influence le chemin de fer Transcaspien pèsera-t-il dans la balance?

Au commencement de l'année 1882, le général Sobolew reçut à Saint-Pétersbourg une assez curieuse visite, celle de M. Henri Marvin. M. Marvin est un Anglais qui s'est fait dans son pays une spécialité de l'Asie centrale. Il a publié sur cette question, d'un intérêt si grand pour les Anglais, avec des titres à sensation : *Marche en avant des Russes sur l'Inde. — Merv, reine du monde. — Les Russes aux portes de Hérat*, — une série de volumes, dont les premiers ont fait un certain bruit qui depuis s'est calmé.

Le général Sobolew, un des officiers russes les plus versés dans les questions asiatiques, a écrit une histoire des invasions dans l'Inde dont notre *Revue Militaire de l'Étranger* a entrepris la traduction. Cette étude développée, qui remonte dans le passé jusqu'aux temps préhistoriques, n'est pas simplement un ouvrage d'érudition. Dans la préface de son livre, l'ancien chef du département asiatique de Saint-Pétersbourg a pris soin d'avertir ses lecteurs que les préoccupations de l'avenir lui ont surtout mis la plume à la main et lui ont fait rechercher, dans l'histoire des campagnes de Sémiramis, de Sésostris, d'Alexandre, de Gengis-Khan, de Tamerlan, du sultan Baber et de Nadir-Shah, des

enseignements pour les futurs conquérants de l'Inde... s'il vient à s'en rencontrer de nouveaux.

M. Marvin, comme M. Arminius Vambéry, s'est donné pour mission de sonner sans cesse la cloche d'alarme et de convaincre ses compatriotes que « le feu est à leur maison de l'Inde ».

Le journaliste Marvin, venu à Saint-Pétersbourg en 1882, visita successivement tous les personnages civils et militaires dont il jugeait à propos de recueillir les opinions relativement à l'Asie centrale. De ces interviews successifs il a rapporté en Angleterre un gros volume, persuadé qu'enfin, grâce à la complaisance des Russes, mais surtout à sa propre perspicacité, il connaissait la pensée du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Le général commença à dire à M. Marvin qu'il achevait en ce moment pour le ministère de la guerre un rapport officiel en six volumes sur la guerre afghane.

« Ce travail, ajouta-t-il, m'a occupé deux ans. C'est une grosse besogne. Les matériaux sont si nombreux! Vous étiez plus à l'aise, vous, quand vous avez écrit votre histoire de la campagne de Skobelew. Vous ne vous êtes pas noyé dans un pareil déluge d'informations...

— Le ton de l'ouvrage serait-il hostile à l'Angleterre?

— Pas le moins du monde... Pourquoi donc nous quereller? Ne pouvons-nous pas vivre en paix dans l'Asie centrale? »

Tous les officiers russes appuyèrent sur le sentiment exprimé par le général.

Un vieil officier fit même à ce propos une violente sortie.

« — Nous n'avons pas l'envie d'envahir les Indes. Elles sont trop loin. Nous ne pourrions pas y pénétrer.

— Pardon! pardon! répliqua vivement le général Sobolew, soyons exacts, s'il vous plaît. Nous le pouvons, mais nous n'avons pas besoin de le faire. Mais je répète que nous le pouvons.

— Naturellement, répliquai-je. La possibilité d'envahir les Indes est un premier point. Décider de le faire en est un autre. Je crois même que la Russie réussirait dans cette entreprise. Cependant nous avons des hommes d'État en Angleterre, le duc d'Argyll, par exemple, qui affirment le contraire.

— Ils ont tort, dit Sobolew. Car si Nadir-Shah a pu marcher d'Askabad sur Bokhara d'une part, d'autre part sur Meched, Hérat et Kandahar, nous pouvons en faire autant.

— Certainement! répliquèrent tous les officiers présents. »

Et on convint une fois pour toutes que la Russie pouvait, si elle en avait le désir, envahir les Indes.

Le projet d'une expédition commune aux Indes a rapproché une fois déjà, au commencement de ce siècle, la France et la Russie, l'empereur Napoléon et le tsar Paul. Plus tard, lorsque notre politique se sépara malheureusement de la Russie, ce projet d'une invasion de l'Inde par la France seule pour y renverser la puissance de l'Angleterre persista dans l'esprit de Napoléon et reçut même un commencement d'exécution.

Il en existe des preuves nombreuses dans la Correspondance. Le 4 mai 1807, Napoléon signait au camp de Finkenstein avec Mirza-Riza-Khan, ambassadeur de Feth-Ali-Shah, un traité avec la Perse. L'envoi d'une mission diplomatique et militaire dont le commandement fut donné à son aide de camp, le général Gardane, avait été décidé dès le 12 avril. Mais le décret ne fut pas imprimé et resta dans le carton des affaires secrètes jusqu'au 14 juin.

La mission militaire fut composée d'officiers d'élite, braves, intelligents et jeunes, parmi lesquels plusieurs ont été célèbres plus tard. Nous citerons MM. Fabvier et Trézel. Le premier mourut pour l'indépendance de la Grèce; le second a été gouverneur général de l'Algérie et ministre de la Guerre.

Le nom du général Gardane était honorablement connu dans les Echelles du Levant et en Asie, où sa famille avait longtemps occupé des fonctions consulaires.

Par le traité signé, la Perse prenait vis-à-vis de la France l'engagement de déclarer immédiatement la guerre aux Anglais; d'expulser tous les Anglais de son territoire et tous les agents de cette nation; de s'entendre immédiatement avec les Afghans, les Mahrattes et autres peuples du Kandahar pour marcher sur les possessions anglaises de l'Inde; enfin, de donner passage à une armée française, si Napoléon envoyait un corps d'armée aux Indes.

L'étude de cette importante question avait occupé personnellement l'Empereur, dont la pensée était toujours attirée vers l'Orient. C'était le même officier d'artillerie qui, aux jours tourmentés de la Révolution française, avait demandé l'autorisation de prendre du service dans l'armée turque; qui plus tard général

Bonaparte, étant obligé par Sydney-Smith de lever le siège de Saint-Jean-d'Acre, dit : « Cet homme m'a fait manquer ma fortune. » Devenu empereur des Français, il rêvait de renouveler les campagnes d'Alexandre et d'aller frapper l'Angleterre au cœur dans sa puissance de l'Inde.

La funeste campagne de Russie en 1812 empêcha Napoléon Ier de donner suite à ses projets. La mission Gardane, malgré ses reconnaissances détaillées, ses préparatifs de tous genres qui sont conservés précieusement à notre Dépôt de la Guerre, ne fut pas suivie d'effet. Et après 1815, après les ambassades de Moriev, d'Elphinstone et d'Hartford Jones, l'influence française disparut à la cour de Téhéran.

Voyons à présent si la Russie a le dessein d'envahir aujourd'hui l'Inde anglaise.

Tout d'abord, c'est un devoir strict d'honnêteté pour l'observateur impartial, de reconnaître que la Russie est arrivée aujourd'hui en Asie au but avoué qu'elle poursuivait depuis vingt ans sans relâche, en proclamant hardiment et à l'avance ce qu'elle comptait faire. Ses diplomates et ses généraux l'ont toujours bien servie.

Pendant cette longue période, aucun ministre britannique n'a réussi à faire échec aux tentatives russes ni à retarder une marche dont la direction et les objectifs étaient loyalement annoncés par les Russes. Les diplomates et les généraux de l'Angleterre l'ont mal servie.

Le chemin de fer qui devait passer par la vallée de l'Euphrate et faire communiquer l'Asie Mineure avec le golfe Persique — instrument puissant dans les mains anglaises — est resté à l'état de projet et n'a pas répondu au chemin de fer Transcaspien achevé « dans sa partie menaçante » depuis trois années. L'annexion si pompeusement annoncée de Hérat n'a pas répondu davantage à l'annexion de Merv. Bien plus, l'Angleterre a évacué Kandahar. Pendant ce temps, la Russie obtenait du schah de Perse l'abandon de Vieux-Sarakhs et se faisait autoriser diplomatiquement à l'annexer à son empire.

Que conclure de ce qui précède ? Que les Russes agissent pendant que les Anglais parlent ou écrivent... sans agir.

Le résultat de la politique russe en Asie pendant ces vingt dernières années a été de relier territorialement le gouvernement

du Turkestan avec la province Transcaspienne, séparées à présent l'une de l'autre par l'Amou-Daria.

Nous considérons, conformément à la réalité des faits, le Khanat de Bokhara comme une province russe médiatisée.

Le chemin de fer Transcaspien vient de souder ces deux provinces par un ruban de fer tout prêt à se dérouler encore. Cette marche en avant continue à rapprocher les Russes de l'Inde, soit qu'ils partent de la mer d'Aral ou de la mer Caspienne. C'est ainsi qu'au grand émoi des Anglais, inquiets pour leur puissance hindoustanique, les Russes ont occupé successivement les routes qui conduisent du Turkestan et de la Transcaspienne dans l'Inde. Indiquons-les en passant. Ce sont les routes naturelles des peuples. Elles ont été le chemin des invasions ; elles sont aujourd'hui des voies commerciales.

1° Du Turkestan, deux routes principales mènent dans l'Inde.

L'une commence à Samarkand, passe par les terres d'Hissar, atteint l'Amou-Daria et se dirige de là vers les passes occidentales de l'Hindou-Koosch. — L'autre part de la province russe du Ferghana, franchit les monts Altaï, débouche sur le haut plateau du Pamir et, passant par les cols orientaux de l'Indou-Koosch, aboutit à la vallée de Kounar, qui appartient au bassin de l'Indus, puisqu'il se jette dans la rivière de Kaboul, en avant de Djelalabad, au nord-nord-ouest du défilé de Kheyber.

2° De la Transcaspienne partent deux routes vers l'Inde. — L'une va d'Ouzoun-Ada par Asterabad et Meched à Hérat ; — l'autre par Mikhaïlowsk, Kizil-Arvat et Merv, également à Hérat.

Les Anglais ont toujours été très nerveux en ce qui concerne les affaires d'Afghanistan. Depuis les incidents de Pendjeh et le combat de Dach-Képri, le cauchemar de Hérat a remplacé celui de Merv et n'a pas calmé la *Mervosité* anglaise, suivant le mot d'un homme politique. Après Merv, Hérat est devenu la clef de l'Inde. Ce qui faisait dire spirituellement à un de mes amis :

— On abuse singulièrement, en ce qui concerne l'Inde, de l'appellation *clef*. Il y a autant de clefs de l'Inde que de routes pour s'y rendre.

Pendant ce temps, les alarmistes MM. Marvin, Vambéry et leurs amis ne cessaient de crier que « le feu était à la maison ».

Donnons-en diverses preuves. Nous ne reviendrons pas sur M. Marvin et sur ses ouvrages.

M. Arminius Vambéry, le voyageur en Asie centrale, le Faux Derviche, aujourd'hui président de la Société de Géographie de Buda-Pest, a examiné dans ses nombreuses publications, ainsi que dans ses conférences de Hongrie et d'Angleterre, les conditions de la « Lutte future pour la possession de l'Inde », titre d'un de ses derniers ouvrages.

M. Vambéry engage :

... tous les partis en Angleterre à reconnaître l'évidence des projets hostiles de la Russie contre l'Inde et à regarder comme une simple mystification le prétexte d'œuvre humanitaire et civilisatrice mis en avant par cette puissance; enfin à abandonner tout espoir d'une mutuelle entente dans l'avenir.

Voilà une affirmation précise et pleine de menace. Mais M. Vambéry est-il sûr d'être resté impartial, et croit-il être dans la vérité quand il a tracé de la société russe tout entière le portrait suivant ?

... Une société où font défaut les principes essentiels de l'administration; où la concussion, le vol, la corruption sont à l'ordre du jour; où le fonctionnaire civil ou militaire ne cherche que son intérêt personnel et n'a aucune idée du devoir, de l'honnêteté et du patriotisme...

Nos lecteurs seront peut-être désireux de connaître aussi l'opinion du Faux Derviche sur l'armée russe. Voici son opinion :

... De malheureux esclaves enrôlés de force par un pouvoir despotique, sous les ordres d'officiers élevés au milieu du jeu, de la débauche, adonnés aux plaisirs de tous genres, que peut à peine animer le noble souffle de l'homme libre.

Cette double appréciation donne une singulière idée de l'impartialité de M. Vambéry, que les exagérations de sa haine ont emporté très loin au delà des limites du bon sens et de la saine raison.

Il est vrai que des Anglais, au tempérament plus calme que celui du bouillant Hongrois, lui ont écrit après ses conférences et ses livres pour le rappeler à la réalité de la situation. M. Arm. Vambéry a loyalement enregistré ces réponses dans son livre. Un Anglais lui écrit :

Je vous donne le conseil de garder pour vous votre manière de voir sur la politique anglaise en Asie, bien que vous soyez, sans aucun doute, un homme fort habile. Nous avons chez nous, grâce à Dieu, des hommes qui sont peut-être aussi prévoyants que vous vous vantez de l'être.

Un autre, plus sévère, écrit ce qui suit, reproduit naïvement par le voyageur hongrois :

Vous est-il jamais arrivé de penser que le peuple anglais, dans toutes les classes, pouvait se former une opinion éclairée sur le conflit entre l'Angleterre et la Russie, sans le secours d'un étranger, voyageant même, depuis un quart de siècle, dans quelques parties de son territoire? Que penserait le peuple hongrois d'un Anglais venant lui donner des conseils, même dans une conférence, si la Hongrie se trouvait en conflit avec un autre pays?

Le parti libéral anglais voit cependant d'un œil beaucoup plus calme les accroissements successifs de territoires en Asie, de la Russie. M. Gladstone, en effet, s'exprimait ainsi dans un discours resté célèbre, le 27 novembre 1879 :

L'extension territoriale de la Russie ne m'effraye en aucune manière. Ce sont, selon moi, des craintes de vieilles femmes.

Le duc d'Argyll avait écrit quelques années auparavant :

Mon opinion a toujours été que la conquête par la Russie des Tekkés-Turkomans et de toutes les tribus de l'Asie centrale était inévitable. Je soutenais, en outre, que la civilisation et le commerce ne peuvent se développer dans ce pays qu'après la conquête. Sur ce terrain comme sur bien d'autres, il était à la fois inutile et peu digne de protester sans cesse contre des progrès que l'on ne pouvait empêcher et que l'intérêt de l'humanité ne saurait nous faire regretter.

Un autre homme d'État anglais, mis au courant des affaires asiatiques, sir George Campbell, a dit un jour :

Je serais très heureux si nous nous bornions à vouloir faire sentir les effets de notre puissance et de notre autorité dans l'Inde, sans dépasser les frontières ethnographiques de cet empire : frontières si nettement délimitées par le cours de l'Indus ; si nous adoptions vis-à-vis de l'Afghanistan une politique sage et rationnelle qui consisterait à rendre à l'émir les vallées de Peshawer, de Kohat et de Bayou. En agissant ainsi, nous réussirions à nous assurer l'alliance de l'Afghanistan, surtout si nous nous gardions d'intervenir dans les affaires de ce pays...

Un arrangement entre les deux grands pays est préférable pour la civilisation et la paix en Asie.

Napoléon Ney.

(A suivre.)

LES PAYSANS

Le village s'éveille à la corne du pâtre,
Les bêtes et les gens sortent de leur logis ;
On les voit cheminer sous le brouillard bleuâtre,
Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
Ruminant lourdement de confuses pensées,
Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

Paysans, race antique à la glèbe asservie,
Le soleil cuit vos reins, le froid tord vos genoux :
Pourtant, si l'on pouvait recommencer sa vie,
Frères, je voudrais naître et grandir parmi vous!

Pétri de votre sang, nourri dans un village,
Respirant des odeurs d'étable et de fenil,
Et courant en plein air comme un poulain sauvage
Qui se vautre et bondit dans les pousses d'avril,

J'aurais en moi peut-être alors assez de sève,
Assez de flamme au cœur et d'énergie au corps
Pour chanter dignement le monde qui s'élève
Et dont vous serez, vous, les maîtres durs et forts.

Car votre règne arrive, ô paysans de France ;
Le penseur voit monter vos flots lointains encor,
Comme on voit s'éveiller dans une plaine immense
L'ondulation calme et lente des blés d'or.

L'avenir est à vous, car vous vivez sans cesse
Accouplés à la terre, et sur son large sein
Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
Dans un embrassement laborieux et sain.

Le vieux monde se meurt. Dans les plus nobles veines
Le sang bleu des aïeux, appauvri, s'est figé,
Et le prestige ancien des races souveraines
Comme un soleil mourant dans l'ombre s'est plongé.

L'avenir est à vous !... Nos écoles sont pleines
De fils de vignerons et de fils de fermiers ;
Trempés dans l'air des bois et les eaux des fontaines,
Ils sont partout en nombre et partout les premiers.

Salut ! vous arrivez, nous partons. Vos fenêtres
S'ouvrent sur le plein jour, les nôtres sur la nuit...
Ne nous imitez pas, quand vous serez nos maîtres,
Demeurez dans vos champs où le grand soleil luit.

Ne reniez jamais vos simples origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur :
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes
Et dans les pampres verts monter l'âme du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes ;
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin.

Pour avoir dédaigné ses rudes embrassades,
Nous n'avons plus aux mains qu'un lambeau de pouvoir,
Et, pareils désormais à des enfants malades,
Ayant peur d'obéir et n'osant plus vouloir,

Nous attendons, tremblants et la mine effarée,
L'heure où vous tous, bouviers, laboureurs, vignerons,
Vous répandrez partout comme un raz de marée
Vos flots victorieux où nous disparaîtrons.

André Theuriet.

LE CHEVALIER DES TOUCHES (1)

VI

UNE HALTE ENTRE LES DEUX EXPÉDITIONS

Mademoiselle de Percy s'arrêta un instant encore. Le Bacchus d'or moulu sonna de son timbre flûté et argentin. Il s'en allait dérivant vers minuit, l'heure, dit-on, des spectres... Et n'étaient-ce pas des spectres, en effet, que ces gens du passé, rassemblés dans ce petit salon à l'air antique, et qui parlaient entre eux de leur jeunesse évanouie et des nobles choses qu'ils avaient vues mourir?... Ursule et Sainte de Touffedelys pouvaient bien, elles surtout, faire l'effet de deux spectres; pauvres fantômes doux! Pâles et séchées sous leurs cheveux pâles, elles tenaient toujours dans leurs doigts amincis ces écrans transparents dont la gaze verte, tamisant la lueur du feu qui s'éteignait, jetait à leurs visages exsangues un reflet de lune de cimetière... Le baron de Fierdrap, l'abbé et sa sœur, d'une couleur plus chaude, d'yeux plus brillants, semblaient plus vivants, plus passionnés; mais, au fond, n'agitaient-ils pas des souvenirs aussi vains que ces fantômes de nuit qui se dissipent à l'aube?... Et Aimée elle-même, la plus jeune d'entre eux, dont la beauté disait éloquemment qu'elle était moins avancée dans la vie, Aimée, penchée sur son feston auquel elle ne pensait pas, Aimée la solitaire et la silencieuse par la surdité, dont l'âme cherchait une autre âme dans la mort, n'était elle pas encore, d'eux tous, la plus morte et la plus du pays des rêves?

« Ce fut un grand jour à Touffedelys, — reprit Mlle de Percy, — que le jour qui précéda notre départ pour Coutances, et, pour moi, je vivrais cent ans, que je me rappellerais le plus léger

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1889.

détail de cette espèce de veillée d'armes! On commença, bien entendu, par panser les blessés, les blessés qui plaisantaient et riaient de leurs blessures, la meilleure manière de s'en parer! Le plus blessé de tous, et pour cette raison celui qui de tous plaisantait et piaffait davantage, était M. de Cantilly, à qui, par parenthèse, vous donnâtes si joliment votre mouchoir à la *Marie-Antoinette*, ma chère Sainte! Vous le rappelez-vous? Oui! n'est-ce pas? Il n'eut qu'à vous dire galamment : « Si vous voulez que « mon bras ne me fasse plus souffrir, mademoiselle, donnez-moi « votre mouchoir de cou pour en faire une écharpe. Mon autre « bras n'en ira que mieux! » Et vous, sans vous faire prier davantage, vous l'ôtâtes de votre cou, mon innocente, et vous le lui donnâtes, tiède de vos épaules. Après les blessés, on s'occupa des armes. Ces armes, que nous avions cachées, et en réserve, dans ce château, tombé, à ce qu'il semblait, en quenouille, furent mises en état de bien faire. Une vingtaine de belles mains, parmi lesquelles il y avait les deux belles qui festonnent là-bas, sous cette lampe, M. de Fierdrap, se noircirent à faire des cartouches pour nos hommes. Nous étions à peu près, à ce moment-là, une quinzaine de femmes à Touffedelys. Quoique les Douze n'eussent pas réussi dans leur entreprise sur Des Touches, nous avions (l'inquiétude sur leur sort une fois passée et l'événement connu) repris cette gaieté qui nous revenait toujours après les catastrophes, et qui est peut-être l'obstination de l'espérance! Toutes, nous avions foi en nos héros. « Ils n'ont pas réussi hier, eh bien, « ils réussiront demain! » disions-nous, et chacune de vous autres, qui étiez plus femmes que moi, mesdemoiselles, retrouvait les rires et les légers propos de la jeunesse, au milieu de nos guerrières occupations.

« Aimée elle-même, toujours sérieuse comme une reine, mais qui avait vu revenir de la première expédition son fiancé sans une seule blessure, s'épanouit, malgré sa réserve, dans un sentiment qui était plus que de l'amour, — qui était de la fierté heureuse! Oui! le seul jour où j'ai vu Aimée, cette magnifique rose fermée et toute sa vie restée en bouton, nous montrer un peu de l'intérieur de son calice, fut ce jour qui précéda notre départ pour Coutances et le malheur qui allait la frapper.

« Nul pressentiment ne l'avertit de ce qui devait sitôt suivre... et quand *M. Jacques*, triste ce jour-là plus que les autres jours parmi ses compagnons joyeux, nous dit, à lui, son pressentiment,

c'est-à-dire qu'il mourrait dans cette seconde expédition... »

— « Oui ! — interrompit Mlle Ursule de Touffedelys, — c'est à moi qu'il le dit et à Phœbé de Thiboutot, qui étions ses voisines à table, au souper après lequel vous deviez partir dans la nuit. On était au dessert. Tous ces messieurs, très animés, parlaient du lendemain comme d'un jour de fête. On avait bu à la santé du Roi et à l'enlèvement du chevalier Des Touches. Lui seul, *M. Jacques*, restait sombre, son verre plein. Phœbé de Thiboutot, qui n'était que depuis peu à Touffedelys, et qui, d'ailleurs, était légèrement follette, lui dit, comme une enfant qu'elle était : — « Pourquoi êtes-vous si triste, vous ? Vous ne croyez donc pas « au succès de l'enlèvement du chevalier ?... » — Et il lui répondit en regardant Aimée, comme si cela expliquait tout : — « Pardon, mademoiselle ; je crois très fort à l'enlèvement de « Des Touches, mais *je suis sûr* que j'y mourrai. » — « Alors, « pourquoi y allez-vous ? » — lui dis-je. Car après tout ce qu'il avait fait et ce qu'on racontait de lui, dans le Maine, il n'y avait pas à douter de sa grande bravoure. Mais je me sentis coupée par le ton qu'il prit, et je me souviendrai toujours de l'expression de sa figure, quand il me répondit : — « Mademoiselle, c'est une « raison de plus ! »

« Eh bien, — reprit Mlle de Percy, — ce pressentiment de *M. Jacques*, qui fut un avertissement de sa destinée, ce pressentiment dont j'aurais haussé les épaules alors et auquel j'ai bien pensé sérieusement depuis, Aimée ne le partagea pas, et elle crut, sans doute, qu'elle pourrait le lui ôter du cœur en réalisant, comme elle fit ce soir-là, l'idée qui devait le plus enivrer un homme épris comme il l'était et lui faire oublier toutes les chances de l'avenir dans la minute présente, qui lui apportait un tel bonheur ! A partir du jour où elle nous avait appris, avec la simplicité d'un amour si résolu et si dévoué dans une âme aussi pudique que l'était la sienne, que sa foi était engagée à *M. Jacques*, tout avait été dit et compris entre elle et nous... Elle, elle était trop imposante dans sa réserve, et nous, nous étions trop confiants dans la noblesse de son âme, pour lui adresser jamais la moindre question sur *M. Jacques*. Quoi qu'il fût, il avait l'honneur d'être le fiancé d'Aimée de Spens, et cela suffisait... Mais ce jour-là, Aimée voulut qu'il fût davantage. Elle voulut qu'il fût son mari aux yeux de tous, et que le mariage, impossible dans ce temps où il n'y avait plus de chapelle

à Touffedelys pour le faire et à dix lieues à la ronde de prêtre pour le célébrer, s'accomplît au moins, par la promesse et par le serment, devant ces dix hommes, ses frères d'armes, avec qui, peut-être, le lendemain, il allait mourir. »

— « Eh ! elle commence à m'intéresser, votre demoiselle Aimée ! » — fit candidement le baron de Fierdrap.

— « C'est bien heureux ! — dit plaisamment l'abbé. — Préfères-tu encore ton dauphin, qui n'en était pas un, ô pêcheur plein de sagacité !... »

« Ah ! elle vous intéresse ?... — dit impétueusement Mlle de Percy, qui tira son histoire des parenthèses de l'interruption, comme elle tirait son aiguille à laine de sa tapisserie. — Je ne m'en étonne pas, monsieur de Fierdrap ! Nous n'avons vu agir qu'une fois cette Aimée, et c'était ce soir-là, et je vous jure que, ce soir-là, elle ne descendit pas sa race... Cette soirée paya toute sa vie. Toute sa vie depuis a été le malheur, le veuvage, la surdité, un bout de feston derrière lequel on cache sa rêverie et la pauvreté d'une violette au pied d'un tombeau ; mais, ce soir-là, où elle voulut se fiancer publiquement à *M. Jacques* comme elle s'y était déjà fiancée en secret, elle nous donna, en une fois, la mesure de ce qu'elle aurait pu être si, comme à tant d'autres, le cadre des circonstances ne lui avait pas manqué et n'eût pas été plus petit qu'elle !

« Ce qu'elle avait voulu eut lieu comme elle l'avait voulu, et donna un caractère d'exaltation nouvelle à cette journée d'enthousiasme et de joie virile. Aimée n'avait dit à personne le projet qui devait donner à l'homme dont elle était aimée un bonheur à essuyer toutes ses tristesses et à lui mettre au front les rayonnements des cœurs heureux. — Avait-elle entendu ce que *M. Jacques* vous avait répondu, Ursule, ou même avait-elle besoin de l'entendre pour savoir ce qu'il y avait dans ce cœur triste où elle vivait ?... Mais toujours est-il qu'elle se leva de table peu d'instants après, et que sa meilleure amie, Jeanne de Montevreux, la suivit. On n'y prit pas garde ; on parlait de l'expédition du lendemain et de ce départ attendu, souhaité, qui aurait lieu dans quelques heures... lorsque, au bout d'un certain temps qu'on ne calcula pas, elle rentra avec Jeanne de Montevreux dans la salle de Touffedelys. En rentrant, dès le seuil, elle nous fit l'effet d'une apparition. Ce n'était plus la même femme. Elle était tout en blanc et en voile... Et, par la manière dont elle marcha vers la

table où nous étions, nous sentîmes, et moi toute la première, baron, que quelque chose de grand allait se passer.

« — Messieurs, — dit-elle d'une voix altérée, pleine d'émotion, « mais de résolution aussi, — vous allez partir tout à l'heure. « Quand reviendrez-vous et combien reviendrez-vous ?... Dieu « seul le sait. Un de vous, de douze que vous étiez, n'est pas « revenu d'Avranches. Il peut en manquer encore un... peut-être « plusieurs, à votre prochain retour. Eh bien, j'ai voulu, pendant « que vous êtes tous ici encore, vous prier d'être les témoins de « mon mariage avec *M. Jacques*... Acceptez-vous ?... »

« Elle dit si bien cela, cette Aimée! elle fut si bien la comtesse Aimée-Isabelle de Spens, en disant ces simples paroles, que, sous le dais féodal de sa maison, elle n'aurait pas été plus comtesse... et que tous, romanesques comme des héros, se levèrent spontanément et l'acclamèrent, quoique plusieurs d'entre eux fussent devenus pâles ; car, je vous l'ai déjà dit, monsieur de Fierdrap, tous l'aimaient... avec un espoir fou ou sans espoir... mais tous l'aimaient ; et, je crois vous l'avoir dit encore, sa cousine, madame de Portelance, m'a assuré qu'ils avaient tous demandé sa main.

« Quand elle eut fini de parler, je regardai *M. Jacques*. Vous savez! il ne me plaisait pas. Mais, dans ce moment-là, j'en fus contente ; sa physionomie était indescriptible. Dieu m'est témoin que si elle lui avait mis une couronne de roi sur la tête, il n'aurait pas eu l'air plus fier !...

« Surpris, plus surpris qu'eux, il s'était levé avec les autres, et il alla, en chancelant, à elle...

— « Voici ma main qui est à vous ! » lui dit-elle en la lui tendant.

« Peut-être serait-il tombé de joie et d'orgueil à ses pieds, mais il se retint à cette main.

— « Soyez témoins, messieurs, — dit-elle, encore plus touchante « et plus majestueuse à chaque mot, — que moi, Aimée-Isabelle « de Spens, comtesse de Spens, marquise de Lathallan, ici pré- « sente, je prends aujourd'hui pour époux et pour maître « *M. Jacques*, actuellement soldat au service de Sa Majesté notre « Roi. Forcée par la nécessité de ces tristes temps, qui n'ont plus « ni églises, ni prêtres, d'attendre des jours meilleurs pour ratifier « et consacrer l'engagement solennel que je contracte aujour- « d'hui, j'ai voulu au moins devant vous, qui êtes chrétiens et

« gentilshommes, — et des chrétiens, en temps d'épreuve, sont « presque des prêtres ! — jurer, en pleine liberté d'âme, obéis- « sance et fidélité à *M. Jacques*, et lui engager ma foi et ma vie. »

« Ils se tenaient, tous deux, l'un à côté de l'autre, elle splendide, et lui comme éclairé de sa splendeur.

— « Et — dit-elle avec la tristesse du regret — il n'y a pas seulement une croix sur laquelle je puisse prononcer mon serment !

— « Si ! madame, — reprit fougueusement Beaumont, qui eut une idée de soldat. — Croise ton épée avec la mienne ! » — dit-il à La Varesnerie, qui était en face de lui.

« Et ils les croisèrent. Et cela fit une croix.

« Et, devant ces deux lames nues entre-croisées qui pouvaient être rouges dans quelques heures, Aimée de Spens et *M. Jacques* se jurèrent l'un à l'autre ce qu'ils se seraient juré devant un autel, si à Touffedelys il y avait eu un autel encore. Et tout cela fut si rapide et si sublime dans sa rapidité, monsieur de Fierdrap, qu'après trente ans ce moment-là m'est resté flamboyant dans la pensée, comme l'éclair de ces deux épées qui leur tomba sur le front, à ces deux fiancés d'avant la bataille, défiancés par la mort, le lendemain !

— « Voilà de belles noces ! » — fit La Bochonnière, qui était le plus jeune des Douze. — Mais on danse aux noces. Si nous dansions ? »

Cette idée tomba comme une étincelle sur la poudre dans ces esprits qui flambaient à toute étincelle. En un clin d'œil, la table fut enlevée et chacun d'eux sur place, tenant sur le poing sa danseuse. S'il y avait là des cœurs brisés, les jambes ne l'étaient pas, et ils dansèrent... comme ils s'étaient battus à la foire d'Avranches ; et ils cassèrent des bras encore, mais ce furent les deux miens... »

— « Comment ?... » — fit le baron de Fierdrap, qui, de ce coup, ne comprit pas, et dont le nez devint le plus beau point d'exclamation qui ait jamais dessiné son crochet sous la giroflée d'une engelure.

— « Oui ! baron, — reprit-elle ; — car c'est moi qui les fis danser comme des perdus jusqu'à trois heures du matin, sans reprendre haleine. C'est moi qui fus le ménétrier de cette noce. Quoique je ne fusse pas alors, grâce à la guerre, aussi ventripotente qu'aujourd'hui, je n'avais pas cependant, dès ce temps-là, une taille de

danseuse, et je n'étais guère bonne qu'à faire, dans un coin de bal, un ménétrier. Je jouais assez bien du violon, comme beaucoup de femmes de ma jeunesse ; car vous vous rappelez, baron, que les femmes du siècle passé eurent un jour la fantaisie de jouer du violon, et qu'elles inventèrent même une manière d'en jouer qu'elles appelaient : *jouer par-dessus viole*, et qui consistait à tenir son instrument sur le genou, maintenu par la main gauche qui arrondissait le bras, pendant que la droite menait magistralement l'archet, dans une pose de sainte Cécile. C'était même assez gracieux, cela, quand on était jolie ; mais vous vous doutez bien que ce n'était pas ainsi que je jouais. J'aurais fait, moi, une drôle de sainte Cécile ! Je n'étais pas si fière de montrer mon gros bras, qu'on voyait déjà bien assez, et je n'avais pas de menton à gâter. Je tenais donc mon violon et j'en jouais comme j'ai fait tant de choses... comme un homme. Et c'est ainsi que j'en jouai à cette noce d'Aimée, qui a été mon dernier coup d'archet dans ce monde. Je ne touche plus maintenant à cet alto qui allait si bien à ma figure de polichinelle, disiez-vous, mon frère, et je me suis punie, en l'accrochant à mon lambris, d'avoir, à cette noce d'Aimée, si follement accompagné les derniers moments de son bonheur et sonné si joyeusement une agonie. »

— « Tu es une bonne fille, après tout, Percy, que le bon Dieu a mise dans le fond d'un vaillant homme ! » — dit l'abbé, que sa sœur touchait, malgré lui .. Elle n'avait plus sa fanfare de voix. Les ciseaux ne battaient plus *aux champs*.

« Et en effet, — reprit-elle, — c'était une agonie, mais qui donc, excepté *M. Jacques*, qui peut-être n'y pensait plus, aurait eu l'idée de la mort sous la joie de ce singulier bal de noces, animé par l'enthousiasme des cœurs et les grandioses illusions du courage ?... Aimée, selon l'usage, l'avait ouvert en dansant la première contredanse avec celui dont elle venait de faire son époux. Elle avait désiré qu'on ne l'appelât cette nuit-là que *Madame Jacques*, et nous ne lui donnâmes pas d'autre nom. Elle y resta, éblouissante, dans cette robe de mariée, dont elle a fait plus tard un suaire pour l'homme heureux qu'elle tenait alors par la main... Vers trois heures du matin, il fallut songer au départ et à l'expédition projetée. Je changeai tout à coup l'air de la contredanse que je jouais :

— « Voici la diane qui sonne, messieurs ! » — leur dis-je, en

attaquant brusquement un air militaire et royaliste que nous avions souvent chanté.

« En trois secondes, chacun fut prêt. J'allai prendre les vêtements de Chouan sous lesquels j'avais fait, en divers temps, plus d'une expédition nocturne. Le seul plan que nous eussions alors était de marcher réunis jusqu'au grand jour, pour nous disperser et nous rejoindre près de Coutances, dans la campagne, à une place que La Varesnerie, qui connaissait bien le pays, nous indiqua, chez des paysans sûrs, Chouans même à l'occasion, et où nous pourrions cacher nos armes. Deux ou trois au plus d'entre nous devaient se risquer dans la ville et prendre des renseignements sur le prisonnier et sur la prison.

« C'était à la tombée de la nuit que nous avions résolu de nous armer et d'entrer dans Coutances ; car avec une ville aussi calme, où la moindre chose était toujours sur le point de faire événement, et qui, de plus, avait pour se garder une forte garnison d'infanterie, ce n'était vraiment que pendant la nuit, et par surprise, qu'on pouvait enlever Des Touches. »

VII

LA SECONDE EXPÉDITION

« Rien de particulier, monsieur de Fierdrap, ne marqua l'espèce de marche forcée que nous fîmes de Touffedelys à Coutances, — continua la vieille chroniqueuse, qui avait repris son aplomb un instant troublé, à présent et à mesure qu'elle entrait dans le récit d'un fait de guerre auquel elle avait pris part et qui lui faisait dire *nous* avec un bonheur qui touchait presque à la sensualité. — Dans ces temps-là, les routes étaient plus mauvaises qu'aujourd'hui, et, pour cette raison, bien moins fréquentées. D'ailleurs, ce n'était pas la route départementale, qu'on appelait la grande route, que nous avions prise. La grande route voyait deux fois par jour la diligence, escortée de gendarmes à cheval ; car les Chouans avaient une idée qui motivait cette bandoulière de gendarmes : c'est que la guerre paye partout la guerre, et que l'argent du gouvernement qu'ils voulaient mettre par terre leur appartenait. Malgré ce principe, ce jour-là nous avions évité soigneusement cette diligence et ses gendarmes protecteurs, et nous avions pris la *traverse*, qu'en notre qualité

de Chouans nous connaissions très bien, pour l'avoir longtemps pratiquée... Nous arrivâmes donc d'assez bonne heure chez les paysans de La Varesnerie, et bien nous prit de n'avoir rencontré sur notre route personne de contrariant et d'avoir eu la jambe assez leste, malgré la danse d'où nous sortions, puisque, à notre arrivée, ces paysans, qui demeuraient à un quart de lieue des faubourgs de la ville, nous apprirent que Des Touches avait été condamné la veille au soir par le tribunal révolutionnaire de Coutances, et qu'il devait être *raccourci* le lendemain. Il paraît, du reste, qu'il s'était conduit avec le tribunal révolutionnaire de manière à exaspérer davantage un fanatisme de haine politique qui n'avait pourtant pas besoin d'être exaspéré. Avec le caractère incompressible qui était le sien et qu'il ne démentit jamais, il avait dédaigné de répondre aux questions des juges, et il était resté ferme et rebelle à toutes les interrogations et même à toutes les supplications de ceux-là qui semblaient prendre intérêt à son destin, leur imposant un silence qu'il ne rompit point, même par un cri ou par un soupir, et une impassibilité de sauvage... De pareilles nouvelles, confirmées d'ailleurs par les deux ou trois d'entre nous qui étaient entrés dans Coutances, et qui avaient vu la guillotine déjà dressée et prête sur la place des exécutions, nous mettaient dans la nécessité d'agir comme la foudre et de ne plus compter que sur l'énergie *seule*, l'énergie en ligne droite et courte, qui n'avait plus le temps de se replier dans la ruse (comme on l'avait fait à Avranches) et qui devait tout simplifier, comme le coup droit dans le maniement de l'épée, par la rapidité de son action.

— « Il n'y a pas deux partis à prendre, — nous dit *M. Jacques*, « et c'était à tous notre avis. — Il faut, cette nuit, à l'heure où la « ville commencera d'être endormie, tenter d'ensemble une « brusque entrée dans la prison et y prendre ou en délivrer Des « Touches par la force. Ce sera rude, messieurs ! La prison est « située au centre de trois cours spacieuses qui s'enveloppent « les unes les autres. Dans la première et la plus extérieure de « ces cours, est une sentinelle qui, en tirant son coup de fusil, « fera sortir tout le corps de garde placé dans la rue à côté, le- « quel, en faisant décharge sur nous, fera venir à son tour « toute la garnison de la ville. Si les bourgeois s'en mêlent, ils « peuvent nous jeter par leurs fenêtres les premières choses « venues qui leur tomberont sous la main, ou par leurs portes

« entre-bâillées nous fusiller au détour de ces rues dont nous « ne connaissons pas le réseau.

— « Bourreau ! — s'écria Desfontaines, dont c'était le juron, « — quel programme! — Il trouvait Vinel-Aunis charmant et « il l'imitait. Il en était le clair de lune. — Nous dansions hier « soir, camarades, — ajouta-t-il, — nous pourrions bien *la* « danser cette nuit.

— « Vous faites le plan de l'ennemi, monsieur, — dit La Va- « resnerie à *M. Jacques*, — mais le nôtre, monsieur, quel est-il ?

— « Le nôtre — répondit *M. Jacques* — est celui des boulets, « des obus et des balles, qui entrent partout et brisent tout, quand « ils ne sont pas aplatis.

— « Eh bien, — dit Juste Le Breton, dont le surnom était « le « Téméraire », — soyons donc des projectiles, et entrons! »

« J'ai toujours dans les oreilles — continua Mlle de Percy — la voix claire de Juste Le Breton, quand il dit ce mot d'*entrons !* qui fut réalisé quelques heures après ; car nous entrâmes, et même nous sortîmes, ce qui était plus fort. Je n'ai jamais entendu de plus joyeux son de trompette! Juste Le Breton était vraiment heureux de ce que venait de dire *M. Jacques*. Nous autres, les dix autres, nous n'en souffrions pas; nous n'en tremblions pas ; mais Juste, il en était heureux. C'était un contempteur absolu de toute prudence, que ce Juste Le Breton. L'idée qu'il n'y avait plus dans cette question de l'enlèvement de Des Touches que la force, et qu'en fait de stratagèmes et de précautions humaines nous étions au bout du fossé et qu'il n'y avait plus qu'à sauter, cette idée, formidable aux plus braves, le ravissait! J'ai vu bien des gens braves dans ma vie, je n'en ai pas vu exactement de ce genre de bravoure-là. *M. Jacques*, qui avait le génie du général sous l'officier intrépide, Des Touches lui-même, cet homme inouï parmi les énergiques, qui n'a peut-être jamais senti en toute sa vie un seul battement de cœur dans sa poitrine de marbre, admettaient, en une foule de circonstances, la prudence humaine; mais Juste Le Breton, jamais! Ils l'appelaient le Téméraire ; ils auraient tout aussi bien pu l'appeler : « Rien d'impossible ! » Voulez-vous en juger ? Un jour, ici, sur la place du Château, il était entré à cheval chez un de ses amis, qui logeait l'Hôtel de la *Poste*, et, ayant monté ainsi les quatre étages, il avait forcé à sauter par la fenêtre son cheval, qui, en tombant, se brisa trois jambes et s'ouvrit le poitrail, mais sur lequel il resta

vissé, les éperons enfoncés jusqu'à la botte, n'ayant pas, pour son compte, une égratignure! »

— « Deux secondes de sensation d'hippogriffe, — dit l'abbé; — mais l'hippogriffe avait des ailes, ce qui fait le Roger de l'Arioste d'un mérite moins grand que ton héros, mademoiselle ma sœur. »

« Une autre fois, — reprit-elle, toute palpitante du succès de celui que son frère venait d'appeler *son héros*, — s'ennuyant chez un de ses amis un jour de pluie (je crois que c'était chez ce coq batailleur de Fermanville), il lui dit : « Si nous nous battions pour passer le temps! » car, à cette époque-là, on était ainsi à Valognes: on y tuait le temps à coups d'épée. Et Fermanville n'ayant pas d'autre objection à faire à cette proposition qu'il n'y avait là qu'un seul sabre : « Prends la lame et laisse-moi le fourreau, » dit Juste; et comme l'autre, qui avait du cœur, ne voulait pas de ce partage, Juste Le Breton le força bien à se servir de la lame ; car il se jeta sur lui et l'écharpa avec le fourreau. »

— « Je ne ferai plus de réflexions, Percy, — dit l'abbé éternellement taquin, — parce que tu me donnerais encore une anecdote sur ton favori Juste, et Fierdrap, qui tortille son manchon d'impatience, attendrait son histoire trop longtemps. »

— « J'ai fini, — dit-elle, mais ce n'était pas une digression, mon frère. Il fallait bien, dans l'intérêt même de mon histoire, que je vous fisse comprendre ce Juste Le Breton, qui aimait le danger, non pas comme on aime sa maîtresse; car on la trouve toujours assez jolie... »

— « Et assez dangereuse, » — fit cette fine langue d'abbé.

— « Tandis que lui — continua-t-elle — ne trouvait jamais le danger assez grand, comme il le prouva, du reste, une fois de plus, ce jour-là, dans cette affaire de Des Touches, où il l'augmenta par une imprudence qui fut la cause de la mort de *M. Jacques*, et qui pouvait nous faire, dans les murs de Coutances, massacrer tous jusqu'au dernier! »

Elle dit cela ardemment, comme elle disait tout, cette vieille lionne; mais au ton qu'elle avait, on voyait bien qu'elle ne gardait pas grande rancune à son sublime cerveau brûlé de Juste Le Breton!

« C'est entre onze heures et minuit — reprit-elle — que nous quittâmes la ferme des Mauger, ces paysans de La Varesnerie qui nous avaient donné asile. Nous la quittâmes pour n'y pas

revenir. Si nous réussissions, nous ne pouvions ramener Des Touches dans un endroit si près de la ville; si nous ne pouvions pas réussir, nul des Douze ne devait revenir, ni là ni ailleurs. Nous avions, chacun, une bonne carabine très courte, avec de la poudre et des balles en suffisance, et, à la ceinture, un couteau à éventrer les sangliers. Seul, Cantilly, à cause de son bras en écharpe, dans votre mouchoir, Sainte, avait des pistolets au lieu de carabine. Il marchait, lui, le pistolet à la main. Lorsque nous sortîmes de la ferme des Manger, un traître de clair de lune fit dire à notre *loustic* en second de Desfontaines :

— « Phœbé pour Phœbé, j'aimerais mieux pour cette nuit Mlle Phœbé de Thiboutot que celle là! »

« Cette lune de mauvais augure pouvait, en effet, nous jouer plus d'un méchant tour. Mais, en nous approchant de la ville, nous fûmes un peu rassurés par un petit brouillard qui commença à s'élever du sol, comme la fumée d'un feu de tourbière dans un champ. Nous eûmes l'espoir que ce brouillard s'épaissirait assez, du moins, pour qu'on ne pût rien distinguer de bien net dans ces rues de Coutances, plus étroites que celles d'Avranches, par conséquent plus plongées dans l'ombre tombant des maisons. Nous entrâmes dans la ville à minuit moins un quart, qui tinta à la cathédrale et que répétèrent pour les échos seuls les autres horloges de cette ville, qui dormait comme une assemblée de justes, quoique ce fût une ville de coquins révolutionnaires. Les rues étaient muettes; pas un chat n'y passait. Que fût-il arrivé de nous tous, de Des Touches, de notre projet, si nous avions rencontré seulement une patrouille? Nous savions bien ce qui, dans ce cas, serait arrivé; mais nous n'avions la liberté d'aucun choix : il fallait aller, s'exposer à tout, jouer son va-tout enfin, ou, pas de milieu, demain Des Touches serait guillotiné! Heureusement, nous n'aperçûmes pas l'ombre d'une patrouille dans cette ville, morte de sommeil. Des réverbères très rares, et à de grandes distances les uns des autres, tremblaient au vent à l'angle des rues. Suspendus à de longues perches noires transversales coupées par une solive, et figurant un T inachevé, ils avaient assez l'air de potences. Tout cela était morne, mais peu effrayant. Nous enfilâmes une rue, puis une autre. Toujours même silence et même solitude. La lune, qui se brouillait de plus en plus, se regardait encore un peu dans les vitres des fenêtres, derrière lesquelles on ne voyait pas même la lueur

d'une veilleuse expirante. Nous assoupissions le bruit de nos pas en marchant.

« Le moment était pour nous si solennel, monsieur de Fierdrap, que j'ai gardé les moindres impressions de cette nocturne entrée dans Coutances, et le long de ces rues où nous avancions comme sur une trappe dont on se défie et qui peut s'ouvrir tout à coup et vous avaler, et que je me rappelle parfaitement une vieille femme en cornette de nuit et en serre-tête, le seul être vivant de cette ville ensevelie tout entière dans ses maisons comme dans des tombes, laquelle, à la fenêtre d'un haut étage, vidait, au clair de la lune, une cuvette avec précaution et mystère, et mettait à cela une telle lenteur, que les gouttes du liquide qu'elle versait auraient eu le temps de se cristalliser avant de tomber sur le sol, s'il avait fait un peu plus froid. Elle en accompagnait la chute de l'avertissement charitable : « *Gare l'eau! gare l'eau!* » prononcé d'une voix tremblotante, qu'elle veloutait pour n'éveiller personne, et qui disait à quel point elle était consciencieuse dans ce qu'elle faisait, et même timorée. A chaque goutte qui tombait ou qui ne tombait pas, elle répétait du même ton dolent son « *Gare l'eau!* » monotone... Nous nous rangeâmes contre le mur d'en face, craignant qu'elle ne nous aperçût... Mais, trop occupée pour cela, elle continua d'épancher sa source éternelle, en disant toujours son « *Gare l'eau!* »

— « Dans mon pays, — dit à voix basse La Bochonnière, — les moulins à eau s'appellent des *Écoute-s'il-pleut*, mais, du « diable! en voilà un comme je n'en avais jamais vu.

— « Cela l'étonnerait un peu si, d'une balle, on lui cassait sa « cuvette au rez de la main, » — fit Cantilly, très fort au pistolet, qui jetait en l'air une paire de gants et la perçait d'une balle avant qu'elle ne fût retombée.

« Nous rîmes et nous passâmes, oubliant la bonne femme en tournant le coin de la rue et en nous trouvant nez à nez avec la guillotine, droite et menaçante devant nous, attendant son homme... Embuscade funèbre! C'était la place des exécutions. La prison n'était pas loin de là. Nous descendîmes, comme des gens qui dévalent à l'abîme, cette rue qui va de la prison à la place de l'échafaud, et qu'on appelle dans toute la ville la rue *Monte-à-Regret*, cette rue qu'il nous fallait empêcher Des Touches de monter le lendemain! La prison blanchissait au bout de cette

espèce de boyau sombre, sur une autre place. Nous nous arrêtâmes... le temps de respirer. »

Elle contait comme quelqu'un qui a vécu de la vie de son conte. L'abbé et le baron, eux, ne respiraient plus.

« Ah! c'était le moment, — fit-elle, — le moment terrible où l'on va casser le vitrage et où l'on serait perdu si, en le brisant, une seule vitre allait faire du bruit!... La sentinelle, dans sa houppelande bleue, se promenait nonchalamment, son fusil penché dans l'angle de son bras, de l'un à l'autre côté du porche, comme un chapier d'église, à vêpres. Le dernier rayon vacillant de cette lune, qui devait ressembler une heure après à un chaudron de bouillie froide et qui nous rendit ce dernier service, tombait en plein dans la figure du soldat en faction et l'empêchait de distinguer nos ombres mobiles dans l'ombre arrêtée des maisons.

— « Je me charge de la sentinelle, » dit à voix basse Juste Le Breton à *M. Jacques*, et d'un bond il fut sur elle et l'enleva, houppelande, fusil, homme et tout, et disparut avec ce paquet sous le porche de la prison, en nous faisant le passage libre. Comment s'y était-il pris, ce diable de Juste?... Mais la sentinelle n'avait pas poussé un seul cri.

— « Il l'aura poignardée! — fit *M. Jacques*. — Allons! c'est à « notre tour, messieurs. Nous pouvons avancer... »

« Et tous, avec lui, serrés les uns contre les autres comme les grains d'une grappe, nous nous précipitâmes sous le porche nettoyé par Juste, et nous entrâmes dans la première cour de la prison.

« C'était une cour parfaitement ronde, dont l'enceinte intérieure ressemblait à la cour d'un cloître, avec des arcades très basses et des piliers trapus. Elle était vide. Où était passé Juste?... Nous fouillâmes du regard sous ces arcades noires où l'on ne voyait rien, entre ces piliers blancs où il avait porté peut-être la sentinelle égorgée; mais, bah! il saurait bien nous retrouver, et nous franchîmes au pas accéléré la deuxième cour, aussi déserte que la première, pour arriver d'une haleine à la prison qui était au fond de la troisième... Ah! nous allions vite. Nous avions aux reins la pique de la nécessité! Nous vîmes vaciller une lueur à un petit corps de bâtiment avancé attenant à la geôle, et qui ressemblait à ce qu'on appelle, en terme de construction militaire, une poivrière. Le geôlier n'était pas couché. Ce n'était

plus l'énergique Hocson d'Avranches, avec son cœur désolé et implacable; c'était tout simplement, celui-là, une bête brute à bonnet rouge, savetier, pour les gens de la ville, entre deux tours de clef. Comme c'était jour de décade ce jour-là, et qu'il avait à livrer le lendemain des chaussures à ses pratiques, il veillait... Sa femme et sa fille, une enfant de treize ans, dormaient dans une espèce de soupente très élevée et à laquelle on montait avec une échelle. Nous vîmes tout cela à travers une vitre crasseuse qu'une lampe à crochet éclairait d'un jour rouge et fumeux... Nous ne le prévînmes pas; nous ne l'appelâmes pas; nous ne frappâmes pas doucement à sa porte; mais, poussés par cette nécessité d'agir à la *manière des boulets*, comme l'avait dit *M. Jacques*, des onze crosses de nos carabines, qui ne firent qu'un seul coup dans cette porte, nous la fîmes voler sur ses gonds et nous tombâmes comme un tonnerre sur cet homme, terrassé d'abord, puis relevé de terre, mis sur ses pieds et tenu au collet par deux poignes vigoureuses, avec injonction, le couteau sur le cœur, de livrer ses clefs et de nous conduire à Des Touches. Vous le savez, monsieur de Fierdrap, les Chouans avaient une renommée sinistre, et parfois ils l'avaient méritée. On les voyait toujours un peu à la lueur des horribles feux qu'ils allumaient sous les pieds des Bleus. L'épouvante publique leur donnait un des noms du diable : on les appelait *Grille-pieds*. Nous profitâmes de cette affreuse réputation des Chouans pour terrifier le misérable que nous tenions, et Campion, qui avait les sourcils barrés et la face terrible, le menaça de le faire griller comme un marcassin de basse-cour si seulement il osait résister. Il ne résista pas. Il était dissous par la surprise et par la peur, une peur idiote et livide. Il livra ses clefs, et, traîné par deux d'entre nous, il nous mena au cachot de Des Touches. Sa femme et sa fille étaient restées, plus mortes que vives, dans leur soupente; mais pour qu'elles ne descendissent pas et n'allassent pas avertir, nous renversâmes l'échelle. La terreur leur coupait la gorge. Elles ne crièrent pas; mais elles auraient crié, que peu nous importait! Ce n'était pas comme la sentinelle. Les murs de la prison étaient épais. Il y avait trois cours, toutes trois désertes. On n'aurait pas entendu leurs cris.

J. Barbey d'Aurevilly.

(*A suivre.*)

SUR L'EAU[1]

11 avril.

J'allais me coucher hier soir, bien qu'il fût à peine neuf heures, quand on me remit un télégramme.

Un ami, un de ceux que j'aime, me disait : « Je suis à Monte-Carlo, pour quatre jours, et je t'envoie des dépêches dans tous les ports de la côte. Viens donc me retrouver. »

Et voilà que le désir de le voir, le désir de causer, de rire, de parler du monde, des choses, des gens, de médire, de potiner, de juger, de blâmer, de supposer, de bavarder, s'alluma en moi comme un incendie. Le matin même j'aurais été exaspéré de ce rappel, et, ce soir, j'en étais ravi; j'aurais voulu déjà être là-bas, voir la grande salle du restaurant pleine de monde, entendre cette rumeur de voix où les chiffres de la roulette dominent toutes les phrases comme le *Dominus vobiscum* des offices divins.

J'appelai Bernard.

— Nous partirons vers quatre heures du matin pour Monaco, lui dis-je.

Il répondit avec philosophie :

— S'il fait beau, monsieur.

— Il fera beau.

— C'est que le baromètre baisse.

— Bah! Il remontera.

Le matelot souriait de son sourire incrédule.

(1) Voir les numéros des 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1889.

Je me couchai et je m'endormis.

Ce fut moi qui réveillai les hommes. Il faisait sombre, quelques nuées cachaient le ciel. Le baromètre avait encore baissé.

Les deux matelots remuaient la tête d'un air méfiant.

Je répétais :

— Bah! il fera beau. Allons, en route!

Bernard disait :

— Quand je peux voir au large, je sais ce que je fais; mais ici, dans ce port, au fond de ce golfe, on ne sait rien, monsieur, on ne voit rien ; il y aurait une mer démontée que nous ne le saurions pas.

Je répondais :

— Le baromètre a baissé, donc nous n'aurons pas de vent d'est. Or, si nous avons le vent d'ouest, nous pourrons nous réfugier à Agay, qui est à six ou sept milles.

Les hommes ne semblaient pas rassurés; cependant ils se préparaient à partir.

— Prenons-nous le canot sur le pont? demanda Bernard.

— Non. Vous verrez qu'il fera beau. Gardons-le à la traîne, derrière nous.

Un quart d'heure plus tard, nous quittions le port, et nous nous engagions dans la sortie du golfe, poussés par une brise intermittente et légère.

Je riais.

— Eh bien! vous voyez qu'il fait beau.

Nous eûmes bientôt franchi la tour noire et blanche bâtie sur la basse Rabiou, et bien que protégé par le cap Camarat, qui s'avance au loin dans la pleine mer, et dont le feu à éclats apparaissait de minute en minute, le *Bel-Ami* était déjà soulevé par de longues vagues puissantes et lentes, ces collines d'eau qui marchent l'une derrière l'autre, sans bruit, sans secousse, sans écume, menaçantes sans colère, effrayantes par leur tranquillité.

On ne voyait rien, on sentait seulement les montées et les descentes du yacht sur cette mer remuante et ténébreuse.

Bernard disait :

— Il y a eu gros vent au large cette nuit, monsieur. Nous aurons de la chance si nous arrivons sans misère.

Le jour se levait, clair, sur la foule agitée des vagues, et nous regardions tous les trois au large si la bourrasque ne reprenait pas.

Cependant le bateau allait vite, vent arrière et poussé par la mer. Déjà nous nous trouvions par le travers d'Agay, et nous délibérâmes si nous ferions route vers Cannes, en prévision du mauvais temps, ou vers Nice, en passant au large des îles.

Bernard préférait entrer à Cannes; mais comme la brise ne fraîchissait pas, je me décidai pour Nice.

Pendant trois heures tout alla bien, quoique le pauvre petit yacht roulât comme un bouchon dans cette houle profonde.

Quiconque n'a pas vu cette mer du large, cette mer de montagnes qui vont d'une course rapide et pesante, séparées par des vallées qui se déplacent de seconde en seconde, comblées et reformées sans cesse, ne devine pas, ne soupçonne pas la force mystérieuse, redoutable, terrifiante et superbe des flots.

Notre petit canot nous suivait loin derrière nous, au bout d'une amarre de quarante mètres, dans ce chaos liquide et dansant. Nous le perdions de vue à tout moment, puis soudain il reparaissait au sommet d'une vague, nageant comme un gros oiseau blanc.

Voici Cannes, là-bas, au fond de son golfe, Saint-Honorat, avec sa tour debout dans les flots, devant nous, le cap d'Antibes.

La brise fraîchit peu à peu, et sur la crête des vagues les moutons apparaissent, ces moutons neigeux qui vont si vite et dont le troupeau illimité court, sans pâtre et sans chien, sous le ciel infini.

Bernard me dit :

— C'est tout juste si nous gagnerons Antibes.

En effet, les coups de mer arrivent, brisant sur nous, avec un bruit violent, inexprimable. Les rafales brusques nous bousculent, nous jettent dans les trous béants d'où nous sortons en nous redressant avec des secousses terribles.

Le pic est amené, mais le gui à chaque oscillation du yacht touche les vagues, semble prêt à arracher le mât qui va s'envoler avec sa voile, nous laissant seuls, flottant, perdus sur l'eau furieuse.

Bernard crie :

— Le canot, monsieur.

Je me retourne. Une vague monstrueuse l'emplit, le roule, l'enveloppe dans sa bave comme si elle le dévorait, et brisant l'amarre qui l'attache à nous, le garde, à moitié coulé, noyé,

proie conquise, vaincue, qu'elle va jeter aux roches, là-bas, sur le cap.

Les minutes semblent des heures. Rien à faire, il faut aller, il faut gagner la pointe devant nous, et, quand nous l'aurons doublée, nous serons à l'abri, sauvés.

Enfin, nous l'atteignons ! La mer à présent est calme, unie, protégée par la longue bande de roches et de terres qui forme le cap d'Antibes.

Le port est là, dont nous sommes partis depuis quelques jours à peine, bien que je croie être en route depuis des mois, et nous y entrons comme midi sonne.

Les matelots, revenus chez eux, sont radieux, quoique Bernard répète à tout moment :

— Ah ! monsieur, notre pauvre petit canot, ça me fait gros cœur, de l'avoir vu périr comme ça !

Je pris donc le train de quatre heures pour aller dîner avec mon ami dans la principauté de Monaco.

Je voudrais avoir le loisir de parler longuement de cet État surprenant, moins grand qu'un village de France, mais où l'on trouve un souverain absolu, des évêques, une armée de jésuites et de séminaristes plus nombreuse que celle du Prince, une artillerie dont les canons sont presque rayés, une étiquette plus cérémonieuse que celle de feu Louis XIV, des principes d'autorité plus despotiques que ceux de Guillaume de Prusse, joints à une tolérance magnifique pour les vices de l'humanité, dont vivent le souverain, les évêques, les jésuites, les séminaristes, les ministres, l'armée, la magistrature, tout le monde.

Saluons d'ailleurs ce bon roi pacifique qui, sans peur des invasions et des révolutions, règne en paix sur son heureux petit peuple au milieu des cérémonies d'une cour où sont conservées intactes les traditions des quatre révérences, des vingt-six baisemains et de toutes les formules usitées autrefois autour des Grands Dominateurs.

Ce monarque pourtant n'est point sanguinaire ni vindicatif ; et quand il bannit, car il bannit, la mesure est appliquée avec des ménagements infinis.

En faut-il donner des preuves ?

Un joueur obstiné, dans un jour de déveine, insulta le souverain. Il fut expulsé par décret.

Pendant un mois il rôda autour du Paradis défendu, craignant

le glaive de l'archange, sous la forme du sabre d'un gendarme. Un jour enfin il s'enhardit, franchit la frontière, gagne en trente secondes le cœur du pays, pénètre dans le Casino. Mais soudain un fonctionnaire l'arrête :

— N'êtes-vous pas banni, monsieur ?

— Oui, monsieur, mais je repars par le premier train.

— Oh ! en ce cas, fort bien, monsieur, vous pouvez entrer.

Et chaque semaine il revient ; et chaque fois le même fonctionnaire lui pose la même question, à laquelle il répond de la même façon.

La justice peut-elle être plus douce ?

Mais, une des années dernières, un cas fort grave et tout nouveau se produisit dans le royaume.

Un assassinat eut lieu.

Un homme, un monégasque, pas un de ces étrangers errants qu'on rencontre par légions sur ces côtes, un mari, dans un moment de colère, tua sa femme.

Oh ! il la tua sans raison, sans prétexte acceptable. L'émotion fut unanime dans toute la principauté.

La Cour suprême se réunit pour juger ce cas exceptionnel (jamais un assassinat n'avait eu lieu), et le misérable fut condamné à mort à l'unanimité.

Le souverain indigné ratifia l'arrêt.

Il ne restait plus qu'à exécuter le criminel. Alors une difficulté surgit. Le pays ne possédait ni bourreau ni guillotine.

Que faire ? Sur l'avis du ministre des affaires étrangères, le prince entama des négociations avec le gouvernement français pour obtenir le prêt d'un coupeur de têtes avec son appareil.

De longues délibérations eurent lieu au ministère à Paris. On répondit enfin en envoyant la note des frais pour déplacement des bois et du praticien. Le tout montait à seize mille francs.

Sa Majesté monégasque songea que l'opération lui coûterait bien cher ; l'assassin ne valait certes pas ce prix. Seize mille francs pour le cou d'un drôle ! Ah ! mais non.

On adressa alors la même demande au gouvernement italien. Un roi, un frère ne se montrerait pas sans doute si exigeant qu'une république.

Le gouvernement italien envoya un mémoire qui montait à douze mille francs.

Douze mille francs ! Il faudrait prélever un impôt nouveau, un

impôt de deux francs par tête d'habitant. Cela suffirait pour amener des troubles inconnus dans l'État.

On songea à faire décapiter le gueux par un simple soldat. Mais le général, consulté, répondit en hésitant que ses hommes n'avaient peut-être pas une pratique suffisante de l'arme blanche pour s'acquitter d'une tâche demandant une grande expérience dans le maniement du sabre.

Alors le prince convoqua de nouveau la Cour suprême et lui soumit ce cas embarrassant.

On délibéra longtemps, sans découvrir aucun moyen pratique. Enfin le premier président proposa de commuer la peine de mort en celle de prison perpétuelle, et la mesure fut adoptée.

Mais on ne possédait pas de prison. Il fallut en installer une, et un geôlier fut nommé, qui prit livraison du prisonnier.

Pendant six mois, tout alla bien. Le captif dormait tout le jour sur une paillasse dans son réduit, et le gardien en faisait autant sur une chaise devant la porte en regardant passer les voyageurs.

Mais le prince est économe, c'est là son moindre défaut, et il se fait rendre compte des plus petites dépenses accomplies dans son État (la liste n'en est pas longue). On lui remit donc la note des frais relatifs à la création de cette fonction nouvelle, à l'entretien de la prison, du prisonnier et du veilleur. Le traitement de ce dernier grevait lourdement le budget du souverain.

Il fit d'abord la grimace; mais quand il songea que cela pouvait durer toujours (le condamné était jeune), il prévint son ministre de la justice d'avoir à prendre des mesures pour supprimer cette dépense.

Le ministre consulta le président du tribunal, et tous deux convinrent qu'on supprimerait la charge de geôlier. Le prisonnier, invité à se garder tout seul, ne pouvait manquer de s'évader, ce qui résoudrait la question à la satisfaction de tous.

Le geôlier fut donc rendu à sa famille, et un aide de cuisine du palais resta chargé simplement de porter, matin et soir, la nourriture du coupable. Mais celui-ci ne fit aucune tentative pour reconquérir sa liberté.

Or, un jour, comme on avait négligé de lui fournir ses aliments, on le vit arriver tranquillement pour les réclamer; et il prit dès lors l'habitude, afin d'éviter une course au cuisinier, de venir aux heures des repas manger au palais avec les gens de service, dont il devint l'ami.

Après le déjeuner, il allait faire un tour jusqu'à Monte-Carlo. Il entrait parfois au Casino risquer cinq francs sur le tapis vert. Quand il avait gagné, il s'offrait un bon dîner dans un hôtel en renom, puis il revenait dans sa prison, dont il fermait avec soin la porte au dedans.

Il ne découcha pas une seule fois.

La situation devenait difficile, non pour le condamné, mais pour les juges.

La Cour se réunit de nouveau, et il fut décidé qu'on inviterait le criminel à sortir des États de Monaco.

Lorsqu'on lui signifia cet arrêt, il répondit simplement :

« Je vous trouve plaisants. Eh bien, qu'est-ce que je deviendrai, moi ? Je n'ai plus de moyen d'existence. Je n'ai plus de famille. Que voulez-vous que je fasse ? J'étais condamné à mort. Vous ne m'avez pas exécuté. Je n'ai rien dit. Je suis ensuite condamné à la prison perpétuelle et remis aux mains d'un geôlier. Vous m'avez enlevé mon gardien. Je n'ai rien dit encore.

« Aujourd'hui, vous voulez me chasser du pays. Ah ! mais non. Je suis prisonnier, votre prisonnier, jugé et condamné par vous. J'accomplis ma peine fidèlement. Je reste ici. »

La Cour suprême fut atterrée. Le prince eut une colère terrible et ordonna de prendre des mesures.

On se remit à délibérer.

Alors, il fut décidé qu'on offrirait au coupable une pension de six cents francs pour aller vivre à l'étranger.

Il accepta.

Il a loué un petit enclos à cinq minutes de l'État de son ancien souverain, et il vit heureux sur sa terre, cultivant quelques légumes et méprisant les potentats.

Mais la Cour de Monaco, instruite un peu tard par cet exemple, s'est décidée à traiter avec le gouvernement français ; maintenant elle nous livre ses condamnés que nous mettons à l'ombre, moyennant une pension modique.

On peut voir, aux archives judiciaires de la principauté, l'arrêt qui règle la pension du drôle en l'obligeant à sortir du territoire monégasque.

En face du palais du prince se dresse l'établissement rival, la Roulette. Aucune haine d'ailleurs, aucune hostilité de l'un à l'autre, car celui-ci soutient celui-là qui le protège. Exemple admirable, exemple unique de deux familles voisines et puissantes

vivant en paix dans un petit État, exemple bien fait pour effacer le souvenir des Capulets et des Montaigus. Ici, la maison souveraine, et là la maison de jeux, l'ancienne et la nouvelle société fraternisant au bruit de l'or.

Autant les salons du prince sont d'un accès difficile, autant ceux du Casino sont ouverts aux étrangers.

Je me rends à ces derniers.

Un bruit d'argent, continu comme celui des flots, un bruit profond, léger, redoutable, emplit l'oreille dès l'entrée, puis emplit l'âme, remue le cœur, trouble l'esprit, affole la pensée. Partout on l'entend, ce bruit qui chante, qui crie, qui appelle, qui tente, qui déchire.

Autour des tables, un peuple affreux de joueurs, l'écume des continents et des sociétés, mêlée avec des princes, ou rois futurs, des femmes du monde, des bourgeois, des usuriers, des filles fourbues, un mélange, unique sur la terre, d'hommes de toutes les races, de toutes les castes, de toutes les sortes, de toutes les provenances, un musée de rastaquouères russes, brésiliens, chiliens, italiens, espagnols, allemands, de vieilles femmes à cabas, de jeunes drôlesses portant au poignet un petit sac où sont enfermés des clefs, un mouchoir et trois dernières pièces de cent sous destinées au tapis vert quand on croira sentir la veine.

Je m'approche de la première table et je vois... pâlie, le front plissé, la lèvre dure, la figure entière, crispée et méchante... la jeune femme de la baie d'Agay, la belle amoureuse du bois ensoleillé et du doux clair de lune. Assis devant elle, il est là, lui, nerveux, la main posée sur quelques louis.

— Joue sur le premier carré, dit-elle.

Il demande avec angoisse :

— Tout ?

— Oui, tout.

Il pose les louis, en petit tas.

Le croupier fait tourner la roue. La bille court, danse, s'arrête.

— Rien ne va plus, jette la voix, qui reprend au bout d'un instant :

— Vingt-huit.

La jeune femme tressaille, et, d'un ton dur et bref :

— Viens-t'en.

Il se lève, et, sans la regarder, la suit, et on sent qu'entre eux quelque chose d'affreux a surgi.

Quelqu'un dit :

— Bonsoir l'amour. Ils n'ont pas l'air d'accord aujourd'hui.

Une main me frappe sur l'épaule. Je me retourne. C'est mon ami . . . . . .

. . . . . .

Il me reste à demander pardon pour avoir ainsi parlé de moi. J'avais écrit pour moi seul ce journal de rêvasseries, ou plutôt j'avais profité de ma solitude flottante pour arrêter les idées errantes qui traversent notre esprit comme des oiseaux.

On me demande de publier ces pages sans suite, sans composition, sans art, qui vont l'une derrière l'autre sans raison et finissent brusquement, sans motif, parce qu'un coup de vent a terminé mon voyage.

Je cède à ce désir. J'ai peut-être tort.

Guy DE MAUPASSANT.

Le Gérant : H. DUTERTRE.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT. (Cl.)

FORT COMME LA MORT

PREMIÈRE PARTIE

I

Le jour tombait dans le vaste atelier par la baie ouverte du plafond. C'était un grand carré de lumière éclatante et bleue, un trou clair sur un infini lointain d'azur, où passaient, rapides, des vols d'oiseaux.

Mais à peine entrée dans la haute pièce sévère et drapée, la clarté joyeuse du ciel s'atténuait, devenait douce, s'endormait sur les étoffes, allait mourir dans les portières, éclairait à peine les coins sombres où, seuls, les cadres d'or s'allumaient comme des feux. La paix et le sommeil semblaient emprisonnés là dedans, la paix des maisons d'artistes où l'âme humaine a travaillé. En ces murs que la pensée habite, où la pensée s'agite, épuise en des efforts violents, il semble que tout soit las, accablé, dès qu'elle s'apaise. Tout semble mort après ces crises de vie; et tout repose, les meubles, les étoffes, les grands personnages inachevés sur les toiles, comme si le logis entier avait souffert de la fatigue du maître, avait peiné avec lui, prenant part, tous les jours, à sa lutte recommencée. Une vague odeur engourdissante de peinture, de térébenthine et de tabac flottait, captée par les tapis et les sièges; et aucun autre bruit ne troublait le lourd silence, que les cris vifs et courts des hirondelles qui passaient sur le châssis ouvert, et la longue rumeur confuse de Paris à peine entendue par dessus les toits. Rien ne remuait que la montée intermittente d'un petit nuage de fumée bleue s'élevant vers le plafond à chaque bouffée de cigarette qu'Olivier Bertin, allongé sur son divan, soufflait lentement entre ses lèvres.

Le regard perdu dans le ciel lointain, il cherchait le sujet d'un

nouveau tableau. Qu'allait-il faire? Il n'en savait rien encore. Ce n'était point d'ailleurs un artiste résolu et sûr de lui, mais un inquiet dont l'inspiration indécise hésitait sans cesse entre toutes les manifestations de l'art. Riche, illustre, ayant conquis tous les honneurs, il demeurait, vers la fin de sa vie, l'homme qui ne sait pas encore au juste vers quel idéal il a marché. Il avait été prix de Rome, défenseur des traditions, évocateur, après tant d'autres, des grandes scènes de l'histoire; puis, modernisant ses tendances, il avait peint des hommes vivants avec des souvenirs classiques. Intelligent, enthousiaste, travailleur tenace au rêve changeant, épris de son art qu'il connaissait à merveille, il avait acquis, grâce à la finesse de son esprit, des qualités d'exécution remarquables et une grande souplesse de talent née en partie de ses hésitations et de ses tentatives dans tous les genres. Peut-être aussi l'engouement brusque du monde pour ses œuvres élégantes, distinguées et correctes, avait-il influencé sa nature en l'empêchant d'être ce qu'il serait normalement devenu. Depuis le triomphe du début, le désir de plaire toujours le troublait sans qu'il s'en rendît compte, modifiait secrètement sa voie, atténuait ses convictions. Ce désir de plaire, d'ailleurs, apparaissait chez lui sous toutes les formes et avait contribué beaucoup à sa gloire.

L'aménité de ses manières, toutes les habitudes de sa vie, le soin qu'il prenait de sa personne, son ancienne réputation de force et d'adresse, d'homme d'épée et de cheval, avaient fait un cortège de petites notoriétés à sa célébrité croissante. Après *Cléopâtre*, la première toile qui l'illustra jadis, Paris brusquement s'était épris de lui, l'avait adopté, fêté, et il était devenu soudain un de ces brillants artistes mondains qu'on rencontre au bois, que les salons se disputent, que l'Institut accueille dès leur jeunesse. Il y était entré en conquérant avec l'approbation de la ville entière.

La fortune l'avait conduit ainsi jusqu'aux approches de la vieillesse, en le choyant et le caressant.

Donc, sous l'influence de la belle journée qu'il sentait épanouie au dehors, il cherchait un sujet poétique. Un peu engourdi d'ailleurs par sa cigarette et son déjeuner, il rêvassait, le regard en l'air, esquissant dans l'azur des figures rapides, des femmes gracieuses dans une allée du bois ou sur le trottoir d'une rue, des amoureux au bord de l'eau, toutes les fantaisies galantes où se

complaisait sa pensée. Les images changeantes se dessinaient au ciel, vagues et mobiles dans l'hallucination colorée de son œil ; et les hirondelles qui rayaient l'espace d'un vol incessant de flèches lancées semblaient vouloir les effacer en les biffant comme des traits de plume.

Il ne trouvait rien ! Toutes les figures entrevues ressemblaient à quelque chose qu'il avait fait déjà, toutes les femmes apparues étaient les filles ou les sœurs de celles qu'avait enfantées son caprice d'artiste ; et la crainte encore confuse, dont il était obsédé depuis un an, d'être vidé, d'avoir fait le tour de ses sujets, d'avoir tari son inspiration, se précisait devant cette revue de son œuvre, devant cette impuissance à rêver du nouveau, à découvrir de l'inconnu.

Il se leva mollement pour chercher dans ses cartons parmi ses projets délaissés s'il ne trouverait point quelque chose qui éveillerait une idée en lui.

Tout en soufflant sa fumée, il se mit à feuilleter les esquisses, les croquis, les dessins qu'il gardait enfermés en une grande armoire ancienne ; puis, vite dégoûté de ces vaines recherches, l'esprit meurtri par une courbature, il rejeta sa cigarette, siffla un air qui courait les rues, et, se baissant, ramassa sous une chaise un pesant haltère qui traînait.

Ayant relevé de l'autre main une draperie voilant la glace qui lui servait à contrôler la justesse des poses, à vérifier les perspectives, à mettre à l'épreuve la vérité, et s'étant placé juste en face, il jongla en se regardant.

Il avait été célèbre dans les ateliers pour sa force, puis dans le monde pour sa beauté. L'âge, maintenant, pesait sur lui, l'alourdissait. Grand, les épaules larges, la poitrine pleine, il avait pris du ventre comme un ancien lutteur, bien qu'il continuât à faire des armes tous les jours et à monter à cheval avec assiduité. La tête était restée remarquable, aussi belle qu'autrefois, bien que différente. Les cheveux blancs, drus et courts, avivaient son œil noir sous d'épais sourcils gris. Sa moustache forte, une moustache de vieux soldat, était demeurée presque brune et donnait à sa figure un rare caractère d'énergie et de fierté.

Debout devant la glace, les talons unis, le corps droit, il faisait décrire aux deux boules de fonte tous les mouvements ordonnés, au bout de son bras musculeux, dont il suivait d'un regard complaisant l'effort tranquille et puissant.

Mais soudain, au fond du miroir où se reflétait l'atelier tout entier, il vit remuer une portière, puis une tête de femme parut, rien qu'une tête qui regardait. Une voix, derrière lui, demanda :

— On est ici ?

Il répondit : — Présent — en se retournant. Puis jetant son haltère sur le tapis, il courut vers la porte avec une souplesse un peu forcée.

Une femme entrait, en toilette claire. Quand ils se furent serré la main :

— Vous vous exerciez, dit-elle.

— Oui, dit-il, je faisais le paon, et je me suis laissé surprendre.

Elle rit et reprit :

— La loge de votre concierge était vide, et, comme je vous sais toujours seul à cette heure-ci, je suis entrée sans me faire annoncer.

Il la regardait.

— Bigre ! comme vous êtes belle. Quel chic !

— Oui, j'ai une robe neuve. La trouvez-vous jolie ?

— Charmante, d'une grande harmonie. Ah ! on peut dire qu'aujourd'hui on a le sentiment des nuances.

Il tournait autour d'elle, tapotait l'étoffe, modifiait du bout des doigts l'ordonnance des plis, en homme qui sait la toilette comme un couturier, ayant employé, durant toute sa vie, sa pensée d'artiste et ses muscles d'athlète à raconter, avec la barbe mince des pinceaux, les modes changeantes et délicates, à révéler la grâce féminine enfermée et captive en des armures de velours et de soie ou sous la neige des dentelles.

Il finit par déclarer :

— C'est très réussi. Ça vous va très bien.

Elle se laissait admirer, contente d'être jolie et de lui plaire.

Plus toute jeune, mais encore belle, pas très grande, un peu forte, mais fraîche, avec cet éclat qui donne à la chair de quarante ans une saveur de maturité, elle avait l'air d'une de ces roses qui s'épanouissent indéfiniment jusqu'à ce que, trop fleuries, elles tombent en une heure.

Elle gardait sous ses cheveux blonds la grâce alerte et jeune de ces Parisiennes qui ne vieillissent pas, qui portent en elles une force surprenante de vie, une provision inépuisable de résistance, et qui, pendant vingt ans, restent pareilles, indestruc-

tibles et triomphantes, soigneuses avant tout de leur corps et économes de leur santé.

Elle leva son voile et murmura :

— Eh bien, on ne m'embrasse pas ?

— J'ai fumé, dit-il.

— Elle fit : — Pouah. — Puis, tendant ses lèvres : — Tant pis.

Et leurs bouches se rencontrèrent.

Il enleva son ombrelle et la dévêtit de sa jaquette printanière, avec des mouvements prompts et sûrs, habitués à cette manœuvre familière. Comme elle s'asseyait ensuite sur le divan, il demanda avec intérêt :

— Votre mari va bien ?

— Très bien, il doit même parler à la Chambre en ce moment.

— Ah ! Sur quoi donc ?

— Sans doute sur les betteraves ou les huiles de colza, comme toujours.

Son mari, le comte de Guilleroy, député de l'Eure, s'était fait une spécialité de toutes les questions agricoles.

Mais ayant aperçu dans un coin une esquisse qu'elle ne connaissait pas, elle traversa l'atelier en demandant :

— Qu'est-ce que cela ?

— Un pastel que je commence, le portrait de la princesse de Pontève.

— Vous savez, dit-elle gravement, que si vous vous remettez à faire des portraits de femme, je fermerai votre atelier. Je sais trop où ça mène, ce travail-là.

— Oh ! dit-il, on ne fait pas deux fois un portrait d'Any.

— Je l'espère bien.

Elle examinait le pastel commmencé en femme qui sait les questions d'art. Elle s'éloigna, se rapprocha, fit un abat-jour de sa main, chercha la place d'où l'esquisse était le mieux en lumière, puis elle se déclara satisfaite.

— Il est fort bon. Vous réussissez très bien le pastel.

Il murmura, flatté :

— Vous trouvez ?

— Oui, c'est un art délicat où il faut beaucoup de distinction. Ça n'est pas fait pour les maçons de la peinture.

Depuis douze ans, elle accentuait son penchant vers l'art distingué, combattait ses retours vers la simple réalité, et par des

considérations d'élégance mondaine, elle le poussait tendrement vers un idéal de grâce un peu maniéré et factice.

Elle demanda :

— Comment est-elle, la princesse ?

Il dut lui donner mille détails de toute sorte, ces détails minutieux où se complaît la curiosité jalouse et subtile des femmes, en passant des remarques sur la toilette aux considérations sur l'esprit.

Et soudain :

— Est-elle coquette avec vous ?

Il rit et jura que non.

Alors, posant ses deux mains sur les épaules du peintre, elle le regarda fixement. L'ardeur de l'interrogation faisait frémir la pupille ronde au milieu de l'iris bleu taché d'imperceptibles points noirs comme des éclaboussures d'encre.

Elle murmura de nouveau :

— Bien vrai, elle n'est pas coquette ?

— Oh ! bien vrai.

Elle ajouta :

— Je suis tranquille, d'ailleurs. Vous n'aimerez plus que moi maintenant. C'est fini, fini pour d'autres. Il est trop tard, mon pauvre ami.

Il fut effleuré par ce léger frisson qui frôle le cœur des hommes mûrs quand on leur parle de leur âge, et il murmura :

— Aujourd'hui, demain, comme hier, il n'y a eu et il n'y aura que vous en ma vie, Any.

Elle lui prit alors le bras, et retournant vers le divan, le fit asseoir à côté d'elle.

— A quoi pensiez-vous ?

— Je cherche un sujet de tableau.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas, puisque je cherche.

— Qu'avez-vous fait ces jours-ci ?

Il dut lui raconter toutes les visites qu'il avait reçues, les dîners et les soirées, les conversations et les potins. Ils s'intéressaient l'un et l'autre d'ailleurs à toutes ces choses futiles et familières de l'existence mondaine. Les petites rivalités, les liaisons connues ou soupçonnées, les jugements tout faits, mille fois redits, mille fois entendus, sur les mêmes personnes, les mêmes événements et les mêmes opinions, emportaient et noyaient leurs esprits dans

ce fleuve trouble et agité qu'on appelle la vie parisienne. Connaissant tout le monde, dans tous les mondes, lui comme artiste devant qui toutes les portes s'étaient ouvertes, elle comme femme d'un député conservateur, ils étaient exercés à ce sport de la causerie française fine, banale, aimablement malveillante, inutilement spirituelle, vulgairement distinguée qui donne une réputation particulière et très enviée à ceux dont la langue s'est assouplie à ce bavardage médisant.

— Quand venez-vous dîner? demanda-t-elle tout à coup.

— Quand vous voudrez. Dites votre jour.

— Vendredi. J'aurai la duchesse de Mortemain, les Corbelle et Musadieu pour fêter le retour de ma fillette, qui arrive ce soir. Mais ne le dites pas. C'est un secret.

— Oh! mais oui, j'accepte. Je serai ravi de retrouver Annette. Je ne l'ai pas vue depuis trois ans.

— C'est vrai! Depuis trois ans!

Élevée d'abord à Paris chez ses parents, Annette était devenue l'affection dernière et passionnée de sa grand'mère, Mme Paradin, qui, presque aveugle, demeurait toute l'année dans la propriété de son gendre, au château de Roncières, dans l'Eure. Peu à peu, la vieille femme avait gardé de plus en plus l'enfant près d'elle, et comme les Guilleroy passaient presque la moitié de leur vie en ce domaine où les appelaient sans cesse des intérêts de toute sorte, agricoles ou électoraux, on avait fini par ne plus amener à Paris que de temps en temps la petite fillette, qui préférait d'ailleurs la vie libre et remuante de la campagne à la vie cloîtrée de la ville.

Depuis trois ans elle n'y était pas venue une seule fois, la comtesse préférant l'en tenir tout à fait éloignée, afin de ne point éveiller en elle un goût nouveau avant le jour fixé pour son entrée dans le monde. Mme de Guilleroy lui avait donné là-bas deux institutrices fort diplômées, et elle multipliait ses voyages auprès de sa mère et de sa fille. Le séjour d'Annette au château était d'ailleurs rendu presque nécessaire par la présence de la vieille femme.

Autrefois, Olivier Bertin allait chaque été passer six semaines ou deux mois à Roncières; mais, depuis trois ans, des rhumatismes l'avaient entraîné en des villes d'eaux lointaines qui avaient tellement ravivé son amour de Paris, qu'il ne le pouvait plus quitter en y rentrant.

La jeune fille, en principe, n'aurait dû revenir qu'à l'automne, mais son père avait brusquement conçu un projet de mariage pour elle, et il la rappelait afin qu'elle rencontrât immédiatement celui qu'il lui destinait comme fiancé, le marquis de Farandal. Cette combinaison, d'ailleurs, était tenue très secrète, et seul Olivier Bertin en avait reçu la confidence de Mme de Guilleroy.

Donc il demanda :

— Alors l'idée de votre mari est bien arrêtée ?

— Oui, je la crois même très heureuse.

Puis ils parlèrent d'autres choses.

Elle revint à la peinture et voulut le décider à faire un Christ. Il résistait, jugeant qu'il y en avait assez par le monde ; mais elle tenait bon, obstinée, et elle s'impatientait.

— Oh ! si je savais dessiner, je vous montrerais ma pensée ; ce serait très nouveau, très hardi. On le descend de la croix, et l'homme qui a détaché les mains laisse échapper tout le haut du corps. Il tombe et s'abat sur la foule, qui lève les bras pour le recevoir et le soutenir. Comprenez-vous bien ?

Oui, il comprenait ; il trouvait même la conception originale, mais il se sentait dans une veine de modernité, et, comme son amie était étendue sur le divan, un pied tombant, chaussé d'un fin soulier, et donnant à l'œil la sensation de la chair à travers le bas presque transparent, il s'écria :

— Tenez, tenez, voilà ce qu'il faut peindre, voilà la vie : un pied de femme au bord d'une robe ! On peut mettre tout là dedans, de la vérité, du désir, de la poésie. Rien n'est plus gracieux, plus joli qu'un pied de femme, et quel mystère ensuite : la jambe cachée, perdue et devinée sous cette étoffe !

S'étant assis par terre, à la turque, il saisit le soulier et l'enleva ; et le pied, sorti de sa gaine de cuir, s'agita comme une petite bête remuante, surprise d'être laissée libre.

Bertin répétait :

— Est-ce fin, et distingué, et matériel, plus matériel que la main. Montrez votre main, Any !

Elle avait de longs gants, montant jusqu'au coude. Pour en ôter un, elle le prit tout en haut par le bord et vivement le fit glisser, en le retournant à la façon d'une peau de serpent qu'on arrache. Le bras apparut pâle, gras, rond, dévêtu si vite qu'il fit surgir l'idée d'une nudité complète et hardie.

Alors elle tendit sa main en la laissant pendre au bout du

poignet. Les bagues brillaient sur ses doigts blancs ; et les ongles roses, très effilés, semblaient des griffes amoureuses poussées au bout de cette mignonne patte de femme.

Olivier Bertin, doucement, la maniait en l'admirant. Il faisait remuer les doigts comme des joujoux de chair, et il disait :

— Quelle drôle de chose ! Quelle drôle de chose ! Quel gentil petit membre, intelligent et adroit, qui exécute tout ce qu'on veut, des livres, de la dentelle, des maisons, des pyramides, des locomotives, de la pâtisserie, ou des caresses, ce qui est encore sa meilleure besogne.

Il enlevait les bagues une à une, et comme l'alliance, un fil d'or, tombait à son tour, il murmura, en souriant :

— La loi. Saluons.

— Bête ! dit-elle, un peu froissée.

Il avait toujours eu l'esprit gouailleur, cette tendance française qui mêle une apparence d'ironie aux sentiments les plus sérieux, et souvent il la contristait sans le vouloir, sans savoir saisir les distinctions subtiles des femmes, et discerner les limites des départements sacrés, comme il disait. Elle se fâchait surtout chaque fois qu'il parlait avec une nuance de blague familière de leur liaison si longue qu'il affirmait être le plus bel exemple d'amour du dix-neuvième siècle. Elle demanda après un silence :

— Vous nous mènerez au vernissage, Annette et moi ?

— Je crois bien.

Alors elle l'interrogea sur les meilleures toiles du prochain Salon, dont l'ouverture devait avoir lieu dans quinze jours.

Mais soudain, saisie peut-être par le souvenir d'une course oubliée :

— Allons, donnez-moi mon soulier. Je m'en vais.

Il jouait rêveusement avec la chaussure légère en la tournant et la retournant dans ses mains distraites.

Il se pencha, baisa le pied qui semblait flotter entre la robe et le tapis et qui ne remuait plus, un peu refroidi par l'air, puis il le chaussa ; et Mme de Guilleroy, s'étant levée, alla vers la table où traînaient des papiers, des lettres ouvertes, vieilles et récentes, à côté d'un encrier de peintre où l'encre ancienne était séchée. Elle regardait d'un œil curieux, touchait aux feuilles, les soulevait pour voir dessous.

Il dit en s'approchant d'elle :

— Vous allez déranger mon désordre.

Sans répondre, elle demanda :

— Quel est ce monsieur qui veut acheter vos *Baigneuses?*

— Un Américain que je ne connais pas.

— Avez-vous consenti pour la *Chanteuse des rues?*

— Oui. Dix mille.

— Vous avez bien fait. C'était gentil, mais pas exceptionnel. Adieu, cher.

Elle tendit alors sa joue, qu'il effleura d'un calme baiser; et elle disparut sous la portière, après avoir dit, à mi-voix:

— Vendredi, huit heures. Je ne veux point que vous me reconduisiez. Vous le savez bien. Adieu.

Quand elle fut partie, il ralluma d'abord une cigarette, puis se mit à marcher à pas lents à travers son atelier. Tout le passé de cette liaison se déroulait devant lui. Il se rappelait les détails lointains disparus, les recherchait en les enchaînant l'un à l'autre, s'intéressait tout seul à cette chasse aux souvenirs.

C'était au moment où il venait de se lever comme un astre sur l'horizon du Paris artiste, alors que les peintres avaient accaparé toute la faveur du public et peuplaient un quartier d'hôtels magnifiques gagnés en quelques coups de pinceau.

Bertin, après son retour de Rome, en 1864, était demeuré quelques années sans succès et sans renom; puis soudain, en 1868, il exposa sa *Cléopâtre* et fut en quelques jours porté aux nues par la critique et le public.

En 1872, après la guerre, après que la mort d'Henri Regnault eut fait à tous ses confrères une sorte de piédestal de gloire, une *Jocaste*, sujet hardi, classa Bertin parmi les audacieux, bien que son exécution sagement originale le fît goûter quand même par les académiques. En 1873, une première médaille le mit hors concours avec sa *Juive d'Alger*, qu'il donna au retour d'un voyage en Afrique; et un portrait de la princesse de Salia, en 1874, le fit considérer, dans le monde élégant, comme le premier portraitiste de son époque. De ce jour, il devint le peintre chéri de la Parisienne et des Parisiennes, l'interprète le plus adroit et le plus ingénieux de leur grâce, de leur tournure, de leur nature. En quelques mois, toutes les femmes en vue à Paris sollicitèrent la faveur d'être reproduites par lui. Il se montra difficile et se fit payer fort cher.

Or, comme il était à la mode et faisait des visites à la façon d'un simple homme du monde, il aperçut un jour, chez la du-

chesse de Mortemain, une jeune femme en grand deuil, sortant alors qu'il entrait, et dont la rencontre sous une porte l'éblouit d'une jolie vision de grâce et d'élégance.

Ayant demandé son nom, il apprit qu'elle s'appelait la comtesse de Guilleroy, femme d'un hobereau normand, agronome et député, qu'elle portait le deuil du père de son mari, qu'elle était spirituelle, très admirée et recherchée.

Il dit aussitôt, encore ému de cette apparition qui avait séduit son œil d'artiste :

Ah ! en voilà une dont je ferais volontiers le portrait.

Le mot dès le lendemain fut répété à la jeune femme, et il reçut, le soir même, un petit billet teinté de bleu, très vaguement parfumé, d'une écriture régulière et fine, montant un peu de gauche à droite, et qui disait :

« Monsieur,

« La duchesse de Mortemain sort de chez moi et m'assure que vous seriez disposé à faire, avec ma pauvre figure, un de vos chefs-d'œuvre. Je vous la confierais bien volontiers si j'étais certaine que vous n'avez point dit une parole en l'air et que vous voyez en moi quelque chose qui puisse être reproduit et idéalisé par vous.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

« Anne de Guilleroy. »

Il répondit en demandant quand il pourrait se présenter chez la comtesse, et il fut très simplement invité à déjeuner le lundi suivant.

C'était au premier étage, boulevard Malesherbes, dans une grande et luxueuse maison moderne. Ayant traversé un vaste salon tendu de soie bleue à encadrements de bois, blancs et or, on fit entrer le peintre dans une sorte de boudoir à tapisseries du siècle dernier, claires et coquettes, ces tapisseries à la Watteau, aux nuances tendres, aux sujets gracieux, qui semblent faites, dessinées et exécutées par des ouvriers rêvassant d'amour.

Il venait de s'asseoir quand la comtesse parut. Elle marchait si légèrement qu'il ne l'avait point entendue traverser l'appartement voisin, et il fut surpris en l'apercevant. Elle lui tendit la main d'une façon familière.

Alors, c'est vrai, dit-elle, que vous voulez bien faire mon portrait.

— J'en serai très heureux, Madame.

Sa robe noire, étroite, la faisait très mince, lui donnait l'air tout jeune, un air grave pourtant que démentait sa tête souriante, toute éclairée par ses cheveux blonds. Le comte entra, tenant par la main une petite fille de six ans.

Mme de Guilleroy présenta :

— Mon mari.

C'était un homme de petite taille, sans moustaches, aux joues creuses, ombrées, sous la peau, par la barbe rasée.

Il avait un peu l'air d'un prêtre ou d'un acteur, les cheveux longs rejetés en arrière, des manières polies, et autour de la bouche deux grands plis circulaires descendant des joues au menton et qu'on eût dit creusés par l'habitude de parler en public.

Il remercia le peintre avec une abondance de phrases qui révélait l'orateur. Depuis longtemps il avait envie de faire faire le portrait de sa femme, et certes, c'est M. Olivier Bertin qu'il aurait choisi, s'il n'avait craint un refus, car il savait combien il était harcelé de demandes.

Il fut donc convenu, avec beaucoup de politesses de part et d'autre, qu'il amènerait dès le lendemain la comtesse à l'atelier. Il se demandait cependant, à cause du grand deuil qu'elle portait, s'il ne vaudrait pas mieux attendre, mais le peintre déclara qu'il voulait traduire la première émotion reçue et ce contraste saisissant de la tête si vive, si fine, lumineuse sous la chevelure dorée, avec le noir austère du vêtement.

Elle vint donc le lendemain avec son mari, et les jours suivants avec sa fille, qu'on asseyait devant une table chargée de livres d'images.

Olivier Bertin, selon sa coutume, se montrait fort réservé. Les femmes du monde l'inquiétaient un peu, car il ne les connaissait guère. Il les supposait en même temps rouées et niaises, hypocrites et dangereuses, futiles et encombrantes. Il avait eu, chez les femmes du demi-monde, des aventures rapides dues à sa renommée, à son esprit amusant, à sa taille d'athlète élégant et à sa figure énergique et brune. Il les préférait donc et aimait avec elles les libres allures et les libres propos, accoutumé aux mœurs faciles, drolatiques et joyeuses des ateliers et des coulis-

ses qu'il fréquentait. Il allait dans le monde pour la gloire et non pour le cœur, s'y plaisait par vanité, y recevait des félicitations et des commandes, y faisait la roue devant les belles dames complimenteuses, sans jamais leur faire la cour. Ne se permettant point près d'elles les plaisanteries hardies et les paroles poivrées, il les jugeait bégueules, et passait pour avoir bon ton. Toutes les fois qu'une d'elles était venue poser chez lui, il avait senti, malgré les avances qu'elle faisait pour lui plaire, cette disparité de race qui empêche de confondre, bien qu'ils se mêlent, les artistes et les mondains. Derrière les sourires et derrière l'admiration, qui chez les femmes est toujours un peu factice, il devinait l'obscure réserve mentale de l'être qui se juge d'essence supérieure. Il en résultait chez lui un petit sursaut d'orgueil, des manières plus respectueuses, presque hautaines, et à côté d'une vanité dissimulée de parvenu traité en égal par des princes et des princesses, une fierté d'homme qui doit à son intelligence une situation analogue à celle donnée aux autres par leur naissance. On disait de lui avec une légère surprise : « Il est extrêmement bien élevé! » Cette surprise, qui le flattait, le froissait en même temps, car elle indiquait des frontières.

La gravité voulue et cérémonieuse du peintre gênait un peu Mme de Guilleroy, qui ne trouvait rien à dire à cet homme si froid, réputé spirituel.

Après avoir installé sa petite fille, elle venait s'asseoir sur un fauteuil auprès de l'esquisse commencée, et elle s'efforçait, selon la recommandation de l'artiste, de donner de l'expression à sa physionomie

Vers le milieu de la quatrième séance, il cessa tout à coup de peindre et demanda :

— Qu'est-ce qui vous amuse le plus dans la vie?

Elle demeura embarrassée.

— Mais je ne sais pas! Pourquoi cette question?

Il me faut une pensée heureuse dans ces yeux-là, et je ne l'ai pas encore vue.

— Eh bien, tâchez de me faire parler, j'aime beaucoup causer.

— Vous êtes gaie?

— Très gaie.

— Causons, Madame.

Il avait dit « causons, Madame » d'un ton très grave; puis, se remettant à peindre, il tâta avec elle quelques sujets, cherchant

un point sur lequel leurs esprits se rencontreraient. Ils commencèrent par échanger leurs observations sur les gens qu'ils connaissaient, puis ils parlèrent d'eux-mêmes, ce qui est toujours la plus agréable et la plus attachante des causeries.

En se retrouvant le lendemain, ils se sentirent plus à l'aise, et Bertin, voyant qu'il plaisait et qu'il amusait, se mit à raconter des détails de sa vie d'artiste, mit en liberté ses souvenirs avec le tour d'esprit fantaisiste qui lui était particulier.

Accoutumée à l'esprit composé des littérateurs de salon, elle fut surprise par cette verve un peu folle, qui disait les choses franchement en les éclairant d'une ironie, et tout de suite elle répliqua sur le même ton, avec une grâce fine et hardie.

En huit jours elle l'eut compris et séduit par cette bonne humeur, cette franchise et cette simplicité. Il avait complètement oublié ses préjugés contre les femmes du monde, et aurait volontiers affirmé qu'elles seules ont du charme et de l'entrain. Tout en peignant, debout devant sa toile, avançant et reculant avec des mouvements d'homme qui combat, il laissait couler ses pensées familières, comme s'il eût connu depuis longtemps cette jolie femme blonde et noire, faite de soleil et de deuil, assise devant lui, qui riait en l'écoutant et qui lui répondait gaiement avec tant d'animation qu'elle perdait la pose à tout moment.

Tantôt il s'éloignait d'elle, fermait un œil, se penchait pour bien découvrir tout l'ensemble de son modèle, tantôt il s'approchait tout près pour noter les moindres nuances de son visage, les plus fuyantes expressions, et saisir et rendre ce qu'il y a dans une figure de femme de plus que l'apparence visible, cette émanation d'idéale beauté, ce reflet de quelque chose qu'on ne sait pas, l'intime et redoutable grâce propre à chacune, qui fait que celle-là sera aimée éperdument par l'un et non par l'autre.

Un après-midi, la petite fille vint se planter devant la toile, avec un grand sérieux d'enfant, et demanda :

— C'est maman, dis?

Il la prit dans ses bras pour l'embrasser, flatté de cet hommage naïf à la ressemblance de son œuvre.

Un autre jour, comme elle paraissait très tranquille, on l'entendit tout à coup déclarer d'une petite voix triste :

— Maman, je m'ennuie.

Et le peintre fut tellement ému par cette première plainte, qu'il fit apporter, le lendemain, tout un magasin de jouets à l'atelier.

La petite Annette étonnée, contente et toujours réfléchie, les mit en ordre avec grand soin, pour les prendre l'un après l'autre, suivant le désir du moment. A dater de ce cadeau, elle aima le peintre, comme aiment les enfants, de cette amitié animale et caressante qui les rend si gentils et si capteurs des âmes.

Mme de Guilleroy prenait goût aux séances. Elle était fort désœuvrée, cet hiver-là, se trouvant en deuil ; donc, le monde et les fêtes lui manquant, elle enferma dans cet atelier tout le souci de sa vie.

Fille d'un commerçant parisien fort riche et hospitalier, mort depuis plusieurs années, et d'une femme toujours malade que le soin de sa santé tenait au lit six mois sur douze, elle était devenue, toute jeune, une parfaite maîtresse de maison, sachant recevoir, sourire, causer, discerner les gens, et distinguer ce qu'on devait dire à chacun, tout de suite à l'aise dans la vie, clairvoyante et souple. Quand on lui présenta comme fiancé le comte de Guilleroy, elle comprit aussitôt les avantages que ce mariage lui apporterait, et les admit sans aucune contrainte, en fille réfléchie, qui sait fort bien qu'on ne peut tout avoir, et qu'il faut faire le bilan du bon et du mauvais en chaque situation.

Lancée dans le monde, recherchée surtout parce qu'elle était jolie et spirituelle, elle vit beaucoup d'hommes lui faire la cour sans perdre une seule fois le calme de son cœur, raisonnable comme son esprit.

Elle était coquette, cependant, d'une coquetterie agressive et prudente qui ne s'avançait jamais trop loin. Les compliments lui plaisaient, les désirs éveillés la caressaient, pourvu qu'elle pût paraître les ignorer ; et quand elle s'était sentie tout un soir dans un salon encensée par les hommages, elle dormait bien, en femme qui a accompli sa mission sur terre. Cette existence, qui durait à présent depuis sept ans, sans la fatiguer, sans lui paraître monotone, car elle adorait cette agitation incessante du monde, lui laissait pourtant parfois désirer d'autres choses. Les hommes de son entourage, avocats politiques, financiers ou gens de cercle désœuvrés, l'amusaient un peu comme des acteurs ; et elle ne les prenait pas trop au sérieux, bien qu'elle estimât leurs fonctions, leurs places et leurs titres.

Le peintre lui plut d'abord par tout ce qu'il avait en lui de nouveau pour elle. Elle s'amusait beaucoup dans l'atelier, riait

de tout son cœur, se sentait spitituelle, et lui savait gré de l'agrément qu'elle prenait aux séances. Il lui plaisait aussi parce qu'il était beau, fort et célèbre ; aucune femme, bien qu'elles prétendent, n'étant indifférente à la beauté physique et à la gloire Flattée d'avoir été remarquée par cet expert, disposée à le juger fort bien à son tour, elle avait découvert chez lui une pensée alerte et cultivée, de la délicatesse, de la fantaisie, un vrai charme d'intelligence et une parole colorée, qui semblait éclairer ce qu'elle exprimait.

Une intimité rapide naquit entre eux, et la poignée de main qu'ils se donnaient quand elle entrait semblait mêler quelque chose de leur cœur un peu plus chaque jour.

Alors, sans aucun calcul, sans aucune détermination réfléchie, elle sentit croître en elle le désir naturel de le séduire, et y céda. Elle n'avait rien prévu, rien combiné ; elle fut seulement coquette, avec plus de grâce, comme on l'est par instinct envers un homme qui vous plaît davantage que les autres ; et elle mit dans toutes ses manières avec lui, dans ses regards et ses sourires, cette glu de séduction que répand autour d'elle la femme en qui s'éveille le besoin d'être aimée.

Elle lui disait des choses flatteuses qui signifiaient : « Je vous trouve fort bien, Monsieur », et elle le faisait parler longtemps, pour lui montrer, en l'écoutant avec attention, combien il lui inspirait d'intérêt. Il cessait de peindre, s'asseyait près d'elle, et, dans cette surexcitation d'esprit que provoque l'ivresse de plaire, il avait des crises de poésie, de drôlerie ou de philosophie, suivant les jours.

Elle s'amusait quand il était gai ; quand il était profond, elle tâchait de le suivre en ses développements, sans y parvenir toujours ; et lorsqu'elle pensait à autre chose, elle semblait l'écouter avec des airs d'avoir si bien compris, de tant jouir de cette initiation, qu'il s'exaltait à la regarder l'entendre, ému d'avoir découvert une âme fine, ouverte et docile, en qui la pensée tombait comme une graine.

Le portrait avançait et s'annonçait fort bien, le peintre étant arrivé à l'état d'émotion nécessaire pour découvrir toutes les qualités de son modèle, et les exprimer avec l'ardeur convaincue qui est l'inspiration des vrais artistes.

Penché vers elle, épiant tous les mouvements de sa figure, toutes les colorations de sa chair, toutes les ombres de la peau,

toutes les expressions et les transparences des yeux, tous les secrets de sa physionomie, il s'était imprégné d'elle comme une éponge se gonfle d'eau; et transportant sur sa toile cette émanation de charme troublant que son regard recueillait, et qui coulait, ainsi qu'une onde, de sa pensée à son pinceau, il en demeurait étourdi, grisé, comme s'il avait bu de la grâce de femme.

Elle le sentait s'éprendre d'elle, s'amusait à ce jeu, à cette victoire de plus en plus certaine, et s'y animait elle-même.

Quelque chose de nouveau donnait à son existence une saveur nouvelle, éveillait en elle une joie mystérieuse. Quand elle entendait parler de lui, son cœur battait un peu plus vite, et elle avait envie de dire, — une de ces envies qui ne vont jamais jusqu'aux lèvres — : « Il est amoureux de moi. » Elle était contente quand on vantait son talent, et plus encore peut-être quand on le trouvait beau. Quand elle pensait à lui, toute seule, sans indiscrets pour la troubler, elle s'imaginait vraiment s'être fait là un bon ami, qui se contenterait toujours d'une cordiale poignée de mains.

Lui, souvent, au milieu de la séance, posait brusquement la palette sur son escabeau, allait prendre en ses bras la petite Annette, et tendrement l'embrassait sur les yeux ou dans les cheveux, en regardant la mère, comme pour dire :

« C'est vous, ce n'est pas l'enfant que j'embrasse ainsi. »

De temps en temps, d'ailleurs, Mme de Guilleroy n'amenait plus sa fille, et venait seule. Ces jours-là on ne travaillait guère, on causait davantage.

Elle fut en retard un après-midi. Il faisait froid. C'était à la fin de février. Olivier était rentré de bonne heure, comme il faisait maintenant, chaque fois qu'elle devait venir, car il espérait toujours qu'elle arriverait en avance. En l'attendant, il marchait de long en large et il fumait, et il se demandait, surpris de se poser cette question pour la centième fois depuis huit jours : « Est-ce que je suis amoureux? » Il n'en savait rien, ne l'ayant pas encore été vraiment. Il avait eu des caprices très vifs, même assez longs, sans les prendre jamais pour de l'amour. Aujourd'hui, il s'étonnait de ce qu'il sentait en lui.

L'aimait-il? Certes, il la désirait à peine, n'ayant point réfléchi à la possibilité d'une possession. Jusqu'ici, dès qu'une femme lui avait plu, le désir l'avait aussitôt envahi, lui faisant tendre les mains vers elle, comme pour cueillir un fruit, sans que sa pensée

intime eût été jamais profondément troublée par son absence ou par sa présence.

Le désir de celle-ci l'avait à peine effleuré, et semblait blotti, caché derrière un autre sentiment plus puissant, encore obscur et à peine éveillé. Olivier avait cru que l'amour commençait par des rêveries, par des exaltations poétiques. Ce qu'il éprouvait, au contraire, lui paraissait provenir d'une émotion indéfinissable, bien plus physique que morale. Il était nerveux, vibrant, inquiet comme lorsqu'une maladie germe en nous. Rien de douloureux cependant ne se mêlait à cette fièvre du sang qui agitait aussi sa pensée, par contagion. Il n'ignorait pas que ce trouble venait de Mme de Guilleroy, du souvenir qu'elle lui laissait et de l'attente de son retour. Il ne se sentait pas jeté vers elle par un élan de tout son être, mais il la sentait toujours présente en lui, comme si elle ne l'eût pas quitté; elle lui abandonnait quelque chose d'elle en s'en allant, quelque chose de subtil et d'inexprimable. Quoi? Etait-ce de l'amour? Maintenant, il descendait en son propre cœur pour voir et pour comprendre. Il la trouvait charmante, mais elle ne répondait pas au type de la femme idéale que son espoir aveugle avait créé. Quiconque appelle l'amour a prévu les qualités morales et les dons physiques de celle qui le séduira; et Mme de Guilleroy, bien qu'elle lui plût infiniment, ne lui paraissait pas être celle-là.

Mais pourquoi l'occupait-elle ainsi, plus que les autres, d'une façon différente, incessante?

Etait-il tombé simplement dans le piège tendu de sa coquetterie, qu'il avait flairé et compris depuis longtemps, et, circonvenu par ses manœuvres, subissait-il l'influence de cette fascination spéciale que donne aux femmes la volonté de plaire?

Il marchait, s'asseyait, repartait, allumait des cigarettes et les jetait aussitôt; et il regardait à tout instant l'aiguille de sa pendule, allant vers l'heure ordinaire d'une façon lente et immuable.

Plusieurs fois déjà, il avait hésité à soulever, d'un coup d'ongle, le verre bombé sur les deux flèches d'or qui tournaient, et à pousser la grande du bout du doigt jusqu'au chiffre qu'elle atteignait si paresseusement.

Il lui semblait que cela suffirait pour que la porte s'ouvrît et que l'attendue apparût, trompée et appelée par cette ruse. Puis il s'était mis à sourire de cette envie enfantine obstinée et déraisonnable.

Il se posa enfin cette question : « Pourrai-je devenir son amant ? » Cette idée lui parut singulière, peu réalisable, guère poursuivable aussi à cause des complications qu'elle pourrait amener dans sa vie.

Pourtant cette femme lui plaisait beaucoup, et il conclut : « Décidément, je suis dans un drôle d'état. »

La pendule sonna, et le bruit de l'heure le fit tressaillir, ébranlant ses nerfs plus que son âme. Il l'attendit avec cette impatience que le retard accroît de seconde en seconde. Elle était toujours exacte ; donc, avant dix minutes, il la verrait entrer. Quand les dix minutes furent passées, il se sentit tourmenté comme à l'approche d'un chagrin, puis irrité qu'elle lui fît perdre du temps, puis il comprit brusquement que si elle ne venait pas, il allait beaucoup souffrir. Que ferait-il ? Il l'attendrait ! — Non, — il sortirait, afin que si, par hasard, elle arrivait fort en retard, elle trouvât l'atelier vide.

Il sortirait, mais quand ? Quelle latitude lui laisserait-il ? Ne vaudrait-il pas mieux rester et lui faire comprendre, par quelques mots polis et froids, qu'il n'était pas de ceux qu'on fait poser ? Et si elle ne venait pas ? Alors il recevrait une dépêche, une carte, un domestique ou un commissionnaire ? Si elle ne venait pas, qu'allait-il faire ? C'était une journée perdue : il ne pourrait plus travailler. Alors ?... Alors il irait prendre de ses nouvelles, car il avait besoin de la voir.

C'était vrai, il avait besoin de la voir, un besoin profond, oppressant, harcelant. Qu'était cela ? de l'amour ? Mais il ne se sentait ni exaltation dans la pensée, ni emportement dans les sens, ni rêverie dans l'âme, en constatant que, si elle ne venait pas ce jour-là, il souffrirait beaucoup.

Le timbre de la rue retentit dans l'escalier du petit hôtel, et Olivier Bertin se sentit tout à coup un peu haletant, puis si joyeux, qu'il fit une pirouette en jetant sa cigarette en l'air.

Elle entra ; elle était seule.

Il eut une grande audace, immédiatement.

— Savez-vous ce que je me demandais en vous attendant ?

— Mais non, je ne sais pas.

— Je me demandais si je n'étais pas amoureux de vous.

— Amoureux de moi ! vous devenez fou !

Mais elle souriait, et son sourire disait : « C'est gentil, je suis très contente. »

Elle reprit :

— Voyons, vous n'êtes pas sérieux; pourquoi faites-vous cette plaisanterie ?

Il répondit :

— Je suis très sérieux, au contraire. Je ne vous affirme pas que je suis amoureux de vous, mais je me demande si je ne suis pas en train de le devenir.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ainsi ?

— Mon émotion quand vous n'êtes pas là, mon bonheur quand vous arrivez.

Elle s'assit :

— Oh ! ne vous inquiétez pas pour si peu. Tant que vous dormirez bien et que vous dînerez avec appétit, il n'y aura pas de danger.

Il se mit à rire.

— Et si je perds le sommeil et le manger !

— Prévenez-moi.

— Et alors ?

— Je vous laisserai guérir en paix.

— Merci bien.

Et sur le thème de cet amour, ils marivaudèrent tout l'après-midi. Il en fut de même les jours suivants. Acceptant cela comme une drôlerie spirituelle et sans importance, elle le questionnait avec bonne humeur en entrant.

— Comment va votre amour aujourd'hui ?

Et il lui disait, sur un ton sérieux et léger, tous les progrès de ce mal, tout le travail intime, continu, profond de la tendresse qui naît et grandit. Il s'analysait minutieusement devant elle, heure par heure, depuis la séparation de la veille, avec une façon badine de professeur qui fait un cours ; et elle l'écoutait intéressée, un peu émue, troublée aussi par cette histoire qui semblait celle d'un livre dont elle était l'héroïne. Quand il avait énuméré, avec des airs galants et dégagés, tous les soucis dont il devenait la proie, sa voix, par moments, se faisait tremblante en exprimant par un mot ou seulement par une intonation l'endolorissement de son cœur.

Et toujours elle l'interrogeait, vibrante de curiosité, les yeux fixés sur lui, l'oreille avide de ces choses un peu inquiétantes à entendre, mais si charmantes à écouter.

Quelquefois, en venant près d'elle pour rectifier la pose, il lui

prenait la main et essayait de la baiser. D'un mouvement vif elle lui ôtait ses doigts des lèvres, et fronçant un peu les sourcils :

— Allons, travaillez, disait-elle.

Il se remettait au travail, mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées sans qu'elle lui posât une question pour le ramener adroitement au seul sujet qui les occupât.

En son cœur maintenant elle sentait naître des craintes. Elle voulait bien être aimée, mais pas trop. Sûre de n'être pas entraînée, elle redoutait de le laisser s'aventurer trop loin, et de le perdre, forcée de le désespérer après avoir paru l'encourager. S'il avait fallu cependant renoncer à cette tendre et marivaudante amitié, à cette causerie qui coulait, roulant des parcelles d'amour comme un ruisseau dont le sable est plein d'or, elle aurait ressenti un gros chagrin, un chagrin pareil à un déchirement.

Quand elle sortait de chez elle pour se rendre à l'atelier du peintre, une joie l'inondait, vive et chaude, la rendait légère et joyeuse. En posant sa main sur la sonnette de l'hôtel d'Olivier, son cœur battait d'impatience, et le tapis de l'escalier était le plus doux que ses pieds eussent jamais pressé.

Cependant Bertin devenait sombre, un peu nerveux, souvent irritable.

Il avait des impatiences aussitôt comprimées, mais fréquentes.

Un jour, comme elle venait d'entrer, il s'assit à côté d'elle, au lieu de se mettre à peindre, et il lui dit :

— Madame, vous ne pouvez ignorer maintenant que ce n'est pas une plaisanterie, et que je vous aime follement.

Troublée par ce début et voyant venir la crise redoutée, elle essaya de l'arrêter, mais il ne l'écoutait plus. L'émotion débordait de son cœur, et elle dut l'entendre, pâle, tremblante, anxieuse.

Guy de Maupassant.

(*A suivre.*)

MARCEL [1]

VI

Quelques jours après, les lettres suivantes voyageaient sur la route de Paris :

Yport, 16 juillet.

« Mon cher ami,

« Fais expédier immédiatement à Yport, en grande vitesse, un piano, le plus élégant, le plus cher, le meilleur des pianos. Je t'ouvre un crédit illimité. Que cet envoi soit fait au nom de M. Antoine Journet. C'est mon ami, le vieux pêcheur.

« Merci, et à toi.

« MARCEL. »

Paris, 17 juillet.

« Le piano est en route, mais je demande l'explication du rébus.

« GERBIER. »

Yport, 18 juillet,

« Voici, mon cher ami, l'explication demandée :

« Lundi dernier, la fantaisie nous était venue, à Didier et à moi, d'aller passer un jour à Benouville, un amour de petit vil-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet 1889.

lage à deux lieues d'ici. Le lendemain, en revenant à Yport, nous apprenons que notre vieil ami, le père Antoine, est en danger de mort ; il avait eu dans la nuit une attaque d'apoplexie. Nous courons chez le pauvre cher homme, et, au chevet de son lit, nous trouvons installées Mme et Mlle de Treigny. Le père Antoine est un vieux sournois ; s'il ne raconte pas ses campagnes, il ne raconte pas davantage les actes de dévouement dont est pleine sa vaillante et laborieuse existence. Didier, qui cependant est presque du pays, ne savait pas que le père Antoine avait sauvé la vie à Mlle de Treigny. Petite fille encore et commençant à peine à nager, elle s'était un jour imprudemment éloignée du rivage ; ses forces la trahirent ; elle était déjà roulée et emportée par les vagues, quand le père Antoine, se jetant à la mer, malgré ses soixante-quinze ans, avait d'un bras jeune encore arraché la pauvre enfant à une mort certaine. Voilà ce que Mme de Treigny nous a raconté, et voilà pourquoi elle était accourue à la première nouvelle de la maladie du père Antoine.

« Le vieux pêcheur était étendu sur son lit, sans voix, sans regard, sans mouvement ; un sourire errait cependant sur ses lèvres essayant de nous remercier de notre présence. Nous avons passé près de lui une partie de la journée ; nous parlions peu et à demi-voix. A cinq heures, une sœur de charité est arrivée de Fécamp. Mme de Treigny et sa fille se sont retirées. Didier et moi, nous sommes partis quelques instants après.

« Le lendemain, à une heure, nous nous retrouvions tous les quatre chez notre malade, et nous avions la joie de le voir souriant et ranimé. Le médecin avait déclaré que l'accident n'aurait pas de suites graves et que notre vieil ami, après quelques jours de repos, serait rendu à sa vie ordinaire. Cette bonne nouvelle fait disparaître toute tristesse, la conversation s'engage libre et facile, je regarde et j'étudie Mme de Treigny et sa fille de plus près et plus attentivement que je n'avais pu le faire jusque-là ; bref, dans le cadre original de cette chaumière de pêcheur, je découvre deux femmes charmantes.

« Oh ! oh ! docteur Gerbier, il ne faut pas ici prendre un air de malice et vous livrer à des suppositions téméraires. Je n'ai pas dit : une femme, mais bien : deux femmes, oui, deux femmes toutes deux également jolies, spirituelles, séduisantes, et, qui plus est, toutes deux également jeunes, à ce qu'il m'a paru. Didier doit se tromper quand il affirme qu'il y a là une mère et une fille. Ma

double admiration est donc parfaitement innocente, car, si en grammaire deux négations valent une affirmation, deux affirmations, en amour, valent une négation.

« Après trois ou quatre heures de bavardage, nous sommes partis tous les quatre, et tout naturellement, en se séparant, on s'est dit : à demain. C'est alors que l'idée du piano m'est venue à l'esprit. Pourquoi ? Parce que le tour de la conversation avait obligé Mlle de Treigny à avouer qu'elle jouait *passablement* du piano. Mme de Treigny avait cru pouvoir déclarer qu'il y avait un peu de modestie dans ce *passablement*.

— « Ah ! si le père Antoine avait un piano ! s'était écrié Didier.

— « Oui, mais il n'en a pas, avait répondu Mlle de Treigny.

« Les choses en étaient restées là.

« Tu comprends tout maintenant. Hier matin, arrivée, déballage, installation du piano. Il fallait voir les grands yeux du père Antoine, qui, assis dans son fauteuil, près de la fenêtre, nous regardait faire, Didier et moi. Nous avons trouvé pour le piano une belle place au milieu des filets et des vieux meubles du pêcheur. Le fier instrument, majestueusement campé sur ses jambes de palissandre sculpté, paraissait surpris, presque offensé, de se trouver en si pauvre et si étrange compagnie. A deux heures ces dames sont entrées. Coup de théâtre ! Mme de Treigny m'a accusé d'extravagance, et Mle Marguerite de trahison ; puis elle a ajouté que jamais, jamais, au grand jamais, elle n'oserait, devant moi, mettre les doigts sur un piano.

« Mais cette inébranlable résolution n'a pu tenir contre nos instances et nos prières ; un quart d'heure après, *le piano du père Antoine* était déclaré excellent. Ce concert inattendu a fait émeute dans le village. La porte et les deux fenêtres de la maisonnette du père Antoine étaient ouvertes sur la rue. Tous les enfants du pays sont arrivés au grand galop de leurs petites jambes ; bambins et bambines regardaient et écoutaient ; c'étaient des cris, et des rires et des joies ! J'ai fait une distribution de pièces de dix sous, qui a porté au comble le délire de cette jeune troupe, et, sur l'invitation de Didier, elle a entonné un chœur : *l'Ane de Margoton*, la ronde populaire du pays :

Quand Margoton va-t-au moulin,
Le prend son bel âne Martin

Le prend son sac, sa corde,
Maritin, rolin, digue, din, din, din;
Le prend son sac, sa corde,
Pour s'en aller au moulin.
Ah!

« Je te fais grâce des vingt autres couplets. Pendant que nos chanteurs criaient, riaient et se démenaient à qui mieux mieux, Mlle Marguerite leur faisait un bel accompagnement sur le piano. J'en ai encore les oreilles brisées.

Moulin, meunier, n'moudrez-vous pas;
Vot'moulin n'est y pas graina:
Attachez votre n'âne
Maritin, etc., etc.

« C'est le second couplet. Et voilà comment ton piano a fait son début dans la maisonnette du père Antoine.

A toi de cœur,

MARCEL. »

VII

Une semaine suffit au rétablissement du père Antoine. Les jours alors pour Marcel se suivirent et se ressemblèrent, faciles, heureux, rapides.

Marcel et Didier partaient ensemble de grand matin, tantôt à pied, tantôt en canot, tantôt dans un poney-chaise que Marcel avait fait venir de Paris; l'arrivée à Yport de cette étrange petite voiture avait été un véritable événement. Le plus souvent, les deux amis emportaient leur déjeuner; ils choisissaient quelque trou dans les rochers, quelque ferme isolée perdue dans les blés et les pommiers, quelque clairière bien verte et bien tranquille au milieu des bois. Ils s'arrêtaient là. Didier dessinait; il y avait toujours des modèles de bonne volonté : une roche, un arbre, une vache ou un gamin. Marcel lisait, puis on déjeunait gaiement et de bel appétit. Cela fait, on se couchait dans l'herbe ou sur le galet, et, après une heure de demi-sommeil mêlé de rêveries et de causeries à bâtons rompus, on reprenait le chemin d'Yport.

Didier rentrait chez lui et travaillait. Marcel allait chez Mme de

Treigny. Marguerite, le voyant venir, quittait son piano et courait lui ouvrir la porte du salon. Un joyeux sourire et mille questions saluaient Marcel à son entrée. La marquise, qui lisait étendue sur une chaise longue près de la fenêtre, quittait son livre et tendait la main à Marcel. Après quelques phrases échangées, Mme de Treigny prenait son ouvrage, toujours le même, de gros bas de laine qu'elle tricotait pour les pauvres. Marguerite retournait à la partition qu'elle avait abandonnée pour recevoir Marcel, et celui-ci allait et venait de la fenêtre au piano. On lui avait découvert une foule de petits talents qui dormaient en lui et qui, tout naturellement, l'occasion aidant, s'étaient réveillés. Il dessinait un peu ; il avait un filet de voix assez agréable et ne chantait pas trop maladroitement; il avait même été forcé d'avouer qu'étant enfant il avait pris quelques leçons de piano, et il en était venu à jouer à quatre mains avec Marguerite les concertos d'Haydn et les sonates de Beethoven. Ajoutez à cela mille occupations diverses : le roman nouveau à lire à haute voix, les écheveaux à dévider, certain petit chien blanc que Marguerite adorait et avec lequel il fallait jouer quand il était de bonne humeur, un gros perroquet gris qui était extrêmement bavard et aux questions duquel il fallait répondre, le dé qui tombait toujours et que toujours il fallait ramasser, les pelotons de laine qui allaient sans cesse se perdre sous les meubles et qu'il fallait retrouver, et bien d'autres choses encore.

En somme, toute la besogne d'un héros de proverbe. Marcel s'en acquittait simplement, gaiement et aussi aisément que si toute sa vie il eût fait ce métier délicat. Il était continuellement en mouvement, empressé, affairé, très désireux de plaire et y réussissant pleinement. Pour lui, entre ces deux femmes, pas un instant de gêne et d'ennui. Toutes deux lui plaisaient également par des grâces et des mérites différents. De Mme de Treigny, il aimait le charme pensif et recueilli, la beauté grave, un peu rêveuse, près de son déclin, mais en ce moment encore dans tout son charme; il aimait sa conversation calme, sérieuse, triste parfois, mais cela sans amertume et sans prétention ; en elle rien de faux, rien de forcé; sa mélancolie était parfaitement naturelle; dès qu'on lui parlait, elle en sortait de bonne grâce et sans effort, puis, abandonnée à elle-même, elle y revenait par une pente douce, à peine sensible. Mme de Treigny était une énigme pour Marcel. Avait-elle aimé? avait-elle souffert? était-elle heureuse? Que fallait-il penser

de cette apparente tranquillité? Était-ce regret, bonheur ou résignation? Marcel ne le savait pas et ne voulait pas le savoir. Il aurait pu écrire à Paris, s'informer, demander ce que le monde pensait et disait de Mme de Treigny, apprendre quel rôle avaient réellement joué dans sa vie MM. de Marsac et Grandier. La lettre de Maxime était bien vague à cet égard, et d'ailleurs Maxime n'était qu'un étourdi sans cervelle et sans jugement. Mais, encore une fois, Marcel ne voulait pas déchirer ce voile qui était entre lui et Mme de Treigny; elle lui plaisait ainsi dans ce demi-jour; il y avait là des ombres que lui-même voulait percer et dissiper.

Quant à Marguerite, il la voyait en pleine lumière. Jamais jeune âme et beauté jeune ne s'étaient montrées à lui avec un pareil abandon et dans un tel épanouissement. C'était un printemps dans toute sa nouveauté, un mois de mai prodigue de ses premiers parfums et de ses premières splendeurs. Le bouton se faisait fleur, la petite fille devenait jeune fille. Elle était encore enfant, elle était déjà femme. Ses grâces se développaient en foule, en désordre, au hasard; il y avait du bruit et du tapage dans cette explosion de jeunesse. La sève montait et bouillonnait, animant le regard, illuminant le front, donnant au sourire un charme nouveau, faisant circuler un sang plus riche et plus ardent sous cette peau transparente. Puis quelle joie et quelle ardeur de vivre! quelle ingénuité et quelle franchise! Une âme qui pensait tout ce que la bouche disait, des lèvres qui répétaient tout ce qui était dans le cœur! Et qu'y avait-il dans ce cœur? Mille sentiments confus, inexpliqués, perdus dans la chaste innocence. De là des rêveries et des tristesses d'un moment, des naïvetés adorables et terribles et par dessus tout la plus folle et la plus piquante étourderie. Marguerite n'était pas de ces filles qui, dès leur première robe longue, sont préoccupées et attristées par cette pensée : trouver un mari, et le trouver riche; pour ces filles-là, entre l'enfance et la jeunesse, pas de halte, pas de repos. Dès que paraît la femme, commence le manège des airs sérieux, des sourires embarrassés et des fausses pudeurs. Fortune, esprit, beauté, Marguerite avait tout, et sa mère, qui l'adorait, lui permettait de s'abandonner librement à toutes ses gaietés et à toutes ses fantaisies. Mme de Treigny savait bien que les maris ne manqueraient pas et que le jour viendrait toujours trop vite où sa fille lui serait enlevée. Aussi Marguerite ignorait-elle les phrases classiques : « Tenez-vous droite. — Ne courez pas ainsi. — Ne

riez pas, ce n'est plus de votre âge. — Ne soyez pas familière avec les jeunes gens, etc., etc., etc. Elle entrait dans la vie comme un papillon dans un jardin, curieuse, ravie, éblouie, ne voyant autour d'elle que des fleurs et des gazons et voltigeant joyeusement sous le soleil et le ciel bleu.

A ces deux femmes si différentes l'une de l'autre, Marcel ne montrait pas le même homme. Il avait vingt ans avec Marguerite, il en avait quarante avec Mme de Treigny.

Marcel n'avait jamais été jeune; en entrant dans la vie, il s'était trouvé dans une société d'hommes plus âgés que lui, et avec eux il s'était perdu dans la brutalité des plaisirs faciles. Il n'avait jamais été sous le charme honnête et tranquille d'une affection dégagée de toute pensée matérielle. Il découvrait près de Marguerite tout un monde de joies inconnues ou dédaignées. Pour plaire à une enfant, lui-même, joyeusement, redevenait enfant. Il relut un soir la lettre de Paul de Brivas, et il fut forcé de reconnaître qu'il y avait des prédictions fort exactes dans cette lettre qui d'abord lui avait paru tout à fait ridicule. Les embarras réciproques, les habitudes observées, la joie de recevoir ou de faire accepter une petite fleur, les écheveaux à dévider, les broderies à dessiner, tout cela s'était réalisé et avait pris dans sa vie une place importante. Marcel ne se rendait pas compte à lui-même de ces impressions si nouvelles pour lui; il ne cherchait pas à analyser le caractère de cette sympathie qui chaque jour insensiblement le rapprochait de Mlle de Treigny. La jeunesse et la gaieté de Marguerite mettaient de la jeunesse et de la gaieté dans sa vie. C'était là ce qui lui apparaissait avec évidence, et pour le moment il ne désirait rien de plus.

Il y avait moins de naïveté dans le penchant qui l'attirait vers Mme de Treigny, et de ce côté l'homme qui avait vécu, l'homme qui avait connu le plaisir, l'homme enfin se retrouvait par instants dans Marcel, et avec une certaine vivacité. C'est alors que Mme de Treigny aurait pu surprendre dans les yeux de Marcel une expression et une ardeur qui ne se trouvaient jamais dans les innocents et paisibles regards adressés à Marguerite.

Quand le matin, en compagnie de Didier, Marcel, l'esprit libre et le cœur léger, s'en allait marcher sur la falaise, dans le grand air et sous le soleil, c'était toujours l'image de Marguerite qui se dessinait et flottait devant sa pensée. Mais lorsque, dans la nuit, Marcel, se réveillant dans un malaise vague et inexpliqué, se trou-

vait en proie aux visions confuses et désordonnées de l'insomnie, ces visions étaient pleines du souvenir de Mme de Treigny.

Cependant, également partagé entre ces deux affections qui, chaque jour, pénétraient plus profondément en son cœur, Marcel était heureux.

VIII

Mais, hélas! il n'est pas de plaisir qui ne passe. Marcel sentit bientôt que son bonheur était incomplet. Le trouble et l'agitation entrèrent dans sa vie. Quand Mme de Treigny et Marguerite étaient près de lui, il s'abandonnait tout entier à la joie de les voir et de les entendre; mais il fallait les quitter, et c'étaient alors de longs accès de douleur et de mélancolie. Les tristesses de Marcel n'échappèrent pas à Didier; il s'en inquiéta, et crut devoir provoquer les confidences de son ami.

— Marcel, lui dit-il un soir, soyez sincère et parlez-moi à cœur ouvert. Vous êtes amoureux?

— Eh bien! oui, répondit vivement Marcel, je suis amoureux, mais je le suis d'une manière étrange, qui m'étonne, qui m'effraye. Je n'aime pas l'une de ces deux femmes, je les aime toutes les deux!

— Cela, mon cher, est une extravagance. Vous n'avez pas encore entièrement dépouillé le vieil homme. Vous êtes arrivé avec un absurde parti pris contre l'amour et contre les femmes. Il n'y avait en vous que désillusions, désenchantements. Vous étiez un cœur de pierre. Ce cœur de pierre s'est attendri; mais alors, par un reste de paradoxe, vous avez inventé je ne sais quelle pensée bizarre en partie double, passion qui n'a rien d'humain, passion qui ne peut exister, passion qui n'existe pas. Vous êtes bien forcé d'avouer que vous aimez, — l'évidence parle et vous dénonce, — mais vous ne voulez pas aimer comme tout le monde. Vous déclariez que l'amour n'avait jamais troublé votre vie, et vous vous plaignez maintenant d'être déchiré par lui de deux côtés à la fois et avec une égale violence. Si vous ne chassez pas de votre esprit cette folle imagination, vous réussirez à vous rendre parfaitement malheureux.

— Je vous dis ce qui est.

— Non, cela n'est pas. Celle de ces deux femmes que vous aimez réellement est celle que le bon sens et la raison vous permettent, vous ordonnent d'aimer. Laissez là toute fausse honte et descendez en vous-même. Vous y trouverez un sentiment vrai, une passion honnête, et vous cesserez de vous en défendre comme d'un crime. Il n'est pas de fille plus charmante et plus désirable que cette petite Marguerite. Épousez, mon cher, épousez! Ah! c'est un dénouement usé, rebattu, je le sais bien! Se marier dans les conditions réglées par la loi, se marier dans une affreuse mairie, devant un affreux maire qui, la veille, a marié votre tailleur et qui, le lendemain, mariera votre domestique, oui, c'est là une nécessité atrocement vulgaire; je ne le nie pas; mais que voulez-vous? les aventures étranges et chevaleresques ne sont plus de ce temps. Et après tout, ceux à qui ce prosaïque dix-neuvième siècle offre le bonheur, ceux-là n'ont pas trop le droit de se plaindre. C'est encore quelque chose que le bonheur... Je parle comme une romance, mais je suis dans la raison et dans la vérité. Je me serais, moi, parfaitement résigné à être heureux si j'avais eu seulement une dizaine de mille livres de rente. Il y a de par le monde une charmante fille que j'ai aimée de tout mon cœur et qui aurait mis le bonheur dans ma vie; mais je ne pouvais lui faire partager ma pauvreté et la jeter dans les hasards de mon existence; je me suis enfoncé dans le célibat, et je n'en sortirai plus, maintenant que mes cheveux grisonnent et que j'ai pris toutes les manies du vieux garçon. Voilà ma confession; je ne la ferais pas à tout le monde, car bien des gens se moqueraient de moi s'ils savaient que j'ai rêvé la douceur du pot-au-feu. Quant à vous, que diable! soyez heureux et faites le bonheur de cette enfant, qui ne demande qu'à vous aimer. Donnez-moi vos pleins pouvoirs, je cours chez Mme de Treigny, j'aborde franchement la question, et dans un mois vous vous mariez ici, sans tapage et sans bruit, dans la petite église de notre village.

— Vous avez peut-être raison.

— Oui certainement, j'ai raison... Mais il se fait tard, et je rentre chez moi sur ces sages paroles. Promettez-moi seulement de renoncer à ce double marivaudage, qui est une véritable folie. A partir de demain, vous ne regarderez plus, vous n'écouterez plus que Marguerite. Quant à Mme de Treigny, j'en fais mon affaire. Elle aime à bavarder. Je me sacrifierai. Je vais me précipiter cette nuit dans les deux derniers numéros de la *Revue des*

Deux Mondes et me préparer à soutenir héroïquement toute espèce de conversation littéraire, philosophique, religieuse et musicale. Je veux demain éblouir votre belle-mère, — votre belle-mère, entendez-vous? — par l'éloquence et la variété de mes discours. Au revoir, mon ami, et dormez bien.

Marcel dormit très mal. Il fit un rêve absurde. Il épousait Marguerite en pleine cathédrale. Les cierges étincelaient, les orgues chantaient, les cloches sonnaient. Didier, en uniforme de suisse, frappait régulièrement de sa hallebarde les dalles de l'église et parcourait la nef en répétant : « Pour les pauvres, s'il vous plaît ! » Le père Antoine officiait et prononçait un discours qui attendrissait tout l'auditoire. La cérémonie terminée, les amis et les parents envahissaient la sacristie, et là, devant cinq cents personnes, Marcel tombait aux genoux de Mme de Treigny, en s'écriant : « Il y a erreur, madame, c'est vous que j'aime ! »

Marcel se réveilla dans ce malaise odieux qui suit un cauchemar.

— Au diable ces deux femmes, se dit-il. C'est ce fou de Didier qui m'a mis en tête toutes ces extravagances avec son éternel refrain : « Vous êtes amoureux ! vous êtes amoureux ! vous êtes amoureux ! » Il a su même, hier soir, m'arracher je ne sais quel aveu. Non, pardieu, je ne suis pas amoureux, mais je crois que je le deviendrais si je restais un jour de plus dans ce maudit petit village.

Marcel se leva et ouvrit une fenêtre. Les étoiles se perdaient une à une dans les lueurs de l'aube naissante. Les vents étaient silencieux et les vagues mouraient légèrement sur le galet dans un murmure presque insensible. Marcel trouva que ce petit bruit était odieux. Il sortit et alla réveiller Didier qui, lui, avait dormi et dormait encore du plus paisible sommeil.

— Eh ! qu'arrive-t-il ? s'écria Didier, surpris de cette visite matinale de Marcel.

— Il arrive que nous partons.

— Pour Benouville ?... Encore !

— Non, pour Paris.

— Pour Paris ! Quelle folie !

— C'est la chose la plus sérieuse du monde.

— Aller à Paris en plein mois d'août !

— Je vous invite à souper ce soir au Café Anglais.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que je suis fatigué de cette existence platonique et contemplative. J'ai la nostalgie de Paris. Je veux revoir le boulevard des Italiens, *Orphée aux Enfers*, le petit nez de Muguette, l'avenue de l'Impératrice et le *Chapeau de paille d'Italie*. Je veux ce soir manger des écrevisses, boire du vin de Champagne et respirer à pleins poumons, dans une atmosphère étouffante, les parfums combinés du gaz, des truffes et de la poudre de riz. Je veux me griser à fond et de toutes les manières. Et vous aussi, mon cher, vous vous griserez; car, bon gré, mal gré, je vous emmène.

— Jamais de la vie ! Je suis bien ici, j'y reste, et j'y attendrai votre retour.

— Je ne reviendrai pas.

— Vous reviendrez. Vous n'avez pas pu rester deux jours à Benouville, vous ne pourrez pas rester un jour à Paris.

— Ah ! par exemple, je vous jure bien...

— Ne jurez pas et partez, puisque c'est votre fantaisie, seulement permettez-moi de vous dire au revoir.

— Adieu !

— Au revoir !

Une heure après, Marcel était sur la route de Paris. Une dépêche télégraphique le précédait. Elle était adressée à Muguette, et ainsi conçue : « Je serai ce soir à minuit au Café Anglais ; invitez vos amies et mes amis. »

Les amies et les amis furent exacts. Une trentaine de personnes en belle humeur fêtaient à l'heure dite le retour de l'enfant prodigue. Les plaisanteries ne furent pas épargnées à Marcel. — Que diable faisais-tu là-bas ? — Quelle était la bergère ? — Il aimait la fille d'un vieux pêcheur !... — Mais le père, un brave marin... et mille autres facéties de ce genre. Marcel laissa dire sans se fâcher et se railla lui-même de la meilleure grâce. Il mangea des écrevisses, il but énormément de vin de Champagne, il adressa à Mousseline les compliments les plus délicats et, à trois heures du matin, il était parfaitement gris. Il se jeta sur un canapé et s'abandonna à cette rêverie vague qui accompagne une ivresse de bonne compagnie.

— Voilà le bonheur, se disait-il, le vrai bonheur. J'ai soupé divinement et je me sens absolument détaché des choses de ce monde, mes amis jouent au baccarat, Muguette me regarde avec

une extrême bienveillance, et Muguette est une fort jolie personne.

Cette jolie personne quittait fréquemment la table de jeu et, venant à Marcel : J'ai tout perdu, lui disait-elle d'un petite voix plaintive. Marcel réparait en souriant les désastres du baccarat. Il chargeait de mélancolie et de tendresse les regards qu'il envoyait à Muguette, il faisait des efforts inouïs pour la trouver charmante et pour se persuader à lui-même qu'il en était éperdument amoureux.

Mais voici que tout à coup, par une étrange métamorphose, Muguette cessa d'être Muguette. Sa robe blanche très décolletée se changea en une robe de mousseline rose bien connue de Marcel. Cette robe rose enveloppait discrètement de petites épaules fines et délicates. De cette robe rose sortait une tête jeune et chaste qui ne garda pas le sourire provocant et la mine effrontée de Muguette. C'était Marguerite, Marguerite elle-même qui apparaissait à Marcel dans les nuages de l'ivresse.

Marcel se leva et passa dans un petit salon voisin de la salle de jeu. La partie était fort animée. La chance avait tourné et Muguette gagnait. Personne ne s'occupait de Marcel. Il sonna, demanda une carafe et la vida d'un seul trait. Puis il descendit les escaliers quatre à quatre, se jeta dans sa voiture et se fit conduire au chemin de fer. Un train partait à six heures pour Fécamp, et, à midi, Marcel arrivait à Yport. En descendant de voiture, il rencontra Mme de Treigny et Marguerite.

— D'où venez-vous ? lui demanda la marquise. Hier on n'a pas entendu parler de vous, et vous reparaissez avec un visage de l'autre monde.

— Un peu de fatigue, répondit Marcel. J'arrive de Paris.

— De Paris.

— Une affaire imprévue...

— Rien de fâcheux au moins.

— Non, madame, rien de fâcheux.

— Mais vous avez passé la nuit, grâce à ce voyage précipité.

— Mon Dieu oui, toute la nuit.

— Il faut vous reposer.

— Me reposer ? oh ! certainement... mais vous sortez, vous, madame.

— Nous allons marcher dans les bois.

— Marcher dans les bois. Eh bien, je crois que rien ne me reposera mieux qu'une grande promenade à pied dans les bois.

— Vous croyez ? s'écria Marguerite en riant.

— J'en suis sûr.

— Eh bien ! venez alors, dit Mme de Treigny. On ne vous la refuse pas, votre grande promenade.

Marcel se sentait revivre. Il ne chercha pas à combattre la véritable émotion qui lui serra le cœur quand il revit ces allées déjà tant de fois parcourues et toutes pleines pour lui de mille charmants souvenirs. Il regardait Mme de Treigny. Il regardait Marguerite. Il retrouvait son bonheur et sa vie.

Cependant Muguette rentrait chez elle après dix heures de baccarat. Elle avait gagné quelques milliers de francs, et, malgré cela, il y avait un peu de colère dans sa jolie tête.

— Quel original que ce Marcel ! se disait-elle. Partir ainsi sans crier gare. Il y a eu dans sa fuite quelque chose d'humiliant pour moi. C'est un fou, un véritable fou, et un maladroit par dessus le marché, car il m'avait bien prêté cent cinquante louis, et, de gaieté de cœur, il a perdu l'intérêt de son argent.

Ludovic Halévy,
de l'Académie Française.

(*A suivre*).

KLÉBER, HOCHE ET MARCEAU

J'aime ces trois noms purs: Kléber, Hoche et Marceau,
Noms de francs plébéiens à voix mâle et sonore,
Qui de la République ont salué l'aurore,
Et d'un généreux sang baptisé son berceau.

La stratégie antique et sa froide routine
Disparaissaient devant l'écharpe aux trois couleurs.
Ainsi qu'à Jeanne d'Arc partant de Vaucouleurs,
Un cœur sacré battait dans leur chaude poitrine.

Au printemps de la vie acclamés généraux,
Ces enrôlés d'hier, ces jeunes volontaires,
S'imposaient au respect des plus vieux militaires,
Et d'un geste évoquaient un peuple de héros.

Leurs soldats les suivaient avec idolâtrie.
Au drapeau palpitaient l'Espérance et la Foi.
Heureux de bien mourir, car ils savaient pourquoi,
Ils expiraient vainqueurs au seuil de la patrie.

De Flandre et de Champagne et du pays Lorrain
A grands pas comme en fête ils marchaient aux frontières
Et réveillaient en chœur, de leurs chansons guerrières,
Les plus vaillants échos de la Meuse et du Rhin.

La grande Ère du monde attendait leur venue;
Pour ces premiers combats d'enfants prédestinés
Ils tombaient, de lauriers et de fleurs couronnés,
Dans leur grâce héroïque et leur gloire ingénue.

Et quelques ans plus tard, *Harold le pèlerin,*
Un fier poète errant qui venait d'Angleterre,
En s'arrêtant près d'eux, trop ému pour se taire
Les immortalisait de son chant souverain.

André Lemoyne.

UN MOMENT DE COLÈRE [1]

III

On n'avait jamais vu dans le prétoire une foule plus nombreuse et plus brillante. Le président des assises s'était presque brouillé avec plusieurs belles dames à qui il avait refusé des billets ; il en avait cependant donné beaucoup plus qu'il n'y avait de places disponibles, et l'ouverture des débats fut retardée de trois quarts d'heure par la difficulté de placer le public à billets. Il avait bien fallu réserver un certain espace pour le public légal, celui qui entre après avoir fait queue ; on avait triplé l'emplacement attribué aux journalistes, et les syndicats de la presse se plaignaient encore. Le banc des avocats était envahi par des robes de couleurs plus claires, et il fallut employer la force pour empêcher des femmes adorables d'aller s'asseoir sur le banc affecté aux criminels.

Tout ce monde remuait et causait bruyamment au lieu d'observer la gravité silencieuse qui convient à l'appareil de justice ; toute la solennité d'une salle d'assises et la perspective d'une condamnation capitale ne suffisent pas à rendre sérieux un public où les sexes sont mélangés.

L'ordre se rétablit au moment où la cour entra ; mais, un instant après, toutes les têtes se penchèrent curieusement en avant, et l'on faillit monter sur les chaises pour mieux voir l'accusé, qui était introduit, libre, entre deux gardes. Le greffier, au milieu d'un grand silence, donna lecture à haute voix de l'arrêt qui ren-

(1) Voir le numéro du 25 juillet 1889.

voyait Escudier à la cour d'assises et de l'acte d'accusation. Pendant cette lecture, on eut le temps d'observer l'accusé.

C'était un homme d'environ trente-deux ans, vêtu sans recherche, mais avec élégance. Il n'avait pas cru devoir modifier sa tenue habituelle et revêtir ces habits sombres par lesquels beaucoup d'accusés semblent se désigner eux-mêmes à la sévérité des lois et se préparer à l'uniforme des prisons. Il avait un pantalon gris, un gilet blanc, une jaquette noire et une cravate de foulard bleu à pois blancs. Quand il se déganta, on remarqua qu'il portait encore son alliance, et plusieurs personnes virent là une bravade. Sa taille était au-dessus de la moyenne et indiquait une force musculaire peu commune qui avait dû faciliter l'accomplissement de son crime. Ses cheveux châtain foncé étaient drus et taillés en brosse ; il ne portait de sa barbe que la moustache, assez longue, et toute sa physionomie, dure et hautaine, respirait une sauvage énergie. Le rictus de ses lèvres avait particulièrement quelque chose d'étrange qui causait une impression pénible. Il se tenait très droit et regardait en face, sans sourciller, la cour, le jury et le public.

Le conseiller qui présidait cette session d'assises était un homme poli et bienveillant qui s'adressait toujours aux accusés avec une grande douceur. Il leur demandait d'un air caressant tous les renseignements de nature à les compromettre et les encourageait d'un sourire paternel à livrer leur tête ; il apportait jusque dans la lecture de l'arrêt une grâce si exquise et une voix si mélodieuse que plusieurs condamnés s'y étaient trompés et avaient cru à leur acquittement. Homme du monde avant tout, il redoubla de prévenances envers l'accusé de distinction qu'il avait devant lui.

— Monsieur, lui dit-il, avez-vous des observations à présenter sur la lecture que vous venez d'entendre ?

— Oui, monsieur le président, répondit Escudier : c'est un tissu d'absurdités.

— Nous allons vous entendre ; mais j'ai le devoir de vous rappeler qu'il est de votre propre intérêt de vous exprimer avec modération sur les actes de la procédure. Vous avez la parole.

— Monsieur le président, messieurs, je devais aller dîner avec Mme Escudier chez des amis, le mardi 14. En attendant le moment du départ, j'écrivais une lettre, lorsque ma femme, qui était prête, vint me chercher dans mon cabinet ; elle s'assit pendant que je mettais l'adresse et me demanda à qui j'écrivais. Je lui répondis

que ma lettre n'avait rien qui pût l'intéresser. Elle insista pour savoir à qui était adressée ma lettre et je persistai à ne pas le lui dire. Elle se fâcha et me dit qu'elle était très malheureuse, que je n'avais pas d'égards pour elle, qu'elle s'était brouillée avec sa famille pour m'épouser, qu'elle n'avait plus que moi au monde et que je me plaisais à la faire souffrir, que j'avais certainement une intrigue, puisque je sortais quelquefois sans elle et que je lui cachais soigneusement ma correspondance. Je lui répondis qu'elle s'exagérait son malheur et mes torts, que je n'avais pas d'autre souci que de la rendre heureuse, mais que je croyais pouvoir concilier cette constante préoccupation avec le droit de sortir seul et d'écrire ou de recevoir des lettres. Je ne fus pas assez heureux pour la convaincre, car elle s'emporta violemment, me dit des choses désobligeantes sur la disproportion de nos fortunes et me déclara ne pouvoir supporter plus longtemps les conditions d'existence que je lui faisais. J'opposais un grand calme à cet accès de mauvaise humeur : j'eus peut-être le tort d'en sourire. Alors sa colère prit un caractère encore plus aigu, et elle me dit qu'elle voulait me quitter. Je lui répondis : « Ce sera comme il vous plaira. » Alors elle se leva, s'avança vers moi d'un air menaçant et me dit : « Répétez ce que vous venez de dire et je m'en vais immédiatement ; répétez-le, osez donc le répéter ! » Ce n'était pas la première fois que Mme Escudier me faisait une scène de ce genre ; elle m'avait déjà menacé de quitter la maison, et je l'avais calmée par des paroles affectueuses ; mais la répétition de cette menace m'agaça, et, ne voulant pas qu'elle se reproduisît tous les jours, au plus léger dissentiment, je répétai : « Ce sera comme il vous plaira ». Elle sortit aussitôt de mon cabinet. J'aurais voulu attendre qu'elle revînt d'elle-même ; mais ce débat avait duré quelques instants et nous commencions à être en retard pour le dîner ; je pris le parti d'aller la chercher : elle n'était pas dans sa chambre, et j'eus beau fouiller toute la maison, je ne la retrouvai pas : elle était partie. Je ne l'ai pas revue depuis lors.

Un murmure d'incrédulité accueillit ce récit, débité d'une voix uniforme, qui ne laissait percer aucune trace d'émotion.

— Votre explication, reprit le président, aurait pu avoir une apparence assez vraisemblable si elle s'était produite dès l'origine ; mais elle est bien tardive : vous avez eu tout le temps de préparer une fable ingénieuse. Pourquoi n'avez-vous pas, dès le

début, raconté les faits sous cette forme qui pouvait alors sembler plausible ?

— Je n'ai pas jugé à propos de mettre les domestiques au courant d'une discussion intime, et je croyais que Mme Escudier, après quelques heures ou tout au moins quelques jours de réflexion, serait rentrée à la maison.

— Vous auriez pu tout au moins leur dire qu'elle était allée faire un voyage.

— Je n'avais aucune raison pour dire un mensonge et pour rendre des comptes à mes domestiques.

— Soit. Mais vous avez opposé le même silence au commissaire de police quand il est venu, dans l'intérêt de l'ordre public, solliciter de vous une explication qui mît fin à des bruits d'une extrême gravité.

— Le commissaire de police s'y est mal pris ; il aurait dû disperser les attroupements par la force au lieu d'ajouter foi à des soupçons ridicules. Quand j'ai vu qu'il n'était pas éloigné d'accorder une certaine créance à ces rumeurs, il ne m'a pas plu de me justifier. Un honnête homme ne doit pas être à la merci de la sottise des badauds. Tout le quartier était ameuté pour me faire parler : je n'ai pas voulu donner raison au nombre contre le droit.

— Cette obstination était déjà singulière, mais elle est devenue tout à fait inexplicable quand vous vous êtes trouvé en présence du procureur de la République : il ne s'agissait plus alors de ce que vous appelez la sottise des badauds. C'était un magistrat qui vous interrogeait.

— Il m'interrogeait à titre officieux, puisque je n'étais pas encore l'objet de poursuites. J'avais donc le droit de ne pas lui répondre. Cependant je lui aurais répondu, pour avoir la paix, s'il n'avait pas été insolent avec moi.

— Comment ! insolent ?

— Il m'a dit que j'avais tué ma femme. On ne peut rien dire de plus malhonnête. Vous avez le droit de me le dire maintenant, monsieur le président, parce que je suis accusé dans les formes légales, et je me plais à constater que vous m'interrogez poliment. Mais, en dehors de la procédure, je ne permets à personne de me tenir un pareil langage.

— C'est un tort. Je sais bien que les jurés sont de braves gens, étrangers aux principes du droit et faciles à influencer par

la mise en scène ; mais c'est trop compter sur leur crédulité que de leur demander une condamnation pour assassinat sans justifier du décès de la victime.

Ce fut malheureusement sur cette réponse que fut clos l'interrogatoire, et il en résulta une impression fâcheuse sur l'esprit des jurés.

On procéda ensuite à l'audition des témoins. Ils étaient tous à charge ; aucun témoin n'avait été cité à la requête de la défense. On entendit successivement les domestiques d'Escudier, les parents et les amies de Léonore, le commissaire de police, les fournisseurs du quartier et la couturière qui avait fait la sortie de bal. Sauf sur le fait du meurtre, qui n'avait pas eu de témoins, toutes ces dépositions furent accablantes.

Les domestiques ne croyaient pas qu'Escudier fût resté chez lui jusqu'à onze heures du soir : les lampes de son cabinet n'avaient pas été allumées et les bougies avaient été retrouvées plus longues qu'elles n'auraient dû être après avoir brûlé quatre heures. Tout le monde avait remarqué l'attitude sournoise et embarrassée de l'accusé pendant les journées qui avaient suivi le mardi 14 ; les parents et les amies insistèrent sur l'ignorance où ils avaient été laissés de la disparition de Léonore jusqu'au jour où ils en avaient été informés par le bruit public, et il n'y eut qu'une voix pour déclarer que Mme Escudier, honnête et bonne comme elle était, attachée à son mari par une affection qui ne s'était jamais démentie, était incapable, quelques torts qu'il eût pu avoir et qu'elle eût pu lui supposer, de laisser peser sur lui une accusation injuste.

Maître Bonfils tenta encore une fois de prendre la parole pour relever des contradictions et des invraisemblances dans ces témoignages. Devant l'opposition persistante de l'accusé, il dut renoncer à déployer ses talents, et, voyant que chacune de ses tentatives était accueillie par des éclats de gaieté au banc des avocats et jusque dans les rangs du public, il prit définitivement le parti de se taire. Quoi qu'il advînt du procès, c'était désormais pour lui une cause perdue.

Enfin l'avocat général se leva pour appuyer l'accusation.

L'organe du ministère public, après avoir rappelé le soin qu'avait pris l'accusé d'éloigner les domestiques, et l'obscurité qui régnait sur l'emploi de son temps, le mardi 14, de sept heures du soir à trois heures du matin, fit remarquer que, les jours suivants, au

lieu de mettre tout en mouvement pour retrouver sa femme, comme cela eût été naturel, Escudier avait fui la rencontre de ses amis et de toutes les personnes qui, dans l'hypothèse d'un départ, auraient pu lui fournir quelques indications ; qu'il s'était renfermé dans un mutisme obstiné, avait fait de longues absences pendant lesquelles il avait sans doute cherché à s'assurer que rien ne pouvait trahir le secret de son crime, et, malgré toutes les apparences d'un sang-froid affecté, n'avait pas réussi à cacher le trouble de son âme et les atteintes du remords.

« Heureusement la juste explosion du sentiment public était venue mettre la justice sur les traces du forfait, et ce que l'accusé, dans sa hautaine jactance, appelait de la sottise ou de la niaiserie, c'était la manifestation spontanée de l'indignation générale, l'expression légitime de cet instinct populaire qui ne se trompe jamais.

« En fallait-il d'autres preuves que la découverte inopinée, pour ainsi dire providentielle, de la sortie de bal que portait la victime le jour de sa disparition ? On n'avait pas même essayé de produire une supposition quelconque pour expliquer comment ce vêtement, dont l'identité était établie par des témoignages irrécusables, avait pu se retrouver dans la Seine.

« Et dès lors il était facile de reconstituer la scène du meurtre. Escudier, sous un prétexte fallacieux, avait entraîné sa femme sans méfiance sur les berges désertes qui s'étendent entre le viaduc du Point-du-Jour et le pont d'Asnières ; à la faveur de la nuit et de l'éloignement de toute habitation, il avait étouffé ses cris, entravé ses mouvements, et n'avait pas eu de peine à la précipiter dans le fleuve, dont les eaux n'avaient pas encore rendu le cadavre, peut-être lesté d'un poids considérable ; mais la pelisse, mal attachée, avait roulé plus loin et constituait désormais une pièce à conviction plus que suffisante.

« Le mobile du crime ? Mais il était dénoncé, signé pour ainsi dire par la victime, qui, dans l'ingénuité de son cœur, avait disposé de tous ses biens en faveur d'un époux adoré. Pouvait-elle soupçonner, la pauvre et charmante créature, qu'en accomplissant cet acte de généreuse prévoyance, elle allait d'elle-même au-devant de la plus effroyable des morts : être tué par ce qu'on aime !

« C'était en vain que l'accusé espérait en imposer à la justice par l'attitude narquoise et provocante qu'il avait gardée depuis

les premiers pas de l'instruction jusqu'aux débats solennels de la cour d'assises. S'il avait refusé de s'expliquer, s'il s'opposait à ce que son avocat prît la parole et s'il gardait encore le silence sur les points les plus essentiels de la cause, c'est qu'il se rendait compte du danger auquel pouvait l'exposer le moindre écart de langage. Mais la sagesse du jury ne se laisserait pas égarer par cette vaine tactique.

« Il n'y avait qu'un témoignage qui pût sauver Escudier de l'accusation terrible qui pesait sur lui : c'était celui de Mme Escudier. Un monstre ne l'aurait pas refusé dans une circonstance pareille, et si Mme Escudier, dont personne n'avait contesté les hautes vertus, ne venait pas elle-même crier contre l'accusation, c'est qu'elle avait cessé de vivre. La justice des hommes ne pouvait avoir trop de rigueur pour un crime accompli dans d'aussi odieuses conditions. »

La réponse d'Escudier est assez courte pour pouvoir être reproduite en entier :

« Messieurs les jurés, le hasard du tirage au sort a réuni sur votre banc douze citoyens étrangers les uns aux autres, appartenant aux professions et aux classes les plus diverses, généralement occupés de tout autre chose que de psychologie criminelle et mal préparés sans doute à discerner le vrai du faux, au milieu des habiletés d'un ministère public longuement exercé et sous l'impression d'un appareil judiciaire qu'on se plaît à rendre solennel pour frapper vos imaginations. Vous seriez donc bien excusables s'il vous arrivait parfois d'acquitter des criminels ou de condamner des innocents. Mais l'affaire qui vous est soumise aujourd'hui est trop simple pour que votre conscience puisse s'égarer, et il ne vous faudra pas de grands efforts de bon sens pour écarter une accusation à laquelle manque le premier élément de vraisemblance.

« On vous demande de déclarer que j'ai tué ma femme, et l'on est dans l'impossibilité de représenter le cadavre ou même un seul morceau du cadavre de ma prétendue victime. On n'est seulement pas en mesure de faire dresser son acte de décès, de sorte que, si je voulais me remarier aujourd'hui, l'officier de l'état civil refuserait de procéder à la célébration en alléguant que je ne suis pas veuf, alors qu'un autre représentant de la loi m'impute la mort de ma femme. Il y a là une contradiction qui n'échappera pas à votre sagacité. Je vous prie donc de me ren-

dre promptement à mes affaires et de retourner aux vôtres. »

Ce discours était d'une incroyable maladresse : il laissait percer pour l'institution du jury une sorte de mépris que l'accusé aurait dû, au contraire, s'attacher soigneusement à dissimuler. L'avocat général profita de cette faute : il se garda bien d'user de son droit de réplique et laissa clore les débats pour que le jury délibérât sous cette impression.

IV

Bien qu'Escudier n'eût réclamé le concours de personne, il avait des amis et des parents qui n'avaient pu le voir sous le coup d'une accusation sans se préoccuper de le sauver. Les uns étaient convaincus de son innocence, les autres ne savaient trop que penser; mais tous crurent qu'il était du devoir de l'amitié de venir à l'aide de l'accusé, innocent ou coupable. Ils auraient voulu se faire citer comme témoins à décharge afin d'avoir l'occasion d'attester leur estime et leur sympathie pour Escudier, l'honorabilité de sa vie antérieure et plusieurs faits de nature à jeter un jour favorable sur son caractère ; mais l'accusé n'avait voulu faire citer personne.

Aussitôt qu'ils connurent la liste de trente-six jurés qui pouvaient être appelés à siéger dans l'affaire, ils résolurent de tenter une démarche auprès de ceux des jurés qui seraient de leur monde. Il se trouva justement que l'un des jurés, M. Michelin, grand industriel, avait eu des relations personnelles avec Escudier : c'était une circonstance qui pouvait avoir le plus heureux effet, car on sait que, dans les délibérations d'un jury, il suffit souvent qu'un membre prenne la parole le premier et soutienne une opinion, pour avoir les plus grandes chances d'entraîner la conviction de ses collègues.

On alla trouver confidentiellement M. Michelin, non pas dans le dessein de peser sur sa conscience, mais pour appeler son attention sur les points importants qui pourraient être dénaturés ou tenus dans l'ombre au cours des débats et pour le mettre en garde contre les préventions qui se feraient jour autour de lui.

M. Michelin n'avait pas encore été juré, et il désirait depuis longtemps avoir l'occasion de remplir cette mission, qui est la plus haute et la plus difficile des obligations civiques, en même temps qu'elle constitue la plus lourde des responsabilités. Il accueillit

avec une extrême réserve et avec un peu de hauteur la démarche qui était faite auprès de lui. Il se rappelait avoir connu Escudier, bien qu'il ne l'eût pas vu depuis quelque temps; mais tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il examinerait avec le soin le plus scrupuleux toutes les circonstances de la cause et qu'il s'inspirerait à la fois de la justice et de l'équité.

Le matin de l'affaire, on attendit avec impatience le tirage au sort qui devait désigner les douze jurés auxquels serait remis le sort d'Escudier. Le nom de M. Michelin sortit. C'était d'un bon augure.

Les autres jurés étaient un architecte, un marchand de vin, un chef de bureau en retraite, un herboriste, un cafetier, un propriétaire, un commandant de l'armée territoriale, un charcutier, un ébéniste, un crémier et un professeur de danse.

Ce fut l'herboriste qui se plaignit le premier de l'inconcevable attitude de l'accusé, et, aussitôt que cette corde eut été touchée, il y eut une sorte de haro contre Escudier.

Plusieurs jurés relevèrent avec amertume ce qu'il y avait de blessant dans le discours qu'il avait prononcé : s'il avait cru intimider le jury par ses sarcasmes et son air de supériorité, il s'était étrangement abusé : on pouvait appartenir à des professions et même à des classes différentes et se rencontrer dans un sentiment commun quand il s'agissait de se prononcer, en âme et conscience, sur la réalité d'un fait. Les jurés n'étaient pas assez simples pour se laisser éblouir par l'éloquence d'un avocat général ou par l'apparat de la justice; mais ils ne devaient pas non plus tomber dans les pièges que leur tendait l'aristocratique dédain d'un coupable astucieux. Il n'était pas besoin d'avoir fait des études spéciales sur la psychologie criminelle pour faire la distinction entre un honnête homme injustement accusé qui se serait récrié, aurait protesté avec indignation, eût su trouver des accents émus pour parler de son malheur, et un homme vicieux, corrompu jusqu'à la moelle, qui répondait avec une perverse désinvolture aux pressantes objurgations de la conscience publique et se défendait avec une assurance et une méthode mille fois plus compromettantes que le trouble et l'incohérence. Il n'était pas jusqu'à l'argument sur lequel l'accusé prétendait étayer sa défense qui ne semblât une outrageante ironie. C'était se moquer de la justice que de réclamer la production de l'acte de décès quand on en avait soi-même rendu la déclaration impossible en

faisant disparaître le corps dont il aurait fallu constater l'identité.

Quand M. Michelin vit la tournure que prenait la délibération, il pensa que c'était le cas d'intervenir pour combattre le déplorable effet d'une défense mal inspirée et pour ramener les esprits à une appréciation plus calme des faits matériels. Mais, au moment d'entrer dans cette voie, il se mit en garde contre la partiale indulgence que pouvaient lui suggérer ses anciennes relations avec l'accusé; il craignit de faire fléchir l'impérieux devoir de la justice sociale devant les faiblesses d'une sympathie personnelle; il ne voulut pas faillir à la redoutable magistrature dont il était investi par la loi, il se dit que, son inclination naturelle étant d'un côté, son devoir était nécessairement de l'autre. Il garda le silence.

Le jury entra alors dans l'examen détaillé des faits, et au cours de la discussion qui s'ouvrit sur la première question : « L'accusé est-il coupable? » les opinions individuelles se firent connaître. D'après les arguments produits de part et d'autre, il était aisé de se rendre compte de la conviction de chacun des membres du jury.

M. Michelin constata avec un sentiment d'angoisse qu'il y avait six jurés convaincus de la culpabilité d'Escudier; cinq autres se prononçaient nettement pour le défaut de preuves, c'est-à-dire en faveur de l'acquittement. Il était le douzième : c'était de son vote qu'allait dépendre le verdict. S'il déclarait : « Non, l'accusé n'est pas coupable », il n'y avait pas de majorité. On était six contre six. Escudier était acquitté. Si au contraire il disait oui, Escudier était condamné, à la majorité de sept voix contre cinq.

Ce fut un moment solennel. Dans le cours de sa carrière industrielle, de sa vie de famille et dans l'exercice de ses droits politiques, M. Michelin avait eu à assumer à plusieurs reprises de graves responsabilités; jamais il ne s'était trouvé en présence d'une conjoncture aussi poignante. Condamner un ami, n'était-ce pas le plus cruel des supplices? L'acquitter, n'était-ce pas trahir le plus saint des mandats, céder à une lâche complaisance pour des affections privées ou des recommandations indiscrètes?

Il aurait fallu faire abstraction de tous ces éléments de décision et s'inspirer exclusivement des faits acquis au procès ; mais ces faits disparaissaient presque au milieu des graves problèmes qui agitaient la conscience de M. Michelin. A vrai dire, il ne sa-

vait pas si Escudier était innocent ou coupable ; il ne se rappelait plus ni les événements ni les arguments : le combat qui se livrait dans son âme avait un objet supérieur. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait, des sentiments les plus chers de l'homme ou des devoirs les plus sacrés du citoyen.

Quand on dépouilla le vote, il se trouva sept bulletins qui déclaraient l'accusé coupable.

La discussion s'ouvrit ensuite sur l'admission des circonstances atténuantes. M. Michelin prit le premier la parole pour les faire admettre : son premier vote lui pesait, il avait à cœur d'en atténuer l'effet dans la mesure compatible avec son devoir, et reculait devant l'idée de l'expiation suprême. L'admission des circonstances atténuantes répondait d'ailleurs à la répulsion qu'il avait toujours professée pour l'application de la peine de mort.

On lui répondit que, d'après les dispositions expresses de la loi, les jurés manquent à leur premier devoir lorsque, pensant aux dispositions des lois pénales, ils considèrent les suites que pourra avoir, par rapport à l'accusé, la déclaration qu'ils ont à faire. En fait, on faisait remarquer que, l'accusé étant reconnu coupable d'avoir assassiné sa femme, il était difficile de trouver, soit dans la personne de l'accusé, soit dans l'accomplissement du crime, une circonstance quelconque de nature à atténuer la culpabilité.

Mais cette opinion extrême ne prévalut pas ; ceux mêmes qui l'avaient soutenue finirent par reconnaître que la non-découverte du cadavre, sans constituer à proprement parler des circonstances atténuantes, devait cependant en faciliter l'admission, et ce fut à l'unanimité que l'accusé obtint ce bénéfice.

A la reprise de l'audience, Escudier fut ramené pour entendre la déclaration du jury, qui fut accueillie dans la salle par des applaudissements aussitôt réprimés. Il ne broncha pas. Sur la demande du président, il déclara n'avoir rien à dire sur l'application de la peine, et, comme tous les condamnés, protesta encore une fois de son innocence. Le président annonça que la cour allait se retirer, pour délibérer, dans la chambre du conseil.

A ce moment, un tumulte se produisit à la porte d'entrée des billets réservés. Au même instant, l'huissier de la cour remettait un billet au président, et celui-ci avait à peine eu le temps d'en prendre connaissance quand les rangs des assistants s'ouvrirent pour laisser passer une jeune femme élégante et très

émue qui s'avança jusque dans l'espace laissé vide devant la cour en disant :

— C'est moi qui suis la victime.

— Léonore ! s'écria joyeusement Escudier.

— Gustave ! répondit-elle.

Ils voulaient se jeter dans les bras l'un de l'autre ; de sévères municipaux, esclaves d'une consigne aveugle, les en empêchèrent. Cet incident jeta la plus grande perturbation dans la procédure. Le public, avec la mobilité qui lui est propre, eut un revirement complet et se déclara hautement en faveur de l'accusé : les jurés avaient une attitude piteuse qui faisait mal à voir ; les avocats s'esclaffaient de rire, et la cour elle-même était visiblement troublée.

Cependant le président ne perdit pas la tête et, quand il eut obtenu le silence, il exposa clairement la situation.

Le verdict du jury était proclamé et ne pouvait être soumis à aucun recours. La déclaration de culpabilité était donc irrévocable. Seulement, l'arrivée de Mme Escudier constituait un élément nouveau dont il pouvait y avoir lieu de tenir compte, dans une large mesure, pour l'application de la peine.

En conséquence, le président ordonna, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, que le témoin serait entendu, à titre de renseignements.

Il fallait d'abord constater l'identité de la personne qui se présentait ; sa déclaration et celle de l'accusé, qui pouvaient avoir été concertées, n'offraient pas une garantie suffisante. On fit revenir les témoins, et ils furent unanimes à reconnaître que c'était bien Mme Escudier qui était devant eux.

Après cette constatation, Escudier, dont le mauvais caractère ne se démentit pas même dans cette extrémité, prétendit que sa femme n'avait pas de déposition à faire et qu'elle ne devait compte qu'à lui de l'emploi de son temps pendant cette absence. Mais la curiosité du public était à ce point surexcitée qu'il y aurait eu de graves désordres à craindre si l'audience avait été levée dans ces conditions. Mme Escudier, invitée à s'expliquer, déposa en ces termes :

— J'étais outrée du sang-froid avec lequel mon mari, lorsque je lui avais parlé de m'en aller, m'avait répondu : « Ce sera comme il vous plaira ». Je le défiai de répéter cette phrase, pensant qu'il ne la répéterait pas. Il la répéta. Je rentrai dans ma chambre

pour prendre mon porte-monnaie et je sortis immédiatement de la maison dans un moment de colère.

« Une fois dehors, je ne savais plus que faire. Je ne pouvais pas retourner auprès de ma famille, que je n'avais pas vue depuis mon mariage, et je ne voulais pas aller chez aucune de mes amies parce qu'elles auraient essayé d'amener une réconciliation que j'étais résolue à ne pas accepter.

« Je me décidai à me réfugier chez ma nourrice, qui est mariée à un pêcheur dans un petit village sur la côte de Normandie ; je me fis conduire à la gare Saint-Lazare ; mais, en prenant mon billet, je m'aperçus que ma toilette ne convenait pas à un voyage en chemin de fer et à un séjour dans un village de pauvre marins. Il ne me restait que quelques minutes avant le départ du train ; je n'avais pas le temps de me composer un trousseau, mais j'achetai dans un magasin de la place du Havre un waterproof et une capeline. J'étais ainsi couverte de la tête aux pieds et je pouvais voyager ; pour le reste, j'avais le temps d'y penser. Dans le compartiment des dames seules il n'y avait que moi. Ma sortie de bal me gênait. Je reconnus, au roulement du train, que nous étions sur un pont ; j'abaissai la glace de la portière, je roulai ma pelisse et je la lançai dans la Seine.

« Au bord de la mer, j'ai longtemps réfléchi. Tous les jours j'avais envie d'écrire à mon mari ; mais lui écrire, c'était revenir. J'avais toujours fait le premier pas vers la réconciliation à la suite des petites discussions que nous avions eues ; je ne voulais plus le faire. Je me disais bien que, pour qu'il vînt me chercher, il fallait au moins qu'il sût où j'étais ; mais je ne pouvais le lui faire savoir sans avoir l'air de revenir la première ; lui écrire où j'étais, c'eût été lui dire de venir me retrouver. Je ne voulais pas. Je pensais bien que cette situation ne pourrait toujours durer, mais je ne voyais pas de mal à ce qu'elle se prolongeât ; je me calmais peu à peu et je n'étais pas fâchée que mon mari vécût quelque temps sans moi, pour voir la différence, et même qu'il fût inquiet : c'était trop juste.

« Je n'ai rien su de l'accusation portée contre lui. Deux ou trois fois j'ai entendu annoncer le journal par un petit garçon qui le vendait. La première fois, en entendant crier : *Le drame de Courcelles, une femme du grand monde assassinée par son mari !* J'ai eu l'idée d'acheter le journal ; mais le marchand a passé d'un autre côté et je n'y ai plus pensé. Il ne pouvait pas me venir à

l'esprit que c'était moi qui avais été assassinée. Dans la chaumière et sur la plage où je vivais, personne ne s'en est occupé. On parlait des grains et de la marée.

« Ce matin, quand je me suis levée, tout d'un coup l'ennui m'a prise : je me suis dit que c'était assez, et je suis partie. J'ai trouvé la maison fermée ; on m'a tout appris, et me voilà. »

Après avoir entendu ces explications, la cour se retira dans la chambre du conseil. Pendant qu'elle délibérait, des discussions animées s'ouvrirent dans la salle, notamment entre les membres du barreau. Condamner Escudier, même au minimum de la peine, même avec la certitude que la clémence du Président de la République arrêterait sans délai l'effet de la condamnation, ç'eût été d'un effet déplorable. D'autre part, il était impossible d'acquitter un accusé déclaré coupable par le jury.

Il y a, heureusement, dans le code d'instruction criminelle un article 352, qui est ainsi conçu :

« Si les juges sont unanimement convaincus que les jurés, tout en observant les formes, se sont trompés au fond, la cour déclarera qu'il est sursis au jugement et renverra l'affaire à la session suivante pour être soumise à un nouveau jury dont ne pourra faire partie aucun des premiers jurés. »

C'était le cas d'appliquer cette disposition, la cour devant être unanimement convaincue désormais qu'Escudier n'était pas coupable.

On faisait remarquer que cette solution aurait pour conséquence de prolonger la détention préventive. Le ministère public ne pouvait pas abandonner la poursuite : il n'est pas admissible en effet qu'un accusé, après avoir été de la part du jury l'objet d'une déclaration de culpabilité, puisse être soustrait au jugement de ses pairs par le bon vouloir du parquet. L'affaire devait rester en l'état jusqu'à la prochaine session et revenir tout entière devant le nouveau jury, qui aurait à statuer dans sa souveraineté. En attendant cette prochaine session, on n'avait pas le droit de lever l'écrou.

Et alors, n'était-il pas plus avantageux pour l'accusé que la cour prononçât contre lui une condamnation de pure forme, qui aurait laissé au chef de l'État la faculté d'exercer immédiatement son droit de grâce et aurait permis de remettre l'accusé en liberté dès le lendemain ?

Mais cette manière d'opérer exposerait encore l'accusé à un

certain risque. Sans doute il y avait toutes les raisons de supposer que l'accusé, condamné dans de pareilles conditions, serait l'objet d'une mesure de faveur ; mais enfin, le Président de la République est maître absolu de son droit de grâce, et personne n'a le droit de lui demander compte de la façon dont il l'exerce. D'autre part, la grâce peut bien supprimer l'effet de la condamnation, mais elle n'efface pas la condamnation elle-même. Escudier ne serait pas allé aux galères, mais il aurait été un forçat libéré.

Pour sortir du procès complètement indemne, il lui aurait fallu, au contraire, décliner le bénéfice d'une mesure gracieuse et engager la difficile procédure d'une demande en revision. Le succès n'en était pas douteux ; mais il ne pouvait être obtenu qu'au prix de longs délais, puisque l'affaire aurait dû être renvoyée à une autre cour. C'était donc le sursis au jugement qui était encore la solution la plus favorable.

Ce fut en effet le parti auquel la cour s'arrêta.

Escudier fut réintégré en prison ; mais on fit tout ce que les règlements permettent de faire pour adoucir la rigueur de cette nouvelle détention préventive : on le laissa commander ses dîners au restaurant et on lui permit de voir sa femme.

Si c'eût été en province, il en aurait eu pour trois mois ; il avait la chance d'être devant la cour d'assises de la Seine, où les sessions ne durent que quinze jours.

A l'expiration de ce délai, il fut ramené devant la cour d'assises, toujours sous l'inculpation d'avoir assassiné sa femme, mais assisté par elle, et le ministère public, représenté par un autre avocat général, déclara s'en rapporter à l'appréciation du nouveau jury.

Escudier fut acquitté.

Par compensation aux longs et cruels ennuis qu'il avait eu à supporter, il vit renaître le calme dans son ménage ; mais sa considération a reçu quelque atteinte. Il a comparu en cour d'assises, et il ne peut pas contester lui-même qu'il a été déclaré coupable par un jury. Il en reste toujours quelque chose.

Gaston Bergeret.

ALFRED DE MUSSET CHEZ LUI [1]

C'est absolument drôle. Et cette protestation écrite sur l'angle d'une cheminée, tout en écoutant un envoyé de Buloz qui lui réclamait une poésie promise.

Buloz, ma dernière heure est-elle donc venue?
Dois-je enfin vous compter parmi mes ennemis?
N'est-il plus rien d'humain au fond d'une revue?
Et toute charité vous est-elle inconnue,
Vous qui disiez jadis être de mes amis,
De demander des vers que je vous ai promis?

Vous ne savez donc pas dans quelle conjecture
Phébus vient, sous vos traits, me pousser un cartel.
O Dieu, sans mon respect pour la magistrature,
Si le gouvernement et la littérature
Reconnaissaient encor quelqu'un dans ce vieux ciel,
J'invoquerais un dieu si je savais lequel!

Rimer, ô mon ami! vous voulez que je rime!
Vous, à votre âge, un homme à qui j'ai cru la main,
Sinon pleine d'écus, pure de sang humain!
Vous qu'on voit en public feindre l'horreur du crime,
Vous que Brindeau conseille et Sainte-Beuve échine (?)
M'enjoindre de rimer du jour au lendemain!

Ne dirait-on pas que cela a été écrit par un joyeux et spiritue écolier, raillant sans méchanceté ceux qui passent en le coudoyant? Du reste, dans le courant de la vie ordinaire, Musset obéissait assez facilement à cette malice un peu puérile qui corrigeait ce que son humeur avait trop souvent de sombre et d'attristant.

Mlle Colin, gouvernante et secrétaire, avait sous ses ordres une grosse fille forte à l'ouvrage, mais assez stupide, et fort souvent

(1) Voir le numéro du 25 juillet 1889.

il était nécessaire qu'elle allât jeter un coup d'œil à la cuisine pour que le dîner fût réussi. Un jour, écrivant sous la dictée de Musset, elle fut appelée par la domestique, et, devinant la chose grave, elle quitta vivement la plume pour aller saisir la cuillère à ragoût. Avant de ceindre le blanc tablier, elle entra dans un cabinet noir où l'on déposait les provisions, et le poète, qui l'avait suivie, furieux d'être dérangé mal à propos, tourna vivement la clef dans la serrure, la retira et retourna chez lui, sans songer que cette plaisanterie pouvait compromettre son repas. Colin, heureusement, était au courant de ce que contenait le cabinet; elle chercha à tâtons, trouva un tournevis, s'en servit fort habilement pour démonter et rajuster la serrure, alla confectionner la sauce du turbot dans les règles de l'art et revint gravement rejoindre son maître. Il se promenait de long en large dans le salon, riant tout seul à l'idée du bon tour de gamin qu'il venait de jouer; aussi fut-il stupéfait en apercevant dans une glace Colin lui emboîtant le pas.

Il fallut lui expliquer le jeu du tournevis, et il demeura déconfit en apprenant que ce petit instrument bien manié peut donner la clef des champs aux femmes, malgré les jaloux et malgré les verrous.

Musset n'aimait pas à monter la garde. L'obligation de revêtir l'enivrant costume de garde national, de coiffer sa tête, où chantait la Muse, d'un shako à pompon, d'astiquer son fusil et de traîner des souliers à clous devant les monuments de Paris, n'avait rien de bien séduisant; aussi cherchait-il tous les moyens d'esquiver la corvée du citoyen-soldat.

Un jour donc, le médecin des gardes nationaux lui délivra un certificat d'exemption, bien libellé en termes sentencieux et médicaux, et Colin fut chargée de porter ce bon billet chez le sergent-major de la compagnie. Cet important personnage étant absent, sa femme reçut le certificat en jurant de le remettre à qui de droit.

Au bout de quelques semaines, Musset se trouva désagréablement rappelé à ses devoirs militaires par un ordre de se rendre devant le conseil de discipline pour avoir manqué à monter sa garde.

Au reçu de ce poulet, son premier soin fut de s'en prendre à Colin. Qu'avait-elle fait de l'exemption ?... à qui l'avait-elle remise ?... La gouvernante attesta ses grands dieux qu'elle l'avait

donnée à la propre épouse du propre sergent-major d'Alfred de Musset, et, forte de son innocence, elle retourna d'un pied léger chez le supérieur hiérarchique du poète. Toujours sorti, ce défenseur des droits publics était encore représenté par sa moitié, laquelle, fort penaude, confessa qu'elle avait oublié de remettre le certificat à son mari et que, de plus, elle ignorait complètement ce qu'il était devenu.

Cela ne faisait pas l'affaire de Colin, qui voyait déjà son maître traîné aux Gémonies, et elle exigea une attestation prouvant que M. de Musset n'était pas coupable.

En effet, la femme du sergent-major, en un beau style de cuisinière et avec une orthographe des plus fantaisistes, mais avec une sincérité prouvant son bon cœur, avoua sa négligence qui lavait Musset de l'accusation de s'être dérobé au service de la patrie.

Colin revint triomphante, croyant en avoir fini avec ses tribulations. Hélas, elle comptait sans son hôte, car Musset, énervé par tout cet embarras, lui déclara qu'il ne se présenterait pas au conseil de discipline et qu'elle pouvait s'y rendre si bon lui semblait, elle et son attestation.

— Mais, Monsieur...

Monsieur lui tourna le dos d'une façon si décidée, que, jugeant inutile de discuter, la gouvernante se résigna, non sans une certaine horreur, toutefois, à paraître devant le conseil.

Au jour indiqué, elle était là, seule, au milieu de tous les uniformes, et au nom d'Alfred de Musset, elle répondit : Présent! avec l'assurance d'un vieux grognard.

A l'aspect de la jeune femme, messieurs les juges ouvrirent de grands yeux charmés, peu habitués qu'ils étaient à voir des accusés de cette allure, mais le billet que leur tendait Colin les ramena à des idées plus sérieuses, et leur courroux tomba sur le sergent-major ou plutôt sur sa femme. Le guerrier n'était pas content, il voulut ergoter ; seulement ce fut en vain, le fait était patent, il lui fallut courber la tête, et de Musset, réhabilité en la personne de Colin, put dormir tranquille.

Il fut obligé, certain soir, d'assister à un banquet offert par la dixième légion des gardes nationaux à un escadron de dragons. Ils étaient aimables, ces dragons, mais sentaient un peu la caserne, si bien qu'au dessert Musset demanda la permission de s'en aller. On la lui accorda. Bien mieux, le poète étant placé dans le demi-

cercle formé par la table en fer à cheval, ses proches voisins, pour lui épargner un détour, l'enlevèrent avec précaution et le passèrent par dessus la table à leurs compagnons qui le posèrent à terre en l'acclamant.

Musset alla à la Comédie-Française, où Mlle Colin l'attendait dans une baignoire. Là, Apollon toujours empêtré sous la défroque de Mars, quitta son shako, son sabre et s'empressa de gagner les coulisses. Il s'y trouva si bien qu'il oublia, et sa coiffure, et son arme, et Colin !

Celle-ci, fidèle à la consigne, attendit que — les dernières chandelles fussent éteintes, — mais enfin, il fallut s'en aller, et le shako sous un bras, le sabre sous l'autre, elle regagna le quai Voltaire. A la porte, elle rencontra son maître qui rentrait très perplexe. Il ne s'inquiétait pas de sa gouvernante, — les femmes se perdent toujours et se retrouvent constamment, — mais il était en peine de son fourniment, se demandant avec émoi s'il l'avait laissé aux mains de ses bons amis les dragons.

Du reste, rien n'étonnait plus Colin qui, dès son entrée définitive chez de Musset, avec mission de le soigner attentivement, avait vu disparaître son maître pendant plusieurs jours sans qu'il prévînt de son départ, et que de nombreuses incartades avaient blasée sur tout événement. Absent, Musset donnait de ses nouvelles par de laconiques billets apportés par un commissionnaire et dont voici quelques copies :

« Je prie Mlle Colin de m'envoyer vingt-cinq francs. Je la prie aussi de m'envoyer mes souliers vernis les plus larges. »

« Je prie Mlle Colin de m'envoyer un mouchoir et une pièce de vingt francs. »

« Comme il est possible que je rentre ce soir, je prie Mlle Colin de mettre la clef dans le coffre à bois. »

Il était ici ou là. Parfois dans les endroits équivoques où la Bête victorieuse mène le branle de la folie pendant que l'Esprit s'endort, souvent chez une amie fidèle qui pardonnait ses écarts. Jamais, par exemple, on ne dut le chercher chez Mme L. C., une superbe muse, d'un caractère de fourmi, qui ne lui prêta son amour pendant trois jours que contre une reconnaissance de cinq cents francs.

Le poète jura de ne pas la revoir, mais la fausse amoureuse, mise en goût par l'homme et par l'argent, revint à la charge de telle façon que de Musset, exaspéré, descendit chez son concierge

le portrait de la dame, en donnant l'ordre le plus formel de ne jamais laisser entrer l'original. La muse faillit en éclater de rage, et un jour, forçant toutes les consignes, passant presque sur le corps de Colin, elle arriva jusqu'à Musset, auquel elle fit une scène abominable, le bloquant dans un coin de la chambre en criant avec de terribles roulements d'r : — Mon porrrtrrait, rends-moi mon porrrtrrait ! !

Musset s'était blessé, à l'annulaire droit, avec un éclat de cristal, et, sans vouloir d'autre pansement qu'une bande de toile autour du doigt, il sortit. Mais un mauvais vent le prit à la porte, le poussa, le traîna sans relâche durant trois jours sans qu'il donnât autrement signe d'existence que par une de ces courtes lettres dont j'ai parlé plus haut.

La gouvernante, seule au logis et fort inquiète, écrivit à M. Désherbiers, le priant d'agir au mieux pour savoir où se trouvait son neveu. Mais le vieil oncle, prudent comme ceux qui ont beaucoup vécu, beaucoup vu, et sachant par expérience qu'il n'est pas urgent de courir après l'Enfant Prodigue pour qu'il revienne, répondit en ces termes :

« Je crois, ma chère Demoiselle, que ce que nous avons de mieux à faire est de nous tenir tranquilles. Puisque les personnes qui vous ont envoyé un exprès ne vous ont pas fait dire de venir auprès d'Alfred, c'est que son indisposition, s'il est indisposé, n'est pas dangereuse, car, dans le cas contraire, elles ne voudraient pas encourir une responsabilité qui pourrait les conduire très loin.

« Tranquillisons-nous donc et attendons ; si d'ici à quelques jours Alfred n'est pas rentré, il faudra bien savoir où il est.

« J'aurais désiré que vous eussiez demandé au commissionnaire le numéro de la maison et la rue où demeure cet *ami*, chez lequel il s'est retiré.

« Recevez, ma chère Adèle, l'assurance de mes sentiments.

DÉSHERBIERS.

« 10 Janvier 1851. »

L'événement lui donna raison, car le poète revint de son expédition très content et disant, avec sa fatuité à la fois discrète et effrontée, comme celle de Richelieu, qu'une charmante femme l'avait enlevé au seuil de la maison et chambré pendant tout le temps de son absence.

L'explication pouvait être vraie, car Musset n'en était pas à ses débuts galants, mais en tout cas le résultat produit par cette amoureuse conversation trop prolongée n'était pas heureux : Musset avait une forte fièvre, et la blessure de son doigt, absolument négligée, ne se trouvait pas en bonne voie de guérison. Au contraire, à peine le linge qui la couvrait fut-il enlevé que le sang jaillit avec violence, éclaboussant de mille points vermeils le marbre de la cheminée.

— C'est une hémorragie, dit le poète pris d'une certaine inquiétude, l'artère doit être atteinte, demandez un médecin.

En arrivant, le médecin, un ami de Musset qu'il appelait familièrement — le Parnasse — trouva la chose grave. Il bousculа un peu son malade, lui disant que la vie qu'il menait était absurde et qu'il avait une fière chance d'être rentré chez lui, une pareille hémorragie pouvant rapidement devenir mortelle faute de soins. Il appliqua des tampons d'amadou sur la plaie et revint un peu plus tard pour effectuer la ligature de l'artère.

Ce médecin avait un léger défaut ; il aimait la mise en scène chirurgicale, dramatisait plus que de raison le bistouri, et n'appliquait pas un emplâtre sans faire croire au lamentable souffre douleur qu'il courbait sous l'autorité du codex, que son cas était une question de vie ou de mort. Il aurait volontiers revêtu la robe noire et le bonnet pointu, sans oublier la grosse écritoire et la plume d'oie nécessaires pour rédiger de formidables ordonnances, s'il avait pensé que cet attirail renouvelé de Diafoirus en imposât davantage à ses patients, et même avec son ami, il ne négligea pas le petit coup de tam-tam charlatanesque.

Il revint flanqué de deux infirmiers en tablier blanc, et l'apparition de ces gaillards d'amphithéâtre dont l'un surtout, très grand, rouge de cheveux et tanné de peau, évoquait plutôt des idées de pugilat que de pansement, causa une violente émotion au poète. L'idée que ces individus allaient le toucher, le manier, fit naître en lui une terreur irraisonnée et, tout tremblant, il tourna vers Colin un regard d'enfant peureux, si triste et si suppliant que celle-ci, prenant en pitié les souffrances morales de son maître, fit sortir les infirmiers et déclara au médecin qu'il valait mieux renoncer à l'opération que de la pratiquer dans de pareilles conditions.

Le docteur, très vexé de voir lui échapper une si belle occasion de réclame, s'emporta, déclara — au Parnasse — qu'il allait

volontairement courir de grands risques si l'hémorragie revenait, que Colin était folle de l'encourager dans une si sotte frayeur, et que, pour lui, il dégageait sa responsabilité, puisqu'on ne voulait pas suivre ses prescriptions.

On fit donc une simple cautérisation, on enveloppa la main malade de linges épais, et pendant un demi mois on veilla jour et nuit pour parer à tout accident. La guérison arriva enfin, mais la convalescence fut longue. C'est à cette époque que Musset écrivit ou plutôt dicta *Carmosine* dont il ne traça pas une ligne, ce qui fut cause pour lui d'un singulier embarras compliqué d'un peu de remords.

M. Véron, en payant très largement *Carmosine*, avait demandé à garder le manuscrit qu'il croyait écrit par l'auteur, et le poète avait consenti, sans réfléchir que l'autographe qu'il livrait au directeur du *Constitutionnel* était des plus fantaisistes. Ce n'est que plus tard qu'il se rappela n'en pas avoir tracé un traître mot, et n'osant pas revenir sur ce sujet délicat, il ressentit longtemps une sorte de honte d'avoir inconsciemment trompé un homme qui lui témoignait beaucoup d'amitié.

Mlle Colin essayait de le rassurer en lui disant : « Mais, Monsieur, tranquillisez-vous donc, M. Véron doit bien savoir que le manuscrit n'est pas de votre main, quoique l'écriture ressemble un peu à la vôtre; d'abord, il y a trop de fautes d'orthographe pour qu'il en doute un seul instant. »

Il est probable que l'idée des fautes nombreuses dont était émaillée *Carmosine* pouvait difficilement adoucir les inquiétudes de Musset, qui se trouvait ainsi sous la double et désagréable inculpation, ou d'avoir trompé Véron ou de manquer d'orthographe, mais il se consola en pensant que Véron n'avait peut-être pas assez d'orthographe lui-même pour s'apercevoir de la vérité.

Quoi qu'il en soit, instruit ou non, Véron ne fit jamais la moindre allusion à ce — truquage — involontaire du manuscrit qu'il possédait.

Jean de Bourgogne.

(*A suivre*).

LE DOCTEUR RAMEAU [1]

XI

Dans le cabinet de Rameau, trois médecins étaient réunis en consultation : tous trois comptaient parmi les plus célèbres praticiens de l'Europe. Talvanne, adossé à la cheminée, à trois pas du fauteuil de son ami, écoutait les conclusions formulées par le professeur Lemarchand, spécialiste pour les maladies de poitrine, qui a découvert le bacille de la phtisie. Celui-ci parlait d'une voix lente, debout, et avec des gestes attristés, s'adressant à la fois à ses confrères, pour les prendre à témoin, et au père, pour implorer son indulgence.

— Mon cher ami, nous ne savons que penser. La maladie nous échappe. Les symptômes en sont extrêmement divers... Il y avait, hier, hématocèle caractérisée, avec accompagnement de péritonite... Aujourd'hui, il n'y a plus trace d'inflammation dans le ventre, et la fièvre augmente avec troubles de la vue et de l'ouïe... En même temps, des accidents cérébraux se manifestent, et Talvanne persiste à redouter une méningite...

Les trois consultants s'examinèrent anxieusement. Ils s'agitèrent, comme faisant un effort pour sortir des ténèbres au milieu desquelles ils se débattaient, ils soupirèrent, mais gardèrent le silence. Leur physionomie était lugubre. Ils se sentaient impuissants, et, en face de leur collègue, de leur ami, dont la fille, remise à leurs soins, souffrait d'un mal qu'ils ne savaient point définir et qui empirait d'heure en heure, ils éprouvaient une sorte de honte. Laisser mourir un malade vulgaire, passe encore. Mais l'unique enfant du professeur Rameau ! C'était un déni de capacité qui devait flétrir la Faculté tout entière. Et ils restaient

(1) Voir les numéros des 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet 1889.

assis devant le bureau, absorbés, sinistres dans leurs vêtements noirs : la livrée du médecin, qui semble toujours porter un deuil présent ou futur.

— La maladie vous échappe, dit alors Talvanne, parce que son siège est dans la pensée. Vous avez à combattre une affection produite par une commotion morale, par un saisissement violent. N'espérez pas la réduire par des moyens thérapeutiques ordinaires... Point de ventouses, comme notre confrère le proposait tout à l'heure : la perte de sang anémierait fâcheusement la malade. Pas de bains froids : il n'y a pas trace de fièvre typhoïde. Des calmants, du repos ; en un mot, le moins de médecine possible. Ils se regardèrent tous, tant l'ironie était aiguë. Mais Rameau, enfoncé dans son fauteuil, ne soureilla point. Ils se levèrent et vinrent lui serrer la main. Ils dirent :

— Attendons le développement de la maladie. A demain matin.

Et, comme des ombres, ils sortirent du cabinet, laissant Rameau et Talvanne en présence.

— Et voilà l'élite de la science médicale moderne ! dit l'aliéniste en haussant les épaules. Pauvre humanité, qui est tributaire de ces gaillards-là ! Leurs malades guérissent parce qu'ils le veulent bien. Cela me rappelle ce que me disait ce pauvre docteur Bouvey, dont j'étais l'interne à Saint-Louis : « Dans mon service, j'ai deux salles pleines de malades. Ceux qui sont dans la première, je les soigne comme on l'enseigne à l'école; ceux qui sont dans la seconde, je leur fais boire de l'eau sucrée : il en guérit autant d'un côté que de l'autre ! » Celui-là était franc, il ne droguait pas ! C'étaient toujours les médicaments d'évités !

Il fit quelques pas du côté de la fenêtre, revint vers son ami, se planta devant lui, et changeant de ton :

— Je sais bien ce qu'il lui faut, à notre malade, et ce qui la guérirait mieux que tous leurs remèdes...

Il s'arrêta, et regardant Rameau fixement :

— C'est ta présence.

Et comme celui-ci restait immobile et silencieux :

— Tu ne veux pas monter avec moi chez elle? demanda-t-il d'un ton suppliant.

Le docteur répondit non, de la tête. La figure de Talvanne s'assombrit et son regard s'éteignit, comme s'il regardait au dedans de lui-même; il demeura absorbé pendant quelques minutes, puis vivement :

— Tu le devrais, quand ça ne serait que par amour-propre professionnel! Tu vois bien que tous ces grands médecins, tes rivaux, si jaloux de toi, ne sont pas en état de formuler un diagnostic certain... Ils errent, ils tâtonnent... S'ils n'avaient pas affaire à Adrienne, et si je ne m'y étais pas opposé, ils se seraient déjà livrés à des essais de traitement qui auraient mis la pauvre enfant à la torture... Toi, si tu voulais t'en mêler, non seulement tu découvrirais ce qu'ils ne savent pas voir, mais tu appliquerais la vraie médication... Quelle leçon à leur donner, et dans ta propre maison! Rameau, je t'en prie, viens...

Le docteur baissa la tête sur sa poitrine, pour ne pas voir son ami, et ne répondit pas. Celui-ci laissa échapper un geste de découragement.

— Mon Dieu! j'use, avec toi, de tous les moyens, même de la ruse, et tu restes inébranlable! Que faut-il donc te dire pour t'apitoyer? Tu m'aimes pourtant, moi, tu aimes Robert, qui est comme un fou et qui mourra de chagrin si nous ne sauvons pas Adrienne. Je te jure qu'il n'y a que toi qui puisses la sauver. Nous sommes tous des ânes, il n'y a que toi qui sais!.. Est-ce possible que nous ayons, sous la main, le seul médecin qui existe au monde, et qu'il nous refuse, à nous, ce qu'il a tant de fois accordé à des étrangers, pour de l'argent!... Mais c'est donc vraiment de la haine qui te dévore le cœur?... Tu me l'as dit, mais je ne voulais pas le croire. Phrases de colères, paroles échappées à la fièvre, me disais-je, il se laissera fléchir. Et tu demeures dur et froid comme la pierre! Tu n'es donc pas de notre espèce, tu n'as donc rien d'humain? Tu me fais peur, à moi, qui ai passé toute ma vie auprès de toi, et qui ai eu la superstition de ta grandeur et de ta bonté! Voyons, Rameau, mon cher et vieil ami, si tu voulais seulement m'accompagner jusqu'à sa chambre, si tu la revoyais, ne fût-ce qu'une seconde, tu aurais pitié d'elle... Nos collègues en ont eu le cœur bouleversé, et ils ne la connaissent pas! Ils ne savent pas combien elle est douce, gentille et tendre. Une enfant qui a été notre joie, que nous écoutions respirer, quand elle était petite, tant nous avions peur qu'elle ne fût malade, et tu vas la laisser mourir? Car, je te le dis, moi, elle va mourir, et mourir de toi!... Entends-tu? Elle ne demande, elle n'appelle que toi. Quand elle sort de son horrible sommeil, si douloureux, et qu'elle reprend sa raison, elle te cherche, et c'est le tourment de ne pas te voir auprès d'elle qui la replonge dans le délire... Tu la tues!...

Si tu veux te débarrasser d'elle, tu as pris le bon moyen! Elle ne résistera pas à ta dureté. Tu n'en as pas pour longtemps, et, dans trois ou quatre jours, ce sera fini!... Rameau, tu me comprends bien, n'est-ce pas? Fini! Nous la clouerons dans un cercueil et on la descendra dans la terre. Alors nous resterons seuls! Oh! non pas ensemble! Car, je t'en préviens, je te fuirai comme un monstre! Tu me feras horreur. Je ne vivrai certainement pas avec un meurtrier... Et tu seras un meurtrier!

Il se laissa tomber accablé, pâle, haletant, à côté de Rameau. Celui-ci paraissait vraiment n'avoir plus rien d'humain, ainsi que le lui avait reproché son ami. Son front, jaune comme de l'ivoire, brillait à la clarté de la lampe; sa barbe blanche couvrait sa poitrine, semblable à une nappe d'argent, et ses paupières, charbonnées par l'insomnie, étaient baissées, comme s'il dormait. Seules ses mains, posées sur les bras de son fauteuil, étaient agitées par un léger tremblement qui accusait une violente émotion intérieure.

— Rameau, m'entends-tu? reprit Talvanne. Réponds-moi!

— Je t'ai laissé maître dans ma propre maison, dit alors le docteur, sans lever les yeux, sans que sa figure perdît rien de sa froideur et de sa rigidité. Fais ce que tu veux, appelle qui tu veux. Décide, ordonne. Mais ne m'en demande pas davantage. Tu as exigé que je vive et je t'ai dit que tu avais eu tort. Tu vois, déjà tu en es presque aux regrets!

L'aliéniste frappa ses deux mains avec force l'une contre l'autre, et, avec une irritation qu'il n'essayait pas de contenir :

— Je ne te reconnais plus! Pensées, langage, ce n'est plus toi! Un homme peut-il changer ainsi, en si peu de temps! On dirait que tu joues un horrible rôle! Voyons, pour la dernière fois, cède à ma prière. Fais-moi la charité d'un peu de pitié pour cette enfant.

Rameau répondit :

— Ne réclame pas de moi ce que je n'ai point la force de faire!

Talvanne se dressa devant son ami, pâle comme s'il allait mourir, et, avec un accent qui exprimait l'atroce déchirement de son cœur :

Tu es un mauvais homme, s'écria-t-il. Oui, un mauvais homme! Tu ne me verras plus chez toi. Adieu!

Et il sortit sans regarder derrière lui, Rameau ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, pour retenir l'ami de toute sa vie. Mais,

quand la porte se fut refermée sur lui, il poussa un long soupir et des larmes coulèrent de ses yeux rougis sur sa barbe de neige, ainsi qu'un flot amer.

Talvanne, exaspéré, avait gravi l'escalier en quelques enjambées. Il avait retrouvé son agilité de jeune homme. On eût dit qu'il courait annoncer une heureuse nouvelle. Arrivé à la porte de l'appartement d'Adrienne, il s'arrêta. Son excitation nerveuse tomba brusquement et l'horreur de sa situation lui apparut. Rameau refusait de tenter personnellement quoi que ce fût pour celle qu'il avait chassée de son cœur en un instant et pour toujours. Et lui, Talvanne, avait pris l'engagement de le ramener au chevet de la malade. Comme il l'avait dit à son ami, l'enfant ne pensait qu'à son père, ne cherchait que son père, ne demandait que son père. Elle mourait de s'être vue repoussée par lui. La blessure dont les médecins constataient les ravages, sans en pouvoir deviner la cause, avait été faite par la main furieuse de Rameau brutalisant Adrienne, et elle était au cœur. Seul le père pouvait panser cette plaie et la guérir. Et il ne le voulait pas.

Donc c'était fini, et, dans les angoisses d'un délire sans cesse grandissant, dans les tortures d'une fièvre qui brûlait son cerveau, la pauvre petite, victime innocente de la faute, était condamnée à s'éteindre. Qu'allait répondre Talvanne quand la malade lui adresserait la même question, qu'elle ne se lassait pas de répéter, depuis la première heure : Pourquoi papa ne vient-il pas ? Il lui faudrait encore mentir, comme il avait menti pendant deux jours.

Il en vint à souhaiter que sa filleule dormît de cet affreux sommeil plein de torpeur, et cependant hanté de cauchemars effrayants, qui la faisaient appeler, supplier et crier, comme si elle apercevait de menaçantes figures, comme si elle était mêlée à des scènes de violence. Et il la reconstituait bien, la scène ; il la connaissait, la figure. Une chambre pleine de débris, et Rameau échevelé, écumant, terrible, voilà ce qu'elle voyait toujours, ce qui lui arrachait, d'une voix angoissée, ces paroles, toujours les mêmes :

— Papa ! oh ! papa, pardonne-moi !... Si tu as du chagrin, ce n'est pas de ma faute !... Papa, ne me fais pas de mal !

Et elle priait si doucement que Talvanne, en l'écoutant, avait les larmes aux yeux et que Robert rugissait de colère et de dou-

leur, se rongeant les poings dans son exaspérante inutilité. Prendre la souffrance de cette créature adorée, se sacrifier pour elle, mourir pour lui éviter une douleur : voilà ce que rêvaient ces deux hommes, le parrain et le fiancé. Et ils étaient impuissants. Tandis qu'un homme qui, d'un geste, d'un mot, pouvait sauver cette martyre, s'entêtait férocement à ne pas faire ce geste, à ne pas dire ce mot, immobilisé, figé, pétrifié, dans une folie supernaturelle qui lui avait stérilisé le cerveau et le cœur.

Et il n'y avait rien à tenter auprès de lui de plus que ce qu'avait risqué Talvanne. Nul raisonnement, nulle supplication, nulle violence. On aurait pris un pistolet, on le lui aurait mis sur le front en criant : « Sauve-la, ou je te tue ! » Il aurait répondu : « Béni soyez-vous, tuez-moi ; c'est tout ce que je demande ! » Rien ! rien ! L'arsenal des moyens humains était épuisé. Il fallait s'en remettre à la Providence, et compter sur la nature.

Hors de lui, prêt à tout, tant il souffrait de sa fureur concentrée, Talvanne cependant ne désespérait pas encore. Il ne savait d'où viendrait le secours, mais il en attendait un. Le miracle, dont il avait parlé à Rameau se produirait. Un coup de foudre rouvrirait dans ce cœur la source tarie de la bonté. Il était impossible qu'il n'arrivât point quelque chose. Il ne voyait pas Adrienne morte.

Et pourtant, elle était mourante, et il se rappelait, frappé durement par ce souvenir, la prédiction, déjà en partie réalisée, faite par Conchita devant le lit de mort de Munzel : « Tout ce qui a approché l'impie a été frappé... Il a tout corrompu, autour de lui, de son mortel poison... » Tous ils avaient succombé comme elle l'avait dit, et maintenant c'était le tour de l'enfant. Il lui sembla voir la jeune femme, toute noire, étendant le bras, avec une flamme prophétique dans les yeux. Mais il secoua la tête et chassa ces pensées. Il se trouva, avec surprise, dans le corridor, au haut de l'escalier, devant le salon, dans une obscurité complète. Il y avait peut-être une demi-heure qu'il était là. Il gagna la chambre d'Adrienne, sur la pointe du pied. A sa vue, Robert, assis près de la cheminée, se leva, et, sans parler, d'un geste l'interrogeant :

— Impossible de le décider, répondit le docteur.

— Et si j'y allais, moi ? demanda le jeune homme.

— Ce serait, à mon avis, inutile. Réservons, en tous cas, ce dernier effort pour une heure suprême. Après ce que je l'ai con-

traint à écouter, que lui dirais-tu qui pourrait le frapper? Non! Le coup qui l'atteint a brisé les liens qui l'attachaient à nous. Nous n'avons plus affaire à un homme. Il n'est plus touché par nos misères. Il n'entend plus et ne comprend plus nos arguments. Je suis navré, je ne croyais pas ma vieillesse réservée à une pareille épreuve? Et Adrienne, comment est-elle?

— Elle se plaint de violentes douleurs dans le cerveau, et la lumière affecte cruellement sa vue... Elle ne peut la supporter...

— A-t-elle eu encore des hallucinations?

— Oui, pendant son sommeil. En se réveillant, toujours la même préoccupation.

— Son père?

— Oui. Voilà qu'il est huit heures. Vous avez passé ces deux nuits auprès d'elle, vous devriez rentrer chez vous, et vous reposer. Moi je veillerai avec Rosalie...

— Soit! mais je ne partirai qu'à minuit.

Il s'approcha du lit. Un souffle irrégulier et pénible sifflait dans l'ombre des rideaux, et un murmure de vagues paroles se faisait entendre. Talvanne se pencha, et ses yeux, s'habituant à l'obscurité, distinguèrent les traits de sa filleule ravagés par la souffrance. De cette fraîcheur rosée, qui donnait tant d'éclat à son visage, il ne restait plus trace. Une pâleur, marbrée de rouge aux pommettes, s'étendait sur ses joues, et sa mâchoire, toujours contractée, se creusait émaciée. Ses lèvres, brûlées par la fièvre, laissaient échapper des mots, toujours les mêmes, qui accusaient une préoccupation incessante. Une sueur perlait à ses tempes. Ses membres s'agitaient sous ses draps, comme si elle était dans un brasier.

Talvanne hocha la tête, poussa un soupir et vint s'asseoir auprès de Robert. Ils demeurèrent silencieux à écouter le tic tac monotone de la pendule. Vers huit heures et demie, la porte s'ouvrit doucement et la vieille Rosalie parut. Elle s'approcha, et, d'une voix basse, avertit les deux hommes qu'elle leur avait fait monter à dîner dans le salon.

— C'est le dîner de Monsieur, dit-elle avec un geste apitoyé. Il n'y a pas touché...

Et comme Talvanne ne bougeait pas:

— Il faut prendre des forces, ajouta-t-elle tristement, vous en aurez besoin.

Ils se levèrent, et, précédés par la vieille servante, ils passèrent

dans le salon, où, sur un guéridon, le couvert était mis. Et tristes, mortellement, ils s'attablèrent, en face l'un de l'autre, dans cette maison où ils avaient, tant de fois, dîné gais et heureux.

Dans son cabinet, Rameau, depuis le départ de Talvanne, n'avait pas fait un mouvement. Il paraissait ne plus vivre. Renversé sur le dossier de son fauteuil, il réfléchissait. La gouvernante était venue plusieurs fois le prier de manger. Elle avait voulu placer une table à portée de sa main. Le front du maître s'était creusé d'un pli plus profond, il avait murmuré avec impatience : « Emportez cela », et était retombé dans son orageuse méditation. Vêtu de sa grande robe noire, au milieu de ses livres, pensif et courbé, on eût dit le vieux Faust cherchant les problèmes mystérieux de l'existence humaine.

Depuis deux jours et deux nuits, il n'avait pas fermé les yeux, et, l'esprit cependant lucide et actif, il lui semblait que plus jamais il n'aurait besoin de sommeil. Il avait calculé, plein de joie, que le reste de sa vie s'userait plus vite, dans cet énervement, et, avec une âpre application, il s'était remis à songer à son malheur. Peu à peu, sa pensée s'était envolée au-dessus de la terre, et il avait perdu le sentiment du réel.

Il se sentait emporté dans des espaces immenses, comme s'il eût été impalpable et aérien. Tout ce qui était autour de lui disparaissait et il montait toujours, soulevé par de puissantes ailes. Il s'était élevé ainsi jusqu'aux solitudes célestes, où les poètes font planer les âmes des morts, et, comme Francesca et Paolo, enlacés dans une étreinte éternelle et sanglante, il avait aperçu Munzel et Conchita, plaintifs et désolés, attachés l'un à l'autre par le remords de leur crime. Il ne pouvait détourner d'eux ses regards, et une douleur immense l'oppressait. Il voulait les rejoindre, mais la distance, entre eux et lui, restait toujours la même. Il s'acharnait à les poursuivre, ils fuyaient éperdus dans l'immensité déserte, et de longs voiles noirs flottaient funèbres derrière eux. Aucune fatigue et pourtant aucune trêve. Il lui semblait qu'il les chasserait ainsi, toujours, avec le sauvage désir de les atteindre pour les juger et les punir.

Des heures s'écoulèrent sans qu'il cessât d'être en proie à sa redoutable folie. Il oubliait la vie, le monde, les siens, et, perdu dans son rêve, il n'existait plus que par le cerveau. Rosalie entra dans son cabinet, il ne l'entendit pas. Elle lui parla, le suppliant de se coucher, de ne pas demeurer assis, toujours à la même

place, il ne lui répondit pas. La maison, peu à peu, devint silencieuse et obscure comme un tombeau. Talvanne était parti, la nuit s'écoulait et, à la lueur des lampes, qui commençaient à pâlir, Rameau songeait toujours, les yeux fixes, le front baissé, la bouche menaçante.

Deux heures sonnèrent à la pendule. Une sensation de froid, première impression vitale que le sombre penseur eût éprouvée depuis quarante-huit heures, le fit frissonner. Il jeta un regard trouble autour de lui, vit son feu éteint, son cabinet désert, la nuit profonde. Le souvenir de ses douleurs présentes lui revint. Une rapide vision lui montra la chambre blanche, dans laquelle souffrait, mourait Adrienne, et une douleur lancinante lui traversa le cœur comme un trait aigu. Il pensa qu'il n'était pas seul à gémir et qu'il se plongeait dans un anéantissement volontaire, qui n'était qu'un monstrueux égoïsme. Mais aussitôt un flot de colère troubla de nouveau son esprit. Il se révolta contre la pitié qui avait osé lui faire entendre sa voix. Il n'admit pas qu'une souffrance pût être égale à la sienne. Qu'importaient les autres? N'était-il pas seul, maintenant, et du fait même de la faute? Quels liens la faiblesse humaine lui conseillait-elle de renouer? Ceux de l'infamie dont il était la victime? Non! Non! Il ne serait pas si lâche!

Il se leva et marcha d'un pas pesant et engourdi. Tout se taisait. Il était isolé, matériellement aussi bien que moralement. Le vide, qu'il avait étendu autour de lui, par sa violence et sa dureté, demeurait complet. Il se sentit abandonné autant qu'il abandonnait les autres. Talvanne, lui-même, n'avait-il pas dit qu'il ne reviendrait pas? Talvanne! Était-ce possible? Et que serait la dernière heure de Rameau, sans l'ami fidèle pour lui fermer les yeux? Seul, comme un paria volontaire, n'était-ce pas ce qu'il avait voulu?

Lentement il se dirigea vers la porte de son cabinet et l'ouvrit. Il marchait sans lumière : tous les coins de la maison lui étaient familiers. Son pied trouvait le chemin sans aucun secours des yeux. Il traversa le couloir et arriva devant l'escalier qui conduisait à l'appartement d'Adrienne. Le silence partout. Pas une allée et venue, à l'étage supérieur, qui décelât la veille, les soins donnés à la malade. Était-elle délaissée, elle aussi? Un frisson passa dans les veines de Rameau : Si tout était fini? Si elle était morte?

Dans les ténèbres, il commença à gravir les marches de l'escalier. Il montait, attiré par une curiosité qu'il ne savait plus vaincre. Devant qui allait-il se présenter ? Qu'allait-il voir ? Des gens écrasés par le chagrin ? Un corps frêle et blême, dans un lit entouré de clartés funéraires. Et des soupirs, et des prières, et des larmes ! Il montait toujours. Il parvint jusqu'au salon qui était ouvert ; il entra, et, par la porte de la chambre entre-bâillée, il vit une mince raie de lumière, il entendit une voix sourde qui semblait psalmodier. Il fit un pas de plus, approcha son visage de l'ouverture et regarda.

Auprès du lit, presque sous les rideaux, éclairé par la faible et tremblante lueur d'une veilleuse, Robert était assis. C'était lui qui parlait, et celle à qui il s'adressait ne l'entendait pas. Elle était toujours plongée dans ce même effrayant délire, qui ne cessait, par courts intervalles, que pour la laisser, après, plus dolente et plus prostrée, dans une sûre et lente extinction de la vie. Et, pour l'arracher à ce sommeil qui semblait l'avant-coureur de la mort, le fiancé lui parlait, la priait, avec une tendresse ardente et désolée. Dans cette obscurité, au milieu de ce silence, c'était un spectacle à la fois touchant et sinistre que celui de ce vivant, qui essayait de réveiller cette demi-morte par des paroles d'amour.

D'une oreille avide, Rameau écoutait. Sûr d'être seul, puisque Talvanne était parti, Rosalie couchée, et le père obstinément enfermé dans sa haineuse abstention, Robert, penché sur la main inerte d'Adrienne, laissait déborder son cœur :

— Est-ce possible que nous devions te perdre, toi si douce, si bonne et si tendre ? Que sera notre vie lorsque tu ne seras plus là ? Que de regrets, quel désespoir pour ceux qui t'auront laissée partir ! On mesurera le vide que fera ton absence, on voudra te rappeler, te ravoir, mais tu n'entendras plus... Et il sera trop tard ! Cependant, il suffirait d'une lueur de raison, au travers d'une démence inexplicable, pour que tu sois sauvée... Si celui que tu appelles sans cesse, quand tu n'es pas immobile comme en ce moment, consentait à venir, s'il oubliait les torts, dont tu n'es pas responsable, pour ne se souvenir que de ta grâce et de ta tendresse, tu vivrais, car tu ne souffres que de sa colère et tu ne mourras que de son abandon. Et moi, je suis condamné à assister à cette injustice, à supporter cette iniquité, et je ne puis rien pour toi !... Tu m'aimes pourtant, mais l'amour que tu as

pour celui qui te tue est le plus fort ! Chère petite, ta main est brûlante de fièvre. M'entends-tu ? Réveille-toi, ne reste pas là, toujours, à murmurer des mots qu'on devine... Ton père viendra... Oui, je le supplierai à genoux... Ton parrain n'a pas su lui parler... Il a été violent et dur !... Ce n'était pas ainsi qu'il fallait prendre le maître... Il n'aurait pas résisté à des larmes... Et je l'attendrirai, moi, ou bien c'est qu'il n'aura plus de cœur dans la poitrine... Oh ! chère Adrienne, devant quoi reculerais-je pour te procurer un apaisement ?... C'est une telle torture pour moi de te voir souffrir et d'être incapable de te soulager... Je paierais de ma vie le pouvoir de te sauver !... Te haïr, toi ?... Pour je ne sais quelle ancienne folie ! Mais demain, guérie, vaillante, heureuse, tu m'abandonnerais, pour en aimer un autre, que je n'essayerais pas de te faire du mal... Je mourrais de douleur et de désespoir, voilà tout, en souhaitant ton bonheur et ta joie. Te haïr ! Est-ce possible ? Déraison passagère. Ne nous quitte pas, sois patiente, attends : il te reviendra et tu n'auras plus de chagrin, nous ne verrons plus, dans tes yeux, que de la gaieté, et, sur ta bouche, que des sourires...

Exalté, il pressait la main de la jeune fille dans ses doigts, comme s'il eût voulu lui prendre son mal et lui donner sa santé. Il sentit cette main s'agiter dans la sienne, il se souleva et vit les yeux d'Adrienne ouverts dans la nuit. Elle se tourna avec effort et, reconnaissant son ami, elle dit :

— C'est toi, Robert !... Parrain n'est plus là ?

Elle eut une hésitation, puis, plus que faiblement :

— Et papa, où est-il ? Je voudrais bien le voir...

— Il était là, tout à l'heure, ma chérie, mais tu dormais, répondit le jeune homme.

Elle eut un navrant sourire :

— Oui, il vient pendant que je dors... Vous me le dites... Mais je ne le trouve jamais là, quand je me réveille...

Elle se tut pendant quelques secondes, puis avec un accent déchirant :

— Et cela me fait tant de peine ! Tant de peine ! Hélas !...

Ses yeux se troublèrent, sa tête retomba sur l'oreiller, elle murmura plusieurs fois : hélas !... Et le délire la reprit.

Robert, désespéré, pencha son front brûlant sur la main qu'elle n'avait pas retirée, et Rameau l'entendit qui sanglotait. Alors, plus courbé, plus sombre, plus malheureux, presque effrayé,

fuyant le tableau de ces angoisses et de ces douleurs, dans l'ombre, comme un coupable, le docteur redescendit, du même pas, l'escalier et rentra dans son cabinet.

Il marcha : il ne pouvait plus tenir en place et une agitation violente bouillonnait en lui. Sa pensée avait pris un autre cours. Elle n'évoquait plus Conchita et Munzel. Le couple adultère avait disparu, c'était la petite malade, dont il était si près matériellement et si loin moralement, qui occupait son esprit. Il voyait la chambre blanche, et, sous les rideaux qui avaient tant de fois abrité le paisible et riant repos de l'enfant, il entendait le halètement d'un sommeil douloureux et effrayant. C'était la même douce créature, si tendrement aimée, dont les baisers lui remuaient le cœur, qui souffrait, et il n'essayait pas de la guérir.

Il tenta de discuter avec lui-même. Il se dit : Que m'importe cette fille ? je ne la connais pas. S'il ne fallait pas donner au monde des explications devant lesquelles je recule, je l'aurais mise hors de chez moi. Je ne l'aime pas, je ne peux l'aimer. Ce serait une duperie ajoutée à tant d'autres. Aimer la bâtarde de cette misérable et de son amant ? Accepter la honte, l'approuver ? Ah ! ah ! Il ne manquerait plus que cela ! Mais je serais vraiment tombé en enfance ! Allons ! Pas de faiblesse ! On a pu me déshonorer, je ne me déshonorerai pas moi-même !

Une voix s'éleva, au fond de lui, pour la première fois et timide encore, qui répondit : « Qui le saura ? Talvanne ! Il t'a supplié d'être miséricordieux. Robert ? Il passera sa vie à te bénir. » Mais aussitôt il se révolta contre cette lâche conseillère, il protesta qu'il ne suivrait pas ses perfides et doucereux avis. Il voulut se cuirasser plus complètement d'indifférence, mais il ne put y réussir. Vainement il s'efforça de penser à autre chose, d'attacher son imagination à un sujet différent, toujours il était ramené à ce tableau lamentable de la petite malade, brûlée par de fiévreux cauchemars, dans son lit blanc fait pour les songes heureux. L'obsession grandissait sans cesse, et d'une façon singulière. Il éprouvait un violent désir de savoir ce qui se passait.

Il fut sur le point de sonner pour demander des nouvelles. Et ce n'était pas un retour de tendresse : il ne se sentait pas entraîné vers l'enfant. Il lui semblait que, guérie, il se fût désintéressé d'elle. Mais elle souffrait et il se disait : Je ne pense à elle que parce qu'elle souffre. Il éprouva du soulagement, quand il eut

trouvé cette explication à son trouble. Il se rassit dans son fauteuil profond, aux premières lueurs du jour, et ouvrit la fenêtre. L'air pur lui fit du bien. Il respira délicieusement et revint à sa table, sur laquelle il prit un livre. Jusqu'au déjeuner il lut paisiblement.

Rosalie, avec un étonnement épouvanté, le vit calme, comme si rien d'anormal ne fût arrivé. Elle avait compté sur une détente des nerfs lassés, pour amener une révolution dans l'état d'esprit de son maître. Et soudainement, à l'heure où elle le croyait abattu et à la merci de son entourage, il se redressait plus solide et plus puissant. Elle se demanda quel pacte il avait conclu avec les êtres invisibles, pour posséder ces ressources mystérieuses. Elle lui apporta, sur un plateau, son repas habituel : de la viande froide et des fruits. Il mangea quelques bouchées et but un verre d'eau. Il n'avait pas encore fait entendre le son de sa voix quand elle se disposa à s'éloigner. Il attendit qu'elle fût à la porte, pour se décider à lui adresser la question qui brûlait ses lèvres :

— Le docteur Talvanne est-il là ?

Elle répondit :

— Oui, monsieur, il est là-haut avec Robert.

Elle ne prononça pas le nom d'Adrienne, elle ne dit pas : chez votre fille. Là-haut — voilà tout. N'était-ce pas cela qu'il voulait savoir ? Elle fut tentée d'ajouter : et cela va mal. Elle se retint. La figure de Rameau s'était contractée, et, de pâle, était devenue livide. D'un geste impatient, il ordonna à la gouvernante de sortir.

Ainsi, Talvanne avait exécuté sa menace : il ne revenait plus chez son ami. Il était chez sa filleule, là-haut, mais il ne s'était pas arrêté au premier étage, pour serrer la main de son vieux camarade. C'était la première fois depuis quarante ans. Il ressentit une profonde tristesse. Il avait écouté tout ce que lui avait dit Talvanne, mais il n'avait pas cru à sa rancune. Il se dit : A présent je suis bien seul. Tout me manque en même temps, et je ne puis me retenir à rien. C'est le vide complet et définitif.

Il vit tout désert et désolé autour de lui. Une impression navrante s'imposa à son esprit. Il eut comme le vertige, et, avec un grand trouble, il se demanda si le sentiment qu'il éprouvait n'était pas de la peur. Une oppression inconnue lui serrait le cœur. Il était mécontent des autres et de lui-même. Un poids très lourd l'étouffait, et il eut le soupçon que c'était un remords. Il s'indigna

à cette pensée. Un remords de quoi ? Qu'avait-il fait ? Était-il donc coupable ? Il sourit amèrement : Pauvre humanité, ballottée toujours sur l'océan des rêves, et terrifiée par la réalité. Faiblesse, faiblesse et rien que faiblesse ! Un changement dans sa vie, une modification dans ses habitudes, et lui-même, l'esprit fort, il perdait l'équilibre de ses facultés. Talvanne le boudait, et cette hostilité momentanée le conduisait à broyer du noir, à ressentir des inquiétudes d'enfant qui craint les fantômes. Toute cette tristesse, toute cette mélancolie : fantômes de son imagination. Il suffisait de les regarder de près pour les dissiper et les anéantir.

Il s'efforça, pendant les longues heures de cette journée, de se fortifier moralement. Il y mit une grande volonté et beaucoup de courage. Il y parvint, après de violents efforts. Il put passer son examen de conscience et se juger aussi innocent, envers les autres, que les autres avaient été coupables envers lui. Il compta sur l'équité naturelle de Talvanne et espéra que son ami lui reviendrait. Il retrouva toute sa fermeté et décida qu'il avait agi comme il devait agir. Il reçut ses confrères qui se présentaient pour la consultation quotidienne, ne parut pas remarquer que l'aliéniste ne les avait pas accompagnés. Il parla médecine, discuta le traitement indiqué, accepta les encouragements qu'on lui donnait, et joua, avec une affreuse liberté d'esprit, son rôle de père.

Mais, vers six heures, quand la nuit descendit et que l'ombre remplaça le jour, il fut, de nouveau, envahi par l'inquiétude. Il ne put rester immobile, et recommença à marcher avec agitation. Il sonna pour avoir de la lumière, et, comme Rosalie lui préparait ses lampes, il demanda pour la seconde fois :

— Est-ce que le docteur Talvanne est là ?

La servante le regarda, étonnée, et avec un ton de reproche :

— Oh ! monsieur, depuis ce matin il n'a pas quitté de là-haut.

Toujours « là-haut » ; point : mademoiselle, comme elle disait autrefois, cérémonieusement, ou familièrement : Adrienne. Là-haut ! Rameau s'arrêta devant la vieille femme et s'aperçut, tout à coup, que deux grosses larmes lui coulaient des yeux sur les joues. Il sentit sa respiration qui s'embarrassait dans sa poitrine, il demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce que cela va plus mal ?

A ces mots, Rosalie éclata, et, bégayant d'émotion :

— Oh ! monsieur, monsieur !... Une petite que nous avons élevée dans la plume et le coton... Une princesse n'aurait pas été plus choyée !... Et la voir s'en aller si misérablement... Mon Dieu ! est-ce qu'il faudra la perdre, comme nous avons déjà perdu sa mère !

En entendant ces paroles, Rameau se rappela que c'était à celle qui pleurait là, devant lui, qu'il avait confié la tâche d'accompagner Conchita chez Munzel. Il ne vit plus en elle la fidèle servante, tremblant pour la vie de l'enfant aimée, mais la complaisante infâme des amours de la femme coupable. Il lui jeta un regard qui la fit frissonner, et, d'une voix tranchante :

— Vous qui conduisiez la mère chez son amant, vous savez bien que la fille n'est pas de moi ! Quelle comédie jouez-vous pour m'apitoyer ? Vous étiez comme les autres... Vous saviez tout, n'est-ce pas ?

— Sur mon salut éternel, ce n'est qu'en mourant que la pauvre madame m'a tout dit... J'aurais donné ma vie pour que cela ne fût pas !

— Hypocrisie et mensonge ! cria Rameau. Sortez d'ici !...

Elle recula effrayée, joignit les mains, et suppliante :

— Mais la pauvre petite, si innocente !...

Rameau répondit avec fureur :

— Ce sont les gens comme vous qui m'éloignent d'elle ! Allez-vous-en !

Il fit un pas en avant, avec un air si terrible qu'elle n'osa pas dire un mot de plus et sortit. Quand il fut seul, les battements tumultueux de son cœur l'effrayèrent. Il se croyait redevenu plus maître de lui. Un mot inopportun, une demande intempestive, et sa violence l'avait encore emporté. Et contre qui ? Contre la femme dont il avait été en mesure, depuis vingt-cinq ans, d'apprécier l'infatigable dévouement. Était-elle coupable d'un malheur qu'elle n'avait pu empêcher ? Oh ! elle ne mentait pas, il le savait.

Il retomba dans sa tristesse, en se découvrant si désarmé et si faible. Un domestique lui apporta son dîner auquel il ne toucha pas. C'en était fait de sa supériorité d'esprit qui le mettait au-dessus des compromissions. En un instant, il redevint un homme semblable aux autres, à la merci de la chaleur de son sang et de la sensibilité de ses nerfs. Il demeura sombre, la tête

inclinée, roulant dans son cerveau d'orageuses pensées. Il se sentait très chancelant, depuis qu'il n'avait plus à craindre les assauts de Talvanne. Sa dernière révolte avait été provoquée par l'intervention de Rosalie. Poussé dans ses derniers retranchements, il se défendait avec énergie. Relégué dans la solitude et le silence, sa résistance tombait. Il était fort contre les autres, point contre lui-même.

Invinciblement, comme la veille, le besoin de connaître ce qui se passait dans la maison s'imposa à son esprit. Le tableau de la pauvre petite malade, ayant auprès d'elle Robert qui la suppliait de ne pas mourir, s'évoqua de nouveau, et la voix insidieuse qui lui avait déjà parlé à l'oreille, se fit encore entendre : « Contente donc ton désir. Sors d'ici, va t'informer, qui le saura ? » Toujours cette hypocrite conseillère qui le poussait à la lâcheté ! Il s'indigna, et, tout haut, comme s'il s'adressait à quelqu'un de présent, et, pourtant, d'invisible, il dit :

— Je n'irai pas !

Et les heures s'écoulèrent. Il entendit sonner minuit. Le silence, autour de lui, était complet. Les voitures avaient cessé de rouler dans la rue. Pas un bruit, pas un souffle : la solitude. On eût pu croire qu'un ordre avait été donné pour que le passage fût libre, devant lui, s'il voulait monter. Il ouvrit sa fenêtre : son front brûlait. La lune pâle et pure argentait les massifs du jardin. Un rossignol se mit à vocaliser dans les lilas, et les trilles de l'amoureux ailé faisaient un si violent contraste avec la sépulcrale tristesse qui entourait Rameau, qu'il lui sembla que l'oiseau chantait sur une tombe. Il ne voulut pas l'entendre davantage et repoussa sa fenêtre.

Hésitant encore, il marcha de long en large, tenaillé par l'envie de monter. Puis, brusquement, il sortit. Il suivit, dans l'obscurité, le couloir, gravit l'escalier, arriva à l'étage supérieur, entra, sans bruit, dans le salon, et vit la porte de la chambre entrebâillée, comme la veille. Il entendit parler, il approcha. Un homme était assis, près de la lampe, dans un fauteuil, mais ce n'était pas Robert, c'était Talvanne. Le vieillard, fatigué par les veilles, brisé par les émotions, n'avait pu vaincre sa lassitude, et s'était endormi. Les paroles entendues, c'était la malade qui les prononçait, dans son inguérissable délire, se plaignant toujours, et plus amaigrie, plus blême, plus dévorée par la fièvre.

Rameau franchit le seuil de la chambre, sur la pointe du pied,

ainsi qu'un voleur. Il alla jusqu'au lit, et, debout, tout près de l'enfant, il osa la regarder. Les ravages de la maladie lui apparurent terribles, trahissant un affaiblissement profond, présageant une catastrophe prochaine. Les yeux de la douce créature étaient fermés, il ne vit pas leur couleur bleue, qui lui rappelait l'ami infâme. Ses cheveux blonds étaient noyés dans l'ombre, il ne vit pas leur ton d'or, qui criait l'adultère. Il ne distingua que la bouche souffrante, dont les lèvres, entre deux baisers, lui avaient dit tant de tendresses. Il n'aperçut que les pauvres petites mains, agitées d'un tremblement fébrile, ces mains caressantes qui passaient, si délicieusement, dans sa barbe blanche. Il frissonna de regret, de douleur et de désir. Ce front pâle tentait sa lèvre, il eût voulu l'embrasser, comme autrefois. Et cependant il lui faisait horreur!

Il se tordit les mains d'angoisse. Oh! Le supplice, la malédiction, de ne pouvoir pas se laisser tomber à genoux devant ce lit d'agonie, de n'avoir pas le droit de l'entourer de ses bras, comme d'une barrière vivante contre la mort! Oh! Les misérables, qui avaient empoisonné son cœur, souillé sa pensée, détruit toutes ses croyances et creusé cet abîme de honte et de dégoût entre lui et l'enfant qu'il avait adorée! Un flot de colère monta aux lèvres de Rameau, et là, en face de leur fille mourante, il prit les deux coupables à témoin de leur infamie.

Tout à coup, il frémit jusqu'au fond des entrailles. Une voix s'était élevée, disant avec un accès de joie inexprimable :

— Oh! Papa! C'est toi! Enfin!

Bouleversé, Rameau voulut faire un pas en arrière; mais la petite main tremblante l'avait saisi, et il en sentait la brûlure sur son bras. Il vit les regards d'Adrienne fixés sur les siens. Mais il ne pouvait juger si les yeux de l'enfant étaient bleus, tant ils étaient voilés par les larmes. Il essaya encore de se dégager, mais la voix s'éleva, de nouveau, plus touchante :

— Oh! Papa, je t'en supplie, ne me quitte pas!

Il s'arrêta, immobile, oppressé, les oreilles pleines de bourdonnements. Ses jambes brisées par l'émotion se dérobaient sous lui. La voix se fit entendre encore, mais plus faible, et il sembla à Rameau que c'était celle d'Adrienne toute petite, alors qu'elle était encore sa fille, et qu'il la veillait, pendant ses premières maladies :

— Oh! Papa, j'ai bien mal... bien mal! Et ni parrain, ni

Robert, ni tes amis n'y peuvent rien... Toi! oh! toi, si tu m'aimais comme avant...

Elle se souleva sur son coude, et, avec une expression déchirante :

— Je ne voudrais pourtant pas vous quitter!... Je voudrais vivre!... Oh! Papa, toi qui as toujours sauvé tous tes malades, dis, est-ce que tu vas laisser mourir ton enfant?

A ces mots, le cœur trop gonflé de Rameau éclata dans un sanglot. Il s'abattit au pied du lit, comme un chêne brisé par la foudre, et, pleurant les seules bonnes larmes qu'il eût répandues depuis qu'il souffrait tant, il pressa l'enfant contre sa poitrine avec des caresses folles, balbutiant :

— Non! Non! ma chérie, ma mignonne, ma seule adoration sur la terre, tu ne mourras pas... Tu vivras pour me consoler... pour m'aimer!

Elle dit très doucement :

— Oh! C'est toi maintenant... Je te retrouve... c'est toi!... Il ne faut plus me laisser dormir, car, vois-tu, j'ai de mauvais songes, où il me semble que tu me repousses et que tu me menaces.

— Ne crains plus rien... Tu dormiras, mais pour mieux guérir!

Il était debout, redressant sa haute taille, semblant défier la mort, tel qu'il apparaissait au chevet des malades, ainsi qu'un sauveur. Adrienne lui souriait. Il lui posa les mains sur le front, et, au bout d'un instant, calme, les traits détendus, comme si une volonté souveraine eût commandé à son mal, elle reposait.

Il la contempla, un instant, avec une ivresse profonde, puis, s'étant retourné, il se trouva en face de Talvanne qui le regardait. Rameau leva un doigt pour lui commander le silence. Alors l'aliéniste s'approcha de son ami, et, le saisissant, il l'embrassa de toute sa force. Les deux hommes restèrent, en face l'un de l'autre, la main dans la main, le visage illuminé par la joie. Enfin, attirant le docteur dans le salon, Talvanne, les yeux riants, lui murmura, avec un soupir d'allègement :

— A présent, n'est-ce pas, je crois que je peux aller me coucher?

Rameau inclina la tête, répondit tout bas : « A demain » et quittant son ami, vint se rasseoir au pied du lit d'Adrienne.

XII

Talvanne, qui faisait d'habitude si bon marché de sa science médicale, s'était montré grand médecin le jour où il avait déclaré à ses illustres confrères que le mal dont souffrait Adrienne avait son siège dans la pensée et que ce n'était pas avec des topiques plus ou moins violents qu'il fallait le combattre. A partir du moment où Rameau s'était installé à son chevet, Adrienne, qui, jusque-là, semblait ne pas opposer de résistance à la maladie, s'était rattachée ardemment à l'existence, et, en quelques jours, avait été hors d'affaire. Sous le regard de son père, elle s'était ranimée, comme une plante frileuse aux rayons du soleil. Maintenant elle est en convalescence, très faible, très blanche, brisée encore des violences de la fièvre, mais jouissant délicieusement de son retour à la vie.

Tant que l'enfant avait été en danger, Rameau ne l'avait pas quittée, la soignant avec cette clairvoyance géniale qui lui avait valu son universelle renommée. Suivant la maladie pas à pas, il l'avait domptée, s'appliquant à deviner les crises, afin de les combattre avant même qu'elles eussent le temps d'éclater. Il avait ainsi rendu, à la santé de la jeune fille, sa régularité, un instant si gravement troublée, et il la voyait, avec bonheur, sortir de cette dangereuse épreuve, plus développée et plus vigoureuse.

Jour et nuit, il s'était prodigué avec Talvanne, Robert et Rosalie, admirant la discrétion avec laquelle ils affectaient tous de ne pas soupçonner le drame, qui avait bouleversé l'existence du père et compromis celle de la fille. Mais quand Adrienne, étendue sur une chaise longue, devant la fenêtre, n'eut plus besoin que de repos et de calme, le docteur rentra dans son cabinet, et, seul en face de lui-même, s'efforça de comprendre l'évolution qui s'était opérée dans ses idées.

Rameau n'était pas de ces esprits vulgaires qui se résignent devant le fait accompli sans tenter d'en découvrir les causes et d'en mesurer la portée. En une seconde, il avait vu chanceler sa volonté, changer ses résolutions, et il prétendait analyser les mouvements de son être qui avaient favorisé cette volte-face inattendue. Il n'éprouvait aucune honte de s'être démenti lui-même, il ne regrettait pas sa capitulation, il en était heureux.

Il avait retrouvé la plénitude de sa tendresse pour Adrienne, quoiqu'il eût la certitude qu'elle n'était pas sa fille. Peut-être même l'aimait-il davantage, comme si, par cette conquête morale, elle se fût emparée de lui plus solidement.

Un très grand trouble était dans son esprit et toutes ses théories sur l'amativité étaient renversées. Son matérialisme était aux prises avec le problème suivant : voici une enfant, à laquelle je ne suis attaché par aucun lien de la chair, que je devrais haïr, car elle est la preuve matérielle de mon malheur et de ma honte, et une force invincible me lie à elle. Est-ce donc l'habitude de l'aimer, cette occupation constante que j'ai prise d'elle depuis sa naissance? Alors je chérirais en elle ma propre bonté, et je lui saurais gré des soins que je lui ai prodigués? Un si banal attachement, fondé sur des raisons si basses, aurait-il pu résister à l'horreur de la révélation qui m'a été faite, à la colère qu'elle m'a inspirée? Non!

Et il demeurait pensif, en face de cet énigme d'un amour pour ainsi dire imposé à son cœur, par un pouvoir inexpliqué et contre l'autorité duquel il ne pouvait réagir. Il eut un sentiment d'inquiétude. Il lui sembla que l'édifice de ses convictions tremblait sur sa base. Arrivé au déclin de la vie, retiré des luttes, fort de son inébranlable foi, il avait cru posséder une sécurité intellectuelle absolue. Il était sûr d'avoir tout expérimenté, tout examiné, tout jugé, dans le domaine de l'homme. Il s'imaginait donc pouvoir s'arrêter, comme un voyageur au haut d'une colline lentement et laborieusement gravie, jeter un regard paisible sur le chemin suivi et se reposer dans une quiétude complète.

Et voilà que, subitement, les bornes du territoire parcouru s'éloignaient, les horizons reculaient, à perte de vue, et Rameau se trouvait, avec stupeur, devant une étendue beaucoup plus vaste que tout ce qu'il avait exploré. Ou plutôt, ces espaces, qui s'élargissaient à ses yeux, comme si un voile se fût tout à coup déchiré, il commençait à le comprendre, ces espaces n'étaient pas insoupçonnés par lui, mais il en avait volontairement détourné ses regards pour ne pas les voir. Le champ du matérialisme était sa possession, sa conquête, et, arrivé au but, brusquement, comme Moïse sur le mont Nébo, il apercevait toute une contrée nouvelle, terre promise dont il avait nié l'existence et qui se déroulait devant lui, monde du spiritualisme,

mille fois plus fécond et plus resplendissant que tout ce qu'il avait admiré jusqu'alors.

Avec un frémissement d'initiation inattendue, il eut la vision radieuse et sublime. C'était bien le pays où la beauté était plus chaste, la vertu plus douce et l'amour plus pur. Admirable pays de l'idéal, où le bonheur durait éternel et où, dans la tranquille lumière, le doute disparaissait, comme un nuage dissipé par le soleil. Rameau, ébloui par les clartés qui pénétraient en lui, essaya de se dérober à leurs flammes. Il voulut fuir, redescendre dans son ombre. L'immensité, au travers de laquelle il se sentait emporté, lui fit peur, il aspira à la terre. Il fit un effort pour rentrer dans l'ordre des faits matériels. Il se calma, se reprit, et, certain qu'il n'était victime d'aucun sortilège, affermissant sa raison, il essaya de discuter.

S'il admettait un principe supérieur à la matière, il était donc conduit à reconnaître ce qu'il avait nié de toutes les forces de son orgueil humain : l'existence d'une âme. Il se mit à rire amèrement. Une âme? Où était-elle? Dans quelle partie du corps se logeait-elle? De quel organe était-elle le moteur? Était-ce dans son cerveau qu'elle résidait? Était-ce son cœur qu'elle mettait en mouvement? Allons! Il savait bien que c'était impossible! Son âme, c'était son intelligence, l'ensemble de ses idées, développées et acquises par le travail, le perfectionnement de ses instincts physiques, grandis et épurés jusqu'à devenir des qualités morales. L'âme? C'était la mise en mouvement de son libre arbitre et de sa volonté. Pas autre chose.

Et cependant, avec stupeur, il se rappelait que sa volonté était de haïr Adrienne; que, livré à son libre arbitre, il se fût détourné d'elle avec horreur, et que pourtant une force, qu'il n'avait point su définir, mais à laquelle il obéissait malgré lui, l'avait conduit au chevet de l'enfant issue de la faute, et lui avait imposé la compassion, pour le jeter enfin, tremblant et pénétré de tendresse, aux pieds de celle qu'il devait et qu'il voulait haïr. Et il l'aimait. Ce n'avait pas été une surprise d'un instant, une seconde d'attendrissement provoqué par un ébranlement des nerfs, mais un élan de miséricorde, profond et durable, comme un flot vivifiant largement répandu. Il l'aimait, et, il le sentait bien, toute sa vie il continuerait de l'aimer.

Quelle puissance supérieure avait donc ouvert cette source sacrée qui rafraîchissait sa pensée? A quelle force, latente en lui,

cette puissance s'était-elle adressée? Oh! Qu'on l'appelât son intelligence ou son âme, elle existait, elle brûlait, impalpable et divine, et ce n'était ni le hasard des éléments ni la science des hommes qui avaient pu la créer.

Enlevé de nouveau en plein ciel, Rameau ne voulut plus en descendre. Il sentit déborder en lui un enthousiasme inconnu, s'allumer une ivresse délicieuse. Il lui sembla que son front brûlait, comme si sa pensée s'exaltait, et tout son être s'emplissait d'une joie surhumaine. Toutes ses convictions anciennes, il les jugea fausses, toutes ses doctrines lui apparurent vaines. Autour de lui, il ne vit plus que des décombres stériles et des ruines poudreuses. La certitude d'un être supérieur, principe de toute grandeur, de toute pitié et de tout amour, lui apparut. Avec un cri d'ineffable bonheur, il confessa son aveuglement, et ouvrit ses yeux à la nouvelle lumière.

. . . . . .

. . . . . .

Deux mois plus tard, par un beau jour de la fin de juillet, l'église Sainte-Clotilde était pleine de tout ce que Paris comptait d'artistes et de savants, venus pour assister au mariage de Mlle Adrienne Rameau et du docteur Robert Servant. La foule, écrasée dans la nef et les bas-côtés, refluait jusque dans la rue. Par la grande porte, restée ouverte, on apercevait le chœur resplendissant de clartés, et on entendait les derniers accords de la marche nuptiale.

Le cortège achevait d'entrer, et, précédée par les deux suisses, frappant les dalles du manche de leur hallebarde, la fiancée, au bras de son père, traversait la nef, au milieu d'un murmure caressant longuement prolongé. Son teint rosé et ses cheveux blonds transparaissaient sous la blancheur de son voile. Elle marchait gracieuse et lente, les yeux baissés dans un recueillement grave, sans entendre aucune des louanges que méritait sa beauté. Rameau, très pâle, mais souriant et l'air heureux, allait comme au triomphe, portant haut sa belle tête couronnée de cheveux blancs. Derrière lui, Talvanne et Robert, et la longue file de parents et d'amis, saluant sur leur parcours, entre les rangées des chaises, les figures de connaissance. Et, jetant avec un éclat joyeux ses pompeuses harmonies, l'orgue, qui chantait, exaltait les cœurs, comme les fleurs partout répandues, les cierges étoilant l'obscurité, éblouissaient les yeux.

Arrivés à leurs sièges d'apparat, les mariés se placèrent, et la cérémonie commença. En face du chœur, côte à côte, un peu séparés de leur famille, glorieusement assis sur des fauteuils dorés, ils étaient déjà unis dans une méditation recueillie. Le prêtre à l'autel lisait les textes sacrés, et le silence s'était fait profond sous la voûte, troublé seulement par le roulement des voitures et le murmure étouffé des curieux dans la rue.

Talvanne, assis auprès de Rameau, comme un frère, regardait avec complaisance le jeune couple, admirait la beauté de la femme et la gracieuse tournure du mari. Et, pensant à tout ce qu'il avait fallu d'efforts pour obtenir qu'ils fussent heureux, il bénissait la Providence, qui avait souverainement manifesté sa volonté. Après tant d'épreuves, on était au port, et on avait assez souffert : c'était fini, il ne devait plus y avoir, dans l'avenir, que de la tranquillité et de la joie.

Au même instant, le prêtre, à pas mesurés, descendit de l'autel pour unir les jeunes époux. Le voile d'Adrienne relevé laissait voir son visage incliné dans une fervente prière. A la question : Prenez-vous pour époux... elle répondit un : oui, très distinct, et son regard, un peu détourné, se fixa sur son père, pour lui offrir tout le bonheur qui s'épanouissait en elle.

Ce bleu regard exprimait une tendresse si profonde, que le cœur de Rameau eut une palpitation exquise. En même temps, le soleil, illuminant les vitraux du chœur, vint caresser de ses rayons la tête blonde d'Adrienne, et l'éclaira comme d'une gloire d'or. Elle apparut ainsi, transfigurée, presque isolée dans une lumière divine, semblable à une jeune sainte descendue au milieu des hommes. Rameau, malgré ces yeux d'azur et ces blonds cheveux, ne vit plus en elle l'enfant issue de la faute, mais un ange qui lui avait été envoyé pour le consoler de ses tourments. Tout ce qui restait d'amer et de douloureux en lui se fondit dans une extase délicieuse, et, plein d'une humble reconnaissance, il se courba. Talvanne, entendant Rameau parler tout bas, se pencha pour écouter, et il distingua ces mots murmurés avec ferveur :

— Mon Dieu!... Mon Dieu!...

C'était l'athée qui priait.

Georges Ohnet.

FIN

PAPILLONS NOIRS

Ne rends pas le mal pour le mal, c'est une bassesse.

Mais ne rends pas non plus le bien pour le mal, c'est une lâcheté.

—

Les observations, les pensées, les axiomes n'instruisent pas ; ils expliquent et consolent.

—

Ne cherche pas les raisons des méchants, puisqu'ils n'ont que des prétextes.

—

Combien d'illustres et bonnes renommées tiennent à l'art d'une draperie, à la hauteur d'un piédestal. De rares initiés murmurent en passant avec un tranquille sourire : « Farceur ! »

—

La confiance en soi-même est la force des esprits supérieurs.

Cela devient la présomption quand il s'agit des sots et des incapables.

—

Quand un changement de position met en lumière la valeur de quelqu'un, ceux qui n'avaient pas su la deviner prétendent que les événements l'ont transformée.

—

Le dilettantisme est la plaie de l'art.

Tout finit par mentir autour des menteurs.

—

Regretter ceux dont l'amitié nous a fait défaut, c'est une vertu d'inférieur.

Les gens supérieurs aiment les sentiments des autres à leur égard. Aussi les indignes tombent-ils de leur cœur sans secousse, comme un fruit piqué tombe de l'arbre.

—

Quand le deuil et la ruine ont remplacé les fêtes, la route s'allonge qui menait jadis à l'hospitalière maison.

Olivier CHANTAL.

LE CHEVALIER DES TOUCHES[1]

VII

LA SECONDE EXPÉDITION (*suite*).

« Vive le Roi! » fîmes-nous en entrant dans le cachot de Des Touches... Prisonnier une semaine à Avranches, prisonnier à Coutances depuis quelques jours, maltraité par ses ennemis, qui voulaient broyer son énergie sous les tortures de la faim et le montrer sur l'échafaud dans une déshonorante faiblesse, Des Touches était assis sur une espèce de soubassement de pierre tenant au mur de la prison et qui avait la forme d'une huche, lié de chaînes, mais fort calme.

« Il savait les chances de la guerre comme il savait les inconstances de la vague, ce partisan et ce pilote! Pris un jour, délivré l'autre, repris peut-être! il avait usé cette pensée...

« — Eh bien, — dit-il avec son beau sourire, — ce ne sera pas « pour demain encore! Tenez! — ajouta-t-il, — déferrez cette « main et je vous aiderai pour le reste. »

« Il avait tordu la chaîne qui attachait ses deux bras, mais, pincés dans des bracelets d'acier qui paralysaient, en les comprimant, le jeu de ses muscles, il n'avait pas pu la briser.

« — Non! chevalier, — lui dit *M. Jacques*, — scier tout cela « serait trop long. Nous sommes pressés, nous vous enlèverons « avec vos fers! »

« Et comme il avait été dit, il fut fait, baron de Fierdrap!

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet 1889.

Trois d'entre nous le prirent sur leurs épaules et l'emportèrent, comme sur un pavois.

« Nous roulâmes sur la dalle de cette prison, à la place de Des Touches, le geôlier, auquel nous laissâmes la vie, mais que, par prudence, nous renfermâmes à double tour dans le cachot. Je mets plus de temps à vous conter toutes ces choses que nous n'en mîmes à les exécuter. Les zigzags de l'éclair ne sont pas plus rapides. Nous retraversâmes les trois grandes cours, toujours solitaires ; mais à la rue... à la rue, le danger allait recommencer !

« Et cependant, tout était au mieux ! Nous tenions Des Touches ! La lune n'était plus qu'un œil vide. Elle tachait le ciel au lieu de l'éclairer, et le brouillard commençait à mettre, entre les objets et nous, comme une espèce de voile de soie... Les profils des maisons fondaient dans la vapeur. Nous reprîmes les rues que nous avions suivies déjà, toujours sans rencontrer personne.

Hasard prodigieux ! C'était presque de la féerie ! Cette ville, immobile dans son sommeil, semblait enchantée. Quand nous repassâmes dans la rue de la bonne femme qui vidait sa cuvette, elle était encore à la même place, faisant le geste de la vider toujours. Nous la vîmes moins à cause du brouillard ; mais elle disait, sans discontinuer, son « *Gare l'eau!* » prudent et plaintif. Était-ce une statue qui parlait ? Ce que nous entendîmes tout à coup l'interrompit-elle ? Dans l'immense silence de la ville, un coup de fusil éclata.

« — Armons nos carabines, messieurs, et garde à nous ! » — dit *M. Jacques*.

« — Et gare les balles ! dit Desfontaines. — Ce n'est plus « *Gare l'eau !* »

« Presque au même instant, une autre détonation plus âpre déchira plus cruellement l'air et fit vibrer l'espace.

« — Ceci est la carabine de Juste Le Breton ! » — dit *M. Jacques*, qui la reconnut avec son oreille militaire.

« Il n'avait pas prononcé ces mots que Juste, lancé comme un tigre, tombait parmi nous et disait de sa voix claire :

« — Doublez le pas ! voici les Bleus ! »

« Or, sachez ce qui s'était passé, M. de Fierdrap ! Le « Téméraire » qui n'avait pas volé son nom, au lieu de poignarder la sentinelle, ainsi que l'instinct de la guerre l'avait fait croire à *M. Jacques*, l'avait portée vivante, à bout de bras, sous les ar-

cades de la prison. Sûr de sa force, et aimant à jouer avec elle, il avait eu le dédain généreux de ne pas tuer cet homme, et il l'avait tenu dans l'impossibilité absolue de pousser un cri, tant de sa formidable main il l'avait étreint à la gorge! et il était resté ainsi, l'étreignant, tout le temps que nous avions mis à enlever Des Touches. Du fond de son arceau et de ces ténèbres, il nous avait vus repasser dans la cour avec le prisonnier, et, pour nous donner le temps de faire sûrement notre retraite, il avait continué de maintenir la sentinelle dans cette situation, terrible pour tous les deux. Quant il nous crut assez loin de la prison pour n'avoir plus rien à craindre, il la lâcha et pensa l'avoir étouffée. En effet, ruse ou douleur d'avoir senti si longtemps le carcan de cette main de fer, elle était tombée au pied de Juste, qui s'en alla. Mais, une fois parti, la sentinelle, fidèle à sa consigne, s'était relevée, avait ramassé son fusil et tiré pour appeler le corps de garde aux armes.

« Juste était alors au haut de la rue *Monte-à-regret*.

« — Ah! — pensa-t-il, — j'ai fait une faute d'avoir épargné « cette canaille, mais elle va le payer! »

« Et il redescendit la rue, et, à soixante pas, malgré le brouillard, il étendit raide morte la sentinelle qui rechargeait son arme, et il prit sa volée pour nous rejoindre et nous avertir.

« Mais le feu était à la poudre! On entendait des roulements de tambour du côté du quartier de la ville que nous venions de quitter. Nous hâtions le pas.

« Derrière nous, à l'extrémité d'une des rues que nous enfilions, nous vîmes une troupe que nous crûmes les gens du corps de garde, et c'étaient eux probablement. Ils s'avançaient avec précaution ; car ils ne savaient pas notre nombre... « *Qui vive!* » firent-ils en s'approchant ; mais tous, excepté ceux qui portaient Des Touches, nous leur répondîmes par une décharge de carabines, qui leur dit, du reste, avec une clarté suffisante, que nous étions *les Chasseurs du Roi!*

« Eux aussi tirèrent. Nous sentîmes le vent de leurs balles, qui ricochèrent contre les murs, mais ne nous tuèrent personne. Il était évident pour nous, à la mollesse de leur poursuite, que ces hommes qui marchaient sur nous attendaient du renfort de la garnison réveillée, et cette circonstance nous donna de l'avance, et probablement nous sauva. Tout en marchant presque à la course, partout où nous apercevions un réverbère, d'un

coup de feu il était cassé ! L'obscurité pleuvait donc dans ces rues étroites, où la plus forte troupe n'aurait pu déployer qu'un très petit front. C'était là pour nous un avantage. Ceux qui portaient Des Touches étaient couverts par les neuf autres, qui, de minute en minute, se retournaient et tiraient en se retournant. Nous touchions à la porte du faubourg de la ville, et il était temps. Au centre de Coutances s'élevait un grand tumulte. On entendait distinctement les cris : « *Aux armes !* » La ville était debout. Ceux qui, derrière nous, avançaient, ne prenaient que le temps de recharger leurs armes. A la dernière décharge qu'ils firent sur nous, fatalité ! *M. Jacques* s'abattit, après avoir deux fois tourné sur lui-même comme une toupie. J'étais près de lui quand il tomba.

« — Oh ! son pressentiment ! » — pensai-je.

« Et l'idée d'Aimée me traversa le cœur.

« — Est-il mort ? » — dis-je à Juste Le Breton, qui l'avait relevé.

« — Mort ou non, — répondit-il, — nous ne le laisserons pas aux Bleus, qui se vengeraient de nous en fusillant son cadavre ! » — Et le levant, de ses deux bras d'Hercule, il le coucha sur les épaules de ceux-là qui portaient Des Touches, lequel eut ainsi un camarade de pavois !

« Vingt minutes après, la ville était déjà loin, noyée dans son brouillard et dans son bruit, et nous en pleine campagne, avec notre double fardeau. Nous n'avions été ni traqués, ni coupés, mais nous allions l'être, si la rue du faubourg n'avait pas fini. Dans la campagne, le brouillard était encore plus épais que dans la ville. Une fois sortis des rues, les Bleus, qui nous poursuivaient, ne pouvaient savoir la direction que nous allions prendre. D'ailleurs, la campagne, le hallier, le buisson, les routes perdues, tout cela nous connaissait. Nous étions des Chouans !

« La Varesnerie, qui savait le pays par cœur, nous fit prendre par les terres labourées. Puis nous ouvrîmes une ou deux barrières fermées seulement avec des couronnes de bois tord, et nous entrâmes dans des chemins qui ressemblaient à des ornières. Au bout de deux heures de marche à peu près, nous descendîmes dans un bas-fond où coulait une rivière au bord de laquelle était amarré un grand bateau destiné à charrier cet engrais que dans le pays on nomme le *tangue* et qu'on tire au *grelin*, le long d'un chemin de halage, parallèle à la rivière dans toute sa longueur.

« C'est dans ce grand bateau que ceux qui portaient Des Touches et *M. Jacques* les déposèrent, et c'est là que nous restâmes à attendre le jour, heureux d'avoir délivré l'un, mais le cœur glacé d'avoir perdu l'autre. Quand le jour vint nous prendre, nous pûmes juger de la blessure de *M. Jacques*. Il avait reçu une balle en plein cœur. Nous l'enterrâmes au bord de cette rivière inconnue, cet inconnu dont nous ne savions rien, sinon qu'il était un héros ! Avant de l'étendre dans la fosse que nous lui creusâmes avec nos couteaux de chasse, je coupai à son bras le bracelet que lui avait tressé Aimée, de ses cheveux plus purs que l'or, et dont le sang qui le couvrait allait faire pour elle une relique sacrée. Sans prêtres, loin de tout, nous lui rendîmes le seul honneur que des soldats puissent rendre à un soldat, en le saluant une dernière fois du feu de nos carabines, et en parfumant le gazon sous lequel il allait dormir de cette odeur de la poudre qu'il avait toujours respirée ! »

— « Il n'est pas à plaindre, — dit M. de Fierdrap, qui crut répondre à la pensée secrète de mademoiselle de Percy. — Il est mort de la mort d'un Chouan, et il a été enterré au pied d'un buisson comme un Chouan, sa vraie place ! tandis que Des Touches, que l'abbé vient de voir sur la place des Capucins, est probablement fou, errant, misérable, et que Jean Cottereau, qui a nommé la Chouannerie et qui est resté seul de six frères et sœurs, tués à la bataille ou à la guillotine, est mort le cœur brisé par les maîtres qu'il avait servis, auxquels il a vainement demandé, pauvre grand cœur romanesque, le simple droit, ridicule maintenant, de porter l'épée ! L'abbé a raison : ils mourront comme les Stuarts. »

Mademoiselle de Percy n'eut pas le courage de protester une seconde fois contre l'opinion de ces blessés de la Fidélité atteints au cœur, qui, comme l'abbé et le baron, se plaignaient entre eux des Bourbons comme on se plaindrait d'une maîtresse ; car se plaindre de sa maîtresse est peut-être une manière de plus de l'adorer !

« Après les derniers devoirs rendus à *M. Jacques*, — reprit la conteuse, — nous pensâmes à délivrer de ses fers le chevalier Des Touches, que nous avions assis et appuyé, dans le bateau à tangue, contre le mât auquel on attache le grelin. Ceux qui l'avaient pris lui avaient fait comme une espèce de camisole de force avec des chaînes croisées et recroisées, et ils les avaient ser-

rées au point de produire l'engourdissement le plus douloureux en cet homme svelte et souple dans les membres duquel dormait une force qui avait ses réveils, comme le lion. Avec son instinct et son amour du combat, il avait dû furieusement souffrir d'entendre passer les balles autour de lui sur les épaules de ses compagnons, et de n'en pouvoir cracher une seule à l'ennemi ; mais la marque distinctive du courage de Des Touches, c'était la patience de l'animal ou du sauvage sous la circonstance qui l'écrase. C'était un Indien que cet homme de Granville ! Il avait jusque-là, dans la marche et dans la nuit, souffert de ses chaînes en silence, mais depuis qu'il faisait jour et que nous n'avions plus l'ennemi aux talons, il devait avoir hâte d'être délivré du poids écrasant de ses fers. Tout à l'heure, il faudrait reprendre notre route, et lui, libre, serait un fier soldat de plus, si nous étions attaqués, d'aventure, dans notre retour à Touffedelys. Nous essayâmes donc de forcer et de rompre toute cette ferraille ; mais, n'ayant que nos couteaux de chasse et les chiens de nos carabines, une telle besogne menaçait d'être longue et peut-être impossible, quand un de ces hasards, comme il ne s'en rencontre qu'à la guerre, nous tira de l'embarras dans lequel nous nous trouvions alors. »

— « Ah ! c'est l'histoire de Couyart ! » — dit en se remuant voluptueusement dans sa bergère mademoiselle Sainte de Touffedelys, comme si on lui avait débouché sous le nez un flacon de l'odeur qu'elle eût préférée.

On voyait que cette histoire, dont l'héroïsme n'agitait pas beaucoup son cervelet, tombait enfin dans des proportions qui lui plaisaient. Tout est relatif dans ce monde. Le temps avait croisé le cygne des anciens jours d'une pauvre oie, qui n'eût pas sauvé le Capitole. Mademoiselle de Touffedelys s'était presque animée... Couyart était son horloger.

— « Il est venu encore ce matin remonter la pendule, » — dit profondément cette observatrice ineffable.

Elle portait un vieil et grand intérêt à ce Couyart, qui croyait aux revenants comme elle et qui l'entretenait perpétuellement, lorsqu'il venait remonter le Bacchus d'or moulu, de tous ceux qu'il voyait partout ; car cela lui était habituel, à ce brave homme. Il ne pouvait sortir même dans sa cour pour ce que vous savez, sans en voir ! C'était un homme timide, scrupuleux, au parler doux, qui parlait comme il marchait, dans des chaussons de ve-

lours de laine qu'il portait toujours, par respect pour le glacis du parquet des salons dont il remontait les pendules. Il était délicat et nerveux, blanc de visage comme une vieille femme, et, quoique chauve du front et du crâne, coiffé assez drôlement à la Titus d'un reste de cheveux sur l'occiput et sur les oreilles, qu'il poudrait par l'unique raison que c'était la mode des gens *comme il faut*, avant *cette malheureuse révolution*... Il avait, disait-il, toujours été *aristocrate*. Avec ses pratiques, — et c'était toute la noblesse de Valognes, — il était de cette timidité qui flatte les princes quand un homme ne sait plus trouver ses mots devant eux. Exquise flatterie ! Elle lui était naturelle.

Il *coupotait* ses phrases des *hem! hem!* de l'embarras, et les commençait par des *or donc* impossibles ; ce qui prouvait que les rouages de la mécanique ne donnent pas les habitudes du raisonnement. Lorsqu'il ne travaillait pas à ses montres, assis, debout, en marchant, il frottait éternellement, avec satisfaction, l'une contre l'autre, ses mollettes et pâlottes mains d'horloger, accoutumées à tenir des choses délicates et fragiles, et il faisait le bonheur des enfants de la rue Siquet et de la rue des Religieuses, quand, en revenant de l'école, ils se groupaient au vitrage de sa boutique pour le voir, devant son établi couvert d'un papier blanc et de verres à pattes sous lesquels il mettait les rouages de ses montres, absorbé tout entier dans sa loupe et cherchant ce qu'il appelait un *échappement*.

VIII

LE MOULIN BLEU

Mademoiselle de Percy passa naturellement par dessus la réflexion de l'ingénue mademoiselle Sainte de Touffedelys, et elle continua :

« Pendant que nous nous efforcions, baron, de délivrer Des Touches de ses chaînes, et je vous jure que cela nous parut un instant plus difficile que son enlèvement, nous vîmes poindre de loin un homme le long du chemin de halage. Saint-Germain, qui avait l'œil d'une vedette, l'avisa le premier qui s'en venait tranquillement de notre côté, et quand je dis tranquillement, je dis trop : il n'était déjà plus tranquille. Ce groupe d'hommes que nous formions de si bon matin, au bord de cette rivière qui ne

voyait pas d'ordinaire grand monde sur ses bords, ce groupe armé, dont le soleil qui se levait, en dissipant le brouillard, faisait étinceler les carabines, inquiétait cet homme aux pas circonspects et presque cauteleux ; car vous savez comme il marche, Sainte ? Je l'ai toujours vu le même, ce Couyart ! Il était là, au bord de cette rivière où je le voyais pour la première fois, comme ici, dans votre salon, quand il y vient pour la pendule. Oui ! notre groupe, dont il ne se rendait pas de loin très bien compte, l'inquiétait et le fit même se retourner, comme un chat prudent qui voit le danger et qui l'évite, et remonter le chemin de halage.

— « On ne s'en va pas comme cela, mon mignon, — dit Saint-« Germain, — quand on a le bonheur de rencontrer des *Chasseurs* « *du Roi* avant son déjeuner, et je te promets que tu n'iras dire « à personne ce matin que tu nous as vus ! »

« Et il arma sa carabine et il l'ajusta.

« Il allait lui mettre certainement une balle au beau milieu des deux épaules, quand La Varesnerie, qui travaillait à casser une vis, avec le dos de son couteau de chasse, dans un des ferrements de Des Touches, releva de ce couteau le canon de la carabine :

« — Laisse cette bécasse ! — lui dit-il. — Ce n'est pas un « espion. C'est Couyart, Couyart de Marchessieux, qui s'en « revient de Marchessieux à Coutances, où il est compagnon hor-« loger chez Le Calus, sur la place de la Cathédrale, vis-à-vis de « l'hôtel de *Crux*. Je le connais, c'est un royaliste. Il m'a bien « des fois remonté ma montre de chasse. Il arrive comme la « marée en carême ! C'est peut-être Dieu qui nous l'envoie ; car « un ouvrier horloger doit toujours avoir quelque outil ou quel-« que ressort de montre dans sa poche, et il va probablement « nous donner le coup de main dont nous avons besoin dans l'en-« diablée besogne de cette ferraille. »

« Et comme il voyait que l'homme, craignant quelque encombre, s'était retourné, il éleva la voix et courut à lui :

« — Hé ! Couyart, — fit-il, — hé ! hé ! Couyart ! Ce sont des amis ! »

« L'horloger s'arrêta ; et, deux secondes après, nous le vîmes, chapeau bas, devant La Varesnerie, qui l'amena à nous, toujours chapeau bas. »

« Il n'était pas encore très rassuré ; mais quand son petit œil d'oiseau pris, que l'on tient dans sa main, eut fait circulairement le tour de notre groupe :

« — Eh! mon Dieu! — dit-il, — c'est donc vous aussi, mon-
« sieur de Beaumont? et vous aussi, monsieur Lottin de La Bo-
« chonnière (qui, de vrai, s'appelait Lottin)? et c'est vous aussi,
« monsieur Desfontaines? Or donc, j'ai bien l'honneur de vous
« présenter mes très humbles civilités et respects, et je vous prie
« de croire, *or donc*, que je... hem! ne pensais du tout pas...
« hem! hem! à vous rencontrer de si bon matin.

« — Oui! c'est un peu jour pour nous, qui sommes les cheva-
« liers de la Belle-Etoile, — dit La Varesnerie, — mais avant
« tout, le service du Roi! C'est le service du Roi qui nous a fait
« passer la nuit à Coutances, et voilà pourquoi nous ne sommes
« pas encore rentrés quand le soleil qui se lève marque l'heure
« de notre couvre-feu, à nous. Vous êtes un bon royaliste, Couyart,
« et vous apprendrez avec plaisir que nous avons fait de la beso-
« gne cette nuit à Coutances; mais, mon brave Couyart, nous
« avons besoin de vous, ce matin, pour l'achever.

« — De moi, monsieur? — fit l'horloger, cette créature de
« douceur et de paix, qui se voyait au milieu de nous tous,
« appuyés sur des carabines. — Je ne vois pas, hem! très bien,
« hem! hem! comme je... pourrais... Est-ce pour l'heure? — fit-
« il en se ravisant. — Or donc, j'ai l'heure, — et il lança la plai-
« santerie inféodée à l'horlogerie depuis la fabrication de la pre-
« mière horloge : — Je règle le soleil.

« — Tenez! Couyart, — dit La Varesnerie; — écartez-vous un
« peu, messieurs! — car nous lui cachions le bateau à tangue et
« Des Touches. Et il montra alors à l'horloger ébahi, dont les
« yeux devinrent ronds ainsi que sa bouche, le chevalier comme
« emmailloté dans ses fers. — Tenez! voilà notre besogne et la
« vôtre. Vous devez certainement avoir des outils de votre état
« sur vous, quelque lime ou un ressort de montre, ce qui vaudrait
« encore mieux. Eh bien, mon fils, limez-nous toute cette enragée
« ferraille-là, et vous pourrez vous vanter, quand le Roi re-
« viendra, d'avoir été l'un des libérateurs de Des Touches! »

« Et voilà, baron, comme il le fut, à sa manière, ce Couyart, comme nous, nous l'avions été à la nôtre! La Varesnerie avait prévu juste. Couyart, il nous le dit, avait toujours un tas d'outils dans ses poches.

« — Travaillez donc, mon brave garçon, — fit La Varesnerie,
« — et soyez tranquille; je vous jure par Dieu et par tous les
« saints du calendrier que personne ne vous donnera de distrac-

« tions pendant que vous travaillerez ! Vous ne serez pas inter-
« rompu, allez ! Ceci nous regarde, de vous préserver des im-
« portuns. »

« Et nous battîmes un peu l'estrade autour de lui pendant qu'il travaillait. Ce travail, que nous n'aurions jamais pu faire sans lui, dura une moitié de journée. Jamais montre ou horloge, prétendit-il, ne lui avait donné plus de tablature et de *tintoin* que ces maudites chaînes, mais il y mit la patience d'un homme patient, qui m'étonne toujours beaucoup, moi, et il y ajouta celle d'un horloger, qui m'est, pour celle-là, tout à fait incompréhensible ! Ce fut dur, mais il y parvint. Il s'en tira à son honneur. Mais la peine que cela lui coûta marqua tellement dans sa vie, à ce pauvre Couyart, que depuis ce temps-là, quand il voulait parler ou d'un raccommodage compliqué dans ses horlogeries, ou de quelque chose prodigieusement difficile en soi, il disait invariablement toujours : « C'est difficile, ça, comme de *scier les fers de Des Touches !*

« Tout cela est à présent bien loin de nous, monsieur de Fierdrap, et le temps, qui a mis son éteignoir sur nos jeunesses, a si bien éteint l'éclat que nous avons eu et le bruit que nous avons fait dans les jours lointains d'autrefois, que cette locution de Couyart : *difficile comme de scier les fers de Des Touches* », cette locution qui passe pour un tic de langage du pauvre homme, personne ne sait plus ce qu'elle veut dire ; mais nous trois, Ursule, Sainte et moi, nous le savons ! »

Ce n'était pas la première fois qu'une note mélancolique vibrait dans l'histoire de cette noble vieille fille, d'ordinaire si peu mélancolique ; mais ce n'était là jamais qu'une note qui passait vite dans ce récit, animé par la gaieté d'un cœur si vaillant.

« Quant au chevalier Des Touches, — reprit-elle après le temps d'étouffer seulement un soupir, — dès qu'il fut rentré dans sa liberté et dans sa force, il nous remercia avec courtoisie. Il nous serra la main à tous. Quand il prit la mienne, comme à l'un des Douze, il me reconnut sous ces habits d'homme que j'avais déjà portés dans d'autres circonstances, mais sous lesquels il ne m'avait pas vue encore. Il ne s'en étonna pas. Qui s'étonnait de quelque chose dans ce temps ? Il savait que j'aimais les fusils plus que les fuseaux. Et quelle meilleure occasion pour satisfaire ce goût-là que la nécessité de vivre de cette vie armée de partisans, qui était alors notre vie ?

« — Messieurs, nous dit-il, le Roi vous doit un serviteur qui « va recommencer son service. Ce soir, j'aurai repris la mer. Le « soleil va bientôt décliner; mais il est trop haut encore pour « que nous puissions nous montrer sur les chemins, réunis et en « armes. Il faut nous égailler. Seulement, dans deux heures, « nous pouvons nous rejoindre à ce moulin à vent qui est ici à « votre droite, sur une hauteur, et qui la couronne, et je vous y « donne rendez-vous.

« — C'est le *Moulin bleu*, — dit La Varesnerie.

« — Bleu, en effet, — reprit sombrement Des Touches; « car c'est dans ce moulin-là, messieurs, que les Bleus m'ont « pris par trahison et vous ont donné la peine de me reprendre. « J'ai juré dans mon cœur que je leur payerai, argent comp- « tant, cette peine qu'ils vous ont donnée. J'ai juré — fit-il d'une « voix éclatante comme un cuivre — que je vengerai la mort de « *M. Jacques*. Vous verrez si je tiendrai mon serment! Avant « que ce soleil, qui dit trois heures d'après-midi, ait disparu « sous l'horizon, et moi dans la brume des côtes d'Angleterre, je « vous donne ma parole de Chouan que le *Moulin bleu* sera de- « venu le *Moulin rouge*, et que, dans la mémoire des gens de « ces parages, il ne portera plus d'autre nom! »

« Je le regardais pendant qu'il parlait, et jamais, avec sa taille étreinte dans la ceinture de sa jaquette de pilote, il n'avait été plus l'homme de son nom de guerre, *la Guêpe;* la guêpe qui tirait son dard et qui veut du sang! Il me rappelait aussi ces lions *passant* de blason, au râble étroit et nerveux comme celui des plus fines panthères, et onglé, à ce qu'il semble, pour tout déchirer. Sa figure de femme, que je n'aimais pas, mais que je ne pouvais m'empêcher de trouver belle, respirait, soufflait, aspirait avec une telle férocité la vengeance qu'elle était cent fois plus terrible que si elle avait été de la plus crâne virilité.

« Tous les Douze, nous tombâmes sous l'action de ce visage de Némésis. Mais La Varesnerie eut probablement la prévision de quelque chose d'épouvantable, qui devait amener d'abominables représailles et noircir un peu davantage la noire réputation des Chouans, qui l'était bien assez comme cela.

« — Et si nous n'allions pas à votre rendez-vous, monsieur? « demanda La Varesnerie, — qu'en arriverait-il?

« — Rien, monsieur! — fit fièrement Des Touches, et dans le « gonflement de ses narines je vis passer comme le vent de

« l'épée. — Je vous voulais pour témoins d'une justice, mais « je n'ai besoin de personne pour faire moi-même ce que j'ai « résolu.

« La Varesnerie réfléchit un instant. Il y avait du chef dans cette tête de La Varesnerie. Il était jeune. Quelque temps après cette époque, M de Frotté le nomma major.

« — Seul contre plusieurs peut-être, murmure-t-il. — Non ! « monsieur, nous vous avons sauvé et nous vous devons au Roi. « Nous irons tous, n'est-ce pas, messieurs ?

« Nous en convînmes, baron, et nous nous quittâmes, en prenant des sentiers différents. Je m'en allai, moi, avec ce Juste Le Breton, que vous avez appelé mon favori, mon frère. Vous avez raison ; il l'était, et je n'ai pas besoin d'ajouter le *honni soit qui mal y pense!* car avec les grâces de ma personne, qui pouvait mal penser de moi ? Juste me disait en marchant :

« — Que va-t-il faire, le chevalier Des Touches ? Il a les ou- « trages de deux emprisonnements accumulés sur un cœur dia- « blement altier. »

« Juste, comme moi, s'intéressait à Des Touches parce qu'il ne voyait en lui que ce que j'y voyais uniquement : l'homme de guerre, indifférent à tout ce qui n'était pas la guerre et ses farouches ambitions !

« — Ils l'ont pris par trahison, — continuait Juste. — Il a été « livré aux Bleus ; mais quand ? et comment ? et à quel moment ? « Car Des Touches, c'est la vigilance et c'est l'insomnie ! »

« Nous étions si préoccupés de ce qui allait suivre, que nous remontâmes, sans nous apercevoir de la longueur du chemin, les pentes de la hauteur où se trouvait perché le *Moulin bleu*, comme on l'appelait dans le pays. En proie au magnétisme de la curiosité, de l'idée fixe, du lieu qu'on n'a pas vu et qu'on veut voir, attirés par ce lieu, presque aspirés, comme un enfant qui tombe dans la vague du bord est aspiré par la mer, nous arrivâmes les premiers au lieu du rendez-vous, et nous nous tînmes à quelque distance du moulin à vent en question, attendant nos compagnons, et, probablement avant eux, Des Touches.

« C'était un endroit bien tranquille. Sa hauteur était le résultat d'un mouvement de terrain très doux, mais très continu, qui, par conséquent, ne semblait rien pour les pieds une fois qu'on l'avait atteinte, mais qui était beaucoup pour les yeux, quand, en se retournant, on regardait derrière soi la route par

laquelle on était venu. La surface de toute cette hauteur était revêtue d'une herbe courte, mais assez verte. Il y paissait chichement deux ou trois brebis. Il n'y avait là ni un arbre, ni un arbuste, ni une haie, ni un fossé, ni une butte, ni quoi que ce soit qui pût faire obstacle au vent, qui était le roi là, qui jouait là parfaitement à son aise et faisait tourner son moulin avec un mouvement d'une lenteur silencieuse. Rien ne craquait ni ne grinçait dans ce moulin aux vastes ailes, dont les toiles tendues palpitaient parfois à certains souffles plus forts, comme des voiles de navire! C'était donc là le *Moulin bleu*. Pourquoi l'appelait-on bleu?... Était-ce parce que la porte, les volets, la roue qui fait tourner le toit, et jusqu'à la girouette, tout était de ce bleu qu'on a nommé longtemps *bleu de perruquier*, par la raison que les perruquiers, depuis saint Louis, dit-on, en badigeonnaient leurs boutiques?

« Tout ce qui n'était pas la muraille du moulin et ses ailes était de ce bleu pimpant et joyeux qui paraissait plus clair dans le bleu plus foncé du ciel et dans cette chaude lumière que lui envoyait un soleil de cinq heures du soir, qui ne le dorait pas encore. Pourquoi tout ce bleu inconnu aux moulins de la Normandie? Était-ce pour justifier le jeu de mots, recherché de tous les populaires? C'était le Moulin bleu, c'est-à-dire le moulin qui n'était pas blanc! Le moulin *patriote!* La porte coupée faisait en même temps porte et fenêtre, et la partie qui faisait fenêtre était ouverte. Du reste, personne : ni meunier, ni meunière : rien que le moulin dans son large tournoiement solitaire, dont la rotation semblait s'accomplir au fond d'un sac d'ouate, tant elle glissait dans le silence! et dont les ailes, courant comme les heures, les unes après les autres, dans ce tournoiement placide et mesuré, ne tremblaient même pas!

« Ce ne fut pas long, ce silence... Un *pizzicato* de violon s'entendit et passa par la porte à moitié ouverte. Maigre et aigre, c'était une chanterelle qui s'éveillait sous une main qui dormait encore..., une main de meunier qui a de la farine de son moulin dans les oreilles, et qui pour cela ne s'entend pas!

« — Quel bon air a ce moulin de la trahison! — dit Juste. — « Je ne suis pas surpris que Des Touches lui-même s'y soit « trompé! »

« Cependant, le *pizzicato* continuait incertain, vague, endormi, et perceptible seulement à cause du profond silence de cette

après-midi d'été et de ce moulin, qui semblait tourner dans le vide ! Il y avait vraiment de quoi vous faire partager cette sensation de somnolence dans laquelle évidemment se trouvait plongé ce meunier invisible, qui rêvait de jouer plutôt qu'il ne jouait.

« C'est à ce moment d'une sensation unique pour moi, M. de Fierdrap, quand je pense à ce qui l'a suivi, que Des Touches, que nous attendions avec impatience, parut seul sur la piètre pelouse de cette hauteur. Il devançait les dix autres des Douze, mais il vit que nous étions là, Juste Le Breton et moi. Il nous fit le signe du silence. Il était sans armes et il avait les mains vides. Depuis que nous l'avions quitté, il n'avait pas arraché dans une haie de quoi se faire seulement un bâton !

« Il ouvrit la porte au loquet du moulin et entra... Nous n'entendîmes plus le *pizzicato*... cela s'arrêtant comme une montre qui faisait, il n'y a qu'une minute, *tac*, *tac*, et qui ne va plus... »

« — Eh bien, ni toi non plus ! — dit l'abbé à sa sœur, qui s'était arrêtée, humant l'impression qu'elle produisait ; car elle voyait bien qu'elle en produisait une sur M. de Fierdrap et sur son frère. — Va donc ! ma sœur. Va donc ! et ne nous brûle pas à petit feu. »

« — Ce sont nos amis, » — fit Juste Le Breton, qui les vit venir, — reprit-elle, — à cet instant que je puis appeler suprême à présent, mais qui n'était alors rempli que d'une anxiété sans nom.

« Quand ils arrivèrent sur la hauteur et qu'il nous aperçurent :

« — Nous venons au rendez-vous, — dit La Varesnerie. — Où est le chevalier ?

« — Le voici ! » — lui répondis-je, attendu que depuis qu'il était dans le moulin, mes yeux n'avaient cessé de rester braqués sur la porte laissée ouverte derrière lui.

« Il en sortait. Mais pouvait-on dire qu'il était avec quelqu'un ? Il tenait par le cou, dans ses deux mains dont il lui faisait une cravate, le meunier du Moulin bleu, grand et pansu, et qu'il traînait ainsi après lui, dans la poussière.

« — Diable ! — fit Desfontaines (toujours Vinel-Aunis) ; — le « moulin n'est plus bleu tout seul, c'est aussi le meunier ! »

« Quand Des Touches parut sur le seuil du moulin silencieux, d'où personne ne sortit que lui et ce meunier, qui ne semblait

pas peser aux mains qui l'agrafaient, nous crûmes que c'était fini... qu'il l'avait tué... et c'était déjà assez tragique, n'est-ce pas, baron ? Mais, bah ! nous allions avoir tout à l'heure un bien autre tragique sous les yeux !

« Le meunier s'était évanoui sous les serres de Des Touches. Son sang, — c'était comme un tonneau plein jusqu'à la bonde que cet homme apoplectique, — son sang l'étouffait, mais il vivait sans connaissance, et le chevalier Des Touches, qui connaissait la proportion de la force de son effort à la force de son ennemi, le chevalier Des Touches savait que cet homme immobile vivait...

« — Messieurs, — dit-il, — c'est le traître, c'est le Judas qui « m'a livré aux Bleus ! Tout ce qui a été massacré à Avranches, « Vinel-Aunis probablement tué, *M. Jacques* frappé cette nuit et « enterré par vous ce matin, et quinze jours où ils m'ont fait « boire l'outrage comme l'eau et dévorer comme du pain les plus « infâmes traitements, tout cela doit être mis au compte de cet « homme que voilà, et dont le supplice m'appartient... »

« Nous écoutions, croyant qu'il allait faire appel à nos carabines, mais il tenait toujours dans ses mains fermées le cou de cet homme, dont le corps pendait sur le sol et dont il avait la tête énorme appuyée sur sa cuisse, comme si c'eût été un tambour.

« — Messieurs, — reprit-il ; il avait peut-être, avec la lucidité « du sang-froid qu'il gardait au milieu de tout cela, vu quelques- « unes de nos mains se crisper sur le canon des carabines, — « gardez votre poudre pour des soldats... Souvenez-vous, mon- « sieur de La Varesnerie, que je n'ai voulu les Douze de la Dé- « livrance que pour être les témoins de la Justice ! Moi seul, je « me charge du châtiment... Pierre le Grand, qui me valait bien, « que je sache, a été souvent, dans sa vie, à la même minute, le « juge et le bourreau. »

« Nul de nous, qui l'entendions et qui le regardions, ne comprenions ce qu'il voulait faire ; mais pour tenter seulement de faire ce à quoi il pensait, il fallait être un miracle de force... Il fallait être ce qu'il était !... Il resta, d'une main tenant cette tête de taureau du meunier, et il la plaça entre ses deux genoux, en montant brutalement à cheval sur sa nuque... Nous crûmes qu'il allait la luxer. Mais ce n'était pas cela encore, monsieur de Fierdrap ! Ce meunier avait une ceinture, une de ces ceintures comme

en portent encore les paysans de Normandie, tricots flexibles et forts qui soutiennent les reins de ces hommes de peine, et nous dîmes : « Il va l'étrangler ! » en lui voyant dénouer cette ceinture de son autre main. Mais à chaque geste, nous nous trompions !

« Non ! ce fut quelque chose d'inattendu et de stupéfiant. Il prit, ayant l'homme entre les genoux, une des ailes du moulin qui passait et il l'arrêta net dans son passage ! Ce fut si magnifique de force que nous nous écriâmes...

« Il tenait toujours son aile avec ses deux mains.

« — On vous cite M. Juste Le Breton, — lui dit-il, — comme « un des plus forts poignets de tout le Cotentin. Eh bien, se- « riez-vous homme à me tenir une seule minute cette aile de « moulin que je viens d'arrêter ?... »

« Juste ne résista pas. Des Touches le saisissait par son amour, son idolâtrie de sa force, par cet enivrement de la Force dont il a été puni plus tard, en tombant sous une blessure de rien... Juste prit avec orgueil l'aile du moulin des mains du chevalier, et, sous le coup de cette rivalité qui décuple les forces humaines, il la contint. Il la contint pendant le temps que Des Touches lia avec sa ceinture le meunier, qu'il avait couché sur toute la longueur de cette aile, laquelle, dès qu'elle ne fut plus contenue, reprit son grand mouvement, mesuré et silencieux.

« Ah ! c'était là un carcan étrange, n'est-il pas vrai, baron ? une exposition comme on n'en avait jamais vu, que cet homme lié sur son aile de moulin, qui tournait toujours ! Le mouvement, l'air qu'il coupait en décrivant ainsi dans les airs le grand orbe de cette aile, qui l'y faisait monter tout à coup pour en redescendre, et en redescendre pour y monter encore, le firent revenir à lui. Il rouvrit les yeux. Le sang, qui menaçait de lui faire éclater la face comme le vin trop violent fait éclater le muid, lui retomba le long de son corps et il pâlit... Des Touches eut un mot de marin.

« — C'est le mal de mer qui commence, » fit-il cruellement.

« Le meunier, qui avait d'abord ouvert les yeux, les referma comme s'il eût voulu se soustraire à l'horrible sensation de cet abîme d'air qu'il redescendait sur l'aile, l'implacable aile de ce moulin, remontant éternellement pour redescendre, et redescendant pour remonter... Le soleil, qui brillait en face, dut mêler la férocité de son éblouissement à la torture de cet étrange suppli-

cié, qui allait ainsi par les airs ! Le malheureux avait commencé par crier comme une orfraie qu'on égorge, quand il avait repris connaissance ; mais bientôt, il ne cria plus... Il perdit l'énergie même du cri... l'énergie du lâche ! et il s'affaissa sur cette toile blanche de l'aile du moulin, comme sur un grabat d'agonie. Je crois vraiment que ce qu'il souffrait était inexprimable... Il suait de grosses gouttes, que l'on voyait d'en bas reluire au soleil sur ses tempes... Ces messieurs regardaient, les yeux secs, la lèvre contractée, impassibles. Mais moi, monsieur de Fierdrap (et, mordieu ! c'était pour la première fois de ma vie !), je sentais que je n'étais pas tout à fait aussi homme que je le croyais. Ce qu'il y avait de femme caché en moi s'émut, et je ne pus m'empêcher de dire à ce terrible vengeur de chevalier Des Touches :

« — Pour Dieu ! chevalier, abrégez un pareil supplice. »

« Et je lui tendis ma carabine, à lui qui était désarmé.

« — Pour Dieu donc et pour vous, mademoiselle ! — répondit-« il. — Vous avez fait assez cette nuit même, pour que je ne « puisse vous rien refuser. »

« Et, se plaçant bien en face, à trente pas, avec l'adresse d'un homme qui tuait au vol les hirondelles de mer dans un canot que la vague balançait comme une escarpolette, il tira son coup de carabine si juste, quand l'aile du moulin passa devant lui, que l'homme étendu sur cette cible mobile fut percé d'outre en outre, dans la poitrine.

« Le sang ruissela sur la blanche aile qu'il empourpra, et un jet furieux qui jaillit, comme l'eau d'une pompe, de ce corps puissamment sanguin, tacha la muraille d'une plaque rouge. Il n'avait pas menti, le chevalier Des Touches ! Il venait de changer ce riant et calme *Moulin bleu* en un effrayant moulin rouge. S'il existe encore, ce moulin, qui fut le théâtre du supplice d'un traître dont la trahison dut avoir des détails que nous n'avons jamais sus, mais bien horribles, pour rendre un homme si implacable, on doit l'appeler encore le *Moulin du Sang*... On ne sait plus probablement la main qui l'a versé ; on ne sait plus pourquoi il fut versé, ce sang qui tache ce mur sinistre ; mais il doit y être visible toujours, et il parlera encore longtemps, dans un vague terrible, d'une chose affreuse qui se sera passée là, quand il n'y aura plus personne de vivant pour la raconter ! »

— « C'était décidément un rude homme que la *belle Hélène !* » — fit pensivement l'abbé.

« Le rude homme, mon frère, n'était pas encore apaisé après cette vengeance et ce supplice, — continua mademoiselle de Percy. Nous crûmes qu'il l'était... Il nous détrompa quelques instants après. Nous quittâmes ensemble cette hauteur pour retourner, les uns à Touffedelys, les autres où ils voudraient, puisque nous avions réussi dans notre seconde expédition. C'étaient les derniers pas que nous faisions en troupe. Comme l'avait dit cet exact chevalier Des Touches, le soleil n'était pas encore tombé sous l'horizon. Déjà loin sur les routes d'en bas, moi qui marchais à côté de Juste Le Breton, je me retournai et jetai un dernier regard sur la hauteur abandonnée... Le soleil, qui rougissait comme s'il eût été humilié de se baisser vers la terre, envoyait comme un regard de sang à ce moulin de sang... Le vent qui venait de la mer, de cette mer qu'allait tout à l'heure reprendre Des Touches, faisait tourner plus vite dans le lointain les ailes de ce moulin à vent qui roulait dans l'air assombri son cadavre, quand je crus voir, de son toit pointu, se lever des colonnettes de fumée. Je le dis dans les rangs.

« — Il n'y a que le feu qui purifie ! » dit Des Touches.

« Et il nous apprit qu'il avait mis le feu dans l'intérieur du moulin, et le Chouan qui ne défaillait jamais en lui, ajouta avec le joyeux accent de la guerre :

« — Ce sera de la farine de moins pour le dîner des patriotes ! »

« Le feu avait couvé depuis que nous étions partis, et quand la flamme s'élança de l'amoncellement de fumée qui s'était fait tout à coup sur la hauteur et qui l'avait cachée :

« — On allume des cierges pour les morts, — dit Des Touches ; — voici le mien pour *M. Jacques !* Cette nuit, dans les brumes de la Manche, j'aimerai à en suivre longtemps la lueur. »

J. Barbey d'Aurevilly.

(*A suivre*).

L'ÉLÉPHANT ET LA BALEINE [1]

Les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Saint-James venant à s'entendre sur la question afghane-indienne, c'est l'ouverture de débouchés nouveaux à l'industrie, aux produits européens. Ce sont de nouvelles communications ouvertes entre l'Europe et l'Asie par le chemin de fer Transcaspien anglo-russe ; des régions jusqu'alors livrées à l'anarchie et au désordre sont pacifiées ; des peuplades abandonnées à elles-mêmes ne vivant que de rapines, se déchirant entre elles parce qu'aucune d'elles ne peut imposer son autorité, civilisées, seront l'objet d'un partage entre ces deux puissances (2).

Peu soucieux des inquiétudes anglaises plus factices que réelles, les Russes n'ont pas cessé de poursuivre leur marche en avant. Aussi habiles que leurs diplomates, les généraux russes ont su tirer parti de cet état d'esprit de l'Angleterre. En 1881, le même général Skobelew, l'interlocuteur de Marvin, écrivait ce qui suit :

> Nous sommes persuadés que le véritable moyen d'obtenir la partie nord du Bosphore est de menacer la domination anglaise aux Indes.
>
> Si, en 1853, nous avions occupé les positions dont nous nous sommes emparés seulement en 1874, la guerre de Crimée n'aurait pas eu lieu.
>
> Si, en 1878, nous n'avions pas été aussi forts dans le Turkestan, l'Angleterre n'aurait pas assisté, les bras croisés, à notre dernière lutte avec la Turquie.

Le général Skobelew émettait la même idée d'une manière plus ferme encore dans une lettre dont nous extrayons le passage que voici :

(1) Voir le numéro du 25 juillet 1889.

(2) Mackensie-Wallace. *La Russie et les Russes*, tome II.

La Russie a jusqu'ici rencontré sur sa route un compétiteur dangereux et puissant dans l'Angleterre... Nous ne pouvons l'atteindre qu'en la frappant au cœur, c'est-à-dire dans l'Inde... Nous occupons réellement une position menaçante à la frontière de l'Afghanistan. Les Anglais sont un peuple pratique. Quand ils verront que nous sommes décidés à leur tenir tête et à ne pas nous laisser effrayer par leurs menaces, ils arriveront bientôt à une entente. La possibilité d'une invasion aux Indes est une source d'anxiété pour l'Angleterre, et avec raison; car ce serait un coup mortel porté à l'influence britannique.

Quelle est, abstraction faite des projets hostiles ou non de la Russie, vis-à-vis de l'Inde anglaise, la situation *militaire* actuelle résultant de la construction du Transcaspien ?

Un des jeunes officiers supérieurs distingués de notre armée, M. le commandant de Beylié, breveté d'état-major, a visité l'Inde anglaise en 1884, et le Turkestan russe et la province Transcaspienne en 1888. Il a pu se faire, sur place, une opinion très réfléchie de la situation exacte des deux partis. Dans une brochure fort intéressante et très étudiée parue à son retour, sous ce titre : *L'Inde sera-t-elle Russe ou Anglaise?* mon excellent ami de Beylié a serré de près la question qui nous occupe. Ses conclusions, dans le cas d'une guerre anglo-russe, sont même si exactement les nôtres que nous sommes heureux de les reproduire ici (1) :

1° Une armée de 10,000 à 12,000 hommes pourrait occuper Hérat aussi, mais après la déclaration de guerre. Cette armée resterait quelque temps isolée. Elle serait soutenue par plusieurs milliers de Tekkés et peut-être par les troupes régulières persanes, qui valent peu de chose ;

2° L'envoi à Hérat d'une armée de 60,000 hommes et la constitution sur ce point d'une base d'opérations contre l'Angleterre sont liés, d'une manière absolue, à la construction d'un chemin de fer de Kizil-Arvat à Sarakhs, et, plus pratiquement, à Hérat. Nous assisterons donc quelque jour à deux opérations distinctes. A la suite d'un démêlé avec la ville de Hérat, ce point sera occupé brusquement par des troupes russes dont les avant-postes ne sont plus qu'à quelques jours de marche. L'effectif de ces troupes russes peut être minime. Les Anglais ne pourront absolument pas s'opposer à ce mouvement à cause de leur éloignement. Il est du reste probable qu'ils auront, à cet instant précis, des occupations ailleurs (2).

(1) Dans sa brochure écrite en 1884, le commandant de Beylié étudiait les deux cas : 1° avant l'achèvement du Transcaspien (la guerre éclatant en 1881) ; 2° après l'achèvement du Transcaspien vers Sarakhs. C'est ce dernier cas que nous étudions.

(2) Les travaux de fortifications d'Hérat et de Balkh ont été poussés très activement en 1886. Trois à quatre mille hommes y étaient employés sous la direction d'officiers et d'ingénieurs anglais envoyés de Calcutta. Outre ces

Deux ou trois ans après cet événement, une route carrossable, ou mieux encore une voie ferrée reliera Hérat à la Caspienne. Alors, mais seulement alors, les Russes, en possession d'une base solide de concentration, pourront marcher en avant et gagner avec 60,000 hommes de troupes régulières (au plus), et 200,000 Turkomans et Afghans, la base ou le relai suivant, c'est-à-dire la ligne Kandahar-Kaboul. Sur cette dernière ligne, l'Angleterre est en état de faire une résistance sérieuse. Puis l'Indus sera franchi, et tout sera fini.

Outre les raisons purement militaires que nous venons d'exposer, il est d'autres motifs d'ordre moral qui préoccupent dans l'Inde le cabinet britannique d'une manière plus immédiate.

Pourquoi les Anglais mettent-ils si peu d'enthousiasme à accepter les avances du général Annenkow qui les presse, au nom des intérêts supérieurs de la civilisation, d'unir leurs efforts à ceux de la Russie ?

Les Anglais, insulaires dans l'Inde derrière les hautes chaînes de montagnes qui environnent la Péninsule comme dans leur île, répugnent à l'idée de raccorder en Afghanistan le réseau indien au réseau russe, à l'aide du chemin de fer transcaspien et de la ligne de Sibi prolongée. C'est pourtant une grande et noble entreprise.

Ils veulent rester chez eux dans l'Inde, ne voyant pas plus de nécessité à la pénétration d'une ligne ferrée dans l'Inde, par une brèche de l'Hindo-Koosch ou du Paropamisus, qu'au tunnel à travers la Manche entre l'Angleterre et le continent.

Les hommes d'État britanniques ne craignent pas d'avouer que ces relations permanentes ne pourraient être que désagréables (*unpalatable*) à l'Angleterre. Le gouvernement de la reine était résolu à s'y opposer de toutes ses forces. Il a fort mal accueilli les ouvertures de M. de Lesseps qui, en 1873, voulait construire le chemin de fer Central-Asiatique entre l'Inde et la Russie d'Asie.

Les Anglais ont-ils raison ? Dans quelle mesure une pareille

fortifications, on a construit une large chaussée pour relier les deux villes, chaussée qui passera par Meimené, que l'on a aussi l'intention de fortifier. Le gouvernement a acheté les maisons de campagne qui se trouvent au nord et à l'est d'Hérat et qui seront rasées pour permettre l'établissement d'un vaste glacis que les Anglais ont promis de construire. A Balkh, on creuse un canal qui amènera l'eau de l'Amou-Daria dans les fossés qui entourent la ville.

éventualité est-elle redoutable pour l'Angleterre, dangereuse pour la sécurité de son empire des Indes ?

Ici éclate le fort et le faible de cette puissance extraordinaire de la nation anglaise aux Indes, qu'un choc violent peut ébranler.

L'Angleterre a dû sa force à son privilège de nation insulaire : immunité vraiment précieuse, consacrée par dix siècles d'histoire, et qui a frappé ce peuple d'une manière indélébile et lui a donné certains avantages, résultant de sa situation exceptionnelle.

L'intérêt de l'Angleterre, quel que soit le parti au pouvoir, est de conserver cette situation unique de puissance insulaire, qui fait d'elle, à une infinité de points de vue, une sorte de Chine Occidentale, et lui permet de vivre comme elle l'entend, repliée sur elle-même.

Par la prise de contact avec une puissance européenne, commencerait pour l'Angleterre une ère sinon de difficultés insurmontables, tout au moins de préoccupations et de soucis inconnus contre lesquels protestent tous les instincts et toute la personne de l'Anglais : le service obligatoire, l'impôt du sang, les gros effectifs, les gros budgets, les grands travaux de défense, bref toutes ces charges résultant des frontières et *des idées qui les traversent ;* auxquelles sont assujetties depuis tant d'années les autres nations européennes — qui cependant n'ont pas à défendre contre les convoitises d'un puissant voisin un empire de deux cent cinquante millions d'âmes.

Pour ces motifs, la prise de contact avec la Russie en Afghanistan, fût-ce même par une simple ligne de chemin de fer, est redoutée par le cabinet de Saint-James, qui craint même le « tuyau de pipe » à travers la Manche, pour employer l'expression pittoresque de M. de Lesseps.

Mais cette crainte est-elle réellement justifiée ? Nous ne le croyons pas... L'influence qui domine en Afghanistan n'est pas une influence russe. Les ingénieurs qui ont fortifié Hérat et l'ont si abondamment pourvue de matériel et de munitions de guerre, sont-ils en effet des ingénieurs russes ? Sont-ce des officiers de cosaques, les résidents politiques ou simplement les militaires en mission qui sillonnent les diverses provinces de l'Emirat de Kaboul, développant partout les moyens de défense, armant les populations de fusils à tir rapide et apprenant aux Afghans la tactique européenne ? Les proclamations enflammées adressées à diverses reprises par l'Emir de Kaboul aux populations sou-

mises à son autorité n'ont pas été dictées à Saint-Pétersbourg, mais bien à Calcutta ou à Londres.

L'invasion de l'Inde par les Russes n'est donc pas — pour qui examine avec sang-froid la question — ce que les Anglais redoutent le plus... Les Russes d'ailleurs s'en défendent. Pourquoi suspecter leur loyauté? J'estime qu'il faut les croire. En outre, si séduisante que puisse être cette magnifique entreprise, la conquête de l'immense péninsule indienne pourrait entraîner la Russie dans d'inextricables difficultés. Elle serait le départ d'une série d'aventures, dont il serait téméraire de préjuger les conséquences. Notre siècle ne les verra pas.

A notre avis, la Russie ne rêve pas — quant à présent — la conquête des Indes. Mais, subissant la loi naturelle de son développement économique, elle ne peut se contenter des territoires qu'elle occupe actuellement en Asie. Elle doit se développer vers la mer. De même que Saint-Pétersbourg a été « une fenêtre ouverte sur l'Europe, » la Russie a besoin « d'une fenêtre ouverte sur la mer des Indes. » Son but est d'arriver un jour — à travers la Perse — vers Bassora et Bender-Abbassi.

A l'heure actuelle, Sa Majesté le Shah est un instrument docile entre les mains de la Russie; un vassal obéissant du Tzar qui a placé et maintenu sur le trône ce souverain, répondant de la sorte à la sujétion anglaise de l'Emir Abdurrahman et à son entrevue à Rawal-Pindi avec le vice-roi des Indes. On ignore généralement que la Russie entretient depuis plusieurs années une brigade cosaque composée de quatre régiments et trois batteries d'artillerie à cheval qui sont en permanence à Téhéran. Le commandant des cosaques était l'année dernière M. le colonel Karavaïew. Le chef de l'artillerie était un officier de l'artillerie à cheval de la garde, devenu cosaque pour la circonstance, M. Blüme, qui est le cousin de Lady Dufferin et dont la sœur a épousé le marquis Simonetti de Rome, chef de la maison de Brazza. Sans exagérer les faits, ce point de départ d'une occupation militaire ne peut-il être considéré comme la marque d'une suzeraineté analogue à celle de Bokhara?

A la mort du Shah actuel, verrons-nous se renouveler les faits qui ont marqué l'avènement de Saïd-Abdul-Akkad, émir de Bokhara? Un résident russe, avec les pouvoirs les plus étendus, analogues à ceux de M. Tcharikow, remplacera-t-il à Téhéran,

près le successeur de Nasser-Eddin, l'ambassadeur que la Russie y entretient, ainsi que les autres puissances européennes ?

Que dirait l'Angleterre ? Ferait-elle pour cette raison la guerre à la Russie ?

L'Europe même, en présence d'un tel événement, protesterait-elle ? La Perse est bien excentrique par rapport au rayon d'action des puissances ? Et si, au lieu d'un gouvernement faible, appauvri, ne donnant ni sécurité ni richesse, la Russie apportait avec elle les progrès qu'elle a réalisés en Asie Centrale, n'y aurait-il pas là de sérieux avantages pour la civilisation générale de l'humanité ?

Ce sont là des considérations qui me sont entièrement personnelles. Je ne suis allé les puiser dans aucune chancellerie. Par cela même, elles ont chance peut-être de se réaliser un jour. Elles résultent pour moi de l'examen attentif de la question de l'Asie Centrale, autant que j'ai pu m'en rendre compte à l'heure actuelle, avec les seuls éléments d'informations dont j'ai pu disposer.

Ces événements ne trouveraient pas à leur réalisation des obstacles insurmontables.

Dans la première partie de son tracé, jusqu'à Kizil-Arvat et au-delà, le Transcaspien longe la frontière de Perse, déterminée par une série de collines successives. Le mot que me dit un jour un diplomate étranger me revient à l'esprit : « Après la mort du Shah actuel, la frontière de Perse fondra dans l'Asie Russe comme du sucre dans un verre. » Je résumerai ma pensée d'une manière analogue, en disant à mon tour : « La Perse est pour la Russie un fruit mûr qui tombera dans sa main le jour où elle voudra. »

Ainsi se passeraient sans doute les événements si rien ne venait mettre obstacle à leur réalisation. Mais, en politique, il faut compter avec certaines influences intéressées à brouiller les cartes... et les puissances ! Voilà pourquoi le duel de l' « Éléphant et de la Baleine » n'en demeure pas moins une éventualité redoutable, si l'on songe que les événements d'Europe, auxquels sera mêlée l'Angleterre, auront en Asie Centrale une répercussion immédiate et forcée.

Que la Russie et l'Angleterre se tiennent en garde contre les avis, les promesses ou les conseils partis de Berlin. C'est là surtout, plus que dans les vallées de l'Afghanistan, qu'est le danger !

Les Allemands, ridicules inventeurs des « ennemis héréditaires », sont pour le monde, à l'heure actuelle, un danger permanent. Ils jouent dans l'Europe contemporaine le rôle du Matamore de la comédie italienne. Par leurs insolentes provocations, ils fatiguent sans résultats les nations calmes et intelligentes, occupées à de plus hauts desseins.

Tant que les Allemands garderont en Europe l'attitude qu'ils ont prise, nul ne pourra répondre de la paix du lendemain. La postérité, qui ne s'incline pas devant les gloires d'un jour, saura remettre à sa vraie place ce peuple turbulent et farouche, pétri d'orgueil et de haine.

Quoi qu'il en soit, les deux grandes nations, la Russie et l'Angleterre, ont joué dans l'histoire un assez beau rôle pour que l'Europe civilisée suive avec un intérêt anxieux cette phase nouvelle de leur action réciproque dans l'Asie Centrale. Il serait profondément regrettable, ainsi que me le disait si justement l'illustre général Skobelew, de voir ces deux puissants empires se disputer pour « quelques peuplades asiatiques ». Notre monde moderne n'accepte plus ces guerres de sauvage dont la pensée ne saurait plus germer que dans les cerveaux tudesques, fermés à présent à toutes les nobles conceptions du progrès et de la civilisation.

Terminons donc cette étude sur l'Asie Centrale par le consolant espoir d'une solution pacifique. Elle empêchera de se produire le furieux combat de « l'Éléphant et de la Baleine » que nous a prédit le chancelier de fer, dont les rêves sanglants sont allés se fixer, ce jour-là, jusqu'aux lointaines frontières de l'Asie Russe et de l'Inde Anglaise.

Napoléon Ney.

AOUT AUX CHAMPS

I

LES MEULES DE BLÉ

En ce mois d'août, les alentours des villages et des fermes des pays de grandes cultures sont jalonnés de meules de paille ou de gerbes non battues, qui ont pour mission de suppléer à l'insuffisance des granges. Malheureusement, en cela comme en beaucoup d'autres détails agricoles, nous nous en tenons à des méthodes surannées que leurs inconvénients, pas plus que les progrès réalisés chez nos voisins, ne nous décident à abandonner.

La plupart du temps, ces énormes emmagasinements d'éléments si éminemment inflammables sont placés à courte distance des routes et des chemins. Comme une meule bien faite, c'est-à-dire s'élargissant à son sommet, représente le meilleur des abris contre la pluie, il arrive, très souvent, qu'un passant y cherche un asile. Si ce passant veut tromper l'ennui d'une trop longue station, en savourant quelques bonnes pipes, il arrive, parfois, qu'il allume le parapluie par ricochet; mais, comme la meule est ordinairement assurée, la mésaventure ne corrige personne. L'assurance est pour beaucoup dans l'insouciance avec laquelle le cultivateur choisit l'emplacement sur lequel il entassera une partie de sa récolte.

Si sain que soit le sol qui portera la meule, on en forme la base avec une couche de litière; mais elle est trop souvent mal établie et ne suffit pas toujours à garantir de l'humidité les lits inférieurs des gerbes, surtout si elle doit soutenir l'assaut des pluies de l'automne et des neiges de l'hiver.

Cette base devient bientôt le repaire de myriades de rongeurs :

rats, souris et mulots qui, comme leur camarade du fromage, y trouvent à la fois le vivre et le couvert. Leurs ravages sont considérables : nous nous souvenons d'avoir assisté à une démolition d'un de ces édifices de blé, dans lequel on tua cent cinquante-deux rats, gros, moyens et petits, auxquels, sans s'en douter, je suppose, le fermier accordait, depuis six mois, la plus écossaise des hospitalités. Si les dimensions moyennes de nos meules sont généralement convenables, l'élévation de gerbes à une hauteur de plus de 7 à 8 mètres nécessite l'installation d'un système de poulies; elles sont, généralement, aussi imparfaitement construites et surtout mal couvertes. Pour en avoir fini plus tôt, on donne peu d'inclinaison au faîtage, qui devrait former un angle de 70 degrés; ce qu'on économise de temps, on le rembourse, avec intérêts, en grains et en paille avariés.

Plus pratiques que nous en toutes choses, les Anglais ont, dans leurs bonnes fermes, un enclos spécial, réservé à l'emmagasinement des fourrages et des céréales sous la forme de meules. Un petit chemin de fer, avec wagonnets à plate-forme, dessert cette cour des meules; un réseau de rails, qui part de la voie principale, aboutit, d'un côté, à chacune de ses deux parties, tandis que cette voie maîtresse conduit soit aux granges, soit à la halle du battage. Quelles que soient ses proportions, il suffit d'une journée, de peu de bras et de peu de frais, pour défaire une de ces meules et la transporter à l'abri.

Les meules anglaises ne reposent point sur la terre : elles ont pour base des espèces de piliers en maçonnerie, ayant la forme d'un cône renversé, sur lesquels il est impossible aux souris de grimper. On établit sur ces piliers une sorte de plate-forme avec des barres de fer, et c'est sur cette plate-forme que l'on dresse les gerbes. A la petite voie ferrée près, ce système est aussi simple que peu dispendieux; il remédie à toutes les imperfections du nôtre : il donne la sécurité, il assure la parfaite conservation du dépôt dans son intégrité; les frais d'installation se récupèrent par l'économie permanente de la main-d'œuvre; nos cultivateurs se trouveraient bien de l'adopter. C'est surtout en agriculture, une industrie qui vit de menues économies, qu'il faut, le plus possible, profiter des améliorations réalisées par le voisin. Grâce à la presse, les laboureurs de toutes les nations vivant pour ainsi dire porte à porte, il n'est plus permis à personne de s'attarder dans la routine.

II

LES BLÉS DE SEMENCE

Quand il s'agit de se procurer son blé de semence, le cultivateur le choisit lourd, bien nourri, parfaitement mûr, net et dégagé de toute graine étrangère. Mais il est une autre considération qui domine les premières : le blé resemé plusieurs années de suite dans les mêmes terres passant pour voué à la dégénérescence, il faudrait, semble-t-il, renouveler celui que l'on destine aux semailles, le demander à un autre sol, à un climat différent, et, par conséquent, l'acheter.

Il est incontestable que, dans certains cas, il y a profit à demander à des semences d'élite, ayant végété dans d'autres conditions culturales, sous d'autres influences atmosphériques, une recrudescence de vigueur pour des plantes altérées par une culture plus ou moins répétée, plus ou moins soignée surtout. Cependant, c'est à tort que l'on en conclut la nécessité de ces mutations tantôt annuelles, tantôt bisannuelles ; le plus souvent, et pour le plus grand nombre de ceux qui les pratiquent, elles sont absolument illusoires. En effet, il est bien peu d'acheteurs qui s'inquiètent sérieusement de la composition du sol qui a produit ces céréales de semence, de la différence qu'il présente avec celui où il s'agit de les introduire : elles sont étrangères, cela suffit. Cette qualité, il ne manque même pas de cas où elle est usurpée : que devient alors l'influence qu'elles doivent exercer sur la dégénérescence ?

Pourquoi alors chaque cultivateur ne se pourvoirait-il pas lui-même de ce blé de semence ? Pourquoi n'appliquerait-on pas à la reproduction des végétaux cette sélection qui a donné de si éclatants résultats dans la constitution des races de bestiaux en Angleterre ? Serait-il plus difficile de créer et de fixer des types végétaux en les triant, en les traitant avec des soins particuliers, qu'il ne l'a été de créer et de fixer les espèces animales ; et alors de n'avoir recours aux changements de semence que pour les cas où l'on aurait à introduire des variétés particulièrement recommandables et d'une supériorité bien établie ?

« Nous voudrions, dit M. Joigneaux, qui, rompant en visière avec la routine, préconise cette méthode, nous voudrions que chaque fermier réservât une certaine quantité de terrain pour la

production spéciale de la semence des céréales de toutes sortes. Nous voudrions que ce terrain fût riche en vieil engrais, bien préparé par les labours et les hersages, qu'on l'ensemençât en lignes de façon à pouvoir y pratiquer aisément les sarclages et les binages, et qu'entre deux planches, ou sillons de céréales, il y eût une planche consacrée à la culture d'une plante très peu développée en hauteur, de manière que l'air et la chaleur, circulant en toute liberté, favorisassent la végétation sur tous les points. Nous aurions ainsi des tiges d'une belle venue, des épis superbes et des grains de choix, incontestablement.

« Nous croyons que, pour fabriquer de la graine de céréales dans la perfection, on devrait, sous les climats favorables, les semer d'abord en pépinière, comme nous semons le colza, puis les repiquer pied à pied, à 12 ou 15 centimètres de distance. Les céréales repiquées donneront toujours de plus beaux épis et de plus beaux grains que les céréales semées à demeure. »

Ce sont là, il est vrai, des attentions auxquelles nos cultivateurs ne sont guère habitués ; mais nous croyons, avec M. Joigneaux, qu'ils seraient largement récompensés par les rendements supérieurs qu'ils s'assureraient en se décidant à se livrer à la culture spéciale des céréales porte-graines.

Du reste, l'expérience de la valeur de la sélection appliquée au froment n'est point à faire, elle a été faite. M. Eugène Gayot a vu, à l'exposition de Kensington, en 1862, un blé « généalogique » très amélioré par une sélection éclairée et persistante de la semence, sous le rapport de la fécondité et du développement des qualités particulières à cette céréale.

Le lot consistait en épis, en grains de la première semence, choisie elle-même parmi le plus beau froment de Nursery, puis ceux qui en étaient nés pendant quatre générations consécutives. Au point de départ, on comptait dix-sept épis pour un grain ; on en avait obtenu successivement trente-neuf, puis cinquante-deux, puis quatre-vingts. La progression des grains par épi n'avait pas été moins remarquable : on en comptait quarante-cinq dans l'épi original, et, dans les suivants, suivant l'ordre de leur production : soixante-seize, quatre-vingt-onze, cent vingt-trois. Ainsi, au moyen de la sélection, la longueur des épis avait été doublée, leur contenu presque triplé, et leur faculté de multiplication augmentée huit fois. Si la méthode est rationnelle, l'antécédent n'est pas moins décisif.

III

LA GRÊLE

Lorsque, après une de ces journées qui font dire aux esprits facétieux du village que les poules vont pondre des œufs durs, un orage s'est abattu sur les petits vignobles et que la pluie a été accompagnée d'une grêle abondante, c'est une grande désolation chez les vignerons.

Vous venez de voir l'âpre énergie que déploie le paysan quand il s'agit de mettre en sûreté ses gerbes, son trésor; il attache un bien autre prix à sa vendange. La vigne, c'est à la fois son bien et son luxe avec son orgueil; dans le centre, il y est d'autant plus attaché que cet enfant malingre et souffreteux lui coûte plus de soins, plus de labeurs, lui cause plus de soucis qu'aucun autre et l'en récompense moins souvent par ses produits. Si parcimonieux que soit le tempérament rustique, ce n'est pas seulement la valeur réelle du vin qu'il perd qui lui tient au cœur, c'est aussi la confusion de l'échec qu'il subit dans une bataille où vingt défaites antérieures n'ont fait que surexciter son acharnement. De son champ ravagé, il se consolera à la longue; mais il faut entendre l'amertume avec laquelle un vieux vigneron parle de l'année où les ceps surchargés ont vu en quelques instants leurs innombrables grappes changées par la grêle en purée de verjus. Il semblerait qu'ils ont le sentiment de ce que le caractère national doit à la boisson généreuse que nous fournit le raisin.

Nous nous souvenons d'avoir lu, dans la *Gazette du Village*, une très intéressante communication adressée à M. P. Joigneaux. Des céréales endommagées par la grêle ayant été données en pâture à des bestiaux, ceux-ci s'en trouvèrent incommodés. Les vétérinaires appelés partagèrent l'opinion rustique que cette grêle communique quelquefois à ce qu'elle a touché des principes délétères susceptibles de le rendre impropre à l'alimentation. Cette croyance populaire doit être très générale, puisque nous l'avons retrouvée dans la Beauce, où l'on nous a affirmé que les grêlons renferment un « venin » qui frappe de mort tous les fruits qu'ils effleurent. Sans prétendre le moins du monde donner une solution de ce difficile problème, le savant agronome dit que cette influence pernicieuse peut s'expliquer par la présence, dans la haute atmosphère où se forment les nuages glacés, de corpus-

cules, peut-être de microbes, dont la dilatation de l'air par la chaleur a favorisé l'ascension, et que dans leur congélation les vapeurs aqueuses des nuages entraînent avec elles.

Nous avons été témoin d'un fait qui pourrait justifier cette supposition. Nous avons vu, il y a quelques années, un grand champ de haricots qui avait essuyé une grêle abondante, mais bénigne, puisqu'elle n'en avait troué que quelques feuilles, et qui n'en fut pas moins perdu. Il continua de végéter languissant, mais les fleurs en boutons avortèrent; il n'en donna que peu d'autres, et ce qu'on en vit resta stérile. Il est vrai que l'on peut attribuer ce résultat au brusque changement de température qui avait désorganisé les tendres tissus de ces plantes, autant qu'au venin de la grêle. D'un autre côté, si venin il y a, comment pouvons-nous manger, sans en être malades, les salades et les fraises, qui ont parfaitement subi le funeste contact? Bien mieux, quel est celui d'entre nous qui, étant enfant, n'a pas mis et laissé fondre quelques grêlons dans sa bouche?

La croyance signalée est trop universellement et trop profondément répandue pour ne pas s'appuyer sur une série de faits; évidemment, les présomptions de M. Joigneaux, qui est peut-être l'observateur agricole le plus expérimenté et le plus sagace de ce temps-ci, ont de grandes probabilités pour elles, mais tout cela n'en est pas moins terriblement ténébreux. Cette poussière animée, ce monde des invisibles qui nous enveloppe, nous enserre, nous assiège, et dont chaque atome a le but déterminé de destruction de quelqu'un ou de quelque chose, complique singulièrement le problème, déjà passablement ardu, du mécanisme de notre monde. Le génie humain a déjà surpris beaucoup de ses secrets, mais décidément ce beaucoup n'est rien auprès de ce qui lui reste à pénétrer.

G. DE CHERVILLE.

(*A suivre*).

Le Gérant : H. DUTERTRE.

PARIS. — IMP. PAUL DUPONT (Cl.)

BONHEUR INTIME

I

Nous étions en deuil de ma mère, morte au dernier automne, et nous passions l'hiver à la campagne, Katia, Sonia et moi.

Katia était une vieille commensale. Elle avait été notre gouvernante et nous avait toutes élevées. Et en ce qui la touche, mes souvenirs et mon affection datent de si loin qu'il m'est impossible à moi-même de déterminer où ils commencent.

Sonia était ma sœur cadette.

L'hiver fut triste et morne pour nous, dans notre antique maison de Prokovsk. Parfois, le vent était si grand, le froid si âpre, que la neige s'amoncelait jusqu'à la hauteur des fenêtres; les vitres étaient ternes et couvertes de givre le plus souvent, et de toute la saison nous ne pûmes pour ainsi dire ni sortir ni risquer une promenade. Nous avions rarement des visites, et les personnes qui nous en faisaient n'apportaient ni gaieté ni animation chez nous. Toutes prenaient des airs dolents, parlaient à voix discrète, comme tenues dans la crainte de réveiller quelqu'un; elles se gardaient bien de rire, mais en revanche soupiraient, pleuraient même à l'occasion, surtout si elles venaient à apercevoir la petite Sonia, vêtue de noir.

Dans la maison, tout rappelait encore la mort; l'atmosphère était comme saturée de tristesse, imprégnée des horreurs du trépas. La chambre de ma mère restait close, et, tout en éprouvant une douleur aiguë à l'aspect de cette porte fermée, quelque chose me poussait à jeter un regard dans cette pièce quand je passais devant, chaque soir, pour gagner mon lit.

Je comptais alors dix-sept ans, et ma mère était sur le point d'aller se fixer à la ville pour y terminer mon éducation, lorsque la mort la surprit. Le chagrin que je ressentis de cette perte fut

très grand. Néanmoins, j'avouerai franchement que, malgré ce chagrin, il m'eût été très pénible, à moi qui étais jeune et que l'on disait belle, de passer un second hiver à la campagne, dans les mêmes conditions de solitude et de désœuvrement.

Enfin, vers la sortie de l'hiver, ce sentiment de désolation, d'isolement et d'ennui, pour être sincère, devint tel que je ne quittai plus la chambre, négligeant la lecture et abandonnant mon piano.

Si Katia m'excitait à réagir, à m'occuper de telle ou telle chose, je répondais : Cela ne me dit pas, je ne puis pas... mais intérieurement j'ajoutais : A quoi bon? Pourquoi faire ceci ou cela, si mes plus belles années doivent s'écouler dans cette existence stérile? A quoi bon! Et à cette question je ne trouvais d'autre réponse que des larmes.

On m'a dit qu'à cette époque j'avais beaucoup maigri et enlaidi : cette circonstance me laissait alors complètement indifférente. Pourquoi et pour qui aurais-je pu m'en préoccuper? Il me semblait que ma vie entière était vouée à cet isolement et à cet ennui mortel auxquels je n'avais ni la force ni le désir de m'arracher. L'hiver approchait de sa fin, lorsque Katia prit de l'inquiétude à mon égard et résolut de me faire voyager, coûte que coûte. Mais il fallait, pour ce faire, de l'argent; or, nous savions à peine ce qui nous revenait par suite du décès de ma mère, et nous attendions de jour en jour notre tuteur, qui avait l'intention d'examiner et de régler nos affaires. Enfin, ce tuteur arriva en mars.

— Grâce à Dieu, dit une fois Katia comme j'errais de chambre en chambre, le cerveau vide, le cœur mort, grâce à Dieu! Serge Michaïlovitch est ici. Il a fait prévenir qu'il dînerait avec nous. Secoue-toi un peu, ma chère Macha; que penserait-il de toi autrement? Il vous aime tant toutes les deux.

Serge Michaïlovitch était notre proche parent; de plus, quoique plus jeune que mon père, il avait été très lié avec celui-ci. Non seulement sa venue modifiait tous nos plans et nous assurait la possibilité de quitter le pays, mais de tout temps j'avais été habituée à le chérir et à le respecter; en me donnant le conseil de « me secouer », Katia savait fort bien que, de toutes nos connaissances, Serge Michaïlovitch était la personne devant laquelle j'eusse le plus regretté de me montrer sous un jour défavorable.

Mon affection pour lui n'avait rien de commun avec celle que tous à la maison lui témoignaient, depuis Katia et Sonia — sa

filleule — jusqu'au dernier des domestiques; ce sentiment avait pris pour moi une importance exceptionnelle après un mot que ma mère avait prononcé en ma présence. Elle m'avait dit : C'est un mari comme lui que je voudrais pour toi. Le souhait m'avait semblé bizarre, voire même désagréable, car mon idéal avait une autre tournure. Ce héros de mes rêves était jeune, élancé, maigre, pâle et mélancolique; au contraire, Serge Michaïlovitch n'était plus un jeune homme, il était grand, vigoureux et toujours gai, suivant ce que j'avais remarqué. Néanmoins, ce mot de ma mère n'avait pas été perdu pour moi. Six ans auparavant, Serge me tutoyait, jouait avec moi et m'appelait sa « petite violette », et ce n'était pas sans une certaine frayeur que parfois je m'étais interrogée sur ma conduite probable pour le cas où il voudrait faire sa femme de moi.

Serge Michaïlovitch parut peu de temps avant le dîner, auquel Katia avait ajouté un plat d'épinards et un gâteau à la crème pour la circonstance. D'une fenêtre, je l'avais vu arriver en traîneau; mais à peine avait-il tourné l'angle de la maison, que je courus au salon pour n'avoir point l'air de le guetter et de l'attendre.

Mais quand j'entendis sa voix sonore, ses pas et ceux de Katia dans le vestibule, je ne pus y tenir davantage et j'allai à sa rencontre. Il avait la main de Katia dans la sienne et causait avec elle, tout en souriant. En m'apercevant, il se tut et resta un instant immobile à me considérer attentivement, sans me saluer. L'embarras me prit et je me sentis rougir.

Est-ce bien possible que ce soit vous, vraiment? dit-il enfin avec sa cordialité habituelle, et, se dégageant, il vint à moi. Peut-on se transformer à ce point! Hier vous n'étiez qu'une petite violette, et aujourd'hui vous voilà une rose épanouie.

De sa large main, il enveloppa la mienne, et la serra avec tant d'effusion et d'impétuosité qu'il m'en fit presque mal. J'avais pensé qu'il la baiserait, et déjà je m'étais penchée vers lui; mais il se contenta de la serrer de nouveau en plongeant dans mes yeux son regard heureux. Je ne l'avais pas revu de six ans et je le trouvais bien changé aussi, vieilli, hâlé, laissant pousser sa barbe, ce qui ne lui allait pas très bien. Cependant, il avait toujours les mêmes allures simples, le même visage franc et loyal, aux traits accentués, les mêmes yeux brillants d'intelligence, le même sourire plein de grâce, — un sourire d'enfant.

Au bout de cinq minutes, il n'était déjà plus un visiteur quelconque; il se conduisait en ami de la maison avec nous tous, y compris les domestiques, qui, par un empressement marqué, manifestaient leur plaisir de sa présence. Sa conduite n'était pas cependant celle d'un voisin se croyant obligé à prendre des airs de condoléance; il causait, faisait preuve d'entrain. Il ne risqua pas un seul mot ayant rapport à ma mère, de sorte que cette indifférence me parut d'abord singulière et me froissa. Bientôt, je reconnus que, s'il agissait ainsi, c'était non par indifférence, mais avec intention, et je lui en eus de la gratitude.

Le soir, Katia servit le thé au salon, comme c'était la coutume du vivant de ma mère. Sonia et moi, nous prîmes place auprès d'elle, tandis que Serge Michaïlovitch allait et venait en fumant dans une pipe de mon père retrouvée par notre vieux Gregor.

— Que de terribles changements il s'est produit dans cette maison! dit Serge, s'arrêtant tout à coup.

— Oui, répondit Katia avec un soupir.

Et recouvrant le samovar, elle regarda notre hôte, déjà prête à fondre en larmes.

— Vous souvenez-vous encore de votre père? reprit-il, s'adressant à moi.

— Peu.

— Comme ce serait beau pour vous s'il vivait encore... et Serge avait un regard voilé qui se perdait par dessus ma tête. J'aimais beaucoup votre père, ajouta-t-il plus bas encore, et ses yeux prirent un éclat humide.

— Et voilà que Dieu nous a repris maman aussi! fit Sonia, qui jeta sa serviette sur la bouilloire pour prendre son mouchoir et se mettre à pleurer.

— Oui, oui, que de terribles changements dans cette maison, répéta-t-il en se détournant. Allons, Sonia, viens me faire voir tes joujoux, continua-t-il après un silence, tout en passant à l'antichambre.

Les larmes aux yeux, je le suivis du regard.

— Quel ami précieux ! dit Katia.

Et, en effet, je sentis cette sympathie profonde d'un homme étranger me gagner le cœur et me faire grand bien.

Nous entendîmes les rires de Sonia jouant avec lui. Je lui envoyai une tasse de thé. Peu après, il se mit au piano et martela complaisamment les touches avec les petites mains de ma sœur.

— Maria Alexandrovna, me cria-t-il, venez donc nous faire un peu de musique.

Il me fut agréable de lui voir prendre ce ton amical et familier pour me demander cela, et, me levant aussitôt, je répondis à son appel.

— Tenez, cela, ajouta-t-il en ouvrant Beethoven à l'adagio de la sonate *Quasi una fantasia*. Voyons ce que vous savez faire.

Il prit sa tasse et se retira dans un coin de la pièce. Je ne sais comment cela se produisit, mais il me sembla impossible de lui refuser ce plaisir ou de me faire prier, sous prétexte que je jouais mal. Aussitôt, je me mis au piano et je commençai de mon mieux, bien que je le susse dilettante de grand goût. Cet adagio me rappela la conversation que nous avions eue avant le thé, et le résultat fut que je m'en tirai assez honorablement. Néanmoins, il ne voulut point me laisser exécuter le scherzo.

— Non, dit-il, se rapprochant, vous ne pouvez pas le jouer convenablement, laissons-le. Mais l'adagio est bien, il me semble que vous avez des dispositions pour la musique.

Cet éloge sincère me causa une telle joie que je rougis vivement. Il y avait un charme tout nouveau pour moi à le voir, lui, l'ami et l'égal de mon père, me traiter sur le pied de l'égalité et non plus en petite fille comme autrefois.

Katia s'en fut mettre Sonia au lit, et nous restâmes seuls dans l'antichambre.

Il me parla de mon père, me raconta l'heureuse existence qu'ils avaient menée ensemble alors que j'avais encore des devoirs à faire et des poupées à habiller, et ces récits me montrèrent dans mon père l'homme simple et bon que je n'y avais jamais soupçonné. Il s'informa aussi de ce que j'aimais, de ce que je lisais, de ce que j'avais l'intention de faire, et il me donna différents conseils. Maintenant, il n'était plus pour moi un camarade très gai, uniquement, mais un homme grave, plein de franchise et d'affection, pour lequel j'éprouvais un respect et une sympathie involontaires.

Ceci me procura une sensation très douce et très agréable, et, cependant, une vague oppression me tenait pendant que nous causions. Chacun de mes mots me faisait hésiter : je désirais tant mériter son amour que j'avais, non pour moi-même, mais parce que j'étais la fille de mon père.

Lorsque Katia fut revenue auprès de nous, elle se plaignit à

notre hôte de mon apathie, à laquelle je n'avais fait aucune allusion jusqu'à présent.

— Alors, elle a négligé de me communiquer la chose la plus importante, répliqua-t-il avec un sourire, tout en me désignant d'un mouvement de la tête, gros de reproches.

— Qu'aurais-je dit? Je ne puis rien vous apprendre, si ce n'est que je m'ennuie. Mais cela disparaîtra.

Et déjà j'avais la conviction que mon ennui disparaîtrait réellement, qu'il avait disparu pour ne jamais revenir.

— Cela va mal quand on ne sait pas supporter la solitude. Vous êtes une jeune fille instruite, pourtant.

— Je le pense, ripostai-je en souriant.

— Mais vous êtes tout simplement une petite demoiselle ne trouvant la vie supportable que pour autant qu'elle soit admirée, perdant courage dès qu'elle se voit seule, ne sachant plus rien faire de bien alors. Vous voulez paraître, pas autre chose.

— Vous avez là une jolie opinion de moi, répliquai-je, pour dire quelque chose.

— Oui, reprit-il après un silence, ce n'est pas en vain sans doute que vous ressemblez à votre père. Il y a quelque chose en vous...

Et son regard attentif et affectueux me fit plaisir, tout en me plongeant dans un embarras singulier. Je remarquai pour la première fois un assombrissement, presque de la tristesse, sur ce visage si joyeux, dans ces yeux brillant d'un éclat à eux particulier.

— Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas vous ennuyer. Vous avez vos livres, vos travaux, la musique, pour laquelle vous êtes douée. Vous avez toute votre vie à préparer, si vous ne voulez pas vous exposer à des regrets plus tard, — et dans un an il serait trop tard.

Il me parlait comme un père ou comme un oncle, et je sentais tous les efforts faits par lui pour donner à ses paroles l'accent qui leur convenait. Je fus un peu froissée de constater à quel point il me supposait au-dessous de lui, et flattée en même temps de toute la peine qu'il croyait devoir se donner à propos de moi.

Pendant le reste de la soirée, il s'entretint de nos affaires avec Katia.

— Et maintenant, adieu, mes chères amies, dit-il enfin, et il se leva et vint me prendre la main.

— Quand nous reverrons-nous? demanda Katia.

— Au printemps, répondit-il sans abandonner ma main; il faut que j'aille voir à Danilovka (notre seconde propriété) ce qui s'y passe; je prendrai les mesures qui seront nécessaires, et ensuite je partirai pour Moscou, — mes intérêts personnels l'exigent. Nous ne nous reverrons qu'à la belle saison.

— Mais pourquoi voulez-vous rester si longtemps loin de nous? fis-je, presque avec tristesse.

J'avais espéré le voir tous les jours, et déjà l'abattement me reprenait à l'idée que mon ennui pouvait reparaître. Sans doute, il s'en aperçut à mon regard ou au son de ma voix, car il me dit :

— Oui, essayez de vous occuper et chassez-moi toutes ces lubies, répliqua-t-il d'un ton qui me sembla trop calme et trop froid; et il poursuivit, sans me regarder, en lâchant ma main : au printemps, je vous examinerai.

Nous l'accompagnâmes à l'antichambre, où il mit de la hâte à endosser sa fourrure. Son regard semblait toujours m'éviter.

— Il se donne une peine bien inutile, pensai-je, comment peut-il s'imaginer que ce soit pour moi un si grand bonheur d'être regardée par lui? Il est bon, très bon... mais c'est tout.

Cependant, nous fûmes longtemps avant de pouvoir nous endormir, Katia et moi. Nous ne cessions de causer, — non de lui, mais de la façon dont nous vivrions au prochain été, de l'endroit où nous passerions l'hiver. Je ne me posais plus la terrible question : à quoi bon? Déjà, je trouvai tout simple et tout naturel de vivre uniquement pour être heureuse et d'espérer pour moi-même tout un avenir de bonheur, — absolument comme si notre vieille maison de Prokovsk se fût brusquement remplie de lumière et de vie.

II

Le printemps arriva; mon ennui n'avait pas reparu. Il avait fait place à une de ces mélancolies rêveuses faites d'espérances indécises et de désirs ébauchés. Mais j'avais complètement renoncé à mon ancienne existence : je m'occupais de Sonia, je faisais de la musique ou je lisais. Souvent, je descendais au jardin, errant pendant des heures entières à travers les allées, restant assise sur un banc. Dieu sait à quoi je songeais, ce dont je rêvais et ce que j'espérais.

Parfois, quand il y avait clair de lune, je passais des nuits entières à la fenêtre de ma chambre; parfois encore, je me glissais doucement, afin de n'être point surprise par Katia, et je m'en allais, en simple costume de nuit, jusqu'à l'étang, par les herbes toutes chargées de rosée. Un soir même, je gagnai les champs et fis le tour du parc. Aujourd'hui, j'ai quelque peine à me souvenir de ces rêveries, bien plus encore à les comprendre, ces rêveries dont se nourrissait mon imagination à cette époque. Et si je réussis à les faire surgir à nouveau devant mes yeux, je crois difficilement que j'aie pu jadis m'y abandonner, tant elles étaient étranges.

Serge Michaïlovitch fut de retour vers la fin de mai, ainsi qu'il l'avait annoncé.

La première fois qu'il nous rendit visite, c'était le soir, à une heure à laquelle nous ne l'attendions plus. Nous étions sur la terrasse, prêtes à prendre le thé. Déjà le jardin avait retrouvé toute sa beauté, et dans les bosquets des rossignols avaient pris poste, célébrant le printemps. Çà et là des touffes de lilas se couvraient de grappes aux teintes blanchâtres ou violacées, s'apprêtant à épanouir leurs fleurs élégantes, et le feuillage des allées de bouleaux semblait transparent, tout criblé des rayons du soleil couchant. La terrasse restait dans l'ombre, une ombre fraîche, et une forte rosée tombait sur les gazons. Derrière nous, dans la cour, les bruits mourants du jour s'éteignaient dans les beuglements des animaux rentrant à l'étable. Le pauvre Nikone, qui est à demi idiot, passait et repassait avec un arrosoir, et des cercles noirs, tracés dans la terre nouvellement remuée, se creusaient autour des pieds de dahlias, sous le jet d'eau froide. Devant nous le samovar brillait et chantait sur un plateau, entre le crémier, des gâteaux et des pâtisseries. Katia remplit les tasses tandis que, mise en appétit par un bain, je mangeais une tranche de pain sur laquelle s'étendait une épaisse couche de crème nouvelle. Je portais une blouse de toile à larges manches; un foulard blanc était roulé autour de mes cheveux tout humides.

Katia fut la première à le voir.

— Ah! Serge Michaïlovitch! s'écria-t-elle, nous parlions de vous.

Je me levai et je voulus m'esquiver pour aller faire toilette, mais il me retint au moment où je franchissais la porte.

— Pourquoi tant de cérémonies à la campagne? dit-il avec un

sourire, tout en regardant mon foulard ; vous ne vous gênez pas pour Gregor : suis-je donc moins que Gregor pour vous ?

En même temps je crus remarquer qu'il m'examinait d'un air tout autre que l'air habituel de Gregor, et je me sentis mal à l'aise.

— Je reviens dans un instant, répondis-je en me retirant.

— Qu'allez-vous faire! me cria-t-il encore; avec votre foulard, vous ressemblez à une paysanne.

— De quelle singulière façon il me regardait, pensai-je tout en gagnant ma chambre et en changeant de vêtements. Enfin, Dieu merci, le voilà revenu, et il fera un peu plus gai et un peu plus animé dans la maison.

Après avoir jeté un coup d'œil sur mon miroir, je redescendis joyeusement l'escalier, sans songer à dissimuler mon empressement, de sorte que j'arrivai hors d'haleine sur la terrasse. Il avait pris place à la table et s'entretenait d'affaires avec Katia. Quand il m'aperçut, il continua de parler, après avoir souri. D'après lui, l'exploitation de nos propriétés marchait à merveille. Nous passerions la belle saison à la campagne, mais en hiver nous irions nous fixer à Saint-Pétersbourg pour y terminer l'éducation de Sonia, ou nous voyagerions, à notre gré.

— Que ce serait beau si vous vouliez venir avec nous, dit Katia; voyager seules, nous croirons être perdues dans un grand bois.

— Ah! que ne puis-je faire le tour du monde avec vous! répliqua-t-il moitié sérieux, moitié badin.

— Eh bien! faisons le tour du monde, proposai-je.

— Et ma mère? Et mes biens? Laissons cela et racontez-moi comment vous avez passé tout ce temps. Êtes-vous encore retombée dans vos idées noires?

Lorsque je lui appris que, même en son absence, je m'étais occupée et que je n'avais éprouvé aucun ennui, il me prodigua des félicitations, il me flatta de la voix comme si j'eusse été une enfant et comme s'il eût eu des droits à me traiter ainsi. Je crus devoir m'étendre longuement, minutieusement, sur tout ce que j'avais fait de bien, et je l'honorai d'autant de franchise qu'un confesseur, ce qui peut-être ne lui causa pas un extrême plaisir. La soirée était si belle que nous restâmes sur la terrasse après le thé, et la conversation m'intéressait au point que je ne me rendis point compte du grand silence qui nous enveloppait. Des parfums affluaient de tous côtés et les gazons brillaient sous la rosée; tout près de nous un rossignol chantait dans un lilas, se taisant quand

nos voix se faisaient entendre, et le ciel, tout allumé d'étoiles, semblait se pencher sur nous. Une chauve-souris, égarée sous la tente qui abritait la terrasse, se mit à tournoyer silencieusement autour de moi : ce fut ce qui me fit constater la tombée de la nuit. Je me reculai, et déjà j'allais pousser un cri, lorsque l'animal prit son vol et s'enfonça dans le clair-obscur du parc.

— J'aime beaucoup votre maison, dit tout à coup Serge Michaïlovitch, sans aucune transition ; il me semble que je resterais toute ma vie sur cette terrasse.

— Eh bien! restons-y, répliqua Katia.

— Oui, restons-y, mais la vie ne s'immobilise pas, malheureusement.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? Vous feriez un bon mari.

— Vous croyez cela parce que je reste volontiers assis! riposta-t-il en riant. Non, Catherine Carlovna, le temps du mariage est loin, pour moi comme pour vous. Depuis longtemps on ne me considère plus comme un épouseur; moi-même, j'ai depuis longtemps perdu l'habitude d'y penser, et je m'en trouve bien.

Il me sembla que ces derniers mots n'étaient pas prononcés d'un ton naturel.

— Comment, vous voilà blasé, à trente-six ans!

— Sans doute, blasé au point que je ne désire plus qu'une chose : le repos, et je ne suis pas, comme vous voyez, dans les dispositions requises pour un mari. Mais il n'en est pas de même pour Macha, ajouta-t-il en me désignant de la tête : ce sont des personnes de son âge qui se marient. Quant aux gens comme vous et moi, ils n'ont plus qu'à être heureux du bonheur des autres.

Il y avait dans sa voix une certaine mélancolie, un effort sur lui-même, qui ne passèrent pas inaperçus pour moi. Serge garda un instant le silence, que ni Katia ni moi ne songeâmes à rompre.

— Tenez, poursuivit-il en se retournant vers la table, figurez-vous que j'aie la malheureuse pensée d'épouser une jeune fille de dix-sept ans, Macha, par exemple... Maria Alexandrovna. L'exemple est très joli, il est très bien choisi ; je ne pouvais pas en trouver de plus joli...

J'eus un commencement de sourire, mais je ne parvins pas à comprendre en quoi l'exemple était si bien choisi.

— Eh bien! dites-moi franchement, la main sur la conscience, si ce ne serait pas un grand malheur pour vous de lier votre

existence à celle d'un homme déjà âgé et fatigué qui ne désire plus que le repos, tandis que vous, vous avez mille autres désirs et ne songez qu'à aller Dieu sait où !

Je devins toute confuse et ne répondis pas, ne sachant vraiment que répondre.

— Remarquez que ceci n'est pas une demande en mariage, reprit-il, riant encore ; mais, franchement, est-ce à un mari de ce genre que vous rêvez le soir en errant seule dans les allées du jardin ? Ne serait-ce pas un grand malheur pour vous ?

— Un grand malheur, pas précisément...

— Mais pas un grand bonheur non plus, n'est-ce pas, voulez-vous dire ?

— Oui, mais je puis me tromper.

— Vous voyez, Katia ! Et elle a parfaitement raison, et je lui suis très reconnaissant de sa franchise... D'ailleurs, le malheur serait encore plus grand pour moi.

— Quel original vous êtes ! Vous ne changerez jamais, riposta Katia en se levant pour s'occuper du souper.

Après son départ, nous demeurâmes tous deux silencieux, tandis que le plus grand calme régnait autour de nous. Seul le rossignol avait repris son chant, non plus par phrases hésitantes et coupées comme auparavant, mais en notes soutenues. Sa voix harmonieuse emplissait le jardin tout entier, et pour la première fois un autre rossignol lui répondit au loin, dans la direction du ravin. Alors celui qui était dans notre voisinage se tut comme s'il eût écouté, puis il recommença, enflant la voix, précipitant la cadence, affirmant magistralement sa souveraineté dans ce monde nocturne où nous n'étions que des étrangers. Le jardinier passa pour se rendre à la serre où il couchait, et le bruit de ses pas se perdit peu à peu dans l'éloignement. Deux coups de sifflet aigus arrivèrent de la montagne jusqu'à nous, puis tout retomba dans le silence. Puis les feuilles furent prises d'une sorte de frissonnement à peine sensible, la tente se gonfla et ondula au-dessus de nos têtes, et des bouffées de parfums exhalées soudain s'élevèrent jusqu'à nous. Tout ce silence me devint insupportable enfin, mais je ne savais que dire pour le rompre. Je le regardai et je vis ses yeux, qui brillaient dans la pénombre, fixés sur moi.

— Qu'il fait bon vivre ! murmura-t-il.

Je soupirai profondément, sans en connaître le motif.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— Qu'il fait bon vivre ! répétai-je.

Et nous redevînmes muets, et je fus en proie au même malaise qu'auparavant. Une pensée roulait incessamment à travers mon cerveau, la douleur que je lui avais causée en lui laissant entendre que je le trouvais vieux. Je n'eusse pas demandé mieux que de lui dire quelques mots affectueux, mais le début me rendait perplexe.

— Allons, adieu ! reprit-il tout à coup en se levant, ma mère m'attend à souper. Je l'ai à peine entrevue aujourd'hui.

— J'aurais voulu vous jouer une nouvelle sonate.

— Ce sera pour une autre fois, répliqua-t-il assez froidement, à ce que je crus entendre.

— Adieu.

Maintenant ma conviction de l'avoir froissé s'accrut et me plongea dans une véritable tristesse. Katia et moi, nous descendîmes le perron avec lui et nous restâmes dans la cour à le suivre des yeux jusqu'au moment où il eut disparu.

Lorsque le bruit des sabots de son cheval ne parvint plus à mon oreille, je remontai sur la terrasse, et là, le regard perdu dans les profondeurs du jardin et les flots du brouillard nocturne, je restai immobile, écoutant et regardant ce que je voulais voir et ce que je voulais entendre... Il revint une seconde, puis une troisième fois, et le sentiment pénible que j'avais éprouvé à la suite de notre singulier entretien disparut complètement pour ne jamais me reprendre.

Pendant l'été, il nous rendit deux visites, quelquefois trois, par semaine. Je m'étais à ce point habituée à lui, que vivre seule me devenait pénible s'il restait absent plus longtemps que de coutume. Alors intérieurement je m'emportais contre lui et je déclarais chose injuste de sa part de me laisser ainsi dans l'abandon. Il s'était placé vis-à-vis de moi sur le pied d'un camarade très affectueux ; il me questionnait sans ambages, exigeait des réponses sans détours, me conseillait, m'encourageait, me blâmait parfois, et parfois aussi m'imposait une certaine réserve.

Mais en dépit de tous les efforts tentés par lui pour se mettre à mon niveau et à ma portée, je sentis que tout un monde était en lui dans lequel il ne jugeait pas nécessaire de m'introduire, et ceci plus que toute autre chose doublait mon respect pour lui, tout en m'attirant vers lui. Je savais, pour l'avoir ouï dire par Katia et des voisins, qu'en sus des soins réclamés par sa mère, avec laquelle

il vivait seul, par sa fortune, qu'il gérait lui-même, et par notre tutelle, il se trouvait engagé dans des différends nobiliaires qui lui valaient nombre de désagréments. Mais de ses soucis, de ses projets, de ses espérances, je n'avais jamais rien pu apprendre de lui. Aussitôt que j'essayais d'amener la conversation sur ces choses, il fronçait les sourcils d'une façon à lui comme pour dire : je vous en prie, laissons cela, que vous importe ! et il changeait de thème immédiatement. En premier lieu, cette conduite m'avait froissée, mais par la suite je m'habituai à ne plus parler avec lui que de moi et de ce qui se rapportait à moi; finalement, je n'y vis plus rien que de naturel.

Il montrait la plus complète indifférence, voire même un certain dédain, pour mes avantages extérieurs, et si cette manière d'agir m'avait déplu au commencement, elle ne tarda pas à me toucher fort agréablement. Jamais il ne laissait deviner ni par un mot ni par un regard que j'étais belle. Au contraire, son front se plissait quand on faisait en sa présence l'éloge de ma beauté. Il aimait à me signaler mes défauts et à me taquiner à ce sujet. Les robes à la mode et les coiffures savantes dont Katia tenait à me parer aux jours de fête n'excitaient que sa verve moqueuse, et Katia s'en affectait beaucoup. Moi-même, j'en avais conçu d'abord du dépit, non sans raison. Katia était fermement convaincue que je plaisais à Serge Michaïlovitch, et elle ne pouvait comprendre pourquoi il ne voulait pas que cette jeune fille qui lui plaisait parût sous son jour le plus avantageux. Bientôt je vis ce qu'il avait à cœur : il eût été heureux de ne me voir aucune coquetterie. Lorsque j'en fus bien certaine, je ne gardai plus l'ombre même d'une coquetterie dans ma toilette, ma coiffure ou ma conduite; je me fis très simple, — coquetterie d'un autre genre, puisque à cette époque je ne pouvais avoir déjà le goût de la simplicité.

Je savais qu'il m'aimait, — comme on aime une enfant ou comme l'on aime une femme ? Je ne me l'étais pas demandé. Cet amour m'était cher, et comme je sentais que pour lui j'étais au-dessus de toutes les autres jeunes filles, je devais naturellement désirer qu'il gardât toujours cette illusion. Et je le trompais, inconsciemment. Mais en le trompant, je devenais meilleure. Je pressentais qu'il était plus digne et préférable pour moi de lui faire connaître les qualités de mon âme que celles de mon corps. Quels que pussent être mes cheveux, mon visage, mes mains, mes manières, il pouvait les apprécier à un seul coup d'œil, et

alors même que j'eusse voulu le tromper sur ce point, il ne m'eût pas été possible d'y rien ajouter. Quant à mon âme, il l'ignorait parce qu'il l'aimait, parce qu'elle se développait, parce qu'il m'était plus facile de l'induire en erreur à propos d'elle et que réellement je le faisais. De quel soulagement ne fus-je pas pénétrée lorsque je me fus clairement rendu compte de cette situation. Ces troubles auxquels j'étais si souvent en proie, ce besoin de mouvement qui m'étouffait, disparurent complètement. Je sus que, debout devant lui ou assise auprès de lui, les cheveux lissés ou relevés, j'étais toujours sous son regard, et je m'imaginai qu'il devait être content de moi autant que je l'étais moi-même. Je crois que s'il lui fût venu à l'idée de me dire : vous êtes belle ! comme tout le monde, je crois que j'en eusse éprouvé de l'irritation. Mais quelle joie, quelle douce sensation se glissait dans mon âme quand, sur un mot dit par moi, il me regardait longuement et ajoutait d'une voix émue à laquelle il s'efforçait de donner un ton badin :

— Oui, oui, il y a quelque chose en vous. Vous êtes une excellente fille, il faut que je l'avoue.

Et d'où me venait cet éloge qui me remplissait de bonheur et d'orgueil ? Tantôt pour avoir laissé entendre que je partageais l'affection de Gregor pour sa petite-fille, tantôt pour avoir été remuée jusqu'aux larmes par une poésie ou un roman, tantôt pour avoir préféré Mozart à Schulhof. J'admirais le tact extraordinaire qui alors me faisait dire ou faire ce qui était bien, alors que je n'avais encore aucune notion exacte du bien ni du beau. La plupart de mes anciennes habitudes et de mes anciens goûts lui déplaisaient. Un seul mouvement de ses sourcils, un seul regard suffisait pour me faire comprendre que ce que j'allais dire lui serait désagréable ; qu'il prît un certain air de pitié ou de dédain, et je croyais ne plus aimer une chose qui longtemps m'avait été chère.

Lorsqu'il me donnait un conseil, je me figurais savoir ce qu'il voulait me dire. Il m'interrogeait d'un regard qu'il plongeait au fond de mes prunelles, et ce regard y faisait monter la pensée qu'il désirait connaître. Je n'étais plus maîtresse de mes idées ni de mes sensations, car ses sensations et ses idées passaient en moi, devenaient miennes et embellissaient ma vie. Et sans me rendre compte de la transformation, je vis toutes choses sous un autre jour, aussi bien Katia que nos gens, Sonia que moi-même et mes occupations.

Des livres que je lisais autrefois pour combattre mon ennui

devinrent une source des joies les plus pures, uniquement parce que nous en parlions ensemble, que nous les parcourions ensemble, qu'il me les apportait. Autrefois les leçons que je donnais à Sonia étaient pour moi une lourde tâche, reprise par simple acquit de conscience ; mais maintenant qu'il y assistait, c'était une de mes jouissances les plus vives de suivre les progrès de Sonia.

Apprendre un morceau de musique entier avait été une chose impossible pour moi jadis ; maintenant que j'avais la certitude d'être écoutée par lui, l'espoir d'un compliment de lui, rien ne me rebutait plus. Quarante fois de suite je recommençais le même passage, de sorte que la pauvre Katia en fut réduite à se mettre un tampon de ouate dans les oreilles ; moi, au contraire, je ne songeais point à m'impatienter. Mes anciennes sonates me parurent exprimer de nouveaux sentiments. Cette bonne Katia, que je connaissais et que j'aimais autant que moi-même, s'était transformée à mes yeux. Maintenant je comprenais que ce n'était nullement une obligation pour elle d'être pour nous ce qu'elle avait été, une mère, une amie et une esclave tout à la fois ; je sentais tout ce qu'il y avait en elle de dévouement et d'abnégation et je ne l'en aimais que davantage.

Il m'enseigna aussi à considérer nos paysans, nos drorovées et nos servantes à un point de vue bien différent de celui que j'avais toujours eu. Si ridicule que cela puisse paraître, je comptais dix-sept ans et cependant j'avais vécu au milieu d'eux en leur restant plus étrangère qu'avec nombre de personnes que je n'avais jamais vues ; jamais je ne m'étais dit que ces gens pouvaient aimer, souffrir, espérer comme moi. Notre jardin, nos bois, nos champs que je connaissais depuis si longtemps cependant, prirent des aspects nouveaux et révélèrent des beautés inconnues à mes yeux. Ce n'était pas sans raison qu'il affirmait un seul bonheur certain en ce monde, celui de vivre pour les autres. Je n'avais pas compris tout d'abord, mais peu à peu ce principe était entré en moi. En un mot, il m'avait initiée à une vie nouvelle pleine de douces jouissances, sans que rien eût été modifié ou ajouté à mon existence ordinaire : il m'avait simplement rendue sensible au point de percevoir les moindres sensations. Un écho avait toujours dormi en moi et il avait suffi de l'arrivée de Serge Michaïlovitch pour éveiller cet écho, le faire parler et remplir mon âme de bonheur.

Souvent, au cours de cet été, je montai à ma chambre, je me jetai sur mon lit et, à la place de mon ancien abattement, une inquiétude me tenait: celle de ma félicité présente. Il m'était parfois impossible de m'endormir; alors je me relevais, je m'asseyais sur le lit de Katia et je lui faisais part de mon bonheur, ce dont j'eusse pu facilement me dispenser, car ce bonheur était assez visible, assez manifeste. Elle aussi m'avouait qu'elle se sentait parfaitement heureuse et elle m'embrassait. Je la croyais sans peine; rien de plus naturel, de plus logique pour moi que nous fussions tous heureux. Mais le bonheur de Katia ne l'empêchait nullement d'avoir sommeil; alors elle faisait mine de se fâcher, me renvoyait et s'endormait. Moi au contraire je songeais à tout ce qui contribuait à mon bonheur. Quelquefois je descendais de mon lit pour prier de nouveau et ma prière était faite suivant ma propre inspiration, dans mon élan de gratitude vers Dieu pour toute la félicité qu'il me donnait. Alors tout était silencieux dans ma chambre où je n'entendais plus que la respiration calme et régulière de Katia endormie; je me retournais en murmurant quelques paroles en faisant le signe de la croix et en baisant le petit crucifix attaché à mon cou. Les portes étaient fermées, les volets étaient clos; un bourdonnement de mouche se débattant dans un coin parvenait seul à mon oreille. J'aurais voulu ne jamais quitter cette chambre, ni jamais voir revenir le jour qui dissiperait ces sentiments et détruirait cette situation d'âme. Il me semblait que mes rêves, mes pensées et mes prières étaient autant d'êtres animés qui vivaient avec moi dans cette obscurité, entouraient mon lit, planaient au-dessus de ma tête. Mais chacune de mes pensées était une pensée à lui comme chacune de mes impressions me venait de lui. J'ignorais alors que ceci était tout simplement de l'amour, je croyais que cet état de choses durerait toujours et que je ne serais pas tenue à abandonner quelque partie de moi-même en compensation de ce que je recevais.

L. Tolstoï.

(*A suivre.*)

PRIX DE VERS LATINS

Pourquoi l'on parlait réformes universitaires à la fin de ce souper, je n'en sais rien du tout. Le fait est qu'on en parlait, et qu'il y eut un bel éclat de rire quand Octave du Guselle s'écria d'un air mélancolique :

— Pauvres vers latins! C'est moi qui les regrette.

Lui, Octave, regretter les vers latins!! Car il n'y mettait aucune ironie. Il semblait réellement triste. On voyait qu'il était sincère. Il avait donc aimé les vers latins, lui, Octave, lui, le bouliné! On n'en revenait pas. Cela demandait une explication.

— Raconte-nous ça, hein? Il doit y avoir une histoire là-dessous.

Il alluma un partagas et raconta.

« Oui, j'ai été au grand concours, moi, Octave, tel que vous me voyez. Et en vers latins! Et j'y ai obtenu... Mais n'anticipons pas.

Donc, me voici dans la salle Gerson, comme bouche-trou de Stanislas. On n'était pas fort, en ce temps-là, à Stanislas. C'est vous dire si j'étais faiblard, moi le bouche-trou.

Tout de même, ça m'amusait, d'être au grand concours. Une nouveauté, pour moi. Vous pensez! Un panier garni de victuailles fines, avec bouteille de Pomard, et café froid. Comme pour une partie en chemin de fer! Comme aux vacances dernières avec ma petite tante Mélanie.

Ah! ma petite tante Mélanie! Une tante à la mode de Bretagne, plutôt cousine. Mais jolie! jolie à la mode parisienne. Vingt-sept ans, et veuve. Un teint de roussi, des cheveux d'or ébouriffés, et un rire que mon professeur de piano comparait à une gamme chromatique ascendante.

Si je l'aimais, si je l'adorais, ma petite tante Mélanie, vous voyez ça d'ici, n'est-ce pas? Ah! c'est elle que j'aurais voulu

chanter en vers, en vers français, bien plutôt que de mettre le câble transatlantique en vers latins! Car on nous avait donné, pour matière à traiter, le câble transatlantique. Mais, pas plus en vers français qu'en vers latins, je n'étais un *trapu* (c'est ainsi qu'on appelait les forts, chez nous). Aussi, je me contentai de ne pas parler du câble en hexamètres, et de rêvasser à ma petite tante en simple prose.

Un mot surtout me revenait, un mot prononcé par elle, et qui me tracassait fort. L'an dernier, monsieur Durand, le voisin du château, le maire de Saint-Rémy, le gros homme, l'ancien marchand de bœufs, avait fait demander sa main, et avait carrément offert, pour l'avoir, ses huit millions. Ma petite tante Mélanie avait refusé en disant :

— Je n'aimerai jamais qu'un homme distingué.

Qu'entendait-elle, au juste, par un homme distingué? Je croyais bien le savoir jusqu'à présent. Mais, aujourd'hui, j'en doutais.

Jusqu'à présent, le type de l'homme distingué me semblait être mon cousin Adalbert de Chamerogue, capitaine d'état-major en démission, sportman, toujours vêtu à la mode de demain, gros joueur, adoré des femmes, et légèrement dégarni au sommet du crâne. Avec ses toilettes irréprochables, son monocle, ses racontars, il incarnait pour moi le chic et la distinction.

Tout à coup, je venais de concevoir un autre *distingué*. C'était mon voisin de table, un Charlemagne, le nommé Riflou.

A l'appel de son nom, j'avais entendu dire et répéter par tout le monde :

— Ça, c'est l'élève le plus *distingué* du concours. On n'a jamais vu un élève plus *distingué*.

Quoi ! plus distingué qu'Adalbert, alors ? Voyons un peu.

Riflou était petit, maigre, crasseux. Ses cheveux longs et gras lui tombaient sur le cou. Ses ongles étaient noirs.

— C'est vous, lui dis-je, c'est bien vous qui êtes Riflou, le fameux Riflou, l'élève le plus *distingué ?*

Il me regarda d'un air gogunard, comme s'il me trouvait stupide, et me répondit :

— Oui, c'est moi Riflou. Ça coûte deux sous pour voir la bête curieuse. Et toi, qui es-tu ?

Il me tutoyait, comme ça, du premier coup! Je pris ma figure la plus aristocratique pour lui riposter :

— Monsieur, je m'appelle Octave du Guselle.

— Ah! fit-il! Est-ce que du Guselle s'écrit en deux mots?

— Oui.

— Et tu as le sac? Tu es riche, enfin?

— Oui.

— Tant mieux pour toi.

Puis il se mit à piocher ses vers latins, me laissant à mes réflexions. Car je réfléchissais. C'était donc ça, un élève distingué? La distinction consistait donc à être intelligent, à avoir des succès, des prix? Hélas! moi qui n'étais que simple bouche-trou!

N'importe! je veux être aimé de ma tante Mélanie, je le veux. A moi Quicherat! A moi les dactyles et les spondées. Il me faut le prix de vers latins!

Au diable! Je pensais trop à ma petite tante pour pouvoir m'enthousiasmer à propos du câble transatlantique! Puis, je n'avais pas du tout le truc des vers latins. Ça ne venait pas.

Onze heures, midi, sonnèrent. Plus que trois heures à potasser! Et ma page n'était encore qu'une broussaille informe de ratures.

Riflou, lui, avait déjà fini ses quatre-vingts vers, et il mangeait philosophiquement une sardine avant de se mettre à fignoler sa pièce. En voilà une pièce qui devait être bien! Sûrement il aurait le prix, cet animal-là!

Et moi! moi! Un grand désespoir me vint. Non, décidément, je ne serais jamais assez distingué pour être aimé de ma petite tante Mélanie.

— Tu ne manges donc pas? me dit Riflou.

Il jetait des yeux de chat gourmand sur mon panier, si délicatement garni.

— Non, lui répondis-je, je n'ai pas faim, je suis trop triste.

Il avait l'air bon, malgré sa laideur. Mon cœur était gros. Je lui racontai mon infortune. En même temps, je tirais de mon panier une cuisse de canard et la fameuse bouteille.

— Tiens, lui fis-je, si tu en veux, prends ça.

Je l'avais tutoyé aussi; et, tandis qu'il se régalait, je continuai mes jérémiades amoureuses. Ah! si j'avais le prix! Elle m'aimerait!

— Tu l'auras peut-être. Fais voir tes vers.

Je lui passai mon brouillon, subrepticement. Il faisait, en les

lisant, une moue de connaisseur. Il finit par me dire qu'ils étaient pleins de fautes.

— Tu vois bien, lui dis-je, je ne suis pas distingué, moi.

Le professeur qui nous surveillait nous imposa silence. Je grignotai mélancoliquement un peu de foie gras, je bus un doigt de vin, puis je passai tout le reste à Riflou, et je me remis avec rage à la besogne.

Hélas! quand sonna l'heure fatale, l'heure de donner sa copie, je n'avais fait qu'un informe gribouillage. Je le déchirai et ne donnai rien. Je trahissais les espérances de Stanislas, et je renonçais définitivement à être jamais l'homme distingué qu'aimerait ma petite tante Mélanie.

Un mois après, je reçus le petit billet d'invitation à la distribution des prix du concours général.

Ah bah! Je tombai de mon haut. Il devait y avoir erreur. Ma famille était stupéfaite. Moi, je croyais rêver. Naturellement, je ne m'étais pas vanté d'avoir déchiré ma copie.

— Et c'est en vers latins? dit mon père. Ah çà! mon gaillard, tu es donc fort en vers latins?

Mon Dieu! oui, il faut croire que j'étais fort, puisque je trouvais le moyen d'avoir quelque chose sans avoir rien fait. Juge un peu, si j'avais remis une copie! Mon Dieu! oui, j'étais fort! car le jour de la distribution, en pleine Sorbonne, on put entendre retentir ces paroles mémorables :

Vers latins : *premier Prix, du Guselle* (*Octave*).

Et j'eus le mot de l'énigme en traversant la foule pour aller chercher mes livres. Comme je passais parmi les Charlemagne, je me sentis prendre la main par quelqu'un. C'était mon voisin du concours, c'était le brave garçon qui avait mis mon nom au lieu du sien sur sa copie. Et il me dit, avec une petite larme au coin de l'œil :

— Elle te trouvera distingué, va! Elle t'aimera.

Octave se versa un verre de kummel et conclut :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi les vers latins...?

— Mais pardon, fit quelqu'un, la petite tante Mélanie a donc...?

— Messieurs, reprit Octave, je ne suis pas un fat.

Puis, avec un regard au ciel, il ajouta :

— En amour, il ne s'agit que d'être audacieux. Qu'importe ce qui vous donne de l'audace? Sans ce prix de vers latins...

Jean Richepin.

POURQUOI L'EXPOSITION

EST COMME ELLE EST

Les journaux publient chaque jour le nombre des entrées. Il serait puéril d'ajouter aucune parole à ces chiffres formidables pour certifier le succès inouï de l'Exposition. La tour Eiffel est gigantesque et le prestige de l'Exposition est irrésistible : ce sont des vérités du même genre. S'il reste quelqu'un qui ne les voit point, c'est qu'il n'a point d'yeux.

A quoi tient ce prestige? Évidemment à ses qualités pittoresques; elle est extrêmement attrayante aux yeux. Et à quoi tiennent ces qualités pittoresques? A cinq ou six idées neuves et heureuses, à cinq ou six trouvailles qui en ont déterminé l'apparence extérieure. Supposez que ces quelques idées n'aient pas été conçues, il n'y a plus de merveille. On n'en aurait pas moins fait l'Exposition, puisqu'on avait résolu de la faire; mais, du moment qu'on n'inventait pas, on n'aurait pu que répéter les Expositions précédentes; elle aurait été banale et quelconque.

Il m'a semblé que la reconnaissance publique s'était beaucoup trop inégalement répartie entre ces trouveurs d'idées à qui l'Exposition de 1889 est redevable de son originalité; et j'ai cru intéressant de rechercher à travers les documents par quelles phases d'incubation l'Exposition a passé et par quelles collaborations successives elle a été amenée à la forme définitive qui a été réalisée sous la direction de M. Alphand et qui suscite aujourd'hui une admiration universelle.

On ne sait pas bien qui en a lancé tout d'abord le projet. Quelques hommes politiques réunis au mois de mai 1884 par une cérémonie industrielle à la salle Wagram, parmi lesquels se trouvait M. Jules Ferry, président du conseil, croyaient avoir été les premiers à en parler. Mais M. Berger, qui avait pris part à toutes les Expositions précédentes et qui devait devenir l'infatigable directeur de l'exploitation de l'Exposition actuelle, a ré-

clamé la priorité. C'était une idée en l'air et bien naturelle que de célébrer ainsi le centenaire de 1789.

Les faiseurs de plans se mirent aussitôt à l'œuvre et disputèrent dans les journaux jusqu'à ce qu'une commission de préparation, nommée par M. Rouvier le 8 novembre 1884, les appelât à comparaître devant elle. Il n'y eut de débats sérieux qu'entre deux des emplacements proposés. Des personnes considérables, préoccupées des dimensions, que l'on voulait immenses, recommandaient Courbevoie, où l'on disposait d'un terrain pour ainsi dire illimité. Mais la commission, craignant que Paris se désintéressât d'une Exposition située hors de ses murs, se prononça pour le Champ-de-Mars.

L'emplacement arrêté, on discuta le plan, et je crois bien que c'est à ce moment que le sort de l'Exposition fut décidé. Si elle est belle, c'est à cause des résolutions qui furent prises.

M. Alphand, toujours dans l'intention de faire grand, proposait de couvrir entièrement le Champ-de-Mars. On eût obtenu ainsi un espace abrité d'une étendue sans précédent, mais ce n'eût été, comme dans les Expositions précédentes, qu'un pâté compact, un énorme hangar à la physionomie extérieure duquel il eût été bien difficile de donner quelque intérêt. M. Antonin Proust, au contraire, avait eu une idée d'artiste, l'idée de disposer les bâtiments de l'Exposition autour d'un jardin central. Il y voyait un double avantage : l'avantage immédiat d'obtenir de grandioses perspectives d'architecture, effet qui n'avait été recherché encore dans aucune exposition, et l'avantage plus lointain de construire sur la droite et sur la gauche du jardin des édifices que l'on pourrait conserver et qui seraient le legs de l'Exposition de 1889, comme le palais du Trocadéro a été le legs de l'Exposition de 1878.

M. Antonin Proust avait communiqué son idée à M. Dutert, l'architecte aujourd'hui célèbre, et M. Dutert l'avait développée dans un plan détaillé qui fut soumis à la commission.

Un schéma un peu grossier en a été publié dans le *Figaro* du 21 mars 1885 ; on y voit les bâtiments de l'Exposition tracés à peu de chose près tels qu'ils ont été construits depuis : un palais sur chaque côté du jardin, les industries diverses au fond, et derrière les industries diverses, le palais des Machines. La terrasse à balustrade, cette disposition si somptueusement décorative renouvelée des palais italiens et du Luxembourg, y est déjà

prévue. La seule différence consiste en ce que, pour prolonger leurs perspectives jusqu'aux plus grandes profondeurs, MM. Proust et Dutert partageaient l'emplacement des industries diverses en deux par une très large allée découverte conduisant au palais des Machines, et reculaient le dôme central jusqu'à ce palais.

Ce plan fut adopté et, dans un rapport inséré au *Journal Officiel* du 14 mars 1885, M. Antonin Proust le présenta au ministre comme l'expression des vœux de la commission.

Supposez au contraire qu'il eût été rejeté, et par les conséquences, jugez de ce qu'une idée neuve peut contenir en germe ! Tous les arrangements dont il est le support disparaissent naturellement avec lui. Plus de façades en fer à cheval étalées en un immense décor ; plus de palais variés, plus de jardin central où la foule séjourne, se délasse et s'égaye sans quitter l'Exposition; plus de fontaines lumineuses au cœur même du Champ de Mars ; plus d'illuminations le soir faisant courir leurs cordons de lumière depuis le dôme central jusqu'au palais du Trocadéro en passant par la tour Eiffel. En un mot, tous les enchantements de l'Exposition actuelle s'évanouissent, car c'est ce plan qui les a rendus possibles.

Parmi les innombrables spectateurs qui, du pied de la tour Eiffel, contemplent la splendide ordonnance déroulée devant leurs yeux, combien savent à qui l'invention est due ?

Aucun, probablement.

Et cette ignorance est bien injuste.

Si le plan Proust-Dutert contient déjà tous les palais, il y manque cependant une des attractions de l'Exposition, et non la moindre, la tour Eiffel même.

Cette pauvre tour Eiffel, aujourd'hui si glorieuse, elle est venue au monde au milieu des hostilités et des mépris. Les uns voulaient la reléguer à Courbevoie, les autres consentaient à lui accorder le Trocadéro. Mais personne n'en voulait au Champ-de-Mars. C'est à M. Lockroy, devenu ministre du commerce, que revient le mérite de l'y avoir placée. L'idée en paraissait monstrueuse à beaucoup de gens : on n'a pas oublié une protestation signée de noms fort illustres dans les arts et dans la littérature, où cette aversion s'exprimait avec une énergie toute romantique.

M. Lockroy eut à la faire triompher successivement dans deux commissions.

D'abord dans la commission parlementaire, qui, avant de proposer à la Chambre le vote d'une subvention de 17 millions, avait voulu examiner les projets. Plus tard, dans la commission de contrôle et des finances, appelée aussi commission des 43 parce qu'elle fut formée de 43 membres désignés à raison d'un membre par million pour les trois pouvoirs qui ont constitué le capital de l'Exposition, l'État, la ville de Paris et l'Association de garantie. Un des membres de la commission l'aida beaucoup par un brillant discours. Tout le monde était d'accord qu'il fallait frapper les esprits par quelque chose d'extraordinaire, expliqua-t-il; M. Eiffel ne demandait que 1,500,000 francs de subvention pour élever sa tour; si on rejetait son offre, il en coûterait bien davantage pour donner à l'Exposition le caractère exceptionnel que l'on souhaitait. Cet argument rallia la majorité.

Entre temps, la construction des palais de l'Exposition avait été mise au concours. Les conditions imposées aux concurrents reproduisaient les dispositions du plan Proust-Dutert en y ajoutant que la tour Eiffel, campée devant le pont d'Iéna, servirait d'entrée à l'Exposition.

Les trois projets de MM. Dutert, Formigé et Sauvestre furent primés. Le plan de l'Exposition subit alors une dernière modification. Pour lui donner la forme symbolique d'un arc de triomphe couché sur le sol, M. Lockroy supprima l'allée qui devait partager l'emplacement des industries diverses et décida de le fermer par une façade continue qui deviendrait la façade principale.

La construction des palais des Beaux-Arts et des Arts Libéraux fut confiée à M. Formigé, celle du palais des Machines à M. Dutert, celle du palais des Industries diverses à M. Bouvard, collaborateur de M. Alphand dans les services de la Ville, bien qu'il n'eût pas concouru.

Je lisais, dans un des derniers numéros de l'*Encyclopédie d'architecture*, un curieux article : un architecte distingué, M. Chaine, y confessait franchement que le public ne s'intéresse point à l'architecture contemporaine, et il se demandait avec plus de franchise encore si cette indifférence ne provient pas de ce que l'architecture contemporaine n'est pas intéressante. Eh

bien, MM. Formigé et Dutert ont opéré cette réconciliation du public et de l'architecture souhaitée par M. Chaine. Leurs œuvres émeuvent et passionnent les visiteurs; elles sont populaires, et une bonne part du succès de l'Exposition leur revient.

L'enfantement du palais des Machines a été des plus laborieux, et si les procès-verbaux de la commission des 43 étaient publiés, on y verrait avec quelle peine une idée neuve s'impose à la timidité ordinaire des esprits. La commande primitivement faite à M. Dutert supposait un vaisseau à trois nefs qui ne se fût distingué des constructions semblables que par ses proportions. Mais M. Dutert était résolu à construire un vaisseau unique. Frappé des arcs colossaux que M. Eiffel avait obtenus à l'aide du fer, à Garabit et sur le Douro, il avait conçu le projet d'approprier à un édifice ces dimensions inusitées. Après de longues recherches, il inventa ces sortes d'ogives surbaissées dont la courbe puissante s'enlève si légèrement vers le ciel; le palais des Machines était trouvé; l'esquisse en fut définitivement arrêtée au mois de février 1887. Seulement il fallait la faire accepter, et vaincre de nouveau la coalition des timides; ce ne fut pas facile. La sous-commission qui l'examina la première s'effraya de son audace et la rejeta. Par bonheur, la commission, entraînée par M. Lockroy et par ceux de ses membres qui étaient acquis d'avance aux propositions extraordinaires, ne ratifia point ce vote. Il en est de ce palais des Machines comme de la tour Eiffel; aujourd'hui qu'ils sont debout, défendant leur cause par leur seul aspect, toutes les critiques se sont tues; ils n'ont plus que des admirateurs.

Mais les admirateurs n'adressent pas toujours leur admiration à qui de droit.

L'École centrale des Arts et Manufactures a dans le palais des Arts Libéraux une exposition où l'on voit des photographies du palais des Machines à divers degrés d'avancement. Sur ces photographies sont collées des pancartes ainsi libellées : « Construction de la galerie des Machines; ingénieur en chef, M. Contamin; ingénieur en chef adjoint, M. Charton; ingénieur ordinaire, M. Pierron. » De M. Dutert, pas la moindre trace. Beaucoup de passants qui ne sont point renseignés sur l'histoire de l'Exposition (et combien peu de gens le sont!) en concluent que M. Contamin est l'auteur du palais des Machines... J'ai vu des personnes qui, lorsqu'on les détrompait, étaient fort irritées

d'avoir été les dupes de ces pancartes. Il suffit de signaler à l'École Centrale la méprise à laquelle sa rédaction donne lieu pour qu'elle la corrige.

MM. Contamin, Charton et Pierron ont été des auxiliaires de M. Dutert très précieux pour les calculs de la résistance des fers. Ils ne sont pour rien dans l'architecture du palais, dont toutes les formes ont été dessinées par M. Dutert et sont sorties de son cerveau.

Voici donc les grandes conceptions originales de l'Exposition, les raisons fondamentales de sa beauté, les quelques idées neuves dont les inventeurs ne sauraient être oubliés sans injustice :

Le plan à vastes perspectives de MM. Proust et Dutert.

La tour Eiffel.

La construction de la tour Eiffel au Champ-de-Mars due à M. Lockroy.

Les palais gracieux et riants de M. Formigé.

Le hardi et grandiose palais des Machines de M. Dutert.

Ce sont les causes pour lesquelles les esprits sérieux sont séduits aussi vivement que les esprits frivoles. Il s'y en ajoute beaucoup de secondaires. L'Exposition de 1889 a eu du bonheur. Tout y est bien venu comme sous une heureuse étoile. Les républiques espagnoles ayant demandé des locaux distincts, MM. Alphand et Berger ont imaginé cet amusant pêle-mêle de pavillons qui s'en vont dans un pittoresque désordre de l'avenue de La Motte-Piquet au quai d'Orsay ; la liberté laissée à chaque pays de construire à son gré y a multiplié les types d'architectures ; on parcourt toute la gamme des styles depuis la légèreté arabe de la rue du Caire jusqu'au sombre et puissant palais mexicain. Le pourtour continu des cafés et des restaurants, autre idée de MM. Alphand et Berger, entretient en permanence, autour des palais, la gaie animation de la foule. La fontaine lumineuse, empruntée à Londres par M. Alphand, est une féerie. Les miracles de végétation qu'opèrent chaque jour les jardiniers de M. Alphand en sont une autre. Enfin, il s'est trouvé que nos cinq principales possessions se sont fait représenter à l'esplanade des Invalides par des palais qui sont d'admirables échantillons des arts de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

Paul Bourde.

FORT COMME LA MORT [1]

I

(Suite.)

Il parla longtemps, sans rien demander, avec tendresse, avec tristesse, avec une résignation désolée ; et elle se laissa prendre les mains qu'il conserva dans les siennes. Il s'était agenouillé sans qu'elle y prît garde, et avec un regard d'halluciné, il la suppliait de ne pas lui faire de mal! Quel mal? Elle ne comprenait pas et n'essayait pas de comprendre, engourdie dans un chagrin cruel de le voir souffrir, et ce chagrin était presque du bonheur. Tout à coup, elle vit des larmes dans ses yeux et fut tellement émue, qu'elle fit : « Oh ! » prête à l'embrasser comme on embrasse les enfants qui pleurent. Il répétait d'une voix très douce : « Tenez, tenez, je souffre trop », et tout à coup, gagnée par cette douleur, par la contagion des larmes, elle sanglota, les nerfs affolés, les bras frémissants, prêts à s'ouvrir.

Quand elle se sentit tout à coup enlacée par lui et baisée passionnément sur les lèvres, elle voulut crier, lutter, le repousser, mais elle se jugea perdue tout de suite, car elle consentait en résistant, elle se donnait en se débattant, elle l'étreignait en criant : « Non, non, je ne veux pas. »

Elle demeura ensuite bouleversée, la figure sous ses mains, puis tout à coup, elle se leva, ramassa son chapeau tombé sur le tapis, le posa sur sa tête et se sauva, malgré les supplications d'Olivier qui la retenait par sa robe.

Dès qu'elle fut dans la rue, elle eut envie de s'asseoir au bord du trottoir, tant elle se sentait écrasée, les jambes rompues. Un fiacre passait, elle l'appela et dit au cocher : « Allez doucement, promenez-moi où vous voudrez. » Elle se jeta dans la voiture,

(1) Voir le numéro du 10 août 1889.

referma la portière, se blottit au fond, se sentant seule derrière les glaces relevées, seule pour songer.

Pendant quelques minutes, elle n'eut dans la tête que le bruit des roues et les secousses des cahots. Elle regardait les maisons, les gens à pied, les autres en fiacre, les omnibus, avec des yeux vides qui ne voyaient rien; elle ne pensait à rien non plus, comme si elle se fût donné du temps, accordé un répit avant d'oser réfléchir à ce qui s'était passé.

Puis, comme elle avait l'esprit prompt et nullement lâche, elle se dit : « Voilà, je suis une femme perdue. » Et pendant quelques minutes encore, elle demeura sous l'émotion, sous la certitude du malheur irréparable, épouvantée comme un homme tombé d'un toit et qui ne remue point encore, devinant qu'il a les jambes brisées et ne le voulant point constater.

Mais au lieu de s'affoler sous la douleur qu'elle attendait et dont elle redoutait l'atteinte, son cœur, au sortir de cette catastrophe, restait calme et paisible ; il battait lentement, doucement, après cette chute dont son âme était accablée, et ne semblait point prendre part à l'effarement de son esprit.

Elle répéta, à voix haute, comme pour l'entendre et s'en convaincre : « Voilà, je suis une femme perdue. » Aucun écho de souffrance ne répondit dans sa chair à cette plainte de sa conscience.

Elle se laissa bercer quelque temps par le mouvement du fiacre, remettant à tout à l'heure les raisonnements qu'elle aurait à faire sur cette situation cruelle. Non, elle ne souffrait pas. Elle avait peur de penser, voilà tout, peur de savoir, de comprendre et de réfléchir; mais, au contraire, il lui semblait sentir dans l'être obscur et impénétrable que crée en nous la lutte incessante de nos penchants et de nos volontés, une invraisemblable quiétude.

Après une demi-heure, peut-être, de cet étrange repos, comprenant enfin que le désespoir appelé ne viendrait pas, elle secoua cette torpeur et murmura : « C'est drôle, je n'ai presque pas de chagrin. »

Alors elle commença à se faire des reproches. Une colère s'élevait en elle, contre son aveuglement et sa faiblesse. Comment n'avait-elle pas prévu cela? compris que l'heure de cette lutte devait venir? que cet homme lui plaisait assez pour la rendre lâche? et que dans les cœurs les plus droits le désir souffle parfois comme un coup de vent qui emporte la volonté?

Mais quand elle se fut durement réprimandée et méprisée, elle se demanda avec terreur ce qui allait arriver.

Son premier projet fut de rompre avec le peintre et de ne le plus jamais revoir.

A peine eut-elle pris cette résolution que mille raisons vinrent aussitôt la combattre.

Comment expliquerait-elle cette brouille ? Que dirait-elle à son mari ? La vérité soupçonnée ne serait-elle pas chuchotée, puis répandue partout ?

Ne valait-il pas mieux, pour sauver les apparences, jouer vis-à-vis d'Olivier Bertin lui-même l'hypocrite comédie de l'indifférence et de l'oubli, et lui montrer qu'elle avait effacé cette minute de sa mémoire et de sa vie ?

Mais le pourrait-elle ? aurait-elle l'audace de paraître ne se rappeler rien, de regarder, avec un étonnement indigné en lui disant : « Que me voulez-vous ? » l'homme dont vraiment elle avait partagé la rapide et brutale émotion ?

Elle réfléchit longtemps et s'y décida néanmoins, aucune autre solution ne lui paraissant possible.

Elle irait chez lui le lendemain, avec courage, et lui ferait comprendre aussitôt ce qu'elle voulait, ce qu'elle exigeait de lui. Il fallait que jamais un mot, une allusion, un regard, ne pût lui rappeler cette honte.

Après avoir souffert, car il souffrirait aussi, il en prendrait assurément son parti, en homme loyal et bien élevé, et demeurerait dans l'avenir ce qu'il avait été jusque-là.

Dès que cette nouvelle résolution fut arrêtée, elle donna au cocher son adresse, et rentra chez elle, en proie à un abattement profond, à un désir de se coucher, de ne voir personne, de dormir, d'oublier. S'étant enfermée dans sa chambre, elle demeura jusqu'au dîner étendue sur sa chaise longue, engourdie, ne voulant plus occuper son âme de cette pensée pleine de dangers.

Elle descendit à l'heure précise, étonnée d'être si calme et d'attendre son mari avec sa figure ordinaire. Il parut, portant dans ses bras leur fille ; elle lui serra la main et embrassa l'enfant, sans qu'aucune angoisse l'agitât.

M. de Guilleroy s'informa de ce qu'elle avait fait. Elle répondit avec indifférence, qu'elle avait posé comme tous les jours.

— Et le portrait, est-il beau ? dit-il.

— Il vient fort bien.

A son tour, il parla de ses affaires qu'il aimait raconter en mangeant, de la séance de la Chambre et de la discussion du projet de loi sur la falsification des denrées.

Ce bavardage, qu'elle supportait bien d'ordinaire, l'irrita, lui fit regarder avec plus d'attention l'homme vulgaire et phraseur qui s'intéressait à ces choses ; mais elle souriait en l'écoutant, et répondait aimablement, plus gracieuse même que de coutume, plus complaisante pour ces banalités. Elle pensait en le regardant : « Je l'ai trompé. C'est mon mari, et je l'ai trompé. Est-ce bizarre ? Rien ne peut plus empêcher cela, rien ne peut plus effacer cela ! J'ai fermé les yeux. J'ai consenti pendant quelques secondes, pendant quelques secondes seulement, au baiser d'un homme, et je ne suis plus une honnête femme. Quelques secondes dans ma vie, quelques secondes qu'on ne peut supprimer, ont amené pour moi ce petit fait irréparable, si grave, si court, un crime, le plus honteux pour une femme... et je n'éprouve point de désespoir. Si on me l'eût dit hier, je ne l'aurais pas cru. Si on me l'eût affirmé, j'aurais aussitôt songé aux affreux remords dont je devrais être aujourd'hui déchirée. Et je n'en ai pas, presque pas. »

M. de Guilleroy sortit après dîner, comme il faisait presque tous les jours.

Alors elle prit sur ses genoux sa petite fille et pleura en l'embrassant ; elle pleura des larmes sincères, larmes de la conscience, non point larmes du cœur.

Mais elle ne dormit guère.

Dans les ténèbres de sa chambre, elle se tourmenta davantage des dangers que pouvait lui créer l'attitude du peintre ; et la peur lui vint de l'entrevue du lendemain et des choses qu'il lui faudrait dire, en le regardant en face.

Levée tôt, elle demeura sur sa chaise longue durant toute la matinée, s'efforçant de prévoir ce qu'elle avait à craindre, ce qu'elle aurait à répondre, d'être prête pour toutes les surprises.

Elle partit de bonne heure, afin de réfléchir encore en marchant.

Il ne l'attendait guère et se demandait, depuis la veille, ce qu'il devait faire vis-à-vis d'elle.

Après son départ, après cette fuite, à laquelle il n'avait pas osé s'opposer, il était demeuré seul, écoutant encore, bien qu'elle

fût loin déjà, le bruit de ses pas, de sa robe, et de la porte retombant, poussée par une main éperdue.

Il restait debout, plein d'une joie ardente, profonde, bouillante. Il l'avait prise, elle ! Cela s'était passé entre eux ! Était-ce possible ? Après la surprise de ce triomphe, il le savourait, et pour le mieux goûter, il s'assit, se coucha presque sur le divan où il l'avait possédée.

Il y resta longtemps, plein de cette pensée qu'elle était sa maîtresse, et qu'entre eux, entre cette femme qu'il avait tant désirée et lui, s'était noué en quelques moments le lien mystérieux qui attache secrètement deux êtres l'un à l'autre. Il gardait en toute sa chair encore frémissante le souvenir aigu de l'instant rapide où leurs lèvres s'étaient rencontrées, où leurs corps s'étaient unis et mêlés pour tressaillir ensemble du grand frisson de la vie.

Il ne sortit point ce soir-là, pour se repaître de cette pensée ; il se coucha tôt, tout vibrant de bonheur.

A peine éveillé, le lendemain, il se posa cette question : « Que dois-je faire ? » A une cocotte, à une actrice, il eût envoyé des fleurs ou même un bijou ; mais il demeurait torturé de perplexité devant cette situation nouvelle.

Assurément, il fallait écrire. Quoi ?... Il griffonna, ratura, déchira, recommença vingt lettres, qui toutes lui semblaient blessantes, odieuses, ridicules.

Il aurait voulu exprimer en termes délicats et charmeurs la reconnaissance de son âme, ses élans de tendresse folle, ses offres de dévouement sans fin ; mais il ne découvrait, pour dire ces choses passionnées et pleines de nuances, que des phrases connues, des expressions banales, grossières ou puériles.

Il renonça donc à l'idée d'écrire, et se décida à l'aller voir, dès que l'heure de la séance serait passée, car il pensait bien qu'elle ne viendrait pas.

S'enfermant alors dans l'atelier, il s'exalta devant le portrait, les lèvres chatouillées de l'envie de se poser sur la peinture où quelque chose d'elle était fixé ; et de moment en moment, il regardait dans la rue par la fenêtre. Toutes les robes apparues au loin lui donnaient un battement de cœur. Vingt fois il crut la reconnaître, puis, quand la femme aperçue était passée, il s'asseyait un moment, accablé comme après une déception.

Soudain, il la vit, douta, prit sa jumelle, la reconnut, et bouleversé par une émotion violente, s'assit pour l'attendre.

Quand elle entra, il se précipita sur les genoux et voulut lui prendre les mains ; mais elle les retira brusquement, et comme il demeurait à ses pieds, saisi d'angoisse et les yeux levés vers elle, elle lui dit avec hauteur :

— Que faites-vous donc, Monsieur, je ne comprends pas cette attitude?

Il balbutia :

— Oh ! Madame, je vous en supplie...

Elle l'interrompit durement.

— Relevez-vous, vous êtes ridicule.

Il se releva, effaré, murmurant :

— Qu'avez-vous? Ne me traitez pas ainsi, je vous aime !...

Alors, en quelques mots rapides et secs, elle lui signifia sa volonté, et régla la situation.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ! Ne me parlez jamais de votre amour, ou je quitterai cet atelier pour n'y point revenir. Si vous oubliez, une seule fois, cette condition de ma présence ici, vous ne me reverrez plus.

Il la regardait, affolé par cette dureté qu'il n'avait point prévue ; puis il comprit et murmura :

— J'obéirai, Madame.

Elle répondit :

— Très bien, j'attendais cela de vous ! Maintenant travaillez, car vous êtes long à finir ce portrait.

Il prit donc sa palette et se mit à peindre ; mais sa main tremblait, ses yeux troublés regardaient sans voir ; il avait envie de pleurer, tant il se sentait le cœur meurtri.

Il essaya de lui parler ; elle répondit à peine. Comme il tentait de lui dire une galanterie sur son teint, elle l'arrêta d'un ton si cassant qu'il eut tout à coup une de ces fureurs d'amoureux qui changent en haine la tendresse. Ce fut, dans son âme et dans son corps, une grande secousse nerveuse, et tout de suite, sans transition, il la détesta. Oui, oui, c'était bien cela, la femme ! Elle était pareille aux autres, elle aussi ! Pourquoi pas ? Elle était fausse, changeante et faible comme toutes. Elle l'avait attiré, séduit par des ruses de fille, cherchant à l'affoler sans rien donner ensuite, le provoquant pour se refuser, employant pour lui toutes les manœuvres des lâches coquettes qui semblent tou-

jours prêtes à se dévêtir, tant que l'homme qu'elles rendent pareil aux chiens des rues n'est pas haletant de désir.

Tant pis pour elle, après tout ; il l'avait eue, il l'avait prise. Elle pouvait éponger son corps et lui répondre insolemment, elle n'effacerait rien, et il l'oublierait, lui. Vraiment, il aurait fait une belle folie en s'embarrassant d'une maîtresse pareille qui aurait mangé sa vie d'artiste avec des dents capricieuses de jolie femme.

Il avait envie de siffler, ainsi qu'il faisait devant ses modèles ; mais comme il sentait son énervement grandir et qu'il redoutait de faire quelque sottise, il abrégea la séance, sous prétexte d'un rendez-vous. Quand ils se saluèrent en se séparant, ils se croyaient assurément plus loin l'un de l'autre que le jour où ils s'étaient rencontrés chez la duchesse de Mortemain.

Dès qu'elle fut partie, il prit son chapeau et son pardessus et il sortit. Un soleil froid, dans un ciel bleu ouaté de brume, jetait sur la ville une lumière pâle, un peu fausse et triste.

Lorsqu'il eut marché quelque temps, d'un pas rapide et irrité, en heurtant les passants, pour ne point dévier de la ligne droite, sa grande fureur contre elle s'émietta en désolations et en regrets. Après qu'il se fut répété tous les reproches qu'il lui faisait, il se souvint, en voyant passer d'autres femmes, combien elle était jolie et séduisante. Comme tant d'autres qui ne l'avouent point, il avait toujours attendu l'impossible rencontre, l'affection rare, unique, poétique et passionnée, dont le rêve plane sur nos cœurs. N'avait-il pas failli trouver cela ? N'était-ce pas elle qui lui aurait donné ce presque impossible bonheur ? Pourquoi donc est-ce que rien ne se réalise ? Pourquoi ne peut-on rien saisir de ce qu'on poursuit, ou n'en atteint-on que des parcelles, qui rendent plus douloureuse cette chasse aux déceptions ?

Il n'en voulait plus à la jeune femme, mais à la vie elle-même. Maintenant qu'il raisonnait, pourquoi lui en aurait-il voulu à elle ? Que pouvait-il lui reprocher, après tout ? — d'avoir été aimable, bonne et gracieuse pour lui — tandis qu'elle pouvait lui reprocher, elle, de s'être conduit comme un malfaiteur !

Il rentra plein de tristesse. Il aurait voulu lui demander pardon, se dévouer pour elle, faire oublier, et il chercha ce qu'il pourrait tenter pour qu'elle comprît combien il serait, jusqu'à la mort, docile désormais à toutes ses volontés.

Or, le lendemain, elle arriva accompagnée de sa fille, avec un

sourire si morne, avec un air si chagrin, que le peintre crut voir dans ces pauvres yeux bleus, jusque-là si gais, toute la peine, tout le remords, toute la désolation de ce cœur de femme. Il fut remué de pitié, et pour qu'elle oubliât, il eut pour elle, avec une délicate réserve, les plus fines prévenances. Elle y répondit avec douceur, avec bonté, avec l'attitude lasse et brisée d'une femme qui souffre.

Et lui, en la regardant, repris d'une folle idée de l'aimer et d'être aimé, il se demandait comment elle n'était pas plus fâchée, comment elle pouvait revenir encore, l'écouter et lui répondre, avec ce souvenir entre eux.

Du moment qu'elle pouvait le revoir, entendre sa voix et supporter en face de lui la pensée unique qui ne devait pas la quitter, c'est qu'alors cette pensée ne lui était pas devenue odieusement intolérable. Quand une femme hait l'homme qui l'a violée, elle ne peut plus se trouver devant lui sans que cette haine éclate. Mais cet homme ne peut non plus lui demeurer indifférent. Il faut qu'elle le déteste ou qu'elle lui pardonne. Et quand elle pardonne cela, elle n'est pas loin d'aimer.

Tout en peignant avec lenteur, il raisonnait par petits arguments précis, clairs et sûrs ; il se sentait lucide, fort, maître à présent des événements.

Il n'avait qu'à être prudent, qu'à être patient, qu'à être dévoué, et il la reprendrait, un jour ou l'autre.

Il sut attendre. Pour la rassurer et la reconquérir, il eut des ruses à son tour, des tendresses dissimulées sous d'apparents remords, des attentions hésitantes et des attitudes indifférentes. Tranquille dans la certitude du bonheur prochain, que lui importait un peu plus tôt, un peu plus tard. Il éprouvait même un plaisir bizarre et raffiné à ne se point presser, à la guetter, à se dire : « Elle a peur, » en la voyant venir toujours avec son enfant.

Il sentait qu'entre eux se faisait un lent travail de rapprochement, et que dans les regards de la comtesse quelque chose d'étrange, de contraint, de douloureusement doux, apparaissait, cet appel d'une âme qui lutte, d'une volonté qui défaille et qui semble dire : « Mais, force-moi donc ! »

Au bout de quelque temps, elle revint seule, rassurée par sa réserve. Alors, il la traita en amie, en camarade, lui parla de sa vie, de ses projets, de son art, comme à un frère.

Séduite par cet abandon, elle prit avec joie ce rôle de conseillère, flattée qu'il la distinguât ainsi des autres femmes et convaincue que son talent gagnerait de la délicatesse à cette intimité intellectuelle. Mais à force de la consulter et de lui montrer de la déférence, il la fit passer, naturellement, des fonctions de conseillère au sacerdoce d'inspiratrice. Elle trouva charmant d'étendre ainsi son influence sur le grand homme, et consentit à peu près à ce qu'il l'aimât en artiste, puisqu'elle inspirait ses œuvres.

Ce fut un soir, après une longue causerie sur les maîtresses des peintres illustres, qu'elle se laissa glisser dans ses bras. Elle y resta, cette fois, sans essayer de fuir, et lui rendit ses baisers.

Alors, elle n'eut plus de remords, mais le vague sentiment d'une déchéance, et pour répondre aux reproches de sa raison, elle crut à une fatalité. Entraînée vers lui par son cœur qui était vierge, et par son âme qui était vide, la chair conquise par la lente domination des caresses, elle s'attacha peu à peu, comme s'attachent les femmes tendres, qui aiment pour la première fois.

Chez lui, ce fut une crise d'amour aigu, sensuel et poétique. Il lui semblait parfois qu'il s'était envolé, un jour, les mains tendues, et qu'il avait pu étreindre à pleins bras le rêve ailé et magnifique qui plane toujours sur nos espérances.

Il avait fini le portrait de la comtesse, le meilleur, certes, qu'il eût peint, car il avait su voir et fixer ce je ne sais quoi d'inexprimable que presque jamais un peintre ne dévoile, ce reflet, ce mystère, cette physionomie de l'âme qui passe, insaisissable, sur les visages.

Puis des mois s'écoulèrent, et puis des années qui desserrèrent à peine le lien qui unissait l'un à l'autre la comtesse de Guilleroy et le peintre Olivier Bertin. Ce n'était plus chez lui l'exaltation des premiers temps, mais une affection calmée, profonde, une sorte d'amitié amoureuse dont il avait pris l'habitude.

Chez elle, au contraire, grandit sans cesse l'attachement passionné, l'attachement obstiné de certaines femmes qui se donnent à un homme pour tout à fait et pour toujours. Honnêtes et droites dans l'adultère comme elles auraient pu l'être dans le mariage, elles se vouent à une tendresse unique dont rien ne les détournera. Non seulement elles aiment leur amant, mais elles veulent

l'aimer, et les yeux uniquement sur lui, elles occupent tellement leur cœur de sa pensée, que rien d'étranger n'y peut plus entrer. Elles ont lié leur vie avec résolution, comme on se lie les mains, avant de sauter à l'eau du haut d'un pont, lorsqu'on sait nager et qu'on veut mourir.

Mais à partir du moment où la comtesse se fut donnée ainsi, elle se sentit assaillie de craintes sur la constance d'Olivier Bertin. Rien ne le tenait que sa volonté d'homme, son caprice, son goût passager pour une femme rencontrée un jour comme il en avait déjà rencontré tant d'autres ! Elle le sentait si libre et si facile à tenter, lui qui vivait sans devoirs, sans habitudes et sans scrupules, comme tous les hommes ! Il était beau garçon, célèbre, recherché, ayant à la portée de ses désirs vite éveillés toutes les femmes du monde dont la pudeur est si fragile, et toutes les femmes d'alcôve ou de théâtre prodigues de leurs faveurs avec des gens comme lui. Une d'elles, un soir, après souper, pouvait le suivre et lui plaire, le prendre et le garder.

Elle vécut donc dans la terreur de le perdre, épiant ses allures, ses attitudes, bouleversée par un mot, pleine d'angoisse dès qu'il admirait une autre femme, vantait le charme d'un visage, ou la grâce d'une tournure. Tout ce qu'elle ignorait de sa vie la faisait trembler, et tout ce qu'elle en savait l'épouvantait. A chacune de leurs rencontres, elle devenait ingénieuse à l'interroger, sans qu'il s'en aperçût, pour lui faire dire ses opinions sur les gens qu'il avait vus, sur les maisons où il avait dîné, sur les impressions les plus légères de son esprit. Dès qu'elle croyait deviner l'influence possible de quelqu'un, elle la combattait avec une prodigieuse astuce, avec d'innombrables ressources.

Oh ! souvent elle pressentit ces courtes intrigues, sans racines profondes, qui durent huit ou quinze jours, de temps en temps, dans l'existence de tout artiste en vue.

Elle avait, pour ainsi dire, l'intuition du danger, avant même d'être prévenue de l'éveil d'un désir nouveau chez Olivier, par l'air de fête que prennent les yeux et le visage d'un homme que surexcite une fantaisie galante.

Alors elle commençait à souffrir ; elle ne dormait plus que des sommeils troublés par les tortures du doute. Pour le surprendre, elle arrivait chez lui sans l'avoir prévenu, lui jetait des questions qui semblaient naïves, tâtait son cœur, écoutait sa

pensée, comme on tâte, comme on écoute, pour connaître le mal caché dans un être.

Et elle pleurait sitôt qu'elle était seule, sûre qu'on allait le lui prendre cette fois, lui voler cet amour à qui elle tenait si fort parce qu'elle y avait mis, avec toute sa volonté, toute sa force d'affection, toutes ses espérances et tous ses rêves.

Aussi, quand elle le sentait revenir à elle, après ces rapides éloignements, elle éprouvait à le reprendre, à le reposséder comme une chose perdue et retrouvée, un bonheur muet et profond qui parfois, quand elle passait devant une église, la jetait dedans pour remercier Dieu.

La préoccupation de lui plaire toujours, plus qu'aucune autre, et de le garder contre toutes, avait fait de sa vie entière un combat ininterrompu de coquetterie. Elle avait lutté pour lui, devant lui, sans cesse, par la grâce, par la beauté, par l'élégance. Elle voulait que partout où il entendrait parler d'elle, on vantât son charme, son goût, son esprit et ses toilettes. Elle voulait plaire aux autres pour lui et les séduire afin qu'il fût fier et jaloux d'elle. Et chaque fois qu'elle le devina jaloux, après l'avoir fait un peu souffrir, elle lui ménageait un triomphe qui ravivait son amour en excitant sa vanité.

Puis, comprenant qu'un homme pouvait toujours rencontrer, par le monde, une femme dont la séduction physique serait plus puissante, étant nouvelle, elle eut recours à d'autres moyens : elle le flatta et le gâta.

D'une façon discrète et continue, elle fit couler l'éloge sur lui ; elle le berça d'admiration et l'enveloppa de compliments, afin que, partout ailleurs, il trouvât l'amitié et même la tendresse un peu froides et incomplètes, afin que si d'autres l'aimaient aussi, il finît par s'apercevoir qu'aucune ne le comprenait comme elle.

Elle fit de sa maison, de ses deux salons où il entrait si souvent, un endroit où son orgueil d'artiste était attiré autant que son cœur d'homme, l'endroit de Paris où il aimait le mieux venir parce que toutes ses convoitises y étaient en même temps satisfaites.

Non seulement, elle apprit à découvrir tous ses goûts, afin de lui donner en les rassasiant chez elle, une impression de bien-être que rien ne remplacerait, mais elle sut en faire naître de nouveaux, lui créer des gourmandises de toute sorte, matérielles ou sentimentales, des habitudes de petits soins, d'affection,

d'adoration, de flatterie ! Elle s'efforça de séduire ses yeux par des élégances, son odorat par des parfums, son oreille par des compliments et sa bouche par des nourritures.

Mais lorsqu'elle eut mis en son âme et en sa chair de célibataire égoïste et fêté une multitude de petits besoins tyranniques, lorsqu'elle fut bien certaine qu'aucune maîtresse n'aurait comme elle le souci de les surveiller et de les entretenir pour le ligoter par toutes les menues jouissances de la vie, elle eut peur tout à coup, en le voyant se dégoûter de sa propre maison, se plaindre sans cesse de vivre seul, et, ne pouvant venir chez elle qu'avec toutes les réserves imposées par la société, chercher au Cercle, chercher partout les moyens d'adoucir son isolement, elle eut peur qu'il ne songeât au mariage.

En certains jours, elle souffrait tellement de toutes ces inquiétudes, qu'elle désirait la vieillesse pour en avoir fini avec cette angoisse-là, et se reposer dans une affection refroidie et calme.

Les années passèrent, cependant, sans les désunir. La chaîne attachée par elle était solide, et elle en refaisait les anneaux à mesure qu'ils s'usaient. Mais toujours soucieuse, elle surveillait le cœur du peintre comme on surveille un enfant qui traverse une rue pleine de voitures, et chaque jour encore elle redoutait l'événement inconnu, dont la menace est suspendue sur nous.

Le comte, sans soupçons et sans jalousie, trouvait naturelle cette intimité de sa femme et d'un artiste fameux qui était reçu partout avec de grands égards. A force de se voir, les deux hommes, habitués l'un à l'autre, avaient fini par s'aimer.

II

Quand Bertin entra le vendredi soir chez son amie, où il devait dîner pour fêter le retour d'Annette de Guilleroy, il ne trouva encore, dans le petit salon Louis XV, que M. de Musadieu, qui venait d'arriver.

C'était un vieil homme d'esprit, qui aurait pu devenir peut-être un homme de valeur, et qui ne se consolait point de ce qu'il n'avait pas été.

Ancien conservateur des musées impériaux, il avait trouvé moyen de se faire renommer inspecteur des Beaux-Arts sous la République, ce qui ne l'empêchait pas d'être, avant tout, l'ami

des Princes, de tous les Princes, des Princesses et des Duchesses de l'aristocratie européenne, et le protecteur juré des artistes de toute sorte. Doué d'une intelligence alerte, capable de tout entrevoir, d'une grande facilité de parole qui lui permettait de dire avec agrément les choses les plus ordinaires, d'une souplesse de pensée qui le mettait à l'aise dans tous les milieux, et d'un flair subtil de diplomate qui lui faisait juger les hommes à première vue, il promenait de salon en salon, le long des jours et des soirs, son activité éclairée, inutile et bavarde.

Apte à tout faire, semblait-il, il parlait de tout avec un semblant de compétence attachant et une clarté de vulgarisateur qui le faisait fort apprécier des femmes du monde, à qui il rendait les services d'un bazar roulant d'érudition. Il savait, en effet, beaucoup de choses, sans avoir jamais lu que les livres indispensables; mais il était au mieux avec les cinq Académies, avec tous les savants, tous les écrivains, tous les érudits spécialistes, qu'il écoutait avec discernement. Il savait oublier aussitôt les explications trop techniques ou inutiles à ses relations, retenait fort bien les autres, et prêtait à ces connaissances ainsi glanées un tour aisé, clair et bon enfant, qui les rendait faciles à comprendre comme des fabliaux scientifiques. Il donnait l'impression d'un entrepôt d'idées, d'un de ces vastes magasins où l'on ne rencontre jamais les objets rares, mais où tous les autres sont à foison, à bon marché, de toute nature, de toute origine, depuis les ustensiles de ménage jusqu'aux vulgaires instruments de physique amusante ou de chirurgie domestique.

Les peintres, avec qui ses fonctions le laissaient en rapport constant, le blaguaient et le redoutaient. Il leur rendait, d'ailleurs, des services, leur faisait vendre des tableaux, les mettait en relations avec le monde, aimait les présenter, les protéger, les lancer, semblait se vouer à une œuvre mystérieuse de fusion entre les mondains et les artistes, se faisait gloire de connaître intimement ceux-ci, et d'entrer familièrement chez ceux-là, de déjeuner avec le prince de Galles, de passage à Paris, et de dîner, le soir même, avec Paul Adelemans, Olivier Bertin et Amaury Maldant.

Bertin, qui l'aimait assez, le trouvant drôle, disait de lui : « C'est l'encyclopédie de Jules Verne, reliée en peau d'âne ! »

Les deux hommes se serrèrent la main, et se mirent à parler de la situation politique, des bruits de guerre que Musadieu jugeait alarmants, pour des raisons évidentes qu'il exposait fort bien,

l'Allemagne ayant tout intérêt à nous écraser et à hâter ce moment attendu depuis dix-huit ans par M. de Bismarck; tandis qu'Olivier Bertin prouvait, par des arguments irréfutables, que ces craintes étaient chimériques, l'Allemagne ne pouvant être assez folle pour compromettre sa conquête dans une aventure toujours douteuse, et le Chancelier assez imprudent pour risquer, aux derniers jours de sa vie, son œuvre et sa gloire d'un seul coup.

M. de Musadieu, cependant, semblait savoir des choses qu'il ne voulait pas dire. Il avait vu d'ailleurs un ministre dans la journée et rencontré le grand-duc Wladimir, revenu de Cannes, la veille au soir.

L'artiste résistait, et, avec une ironie tranquille, contestait la compétence des gens les mieux informés. Derrière toutes ces rumeurs, on préparait des mouvements de bourse! Seul, M. de Bismarck devait avoir là-dessus une opinion arrêtée, peut-être.

M. de Guilleroy entra, serra les mains avec empressement, en s'excusant, par phrases onctueuses, de les avoir laissés seuls.

— Et vous, mon cher député, demanda le peintre, que pensez-vous des bruits de guerre?

M. de Guilleroy se lança dans un discours. Il en savait plus que personne comme membre de la Chambre, et cependant il n'était pas du même avis que la plupart de ses collègues. Non, il ne croyait pas à la probabilité d'un conflit prochain, à moins qu'il ne fût provoqué par la turbulence française et par les rodomontades des soi-disant patriotes de la ligue. Et il fit de M. de Bismarck un portrait à grands traits, un portrait à la Saint-Simon. Cet homme-là, on ne voulait pas le comprendre, parce qu'on prête toujours aux autres sa propre manière de penser, et qu'on les croit prêts à faire ce qu'on aurait fait à leur place. M. de Bismarck n'était pas un diplomate faux et menteur, mais un franc, un brutal, qui criait toujours la vérité, annonçait toujours ses intentions. « Je veux la paix, » dit-il. C'était vrai, il voulait la paix, rien que la paix, et tout le prouvait d'une façon aveuglante depuis dix-huit ans, tout, jusqu'à ses armements, jusqu'à ses alliances, jusqu'à ce faisceau de peuples unis contre notre impétuosité. M. de Guilleroy conclut d'un ton profond, convaincu : « C'est un grand homme, un très grand homme qui désire la tranquillité, mais qui croit seulement aux menaces et aux moyens violents pour l'obtenir. En somme, Messieurs, un grand barbare. »

— Qui veut la fin veut les moyens, reprit M. de Musadieu. Je

vous accorde volontiers qu'il adore la paix si vous me concédez qu'il a toujours envie de faire la guerre pour l'obtenir. C'est là d'ailleurs une vérité indiscutable et phénoménale : on ne fait la guerre en ce monde que pour avoir la paix !

Un domestique annonçait : — Madame la duchesse de Mortemain.

Dans les deux battants de la porte ouverte, apparut une grande et forte femme, qui entra avec autorité.

Guilleroy, se précipitant, lui baisa les doigts et demanda :

— Comment allez-vous, Duchesse ?

Les deux autres hommes la saluèrent avec une certaine familiarité distinguée, car la duchesse avait des façons d'être cordiales et brusques.

Veuve du général duc de Mortemain, mère d'une fille unique mariée au prince de Saba, fille du marquis de Farandal, de grande origine et royalement riche, elle recevait dans son hôtel de la rue de Varenne toutes les notoriétés du monde entier, qui se rencontraient et se complimentaient chez elle. Aucune Altesse ne traversait Paris sans dîner à sa table, et aucun homme ne pouvait faire parler de lui sans qu'elle eût aussitôt le désir de le connaître. Il fallait qu'elle le vît, qu'elle le fît causer, qu'elle le jugeât. Et cela l'amusait beaucoup, agitait sa vie, alimentait cette flamme de curiosité hautaine et bienveillante qui brûlait en elle.

Elle s'était à peine assise, quand le même domestique cria : — Monsieur le baron et madame la baronne de Corbelle.

Ils étaient jeunes, le baron chauve et gros, la baronne fluette, élégante, très brune.

Ce couple avait une situation spéciale dans l'aristocratie française, due uniquement au choix scrupuleux de ses relations. De petite noblesse, sans valeur, sans esprit, mû dans tous ses actes par un amour immodéré de ce qui est select, comme il faut et distingué, il était parvenu, à force de hanter uniquement les maisons les plus princières, à force de montrer ses sentiments royalistes, pieux, corrects au suprême degré, à force de respecter tout ce qui doit être respecté, de mépriser tout ce qui doit être méprisé, de ne jamais se tromper sur un point des dogmes mondains, de ne jamais hésiter sur un détail d'étiquette, à passer aux yeux de beaucoup pour la fine fleur du high life. Son opinion formait une sorte de code du comme il faut, et sa présence dans

une maison constituait pour elle un vrai titre d'honorabilité.

Les Corbelle étaient parents du comte de Guilleroy.

— Eh bien, dit la duchesse étonnée, et votre femme ?

— Un instant, un petit instant, demanda le comte. Il y a une surprise, elle va venir.

Quand Mme de Guilleroy, mariée depuis un mois, avait fait son entrée dans le monde, elle fut présentée à la duchesse de Mortemain, qui tout de suite l'aima, l'adopta, la patronna.

Depuis vingt ans, cette amitié ne s'était point démentie, et quand la duchesse disait « ma petite », on entendait encore en sa voix l'émotion de cette toquade subite et persistante. C'est chez elle qu'avait eu lieu la rencontre du peintre et de la comtesse.

Musadieu s'était approché, il demanda :

— La duchesse a-t-elle été voir l'exposition des Intempérants ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Un groupe d'artistes nouveaux, des impressionnistes à l'état d'ivresse. Il y en a deux très forts.

La grande dame murmura avec dédain :

— Je n'aime pas les plaisanteries de ces messieurs.

Autoritaire, brusque, n'admettant guère d'autre opinion que la sienne, fondant la sienne uniquement sur la conscience de sa situation sociale, considérant, sans bien s'en rendre compte, les artistes et les savants comme des mercenaires intelligents, chargés par Dieu d'amuser les gens du monde ou de leur rendre des services, elle ne donnait d'autre base à ses jugements que le degré d'étonnement et de plaisir irraisonné que lui procurait la vue d'une chose, la lecture d'un livre ou le récit d'une découverte.

Grande, forte, lourde, rouge, parlant haut, elle passait pour avoir grand air parce que rien ne la troublait, qu'elle osait tout dire et protégeait le monde entier, les princes détrônés, par ses réceptions en leur honneur, et même le Tout-Puissant par ses largesses au clergé et ses dons aux églises.

Musadieu reprit :

— La duchesse sait-elle qu'on croit avoir arrêté l'assassin de Marie Lambourg ?

Son intérêt s'éveilla brusquement, et elle répondit ?

— Non, racontez-moi ça !

Et il narra les détails. Haut, très maigre, portant un gilet blanc, de petits diamants comme boutons de chemise, il parlait

sans gestes, avec un air correct qui lui permettait de dire les choses très osées dont il avait la spécialité. Fort myope, il semblait, malgré son pince-nez, ne jamais voir personne, et quand il s'asseyait, on eût dit que toute l'ossature de son corps se courbait suivant la forme du fauteuil. Son torse plié devenait tout petit, s'affaissait comme si la colonne vertébrale eût été en caoutchouc ; ses jambes croisées l'une sur l'autre semblaient deux rubans enroulés, et ses longs bras retenus par ceux du siège, laissaient pendre des mains pâles, aux doigts interminables. Ses cheveux et sa moustache teints artistement, avec des mèches blanches habilement oubliées, étaient un sujet de plaisanterie fréquent.

Comme il expliquait à la duchesse que les bijoux de la fille publique assassinée avaient été donnés en cadeau, par le meurtrier présumé, à une autre créature de mœurs légères, la porte du grand salon s'ouvrit de nouveau, toute grande, et deux femmes en toilette de dentelle blanche, blondes, dans une crème de malines, se ressemblant comme deux sœurs d'âge très différent, l'une un peu trop mûre, l'autre un peu trop jeune, l'une un peu trop forte, l'autre un peu trop mince, s'avancèrent en se tenant par la taille et en souriant.

On cria, on applaudit. Personne, sauf Olivier Bertin, ne savait le retour d'Annette de Guilleroy, et l'apparition de la jeune fille à côté de sa mère qui, d'un peu loin, semblait presque aussi fraîche et même plus belle, car, fleur trop ouverte, elle n'avait pas fini d'être éclatante, tandis que l'enfant à peine épanouie, commençait seulement à être jolie, les fit trouver charmantes toutes les deux.

La duchesse ravie, battant des mains, s'exclamait:

— Dieu ! qu'elles sont ravissantes et amusantes l'une à côté de l'autre ! Regardez donc, Monsieur de Musadieu, comme elles se ressemblent !

On comparait ; deux opinions se formèrent aussitôt. D'après Musadieu, les Corbelle et le comte de Guilleroy, la comtesse et sa fille ne se ressemblaient que par le teint, les cheveux, et surtout les yeux qui étaient tout à fait les mêmes, également tachetés de points noirs, pareils à des minuscules gouttes d'encre tombées sur l'iris bleu. Mais d'ici peu, quand la jeune fille serait devenue une femme, elles ne se ressembleraient presque plus.

D'après la duchesse, au contraire, et d'après Olivier Bertin,

elles étaient en tout semblables, et seule la différence d'âge les faisait paraître différentes.

Le peintre disait :

— Est-elle changée, depuis trois ans ? Je ne l'aurais pas reconnue, je ne vais plus oser la tutoyer.

La comtesse se mit à rire.

— Ah ! par exemple ! Je voudrais bien vous voir dire « vous » à Annette.

La jeune fille, dont la future crânerie apparaissait sous des airs timidement espiègles, reprit :

— C'est moi qui n'oserai plus dire « tu » à M. Bertin.

Sa mère sourit.

— Garde cette mauvaise habitude, je te la permets. Vous referez vite connaissance.

Mais Annette remuait la tête.

— Non, non. Ça me gênerait.

La duchesse, l'ayant embrassée, l'examinait en connaisseuse intéressée.

— Voyons, petite, regarde-moi bien en face. Oui, tu as tout à fait le même regard que ta mère ; tu seras pas mal dans quelque temps, quand tu auras pris du brillant. Il faut engraisser, pas beaucoup, mais un peu ; tu es maigrichonne.

La comtesse s'écria :

— Oh ! ne lui dites pas cela.

— Et pourquoi ?

— C'est si agréable d'être mince ! Moi je vais me faire maigrir.

Mais Mme de Mortemain se fâcha, oubliant, dans la vivacité de sa colère, la présence d'une fillette.

— Ah toujours ! vous en êtes toujours à la mode des os, parce qu'on les habille mieux que la chair. Moi je suis de la génération des femmes grasses ! Aujourd'hui c'est la génération des femmes maigres ! Ça me fait penser aux vaches d'Égypte. Je ne comprends pas les hommes, par exemple, qui ont l'air d'admirer vos carcasses. De notre temps, ils demandaient mieux.

Elle se tut au milieu des sourires, puis reprit :

— Regarde ta maman, petite, elle est très bien, juste à point, imite-la.

On passait dans la salle à manger. Lorsqu'on fut assis, Musadieu reprit la discussion.

— Moi, je dis que les hommes doivent être maigres, parce qu'ils sont faits pour des exercices qui réclament de l'adresse et de l'agilité, incompatibles avec le ventre. Le cas des femmes est un peu différent. Est-ce pas votre avis, Corbelle ?

Corbelle fut perplexe, la duchesse étant forte, et sa propre femme plus que mince ! Mais la baronne vint au secours de son mari, et résolument se prononça pour la sveltesse. L'année d'avant, elle avait dû lutter contre un commencement d'embonpoint, qu'elle domina très vite.

Mme de Guilleroy demanda :

— Dites comment vous avez fait.

Et la baronne expliqua la méthode employée par toutes les femmes élégantes du jour. On ne buvait pas en mangeant. Une heure après le repas seulement, on se permettait une tasse de thé, très chaud, brûlant. Cela réussissait à tout le monde. Elle citait des exemples étonnants de grosses femmes, devenues, en trois mois, plus fines que des lames de couteau. La duchesse exaspérée s'écria :

— Dieu ! que c'est bête de se torturer ainsi ! Vous n'aimez rien, mais rien, pas même le champagne. Voyons, Bertin, vous qui êtes artiste, qu'en pensez-vous ?

— Mon Dieu, Madame, je suis peintre, je drape, ça m'est égal ! Si j'étais sculpteur, je me plaindrais.

— Mais vous êtes homme, que préférez-vous ?

— Moi ?... une... élégance un peu nourrie, ce que ma cuisinière appelle un bon petit poulet de grain. Il n'est pas gras, il est plein et fin.

La comparaison fit rire ; mais la comtesse incrédule regardait sa fille et murmurait :

— Non, c'est très gentil d'être maigre, les femmes qui restent maigres ne vieillissent pas.

Ce point-là fut encore discuté et partagea la société. Tout le monde, cependant, se trouva à peu près d'accord sur ceci : qu'une personne très grasse ne devait pas maigrir trop vite.

Cette observation donna lieu à une revue des femmes connues dans le monde et à de nouvelles contestations sur leur grâce, leur chic et leur beauté. Musadieu jugeait la blonde marquise de Lochrist incomparablement charmante, tandis que Bertin estimait sans rivale Mme Mandelière, brune, avec son front

bas, ses yeux sombres et sa bouche un peu grande, où ses dents semblaient luire.

Il était assis à côté de la jeune fille, et tout à coup, se tournant vers elle :

— Écoute bien, Nanette. Tout ce que nous disons là, tu l'entendras répéter au moins une fois par semaine, jusqu'à ce que tu sois vieille. En huit jours tu sauras par cœur tout ce qu'on pense dans le monde, sur la politique, les femmes, les pièces de théâtre et le reste. Il n'y aura qu'à changer les noms des gens ou les titres des œuvres de temps en temps. Quand tu nous auras tous entendus exposer et défendre notre opinion, tu choisiras paisiblement la tienne parmi celles qu'on doit avoir, et puis tu n'auras plus besoin de penser à rien, jamais ; tu n'auras qu'à te reposer.

La petite, sans répondre, leva sur lui un œil malin, où vivait une intelligence jeune, alerte, tenue en laisse et prête à partir.

Mais la duchesse et Musadieu, qui jouaient aux idées comme on joue à la balle, sans s'apercevoir qu'ils se renvoyaient toujours les mêmes, protestèrent au nom de la pensée et de l'activité humaines.

Alors Bertin s'efforça de démontrer combien l'intelligence des gens du monde, même les plus instruits, est sans valeur, sans nourriture et sans portée, combien leurs croyances sont pauvrement fondées, leur attention aux choses de l'esprit faible et indifférente, leurs goûts sautillants et douteux.

Saisi par un de ces accès d'indignation à moitié vrais, à moitié factices, que provoque d'abord le désir d'être éloquent, et qu'échauffe tout à coup un jugement clair, ordinairement obscurci par la bienveillance, il montra comment les gens qui ont pour unique occupation dans la vie de faire des visites et de dîner en ville, se trouvent devenir, par une irrésistible fatalité, des êtres légers et gentils, mais banals, qu'agitent vaguement des soucis, des croyances et des appétits superficiels.

Il montra que rien chez eux n'est profond, ardent, sincère, que leur culture intellectuelle étant nulle, et leur érudition un simple vernis, ils demeurent, en somme, des mannequins qui donnent l'illusion et font les gestes d'êtres d'élite qu'ils ne sont pas. Il prouva que les frêles racines de leurs instincts ayant poussé dans les conventions, et non dans les réalités, ils n'aiment rien véritablement, que le luxe même de leur existence est une satis-

faction de vanité et non l'apaisement d'un besoin raffiné de leur corps, car on mange mal chez eux, on y boit de mauvais vins payés fort chers.

— Ils vivent, disait-il, à côté de tout, sans rien voir et rien pénétrer à côté de la science qu'ils ignorent ; à côté de la nature qu'ils ne savent pas regarder ; à côté du bonheur, car ils sont impuissants à jouir ardemment de rien ; à côté de la beauté du monde ou de la beauté de l'art, dont ils parlent sans l'avoir découverte, et même sans y croire, car ils ignorent l'ivresse de goûter aux joies de la vie et de l'intelligence. Ils sont incapables de s'attacher à une chose jusqu'à l'aimer uniquement, de s'intéresser à rien jusqu'à être illuminés par le bonheur de comprendre.

Le baron de Corbelle crut devoir prendre la défense de la bonne compagnie.

Il le fit avec des arguments inconsistants et irréfutables, de ces arguments qui fondent devant la raison comme la neige au feu, et qu'on ne peut saisir, des arguments absurdes et triomphants de curé de campagne qui démontre Dieu. Il compara, pour finir, les gens du monde aux chevaux de course qui ne servent à rien, à vrai dire, mais qui sont la gloire de la race chevaline.

Bertin, gêné devant cet adversaire, gardait maintenant un silence dédaigneux et poli. Mais, soudain, la bêtise du baron l'irrita, et interrompant adroitement son discours, il raconta, du lever jusqu'au coucher, sans rien omettre, la vie d'un homme bien élevé.

Tous les détails finement saisis dessinaient une silhouette irrésistiblement comique. On voyait le monsieur habillé par son valet de chambre, exprimant d'abord au coiffeur qui venait le raser quelques idées générales, puis, au moment de la promenade matinale, interrogeant les palefreniers sur la santé des chevaux, puis trottant par les allées du bois, avec l'unique souci de saluer et d'être salué, puis déjeunant en face de sa femme, sortie en coupé de son côté, et ne lui parlant que pour énumérer le nom des personnes aperçues le matin, puis allant jusqu'au soir, de salon en salon, se retremper l'intelligence dans le commerce de ses semblables, et dînant chez un prince où était discutée l'attitude de l'Europe, pour finir ensuite la soirée au foyer de la danse, à l'Opéra, où ses timides prétentions de viveur étaient satisfaites innocemment par l'apparence d'un mauvais lieu.

Le portrait était si juste, sans que l'ironie en fût blessante pour personne, qu'un rire courait autour de la table.

La duchesse, secouée par une gaieté retenue de grosse personne, avait dans la poitrine de petites secousses discrètes. Elle dit enfin :

— Non, vraiment, c'est trop drôle, vous me ferez mourir de rire.

Bertin, très excité, riposta :

— Oh ! Madame, dans le monde on ne meurt pas de rire. C'est à peine si on rit. On a la complaisance, par bon goût, d'avoir l'air de s'amuser et de faire semblant de rire. On imite assez bien la grimace, on ne fait jamais la chose. Allez dans les théâtres populaires, vous verrez rire. Allez chez les bourgeois qui s'amusent, vous verrez rire jusqu'à la suffocation ! Allez dans les chambrées de soldats, vous verrez des hommes étranglés, les yeux pleins de larmes, se tordre sur leur lit devant les farces d'un loustic. Mais dans nos salons on ne rit pas. Je vous dis qu'on fait le simulacre de tout, même du rire.

Musadieu l'arrêta :

— Permettez ; vous êtes sévère ! Vous-même, mon cher, il me semble pourtant que vous ne dédaignez pas ce monde que vous raillez si bien.

Bertin sourit.

— Moi, je l'aime.

— Mais alors ?

— Je me méprise un peu comme un métis de race douteuse.

— Tout cela, c'est de la pose, dit la duchesse.

Et comme il se défendait de poser, elle termina la discussion en déclarant que tous les artistes aimaient à faire prendre aux gens des vessies pour des lanternes.

La conversation, alors, devint générale, effleura tout, banale et douce, amicale et discrète, et, comme le dîner touchait à sa fin, la comtesse, tout à coup, s'écria, en montrant ses verres pleins devant elle :

— Eh bien, je n'ai rien bu, rien, pas une goutte, nous verrons si je maigrirai.

La duchesse, furieuse, voulut la forcer à avaler une gorgée ou deux d'eau minérale ; ce fut en vain, et elle s'écria :

— Oh ! la sotte ! voilà que sa fille va lui tourner la tête. Je vous en prie, Guilleroy, empêchez votre femme de faire cette folie.

Le comte, en train d'expliquer à Musadieu le système d'une batteuse mécanique inventée en Amérique, n'avait pas entendu.

— Quelle folie, duchesse ?

— La folie de vouloir maigrir.

Il jeta sur sa femme un regard bienveillant et indifférent.

— C'est que je n'ai pas pris l'habitude de la contrarier.

La comtesse s'était levée en prenant le bras de son voisin ; le comte offrit le sien à la duchesse, et on passa dans le grand salon, le boudoir du fond étant réservé aux réceptions de la journée.

C'était une pièce très vaste et très claire. Sur les quatre murs, de larges et beaux panneaux de soie bleu pâle à dessins anciens enfermés en des encadrements blancs et or prenaient sous la lumière des lampes et du lustre une teinte lunaire douce et vive. Au milieu du principal, le portrait de la comtesse par Olivier Bertin semblait habiter, animer l'appartement. Il y était chez lui, mêlait à l'air même du salon son sourire de jeune femme, la grâce de son regard, le charme léger de ses cheveux blonds. C'était d'ailleurs presque un usage, une sorte de pratique d'urbanité, comme le signe de croix en entrant dans les églises, de complimenter le modèle sur l'œuvre du peintre chaque fois qu'on s'arrêtait devant.

Musadieu n'y manquait jamais. Son opinion de connaisseur commissionné par l'Etat ayant une valeur d'expertise légale, il se faisait un devoir d'affirmer souvent, avec conviction, la supériorité de cette peinture.

— Vraiment, dit-il, voilà le plus beau portrait moderne que je connaisse. Il y a là-dedans une vie prodigieuse.

Le comte de Guilleroy, chez qui l'habitude d'entendre vanter cette toile avait enraciné la conviction qu'il possédait un chef-d'œuvre, s'approcha pour renchérir, et, pendant une minute ou deux, ils accumulèrent toutes les formules usitées et techniques pour célébrer les qualités apparentes et intentionnelles de ce tableau.

Tous les yeux, levés vers le mur, semblaient ravis d'admiration, et Olivier Bertin, accoutumé à ces éloges, auxquels il ne prêtait guère plus d'attention qu'on ne fait aux questions sur la santé, après une rencontre dans la rue, redressait cependant la lampe à réflecteur placée devant le portrait pour l'éclairer, le domestique l'ayant posée, par négligence, un peu de travers.

Puis on s'assit, et le comte s'étant approché de la duchesse, elle lui dit :

— Je crois que mon neveu va venir me chercher et vous demander une tasse de thé.

Leurs désirs, depuis quelque temps, s'étaient rencontrés et devinés, sans qu'ils se les fussent encore confiés, même par des sous-entendus.

Le frère de la duchesse de Mortemain, le marquis de Farandal, après s'être entièrement ruiné au jeu, était mort d'une chute de cheval, en laissant une veuve et un fils. Agé maintenant de vingt-huit ans, ce jeune homme, un des plus convoités meneurs de cotillon d'Europe, car on le faisait venir parfois à Vienne et à Londres pour couronner par des tours de valse des bals princiers, bien qu'à peu près sans fortune, demeurait par sa situation, par sa famille, par son nom, par ses parentés presque royales, un des hommes les plus recherchés et les plus enviés de Paris.

Il fallait affermir cette gloire trop jeune, dansante et sportive, et après un mariage riche, très riche, remplacer les succès mondains par des succès politiques. Dès qu'il serait député, le marquis deviendrait, par ce seul fait, une des colonnes du trône futur, un des conseillers du roi, un des chefs du parti.

La duchesse, bien renseignée, connaissait l'énorme fortune du comte de Guilleroy, thésaurisateur prudent, logé dans un simple appartement quand il aurait pu vivre en grand seigneur dans un des plus beaux hôtels de Paris. Elle savait ses spéculations toujours heureuses, son flair subtil de financier, sa participation aux affaires les plus fructueuses lancées depuis dix ans, et elle avait eu la pensée de faire épouser à son neveu la fille du député normand, à qui ce mariage donnerait une influence prépondérante dans la société aristocratique de l'entourage des princes. Guilleroy, qui avait fait un mariage riche et multiplié par son adresse une belle fortune personnelle, couvait maintenant d'autres ambitions.

Il croyait au retour du roi et voulait, ce jour-là, être en mesure de profiter de cet événement de la façon la plus complète.

Simple député, il ne comptait pas pour grand'chose. Beau-père du marquis de Farandal, dont les aïeux avaient été les familiers fidèles et préférés de la maison royale de France, il montait au premier rang.

L'amitié de la duchesse pour sa femme prêtait en outre à cette

union un caractère d'intimité très précieux, et par crainte qu'une autre jeune fille se rencontrât qui plût subitement au marquis, il avait fait revenir la sienne afin de hâter les évènements.

Mme de Mortemain, pressentant ses projets et les devinant, y prêtait une complicité silencieuse, et, ce jour-là même, bien qu'elle n'eût pas été prévenue du brusque retour de la jeune fille, elle avait engagé son neveu à venir chez les Guilleroy, afin de l'habituer, peu à peu, à entrer souvent dans cette maison.

Pour la première fois, le comte et la duchesse parlèrent à mots couverts de leurs désirs, et en se quittant, un traité d'alliance était conclu.

On riait à l'autre bout du salon. M. de Musadieu racontait à la baronne de Corbelle la présentation d'une ambassade nègre au Président de la République, quand le marquis de Farandal fut annoncé.

Il parut sur la porte et s'arrêta. Par un geste de bras rapide et familier, il posa un monocle sur son œil droit, l'y laissa comme pour reconnaître le salon où il pénétrait, mais pour donner peut-être, aux gens qui s'y trouvaient, le temps de le voir, et pour marquer son entrée. Puis, par un imperceptible mouvement de la joue et du sourcil, il laissa retomber le morceau de verre au bout d'un cheveu de soie noire, et s'avança vivement vers Mme de Guilleroy, dont il baisa la main tendue, en s'inclinant très bas. Il en fit autant pour sa tante, puis il salua en serrant les autres mains, allant de l'un à l'autre avec une élégante aisance.

C'était un grand garçon à moustaches rousses, un peu chauve déjà, taillé en officier, avec des allures anglaises de sportman. On sentait, à le voir, un de ces hommes dont tous les membres sont plus exercés que la tête, et qui n'ont d'amour que pour les choses où se développent la force et l'activité physiques. Il était instruit pourtant, car il avait appris et il apprenait encore chaque jour, avec une grande tension d'esprit, tout ce qu'il lui serait utile de savoir plus tard : l'histoire, en s'acharnant sur les dates et en se méprenant sur les enseignements des faits, et les notions élémentaires d'économie politique nécessaires à un député, l'A B C de la sociologie à l'usage des classes dirigeantes.

Musadieu l'estimait, disant : « Ce sera un homme de valeur. » Bertin appréciait son adresse et sa vigueur. Ils allaient à la même salle d'armes, chassaient ensemble souvent, et se rencontraient à cheval dans les allées du bois. Entre eux était donc née

une sympathie de goûts communs, cette franc-maçonnerie instinctive que crée entre deux hommes un sujet de conversation tout trouvé, agréable à l'un comme à l'autre.

Quand on présenta le marquis à Annette de Guilleroy, il eut brusquement le soupçon des combinaisons de sa tante, et, après s'être incliné, il la parcourut d'un regard rapide d'amateur.

Il la jugea gentille, et surtout pleine de promesses, car il avait tant conduit de cotillons qu'il s'y connaissait en jeunes filles, et pouvait prédire presque à coup sûr l'avenir de leur beauté, comme un expert qui goûte un vin trop vert.

Il échangea seulement avec elle quelques phrases insignifiantes, puis s'assit auprès de la baronne de Corbelle, afin de potiner à mi-voix.

On se retira de bonne heure, et quand tout le monde fut parti, l'enfant couchée, les lampes éteintes, les domestiques remontés en leurs chambres, le comte de Guilleroy, marchant à travers le salon, éclairé seulement par deux bougies, retint longtemps la comtesse ensommeillée sur un fauteuil, pour développer ses espérances, détailler l'attitude à garder, prévoir toutes les combinaisons, les chances et les précautions à prendre.

Il était tard quand il se retira, ravi d'ailleurs de sa soirée, et murmurant :

— Je crois bien que c'est une affaire faite.

Guy de Maupassant.

(*A suivre.*)

LE COQUILLAGE

Joyau de l'Océan, gracieux coquillage
Qui sembles le berceau d'un lutin de la mer,
Ou l'esquif échoué d'une Ondine en voyage,
C'est donc ici que t'a jeté le flot amer !

Pourquoi ? Tu ne le sais. Sur la grève sonore
Tu gis, taché de sable et d'un limon impur ;
Et l'on peut voir à peine, inerte madrépore,
Luire encor tes contours d'or, de nacre et d'azur.

Mais tu vis ! Je t'écoute... Il me semble, ô merveille !
Que ton sein agité résonne entre mes doigts ;
J'entends s'en exhaler, en approchant l'oreille,
De plaintives clameurs, des sons confus, des voix.

J'écoute de plus près : une rumeur profonde
Domine incessamment le chant triste ou joyeux,
Et dans ton sein étroit, c'est l'Océan qui gronde,
Qui gronde continu, sourd et mystérieux.

Reste là sur le bord, buccin aux longs murmures ;
Le flux t'a porté là : le reflux t'y prendra ;
La vague en t'emportant lavera tes souillures
Et dans l'immensité profonde te perdra !

Ah ! l'homme est comme toi, pauvre perle marine,
Jeté par une vague au terrestre élément,
Et quand il penche aussi son front sur sa poitrine,
Mille voix de son cœur montent confusément...

Hélas ! et comme toi, sur son triste rivage
Il attend, tout souillé de limon et souffrant,
Que le reflux le prenne à la terrestre plage,
Et l'emporte à jamais dans l'éternel courant !

Louis Ratisbonne.

MARCEL [1]

IX

Marcel retomba dans son agitation et dans ses perplexités. Il y avait certainement de la folie dans la situation de son esprit et de son cœur. Cependant il ne faut pas condamner Marcel sans chercher s'il n'y avait pas un peu de raison dans sa déraison.

Le jour où un homme a trente ans, il arrive à une époque critique et décisive de sa vie. Sa jeunesse est finie. Il peut, il est vrai, la prolonger contre la nature : il peut se persuader à lui-même que les plaisirs et les amours faciles ne lui ont pas encore donné tout ce qui est en eux. Au lieu de s'attacher sérieusement à une femme ou à une maîtresse, il peut continuer à chercher des maîtresses parmi les femmes. Il est des jeunes gens de soixante ans que ce triste métier n'a pas encore découragés ; ils luttent péniblement contre la vieillesse et contre le ridicule ; c'est d'eux que Joubert a pu dire : « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toute leur vie. »

Cette pensée si juste et si profonde peut se retourner contre d'autres hommes qui se mettent également hors la nature. On peut dire que le châtiment de ceux qui n'ont pas assez aimé les femmes est de cesser de les aimer avant l'âge. Ces gens trop raisonnables se sont toujours gardés de toute surprise, de tout entraînement de cœur ; de vingt à trente ans, ils ont pu consentir à aimer les femmes qui étaient à leur porte et sous leur main, les femmes qui ne leur demandaient ni trop de temps ni trop d'argent. La trentaine arrive, et alors ils déclarent hautement que l'amour est une convention, qu'on ne peut se passer ni de ses journaux le matin, ni du cours de la bourse à quatre heures, ni

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet, et 10 août 1889.

d'un whist le soir ; mais qu'on peut à merveille se passer de femmes. Et froidement ils mettent en pratique cette paisible théorie. Bien des jeunes gens ont le courage de se faire ainsi vieux garçons avant l'heure, et il faut reconnaître qu'ils ne sont pas précisément malheureux ; il y a en effet une certaine douceur dans la satisfaction de petites manies bien réglées et bien ordonnées ; mais le bonheur, le vrai bonheur n'est pas dans la régularité de ces existences mécaniques.

Marcel, lui, jusqu'à trente ans, n'avait donné dans aucune extrémité. Nous avons dit qu'il n'avait jamais eu les femmes en haute estime. Mais enfin les Nadèjes et les Muguettes, qui sont des femmes après tout, et même de très agréables femmes, avaient tenu dans sa vie une place considérable. Marcel pouvait ne pas croire à l'amour, mais il avait gardé des souvenirs qui l'obligeaient de croire au plaisir. En arrivant à Yport, il avait eu un accès de sauvagerie, et, de très bonne foi, il avait déclaré qu'il renonçait aux femmes à tout jamais. Le courant de la vie avait bien vite emporté cette héroïque résolution. Mme de Treigny et Marguerite s'étaient trouvées là pour faire connaître à Marcel le charme et la toute-puissance de la femme sur un cœur jeune et bien placé ; mais en lui révélant qu'il pouvait, qu'il devait aimer, elles lui avaient montré deux routes différentes, toutes les deux inconnues à Marcel et qui toutes les deux étaient dignes de le tenter.

Une maîtresse d'un côté, une femme de l'autre. La maîtresse, cette fois, n'était plus une jolie fille faisant commerce de sa bonne humeur et de sa beauté : c'était une femme intelligente, riche, distinguée ; une femme qui apporterait à celui qu'elle aimerait une affection pure de toute idée de calcul et d'intérêt : une femme qui s'exposerait, qui se perdrait peut-être par son amour ; une femme enfin qui aimerait pour lui-même l'homme qu'elle choisirait. Cette dernière phrase a tant servi qu'elle est devenue prodigieusement ridicule, et cependant, comment mieux rendre un sentiment si naturel et si humain ?

Mais, d'autre part, quel bonheur comparable à celui que Marcel commençait à entrevoir ! Prendre une jeune fille, et, de ses lèvres jusque-là froides et innocentes, arracher le premier un baiser brûlant et passionné ! Avoir la fleur de son corps, la fleur de son âme ! Cette pensée faisait battre le cœur de Marcel, mais sans dissiper toutes ses préventions contre le mariage. Il y voyait en-

core une condamnation à l'amour forcé à perpétuité... Certes, se disait-il, je suis capable d'aimer ardemment Marguerite. Mais quel mot terrible que ce mot : toujours, sans lequel ne va pas le mariage !

Tels étaient les émotions et les désirs qui agitaient le cœur de Marcel. Tels étaient les deux amours qui se partageaient sa pensée.

Quelques jours de calme apparent suivirent le retour de Marcel à Yport. Un événement imprévu vint précipiter la marche des choses.

C'était dans les derniers jours du mois d'août : Marcel et Didier avaient dîné chez Mme de Treigny et se préparaient à se retirer, quand la marquise les arrêtant :

— J'ai à faire une annonce comme au théâtre, leur dit-elle, et à réclamer l'indulgence, toujours comme au théâtre. J'attends demain M. de Luzenay, un des amis de M. de Treigny. M. de Luzenay, qui vient passer quelques jours à Yport, est un très aimable et très excellent homme. Mais je vous préviens qu'il ne faut chercher dans sa conversation rien d'original ni de transcendant. Il est en outre quelque peu entêté dans ses idées.

— Il a raison d'y tenir s'il en a peu, interrompit Didier.

— Voilà déjà une parole coupable, monsieur Didier, dit la marquise en riant. Soyez plus généreux demain, je vous en prie.

Didier promit de ménager M. de Luzenay, et les deux amis sortirent. Dès qu'ils se trouvèrent dans le jardin :

— Il paraît, dit Marcel, que nous verrons demain un véritable idiot.

— Idiot est sévère, répliqua Didier, disons imbécile et n'en parlons plus.

— Que diable cet imbécile vient-il faire ici ?

— Oh ! oh ! il y a de la jalousie dans cette question-là !

La jalousie se déclara bel et bien le lendemain, quand Marcel vit que M. de Luzenay accablait Mme de Treigny des compliments les plus fades, et ne s'occupait nullement de Marguerite ; ancien familier de la maison, il l'avait connue toute petite, la tutoyait encore et la traitait comme un enfant. Tous ses regards allaient à Mme de Treigny, et, avec les regards, des soupirs tout à fait ridicules, mais tout à fait significatifs. Ce manège, qui du reste gênait et chagrinait visiblement Mme de Treigny, jeta Mar-

cel dans une véritable exaspération. Il n'avait plus un regard, plus une parole pour Marguerite, qui cependant, grâce à M. de Luzenay, lui appartenait tout entière. Le supplice de Marcel avait duré deux jours, quand un matin il accueillit Didier par ces paroles:

— Je suis furieux et ravi ; furieux, car les assiduités de M. de Luzenay près de Mme de Treigny me donnent une violente envie de le jeter par la fenêtre ; ravi, car je vois enfin clair dans mes sentiments : c'est Mme de Treigny que j'aime, puisque la présence de cet être absurde me met ainsi à la torture. Vous pouvez, mon cher ami, me rendre un fort grand service. Allez trouver le Luzenay et invitez-le à venir avec nous aujourd'hui tirer des mouettes et des goélands sur la côte. Notre imbécile est grand chasseur, il acceptera, comptant nous éblouir par son adresse. Au moment du départ je serai fatigué, souffrant, malade et...

— Et moi, j'emmènerai le Luzenay !

— C'est cela même. Vous lui ferez faire trois ou quatre lieues dans le galet, et moi pendant ce temps...

— Oui, oui, pendant ce temps... Je comprends à merveille. Mais êtes-vous sûr d'avoir un tête-à-tête ?

— Absolument sûr. Tous les jours, de midi à deux heures, Marguerite s'enferme dans sa chambre avec son institutrice. C'est à midi que j'irai chez la marquise, elle sera seule, et alors...

— Et alors, faites-vous le serment d'être énergique et violent, jurez-vous de faire quelque chose de décisif et d'irrévocable?

— Je le jure !

— Fort bien. Moi, je me dévoue et je vais inviter le Luzenay.

— Le plan de Marcel se réalisa sans encombre. Didier partit héroïquement seul avec M. de Luzenay ; il était déterminé à ne pas dire une parole, et il comptait que le silence rendrait son malheur supportable ; mais il se trouva que M. de Luzenay était dans un jour de verve et de bavardage. Il parlait, parlait, parlait; Didier était obligé de répondre.

— Il faut absolument que je fasse taire ce misérable, se dit-il après un quart d'heure de cette terrible conversation ; il s'agit de l'étourdir et de l'abattre par quelques paradoxes de choix.

Didier attendit l'occasion propice qui, grâce au ciel, se présenta bientôt. M. de Luzenay avait apporté au service d'admirations toutes faites, une série de phrases charmantes, celle-ci, entre autres, qui au bord de la mer lui était d'un usage continuel :

— Quel tableau grandiose! Comment, en présence d'un tel spectacle, douter de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme?

— Voilà de grandes questions, monsieur, répliqua Didier, et, si vous le voulez bien, nous nous y arrêterons quelques instants. L'existence de Dieu d'abord! Oui, certes, je crois en Dieu. J'y crois par un sentiment inné qui est en moi, mais j'y crois aussi par esprit d'opposition aux misérables tendances de notre misérable siècle. L'irréligion était bien portée il y a une centaine d'années. Elle était le fait d'esprits délicats et distingués. Mais, depuis la révolution de 1789, l'impiété s'est prodigieusement encanaillée, et l'athéisme lui-même a cessé d'être une doctrine avouable. Des attaques systématiques ont été dirigées contre la religion, et la presse, cette fâcheuse invention, a traité la divinité avec une inqualifiable irrévérence. Il ne faut pas donner dans ces opinions banales et vulgaires. Il faut croire, et je crois; seulement, il me semble qu'il est permis d'adresser à Dieu un reproche, un léger reproche. On le loue sans cesse d'avoir fait le monde en huit jours. Il y a eu là certainement une louable activité. Dieu a mis une certaine coquetterie à faire très vite une besogne considérable. Coquetterie regrettable! Si Dieu, au lieu de se dépêcher de la sorte, avait mis quinze jours, trois semaines, un mois même à faire le monde, le monde aurait été mieux fait. Les hommes auraient été moins bêtes et moins laids, les femmes plus jolies et cependant plus fidèles, la mer et le ciel dont vous admiriez tout à l'heure les charmes et la splendeur auraient eu encore plus d'éclat et de magnificence. Tout, enfin, aurait pris sur la terre un caractère d'ordre et de correction qui manque à l'imparfaite création. C'est pour cela que je dois pouvoir exprimer, avec une respectueuse fermeté, le regret d'une précipitation qui fait notre infirmité dans cette vie et qui compromet notre salut dans l'autre monde. N'est-ce pas votre sentiment, monsieur?

Didier débita sans sourciller et sans broncher cette extravagante tirade. M. de Luzenay ébahi, confondu, murmura vaguement ces mots:

— Vous me prenez à l'improviste... Je n'avais jamais considéré...

— Eh bien, vous y songerez. Cela mérite réflexion. J'arrive maintenant à l'immortalité de l'âme, et c'est par une question

que je vous réponds. Et le singe, vous demanderai-je, lui accordez-vous une âme immortelle? Non, n'est-ce pas? Eh bien, cherchez, je vous prie, où commence l'homme et où finit le singe. Les naturalistes nous déclarent que les Hottentots, qui ne sont ni hommes ni singes, rendent la limite insaisissable. Partez de là et concluez : Où commence l'immortalité de l'âme? Où finit-elle? Vous me dites — (M. de Luzenay ne disait plus rien) — que je suis supérieur au singe par cela seul que j'ai la conscience de ma supériorité. Mais comment savez-vous ce qui se passe dans la tête de ce pauvre singe que vous traitez avec tant de légèreté? Peut-être a-t-il pour l'homme un mépris parfaitement explicable. Libre, agile et bondissant dans ses forêts, le singe doit avoir une triste opinion de notre force et de notre adresse, quand il nous voit ramper péniblement sur la terre et lui tendre lâchement de misérables pièges. Et quand nous l'enfermons dans une cage, quand nous l'attachons par une chaîne à un bâton, que doit-il penser de notre intelligence et de notre humanité? Pourquoi, dans son injuste et douloureuse captivité, n'entendrait-il pas une voix qui crierait à sa conscience de singe persécuté : « L'éternité te vengera de la cruauté des hommes, et toi, glorieusement, parmi des harmonies et des extases célestes, tu seras introduit dans le paradis des singes! » N'est-ce pas encore là, monsieur de Luzenay, une idée qui ne blesse aucunement la justice et la raison?

M. de Luzenay ne comprenait et n'entendait plus rien. — Je me promène avec un fou, pensa-t-il, le mieux est de me taire; et, voyant une mouette sur la pointe d'un rocher :

— Il y a un coup de fusil à tirer de ce côté, dit-il.

La conversation s'endormit pour ne plus se réveiller.

Marcel, en ce moment, faisait son entrée dans le salon de Mme de Treigny. Il la trouva seule et doucement attendrie par la lecture d'un des admirables romans de George Sand. Les stores baissés ne laissaient pénétrer dans le salon qu'une lumière discrète, et l'ombre savante de ce demi-jour protégeait contre un examen trop minutieux la beauté languissante de Mme de Treigny. De grands vases pleins de fleurs répandaient des parfums légèrement enivrants, et la mer murmurait au loin un merveilleux accompagnement à des paroles d'amour.

Aussi les paroles d'amour seraient-elles venues naturellement et sans efforts aux lèvres de Marcel, s'il s'était laissé aller à la

tentation du premier mouvement ; mais il fallait de l'adresse et de la prudence. L'entreprise, en effet, était des plus délicates. D'ordinaire, on n'arrive pas ainsi tout d'un coup et par une brusque résolution à une scène décisive ; on y est amené lentement, graduellement, par une pente douce ; on a essayé le terrain à chaque pas. Le grand art est de ne jamais laisser voir à une femme le moment où elle devient sérieusement coupable en vous écoutant. Il faut que ce qu'elle a laissé dire la veille l'oblige en quelque sorte à entendre ce qu'on lui dira le lendemain. Toute surprise est mauvaise. La femme s'inquiète, réfléchit, raisonne ; elle a le temps de se reconnaître, et si elle n'est pas disposée à s'abandonner, une phrase, une seule phrase peut tout perdre, dite trop vite ou dite maladroitement. La limite doit être imperceptible, insaisissable entre les paroles banales et les paroles sérieuses. Ces gradations savantes avaient manqué à Marcel, qui était condamné à une démarche imprévue et périlleuse.

Marcel fut véritablement remarquable au début de ce redoutable entretien. Il sut rester maître de lui, dirigea froidement la conversation, et fit faire par Mme de Treigny les questions auxquelles il avait des réponses toutes prêtes. Ce qu'il dit, nous ne le redirons pas. Ce n'étaient que paroles connues sur des airs connus. Les mots *tristesse* et *mélancolie* revenaient sans cesse dans des phrases agréablement nuageuses. Pourquoi cette tristesse, pourquoi cette mélancolie ? demandait Mme de Treigny. Je ne sais, répondit d'abord Marcel ; puis, peu à peu, il laissa voir un coin de sa pensée. Ce grand amour de la nature, qui s'était emparé de lui, à son arrivée à Yport, diminuait chaque jour. Les bois, les falaises, la mer, tout ce qui l'avait charmé et ravi, tout cela n'était plus qu'un cadre, et à ce cadre un tableau manquait.

Marcel développa ce thème rebattu avec infiniment de grâce et d'habileté. L'attention de Mme de Treigny l'encourageait et l'excitait. Il était écouté, et favorablement écouté. On souriait doucement tout en feignant de ne pas comprendre ; on ne témoignait ni défiance ni inquiétude. Il n'y avait pas à hésiter, et, dans ce cadre vide, il fallait placer le portrait de Mme de Treigny.

Marcel rassemblait tout son courage ; une petite émotion qui n'était pas désagréable lui serrait doucement la gorge et le cœur ; il était en ce moment pleinement convaincu de son

amour pour Mme de Treigny ; il allait parler et parler très nettement, lorsque la chose la plus simple et la plus naturelle vint jeter le désarroi dans son éloquence.

Marguerite était dans sa chambre, et sa chambre était exactement au-dessus du salon où se trouvaient Marcel et Mme de Treigny. Rien jusque-là n'avait trahi la présence de Marguerite, mais voici que subitement éclata une véritable tempête de préludes fantasques et joyeux. Les notes et les phrases se pressaient, se heurtaient, folles, incohérentes, désordonnées ; toute la jeunesse de Marguerite était dans ce concert inattendu qui traversait les murs et le plafond.

— Bon, dit Mme de Treigny, vous étiez en pleine rêverie et voici que le piano de Marguerite vous fait un accompagnement qui jure avec votre chanson. Ces petites filles sont terribles ! Il faut prévenir Marguerite et lui demander des airs tendres et mélancoliques. Qu'en pensez-vous, monsieur de Nérins ?

— Mon Dieu !... madame... Je pense... balbutia Marcel.

Il était réellement troublé et ne put finir sa phrase. Il avait voulu oublier Marguerite, il y avait réussi, il le croyait du moins, et tout à coup, grâce à ce piano, à cet absurde piano, le souvenir de Marguerite s'imposait à son esprit. Elle était là sous ses yeux.

— Eh mais ! continua Mme de Treigny en souriant, vous paraissez sérieusement dérouté. Faut-il vous remettre dans votre chemin ? Vous en étiez à un cadre vide, vous parliez d'y mettre quelque chose. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Eh bien ! précisez ce quelque chose.

Marguerite en ce moment vint au secours de Marcel. L'ordre se fit dans sa bruyante improvisation, le tapage cessa, une grande phrase sentimentale se développa largement sur le piano. Marcel retrouva son calme et sa présence d'esprit. Mme de Treigny lui demandait de préciser. Il précisa. Le quelque chose était une femme, une femme aimée, adorée, etc., etc., etc. Cette femme, Marcel ne la nomma pas, mais il parla de son amour avec un véritable accent de sincérité et d'abandon. Mme de Treigny le laissait dire, et Marcel inquiet l'observait attentivement. Il fut évident pour lui qu'il y avait de l'émotion chez la marquise, mais une émotion sans trouble et sans colère. Quand il eut fini de parler, Mme de Treigny lui répondit avec le plus paisible et le plus honnête des sourires :

— Ne prenez pas la peine de me dire le nom de cette femme, je la connais.

— Ah ! vous avez deviné... vous ne pouviez vous tromper...

— Les yeux d'une mère ne se trompent jamais...

— Une mère... ah ! vous croyez...

— Mais ce n'est pas à moi, je pense, que s'adressait cette déclaration.

— Certainement non... cependant...

Pour le coup, Marcel perdait la tête. Une des portes du salon s'ouvrit et Marguerite entra.

— Vous ici, monsieur de Nérins ! s'écria-t-elle joyeusement ; par quel miracle ! Je vous croyais occupé à guerroyer contre les mouettes.

— Non, j'ai laissé ces messieurs...

— Vous avez bien fait, et je m'empare de vous. Vous avez dû entendre ce que je jouais tout à l'heure. C'était une mélodie de Schubert dont je vous parlais hier. Je viens de la retrouver. Elle s'était cachée dans la partition des *Huguenots*. Elle est adorable, et vous la chanterez à merveille. Je vais vous la chercher.

Pas maintenant, mademoiselle, je vous en prie.

— Si fait ! si fait ! tout de suite !

— Je suis fatigué, souffrant ; c'est pour cela que j'ai abandonné ces messieurs, et, en ce moment, un certain malaise... Mais le grand air me remettra, et je vous demande la permission...

— Vous êtes en effet d'une pâleur... vous ne pouvez partir ainsi.

— Ne retiens pas M. de Nérins, ma chère enfant, dit Mme de Treigny ; il n'est pas sérieusement malade, grâce au ciel ; il a seulement besoin de se remettre, et je suis sûre que demain il ne restera rien de cette indisposition passagère.

Ces mots furent prononcés d'une manière parfaitement significative pour Marcel. Il sortit, et rentra chez lui. Didier l'attendait.

— Eh bien ? dit-il en voyant entrer Marcel.

— Eh bien ! répondit celui-ci, voulez-vous partir demain pour Constantinople ?

— Pour Constantinople ! Tout est donc fini ?

— Tout, absolument tout !

— Vous avez reçu votre congé ?

— Pas précisément, mais peu importe... Je veux partir, je veux aller loin, très loin.

— Il faut au moins que je sache ce qui s'est passé ; nous reparlerons ensuite de Constantinople.

— Ce qui s'est passé ! Vous m'avez vu partir. Avec quelle résolution, vous le savez. J'arrive ; Mme de Treigny était seule. La conversation s'est engagée, et je vous assure que je n'ai manqué ni de calme, ni de courage. Tout allait bien. Je parlais, on m'écoutait. J'amenais diplomatiquement la déclaration de la fin. Tout à coup, mon cher ami, un concert éclate au-dessus de ma tête. C'était Marguerite qui, avec fureur, s'escrimait sur son piano. Marguerite ! Elle était en ce moment à mille lieues de ma pensée ! Cette infernale musique allait, allait toujours ! Elle se calme enfin. Mon trouble cesse, et, par un effort désespéré, d'un seul trait, je la fais, cette terrible déclaration. Mme de Treigny l'accepte en souriant.

— Eh bien ! Je ne vois pas...

— Attendez ! Elle l'accepte pour sa fille ! Toutes mes paroles avaient porté à faux ! Ce n'est pas tout encore... Marguerite entre dans le salon, et de nouveau je me trouve entre ces deux femmes ! comprenez-vous ? Alors, je n'ai plus rien vu, plus rien entendu, rien, si ce n'est une phrase très sèche de Mme de Treigny qui me permettait de m'enfuir ; ce que j'ai fait, et me voici. Je suis désespéré. Il y a dans ma tête une folie, une véritable folie, et Mme de Treigny a vu clair dans mon extravagance. C'est pour cela qu'il faut que je parte. Ou bien l'absence me fera oublier ces deux femmes ; ou bien, de ces deux amours qui me tiennent le cœur en ce moment, un seul amour se dégagera, évident et sincère. Je vous en prie, venez avec moi. Nous visiterons l'Égypte, la Syrie, la Turquie. C'est un admirable voyage pour un peintre.

— Je le sais parbleu bien, et je me suis toujours promis de ne pas mourir sans avoir vu un vrai soleil dans un vrai ciel bleu. J'ai pour cela dans un tiroir quelques billets de mille francs qui n'attendent qu'une occasion, mais l'occasion n'est pas bonne avec vous. Vous ferez un déplorable compagnon de voyage. Vous ne serez pas à Marseille, que déjà vous voudrez revenir, et vous me parlerez sans cesse...

— Le voyage durera six mois, et je ne vous dirai pas un mot de mon amour... de mes amours. Cela, je vous le jure.

— Partons, répondit Didier ; nous verrons bien si vous tiendrez parole.

X

Marcel tint parole. Six mois après, vers le milieu du mois de février, Marcel et Didier s'embarquèrent à Alexandrie pour revenir en France. Sur le bateau qui les ramenait, se trouvaient un jeune homme et une jeune femme, de nouveaux mariés, perdus dans l'extase de leur bonheur. Ils avaient fait un long voyage. Ils s'aimaient au départ ; ils s'adoraient au retour. Il y avait dans leur tendresse une grâce et un abandon qui gagnèrent le cœur de Marcel. La vérité était là.

Les côtes de France se dessinaient à l'horizon, quand Marcel, prenant le bras de Didier :

— Puis-je maintenant, lui dit-il, aborder le sujet défendu ?

— Eh bien ! répliqua Didier, que s'est-il passé dans ce cœur combattu, et que comptez-vous faire maintenant ?

— Me jeter dans le premier train pour Paris, courir chez ma tante de Servieux, et la prier d'aller sans retard demander pour son neveu la main de Mlle de Treigny.

— Voilà qui est bien dit, mon cher ami, et je bénis ces deux petits tourtereaux, qui sont assurément pour quelque chose dans ces sages idées.

Le lendemain, à neuf heures du soir, Marcel faisait son entrée dans l'hôtel de sa tante. Mme de Servieux était à l'Opéra. Marcel courut à l'Opéra.

— Mon neveu ! s'écria Mme de Servieux en le voyant entrer dans sa loge. Eh ! mon Dieu ! d'où sors-tu dans ce costume extravagant ?

Marcel avait encore ses habits de voyage, et sur ses habits la poussière de la route.

J'arrive à l'instant d'Alexandrie, répondit-il, c'est mon excuse.

— D'Alexandrie ! On n'a pas d'idée de ça ! C'est en Égypte, n'est-ce pas, Alexandrie ?

— Oui, ma tante.

— On revient d'Égypte aujourd'hui comme on revenait autrefois de Versailles ou de Saint-Germain ! Je ne puis me faire à ces mœurs-là. Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau en Égypte ?

N'est-ce pas de ce côté-là qu'on est en train de percer l'isthme de Suez ?

Marcel ne répondit pas. Il ne voyait plus rien, ni le public, ni la salle, ni les danseuses ; il n'entendait plus rien, ni l'orchestre, ni les questions de sa tante. Mme de Treigny et Marguerite étaient là devant lui, dans une loge faisant face à la loge de Mme de Servieux. La beauté de Marguerite avait pris des grâces nouvelles, et Marcel éperdu, ravi, regardait cette tête charmante qui lui était ainsi rendue, tout à coup, par surprise, par enchantement.

— Eh bien! tu ne me réponds pas, lui dit Mme de Servieux. Je te demande des nouvelles de l'isthme de Suez.

— Pardonnez-moi, ma tante; c'est que je regardais une personne que je n'ai pas vue depuis longtemps et que j'ai grand plaisir à revoir.

— Quelque créature, n'est-ce pas?

— Oh! ma tante, que dites-vous là?

— Eh! quelle indignation! Nous reviendrais-tu vertueux et repentant? L'Égypte aurait-elle fait ce miracle? Allons, montre-la-moi, ton admiration.

— C'est Mlle de Treigny, vous devez la connaître.

— Mlle de Treigny! Bon, voilà qu'il me parle de Mlle de Treigny! Je n'y pensais plus et il m'en parle! Je sais bien qu'elle est là, en face, mais je ne veux pas la regarder.

— Eh! que vous a-t-elle fait, ma tante! dit Marcel fort surpris.

— Ce qu'elle m'a fait. Mais elle m'obligera un des jours de la semaine prochaine à me lever à dix heures du matin.

— Parce que?

— Parce qu'elle se marie à onze heures avec le fils d'une vieille amie à moi, avec le petit de Castellas. Il est là dans la loge, avec un air triomphant. Se marier à onze heures, réveiller les gens avant le jour, quelle indignité! On devrait se marier le soir, ici, à l'Opéra, à grand orchestre, avec des danses et des chœurs. Cela serait plus gai et plus commode... Eh bien, continua Mme de Servieux en regardant Marcel, qu'est-ce que tu as, toi? Tu es blanc comme un linge.

— C'est la chaleur... oui, c'est cela... et puis le gaz... Je n'ai plus l'habitude... et alors...

— La chaleur! la chaleur! Tu as dû en voir bien d'autres en Égypte!

— Ce n'est rien, ma tante, je me remets... vous disiez?...

— Je ne sais plus, moi.

— Vous parliez, je crois, du mariage de Mlle de Treigny. Est-ce qu'il est sérieusement résolu?

— Je t'ai dit qu'il avait lieu la semaine prochaine.

— Oui, c'est vrai, vous me l'avez dit. Mais je ne le connais pas, moi, ce M. de Castellas. Montrez-le-moi, je vous prie, ma tante!

— Il est dans la loge.

— C'est qu'il y a deux messieurs dans cette loge.

— Oui, en effet! Ah! cela, c'est trop fort! M. de Castellas est le petit blond, et l'autre... l'autre... c'est un vrai scandale! une partie à quatre! La petite et son fiancé, la mère et son amant!

— Oh! ma tante!

— Mais, ma parole d'honneur! tu as rapporté d'Égypte des étonnements de l'autre monde. Est-ce que tu crois que les femmes ont tout d'un coup renoncé?... Non, mon cher, les choses sont ce qu'elles étaient avant ton départ, et M. Robert Grandier...

— Ah! c'est M. Robert Grandier?

— Oui, le marin. Il est revenu du Mexique, il y a un mois. Il en est revenu tout glorieux. Le *Moniteur* a parlé de son courage. On l'a nommé officier de la Légion d'Honneur et capitaine de frégate. Mme de Treigny ne pouvait faire moins que le gouvernement, et elle aussi a cru devoir lui donner de l'avancement. Elle est heureuse, sa fille le sera, et voilà la morale du siècle... Tiens, elle t'a découvert, Mme de Treigny, sa lorgnette est braquée sur nous.

— Décidément, ma tante, ce malaise... il m'est impossible de rester plus longtemps...

— Eh bien! sauve-toi. J'espère que tu viendras dîner demain avec moi?

— Oui, ma tante, balbutia Marcel.

— Ah! dis donc, tu sais, je suis enchantée de te revoir, grand enfant.

Marcel sortit. Il alla devant lui au hasard dans les rues. Il marcha pendant deux heures, se trouva devant son hôtel, le

reconnut et rentra chez lui. Il se jeta sur un canapé et s'endormit.

XI

A huit heures du matin, il entrait comme un ouragan dans le cabinet de Gerbier, et avec une véritable colère :

— Sais-tu ce qui se passe? lui dit-il. Tu m'as envoyé à Yport, j'y ai trouvé deux femmes...

— Je sais tout cela, interrompit Gerbier, tu les as aimées toutes les deux et tu as promené tes deux amours dans le monde entier. Après?

— Après! je reviens à Paris déterminé à épouser Mlle de Treigny.

— Eh bien?

— Eh bien, elle se marie la semaine prochaine.

— Reste la mère.

— La mère a pris un amant. Je suis au désespoir, mon cher, j'ai le cœur brisé!

— Le cœur brisé! le cœur brisé! c'est une phrase, cela! apporte-le un peu ici, sous ma main, ton cœur, pour que je voie s'il est réellement brisé. Je n'étais pas très content de lui quand tu es parti il y a six mois, il avait une manière de sauter qui me déplaisait. Eh! mais, quel changement! voilà le cœur le plus sage et le mieux réglé!

— Ah! laisse-moi...

— Pardon, tu entres ici furieux et tu viens tragiquement me rendre responsable de tes peines d'amour. Tes extravagances sentimentales ne sont pas mon affaire, à moi. Tu es un malade qui m'a demandé la santé et la vie; je suis, moi, un médecin qui examine froidement un malade, et voici ce que je vois : au lieu de l'homme pâle, languissant, épuisé, qui me disait : « Je n'ai plus de jambes, plus d'appétit, plus de sommeil, plus rien enfin », je vois un gaillard droit et robuste comme un jeune chêne. Le teint est chaud, l'œil vivant, la voix ranimée, et je parie, misérable ingrat, que tu manges comme un ogre et que tu dors à poings fermés. Est-ce vrai cela, oui ou non?

— Cela est vrai, mais...

— Je n'ai pas fini. Tu me disais encore : « Je ne sais pas, je ne peux pas aimer. » Et maintenant, de quoi te plains-tu? D'ai-

mer, d'aimer ardemment, avec fièvre, avez désespoir, d'aimer deux femmes en même temps. Tout renaît, tout revit en toi, le corps et l'âme. Et tu m'accuses, moi qui t'ai guéri, trop bien peut-être; voilà mon seul crime. Je t'ai arraché à une existence mauvaise, moralement et physiquement, Je t'ai mis en présence de la vraie nature et de sentiments vrais. L'idée honnête et raisonnable du mariage a pu entrer dans ton esprit et te faire battre le cœur. Le mariage rêvé se trouve impossible aujourd'hui, mais, si tu le veux bien, tu retrouveras facilement une autre Marguerite et tu lui apporteras, grâce à moi, entends-tu? grâce à moi, une âme saine dans un corps sain. En attendant, il y a un entr'acte à remplir dans ta vie. Il ne faut pas t'abandonner à un absurde et stérile chagrin. Comment se nommait cette petite Ariane ébouriffée que tu as délaissée l'année dernière?

— Muguette.

— Muguette, c'est cela. Eh bien, va voir Mlle Muguette.

— Quoi! tu me conseilles sérieusement d'aller...

— Je ne te le conseille pas, je te l'ordonne.

— Mais elle m'ennuyait très fort, cette Muguette, quand je suis parti.

— Elle ne t'ennuiera plus maintenant.

— Tu crois?

— Je t'en réponds.

— Je vais chez Muguette.

Marcel fut reçu avec enthousiasme.

— Est-ce bien vous, grand extravagant? s'écria Muguette. Vous êtes allé à Constantinople? Que dites-vous des femmes turques?

— Je dis que les Parisiennes sont charmantes et que vous êtes la plus jolie des Parisiennes.

— Eh bien! la plus jolie des Parisiennes vous doit trois mille francs. Avez-vous pensé à cela en Turquie? Si je n'étais pas une honnête femme, cependant, ils étaient perdus, vos trois mille francs!

Et, lui tendant une petite joue rose et provocante :

— Prenez un à-compte, lui dit-elle, un premier à-compte.

Ludovic Halévy,

de l'Académie Française.

FIN

LE GRILLON

C'était le soir. La journée avait été chaude et ensoleillée, succédant à une série de jours pluvieux, et définitivement venait d'inaugurer l'été si longtemps attendu. Les chardonnerets, les fauvettes, les pinsons, les merles chantaient encore, quoique le soleil fût couché, infatigables dans leur joie et dans leurs chansons; les nids foisonnaient dans les taillis; au sommet des grands arbres, les pigeons ramiers roucoulaient leur refrain doux et mélancolique; au delà du bois, à l'horizon lointain, on voyait la pleine lune se lever dans une atmosphère onduleuse et transparente, et, tout près de la villa, dans les bosquets les plus proches, la voix inimitable du rossignol modulait en mille variations harmonieuses le premier chant de la nuit.

Par intervalles, le silence était absolu, et c'est à peine si l'oreille attentive percevait un bruit de feuillage ou le choc d'un insecte dont le vol venait heurter quelque branche; pourtant alors on pouvait saisir parfois un lointain bourdonnement d'ailes produit par des troupes de hannetons, qui traversaient l'air encore éclairé des derniers rayons du jour. Puis, tout retombait dans le silence, les dernières notes d'oiseaux semblaient s'endormir avec eux, et le rossignol reprenait son hymne à l'amour.

Cependant, parmi les foins coupés, dans les herbes, à travers les clairières du bois, le fond de la mélodie générale, le véritable chant perpétuel de cette soirée était le murmure du grillon. Les dernières strophes de la fauvette, les reprises du rossignol, les roucoulements de la tourterelle, les bourdonnements d'insectes, les appels monosyllabiques du crapaud jetés dans l'ombre comme

le son d'une petite cloche, le coassement même des grenouilles dans la vallée, tout cela, à certains moments, s'arrêtait, comme pour écouter, puis reprenait comme une sorte de chœur champêtre, comme un accompagnement irrégulier et bizarre au chant continuel du grillon; sa voix humble, tranquille, modeste, semblait celle de l'ombre et de la nuit, mais, dans ce milieu, elle régnait en souveraine et donnait la note exacte de cet instant, lors même que toutes les autres restaient silencieuses.

J'écoutai le grillon, je me souvins de l'avoir entendu en ballon, de plus de huit cents mètres de distance; je me souvins aussi qu'il parle sans voix, que sa bouche est muette, et qu'il est antérieur de plusieurs millions d'années aux êtres qui les premiers ont chanté sur la terre (son apparition date de l'époque primaire des âges géologiques, tandis que celle des premiers oiseaux ne date que de l'époque secondaire); je me souvins aussi des douces heures d'enfance, des contes de la veillée par lesquels nos grand'-mères savaient si affectueusement, si tendrement bercer nos premiers ans, au coin du feu derrière lequel le grillon chantait aussi; j'associai le temps passé à l'heure présente; le petit grillon solitaire cessa de m'être indifférent, et j'écoutai sa voix en songeant à ceux qui ne sont plus, à ceux qui dorment sous l'herbe du cimetière et près desquels le grillon chante encore.

Alors les voix de la nature se firent entendre à ma pensée sous un sens qui m'était toujours resté caché. Elles me parlèrent un langage et je le compris. Le grillon qui cherche la chaleur dans le four du boulanger et qui préfère au soleil moderne l'obscurité de la nuit, l'ombre crépusculaire ou le demi-jour des épaisses broussailles, se croit toujours sous la chaude et sombre atmosphère de la forêt primaire qui abrita son berceau. A l'époque où cet ancêtre des insectes vint pour la première fois frotter ses élytres sonores dans le silence des paysages naissants, le soleil était immense, mais nébuleux, et la terre était plus chaude que de nos jours. Il n'y avait encore ni saisons ni climats. Température tiède et constante, l'atmosphère des premiers jours étant une serre chaude. Jusqu'à lui, la nature était restée muette; il est, avec la cigale, le patriarche du chant; la vie terrestre n'avait encore produit que des espèces inférieures, des zoophytes, des mollusques, quelques annelés, arachnides, myriapodes, et une seule classe de vertébrés, celle des poissons (encore n'étaient-ce que les poissons

cartilagineux, ganoïdes au squelette inachevé); monde de sourds-muets, ou à peu près.

Le grillon, la cigale, la blatte, la libellule sont les plus anciens insectes dont on ait retrouvé quelques débris fossiles, dès les antiques terrains formés pendant la période dévonienne, précédant même l'ère des immenses forêts carbonifères; cet âge paraît antérieur de dix millions d'années à l'humanité. Les insectes supérieurs, les élégants papillons, les industrieuses abeilles, les intelligentes fourmis, les hyménoptères, diptères et lépidoptères ne sont arrivés que bien des siècles plus tard, avec le développement progressif des espèces. Le grillon paraît être le premier vivant qui se soit fait entendre. A défaut de la voix, qui n'existait pas encore, il frotta ses élytres, et, pour la première fois, dit aux premiers êtres qui pouvaient l'entendre : « Je suis là! »

Les voix ont des tons comme les couleurs; les unes sont claires, les autres sombres; d'autres sont incolores et comme grises : le cri monotone et simple du grillon champêtre est un cri gris. Du même ton est son intelligence. *Stultior gryllo!* plus fou qu'un grillon, disaient il y a deux mille ans les Latins. Tout primitif, incapable de ruse, il se laisse prendre au piège le plus enfantin. Sa voix seule semble son appel et sa défense; au moindre bruit, il se tait, écoute un instant, puis reprend bientôt son murmure.

C'est comme un écho des âges évanouis, un lointain souvenir du passé. L'insecte primitif nous raconte toute l'histoire de la nature. Il a assisté successivement à toutes les époques de l'évolution progressive du monde. Il a été témoin de la formation des continents, il a vu plusieurs fois la France où nous sommes, émerger au-dessus des eaux, redescendre et remonter encore. Il a vu de siècles en siècles l'aspect du monde se transformer par d'étranges métamorphoses, les batraciens ses contemporains, les grenouilles, les crapauds, les salamandres, les labyrinthodontes (ces grenouilles plus grosses que des bœufs), régner en souverains sur les rivages, vers les flots courroucés, au milieu des tempêtes, au sein des forêts naissantes, cherchant à dominer les tumultes du vent et des orages par leurs premiers cris inarticulés — et quels cris! imaginons des bœufs qui se mettraient à coasser!

Des forêts immenses préparaient les houilles, des futaies gigantesques croissaient au milieu des bois impénétrables, des fougères merveilleuses inauguraient l'ère du monde végétal, au sein duquel

se développaient et pullulaient les premiers insectes. Mais alors, ni les fleurs ni les oiseaux n'étaient encore éclos. Monde sauvage et formidable auquel succéda un monde plus formidable encore, celui de l'époque secondaire, celui des ichthyosaures, des plésiosaures, des iguanodons, des mégalosaures, des atlantosaures, géants de trente mètres de longueur, colosses pesant jusqu'à trente mille kilogrammes : ils paissaient dans les forêts sombres, le long des fleuves, faisant craquer sous leurs pieds énormes, les arbustes d'en bas, tandis qu'au-dessus d'eux les reptiles volants, les ptérodactiles, chauves-souris géantes, vespertillons des rêves de la terre, commençaient le vol en sautant gauchement de branche en branche, ou en se retenant aux rudes parois des rochers.

Le grillon sait-il que nous existons? Non, assurément. Ses congénères et lui vivent comme autrefois. Il entretient dans le silence du soir un bruit primitif dépourvu de modulations, comme au temps où il murmurait seul au monde avec le vent des solitudes; la blatte, sa parente, dévore la farine du boulanger comme elle dévorait celle des plantes de l'époque primaire; le ver luisant n'a pas éteint la petite lampe qu'il portait avec lui dans les forêts secondaires; la grenouille coasse encore comme au temps des labyrinthodontes; dans les bourdonnements des insectes du soir, nous reconnaissons leur joie instinctive de retrouver l'ombre crépusculaire des temps primitifs, et dans cette confusion de bruits et d'harmonies, nous pouvons percevoir la note de chaque âge, l'écho de chacune des étapes des progrès de la vie sur la terre.

Et comment ne les reconnaîtrions-nous pas? comment ne les sentirions-nous pas? L'homme n'est-il pas le dernier-né et le résumé suprême de la création tout entière? Ne tenons-nous pas à la nature par mille liens que nul ne saurait rompre? La solitude des bois, la fraîcheur des vallées, les parfums de la prairie, le gazouillement des sources, les tableaux de la mer, l'aspect des montagnes ne nous parlent-ils pas un mystérieux langage, dans lequel nous retrouvons comme un miroir de nos pensées, comme un écho de nos rêves?

Il me sembla donc, en entendant le doux concert du soir, que j'étais transporté de plusieurs millions d'années antérieurement à la création de l'homme, en cette lointaine époque primaire où la force vitale de la planète terrestre était surtout représentée

par deux grands systèmes d'organisations; dans les eaux, les premiers vertébrés, les poissons; sur la terre, les premières plantes, les végétaux cryptogames, sans fleurs, sans parfums et sans fruits.

Nous sommes au milieu de la forêt du grillon. Comme les animaux de cet âge, les plantes primitives sont humbles, dépourvues de fleurs — ces couchettes nuptiales — et leur nom de cryptogames (noces cachées) symbolise précisément cet état. Pas de sexes séparés! Organes si bien dissimulés, si petits, si microscopiques, si discrets, que naguère encore d'éminents botanistes doutaient de leur existence.

Alors point de fleurs, point de coquetterie, point de parfums, point d'ivresse, point d'attraction, point d'attouchements! amour de mollusques, de crustacés, de poissons! Mais la nature inquiète s'élève bientôt vers un idéal à la fois plus poétique et plus sensible. Des cryptogames sortiront les phanérogames, comme des invertébrés sont sortis les vertébrés. Le pistil va naître, les étamines le chercheront, la poussière fécondante viendra, par un contact mystérieux, réveiller l'ovule virginal et transformer la plante. Du champignon, la vie s'élève à la rose; l'argile tend vers l'ange.

L'existence et la séparation des sexes eussent été, du reste, téméraires dès ces commencements : les êtres ne pensaient pas du tout. Si les sexes contraires ne s'étaient jamais rencontrés et réunis, la vie eût vite disparu. N'est-ce pas déjà une grande hardiesse d'avoir donné aux végétaux supérieurs — mais pourtant toujours fixés au sol par des racines — des sexes séparés? Beaucoup de plantes solitaires ne sont jamais fécondées. On connaît l'histoire de ce dattier femelle, planté à Otrante, qui resta stérile jusqu'à l'époque où un dattier mâle situé à Brindes put élever sa cime au-dessus des arbres voisins et confier au vent sa précieuse poussière fécondante. Sans le vent et sans les insectes, bien des fleurs mourraient délaissées et infécondes.

Ainsi le bruissement du grillon, le murmure crépusculaire de cet ancien témoin des âges disparus fit passer devant mes yeux toute l'histoire. L'insecte, l'oiseau, le reptile, le quadrupède, le mammifère m'apparurent chacun avec ses instincts d'origine expliqués par cette origine même.

Les termites liment le bois depuis des millions d'années, pour

en manger la sciure, sans se préoccuper des aliments modernes, parce qu'ils sont nés dans les vieux bois entassés au fond des forêts vierges de l'âge primaire ; quand les forêts ont manqué, ils s'en sont pris aux industries humaines, mais ce sont toujours des mangeurs de bois. Les libellules cherchent toujours une proie vivante dans le monde des insectes aquatiques, parce qu'à l'époque de leur création il n'y avait pas encore de fleurs. Le papillon, au contraire, né après la fleur, va se plonger dans les corolles et s'envelopper des parfums du pollen. Les métamorphoses de l'insecte résument l'histoire de la nature vivante ; la chenille grossière, rampante et rongeuse, représente l'âge primaire ; le papillon élégant, aérien, fleur vivante, est de l'âge tertiaire. L'hirondelle, qui fit ses premiers nids sur une île de terre, continue à les fabriquer de terre comme autrefois. Les migrations des oiseaux s'expliquent par la jonction de l'Europe à l'Afrique, au temps de la mer Miocène ; la Méditerranée s'est creusée depuis, mais ils savent qu'ils retrouveront au delà une terre hospitalière. La toison de la brebis lui a été donnée en même temps que celle du mammouth, pendant la période glaciaire ; alors l'éléphant et le rhinocéros vivaient ensemble, et l'on retrouve souvent leurs ossements réunis dans les cavernes quaternaires. Aujourd'hui encore, dans les jungles de l'Afrique et de l'Asie, ils restent unis par l'instinct d'une amitié lointaine. Si, au contraire, le chien et le chat manifestent l'un pour l'autre une aversion devenue proverbiale, c'est qu'autrefois leurs ancêtres préhistoriques se dévoraient entre eux. Le singe aux longs bras est conforme au monde des forêts inextricables, de branches et de lianes, le long desquels il glissait suspendu et balancé. Ainsi, tout être semble porter en soi, dans sa forme, dans ses instincts, dans son langage, l'empreinte de l'époque qui lui a donné naissance.

Pendant que ces réflexions avaient traversé ma pensée, la lune s'était lentement élevée dans le ciel comme une hostie immense venant dominer et bénir le monde endormi ; ses rayons versaient silencieusement dans l'air une frémissante rosée de lumière, les villages disparaissaient dans l'ombre du soir, et le grillon infatigable chantait toujours son chant des premiers âges du monde. Tout se taisait, comme au cimetière ; et lui seul racontait à sa manière l'antiquité de la vie.

Mais, tout à coup, frappé sans doute, à travers le feuillage,

par un éclatant rayon de lumière, le rossignol reprit de sa voix si claire, si limpide et si pure sa chanson un instant interrompue, tantôt lançant des notes fantastiques aux étoiles, tantôt roucoulant des modulations mélancoliques, variant de mille nuances son infatigable discours.

« Oh ! disait-il, toutes les voix de la nature s'effacent devant la mienne, oubliez le passé, je suis la vie, je suis l'amour, je chante le progrès divin et je suis ton précurseur, ô merveilleuse voix humaine. Si la nature est belle, c'est parce que l'humanité la comprend. Nous tous, oiseaux, insectes, animaux des bois et des déserts, nous ne sommes arrivés sur la terre avant vous que pour préparer votre règne, et nous autres, oiseaux supérieurs, le comprenons si bien, que nous préférons vos bosquets aux solitudes, et que souvent — dans nos heures de loisir — c'est pour vous que nous chantons. Quelquefois même vos concerts nous mettent en voix. Mais ne soyez pas ingrats; n'oubliez pas trop votre meilleure amie, la Nature, cette jeune mère toujours charmante; ne passez pas votre vie entre des murs de pierre, ne respirez pas toujours la poussière de vos industries, ne vous atrophiez pas dans l'insipide bruit des villes, revenez-nous quelquefois et demeurez avec nous dans l'atmosphère pure et parfumée des champs et des bois. Toutes les voix de la nature vous invitent à apprécier la beauté de l'univers qui vous environne; c'est une intéressante histoire; comprenez-la, et vivez encore un peu comme nous dans le calme bonheur de la simplicité. »

Ainsi chantait le rossignol. Il me semble que son langage complétait celui du grillon, et je restai longtemps encore à les écouter tour à tour, sans envier l'ambition des hommes qui les enserre dans la gloire inquiète des forums ou des trônes.

Camille Flammarion.

LE CHEVALIER DES TOUCHES[1]

IX

HISTOIRE D'UNE ROUGEUR

« Cependant, après avoir marché quelque temps encore, — continua toujours Mlle de Percy, — nous arrivâmes à une étoile formée par plusieurs routes qui se croisaient et qui conduisaient aux différentes villes et bourgades de la contrée. C'était là qu'on devait se séparer, après la dernière poignée de mains. Les uns prirent la route de Granville et d'Avranches, les autres s'en allèrent du côté de Vire et de Mortain. On convint de se réunir à Touffedelys, s'il devait y avoir bientôt une nouvelle levée d'armes. Des Touches prit, lui, la route qui menait directement à la côte. Juste Le Breton et moi fûmes les seuls d'entre les Douze qui restâmes jusqu'au dernier moment avec cet homme, l'objet pour nous d'un intérêt devenu tragique et d'une curiosité qui n'a jamais été entièrement satisfaite. Nous devions revenir à Touffedelys par les Mielles, comme on appelle ces grèves, et en suivant la mer et sa longue ligne sinueuse. Quand nous sortîmes des terres labourées pour entrer dans les sables, la nuit était tombée et la lune avait eu le temps de se lever. C'était le chevalier qui nous menait, comme quelqu'un qui sait où il va. Avec son expérience de marin, il connaissait, à une minute près, l'heure de la marée qui devait le porter en Angleterre. Nous avions pensé,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, et 10 août 1889.

sans avoir eu besoin de nous le dire, qu'il avait à son commandement quelque pêcheur dévoué sur cette côte écartée. Mais quel ne fut pas notre étonnement, quand la dernière dune que nous montâmes avec lui nous permit de découvrir la mer, battant son plein, brillante et calme, sur une ligne immense, mais profondément solitaire. Il n'y avait là ni un être vivant qui attendît Des Touches, ni une barque, couchée à la grève, qu'on pût mettre à flot et qui pût l'emporter.

« — Ah ! — dit-il presque joyeusement, — aujourd'hui je suis, « par Dieu ! bien sûr qu'il n'y a pas d'espions dans la grève. « Depuis ma prison ils ont pu dormir, et ils n'ont pas encore eu « la nouvelle de ma délivrance, qui va les réveiller du péché de « paresse. Ils me croient guillotiné de ce matin, et prennent « *campos*, messieurs les gardes-côtes ! »

— « Quels veaux marins ! — interrompit M. de Fierdrap, qui, en sa qualité de grand pêcheur, ne pouvait souffrir aucune surveillance maritime, de quelque nature qu'elle pût être. — Ils ont toujours été les mêmes, sous tous les régimes, ces soldats amphibies ! Avant la Révolution, il fallait, pour obtenir la croix de Saint-Louis, si l'on n'avait pas fait d'action d'éclat, vingt-cinq ans de service comme officier ; mais dans les gardes-côtes, il en fallait cinquante. Cela les classait.

— « Oui ! — dit Mlle Ursule, assez indifférente pour l'instant à l'honneur militaire, et qui dit *oui* comme elle aurait dit *non* ; — mais qu'ils avaient donc un joli uniforme, avec leurs habits blancs à retroussis vert de mer ! » — ajouta-t-elle, rêveuse. Elle revoyait peut-être cet uniforme-là sur quelque tournure qui lui avait plu dans sa jeunesse, et tout cela passait comme une mouette dans une brume, au fond du brouillard gris de ses pauvres petits souvenirs.

Mais Mlle de Percy se souciait bien des rêves de Mlle Ursule et des haines méprisantes du baron de Fierdrap. Elle passa donc outre et reprit :

« — Mais comment vous embarquerez-vous, chevalier ? — lui « dis-je, — je ne vois pas une planche sur cette grève, et vous « n'avez pas le projet peut-être d'aller de la côte de France à la « côte d'Angleterre à la nage ?

« — On pourrait y aller, — me dit-il sérieusement ; qui sait s'il « ne s'en sentait pas la force ? — Mais, mademoiselle, s'il n'y a « pas de planches sur la grève, il y en a dessous. »

« Alors, nous connûmes la prudence et l'esprit de ressource de cet homme, né pour la guerre de partisan. Il avait cette mémoire des lieux qui fait le pilote, et il ne l'avait pas que sur la mer. Il s'orienta sur le sol où nous étions, et tira de la ceinture de sa jaquette une serpette, qu'il avait prise dans le moulin, sans doute ; car les Bleus n'auraient pas osé laisser à un pareil homme seulement la pointe d'une lame de couteau. Et il se mit, avec cette serpette, à creuser le sable, comme font les pêcheurs de lançon. »

— « On ferait mieux de dire les chasseurs, — interrompit M. de Fierdrap, sérieux comme un dogme. — Je n'ai jamais compris la pêche sans de l'eau. »

« En quelques secondes, — reprit la conteuse, — Des Touches eut déterré une bêche, et dix minutes après, il eut déterré son canot. C'est lui-même qui l'avait ensablé à cette place lors de son dernier débarquement. C'était sa coutume, nous dit-il. Il ne se confiait jamais à personne.

« Obligé d'entrer dans les terres pour y porter à tel ou tel endroit les dépêches dont il était chargé, il ne pouvait laisser ce canot, qu'il avait fait lui-même, à un amarrage quelconque, où les gardes-côtes l'auraient surpris. — Quand il l'eut déterré, il le porta à la mer, et pour cela il n'eut pas besoin de toute sa force. C'était une plume que ce canot. Il sauta sur cette plume, qui se mit à danser mollement sur la vague. Il était déjà redevenu « la *Guêpe* », il allait redevenir « le *Farfadet !* »

« Il maintenait de sa rame, piquée dans le sol, la barque qui s'enlevait sur la vague comme un cheval ardent qui piaffe.

« — Adieu, mademoiselle ! et vous aussi, monsieur Juste Le « Breton ! — nous dit-il, debout sur l'avant de sa barque, et il « nous salua de la main. — Quand nous reverrons-nous ? et « même nous reverrons-nous ? Les paysans sont las ; la guerre « fléchit. Ne parlent-ils pas là-bas de pacification encore ?... Il « faudrait qu'un des princes vînt ici pour tout rallumer... et il « n'en viendra pas ! — ajouta-t-il avec une expression méprisante « qui me fit mal, et que j'ai bien des fois rencontrée sur les lèvres « de serviteurs pourtant fidèles — (et elle jeta un regard de « reproche à son frère). — Je n'en amènerai pas un à cette côte « dans ce canot qui y apporta *M. Jacques*. Si cette guerre finit, « que deviendrons-nous ? du moins, moi, qui ne suis propre

« qu'à la guerre. J'irai me faire tuer quelque part, et cette côte-
« ci n'entendra plus parler de Des Touches ! »

« Nous lui renvoyâmes son adieu.

« — Il est temps de partir, — fit-il, — voici le reflux. »

« Il cessa de maintenir la barque mobile sur le flot écumeux du bord, et d'un de ces nerveux coups de rames comme il savait en donner, il la fit monter sur cette mer qui le connaissait, et disparut entre deux vagues, pour reparaître, comme un oiseau marin, qui plonge en volant et se relève, en secouant ses ailes. C'était à se demander qui des deux reprenait l'autre : si c'était lui qui reprenait la mer, ou si la mer le reprenait ! Nous le suivîmes des yeux par ce clair de lune, qui rendait les ondulations de l'eau lumineuses ; mais la houle, qu'il trouva quand il fut au large, finit par nous cacher cette espèce de pirogue de si peu de bois qu'il montait, ce mince canot presque fantastique ! Le *Farfadet* s'était évanoui... Nous nous dirigeâmes vers Touffedelys par les dunes ; il faisait superbe. J'ai vu rarement, dans ma vie de Chouanne à la belle étoile, une plus belle nuit. Nous entendions de moins en moins le bruit de la mer, qui s'éloignait et qui commençait à découvrir ses premières roches. Du côté des terres, tout était calme : la brise de la mer mourait à la grève, les arbres étaient immobiles. Sur la hauteur, dans le lointain bleuâtre, achevait de brûler, en silence et sans secours, le moulin à vent solitaire que l'incendie avait mutilé et qui n'avait plus que trois ailes, qui tournaient encore. Placées de manière à être atteintes les dernières par la flamme, elles avaient fini par s'enflammer. L'une d'elles avait brûlé plus vite que les autres, mais les trois autres avaient pris aussi, et elles flambaient, et, en tournant, leur roue faisait pleuvoir des étincelles, comme, dans l'après-midi, elle avait fait pleuvoir du sang. Quoiqu'il fût déjà loin en mer à cette heure, le terrible brûleur de ce moulin pouvait le voir se consumant dans cet air sans vent, avec sa flamme droite comme celle d'un flambeau, par cette nuit transparente qui n'avait pas une vapeur, — chose rare sur la Manche, cette mer verte comme un herbage dont les brumes seraient la rosée. Je ne sais quelle tristesse me saisit, moi, la grosse rieuse. La femme, que j'avais sentie en moi, quand j'avais vu Des Touches si cruel, je la ressentis encore qui revenait sous mes habits de Chouan... La pitié m'inondait le cœur pour Aimée, à qui j'allais avoir à apprendre

la mort de *M. Jacques*, cette mort que Des Touches avait vengée, ce qui ne la consolerait pas ! »

Mlle de Percy s'arrêta cette fois, comme quelqu'un qui a fini son histoire. Elle rejeta les ciseaux dont elle avait gesticulé dans les tapisseries, empilées avec leur laine sur le guéridon.

— « Voilà, baron — dit-elle à M. de Fierdrap, — cette histoire de l'enlèvement de Des Touches que mon frère vous avait promise.

— Et que vous avez fort bien *narrée*, ma chère Percy, » — fit Mlle Sainte, qui, voulant être aimable, lui envoya de sa bouche innocente l'éloge cruel de ce mot déshonorant.

Mais le baron de Fierdrap, qui avait parlé si légèrement du chagrin d'Aimée, l'anti-sentimental pêcheur de dards, — qui ne se souciait guère de ceux de l'amour, disait l'abbé, quand il était en verve de calembredaines, — le baron de Fierdrap était devenu tendre; il était redevenu le baron Hylas, et il voulut qu'on lui parlât d'Aimée.

« Ce fut moi — lui dit donc Mlle de Percy — qui lui appris la mort de son fiancé. Elle pâlit comme si elle allait mourir elle-même et elle s'enferma pour cacher ses larmes. Chez Aimée, vous l'avez vu, baron, tout porte en dedans, et le dehors ne perd jamais son calme. La seule chose extérieure de ce chagrin, renfermé dans son cœur comme une relique dans une châsse scellée, fut la funèbre fantaisie de faire déterrer celui qu'elle appelait son mari du pied du buisson où nous l'avions couché, et de le rouler dans cette robe de noces qu'elle avait portée un seul soir et qu'elle lui tailla en linceul.

« Plus tard, lorsque les prêtres furent revenus et les églises rouvertes, pieuse comme elle est, ne pouvant supporter l'idée de ne pas reposer un jour près de lui, elle le fit transporter en terre sainte. Tout cela eut lieu, baron, sans éclat, sans retentissement, pour l'apaisement de son cœur, dont elle couvre le navrement sous des sourires qui entr'ouvriraient le ciel à des malheureux moins malheureux qu'elle. Quand, au milieu de son désespoir et de cette pâleur qu'elle a gardée toujours depuis cette époque, — car elle n'a jamais repris entièrement cet incarnat de cœur de rose-mousse entr'ouverte qui la faisait la rose reine des roses de Valognes, où la moindre des filles des rues éblouit de fraîcheur, — on lui apprit que Des Touches était sauvé, elle eut encore ce

coup de soleil inexplicable qui la faisait devenir une statue de corail vivant.

« Et inexplicable elle est restée, monsieur de Fierdrap, cette rougeur inouïe! Les années sont venues, le temps a marché, la vie n'est plus pour elle qu'un grand silence dans une seule pensée, la surdité, l'isolante surdité, a bâti son mur entre elle et les autres et l'a *renfermée dans sa tour*, comme elle dit. Eh bien, que le nom de Des Touches, dont on parle bien peu maintenant, soit dit par hasard devant elle, et que ce jour-là soit aussi un jour où elle entende, la rougeur reparaîtra brûlante sur ces tempes d'une pureté de fille morte vierge, et où les cheveux blancs, si elle n'était pas blonde, auraient commencé à glisser leurs pointes argentées. C'est incroyable, baron, mais cela est. Tenez! je ne voudrais jamais lui faire volontairement la moindre peine, à cette noble fille, mais si je n'étais pas retenue par cette crainte, et que, me levant de ma place, j'allasse jusqu'à elle qui travaille à son feston sous cette lampe depuis trois heures sans avoir entendu un seul mot de ce que nous avons dit, et que je lui criasse à l'oreille :

— « Aimée, le chevalier Des Touches n'est pas mort! L'abbé vient de le rencontrer sur la place... »

« Parions, baron, que la rougeur, l'inexplicable rougeur reparaîtrait sur le visage de la fiancée de *M. Jacques*, qui n'a jamais aimé que lui... »

— « Je ne dis pas non, — dit l'abbé profondément. — Cela est sûr qu'elle aimait *M. Jacques*. Mais qui sait — fit-il, en baissant la voix, précaution inutile pour elle, mais comme s'il avait craint pour lui-même ce qu'il disait... — si, par impossible, elle n'était pas aussi pure... »

Et il s'arrêta, n'osant pas achever, ayant, cet abbé grand seigneur, non plus peur seulement de sa parole, mais de sa pensée.

— « Oh! mon frère!... » — dit Mlle de Percy, avec un cri mélangé du sentiment de l'horreur et de l'impossibilité de la chose, en frappant le parquet d'un pied de reine Berthe indigné.

Et les deux Touffedelys elles-mêmes, devenues des sensitives, car la bêtise a parfois de ces moments-là où elle devient sensible, avaient reculé leurs fauteuils avec une énergie de croupe vertueuse qui disait combien la pensée de l'abbé les scandalisait.

L'abbé n'acheva pas... Il en avait assez dit. Le prêtre est toujours le plus profond des moralistes. Le regard, aiguisé par la confession, va toujours plus avant que celui des autres hommes.

Le Zahuri, dit-on, voit le cadavre à travers les gazons qui le couvrent. Le prêtre, c'est le Zahuri de nos cœurs.

Il regarda le baron de Fierdrap, qui cligna, mais qui, lui aussi, n'ajouta pas une syllabe. Ce fut un point d'orgue singulier. Le tonneau de Bacchus sonna deux heures. Les chiens de M. Mesnil-houseau ne hurlaient plus. Le silence, que ne fouettait plus la pluie, s'entassait au dehors et tombait dans ce salon, dont le feu était éteint et dont le grillon, cette cigale de l'âtre, que Mlle Sainte appelait un *criquet*, s'était endormi.

— « Tiens! — dit le baron de Fierdrap, — je n'ai pas pris mon thé, de toute cette histoire! » — Il ouvrit sa théière et y plongea son nez. L'eau, à force de bouillir, s'était évaporée.

— « Image de tout! — fit l'abbé très grave. — Allons-nous-en, Fierdrap! laissons ces demoiselles se coucher. Nous avons fait une vraie débauche de causerie, ce soir. »

— « Il n'est pas tous les jours fête, — dit le baron. — Seulement, j'ai une diable d'envie d'être à demain. Puisque tu es sûr de l'avoir vu ce soir sur la place des Capucins, nous aurons peut-être demain des nouvelles du chevalier Des Touches. »

Et ils s'en allèrent, Mlle de Percy ayant englouti sa vaste personne et son baril oriental sous son coqueluchon de tiretaine. L'abbé, qui avait plus raison que jamais de l'appeler « son gendarme », lui prit le bras d'autorité, et lui chantonna à demi-voix, en traînant ses sabots par les rues, les premières paroles d'une chanson qu'il avait faite, un jour, pour elle :

Je connais un militaire
Qui va disant son bréviaire,
Et qui, dans son régiment,
N'a qu'un soldat, seulement...
C'est une fille un peu fière!
Plan, r'lantanplan! r'lantanplan, plan, plan!

Le baron avait allumé, comme l'abbé, sa lanterne, et tous les trois ils reconduisirent pompeusement jusqu'à son couvent Mlle Aimée, à laquelle, par déférence pour une telle pensionnaire, les Dames Bernardines avaient accordé la permission de rentrer tard. L'abbé, sa sœur et le baron, étaient plus ou moins impressionnés par cette histoire d'un des héros de leur jeunesse, mais ils l'étaient moins à coup sûr qu'*une autre personne* qui était là, et dont je n'ai rien dit encore. Dans l'attention qu'ils don-

naient à ce qu'ils disaient, ils l'avaient oubliée et j'ai fait comme eux... Cette autre personne n'était qu'un enfant, auquel ils n'avaient pas pris garde, tant ils étaient à leur histoire! et lui, tranquille, sur son tabouret, au coin de la cheminée contre le marbre de laquelle il posait une tête bien prématurément pensive. Il avait environ treize ans, l'âge où, si vous êtes *sage*, on oublie de vous envoyer coucher dans les maisons où l'on vous aime! Il l'avait été, ce jour-là, par hasard peut-être, et il était resté dans ce salon antique, regardant et gravant dans sa jeune mémoire ces figures comme on n'en voyait que rarement dans ce temps-là, et comme maintenant on n'en voit plus, s'intéressant déjà à ces types dans lesquels la bonhomie, la comédie et le burlesque se mêlaient, avec tant de caractère, à des sentiments hauts et grands! Or, si elle vous a intéressé, c'est bien heureux pour cette histoire; car sans lui elle serait enterrée dans les cendres du foyer éteint des demoiselles de Touffedelys, dont la famille n'existe plus et dont la maison de la rue des Carmélites, à ces cousines de Tourville, est habitée par des Anglaises en *passage* à Valognes, et personne au monde n'aurait pu vous la raconter et vous la finir! puisque, vous venez de le voir, cette histoire n'était pas finie. Mlle de Percy ne l'avait pas achevée, et elle ne l'acheva jamais. Elle en était restée à cette rougeur sur laquelle l'abbé avait mis avec un seul mot une lumière qui avait révolté sa sœur. Mlle de Percy avait foi en Aimée, et les sentiments de cette âme robuste ne chancelaient point. Aimée de Spens garda son secret, et Mlle de Percy garda son respect pour Aimée. Elle mourut la croyant la Vierge-Veuve, comme elle l'appelait, digne d'entrer au ciel avec deux palmes, les deux palmes des deux sacrifices accomplis! L'abbé, qui avait le tact d'un grand esprit, ne fit jamais une réflexion et ne parla jamais du chevalier Des Touches à mademoiselle de Spens, qui, ayant perdu les Touffedelys après Mlle de Percy, se cloîtra sans prendre le voile et ne sortit plus de son couvent.

Mais l'enfant dont j'ai parlé grandit, et la vie, la vie passionnée avec ses distractions furieuses et les horribles dégoûts qui les suivent, ne put jamais lui faire oublier cette impression d'enfance, cette histoire faite, comme un thyrse, de deux récits entrelacés, l'un si fier et l'autre si triste! et tous les deux, comme tout ce qui est beau sur la terre et qui périt sans avoir dit son dernier mot, n'ayant pas eu de dénoûment! Qu'était devenu le

chevalier Des Touches?... Le lendemain, sur lequel le baron de Fierdrap comptait pour avoir de ses nouvelles, n'en donna point. Nul dans Valognes n'avait connaissance du chevalier Des Touches, et cependant l'abbé n'était pas un rêveur qui voyait à son coude ses rêves comme mesdemoiselles de Touffedelys et Couyart. Il avait vu Des Touches. C'était donc une réalité. Il était donc passé par Valognes. Mais il était passé... D'un autre côté, quel était, dans la vie de cette belle et pure Aimée de Spens, cet autre mystère qui s'appelait aussi Des Touches?... Deux questions suspendues éternellement au dessus de deux images, et auxquelles, après plus de vingt années, vaincue par l'acharnement du souvenir, la circonstance répondit. Qui sait? A force de penser à une chose, on crée peut-être le hasard.

Le hasard m'apprit, en effet, parce que je n'avais jamais cessé de penser à cet homme et de m'informer de son destin, qu'il vivait... et que mon grand abbé de Percy ne s'était pas trompé quand il l'avait vu et qu'il l'avait pris pour un fou. De Valognes, qu'il avait traversé, comme le roi Lear, par la pluie et par la tempête, revenant d'Angleterre, échappant à ceux qui le gardaient et le ramenaient dans son pays, il était allé tomber dans une famille qu'il avait épouvantée de la folie furieuse dont il était transporté. L'ambition trahie, les services méconnus, la cruauté du sort, qui prend parfois les mains les plus aimées pour nous frapper, tout cela avait fait de cet homme, froid comme Clarverhouse, un fou à camisole de force, dont la vigueur irrésistible offrait le danger d'un fléau. On l'avait ténébreusement interné dans une maison de fous, où il vivait depuis plus de vingt ans. Je sus tout cela peu à peu, par lambeaux, comme on apprend des choses qu'on vous cache. Mais quand je le sus, je me jurai de me donner la vue de cet homme, qu'une femme qui l'avait connu avait mis sa force d'impression à me peindre comme l'eût peint un poète. L'état dans lequel je trouverais cet homme héroïque, mort tout entier et pourrissant dans le plus affreux des sépulcres : une maison de fous! était une raison de plus pour m'en donner le spectacle. C'est si bon de tremper son cœur dans le mépris des choses humaines, et entre toutes, de la gloire, qui gasconne avec ceux qui se fient à elle et qui croient qu'elle ne peut tromper!

Il fut donc un jour où je pus le voir, ce chevalier Des Touches, et raccorder dans ma pensée sa forme jeune, svelte et terrible, comme celle de Persée qui coupe la tête à la Gorgone, et la figure

d'un vieillard dégradé par l'âge, la folie, tous les écrasements de la destinée. Ce que je fis pour cela est inutile à dire, mais je pus le voir... Je le trouvai assis sur une pierre, car depuis longtemps il n'était plus fou à lier, dans une cour carrée, très propre et très blanche, avec des arceaux à l'entour. Depuis qu'*il n'était plus méchant*, on l'avait retiré des cabanons et on le laissait vaguer dans cette cour, où des paons tournaient autour d'un bassin bordé de plates-bandes qui étalaient des nappes de fleurs rouges. Il les regardait ces fleurs rouges, avec ses yeux d'un bleu de mer, vides de tout, excepté d'une flamme qui brûlait là sans pensée, comme un feu abandonné où personne ne se chauffe plus. La beauté de la *belle Hélène,* de cet homme qui avait été plus célestement beau que la belle Aimée, avait dit Mlle de Percy, était détruite, radicalement détruite, mais non sa force. Il était encore vigoureux, malgré l'épuisement de vingt ans de folie qui auraient consumé tout homme moins robuste. Il était vêtu tout en molleton bleu, avec des boutons d'or et un foulard de Jersey au cou, comme un matelot; et c'était bien cela : il avait l'air d'un vieux matelot, qui attend à terre et qui s'y ennuie. Le médecin me dit que l'âge venant et les furies ayant été remplacées par de la démence, le désordre le plus profond et le plus irrémédiable s'était fait dans ses facultés ; qu'il se croyait gouverneur de ville, âgé de deux mille ans, et que certainement je n'en tirerais pas un éclair de lucidité. Mais je n'y allai point par quatre chemins, et, d'emblée, je lui dis brusquement :

— « C'est donc vous, chevalier Des Touches! »

Il se leva de son arceau comme si je l'eusse appelé, et m'ôtant sa casquette de cuir verni, il me montra un crâne chauve et lisse comme une bille de billard.

— « C'est singulier, — dit le docteur, — je n'aurais jamais pensé qu'il eût répondu à son nom, tant il a perdu la mémoire! »

Mais moi que ceci animait :

— « Vous souvenez-vous — lui dis-je à bout portant — de votre enlèvement de Coutances, monsieur Des Touches?... »

Il regardait dans l'air comme s'il y voyait quelque chose.

— « Oui!... — dit-il, cherchant un peu, — Coutances! et, — ajouta-t-il sans chercher, — et le juge qui m'a condamné à mort, le coquin de...! »

Il le nomma. C'était encore un nom porté dans la contrée, et son

œil bleu de mer darda un rayon de phosphore et de haine implacable.

— « Et d'Aimée de Spens, vous en souvenez-vous? » fis-je encore, coup sur coup, craignant que le fou ne revînt et voulant frapper de ce dernier souvenir sur le timbre muet de cette mémoire usée, qu'il fallait réveiller.

Il tressaillit.

— « Oui encore, aussi!... — fit-il, et ses yeux avaient comme un afflux de pensées. — Aimée de Spens, qui m'a sauvé la vie! La belle Aimée! »

Ah! je tenais peut-être l'histoire que Mlle de Percy n'avait pas finie... Et cette idée me donna la volonté magnétique qui dompte une minute les fous et les fait obéir.

— « Et comment s'y prit-elle pour cela, monsieur Des Touches? Allons, dites!

— Oh! — dit-il (je lui avais enfin passé mon âme dans la poitrine, à force de volonté!), nous étions seuls à Bois-Frelon, vous savez?... près d'Avranches... Tout le monde parti... Les Bleus vinrent comme ils venaient souvent, à petits pas... Ils cernèrent la maison... C'était le soir. Je me serais bien fait tuer, risquant tout, tirant par les fenêtres comme à la Faulx, mais j'avais mes dépêches. Elles me brûlaient... Frotté attendait. Ils l'ont tué, Frotté, n'est-ce pas vrai?... »

Je tremblai que l'idée de Frotté ne l'entraînât trop loin de ce que je voulais qu'il me dît.

— « Tué, fusillé! — lui dis-je. — Mais Aimée!... »

Et je lui secouai durement le bras.

— « Ah! — reprit-il, — elle pria Dieu... entr'ouvrit les rideaux pour qu'ils la vissent bien... C'était l'heure de se coucher... Elle se déshabilla. Elle se mit toute nue. Ils n'auraient jamais cru qu'un homme était là, et ils s'en allèrent. Ils l'avaient vue... Moi aussi... Elle était bien belle!... rouge comme les fleurs que voilà! » — désignant les fleurs du parterre.

Et son œil redevint vide et atone, et il se mit à divaguer.

Mais je ne craignais plus sa folie. Je tenais mon histoire! Ce peu de mots me suffisait. Je reconstituais tout. J'étais un Cuvier! Il était donc vrai, l'abbé avait tort. Sa sœur avait raison. La veuve de *M. Jacques* était toujours la Vierge-Veuve! Aimée était pure comme un lis! Seulement, elle avait sauvé la vie à Des Touches comme jamais femme ne l'avait sauvée à personne... Elle la lui

avait sauvée en outrageant elle-même sa pudeur. Quand, à travers la fenêtre, les Bleus virent, du dehors où ils étaient embusqués, cette chaste femme qui allait dormir, et qui ôtait un à un ses voiles, comme si elle avait été sous l'œil seul de Dieu, ils n'eurent plus de doute; personne ne pouvait être là, et ils étaient partis : Des Touches était sauvé! Des Touches, qui, lui aussi, l'avait vue, comme les Bleus... qui, jeune alors, n'avait peut-être pas eu la force de fermer les yeux pour ne pas voir la beauté de cette fille sublime, qui sacrifiait, pour le sauver, le velouté immaculé des fleurs de son âme et la divinité de sa pudeur! Prise entre cette pudeur si délicate et si fière et cette pitié qui fait qu'on veut sauver un homme, elle avait hésité... Oh! elle avait hésité, mais, enfin, elle avait pris dans sa main pure ce verre de honte et l'avait bu. Mlle de Sombreuil n'avait bu qu'un verre de sang pour sauver son père! Depuis, peut-être, Aimée avait souffert autant qu'elle?... Ces rougeurs, quand Des Touches était là, et qui la couvraient tout entière à son nom seul, qui ne l'avaient jamais inondée d'un flot plus vermeil qne le jour où Mlle de Percy avait dit, sans le savoir, le mot qui lui rappelait le malheur de sa vie : « *Des Touches sera votre témoin!* » ces rougeurs étaient le signe, toujours prêt à reparaître, d'un supplice qui durait toujours dans sa pensée, et qui, à chaque fois que le sang offensé la teignait de son offense, rendait son sacrifice plus beau!

J'avoue que je m'en allai de cette maison de fous ne pensant plus qu'à Aimée de Spens. J'avais presque oublié Des Touches... Avant de sortir de sa cour, je me retournai pour le voir... Il s'était rassis sous son arceau, et, de cet œil qui avait percé la brume, la distance, la vague, le sang ennemi, la fumée du combat, il ne regardait plus que ces fleurs rouges auxquelles il venait de comparer Aimée, et, dans l'abstraction de sa démence, peut-être ne les voyait-il pas?...

J. Barbey d'Aurevilly.

FIN

A TRAVERS L'EXPOSITION

Il faudrait des années et des volumes pour étudier les innombrables richesses d'art et d'industrie qui s'étalent au Champ-de-Mars. On sort de là avec une véritable tourmente d'idées dans la cervelle, un ouragan de sensations, une sorte d'ivresse et d'étourdissement. Les pensées, pressées, confuses, tourbillonnent autour du bec de la plume en une sarabande folle.

Pour une chose que l'on peut dire, vingt sont omises, cent échappent. Ainsi, parmi les noms des promoteurs de l'Exposition, on a presque partout, par une légèreté que nous souhaiterions excusable, omis de désigner à la gratitude publique le nom de M. Lockroy. Il ne faut pas oublier que le plus ardent apôtre, l'apôtre de la première heure a été M. Lockroy, alors ministre. Des premiers, il a été un adhérent enthousiaste et a bataillé pour cette tour Eiffel qui, telle quelle, est une des puissantes, sinon la plus puissante des attractions du Champ-de-Mars.

On a pu estimer un peu vive la réplique à la fameuse protestation, réplique pour laquelle la plume ministérielle s'était trempée dans l'encre mordante du journaliste; mais à présent que la tour aide, contribue au succès de l'entreprise nationale, il y a simple équité à s'incliner. C'est donc un hommage mérité que nous rendons ici à l'esprit d'initiative manifesté par M. Lockroy, à l'activité développée par lui dans le lancement premier. Il a été à la peine, il a le droit d'être à l'honneur. Il nous semble que plusieurs s'en inquiètent trop peu, et parmi ceux-là nous ne serons pas compté.

L'honneur de cette belle réussite est assez grand pour que chacun puisse en prendre la part qui lui revient. En effet, l'Exposition est pleine de trouvailles ingénieuses où se montrent cette souplesse d'imagination, ce savoir-faire artiste qui sont un des apanages de notre race. Il y a là quelque chose qui ne s'enseigne guère et n'en est que plus précieux. La langue parisienne possède

une expression spéciale pour noter ces bonheurs de conception, d'invention : « C'est trouvé, » dit-elle, par un tour analogue à celui qui faisait dire au XVIIe siècle : « C'est rencontré. »

Une de ces trouvailles est l'Exposition de l'esplanade des Invalides, si amusante, si instructive, bien chez elle, malgré quelques intrus qui, dans la couleur locale, semblent des exilés.

Quand on a passé la porte du quai d'Orsay, — pleine de fantaisie avec cette banderole chatoyante de drapeaux descendant des piliers aux aiguilles bizarres qui surgissent entre quatre cornes retroussées, — on se croirait à quelques mille lieues de France. Savez-vous que le monochromisme de la Belle-Jardinière fait piètre figure parmi ces costumes bariolés où les colorations éclatent comme des fanfares. Nos architectes arborent l'étendard de la polychromie : à quand les tailleurs? Le Parisien à l'Exposition coloniale semble un geai égaré au milieu d'une troupe de perroquets ou de faisans dorés. Les coureurs annamites, qui traînent le léger « pouss-pouss », ont dans le dos de grands pains à cacheter orangés qui, je le déclare, sont humiliants pour notre pauvreté somptuaire. Ajoutons à cela qu'aux Invalides l'épiderme humain passe lui-même par tous les tons de la gamme des couleurs sur ces visages exotiques.

Une question inquiétante se pose ici. Des visiteurs ou des... visités, quels sont les « exposés » ? Tandis que la curiosité pousse les badauds à s'accouder sur les barrières à claire-voie, nos « coloniaux » vont et viennent, vaquent à leurs petites occupations avec un flegme superbe, avec une tranquillité d'indifférence qui, si l'on y prend garde, n'ont rien que de peu flatteur pour les badauds. Quand parfois ils lèvent les yeux sur ces derniers, il n'y a dans l'expression du regard, rien qui sente l'admiration étonnée pour notre civilisation, pour ce « XIXe siècle » européen dont nous sommes si fiers. Êtes-vous bien sûr que ces demi-barbares nous envient ou nous jalousent? Pour notre compte, c'est plutôt la négation que nous tiendrions pour probable.

Mais ne courons pas le risque de discréditer auprès de nos lecteurs cette jolie exposition coloniale. Car elle est jolie à ravir. Si l'idée de réunir, dans une sorte d'autonomie et d'unité, les diverses expositions des colonies, était déjà par soi une invention des plus heureuses, il semble qu'en outre chacun ait rivalisé d'émulation pour créer, dans ce domaine commun, des sortes d'épisodes, des coins originaux, des particularités aimables.

Peut-être, dès le début, n'avait-on pas compté sur une réussite pareille : cette hypothèse expliquerait la présence de plusieurs installations qui n'ont qu'un rapport fort lointain avec les colonies. Comment justifier en effet ce panorama du Tout-Paris dans un endroit où un panorama du Tout-Orient eût été moins dépaysé ? Serait-ce par hasard ce voisinage qui ferait tort à M. Castellani, autrefois mieux inspiré ? A ceux qui s'étonneraient par surcroît de trouver ici l'exposition du Ministère de la Guerre, qu'il suffise de répondre que l'exhibition entière des Invalides est le fait du département de la Guerre, de la Marine et des Colonies.

Pour ne plus nous occuper que de ces dernières, nous dirons vite un mot du palais de la Guerre. La construction est d'un beau dessin. Notons combien cette architecture monochrome, aux lignes absolument classiques, gagne singulièrement à sa confrontation avec la polychromie monumentale du milieu exotique où on l'a construite. La façade de cent cinquante mètres s'ouvre, au centre et aux deux extrémités, par trois grands portiques à allures d'arcs de triomphe, unis par deux enfilades de baies cintrées, séparées par des colonnes et surmontées d'un demi-étage attique plein. En avant, se dresse un porche avec deux tours cylindriques coiffées de toits coniques, à créneaux et meurtrières, rappelant les fortifications d'autrefois. De l'intérieur du palais, des collections qui y sont exposées, nous ne dirons rien. Cela nous entraînerait hors de notre sujet. Contentons-nous de signaler de très jolies séries d'armes japonaises, manches de couteaux, gardes de sabres, poignards où nous retrouvons l'extraordinaire talent des orfèvres de Nippon avec leur émaux, leurs incrustations de métaux de tons différents, tout cela marqué de cette finesse spirituelle de décoration menue qui est l'âme de l'art japonais.

Traversons maintenant l'allée centrale qu'abrite l'élégant velum de M. Alphand : c'est un saut de quelques mille lieues que cette enjambée.

Devant nous, le palais central des Colonies avec son dôme de trente mètres, ses murs de bois sur un soubassement de pierre. La couleur générale en est peu aimable, et nous n'aimons guère ces fenêtres de grandes dimensions coupées à mi-corps par la descente du toit. Que dire de ces cartouches bizarres où l'on s'étonne de voir des fragments de motifs décoratifs occidentaux bien déplacés ?

Plus gai dans sa tonalité, plus dégagé dans ses lignes est le charmant palais Tunisien dû à M. Saladin. La cour intérieure, avec sa mosaïque, sa fontaine et sa colonnade, est caractéristique. Les salles qui occupent la construction sont bien aménagées, Après avoir observé curieusement les produits exposés, cette orfèvrerie repoussée d'un dessin un peu lourd, ces étoffes légères où le clinquant et les fils d'or font passer des éclairs, continuez jusqu'à la salle carrée du fond où, dans le haut, de jolis vitraux mêlent leurs notes joyeuses à la clarté venue d'en bas : c'est un régal de lumière blonde, douce, apaisée et rêveuse.

Si nous avons à poser plus que de fortes réserves pour le tapage architectural auquel s'est livré M. Ballu dans son palais de la République Argentine, nous n'avons que des compliments à lui adresser pour son pavillon Algérien : la galerie-portique à arcades arabes est d'un effet très heureux. Ce qui nous plaît surtout dans la conception, c'est l'habileté avec laquelle l'auteur, dans un monument relativement petit, a su varier les points de vue, donner du pittoresque à ses facades, sans outrance pourtant et dans des lignes très calmes. Les aspects différents se marient fort bien, et cependant l'un ne répète pas l'autre; c'est très artiste.

Le palais Annamite et le palais de Cochinchine, de MM. Vildieu et Foulhoux, sont dans une note plus criarde qui seyait au type recherché. Des deux, nous préférons le premier. Il y a là, dans le décor des panneaux, des décorations d'un travail bien amusant. Les visiteurs de la première heure s'arrêtaient devant ces ouvriers indigènes, flegmatiques, peu hâtifs, indifférents aux regards : lentement, lentement, les petits morceaux de faïence bleutée s'encastraient dans le plâtre, s'y scellaient, disposés en rocailles montantes ou en tiges capricieuses d'arbres fantastiques. Le peintre venait: après avoir médité, il traçait d'une main assurée, sans reprises, d'un trait vagabond mais ininterrompu, un dessin qui complétait l'incrustation brillante, ajoutait des branches au tronc, y ouvrait des fleurs, y faisait voleter des oiseaux. Au dessin en noir, qui avait marqué les lignes et les silhouettes, succédait le travail du pinceau aux colorations franches, hardies, emprisonnant des lumières. Sur le pavillon de M. Foulhoux, nous rencontrons une ornementation différente, plus proche de la chinoise avec ses personnages pansus à figures de magots sur des chevaux étiques.

Les constructions dont nous venons de parler sont des palais,

des pavillons, des œuvres types d'un art avancé. Sans doute nos architectes ont eu à faire preuve d'originalité en groupant, dans un ensemble d'un style donné, des éléments qui rappelassent les constructions indigènes du peuple dont les produits devaient s'y abriter. Mais au-dessous viennent les races demeurées primitives : on ne pouvait rester sincère qu'en s'adressant aux indigènes eux-mêmes. C'est ce qu'on a dû faire dans l'installation des cases, campements, villages des Sénégalais, Alfourous, Néo-Calédoniens, Pahouins, Gabonais. C'est la face peut-être la plus intéressante et sûrement la plus originale de l'exposition de l'esplanade des Invalides. Le Louvre, dans les salles de son Musée de Marine, présente de nombreuses et jolies réductions des diverses habitations des peuplades sauvages : mais, outre que ce sont des réductions à une échelle fort amoindrie, elles ne nous donnent pas idée de la vie domestique des habitants. A l'Exposition, les villages ont leurs habitants authentiques, d'une nationalité légalisée. Plusieurs vivent là côte à côte, qui auparavant étaient aussi éloignés les uns des autres qu'ils l'étaient tous de la terre de France. Un riverain du Congo s'y côtoie avec son antipode. Ils se comprennent aussi peu l'un l'autre qu'ils nous comprennent et sont compris de nous. Les géographes, pour peu qu'ils soient férus d'ethnographie, s'en donnent à cœur joie en vous débitant une foule de vocables d'allures étranges, dont l'onomatopée revendique la plus grande part. Nos exotiques emporteront-ils autant de français qu'ils nous laisseront de pahouin et d'alfourou, — nous n'en jurerions point.

Cette ferveur pour le terme propre, indigène, est amusante en soi. Pour peu que cela continue, nous sommes menacés d'une invasion d'un nouveau genre. Les gens qui parlent de souk et de sak deviennent de moins en moins rares. Tel exprime son avis sur les Koubas qui ont leur saveur et leur charme.

Les « mihrab » auraient-ils vos préférences? Celui-là vous quitte pour rentrer dîner à son gourbi. Les miradors, ma chère, les miradors! Peut-on bien être Parisien et ignorer les lougans! Autant confesser alors qu'on est sans idée sur les kampongs. Nous rougirions pour le lecteur si le tata lui était inconnu. Quant aux moucharabiehs, c'est la monnaie courante de la conversation, et le moindre gamin de l'asphalte parisien vous en dessinera sur le mur.

(*A suivre.*) Paul Rouaix.

UNE TABLE D'HOTE

AUX BAINS DE MER

Comme tous les ans, à cette époque, les hôtels regorgent de monde. C'est tellement passé dans leurs habitudes qu'on n'y fait plus attention. Les annexes même des maisons et les chambres annexées sont occupées, vous répondent les directeurs ou directrices d'hôtel. Ils doivent même ajouter, à l'époque des courses — c'est devenu un cliché — qu'on a été obligé d'installer des dortoirs dans le salon et dans les vestibules. C'est le comble de la prospérité pour les hôtels ; c'est le douze cents francs de plus que le maximum des directeurs de théâtres puffistes.

Ce n'est qu'au moment des repas que toute la *société* d'un hôtel se trouve réunie. Principalement le soir, au dîner. Le matin on est en excursions, en pique-nique, ou on reste au lit et on se fait servir dans sa chambre. Bien des gens ne prennent leur repas à la table d'hôte que le soir. C'est encore au dîner qu'on a quelque chance de voir les personnes étrangères à l'hôtel, les célébrités de la saison, qui ont fait retenir des tables dans la journée et viennent en bande, pour se faire admirer par la galerie, dîner en partie fine.

En Suisse, dans les hôtels de Lucerne, d'Interlaken, du Righi, à Biarritz encore, fréquentés exclusivement par les plus riches étrangers des cinq parties du monde, le coup d'œil qu'offre tous les soirs une table est vraiment féerique. Les femmes sont presque en robe de bal ou tout au moins de soirée. Elles déploient

une telle élégance, un tel luxe dans leurs toilettes, qu'on croirait assister à un véritable festin. C'est à cette table qu'elles espèrent, les unes décrocher, par leurs charmes ou leurs séductions, un mari, un titre ou des millions ; les autres, moins ambitieuses, par leur esprit ou leur amabilité, l'homme sérieux, le banquier, l'ami enfin qui acquittera l'inévitable facture du couturier. C'est en général en vue de payer leurs tailleurs qu'elles *travaillent*, qu'elles se sont livrées à des déplacements et des villégiatures aussi éloignés.

Sans franchir la frontière, restons chez nous. Prenons le bain de mer que vous voudrez. Entrons dans le premier hôtel venu. Il est six heures. On sonne le premier coup du dîner. Nous avons le temps de nous laver les mains, de choisir notre place, si c'est possible, et de commander notre vin et notre eau minérale...

Le service se faisant avec une lenteur désespérante, on peut regarder à loisir autour de soi et étudier les différents types qui composent invariablement une table d'hôte. C'est un acte de la comédie balnéaire, peut-être le plus réussi, le plus amusant, dont tous les rôles sont tenus avec talent. Vous y trouvez tous les emplois : la Grande Coquette, la Falcon, le Grand Premier Rôle, l'Ingénue, les Amoureux, les Mères, Pères nobles, les Geoffroy, etc., etc., comme au Théâtre-Français, au Gymnase et au Palais-Royal. La distribution des rôles peut changer, mais les emplois du répertoire restent toujours les mêmes.

L'emploi de Grande Coquette de table d'hôte, par exemple, qui tour à tour a été tenu, on sait avec quel succès, par les baronnes hongroises, comtesses polonaises et princesses valaques, a passé exclusivement aux mains des Américaines. Elles sont même seules aujourd'hui titulaires de l'emploi. Chaque table d'hôte, du plus humble au plus splendide hôtel, a son Américaine, sa beauté, par saison. Est-elle fille, est-elle veuve ? On l'ignore. La voici qui fait son entrée — elle fait toujours des entrées — généralement au milieu du second service. La claque est remplacée par un murmure bienveillant. La beauté est en grande toilette, toutes voiles dehors. Elle prend des airs de reine, mais elle sait « tempérer sa majesté par un doux sourire » qu'elle laisse tomber sur ses humbles sujets. Toute la table est tentée de se lever et de s'excuser de ne pas l'avoir attendue. On oublie complètement qu'elle, comme tout le monde, paye ses petits 18 francs par jour. On recueille ses moindres paroles. *Weurth* est un de

ses thèmes favoris. Ou elle vient d'écrire à *Weurth* ou *Weurth* lui a écrit. Elle cite volontiers les plus grands noms de l'armorial. Si elle est triste, tout le monde prend l'air morose. Est-elle gaie, enjouée, la conversation générale se ressent de sa belle humeur. Toute la partie masculine de la table, depuis les collégiens en rupture de tunique jusqu'aux pères nobles, est amoureuse d'elle. Elle enflamme les podagres et ressuscite les paralytiques. Un beau soir, on apprendra qu'elle a levé le pied en devant 1,500 francs à l'hôtel et en laissant de nombreux créanciers admirateurs, et ses malles, qu'on a trouvées remplies de galets entourés soigneusement de papier et roulés dans des couvertures.

Le Grand Premier Rôle d'homme est aussi tenu par un étranger, un Italien, prince naturellement. On le voit peu. C'est à peine s'il dîne deux ou trois fois pendant la saison à la table d'hôte. Pour qu'il y dîne, il faut qu'il y ait quelque chose à *faire*. Il dîne en ville ou se fait servir dans sa chambre. Il vit en très mauvais termes avec la Grande Coquette. Il joue à peu près le même jeu. Il n'enlève pas, mais se fait enlever par quelque vieille folle. On apprend généralement le véritable nom du prince italien par les comptes rendus de la cour d'assises, quelques mois plus tard. Il s'appelait Trifouillard et était garçon d'hôtel à Monte-Carlo.

S'il n'y a le plus souvent qu'un grand rôle d'homme et un grand rôle de femme par hôtel, les Ingénues, au contraire, pullulent. Là, entre papa et maman, nous avons l'Ingénue genre mouton, qui baisse les yeux et rougit en regardant le fond de son assiette. La pauvre petite a l'air d'une enfant battue. Quand elle voit son père ou sa mère lever le bras, immédiatement, par sentiment de protection, elle met sa main devant sa figure. Élève de Marmontel et de Chaplin, elle ne joue pas plus mal qu'une autre le *Menuet de Boccherini* et l'*Oiseau prophète* de Schumann, et peint sur porcelaine la *Jeune Fille à la bulle de savon*. On ne lui a jamais vu desserrer les dents, ce qui lui a valu la réputation d'être la jeune fille la mieux élevée de l'hôtel. Elle se taira encore davantage pour mériter cette réputation.

Nous avons encore l'Ingénue ou la mondaine malgré elle, variété très répandue aujourd'hui. Quand on vous a fait l'éloge d'une jeune fille qu'on vous destine, avez-vous remarqué qu'on ne manque jamais de vous dire qu'elle a les goûts les plus sérieux du monde? Vous objectez que vous la voyez tous les soirs au

bal, à l'Opéra, au Cirque, aux Courses, aux Eaux. — C'est pour sa mère qu'elle y va ! Elle a horreur du monde. C'est une chose convenue aujourd'hui que toutes les jeunes filles sont graves, sérieuses, et que leurs mères sont de vieilles folles. La jeune Ingénue grave et sérieuse doit bien souffrir, car elle est en parties du matin au soir, change cinq ou six fois de costumes par jour, ne manque pas une représentation ou une sauterie de Casino. On l'y *traîne. C'est pour sa mère !* Bon petit cœur !

Cette demoiselle qui boit dans le verre de son voisin est une autre espèce d'Ingénue. C'est l'Ingénue-Virago. Elle a énormément navigué. Anglaise ou Américaine. Elle a de vingt-huit à trente-sept ans, met du rouge sur ses lèvres, et envoie promener sa mère. Elle fait partie de la bande où l'on s'amuse. Elle a déjà fait toutes les eaux d'Allemagne et les plages normandes. Elle essaye de la Bretagne. Ne se mariera pas ou fera un beau mariage.

Il y a encore l'Ingénue genre soubrette, qui voyage en garçon avec son frère. Elle est blonde et ébouriffée. La toilette est le moindre de ses soucis. C'est à qui fera mettre son couvert à côté du sien. Elle saura bien vous faire changer de place si vous ne lui convenez pas. Elle raconte tout ce qui lui passe par la tête. On lui fait dire des horreurs. La table est partagée en deux camps : ceux qui la trouvent charmante et qui aiment cette franchise exempte de bégueulerie; ceux qui la déclarent souverainement mal élevée, vulgaire et commune comme du pain d'orge. La Grande Coquette prétend que c'est une échappée de quelque petit théâtre d'opérette, et qu'il est honteux d'avoir des gens comme ça dans un hôtel respectable où il y a des jeunes filles.

Pas plus au théâtre que dans les tables d'hôte, il n'y a d'âge pour remplir les rôles d'amoureux. Comme à la Comédie-Française, où cet emploi sympathique est tenu ou par les jeunes prix du Conservatoire ou par la fleur du sociétariat dans tout son épanouissement, dans les hôtels les rôles d'amoureux sont aussi souvent joués par de jeunes et naïfs potaches que par de vieux beaux sanglés, corsetés, peints et reteints. Il faut reconnaître que ce sont ceux-ci qui ont le plus de succès. Les jeunes ou vieilles premières du monde, comme le public, conservent un culte pour les anciennes gloires. Avouons aussi que les jeunes débutants sont quelquefois bien *mauvais*.

L'emploi des Mères, des Duègnes, est tenu de différentes

façons. Vous avez la mère à moustaches et à bonnet à fleurs qu a cessé de plaire, — a-t-elle jamais plu? — et la mère à taille élancée, aux cheveux noircissant tous les ans, qui ne cessera jamais de plaire. Il y a encore la mère dramatique à la Dorval, à la Pasca, qui vibre et lance des imprécations, et la bonne maman de Vaudeville à papillottes, qui donne des leçons de morale à sa fille en faisant une bande de tapisserie.

Plus loin, cette grosse dame en blanc, comme une vestale, vous représente une ancienne forte chanteuse qui a remporté jadis de grands succès à la Nouvelle-Orléans. Elle ne voyage jamais sans une immense couronne de papier doré qu'elle se fait jeter quand elle chante pour quelque bonne œuvre. Depuis qu'elle a cessé de chanter, on ne chante plus. Le chant s'est arrêté sur son dernier vieux trille. Elle débine tout le monde. — Vous aimez Mme Carvalho?... La Patti? une serinette... Krauss? on ne voulait plus l'écouter pendant le Congrès de Vienne... Nilsson, usée, archi-usée, etc., etc. Mais elle raconte, à qui ne veut pas l'entendre, qu'on dételait ses chevaux à Batavia!!! Elle a chanté, le 15 août, pour la fête de la sainte Vierge, un *Ave Maria* que les baigneurs commencent à connaître. Elle allait répéter tous les jours à l'église. Elle voudrait bien organiser *quelque chose* au bénéfice des pauvres. Elle a justement apporté un costume de Rosine et une vieille robe de chambre dans laquelle elle a fait mourir quelquefois la *Traviata* à... Batavia. Si on pouvait monter un acte! Elle demande à tout le monde si on a de la voix. — Vous devez avoir de la voix.

Chaque table d'hôte qui a quelque souci de sa dignité doit encore posséder, sous peine de déchoir : un couple de vieux Anglais qui rient tout le temps de ce qu'ils disent, dévorent avec un appétit désordonné, et se précipitent, au grand désespoir des hôteliers, sur les desserts inamovibles qui devraient faire toute la saison, tels qu'amandes sèches, noisettes, biscuits pétrifiés, petits fours roses à la poussière, chiens en sucre. Ils dissimulent leur rapt dans leur poche, et savourent ces petites iniquités dans leur chambre, avec leur *tea;* deux jeunes Anglaises, leurs filles, impalpables, *aesthetic* dans l'âme avec des sun-flovers au corsage et cinquante *bangles* d'argent au bras;

Un vieil Américain qui ne dit pas un mot de français, mais qui paye du champagne à toute la table aux grands anniversaires de la jeune Amérique : à la naissance, à la première dent, à la

première culotte de Washington. Il ne voyage jamais sans ses drapeaux et en pavoise ses fenêtres;

Un jeune prodige, soit mâle, soit femelle, qui débite des songes et des fables à volonté. Enfant chéri de toute la table, tellement chéri qu'il ne se passe pas de semaine qu'il n'ait une indigestion. On colporte les mots du prodige! Heureuse mère!

Quelques rôles à manteaux et parapluies, c'est-à-dire de ces hommes obligeants dont les fonctions consistent à porter les châles, les ombrelles de ces dames;

Un ménage qui n'est pas marié ou qui l'est seulement pour la saison. Personne n'en sait rien, mais cela se dit tout bas. Les uns prétendent que ce n'est pas sa femme, les autres, que ce n'est pas son mari;

Une famille de fondation qui vient tous les étés depuis un nombre incalculable d'années. Comme ils sont nombreux et qu'ils viennent tous les ans, on les a pris à prix réduit. Aussi font-ils l'article sur la plage et tâchent-ils d'enlever du monde aux autres hôtels. Ils ne se plaignent que d'une chose, c'est qu'on en donne trop, et ils se demandent tout haut comment les patrons peuvent s'en tirer;

Un bon curé qui ne déteste pas la petite gauloiserie et qui ébouriffe la galerie par son assiduité auprès de la forte chanteuse qu'il voudrait convertir;

Un monsieur qui grogne tout le temps et qui porte la parole pour se plaindre de la nourriture au nom de toute la table;

Un autre monsieur qui répète à satiété qu'il n'aime pas tous ces plats-là, qu'il en préférerait un seul qui fût bon;

Une dame qui est *si bonne musicienne* pour faire *sauter* le soir, aider la digestion et commencer le piano aux enfants. Elle rentre dans la catégorie des grandes utilités, dans les rôles à manteaux et à parapluies;

Un vieil universitaire, professeur retraité, palmé, qu'on a intitulé à l'hôtel le dernier causeur, parce qu'il se plaint éternellement qu'on ne cause plus en France. Un de ses dadas favoris est que l'art est dans le marasme. Admirateur fanatique de Mme Damoreau, il n'a jamais pu se consoler de sa mort;

Enfin deux types absolument autochtones des tables d'hôte, les messieurs qui se mettent en colère pendant chaque repas parce qu'on a ouvert ou fermé une fenêtre, et menacent de quitter l'hôtel, et les personnes qui protestent contre l'introduction de la

musique pendant les repas sous les traits d'un violoniste et d'une harpiste raclant la *Valse des roses* et une mosaïque sur *Norma*.

On prend le café par petits groupes sur la terrasse ou dans le jardin. La grande coquette revêt une somptueuse sortie de bal, et, suivie du chœur des adorateurs, se rend au Casino. Les Anglais remontent chez eux prendre leur brandy. Le ménage morganatique se met à son aise, va s'installer sur le parapet du quai et fume des pipes et cigarettes jusqu'à onze heures du soir.

Les personnes qui craignent l'air du soir, les pères et mères nobles généralement, restent à l'hôtel. Elles font salon pendant que les ingénues se promènent sous la surveillance d'une vieille tante qui sert de chaperon. La maman du prodige, avant de l'envoyer coucher, lui fait réciter un monologue de Coquelin cadet! Ensuite, comme on dit, on fait *un peu* de musique. La dame qui est si bonne musicienne joue deux ou trois morceaux de son répertoire et accompagne la Falcon, qui ameute tout le quartier devant les fenêtres du salon en glapissant le grand air de la *Reine de Chypre,* le *Gondolier dans sa pauvre nacelle*, ou les variations de Rhode, si elle se croit en voix. Les grands artistes ne se font jamais prier. Oh! non.

Le vieil universitaire est dans la joie. Adossé à la cheminée, une main enfoncée dans le gilet, il savoure ces mélodies. Quand la cantatrice a fini de chanter, il va lui offrir son bras et lui avoue, en lui baisant la main, que personne ne lui a fait autant de plaisir depuis Mme Stolz!

INAUTH.

LES ÉCRIVAINS MODERNES

ALFRED DE MUSSET CHEZ LUI [1]

Le manque de fortune coupa souvent les ailes à la fantaisie de Musset. Inhabile à demander quelque faveur, répugnant aux moyens mesquins ou hardis, il souffrit de la médiocrité sans vouloir mettre en action ces paroles qu'il prête à Raphaël, s'adressant à Machiavel :

> O médiocrité, celui qui pour tout bien
> T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie,
> Est bien poltron au jeu, s'il ne dit : Tout ou rien.

Jamais il ne connut le prix de l'argent, le jetant aux quatre vents de ses caprices avec l'insouciance et la générosité d'un grand seigneur qu'il était. Souvent gêné, il garda toujours son extrême délicatesse, que n'ont jamais niée ses contemporains, et qui se montrait à tout propos, même dans des détails de peu d'importance.

Ainsi, ayant découvert chez un marchand de bric à brac une superbe garniture de cheminée dont le prix de cinq cents francs ne lui parut pas exagéré, il envoya immédiatement sa gouvernante avec ordre d'acheter au plus vite pendule et flambeaux. Mlle Colin, en femme pratique, manœuvra si bien qu'elle ne paya le tout que quatre cents francs, et revint radieuse, espérant des compliments pour son habileté commerciale.

Bien au contraire, elle fut accueillie par les plus violents reproches de son maître, qui l'accusa d'avoir profité de la gêne d'un pauvre marchand, déclara que c'était honteux et que s'il croyait que cet homme pût le reconnaître pour le premier ama-

(1) Voir les numéros des 25 juillet et 10 août 1889.

teur, il lui renverrait immédiatement les cent francs diminués sur le prix qu'il avait d'abord accepté.

Musset se trouvait en relations absolument banales avec un individu, nommé Santiago ou quelque chose d'approchant, un rastaquouère de haut vol, qui promenait à travers la jeunesse gaie de l'époque ses façons exotiques et ses grâces familières. Sans trop savoir d'où il avait surgi, on le tolérait, comme on fait toujours à Paris pour les inconnus jusqu'à ce qu'une incartade quelconque les force à disparaître, et Musset le rencontrant sur le boulevard marcha avec lui. Tout en causant, ils firent du chemin, se trouvèrent devant la maison qu'habitait Santiago, et celui-ci insista tellement pour que le poète montât un instant chez lui, il le pria avec de si grandes démonstrations, que Musset n'ayant, du reste, aucune raison pour refuser, le suivit dans un coquet appartement où ils furent reçus par une délicieuse créature, jolie, aimable, qui tourna autour du visiteur avec les allures câlines d'une chatte. La causerie reprit de plus belle, fouettée par la présence de la belle fille, on but d'une liqueur aussi capiteuse que ses yeux, on étala des cartes pour montrer à Musset différents tours de passe-passe en usage aux pays ensoleillés que le Code ne gêne pas trop, et une heure après, le poète, pensif et vexé, regagnait sa demeure en se demandant comment il avait pu perdre trois cents francs puisqu'il n'avait pas joué. Jamais il ne put se faire une réponse satisfaisante. Toujours est-il que, circonvenu par Santiago qui prétendait lui avoir gagné quinze louis, il avait signé à ce rufiant une reconnaissance qu'on lui présenta bel et bien à l'échéance, sans la moindre vergogne, et qu'il dut payer mélancoliquement, tout en se promettant de se défier à l'avenir des hidalgos d'outre-monts et des jolies coquines qui manient les cartes avec la dextérité des bohémiennes de grand chemin.

Ce n'est pas seulement des étrangers qu'il aurait dû se méfier, le cher poète, c'est surtout de lui-même, qui fut souvent son pire ennemi, car il y avait deux hommes en lui, dont l'un tuait l'autre, éteignait sa pensée, sans qu'il trouvât la force de se révolter, de se ressaisir à temps pour éviter la chute dont il saignait le lendemain.

Certes, le poète eut des défaillances dont le souvenir jette une ombre sur le rayonnement de sa gloire, mais est-il utile qu'on étale de douloureuses faiblesses ? et des contemporains de Musset

qui eux-mêmes ne sont pas sans péché, n'auraient-ils pas dû laisser tomber l'oubli, comme un voile discret, sur des fautes qu'ils se sont plus, au contraire, à aggraver ? Il n'est pas jusqu'à Mme Joubert, celle qu'il appelait — sa marraine — qui n'ait livré à la publicité un sonnet écrit dans une heure noire, aveu terrible arraché par le découragement à un Chérubin détraqué, et sur lequel sa tant aimée marraine aurait dû garder un éternel silence, par délicate pitié sinon par tendresse.

Et cependant malgré ses écarts, malgré ses défauts, malgré ses boutades capricieuses, ceux qui aimaient Musset l'aimaient bien, l'aimaient profondément, parce que le comprenant, ils voyaient au loin, dans son cœur troublé par tant de tempêtes, un coin très lumineux qui les retenait toujours.

Il y avait en lui une grande puissance de séduction, et ce charme particulier se retrouve, distinct de son génie, dans toutes ses œuvres ; c'est lui qui nous captive, qui nous fait rêver, qui nous fait soupirer selon que les vers du poète chantent ou pleurent. Quelle que soit la page qu'on parcourt, elle fait vibrer un sentiment réel, elle est vivante, elle touche à quelque chose qui a toujours existé et ne mourra jamais tant que l'humanité aura un cœur brûlé de passion.

C'a donc été mal à propos qu'on a reproché à Alfred de Musset quelques épisodes de sa vie privée qui ne regardaient que lui-même. Ces épisodes risqués ne nous ont-ils pas valu beaucoup de ses plus belles pages ? Arsène Houssaye, qui l'a vu à l'œuvre, n'a-t-il pas dit en toute justice : « Tout homme est doué d'une passion irrésistible qu'on pourrait appeler la soif de l'infini pour parer la marchandise. Il en est qui cherchent l'ivresse dans le vin, comme Noé ; dans la femme, comme Salomon. Ne voyez pas là un appétit purement humain ou purement charnel. Ce n'est que le point de départ — ivresse du vin ou ivresse de l'amour — d'une aspiration plus haute. Si nos passions étaient circonscrites dans l'atmosphère terrestre, tout homme s'emprisonnerait avec elles, sans chercher plus loin ; mais elles nous entraînent toujours vers un monde extra-humain. Les griseries du vin et les griseries de la femme nous font dieux un instant. C'est la porte ouverte des destinées entrevues, des horizons de pourpre et d'or qui nous promettent un lendemain. Voilà pourquoi les ivrognes ne pensent pas d'eux-mêmes tout le mal qu'ils entendent dire. Je crois même qu'ils plaignent ces sages imperturbables, lesquels

tuent en eux la petite bête qui fait marcher la pendule. Alfred de Musset n'était pas de ces sages-là. Il eût même dédaigné de signer les sentences des sept sages de la Grèce ; mais ceux qui l'accusent d'avoir pris trop souvent le chemin du café de la Régence et de la rue des Jeux de l'amour et du hasard ne savent pas que, comme Hoffmann et Edgard Poë, il ne cherchait là que les visions et les sensations d'un monde supernaturel. »

Les parents d'Alfred de Musset eurent pour lui la plus sincère tendresse, c'était naturel ; mais voici une lettre d'Alfred Arago prouvant combien ses amis tenaient à son affection, malgré la grande susceptibilité qu'il apportait dans ses rapports avec eux. Cette lettre fut écrite au sujet d'un mauvais propos que des gens amateurs de discorde avaient rapporté à Musset comme venant d'Arago.

« Mon cher Alfred, j'ai pour votre caractère l'estime la plus profonde, pour votre talent l'admiration que vous savez. J'étais heureux, plus que je ne puis dire, de ce brin d'amitié que vous aviez bien voulu me donner, je m'en parais avec orgueil, et j'aurais tenu, moi, sur votre compte, des propos inconsidérés?

« Je le dis hautement, parce que j'en suis sûr, jamais ma bouche n'a proféré une parole offensante pour votre personne.

« Laissez-moi donc protester de toutes mes forces contre une pareille imputation.

« Maintenant, me sera-t-il échappé dans la conversation entre amis communs, un mot qui, mal rapporté (comme toujours), ait pu vous déplaire ? je l'ignore. Je viens en tout cas vous prier loyalement *d'accepter mes excuses*. — Alfred, dans certaines circonstances, j'ai la conscience d'avoir donné la preuve du dévouement que je vous ai voué, — que ne m'est-il permis d'être plus explicite ? cela vous éclairerait tout à fait, j'en ai la confiance, et vous verriez que si j'étais fier, à bon droit, de votre amitié, je savais aussi comprendre les devoirs qu'elle imposait à ceux que vous vouliez bien en honorer; torts réels ou imaginaires, le jour où vous les aurez pardonnés, vous aurez fait un heureux, je vous le jure. Vous me retirez votre amitié ? j'en suis profondément navré : quant à moi, je vous aimerai malgré vous.

« Alfred Arago. »

Il est certain que l'homme auquel on adressait une pareille lettre savait prendre et garder, quand même, l'estime et la ten-

dresse de ceux qui le connaissaient, et c'est une réponse victorieuse aux détracteurs qui ont voulu représenter Musset comme un abandonné, traînant sa déchéance au milieu de l'indifférence méprisante de toute une société.

Il se retira à l'écart pendant les dernières années de sa vie, mais on ne le repoussa pas. On l'oublia, voilà tout, puisqu'il voulait être oublié, ce double malade qui se regardait mourir et voyait fuir en même temps la Muse inspirée de sa jeunesse, tour à tour coquette et tragique, qui dicta *La Coupe et les Lèvres* après avoir chanté des chansons de page amoureux.

Mais, en s'envolant, son génie laissait encore tomber des perles d'un bel orient, qu'elles fussent trempées de larmes ou irisées par un clair rayon de lumière. Sur des feuilles volantes, souvent froissées et déchirées comme si le poète, désespérant de se retrouver tout entier, eût cherché à s'anéantir complètement, on recueillit des strophes exquises, des pensées larges, émues, généreuses, mais douloureuses et portant le sceau d'une désespérance qui suivait son cours fatal, comme un torrent, sans jamais pouvoir remonter à sa source.

Toujours, cependant, apparaît, semblable à une clarté d'aube dans la nuit, ce profond amour de la femme, ce respect délicat qui, s'alliant étrangement à sa coquette audace, a fait de lui le poète inimitable, l'irrésistible conquérant du féminin qu'il entraîne d'un coup d'aile dans les horizons bleus du rêve, dans les sphères lumineuses de la passion, qui n'est passion, justement, que parce qu'elle fait pleurer. N'y a-t-il pas une volupté terrible à souffrir par l'amour? N'est-ce pas une âpre joie que cette poursuite acharnée après un bonheur fugitif, insaisissable qui se dérobe lorsqu'on croit enfin le saisir? Et le cœur meurtri, plein de craintes, déchiré par la jalousie ou par le regret, ne dit-on pas malgré tout : « J'aime mon malheur et n'en veux pas guérir! »

Jusqu'à la mort, Musset a aimé son malheur, il n'a jamais voulu guérir de ses désirs, de ses angoisses, de ses déceptions, que venait toujours dorer un beau reflet d'idéale poésie; et s'il n'écrivait plus avec la plume enfiévrée d'autrefois, il traçait encore des vers où l'on sentait revivre, avec sa force et sa grâce, le poète marqué par la gloire.

Le poète sentait les battements de son cœur s'arrêter, il devinait la fin prochaine, et, pris d'effroi au seuil du terrible inconnu, redoutant la solitude éternelle, lui qui vivait presque seul, il

demandait qu'on ne le délaissât pas quand il dormirait son dernier sommeil.

« Il faut aller voir les morts », disait-il. Et ces simples mots, souvent répétés, montraient toute l'horreur dont son âme était pleine, toute l'angoisse qui décuplait la tristesse de ses derniers moments.

Pauvre Musset ! Si son esprit délivré planait au-dessus du modeste corbillard qui emportait son corps à travers Paris, il a dû trembler d'être à jamais abandonné en voyant pour tout cortège funèbre, vingt-sept personnes. Vingt-sept personnes pour suivre le cercueil d'un des plus grands poètes du siècle !

Il est vrai que dès le lendemain on rendit justice à celui qui venait de disparaître, on lui promit l'immortalité, on ne contesta plus sa gloire. Et ceux-là même qui, de parti pris, comme Lamartine, avaient douté de son génie, se décidèrent à le reconnaître. Lamartine, néanmoins, y mit une certaine mauvaise grâce mélangée de perfides réticences qui indignèrent plus les amis de Musset que n'aurait pu le faire une complète protestation. On peut en juger par ce passage d'une lettre de Mme de Musset :

« Depuis votre première lettre, ma chère Mademoiselle Colin, j'ai fait venir de Nantes à Pornic où nous sommes depuis quelques jours, le dix-neuvième entretien de cet homme que je m'abstiendrai de qualifier pour ne pas céder à mon indignation. Quoique je n'aie pas connaissance du précédent numéro, je trouve celui-ci tellement révoltant d'injustice, de sottise ou d'outrecuidance, que je suis outrée de n'être qu'une femme et de ne pouvoir lui répondre en faisant ressortir l'ineptie dont il fait preuve. Comment ! un homme qui se dit poète et qui ose se proclamer le frère en âme et en génie du premier écrivain du siècle, avoue à la face du monde entier qu'en 1857 il n'avait pas lu une ligne de celui qu'il se permet de juger, de critiquer, de rabaisser au-dessous des auteurs les plus médiocres ! Oh ! je ne me laisse pas prendre aux déclamations de la fin de sa brochure et que la honte seule lui inspire ; n'y croyez pas non plus, pauvre Adèle. Cet homme orgueilleux croit encore, avec son pathos, se placer au-dessus de celui dont il dédaigna la prose qu'il n'a pas lue, et dont il voudrait réduire les œuvres à un tout petit volume, en supprimant les contes d'Espagne, les chansons et tout ce qui ne rentre pas dans sa vie de capucinade affectée.

« Heureusement, il a eu la niaiserie de remplir sa brochure de

citations si belles qu'elles donnent à chaque page un démenti à ses assertions et qu'elles les écrasent complètement. Je pourrais donc lui pardonner par mépris, car il s'est déshonoré lui-même, s'il n'avait eu l'insolence de se comparer à mon fils pour les sentiments; cette âme étroite, envieuse et enivrée d'orgueil a-t-elle la moindre affinité avec l'âme élevée, généreuse et vraie dont nous seules avons connu toute la grandeur?

« L'article de M. Guttinguer est une réfutation complète des insolences et des inepties de M. de Lamartine, et je crois que ce dernier doit être écrasé; il y verra que son invocation mensongère, après mille injures, ne trompe personne, et M. Guttinguer lui dit bien que la haine et l'envie ne pourront rien trouver de plus perfide que ces prétendus éloges par lesquels il termine sa diatribe. Veillons donc sur sa mémoire, avertissez son frère de tout ce que vous trouverez qui en vaille la peine, mais il y a des attaques tellement méprisables qu'il faut bien les laisser passer; les relever, ce serait leur donner de la valeur. »

Ainsi disait Mme de Musset. Elle n'y va pas de main morte pour venger son fils. Injustice des deux côtés!

Dans l'exagération de son amour maternel, Mme de Musset avait pourtant raison : le temps a confirmé ses paroles, car aujourd'hui les attaques se sont tues, on ne revient plus que par habitude sur tant de choses reprochées à l'homme, et on laisse enfin au poète sa renommée intacte, chaque jour plus pure et plus grandissante.

Il faut aller voir les morts! a dit Musset. On va à son tombeau. On obéit au vœu suprême du charmant poète de la jeunesse et de l'amour, on va rêver sous le saule éploré qui abrite sa tombe, et l'on répète comme un dernier hommage à celui qui craignait si fort d'être seul dans la nuit du sépulcre, ces vers mélancoliques gravés sur la pierre funéraire :

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira,
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus, mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Écoute dans la nuit
Une voix qui gémit :
Rappelle-toi.

Jean de Bourgogne.

AOUT AUX CHAMPS[1]

V

LES ORAGES

Nous sommes heureux de constater que les développements de l'instruction, les conseils de la presse, les leçons de l'almanach, — un auxiliaire qu'il ne faut pas dédaigner en matière de progrès, — ont fini par décider nos populations à rompre avec une habitude dont d'innombrables catastrophes n'avaient pas réussi à les dégoûter, celle de s'abriter sous les arbres, quand l'éclair sillonnait la nue. Aujourd'hui, en pareil cas, hommes, femmes, enfants, ne se laissent plus tenter par ces fallacieux parapluies, si voisins qu'ils soient de leur champ d'œuvre : vous les voyez se construire en toute hâte, à l'aide de quelques gerbes qu'ils opposent au vent, un réduit où ils s'entassent, et, au besoin, tendre philosophiquement le dos à l'ondée. A la bonne heure ! Mieux vaut une douche tiède que de courir la chance d'être foudroyé ; mais quand on pense qu'il n'a pas fallu moins de soixante ans d'efforts pour décider ces braves gens à un choix aussi logique, on a la mesure de la persévérance avec laquelle la moindre des améliorations culturales demande à être propagée.

Nous avons sous les yeux une statistique qui, pour dater d'un peu loin, n'en démontre pas moins combien, parmi les victimes de la foudre, n'ont eu à accuser que leur imprudence. Cette statistique, présentée à l'Académie des sciences par M. le docteur

(1) Voir le numéro du 10 août 1889.

Boudin, établit que de 1835 à 1863, c'est-à-dire dans une période de vingt-neuf années, la foudre a atteint mortellement 2,238 personnes. Le maximum annuel a été de 111, le minimum de 48. Si au chiffre des morts on ajoute celui des blessés, le nombre total de ces victimes arrive à 6,714, et parmi elles, 1,700 ont été atteintes sous des arbres. Ajoutons que cette note contient des détails assez curieux pour être relevés. La foudre est galante, vous en seriez-vous douté? Le beau sexe est bien plus que le nôtre à l'abri des atteintes du fluide. Sur 880 personnes foudroyées de 1854 à 1864, il s'est trouvé 647 hommes ; et seulement 233 femmes. Le docteur Boudin paraît disposé à faire honneur de cette immunité aux vêtements de soie que portent souvent celles-ci.

Dans les années où les orages sont nombreux, cette observation est de nature à donner au débit de ces étoffes une impulsion que nous serions désolés de contrecarrer ; aussi, ce sera bien discrètement que nous ajouterons que la nature des occupations masculines, en retenant constamment les hommes au dehors, n'est peut-être pas tout à fait étrangère à la prédilection désagréable que le feu du ciel manifeste pour eux. Il y a aussi inégalité dans la répartition régionale des cas de foudroiement ; ils sont plus nombreux dans les départements montagneux, les Hautes-Alpes, la Lozère, les Hautes-Pyrénées, etc. ; les pays de plaines sont plus épargnés. M. le docteur Boudin cite encore deux personnes qui ont été plusieurs fois frappées de la foudre dans le cours de leur existence ; l'une d'elles le fut trois fois, et trois fois dans des logements différents. Cette triple récidive fut-elle un effet du hasard ou la conséquence de l'organisation spéciale de ce privilégié, voilà ce qui eût été intéressant à élucider.

« C'est un grand ouvrier de folies que l'esprit humain », a dit Montaigne. Nous avons connu une vieille fille que la terreur du tonnerre avait rendue absolument maniaque. Il n'est pas besoin de dire qu'elle avait abusé de tous les moyens de défense et de préservation ; son toit, hérissé de paratonnerres, ressemblait à une pelote gigantesque ; cela ne la rassurait pas encore, elle avait fait installer dans sa cave une énorme cloche de verre sous laquelle, au moindre nuage suspect, elle se blottissait, se cachant, par surcroît, sous une couverture d'un triple taffetas ; enfin, tant que durait l'orage, elle exigeait que ses domestiques fissent cercle autour de la cloche préservatrice, en mêlant leurs oraisons à celles qu'elle-même elle récitait. Une année que cette corvée, en

se renouvelant, avait mis ces malheureux sur les dents, un d'eux imagina d'installer dans le grenier un tonnerre de comédie, à l'aide d'une plaque de tôle, et avec lequel il donnait la réplique à celui d'en haut, et accentuait ses effets ; puis, à un moment convenu, au moment où la foudre éclatait en cascades invraisemblables et où la malheureuse demoiselle s'engouffrait sous sa couverture, l'un deux, faisant partir un innocent pétard, renversa la cloche qui se brisa. Ses gens la croyaient guérie, car ils lui avaient unanimement affirmé que c'était précisément sur sa maison de verre qu'ils avaient vu tomber la foudre sous la forme d'une boule de feu ; mais, beaucoup plus logique qu'ils ne l'avaient supposé, cette maîtresse folle conclut que, puisqu'en somme elle en avait été quitte pour la peur, sa précaution était bonne ; elle commanda une autre cloche et plus que jamais elle continua d'y chercher la sécurité.

V

CHASSE ET PÊCHE

En août, les cerfs dont la tête est plus avancée ont déjà touché aux bois ; les autres l'auront dégarnie de la peau veloutée qui l'enveloppe avant que le mois soit fini ; à ce dernier moment, les vieux cerfs commenceront à raire : ces cris rauques, qui produisent un si étrange effet quand on les entend au milieu du double silence des bois et de la nuit, sont le prélude de la période des amours si tourmentées et quelquefois si meurtrières de leur espèce. A cette époque aussi, les chevreuils subissent une crise analogue, bien qu'elle ne donne jamais de résultats, et qu'on a appelée le faux rut ; on met cette anomalie à profit dans certains pays pour les attirer à l'aide d'un appeau, et, cela va sans dire, pour les assassiner. Les chasseurs de chamois entrent en campagne le 15 août, campagne nécessairement très courte et que les neiges ne tarderont guère à clore.

Le mouvement rétrograde des migrateurs est déjà nettement dessiné. Les coucous nous ont quittés, bien que l'on rencontre quelquefois un retardataire, mais leurs chants ont absolument cessé. Les martinets vont les suivre. La petite fauvette à poitrine jaune et le bec-figue gobe-mouches s'en vont ; le rossignol a quitté les bois pour se rapprocher des champs où il branche dans

les haies, sa dernière étape avant le départ. Les ortolans passent du nord au sud et les bisets traversent le Midi de l'est à l'ouest. L'alouette fait sa troisième et dernière couvée.

Dès le 13 août, les plus hâtées parmi les cailles se sont mises en route pour l'Afrique ; heureusement leur armée est longue à défiler et, au mois d'octobre, on glanera encore quelques retardataires. Les pluviers-guignards passent dans notre pays pendant le mois d'août, trop tôt, hélas! pour que nous puissions faire fréquemment connaissance avec cet excellent gibier. Enfin, vers la fin du mois, nous verrons apparaître les premiers vols de cigognes et de grues qui se dirigeront vers le sud.

La situation du gibier sédentaire commence à devenir fortement tendue. Cette forêt d'épis, ces nappes de luzerne et de trèfles à la végétation luxuriante qu'il a pu accepter comme spécialement créés pour lui ménager des asiles, tombent tour à tour sous la faux ou sous la faucille ; cette destruction successive de tous ses asiles doit lui apprendre que les temps sont proches ; mais, à part quelques vieux routiers auxquels six mois de quiétude n'ont point fait perdre la mémoire, la jeunesse du poil et de la plume oppose à ces avertissements d'en haut autant de dédain que le Pharaon aux œuvres de la verge de Moïse. Les perdreaux, cependant, sont entrés dans la période de la puberté ; ils sont *bréchés*, disent les gardes, c'est-à-dire que les plumes de leurs queues tombent pour faire place à d'autres.

Malgré ce commencement de prise de possession de l'uniforme, ils constituent encore un assez pauvre manger ; chacun s'empresserait de répudier ces carcasses à peine garnies d'une chair molle dans laquelle on démêle un vague parfum de fourmis, si les intéressés n'avaient pas eu l'adresse de décerner à ce piteux rôti le titre irrésistible de primeur. Elle a un tel prestige, cette étiquette, que je ne sais pas trop ce qu'on ne ferait pas accepter à certaines gens en leur affirmant qu'ils seront les seuls à en manger.

Aussi, si vous ne tenez pas essentiellement à ce que ceux de de ces oiseaux que vous possédez aient l'insigne honneur d'être discrètement offerts, sous ce glorieux titre, par un garçon de restaurant, à quelque client plus largement doté en écus qu'en intelligence, c'est le moment de veiller énergiquement à leur conservation.

Vos jeunes compagnies sont sous le coup de deux dangers, le

traîneau et la *pantière*. Le traîneau à perdrix est un filet à mailles carrées de trente à quarante mètres de longueur et de quatre à cinq mètres de large. Deux perches sont ajustées aux deux côtés de la largeur ; elles serviront à soutenir le traîneau que l'on tient raide et dans une position à demi-verticale, de manière à rendre sensible toute secousse qui se produirait sur la nappe. La partie inférieure est garnie de petits bouchons de paille qui, en traînant sur la terre, décident le gibier à se lever.

Lorsque les perdrix, en se mettant à l'essor, frappent la nappe, les porteurs rendent la main afin de donner au filet assez de jeu pour que les oiseaux se maillent, puis, par un mouvement simultané, ils abattent le traîneau et vont prendre possession de la capture. Deux hommes suffisent au maniement d'un traîneau. La pantière, au contraire, exige une équipe assez nombreuse.

Elle consiste en une suite quelquefois très considérable de pièces de filet à mailles simples, mais jouant sur un *maître*, comme dans les panneaux et dans les bourses à lapin, et à l'aide desquelles les braconniers enveloppent une grande surface, ou barrent un des côtés d'une plaine. La pantière se tend à l'aide de fiches assez élevées pour développer sa hauteur sans raidir ses mailles ; le maître supérieur repose seul sur ces fiches. Lorsque la pantière est montée, l'équipe qui la sert se divise.

Un nombre d'hommes proportionné à l'étendue qu'embrassent les filets se rasent derrière eux; les autres battent la plaine en convergeant sur la pantière. Lorsqu'une compagnie de perdrix donne dans l'immense nappe, la trépidation qu'elle lui imprime dégage le maître supérieur, et le filet, retombant sur les oiseaux, les enveloppe. Le surveillant arrive, leur brise le crâne entre ses dents et redresse rapidement le filet pour une seconde prise. Une pantière peut détruire une douzaine de compagnies dans une seule nuit.

L'épinage est la plus énergique des défenses que l'on puisse utiliser contre le traîneau, mais il n'est réellement préservateur qu'à la condition d'avoir été l'objet de soins tout particuliers. Généralement, on emploie des épines trop élevées et trop flexibles. Des épines hautes de trois ou quatre pieds, mais rameuses, hérissées, les porcs-épics du règne végétal, sont ce qui convient le mieux au but que l'on se propose. Au risque de payer quelques bras de plus, il serait bon d'exiger des hommes chargés de ce travail qu'ils laissassent au pied de chaque rameau un rudi-

ment de branche qui, lorsque la terre aurait été fortement tassée autour du brin, offrirait une résistance considérable à la main qui tenterait de les arracher.

Nous recommanderons encore d'entretenir, concurremment avec cet épinage fixe, une certaine quantité d'épines roulantes jetées tout simplement sur le sol. Elles constituent un très puissant obstacle au jeu de tous les outils du braconnage. Lorsque, dans une de ses menées, le filet les ramasse, elles s'enchevêtrent si bien dans le réseau, que très souvent les braconniers préfèrent renoncer à leur entreprise plutôt que de perdre leur temps en essayant de le dégager.

Quant à la pantière, nous ne connaissons contre elle qu'un seul remède : une surveillance rigoureuse et des patrouilles avec renfort d'auxiliaires toutes les nuits où la clarté de la lune sera assez vive pour permettre l'emploi de ce redoutable engin.

G. DE CHERVILLE.

Le Gérant : H. DUTERTRE.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.)

COMMENT J'AI PRIS LES TUILERIES

LE 4 SEPTEMBRE

Je suivais le courant qui, par la rue Royale, portait les curieux à la Chambre des Députés. Il se brisa contre un courant contraire, qui, de la place de la Concorde, refluait tout à coup sur les boulevards, propageant les nouvelles. « La Chambre n'existait plus. — La déchéance de l'Empire était proclamée. — Le général Trochu constituait un Gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville! » — Tous ces bruits, jetés à la foule, ne provoquaient ni joie ni colère. Ils étaient accueillis par cette sorte d'hébétement qui, depuis la veille, était sur tous les visages et signifiait clairement : — « Qu'importe? — Après Sedan, on peut s'attendre à tout. »

Sur la place de la Concorde, peu de monde ; le gros des curieux s'étant écoulé vers l'Hôtel de Ville, par les quais et la rue de Rivoli. Le groupe le plus inquiétant stationnait devant la grille du pont Tournant, qu'il s'efforçait d'ouvrir, toutes les sentinelles ayant disparu. — Je vis là Armand Gouzien, le nez en l'air, contemplant un individu qui, perché sur l'un des pilastres, frappait à grands coups de maillet l'aigle doré du couronnement. L'aigle tomba, blessant au front l'un des curieux qui applaudissaient à sa chute. Au même instant, la grille étant forcée, trois cents personnes au plus, dont nous étions, Gouzien et moi, pénétrèrent dans le jardin. Le reste se tint prudemment sur la place. Ceux mêmes qui avaient franchi la grille se groupèrent entre les deux terrasses, sans oser s'aventurer jusqu'au bassin.

Cette timidité subite avait sa cause. Au moment même où la grille était forcée, un détachement de la Garde Impériale se massait devant la grande porte du Palais, puis, immobile, attendait là, solidement, l'arme au pied.

Gouzien me dit à l'oreille, en me serrant le bras :

— « Que va-t-il se passer ? »

— « Bon, lui dis-je. C'est fatal! Un coup de feu éclatera quelque part. La Garde ripostera et couchera sur le sol deux ou trois morts que l'on promènera par les rues. Les fusils sortiront de tous côtés. On assiégera les Tuileries. La Garde se fera tuer jusqu'au dernier homme; mais le Palais sera pris, dévasté, brûlé. J'ai vu le sac des Tuileries en 48. — Un beau spectacle et qui fait honneur au peuple français!... S'il faut revoir de telles choses!... » — « Et notez, me dit Gouzien, que le drapeau flotte toujours là-haut, et que l'Impératrice est encore aux Tuileries. »

Cependant l'agitation autour de nous s'accentuait de plus en plus. Revenus de leur premier effroi, les envahisseurs semblaient s'exciter à l'attaque, et leur nombre grossissait à vue d'œil.

— « Cela se gâte, murmura Gouzien, et commence à sentir la poudre. » — « Voulez-vous, lui dis-je, que nous tâchions de sauver les Tuileries à nous deux? » — « Certes! — Mais comment? » — « Allons trouver celui qui les commande. Qu'il fasse rentrer la Garde et la remplace par des Gardes nationaux ou des mobiles. Jamais la foule ne tirera sur eux; et c'est fait. » — « Vous avez raison; mais il faut que ces gens-là nous laissent le temps d'agir. » — « Parlez-leur en conséquence. » — « Pourquoi pas vous-même? » — « Non! Vous plutôt! Vous êtes grand, de belle mine; vous leur imposerez plus que moi. Mais ne manquez pas de les appeler : « Citoyens! »

Gouzien, s'adressant à la foule, fit appel aux plus belles notes de sa voix, et lança un : « Citoyens!... » qui tourna toutes les têtes de notre côté.

— « Citoyens! reprit-il, vous êtes justement surpris que le jardin ne soit pas libre, et que la force armée nous en interdise l'entrée. — (Murmure d'assentiment.) — La Révolution est faite, et par conséquent le peuple a le droit d'entrer dans les Tuileries, puisque les Tuileries sont à lui. — (Vive approbation.) — La Garde Impériale n'a plus de raison d'être, car il n'y a plus d'Empire. — (Bravo! bravo!) — En conséquence, nous vous proposons, le citoyen Sardou et moi, d'aller réclamer la retraite de ces

soldats. — (Effet prodigieux.) — Seulement, il faut que vous nous promettiez de ne pas faire un pas avant notre retour. Pensez qu'un seul coup de feu, parti au hasard, peut entraîner des désastres. Ne donnez le prétexte à aucun malentendu; et attendez-nous ici tranquillement. »

La proposition est acclamée. — « Oui, oui, allez! Allez! — Nous vous attendrons! » — « Allons », dis-je à Gouzien!

Et, suivis par les regards curieux de tout ce monde, nous entrons dans la grande avenue, nous dirigeant vers le Palais.

La chose est si nouvelle et si imprévue, que nous faisons les premiers pas en silence, tout à l'émotion de l'aventure. — La grande allée s'ouvre devant nous, déserte, en plein soleil. Et les soldats qui, de loin, dans ce large espace vide et nu, voient ces deux pauvres petites ombres marcher sur le Palais, comme deux fourmis à l'assaut d'une borne, se demandent assurément quelle farce nous jouons là. — La pensée qu'ils pourraient bien prendre la chose de travers nous frappe tous deux au même instant. Insensiblement nous avons déserté le milieu de l'allée, inclinant vers la droite, et tout prêts à nous réfugier derrière un tronc d'arbre, au premier symptôme inquiétant. Un mouvement très marqué, qui se produit sur le front de bataille, nous décide à éclairer la garnison sur nos intentions pacifiques. « Peut-être, dit Gouzien, serait-il bon de leur faire entendre que nous sommes ici en parlementaires! » — « J'y pensais », lui dis-je.

Et tirant mon mouchoir, j'improvise avec ma canne un petit drapeau. Gouzien fait de même et, un peu rassurés, nous regagnons le milieu de l'avenue.

C'est alors que nous sommes rejoints par un lieutenant de la Garde mobile, qui, jusque-là, nous a suivis prudemment à l'abri des arbres, et qui vient, dit-il, s'associer à notre généreuse mission. Il est assez mal reçu, la présence de son uniforme altérant un peu le caractère de notre ambassade.

Enfin voici l'avenue franchie, puis les parterres; — et nous tournons le bassin qui précède le jardin réservé. — Là, je regarde tout au loin, vers la place de la Concorde, et je vois nos gens groupés autour du grand bassin. Ils ont tenu parole. — Nous ne sommes plus qu'à quelques pas de la grille réservée. Elle est fermée. — Devant nous, la Garde est immobile. — Seuls, des officiers vont et viennent : puis deux habits noirs apparaissent subitement.. Un vieux gardien à moustaches grises

se détache en avant, suivi de deux autres plus jeunes, et se trouve à la grille en même temps que nous.

« Que voulez-vous? » dit-il brusquement.

L'accueil est déplaisant, et ce brave homme fait du zèle mal à propos. Nous lui répondons tranquillement que nous n'avons pas affaire à lui, mais au commandant du palais.

« Au général Mellinet? »

— « Ah! s'écrie Gouzien, c'est le général Mellinet? Tant mieux, je suis connu de lui. Allez lui dire, je vous prie, que deux personnes sollicitent l'honneur de lui parler : MM. Victorien Sardou et Armand Gouzien; voici nos cartes. »

Notre homme, à qui ces deux noms ne sont pas tout à fait inconnus, sans qu'il sache précisément s'ils ne sont pas ceux de deux malfaiteurs, prend nos cartes, puis se retourne :

« Voici le général! »

En effet, le général vient à nous, suivi d'un officier et d'un personnage en redingote. Cette redingote, je ne l'ai su que plus tard, est à M. de Lesseps, que je ne connais pas, chose curieuse, et que je vois là pour la première fois.

Quant au général, il semble fort ému et en proie à une sourde colère.

« Que voulez-vous de moi, messieurs? s'écrie-t-il après un coup d'œil rapide à nos cartes... J'ai fait un serment et je le tiendrai, — MOI ! »

La colère a sa raison d'être et le MOI est significatif. Le brave général est sous le coup de cette nouvelle que le général Trochu, attendu aux Tuileries, est en ce moment à l'Hôtel de Ville.

« Général, lui dit Gouzien, il n'est pas question de trahir votre serment. Loin de là! Votre devoir est de protéger les Tuileries... » — « Oui, monsieur, et je le ferai!... »

Ici, le mobile veut placer son mot et s'écrie que les Tuileries étant au peuple, le peuple...

C'est la phrase même de Gouzien; mais, bonne à une extrémité des Tuileries, elle est détestable à l'autre. Nous lui coupons vivement la parole. Il va tout gâter et je m'écrie :

« Que vous sauviez le palais, général, c'est précisément notre désir. Mais si vous le faites sans mort d'homme, vous n'en serez pas fâché, n'est-ce pas? » — « Non, certes. » — Eh bien, reprend Gouzien, permettez-nous de vous en indiquer le moyen; mais, avant tout, l'Impératrice est-elle encore au château? » — « Non;

elle vient de partir. » — « Alors, général, amenez le drapeau. — Puis remplacez la garde impériale par des gardes nationaux et des mobiles. — Et soyez sûr que le palais sera respecté. »

Le général réfléchit. Ceux qui l'entourent semblent approuver nos conseils.

« Je ne vois rien, dit-il, qui s'oppose à ce que vous dites. J'ai là, sous la main, des gardes nationaux, à la place Vendôme, et des mobiles au Carrousel. Je préfère les mobiles. »

— « D'autant, dit Gouzien, qu'ils sont plus rapprochés et que le temps presse. »

En effet, pendant cet entretien, les choses, derrière nous, ont déjà changé d'aspect. Tandis que nous montions la grande allée, bon nombre d'impatients nous ont suivis de loin par une marche de flanc, se faufilant à l'abri des grands arbres. Arrêtés à la lisière des quinconces pour y attendre l'effet de notre démarche, dès qu'ils nous ont vu conférer avec des uniformes, ils ont compris que tout péril de fusillade était écarté ; et, se risquant en plein soleil, ils viennent à nous d'un pas rapide. Rassuré par ce mouvement, le gros des envahisseurs, resté au pont Tournant, s'est mis en marche à son tour. Dans quelques minutes, la foule nous aura rejoints. Le général a donné rapidement ses ordres; il ne s'agit plus que de savoir qui sera première à la grille : de la garde mobile ou de la foule.

« Dans ce cas-là, général, dis-je, il n'y a qu'une ressource : le discours. — Haranguez tout ce monde-là et amusez le tapis, pour donner aux mobiles le temps d'arriver. »

— « Une chaise ! » crie le général.

Un gardien avise une chaise dans un massif, s'élance et l'apporte. Il est temps. Un premier groupe d'une vingtaine de personnes nous coudoie. Au même instant le drapeau est amené.

« Messieurs, dit le général debout sur sa chaise, le palais est vide ; l'Impératrice n'est plus là. Mais j'ai pour devoir de faire respecter les Tuileries et je compte pour cela sur votre civisme, la sagesse du peuple, etc., etc., » et autres rengaines que le général débite fort habilement, du reste, et auxquelles il ne croit pas plus que ceux qui l'écoutent. Pour moi, je n'écoute guère. Une seule pensée me préoccupe : les mobiles tardent bien !... Déjà la harangue tire en longueur, quand la garde impériale s'ébranle tout à coup et rentre dans le palais. Son départ est

salué par une immense clameur. C'est la foule qui vient de tourner le bassin et qui arrive au pas de course, se croyant déjà maîtresse des Tuileries. Au même instant, les mobiles débouchent du vestibule, courant, eux aussi, la baïonnette en avant et s'échelonnant sur deux rangs, entre le palais et la grille, comme s'ils n'avaient pour but que d'empêcher l'envahissement des jardins. Le général saute à bas de sa chaise et s'éloigne avec Gouzien. La grille est ouverte, le flot des envahisseurs court au palais, qu'on semble lui ouvrir, escalade les marches, s'élance dans le vestibule avec des cris de joie; mais là, partout, se continue sans interruption la double haie des gardes mobiles, qui ne laisse de libre qu'un large couloir entre deux rangs de fusils. Emportés par leur élan et forcés d'aller droit devant eux jusqu'à la sortie, nos braillards se retrouvent sur l'autre face du palais, dans la cour du Carrousel, tout surpris de s'y voir; et, déçus, ahuris, comprenant qu'ils sont joués, s'en vont piteusement, les mains dans leurs poches. L'affaire est manquée.

Alors, constatant que nous n'avons pas perdu notre temps, Gouzien et moi, j'allume une cigarette et fais volte-face pour m'en aller par où je suis venu.

Et je me trouve nez à nez avec un ignoble voyou qui me dit avec un mauvais regard :

« — Ah! malheur, va! Vous aviez bien besoin de vous mêler de ça, vous! »

V. Sardou,
de l'Académie Française.

BONHEUR INTIME [1]

III

Un jour après dîner, nous descendîmes au jardin, Katia et moi, et nous allâmes nous asseoir sur un banc placé au pied d'un tilleul. C'était notre endroit favori, car de là notre regard embrassait une grande étendue. Serge Michaïlovitch n'était pas venu depuis trois jours, et nous l'attendions d'autant plus sûrement qu'il avait annoncé son arrivée à l'intendant et son intention d'examiner la moisson avant qu'elle fût rentrée. Vers deux heures, nous les vîmes arpenter un champ de seigle; Katia me regarda en souriant et lui envoya des pêches et des cerises qu'il aimait beaucoup. Puis elle se réinstalla sur le banc et ne tarda pas à somnoler. Je cassai une branche dont les feuilles luisaient de sève, et, tout en continuant ma lecture, j'éventai doucement Katia. Néanmoins je ne perdais pas de vue le sentier par lequel il devait venir. Sonia était fort absorbée par son ardeur à établir une tente de verdure pour sa poupée entre deux racines du tilleul.

Il faisait une chaleur lourde, sans un souffle d'air, et les nuages, qui enserraient l'horizon depuis le matin, s'étaient rapprochés, entassés, nous menaçant d'un orage. J'étais énervée comme je le suis toujours dans de pareilles circonstances. Mais, après midi, les nuages s'étaient dispersés, le ciel s'était dégagé, le soleil avait reparu; seul, un point noir était resté au loin, attirant l'attention par un grondement de tonnerre et un bleuissement d'éclair qui en venaient parfois. Nous n'avions certainement plus rien à craindre pour la journée. Sur la route qui apparaissait de place en place derrière la verdure, un bruit de voitures se faisait entendre, bruit lent et sourd des véhicules chargés, vacarme rapide des chariots à vide sur lesquels flottaient les chemises des mois-

(1) Voir le numéro du 25 août 1889.

sonneurs. La poussière soulevée en tourbillons ne s'abattait ni ne s'envolait: elle restait comme suspendue dans l'air, par dessus la haie, entre les feuilles transparentes des arbres. Plus loin, dans la direction de la grange, des voix se mêlaient, d'autres bruits de roues se confondaient, les gerbes volaient de main en main, s'entassant, formant d'énormes meules sur lesquelles passait le va-et-vient des paysans.

Devant moi, dans la campagne, des chariots s'avançaient également, les gerbes jaunes s'enlevaient, et des grincements de roues, des appels, des chansons venaient jusqu'à moi. Tandis que d'un côté le champ se faisait de plus en plus désert, je distinguais à droite les robes claires des femmes liant les gerbes et les groupant, et il me semblait assister à la transformation de l'été en automne. La poussière et la chaleur avaient tout envahi, à l'exception de notre coin favori, et, dans cette chaleur et cette poussière, sous un soleil de feu, tout un monde de travailleurs causait, riait, s'agitait. Je regardai Katia qui sommeillait sous son mouchoir de batiste, les cerises qui brillaient dans une assiette, l'eau claire de la carafe dans laquelle un rayon se brisait, et j'éprouvai une étrange sensation de bien-être.

— Qu'y faire? me dis-je, est-ce ma faute si je suis heureuse? Mais comment ce bonheur s'épanchera-t-il? A qui se vouer, se dévouer?

Déjà le soleil touchait la cime des bouleaux de l'allée, la poussière tombait, et le paysage s'égayait sous la lumière oblique du couchant; les nuages avaient complètement disparu. Près de la grange, trois autres meules dressaient leur pointe, et des hommes en descendaient. Des femmes chantaient en revenant du travail, le râteau sur l'épaule, des liens à la ceinture et Serge Michaïlovitch ne venait pas, bien que depuis longtemps je lui eusse vu dévaler la colline. Soudain il parut à l'extrémité de l'allée, sur un point auquel je ne l'attendais pas: il avait sans doute tourné le ravin. Il accourut vers moi, tête nue, le visage rayonnant, mais, quand il remarqua que ma compagne était endormie, il pinça les lèvres, cligna les yeux et s'approcha sur la pointe des pieds. Aussitôt je reconnus qu'il était dans cette heureuse disposition d'esprit où il se sentait une joie sans bornes et que nous autres nous désignions sous le nom d'enthousiasme effréné. Il rappelait alors quelque écolier échappé à la férule du maître, et des pieds à la tête il était tout entier à son bonheur, à son insouciance d'enfant.

— Bonsoir, petite violette. Comment va? bien? demanda-t-il en me serrant la main; moi, excessivement bien : il me semble que j'ai quinze ans, que je jouerais volontiers au cheval et que je grimperais à un arbre avec infiniment de plaisir.

— Avec une joie effrénée? fis-je, sentant que cette joie me gagnait aussi.

— Oui, répondit-il en clignant un œil et en faisant les plus sérieux efforts pour ne point éclater de rire, mais pourquoi ne laissez-vous pas tranquille le nez de Katia Karlowna?

En effet, sans y prêter aucune attention, j'avais continué à éventer Katia, mais j'avais fait tomber son mouchoir et je lui effleurais le visage maintenant. Je me mis à rire.

— Katia soutiendra qu'elle n'a pas dormi, murmurai-je comme si j'eusse craint de la réveiller, mais en réalité c'était pour avoir le plaisir de parler à voix basse avec lui. Il m'imita, se contentant de remuer les lèvres comme si j'eusse poussé la précaution au point de n'émettre aucun son. Puis, apercevant les cerises, il s'en empara, faisant mine de les prendre à la dérobée, et il courut à Sonia. Malheureusement il s'assit sur la poupée et Sonia se fâcha. Il réussit à obtenir la paix en proposant un jeu dans lequel il s'agissait tout simplement de voir qui mangerait le plus vite les cerises.

— Voulez-vous que j'aille vous en chercher d'autres? lui dis-je, ou plutôt, si nous y allions ensemble?

Il reprit l'assiette sur laquelle il posa la poupée, et nous nous dirigeâmes vers les serres. Sonia courut après lui en riant et le tira par le pan de son habit afin qu'il lui rendît la poupée. Il s'exécuta, et, se tournant de mon côté :

— Pourquoi ne voulez-vous pas avouer que vous êtes une violette? reprit-il à demi-voix, encore bien qu'il n'y eût plus autour de nous personne à laisser dormir; lorsque je me suis approché de vous après avoir supporté toute cette chaleur, toute cette poussière et toute cette fatigue, j'ai respiré un délicieux parfum de violette; non pas cette violette à l'odeur très capiteuse, mais, vous savez, celle qui naît dans l'ombre et embaume les premiers gazons à la fonte des neiges.

— Mais, dites-moi, comment marche l'exploitation? repris-je pour dissimuler le trouble agréable que m'avaient causé ses derniers mots.

— A merveille. Ces gens sont à l'abri de tout reproche. Et plus on les connaît, plus on les aime.

— Oui, oui, aussi quand j'ai vu tout à l'heure la façon dont ils travaillaient, j'ai senti quelque chose comme un remords de les voir tant peiner pendant que moi je suis si heureuse, si...

— Ne jouez pas avec ces sentiments, ma chère amie, dit-il, m'interrompant d'une voix grave tout en me regardant affectueusement, ils sont sacrés. Dieu vous garde de jamais tirer vanité de ces choses.

— Je n'en parle qu'à vous.

— Oui, je le sais. Eh bien, et les cerises?

Les serres étaient fermées; de plus, tous les jardiniers, envoyés aux champs, étaient absents encore. Sonia se précipita à la recherche de la clef, mais sans attendre davantage il s'aida d'un arbre et sauta à l'intérieur.

— Voulez-vous me donner l'assiette? me cria-t-il.

— Non, j'aime mieux les cueillir moi-même. Je vais chercher la clef; on dirait que Sonia ne la trouve pas.

Mais au même instant, l'idée me vint de voir ce qu'il faisait là, la mine qu'il avait, bref de l'observer alors qu'il se croyait absolument seul. Peut-être aussi tenais-je à ne pas le perdre de vue un seul instant. Je fis le tour sur la pointe des pieds jusqu'à un endroit où le mur était moins haut, je montai sur un tonneau vide et je me penchai. Du regard je parcourus l'intérieur où les cerisiers dressaient leurs vieux troncs tortueux, étalant leur feuillage épais sur lequel se détachaient les bouquets de cerises, et, glissant ma tête sous le filet tendu au-dessus de la serre, je pus voir Serge Michaïlovitch assis sous un cerisier. Il croyait sans doute que j'étais partie et qu'il était bien seul; il s'était découvert et avait fermé les yeux et roulait machinalement entre ses doigts une boule de gomme végétale. Tout à coup, il haussa les épaules, ouvrit les yeux et laissa échapper un mot, tout bas, en souriant. Ce mot et ce sourire étaient si peu en harmonie avec lui-même que j'eus honte de l'avoir épié, j'avais cru lui entendre dire Macha! Et je pensais que c'était impossible. Chère Macha, répéta-t-il d'une voix plus faible, avec plus de tendresse encore, mais cette fois je compris les deux mots. Mon cœur battit avec une telle violence, je fus prise d'une telle émotion et envahie soudain par une telle joie, que je dus me cramponner à la muraille pour ne pas tomber. Il entendit le bruit, regarda autour de lui

d'un air effrayé et devint rouge comme un enfant. Il voulut parler mais il ne put y parvenir ; sa rougeur augmentait toujours. Cependant il sourit en m'apercevant et je souris également. Son visage rayonnait, ce n'était plus là un vieil oncle me prodiguant des conseils et des encouragements, mais bien l'homme, jeune autant que moi, m'aimant et me craignant autant que je le craignais et que je l'aimais. Nous nous regardions, sans rien dire. Brusquement il fronça les sourcils, l'éclat de ses yeux et la tendresse de son sourire disparurent. Il reprit une mine calme et paternelle comme si nous eussions commis quelque faute, qu'il fût redevenu maître de lui-même et qu'il voulût m'en voir faire autant.

— Descendez, vous pourriez vous faire mal, dit-il, et remettez vos cheveux en ordre. Si vous vous voyiez.

Pourquoi dissimule-t-il ainsi? Pourquoi me fait-il souffrir? pensai-je. Et j'éprouvai le désir de mettre le comble à son embarras et de savoir jusqu'où allait mon empire sur lui.

— Non, je veux cueillir des cerises, répliquai-je, et, saisissant une branche voisine, je m'élançai sur le mur.

Avant qu'il eût eu le temps de venir à mon aide, j'avais sauté et je me trouvais à côté de lui.

— Quelle folie! s'écria-t-il en s'efforçant de cacher son émotion sous un air contrarié. Vous auriez pu vous blesser. Et maintenant comment allez-vous sortir d'ici ?

Sa confusion n'avait fait qu'augmenter, mais, à présent au lieu de m'amuser, elle me parut pénible. Bientôt je la partageai ; je me suis éloignée de lui, et, ne sachant plus que dire, je me mis à cueillir des cerises dont avant peu je ne sus plus que faire. Je m'adressai des reproches et regrettai ma conduite, craignant déjà d'avoir déchu dans son estime par la manière dont j'avais agi. Nous gardions le silence et une oppression nous serrait l'âme. Enfin Sonia revint avec la clef et nous tira de cette situation désagréable. Mais pendant longtemps encore nous évitâmes de nous parler, et de préférence nous causions avec Sonia.

Je me calmai lorsque je me retrouvai auprès de Katia, laquelle nous assura n'avoir pas dormi un seul instant et avoir tout entendu; lui-même essaya de reprendre avec moi ses airs protecteurs et paternels; cet essai n'aboutit pas. Pour ma part, j'avais encore trop en mémoire les termes de tel singulier entretien qui datait de quelques jours seulement. Katia avait prétendu qu'il

est plus facile pour l'homme que pour la femme d'éprouver de l'amour et de révéler cet amour.

— Un homme peut dire qu'il aime, une femme ne le peut pas, avait conclu Katia.

— Et moi, mon avis est qu'un homme ne peut ni ne doit dire qu'il aime, avait répliqué Serge Michaïlovitch.

— Pourquoi donc? avais-je demandé.

— Parce qu'il dit toujours un mensonge en ce cas. Voilà une jolie découverte pour un homme, s'apercevoir qu'il aime. Comme s'il n'avait qu'à dire : j'aime, pour qu'aussitôt le fait se produise : une, deux, j'aime, comme s'il n'avait qu'à prononcer le mot pour qu'instantanément quelque chose d'extraordinaire, un miracle, eût lieu. Il me semble que les gens avouant solennellement leur amour par un : je vous aime, ou se trompent ou trompent les autres, ce qui est encore pis.

— Mais comment une femme saura-t-elle qu'on l'aime si on ne le lui dit pas? avait riposté Katia.

— Je l'ignore; chacun a sa manière de s'exprimer, mais il y a des sentiments que l'on devine instantanément. Quand je lis un roman, je ne puis m'empêcher de songer à l'air embarrassé du lieutenant Strelski ou d'Alfred au moment où il dit : Eléonore, je t'aime. Peut-être se figure-t-il qu'un événement extraordinaire va se produire; mais rien, ni pour lui, ni pour elle. Leurs yeux, leurs bouches, leurs nez, bref, tout en eux reste le même.

J'avais alors attribué un sens sérieux à cette plaisanterie. Katia ne nous permettait guère de nous occuper de héros de romans.

— Toujours des paradoxes! s'écria-t-elle. Voyons, soyez franc: n'avez-vous jamais dit : Je vous aime, à une femme.

— Jamais je ne l'ai dit, jamais je ne me suis agenouillé devant une femme et je ne le ferai jamais, répliqua-t-il en souriant.

— Oh! il n'a pas besoin de me le dire, pensai-je, il m'aime et je le sais. Tous ses efforts pour paraître indifférent ne m'enlèveront pas cette conviction.

Le soir de mon escapade, il me parla peu; mais dans chacun des mots qu'il adressa à Sonia ou à Katia, dans chacun de ses mouvements, dans chacun de ses regards, son amour se trahissait et je ne pouvais en douter. La seule chose qui me chagrinât et me causât du dépit, c'était qu'il crût nécessaire de feindre et de jouer l'indifférent. Tout était si simple, si clair, et

il nous eût été si facile d'être libres de toute contrainte et heureux — si heureux !

Cependant j'étais torturée par le souvenir de ce que j'avais fait aujourd'hui, dans la serre, absolument comme si c'eût été un crime ; je craignais d'avoir perdu son estime et d'avoir encouru son blâme. Après le dîner, je me dirigeai vers le piano ; il me suivit.

— Jouez-moi quelque chose : il y a si longtemps que je ne vous ai pas entendue, me dit-il lorsqu'il m'eut rejoint au salon.

— Volontiers... Serge Michaïlovitch, répondis-je en le regardant bien en face : vous ne m'en voulez pas ?

— Pourquoi vous en voudrais-je?

— Pour vous avoir désobéi cet après-midi, répliquai-je en rougissant.

Il me comprit, et, hochant la tête, se mit à sourire. Et ce sourire m'avoua que, s'il m'en avait voulu quelque peu, il ne se sentait plus maintenant la force de m'en vouloir.

— C'est fini, n'est-ce pas ? nous sommes toujours bons amis, repris-je en m'asseyant au piano.

— Certainement.

Deux bougies m'éclairaient ; le reste de la pièce très haute et très grande était plongé dans une douce obscurité. Les fenêtres ouvertes laissaient voir les splendeurs d'une nuit superbe, et le silence imposant qui planait autour de nous était à peine troublé de temps à autre par le pas furtif de Katia traversant le salon ou un hennissement du cheval de Serge Michaïlovitch qui était attaché dans la cour et creusait la terre d'un pied impatient. Il s'assit derrière moi, de sorte que je ne pouvais le voir, mais partout je sentais sa présence, dans l'ombre de la pièce, les sons qui l'emplissaient et jusqu'en moi-même. Chacun de ses mouvements et chacun de ses regards pénétraient dans mon cœur, autant que si je les eusse vus.

Je jouai une sonate de Mozart, que j'avais étudiée pendant son absence ; je ne pensais pas à la musique, et cependant je crois que je jouai bien et que le morceau lui plut. J'éprouvai quelque chose du plaisir qu'il devait ressentir, et j'avais la sensation du regard qu'il attachait sur moi. Tout en laissant glisser machinalement mes doigts sur les touches, je me retournai involontairement de son côté. Sa tête, qu'il avait appuyée sur sa main, se dessinait sur le fond clair de la nuit, et ses yeux qui

rayonnaient ne me perdaient pas de vue. Je souris en rencontrant ses yeux et je cessai de jouer. Il sourit aussi, et d'un geste de la tête me désigna le cahier, comme pour me demander de continuer. Quand j'eus fini, la lune brillait de tout son éclat et inondait le tapis d'une lumineuse blancheur.

Katia fut d'avis que j'agissais contre tout bon sens, car je m'étais arrêtée au milieu du plus beau passage; elle assura que j'avais très mal joué. Il protesta, disant que je n'avais jamais fait montre d'un aussi beau talent, et, se levant, il se promena du salon à l'antichambre et de l'antichambre au salon; chaque fois il me regardait et me souriait. Je souriais aussi, j'étais même disposée à rire aux éclats, tant j'étais heureuse de ce qui s'était passé dans la journée et le soir même. Comme la porte le dérobait un instant à mes yeux, je me jetai dans les bras de Katia et l'embrassai dans le cou, avec emportement, puis aussitôt je repris mon sérieux, faisant les plus laborieux efforts pour réprimer les élans de ma joie.

— Qu'a-t-elle donc ce soir? lui demanda Katia.

Mais il ne répondit pas, se contentant de sourire : il savait très bien ce que j'avais.

— Voyez donc, quelle nuit! dit-il, arrêté devant la fenêtre du balcon donnant sur le jardin.

Nous le rejoignîmes et nous vîmes en effet une de ces nuits comme je n'en ai jamais revu plus tard. La lune entraînée dans sa course était maintenant derrière la maison, cachée à nos regards, et l'ombre du toit s'allongeait sur le sable des chemins et le gazon de la pelouse. Tout le reste était noyé de lumière, criblé de gouttes de rosée que le clair de lune faisait scintiller. Une large allée bordée de fleurs, striée d'un côté par l'ombre des dahlias, se perdait au loin, semblable à une autre voie lactée. Le toit de la serre surgissait derrière les arbres, et du ravin montait une brume flottante qui se condensait de plus en plus. Il y avait sous les feuillages de tels jeux de lumière et d'ombre qu'on eût cru voir de merveilleuses voûtes élégantes et éthérées, se balançant légèrement dans les airs. A droite, devant le logis, tout était sombre, vague, presque sinistre, et de tout ce noir jaillissait, fantastique, la cime d'un peuplier blanc terminé en un panache qui semblait prêt à s'envoler au premier souffle de vent.

— Allons faire un tour de promenade, dis-je.

Katia y consentit; elle me fit remarquer que je devrais chausser des galoches avant de sortir.

— C'est inutile, répondis-je, Serge Michaïlovitch me donnera son bras.

Absolument comme si cela eût suffi pour m'empêcher de me mouiller les pieds. Mais en ce moment l'objection n'étonna personne et nous la trouvâmes naturelle. Jamais il ne m'avait offert le bras; je m'en emparai et la chose ne parut pas le surprendre.

Nous traversâmes la terrasse et je sentis que cet air, ce jardin, ce ciel n'étaient plus pour moi ce qu'ils avaient toujours été. Lorsque j'eus devant moi l'allée que nous allions prendre, je crus que nous ne pourrions nous avancer davantage, que le royaume du réel finissait là, et que désormais tout resterait ainsi, immuable dans sa beauté. Mais plus nous marchions, plus l'invisible muraille se reculait, et il me semblait que je retrouvais des objets depuis longtemps familiers. C'était bien un chemin que nous avions sous les pieds, des zones d'ombre et de lumière que nous franchissions, des feuilles mortes qui craquaient sous nos pas, des branches d'arbres qui nous effleuraient le visage. C'était bien lui qui allait lentement à côté de moi, soutenant mon bras d'un air attentif, et c'était aussi Katia dont les chaussures criaient à mon oreille. Et ce devait être la lune qui versait sur nous cette lumière blanche, à travers la ramure immobile... Mais le rêve se refermait sans cesse sur nous et il m'était difficile de penser à la réalité.

— Ah! une grenouille! s'écria une voix.

— Qui dit cela?... Pourquoi? me dis-je; puis je me souvins que la voix était celle de Katia et que Katia avait toujours eu peur des grenouilles. Je regardai à mes pieds : une minuscule grenouille sauta et retomba devant moi, mettant son ombre mince sur le fond clair du chemin.

— Vous n'en avez donc pas peur? me demanda Serge Michaïlovitch.

Je le regardai : nous étions arrêtés à un endroit découvert et son visage m'apparut en pleine clarté, un visage si beau, si heureux!... Vous n'en avez donc pas peur? avait-il dit; mais il avait prononcé ces mots comme s'il m'eût avoué : Je t'aime, chère enfant, je t'aime, je t'aime! Et son regard et sa main me confirmaient que je n'étais pas dans l'erreur; et l'air, la lumière et l'ombre me le confirmaient aussi.

Nous parcourûmes ainsi tout le jardin : Katia, essoufflée par la fatigue, n'allait plus qu'à petits pas. Enfin elle nous rappela qu'il était temps de rentrer et j'eus pitié d'elle. Pourquoi n'éprouve-t-elle pas ce que nous éprouvons? songeai-je. Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas jeunes et heureux comme nous par une nuit semblable? Nous rentrâmes; mais il resta encore longtemps avec nous, bien que tout dormît dans la maison, que le coq chantât, que son cheval hennît et piaffât avec plus d'impatience. Katia oublia de nous faire remarquer qu'il était tard, et nous restâmes ainsi à causer des choses les plus indifférentes jusque vers trois heures. Les coqs avaient chanté nombre de fois déjà, et le jour commençait à poindre quand il se retira. Il prit congé de nous de la même façon qu'il le faisait habituellement, sans rien ajouter de particulier, mais je savais que désormais il était à moi et que je n'avais pas à craindre de le perdre. Aussitôt que je me fus dit que je l'aimais, je confessai tout à Katia. Elle fut heureuse et touchée de cette marque de confiance, mais l'excellente nature ne put fermer l'œil de la nuit; moi je restai sur la terrasse ou je descendis au jardin, reprenant les mêmes allées que nous avions suivies ensemble, me répétant chacun de ses mots, me représentant chacun de ses mouvements.

Je ne pus dormir, et pour la première fois de ma vie j'assistai à l'apparition de l'aurore et au lever du soleil : jamais je n'ai eu plus tard semblable nuit. Mais pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il m'aime? Pourquoi suscite-t-il des difficultés à plaisir? Pourquoi se dit-il vieux alors que je le trouve si simple et si beau ? Pourquoi perd-il un temps si précieux que nous ne regagnerons jamais? Qu'il parle donc, qu'il parle, qu'il prenne ma main dans la sienne et que, baissant la tête et rougissant, il dise: je t'aime! Et alors moi je lui dirai tout... ou, non, je ne lui dirai rien, je le serrerai dans mes bras, je me collerai contre sa poitrine et je pleurerai...

Puis tout à coup une pensée me venait : Si je me trompais... s'il ne m'aimait pas?...

Mes propres sentiments m'effrayèrent : Dieu sait où ils pouvaient me conduire! Je me souvins de notre trouble à tous deux lorsque je l'avais rejoint dans la serre et mon cœur se serra, mes yeux se remplirent de larmes : je me mis à prier. Alors une idée singulière me traversa l'esprit, me rendit le calme et quelque espoir : je pris la résolution de jeûner jusqu'à mon anniversaire,

jour auquel je communierais. Le même jour, je ferais en sorte de devenir sa fiancée...

Pourquoi? Comment cela se ferait-il? Je l'ignorais, mais j'étais persuadée que cela serait.

Entre temps, le jour avait pris tout son éclat, et la maison s'animait déjà au réveil des domestiques : je regagnai ma chambre.

On était au carême de l'Assomption, et personne ne fut surpris de ce que je voulais m'acquitter de mes devoirs religieux.

Serge Michaïlovitch n'était pas venu une seule fois de toute la semaine. Loin de m'en étonner, de m'en inquiéter ou de lui en vouloir, j'en fus contente; je ne l'attendais que pour mon anniversaire. Pendant cette semaine, je m'étais levée tôt, et pendant que l'on attelait, je me promenais au jardin, réfléchissant à ce que j'avais fait la veille et à ce que je devais faire pour être satisfaite de ma journée et ne me rendre coupable d'aucun péché. Cela me semblait si facile alors, en me surveillant un peu. La voiture prête, j'y prenais place avec Katia, ou une bonne, et nous nous en allions à l'église, distante de trois verstes. En y arrivant, je me rappelais qu'on prie là pour tous ceux qui y pénètrent avec la crainte de Dieu, et je m'efforçai de m'élever jusqu'à ce sentiment tout en gravissant les deux marches de pierre du parvis, envahies par les herbes.

A ce moment de la journée, il n'y avait ordinairement qu'une dizaine de personnes, paysans ou serfs de la cour, se préparant également à la confession. Je m'appliquai de mon mieux à répondre humblement à leur salut et je m'approchais du tiroir contenant les cierges — ce qui me semblait une hardiesse de ma part — afin d'en recevoir quelques-uns de la main du vieux soldat, remplissant les fonctions de staroste, et j'allais les placer devant les saintes images. Par la grande entrée du sanctuaire, j'apercevais la nappe d'autel, brodée par ma mère, et, au-dessus de l'iconostase, les deux anges étoilés qui m'avaient paru si gigantesques au temps où j'étais toute petite fille, puis encore plus haut la colombe dans sa gloire dorée, qui avait tant occupé jadis ma jeune imagination. Je voyais derrière la grille du chœur, les fonts baptismaux sur lesquels j'avais tenu nombre d'enfants de nos serfs, après y avoir moi-même été baptisée.

Puis survenait le vieux prêtre, portant une étole taillée dans le drap mortuaire de mon père; il commençait le service divin de

cette voix que j'avais toujours entendue chez nous aux heures solennelles, soit que ce fût après la naissance de Sonia ou à propos de la mort de mon père et de ma mère. Puis le chantre reprenait d'une autre voix, qui m'était tout aussi familière, et je retrouvais là aussi cette même vieille que j'avais toujours vue prosternée, accotée à la muraille, le regard voilé de larmes et fixé sur l'une des images, ses mâchoires sans dents remuées par une prière qu'elle marmottait à voix basse. Ce n'était plus une simple curiosité ou des souvenirs qui me rapprochaient de ces choses et de ces êtres; maintenant, ils avaient leur importance pour moi, comme si une mystérieuse valeur leur eût été donnée, soudainement.

Je suivais attentivement les prières qui étaient récitées et je mettais toute ma ferveur dans les répons. Lorsque je ne comprenais pas, j'invoquais Dieu, le suppliant de m'éclairer; ou je remplaçais ce qui restait lettre morte pour moi, par une oraison demandée à ma propre inspiration. Quand on passait aux actes de contrition, je pensais à mon passé, et cet innocent passé d'enfant me paraissait très noir, comparé à l'état dans lequel je me trouvais présentement : je pleurais et j'avais frayeur de moi-même. Mais en même temps, je sentais que le pardon avait tout effacé; et si mes péchés eussent été plus grands, le repentir n'en eût été que plus doux. Le service divin terminé, le prêtre disait : que la bénédiction du Seigneur soit sur vous! et aussitôt j'avais en moi la sensation de cette bénédiction, une sorte de bien-être délicieux s'emparait de moi : on eût dit que la lumière et la chaleur pénétraient à flots dans mon cœur.

Si le prêtre s'approchait ensuite de moi et s'informait de mon désir de voir célébrer vêpres à la maison et de l'heure convenable, je le remerciais humblement de ce qu'il voulait faire pour moi et je lui déclarais que je viendrais à l'église moi-même.

— Vous pensez vous donner cette peine? ajoutait-il.

Et je ne savais que répondre, craignant de pécher par orgueil.

Je renvoyais toujours la voiture si Katia ne m'accompagnait pas et je revenais à pied, saluant tout le monde avec effusion, recherchant les occasions de venir en aide à nos semblables, de leur donner un conseil, de leur faire quelque sacrifice, entrant dans l'ornière pour leur abandonner le chemin propre.

Un soir, j'entendis l'intendant raconter à Katia qu'un paysan du nom de Semen, était venu lui demander une planche pour la

tombe de sa fille, et un rouble argent, afin de faire dire une messe; il avait donné ce qu'on lui réclamait.

— Il est donc bien pauvre? fis-je.

— Très pauvre, mademoiselle, il n'a pas même de sel.

Mon cœur se serra; cependant, je fus heureuse d'avoir eu connaissance de cette misère. Je laissai croire à Katia que j'allais me promener et je montai dans ma chambre; je pris toutes mes économies (peu de chose, mais tout ce que je possédais) et, après avoir fait le signe de la croix, je traversai la terrasse et le jardin, me dirigeant vers la chaumière de Semen. Elle était à l'extrémité du village; sans être vue de personne, je m'approchai de la fenêtre, j'y déposai l'argent, et je frappai. Quelqu'un sortit : j'entendis grincer la porte, une voix m'appeler; mais je m'étais sauvée, tremblante autant qu'une criminelle, et je courus d'une haleine jusqu'à la maison. Katia s'enquit où j'avais été, et ce que j'avais : je ne compris rien de ce qu'elle me dit, et je ne lui donnais aucune réponse. Tout cela me semblait si insignifiant! Je m'enfermai dans ma chambre, et je me mis à marcher de long en large; il m'était absolument impossible de faire ou de penser quelque chose, de me rendre compte de ce que j'éprouvais. Je me figurai la joie de cette malheureuse famille, l'expansion de reconnaissance qu'ils auraient eue pour leur bienfaiteur, et j'avais presque un regret de n'avoir point remis cet argent à eux-mêmes. Je songeai à ce que dirait Serge Michaïlovitch, en apprenant cette aventure, et je me félicitai de ce qu'il ne la connaîtrait jamais. Une telle allégresse s'empara de moi, je fus tellement imprégnée de ma perfection, et de la perfection des autres hommes, je vis le monde entier sous un jour si favorable, que l'idée de la mort surgit en moi comme la vision d'un bonheur. Je souriais, je priais, je pleurais, et en ce moment j'aimais avec une ardeur extrême et tous mes semblables, et moi-même. Je pris l'Évangile, et je commençai à lire; plus je lisais, plus le livre devenait intelligible pour moi, plus je trouvais simple et touchante l'histoire de cette vie sublime, infinie, la profondeur des sentiments et des pensées contenus dans l'enseignement du Sauveur. Puis, si je quittais le livre pour considérer le milieu dans lequel je me mouvais, les choses se simplifiaient, s'expliquaient. Il me parut difficile de ne pas être bon, au contraire, facile d'aimer tous les hommes et de s'attirer l'amour de chacun. Tous étaient si bons et si affectueux pour moi, Sonia elle-même à qui je donnais toujours des leçons,

était devenue tout autre avec moi : elle s'efforçait sérieusement de comprendre, de me procurer de la satisfaction, et de ne plus m'occasionner de peines. Ce que j'étais pour les autres, les autres l'étaient pour moi. Puis, passant à mes ennemis, dont je voulais obtenir le pardon avant de m'approcher de la Sainte Table, je me souvins d'une jeune fille, dont je m'étais moquée, un an auparavant, en présence de plusieurs personnes, et qui depuis lors ne venait plus à la maison. Je lui écrivis pour lui avouer mes torts, et lui demander de me pardonner. Elle me répondit en implorant elle-même un pardon, et en m'accordant le mien. Je pleurai de joie, en parcourant ces lignes très simples dans lesquelles je croyais voir l'expression d'une grande âme. Ma bonne pleura aussi, lorsque je lui demandai pardon. Pourquoi étaient-ils donc tous ainsi avec moi? Qu'avais-je fait pour mériter tant d'affection? Involontairement je songeai à Serge Michaïlovitch, et ma pensée s'attarda auprès de lui, malgré moi. D'ailleurs, je ne considérai pas ceci comme une faute. Sans doute, je ne m'occupais plus autant de lui maintenant, que dans cette nuit où j'avais appris qu'il m'aimait. A présent, il était un autre moi-même, et tout ce qui concernait mon avenir, le concernait aussi : l'oppression que j'avais éprouvée en sa présence, n'était plus qu'un souvenir vague. Maintenant, j'étais son égale, et des hauteurs où je planais en ce moment, je le comprenais parfaitement. Je voyais clair dans tout ce qui m'avait paru impénétrable jusqu'alors. Je comprenais pourquoi il assurait que le seul bonheur certain, c'est de vivre pour les autres, et je partageais son opinion.

Il me semblait qu'à nous deux, nous jouirions d'une félicité immense et douce. Je ne pensais plus aux voyages, au grand monde, au luxe; je ne désirais plus qu'une existence très calme, toute de famille, à la campagne, dans une perpétuelle abnégation de soi-même, un amour inébranlable, une gratitude inexprimable pour les bontés de la Providence.

Ainsi que je me l'étais proposé, je fis mes dévotions le jour anniversaire de ma naissance. Mon cœur était plein d'un tel ravissement quand je sortis de l'église, que des craintes incessantes me revenaient — craintes pour ma vie, pour mes sensations, pour tout ce qui pouvait troubler ce ravissement. Mais à peine avions-nous mis pied à terre devant le perron, que le pont retentit au passage d'un cabriolet bien connu : aussitôt j'aperçus Serge Michaïlovitch.

Il me félicita et nous entrâmes ensemble au salon. Depuis que je le connaissais, je n'avais jamais été aussi sûre de moi en sa présence que ce jour-là. Je sentais que je portais en moi un monde inconnu auquel il devait être étranger; je n'éprouvais pas le moindre trouble. Sans doute il le remarqua; il se montra d'une déférence excessive, presque timide. Je voulus me mettre au piano, mais il le ferma et glissa la clef dans sa poche.

— Ne gâtez pas votre situation d'esprit, me dit-il, vous avez en vous une musique avec laquelle toutes les harmonies terrestres ne peuvent entrer en comparaison.

Je lui fus reconnaissante de ces paroles, et cependant j'eus une déception à le voir pénétrant aussi facilement ce qui devait rester un mystère pour tous.

Au dîner, il nous annonça qu'il venait me présenter ses compliments, et me faire ses adieux en même temps, car il partait le lendemain pour Moscou. Il regarda Katia, puis il me jeta un coup d'œil furtif comme s'il eût craint de voir une vive émotion se trahir sur mon visage. Cependant, je n'éprouvai ni trouble ni surprise; je ne lui demandai même pas s'il serait longtemps absent : je savais, j'étais certaine qu'il ne partirait pas. D'où me venait cette certitude? Aujourd'hui il m'est impossible de le deviner; mais alors il me semblait savoir tout, le présent et l'avenir. Je me trouvais dans une de ces extases qui donnent la raison de ce qui a été et de ce qui sera, voire même de la façon dont les choses arriveront. Il comptait se retirer immédiatement; mais Katia, nous ayant laissés seuls après table pour aller faire sa sieste, il dut attendre qu'elle reparût pour prendre congé d'elle. Comme les rayons du soleil nous aveuglaient dans le salon, nous passâmes sur la terrasse.

Nous étions à peine assis, que j'engageai hardiment l'entretien qui allait décider du destin de mon amour. Je commençai donc à parler au moment où nous fûmes installés, ni plus tôt ni plus tard : rien n'avait été dit entre nous qui eût pu m'empêcher d'exprimer ce que je voulais exprimer. Je ne comprenais pas où j'avais puisé ce sang froid, cette netteté d'expression dont je disposais : on eût dit que ce n'était pas moi qui parlais, que j'obéissais à une force indépendante de ma volonté. Serge Michaïlovitch avait pris place en face de moi, et accoudé sur la balustrade, il effeuillait machinalement une branche de lilas. Lorsque je pris la parole, il lâcha le rameau et posa la tête sur une main ; ce main-

tien était celui d'un homme très agité tout autant que d'un indifférent.

— Pourquoi voulez-vous partir ? demandai-je résolument, et je le regardai fixement.

— Des affaires ! répliqua-t-il après un silence, tout en baissant les yeux.

Je compris qu'il lui serait très difficile de me donner un mensonge sur une question posée aussi carrément.

— Écoutez, repris-je, vous savez ce qu'est la journée pour moi : c'est un jour solennel à plus d'un titre. Si je vous interroge ainsi, ce n'est pas simplement pour vous montrer combien je m'intéresse à vous — vous n'ignorez pas que je suis habituée à vous et que je vous aime — mais c'est parce qu'il faut que je sache. Pourquoi partez-vous ?

— Il m'en coûte de vous dire la vérité... de ne point vous cacher la cause véritable de mon départ. Cette semaine, j'ai beaucoup pensé à vous et à moi et le résultat est celui-ci : il faut que je parte... Vous comprenez pourquoi... et si vous m'aimez, vous ne m'en demanderez pas davantage.

De la main, il s'essuya le front et se couvrit les yeux.

— Il m'en coûte... vous le savez...

Mon cœur se mit à battre avec violence.

— Je ne sais rien, dis-je, je ne puis rien savoir. Mais pour l'amour de Dieu, je vous en conjure, parlez ! je puis tout entendre, je serai calme...

Il me regarda, et changeant de posture, reprit sa branche de lilas.

— Du reste, reprit-il après un nouveau silence en essayant de raffermir sa voix, bien que ce soit à la fois absurde et impossible d'exprimer ces choses par des mots, je tenterai de vous faire comprendre, quoi qu'il m'en coûte...

Et son front se plissa comme s'il eût ressenti en ce moment une vive douleur physique.

— Eh bien ? fis-je.

— Figurez-vous un homme, nommé A... — déjà âgé, déjà désillusionné, et une jeune fille, nommée B... — jeune, heureuse, ignorante du monde et de la vie. Par suite de différentes circonstances, A... aime B... comme si elle était sa fille, mais jamais il ne s'est avisé de supposer qu'il pourrait l'aimer autrement.

Il se tut ; moi, je ne dis rien.

— Mais, continua-t-il d'un ton soudain dégagé, sans me regarder, mais A... avait oublié que B... était jeune, que pour elle l'existence n'était encore qu'un jeu, qu'il l'aimerait peut-être d'un autre amour dont elle pourrait s'amuser. Alors un beau jour, il s'aperçut qu'un nouveau sentiment, quelque chose comme le remords, s'était glissé en lui et il eut peur; — il eut peur de voir rompre les anciennes relations d'amitié, et il résolut de s'éloigner avant que ces relations se fussent altérées.

Et de nouveau, dans un mouvement qui affectait d'être machinal, il se couvrit les yeux.

— Pourquoi craignait-il d'aimer d'un autre amour ? demandai-je en refoulant mon émotion; — ma voix était basse, mais assurée.

Sans doute, il crut y démêler une accentuation ironique, car il répondit d'un air froissé :

— Vous êtes jeune, je ne le suis plus. Il vous est permis de jouer, mais je dois songer à autre chose. Ne jouez pas avec moi, j'en souffrirais et vous pourriez le regretter un jour — voilà comment A parla. Mais tout ceci est enfantin. Vous comprendrez maintenant pourquoi je pars... N'en parlons plus, je vous en prie.

— Mais si, mais si, parlons-en ! m'écriai-je, des larmes dans la voix. L'aimait-il ? ne l'aimait-il pas? S'il ne l'aimait pas, pourquoi jouait-il avec elle comme avec une enfant ?

— Oui, oui, A... fut coupable, répliqua-t-il avec vivacité, mais tout ceci eut une fin : ils se séparèrent... bons amis.

— Mais, c'est épouvantable ! Et il n'y avait pas d'autre fin ? demandai-je, effrayée moi-même de ce que je disais.

— Oui, il y avait une autre solution, reprit-il en baissant sa main et en me regardant fixement, il y avait deux dénouements possibles, mais, pour l'amour de Dieu, ne m'interrompez plus et écoutez-moi tranquillement... Les uns disent — et il eut un sourire douloureux et mélancolique — les uns disent qu'A... a perdu la tête, qu'A... a aimé B... à la folie, qu'il le lui a avoué et qu'elle en a ri. Pour elle, ce n'avait été qu'un simple badinage, alors que pour lui, c'était la chose la plus grave de toute sa vie...

Je frémis et je voulus lui faire remarquer qu'il ne devait pas se permettre de me faire agir ainsi. Mais il n'y consentit pas, et, posant sa main sur la mienne :

— Attendez, poursuivit-il d'une voix tremblante, d'autres affir-

ment qu'elle a eu pitié de lui, que la malheureuse enfant s'est imaginée, dans son inexpérience, pouvoir l'aimer, et qu'elle est devenue sa femme. Lui, insensé, a cru... oui, il a cru qu'une nouvelle vie était possible pour lui, mais bientôt il a reconnu qu'elle l'avait trompé comme lui l'avait trompée... Restons-en là...

Visiblement, il ne put en dire davantage ; il se rassit en face de moi. Il avait dit : restons-en là, mais je vis bien qu'il attendait une réponse. Je voulus parler, mais je n'y réussis pas, tant j'avais la gorge serrée.

Je le regardai : il était pâle et sa lèvre tremblait. Je me sentis une pitié infinie pour lui ; je fis un nouvel effort et je parvins à rompre un silence qui m'étouffait ; je dis d'une voix calme et retenue qui menaçait de se briser d'un instant à l'autre :

— Il y a une troisième solution ; — je m'arrêtai, mais il se tut et je dus continuer ; — cette troisième solution, c'est qu'il ne l'aimait pas et qu'elle fut malheureuse, très malheureuse. Il crut avoir le droit de l'abandonner ; bien plus, il fut fier de cet acte. Si quelqu'un pensait à se jouer de l'autre, c'était vous et non moi. Dès le premier jour, je vous ai aimé, oui aimé ; — et ce dernier mot fut jeté comme dans un cri qui m'effraya moi-même.

Serge s'était levé brusquement ; il était plus pâle, ses lèvres tremblaient plus fortement, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— C'était mal ! repris-je avec emportement, car je sentais que le dépit et les pleurs m'étouffaient, et, me levant aussi pour me retirer, j'ajoutai : et pourquoi ?

Mais il me retint, et bientôt sa tête reposa sur mes genoux, il couvrit mes mains de baisers.

— Si j'avais su, mon Dieu ! murmura-t-il.

— L'ai-je mérité ? dis-je encore.

Et je sentis mon âme pleine d'une ivresse qui a disparu pour ne jamais revenir.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que Sonia courait annoncer à Katia et à toute la maison, que Macha épousait Serge Michaïlovitch.

L. Tolstoi.

(*A suivre.*)

LES DANSEUSES JAVANAISES

Grâce à la vapeur, les communications sont devenues si faciles entre la France et l'Afrique, que l'exposition algérienne et tunisienne a été comme la mise au point d'images un peu vagues, mais formées pourtant d'après des documents sérieux. Le temps n'est plus où nos papas confondaient, étant enfants, les différentes races mahométanes, et les habillaient uniformément de larges culottes et de vestes ornées, dans le dos, d'un soleil doré. Imitant le Tartarin d'Alphonse Daudet, on aurait volontiers — il y a quelques années — noyé sous la même et commode dénomination de *Teurs* tous les fils du Prophète, quelle que fût leur origine : Turcs, Syriens, Algériens, Marocains ou Tunisiens.

Les chechias, les burnous, les costumes voyants, les larges ceintures, les babouches, n'ont donc pas produit sur la foule un grand étonnement ; les spahis, les turcos, les marchands de la rue de Rivoli, la belle Fatma, les fantasias de l'Hippodrome, avaient donné un avant-goût de tout cela au public. Certes, le spectacle l'intéresse et l'attire, car, je l'ai dit, il est aussi exact, aussi intelligemment présenté que possible ; mais l'effet produit par le Kampong javanais est tout autre, et, le tourniquet passé, on entonnerait volontiers l'air chanté par Vasco de Gama, dans l'*Africaine*, lorsqu'il aborde dans le pays inconnu où règne Sélika.

Java, en effet, c'est bien loin ! Quels types ont ses habitants ? Quels vêtements portent-ils ? Comment sont construites leurs habitations ? De quoi se nourrissent-ils ? Quels sont leurs mœurs, leurs usages, leur vie intime ? Autant de questions laissant perplexes les boulevardiers qui ont négligé les études ethnographiques et ethnologiques et qui sont plus ferrés sur les toilettes de

Sarah Bernhardt que sur la silhouette des élégantes de Batavia.

Le comité chargé de l'installation néerlandaise à l'Esplanade des Invalides a suivi scrupuleusement le programme tacite, mais inexorable, qui semble avoir été imposé à tous dans cette Exposition universelle, où l'on sent dominer cette soif de vérité qui sera la caractéristique de la fin du dix-neuvième siècle.

Singulièrement aidé par les connaissances spéciales et l'intelligence de M. Richard — colon qui a vécu dix-sept ans à Java — les organisateurs n'ont pas cherché à procurer l'illusion, plus ou moins parfaite, de l'existence dans l'île océanienne ; ils ont voulu mieux : ils ont été prendre un coin de ce pays — habitants et habitations — et ils l'ont transplanté en plein Paris, à quelques mètres de la place de la Concorde.

A peine débarquée, avant même de se reposer des treize mille deux cents et quelques kilomètres qu'elle venait d'avaler, la caravane, qui est composée de quarante hommes et de vingt femmes, a dû s'occuper de se construire un gîte. Inutile d'ajouter que la couleur locale interdisant la collaboration d'ouvriers européens, le village ou kampong a été entièrement élevé par les Javanais, livrés à leurs propres ressources, et sans autres outils qu'un couperet appelé *bendo* et une sorte de couteau nommé *pissoraoute*.

Les matériaux employés sont d'ailleurs fort élémentaires : le bambou et la feuille de palmier font seuls les frais des constructions qui se tiennent sans boulons, sans équerres, sans clous, sans un millimètre de fer, uniquement par des assemblages et un système très ingénieux de liens en cordes végétales.

S'il n'existait pas, ce bienheureux bambou, les Javanais l'auraient certainement inventé, car la place tenue par lui dans l'existence de ces braves gens est telle qu'il serait impossible de les priver de cet inappréciable roseau. Ce serait pour eux la fin du monde.

Aimez-vous le bambou ? On en a mis partout.

Les poteaux et la charpente sont en gros bambous ; on emploie les moyens bambous pour les murs, les chevrons, les portes, les planchers. Quant aux petits, ils servent à confectionner les ustensiles de ménage, les outils, les remplissages, les charnières. Jusqu'aux instruments de musique, — les *ang-klong* — qui sont confectionnés avec les tiges de la précieuse plante !

L'effet, d'ailleurs, est loin d'être désagréable.

Quoique les maisonnettes formant le Kampong présentent différents spécimens de constructions de l'archipel, elles mesurent à peu près la même hauteur et sont bâties de la même façon. Elles ont une tonalité blonde et une élégance simple d'un charme réel.

Les murs — ou du moins ce qui en fait office — se composent d'une sorte de clayonnage tressé, en damier régulier, avec des écorces de bambou et des feuilles de palmier à sucre. Les toits, extrêmement saillants, sont recouverts ou de brindilles qui ressemblent à notre chaume, ou de gros copeaux de bambous formant tubes, ou de feuilles sèches. Ces huttes n'ont pas de fenêtres et leur aménagement intérieur est des plus sommaires : un plancher en bambou tressé élevé de douze ou quinze centimètres au-dessus du sol; un mince matelas de crin et, plus souvent, de feuilles sèches ; quelques caisses ; des cordes sur lesquelles sont jetés des vêtements, et c'est tout.

La vie, du reste, se passe dehors. A Batavia, à Sourabaya, à Samarang, où le thermomètre se tient pendant six mois de l'année à 53 degrés, on ne reste dans sa demeure que pour dormir. Au Kampong de l'esplanade des Invalides, les artisans travaillent dans la rue, sous l'auvent fait par la toiture, ou — dans quelques chaumières plus aisées — à l'ombre de pittoresques portiques formés par des bambous qui ont la grosseur d'un arbre.

L'aspect du village est aussi varié qu'amusant.

A l'extrémité du Kampong, les *Kokki* — cuisinières — s'occupent à préparer le repas commun de toute la petite colonie : du riz, serré dans un récipient en bambou tressé, qui cuit à la vapeur d'un vaste chaudron au-dessus duquel il est suspendu.

Ici, une ménagère, assise sur ses talons, raccommode ses hardes, en couvrant de sa complète indifférence les curieux qui l'entourent.

Là, des ouvriers, vêtus d'un pantalon de toile peinte et, hélas ! de l'affreuse jaquette bleu marin que notre pudibonde civilisation leur a imposée, fabriquent sur le seuil de leur maisonnette, et tressent des chapeaux avec de la paille de riz coupée en minces lanières.

Plus loin, un couple vénérable qui évoque l'idée d'un Monsieur et d'une Madame Denis exotiques, tellement les visages sont ridés, les mains flétries, les tempes dégarnies, cartonnent, impassibles, en se servant de cartes qui n'ont aucune ressemblance

avec celles de Charles VI et d'Odette. Le Philémon javanais, — à moins que ce ne soit Baucis, et à première vue on s'y trompe, car les mentons du mari et de la femme sont agrémentés des mêmes poils gris, — a le nez surmonté d'énormes lunettes en cuivre qui accentuent la ressemblance de notre frère jaune avec certains singes savants du cirque Cocherie.

En face, une indigène, répondant au nom de M' Prède, se taille un joli succès, grâce à la façon dont elle enjolive les innombrables mouchoirs qu'on lui confie. Cette matrone, qui doit bien gagner, entre parenthèse, une quarantaine de francs par jour avec les largesses des visiteurs, est accroupie près d'un fourneau sur lequel mijote de la cire fondue. De cette mixture, elle emplit une espèce de minuscule entonnoir emmanché au bout d'un bambou, et, sur l'étoffe, elle trace mille dessins variés — arabesques, fleurs, plantes, animaux fantaisistes — avec le bec recourbé de l'instrument qui laisse couler un filet de cire mince comme un trait de crayon. Sans tracé préalable, sans hésitations, sans erreurs, la main va, vient, descend, remonte, court, avec une dextérité prodigieuse. Cette artiste primitive couvre ainsi de dessins des cotonnades qui, trempées ensuite dans la teinture, prennent la couleur voulue, en laissant en blanc les parties enduites de cire dont les menus contours présentent un naïf et bizarre décor.

M' Prède est une étoile au Kampong ; mais cette étoile pâlit, je le confesse, devant les danseuses javanaises qui, d'ailleurs, n'ont pas en ce moment de rivales possibles à l'Exposition Universelle. Aucun spectacle n'est à la fois plus inattendu, plus curieux, plus attirant, plus extraordinaire ; nos yeux d'Occidentaux blasés sont hypnotisés par ce troublant kaléidoscope qui grise et fascine comme le parfum empoisonné d'une fleur de mancenilier.

Le corps de ballet se compose de cinq femmes et d'un homme, personnage effacé qui danse seulement avec la *Bonggeng ;* cette bayadère populaire, tant soit peu courtisane, va, modestement habillée, de village en village, là où on l'appelle et où on la paie.

Tout autres sont les quatre *Tandak*, Sarrkiem, Thamina, Soukia et Ouakiham, dont la plus jeune a douze ans et l'aînée seize. Elles sont la propriété de Manka Negara, prince indépendant qui les a choisies parmi son corps de ballet composé de soixante sujets et qui ne les a prêtées que grâce à l'active intervention de M. Cores de Vries, délégué du comité néerlandais,

dont le père a rendu les plus importants services à la colonie et dont le nom est vénéré de ces peuplades, remplies de reconnaissance naïve pour un de leurs bienfaiteurs. Les artistes, les amoureux de nouveau, ceux qui sont saturés de la chorégraphie mathématique et bourgeoise d'*Excelsior*, sauront donc un gré infini au jeune et sympathique commissaire qui a su mener à bien la difficile mission dont il était chargé.

Les *Tandak* sont nées dans la forteresse du sultan, d'où elles ne sont jamais sorties et qu'elles ne quitteront que pour épouser à l'époque indiquée par les rites, un homme de leur pays de Djogjakarta, la patrie sacrée des danseuses.

A Java, la profession de ballerine n'implique nullement la vie joyeuse et les mœurs passablement folichonnes des jeunes personnes vouées, en Europe, au culte de Terpsichore. L'existence retirée et chaste que mènent ces vierges, leur naissance, leur situation à la cour, sont au contraire la cause d'un profond respect et d'un véritable prestige, que l'on comprendra quand on saura que des mères, des femmes, des sœurs, des filles de princes, ont été danseuses — *Tandak* seulement bien entendu — et que Nanka Negara lui-même a esquissé, dans sa jeunesse, quelques pas devant son auguste père.

Les danses exécutées par ces corps de ballets spéciaux présentent, il est vrai, un sentiment essentiellement national qui doit peser sur le jugement de la foule et prêter à leurs interprètes une sorte de caractère mystique et sacré.

Les danseuses javanaises sont revêtues de somptueux costumes reproduisant presque identiquement certains bas-reliefs trouvés dans les ruines Khmers, bas-reliefs qui doivent remonter au deuxième siècle avant Jésus-Christ. On sait que les premiers édifices Khmers, quoique élevés dans le Cambodge Siamois, ont été édifiés par Préa-Thong, fils exilé d'un souverain de Delhi, qui conserva précieusement et le culte et les traditions de sa patrie. L'influence de cette admirable et puissante civilisation indienne se retrouve donc aussi bien en Asie qu'en Océanie, influence tenace que le temps, les guerres, les révolutions, les invasions, les mélanges de sang, les changements de religion, n'ont pu entièrement déraciner. Le respect du passé, qui semble inhérent à la race jaune, a dû, il est vrai, considérablement contribuer à cette *cristallisation* cérébrale. On ne s'imagine pas, en effet, à quel point la tradition est encore omnipotente à Java, même au-

près des castes supérieures, intelligentes et relativement instruites.

Un fait probant entre autres :

Pendant le séjour de M. Cores de Vries à la cour de Nanka Negara, dont l'étiquette aurait, paraît-il, donné l'aspect d'un roi constitutionnel sans prétention à Louis XIV, un cavalier entouré d'une brillante escorte vint excuser son puissant et sérénissime maître, le résident voisin, de ne pouvoir assister au tournoi auquel l'avait convié le sultan. Celui-ci reçut l'envoyé avec l'éclat du faste oriental, et le chargea d'exprimer au résident le profond chagrin que cette absence inopinée lui causait. Or, il y a deux siècles que le tournoi en question n'a plus lieu à Djogjakarta ; mais, depuis deux cents ans, et régulièrement une fois par semaine, le prince résident s'excuse auprès de son voisin qui lui retourne cérémonieusement l'assurance de ses regrets. Ainsi le veut la tradition. Voilà certes qui fera paraître fade la légende des sentinelles dont on avait oublié de changer la consigne, et qui empêchèrent, pendant dix ans, de s'asseoir sur un banc, fraîchement peint lors du premier factionnaire.

Cette horreur du changement expliquera jusqu'à un certain point l'impression indéfinissable ressentie à la vue des danseuses du sultan javanais.

D'un corselet de soie sans manches sortent des torses graciles, des épaules délicates, des corps souples, des formes d'une exquise et indécise mièvrerie, qui paraissent hésiter entre l'enfance et la puberté. La peau nue est enduite d'un fard composé de poudre de riz, de safran et de fleurs sauvages. Sous le pagne d'étoffe précieuse qui est roulé autour des hanches et descend aux chevilles, on aperçoit une courte culotte de velours qui s'arrête aux genoux ; une ceinture richement brodée serre la taille et flotte entre les jambes ; les bras grêles sont cerclés de lourds bracelets, les cous fléchissent sous les colliers et les bijoux ; les têtes sont casquées de tiares sacerdotales à la silhouette capricieuse, au cimier emplumé, aux frontaux patiemment fouillés qui font penser à Salambo — la vierge moitié reine et moitié prêtresse — et aux affolantes hallucinations de Gustave Moreau. Une de ces coiffures est en or massif ; les autres sont en cuir doré et garni de pierres précieuses.

Mais l'orchestre — *le Gamelang* — prélude.

Les musiciens jouent sur des xylophones et des jeux de gongs

de différentes dimensions posés sur des pieds en bois peints et artistiquement sculptés ; ils modulent une mélopée monotone et mélancolique qui ne manque ni de charme ni de poésie.

Aussitôt les danseuses se lèvent, les quatre statues s'animent. Sans bruit, sans un sourire, sans qu'un muscle de leur visage tressaille, elle commencent une pantomime lente, grave, nuageuse, à peine ébauchée, scandée de poses hiératiques qui leur donnent l'aspect d'idoles.

Elles glissent dans une marche de rêve, les pieds presque immobiles, imposant aux torses des ondulations de reptile, agitant mollement les bras, donnant une intensité extraordinaire d'expression aux mains, tantôt menaçantes et tantôt caressantes, agressives ou enlaçantes, haineuses et tendres, passionnées et parlantes. Sarrkiem, Thamina, Soukia et Ouakiham tournent doucement, sans efforts, les yeux d'émail fixés dans le vide ; d'un geste languide, enfantin ou lascif, elles écartent leurs ceintures, puis s'en couvrent chastement les épaules. Et leur pantomime raconte, sous une forme symbolique, les jours heureux d'autrefois, les légendes sacrées, la vie et les amours de leurs rois, les hauts faits de leurs héros, les splendeurs à jamais éteintes de la race hindoue. Il y a une navrance si résignée au fond de ces danses bercées par le rythme pleurard du *Gamelang* que, peu à peu, l'on se sent gagné par une tristesse ambiante indéfinissable.

C'est là, je dois le dire, un sentiment fort inconscient, car, aussitôt sorties de leur rôle, ces demoiselles du corps de ballet de Nanka-Negara rient, jouent et caquètent sur un ton nasillard qui rappelle le cri des perroquets. Elles sont très fières de leurs costumes, qu'elles gardent avec un soin jaloux, et ont le plus grand amour pour leurs petites personnes ; elles se baignent deux fois par jour, suivant du reste, en cela, les habitudes des habitants du Kampong en particulier, et des Javanais en général, qui sont d'une propreté, je dirais presque exagérée, car ces usages aquatiques compliquent singulièrement la vie intime et le service des domestiques. Ces soins minutieux de toilette ont, il est vrai, l'avantage de maintenir dans un état de santé exceptionnel la caravane qui n'a jamais jusqu'ici souffert, à Paris, que du froid, et à laquelle notre gris printemps a souvent fait regretter le soleil torride de Batavia.

Les jours pluvieux de mai, rien n'était plus curieux que de voir le corps de ballet de sa hautesse Manka-Negara se rendre,

de la salle du concert, à la case qui lui est réservée à l'extrémité du Kampong, et où ces demoiselles habitent avec la sœur, le père et la mère de l'une d'elles. Aucune affinité avec M. et Mme Cardinal.

Gênées par les mules auxquelles leurs pieds, ordinairement nus, ne sont pas habitués, elles marchent maladroitement, cahotant, sautillant, cherchant à éviter les flaques de boue où elles pataugent malgré elles, serrant sur leurs épaules qui frissonnent de mauvais châles achetés chez le mercier du coin, qui jurent étrangement à côté de ces splendides costumes exotiques. Avec ces plumes, ces ors, ces chatoiements, cette orgie de couleurs bariolées, elles ont l'aspect de ces pauvres petits oiseaux des tropiques mélancoliquement pelotonnés dans une cage, qui paraissent si désorientés et si grelottants.

Touchées de leurs mines piteuses, des dames du faubourg ont envoyé, il y a un mois, de luxueuses sorties de bal à Sarrkiem, Thamina, Soukia et Ouakiham. Les Javanaises ont été comblées de joie par ce cadeau, mais elles gardent leurs tricots à 25 sous. Les sorties de bal ont été soigneusement placées dans des caisses où est empilé tout ce qui leur appartient, et il ne serait guère prudent d'aller y fouiller. Un curieux qui avait tenté, en leur absence, d'explorer ces mystérieuses malles, fut surpris par elles, et ces jeunes chats sauvages faillirent lui faire un mauvais parti.

La race est d'ailleurs d'une rapacité à rendre jaloux nos paysans. Ainsi, l'administration du Kampong fournissait à M'Prède, la *dessinatrice* dont j'ai parlé plus haut, les deux ou trois sous de charbon qu'elle use pour faire fondre sa cire. Voyant que l'ingénieuse personne gagnait quarante et parfois cinquante francs par jour, le gérant résolut de laisser à sa charge l'achat du combustible. Indignée, cette pratique personne n'alluma plus son fourneau et, par des gestes désespérés, fit comprendre aux visiteurs qu'elle manquait d'argent pour s'acheter du charbon. Naturellement, les pièces blanches pleuvaient ; mais l'administration céda pour mettre fin à ce système de mendicité, et M'Prède put amasser ses bénéfices sans grever son budget de cette forte dépense de deux sous par jour.

Frantz Jourdain.

FORT COMME LA MORT[1]

III

« *Quand viendrez-vous, mon ami? Je ne vous ai pas aperçu depuis trois jours, et cela me semble long. Ma fille m'occupe beaucoup, mais vous savez que je ne peux plus me passer de vous.* »

Le peintre, qui crayonnait des esquisses, cherchant toujours un sujet nouveau, relut le billet de la comtesse, puis ouvrant le tiroir d'un secrétaire, il l'y déposa sur un amas d'autres lettres entassées là depuis le commencement de leur liaison.

Ils s'étaient accoutumés, grâce aux facilités de la vie mondaine, à se voir presque chaque jour. De temps en temps, elle venait chez lui, et le laissant travailler, s'asseyait pendant une heure ou deux dans le fauteuil où elle avait posé jadis. Mais comme elle craignait un peu les remarques des domestiques, elle préférait pour ces rencontres quotidiennes, pour cette petite monnaie de l'amour, le recevoir chez elle, ou le retrouver dans un salon.

On arrêtait un peu d'avance ces combinaisons, qui semblaient toujours naturelles à M. de Guilleroy.

Deux fois par semaine au moins le peintre dînait chez la comtesse avec quelques amis; le lundi, il la saluait régulièrement dans sa loge à l'Opéra; puis ils se donnaient rendez-vous dans telle ou telle maison, où le hasard les amenait à la même heure. Il savait les soirs où elle ne sortait pas, et il entrait alors prendre une tasse de thé chez elle, se sentant chez lui près de sa robe, si tendrement et si sûrement logé dans cette affection mûrie, si capturé par l'habitude de la trouver quelque part, de passer à côté d'elle quelques instants, d'échanger quelques paroles, de mêler quelques pensées, qu'il éprouvait, bien que la flamme vive de sa tendresse fût depuis longtemps apaisée, un besoin incessant de la voir.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août 1889.

Le désir de la famille, d'une maison animée, habitée, du repas en commun, des soirées où l'on cause sans fatigue avec des gens depuis longtemps connus, ce désir du contact, du coudoiement, de l'intimité qui sommeille en tout cœur humain, et que tout vieux garçon promène, de porte en porte, chez ses amis où il installe un peu de lui, ajoutait une force d'égoïsme à ses sentiments d'affection. Dans cette maison où il était aimé, gâté, où il trouvait tout, il pouvait encore reposer et dorloter sa solitude.

Depuis trois jours il n'avait pas revu ses amis, que le retour de leur fille devait agiter beaucoup, et il s'ennuyait déjà, un peu fâché même qu'ils ne l'eussent point appelé plus tôt, et mettant une certaine discrétion à ne les point solliciter le premier.

La lettre de la comtesse le souleva comme un coup de fouet. Il était trois heures de l'après-midi. Il se décida immédiatement à se rendre chez elle pour la trouver avant qu'elle sortît.

Le valet de chambre parut, appelé par un coup de sonnette.

— Quel temps, Joseph?

— Très beau, Monsieur.

— Chaud?

— Oui, Monsieur.

— Gilet blanc, jaquette bleue, chapeau gris.

Il avait toujours une tenue très élégante; mais bien qu'il fût habillé par un tailleur au style correct, la façon seule dont il portait ses vêtements, dont il marchait, le ventre sanglé dans un gilet blanc, le chapeau de feutre gris, haut de forme, un peu rejeté en arrière, semblait révéler tout de suite qu'il était artiste et célibataire.

Quand il arriva chez la comtesse, on lui dit qu'elle se préparait à faire une promenade au bois. Il fut mécontent et attendit.

Selon son habitude, il se mit à marcher à travers le salon, allant d'un siège à l'autre ou des fenêtres aux murs, dans la grande pièce assombrie par les rideaux. Sur les tables légères, aux pieds dorés, des bibelots de toutes sortes, inutiles, jolis et coûteux, traînaient dans un désordre cherché. C'étaient de petites boîtes anciennes en or travaillé, des tabatières à miniatures, des statuettes d'ivoire, puis des objets en argent mat tout à fait modernes, d'une drôlerie sévère, où apparaissait le goût anglais: un minuscule poêle de cuisine, et dessus, un chat buvant dans une casserole, un étui à cigarettes, simulant un gros pain, une cafetière pour mettre des allumettes, et puis dans un écrin toute

une parure de poupée, colliers, bracelets, bagues, broches, boucles d'oreilles avec des brillants, des saphirs, des rubis, des émeraudes, microscopique fantaisie qui semblait exécutée par des bijoutiers de Lilliput.

De temps en temps, il touchait un objet, donné par lui, à quelque anniversaire, le prenait, le maniait, l'examinait avec une indifférence rêvassante, puis le remettait à sa place.

Dans un coin, quelques livres rarement ouverts, reliés avec luxe, s'offraient à la main sur un guéridon porté par un seul pied, devant un petit canapé de forme ronde. On voyait aussi sur ce meuble la *Revue des Deux-Mondes*, un peu fripée, fatiguée, avec des pages cornées, comme si on l'avait lue et relue, puis d'autres publications non coupées, les *Arts modernes*, qu'on doit recevoir uniquement à cause du prix, l'abonnement coûtant quatre cents francs par an, et la *Feuille libre*, mince plaquette à couverture bleue, où se répandent les poètes les plus récents qu'on appelle les « Énervés ».

Entre les fenêtres, le bureau de la comtesse, meuble coquet du dernier siècle, sur lequel elle écrivait les réponses aux questions pressées apportées pendant les réceptions. Quelques ouvrages encore sur ce bureau, les livres familiers, enseigne de l'esprit et du cœur de la femme : *Musset*, *Manon Lescaut*, *Werther;* et, pour montrer qu'on n'était pas étranger aux sensations compliquées et aux mystères de la psychologie, *les Fleurs du mal*, *le Rouge et le Noir*, *la Femme au* XVIIIe *siècle*, *Adolphe*.

A côté des volumes, un charmant miroir à main, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, dont la glace était retournée sur un carré de velours brodé, afin qu'on pût admirer sur le dos un curieux travail d'or et d'argent.

Bertin le prit et se regarda dedans. Depuis quelques années, il vieillissait terriblement, et bien qu'il jugeât son visage plus original qu'autrefois, il commençait à s'attrister du poids de ses joues et des plissures de sa peau.

Une porte s'ouvrit derrière lui.

— Bonjour, Monsieur Bertin, disait Annette.

— Bonjour, petite, tu vas bien?

— Très bien, et vous?

— Comment, tu ne me tutoies pas, décidément?

— Non, vrai, ça me gêne.

— Allons donc!

— Oui, ça me gêne. Vous m'intimidez.

— Pourquoi ça?

— Parce que... parce que vous n'êtes ni assez jeune ni assez vieux!...

Le peintre se mit à rire.

— Devant cette raison, je n'insiste point.

Elle rougit tout à coup, jusqu'à la peau blanche où poussent les premiers cheveux, et reprit, confuse :

— Maman m'a chargée de vous dire qu'elle descendait tout de suite, et de vous demander si vous vouliez venir au bois de Boulogne avec nous.

— Oui, certainement. Vous êtes seules?

— Non, avec la duchesse de Mortemain.

— Très bien, j'en suis.

— Alors, vous permettez que j'aille mettre mon chapeau?

— Va, mon enfant!

Comme elle sortait, la comtesse entra, voilée, prête à partir. Elle tendit ses mains.

— On ne vous voit plus! Qu'est-ce que vous faites?

— Je ne voulais pas vous gêner en ce moment.

Dans la façon dont elle prononça « Olivier », elle mit tous ses reproches et tout son attachement.

— Vous êtes la meilleure femme du monde, dit-il, ému par l'intonation de son nom.

Cette petite querelle de cœur finie et arrangée, elle reprit sur le ton des causeries mondaines :

— Nous allons aller chercher la duchesse à son hôtel, et puis, nous ferons un tour de bois. Il va falloir montrer tout ça à Nanette.

Le landau attendait sous la porte cochère.

Bertin s'assit en face des deux femmes, et la voiture partit au milieu du bruit des chevaux piaffant sous la voûte sonore.

Le long du grand boulevard descendant vers la Madeleine, toute la gaîté du printemps nouveau semblait tombée du ciel sur les vivants.

L'air tiède et le soleil donnaient aux hommes des airs de fête, aux femmes des airs d'amour, faisaient cabrioler les gamins et les marmitons blancs qui avaient déposé leurs corbeilles sur les bancs pour courir et jouer avec leurs frères, les jeunes voyous. Les chiens semblaient pressés; les serins des concierges s'égo-

sillaient; seules les vieilles rosses attelées aux fiacres allaient toujours de leur allure accablée, de leur trot de moribonds.

La comtesse murmura :

— Oh ! le beau jour, qu'il fait bon vivre !

Le peintre, sous la grande lumière, les contemplait l'une auprès de l'autre, la mère et la fille. Certes, elles étaient différentes, mais si pareilles en même temps que celle-ci était bien la continuation de celle-là, faite du même sang, de la même chair, animée de la même vie. Leurs yeux surtout, ces yeux bleus éclaboussés de gouttelettes noires, d'un bleu si frais chez la fille, un peu décoloré chez la mère, fixaient si bien sur lui le même regard, quand il leur parlait, qu'il s'attendait à les entendre lui répondre les mêmes choses. Et il était un peu surpris de constater, en les faisant rire et bavarder, qu'il y avait devant lui deux femmes très distinctes, une qui avait vécu et une qui allait vivre. Non, il ne prévoyait pas ce que deviendrait cette enfant, quand sa jeune intelligence, influencée par des goûts et des instincts encore endormis, aurait poussé, se serait ouverte au milieu des événements du monde. C'était une jolie petite personne nouvelle, prête aux hasards et à l'amour, ignorée et ignorante, qui sortait du port comme un navire, tandis que sa mère y revenait, ayant traversé l'existence et aimé !

Il fut attendri à la pensée que c'était lui qu'elle avait choisi et qu'elle préférait encore, cette femme toujours jolie, bercée en ce landau, dans l'air tiède du printemps.

Comme il lui jetait sa reconnaissance dans un regard, elle le devina, et il crut sentir un remerciement dans un frôlement de sa robe.

A son tour, il murmura :

— Oh ! oui, quel beau jour !

Quand on eut pris la duchesse, rue de Varenne, ils filèrent vers les Invalides, traversèrent la Seine et gagnèrent l'avenue des Champs-Élysées, en montant vers l'Arc de Triomphe de l'Étoile, au milieu d'un flot de voitures.

La jeune fille s'était assise près d'Olivier, à reculons, et elle ouvrait, sur ce fleuve d'équipages, des yeux avides et naïfs. De temps en temps, quand la duchesse et la comtesse accueillaient un salut d'un court mouvement de tête, elle demandait : « Qui est-ce ? » Il nommait « les Pontaiglin », ou « les Puicelci », ou « la comtesse de Lochrist », ou « la belle Mme Mandelière ».

On suivait à présent l'avenue du Bois de Boulogne, au milieu du bruit et de l'agitation des roues. Les équipages, un peu moins serrés qu'avant l'Arc de Triomphe, semblaient lutter dans une course sans fin. Les fiacres, les landaus lourds, les huit-ressorts solennels se dépassaient tour à tour, distancés soudain par une victoria rapide, attelée d'un seul trotteur, emportant avec une vitesse folle, à travers toute cette foule roulante, bourgeoise ou aristocrate, à travers tous les mondes, toutes les classes, toutes les hiérarchies, une femme jeune, indolente, dont la toilette claire et hardie jetait aux voitures qu'elle frôlait un étrange parfum de fleur inconnue.

— Cette dame-là, qui est-ce ? demandait Annette.

— Je ne sais pas, répondait Bertin, tandis que la duchesse et la comtesse échangeaient un sourire.

Les feuilles poussaient, les rossignols familiers de ce jardin parisien chantaient déjà dans la jeune verdure, et quand on eut pris la file au pas, en approchant du lac, ce fut de voiture à voiture un échange incessant de saluts, de sourires et de paroles aimables, lorsque les roues se touchaient. Cela, maintenant, avait l'air du glissement d'une flotte de barques où étaient assis des dames et des messieurs très sages. La duchesse, dont la tête à tout instant se penchait devant les chapeaux levés ou les fronts inclinés, paraissait passer une revue et se remémorer ce qu'elle savait, ce qu'elle pensait et ce qu'elle supposait des gens, à mesure qu'ils défilaient devant elle.

— Tiens, petite, revoici la belle Mme Mandelière, la beauté de la République.

Dans une voiture légère et coquette, la beauté de la République laissait admirer, sous une apparente indifférence pour cette gloire indiscutée, ses grands yeux sombres, son front bas sous un casque de cheveux noirs, et sa bouche volontaire, un peu trop forte.

— Très belle tout de même, dit Bertin.

La comtesse n'aimait pas l'entendre vanter d'autres femmes. Elle haussa doucement les épaules et ne répondit rien.

Mais la jeune fille, chez qui s'éveilla soudain l'instinct des rivalités, osa dire :

— Moi, je ne trouve point.

Le peintre se retourna.

— Quoi, tu ne la trouves point belle ?

— Non, elle a l'air trempée dans l'encre.

La duchesse riait, ravie.

— Bravo, petite, voilà six ans que la moitié des hommes de Paris se pâme devant cette négresse ! Je crois qu'ils se moquent de nous. Tiens, regarde plutôt la comtesse de Lochrist.

Seule dans un landau avec un caniche blanc, la comtesse, fine comme une miniature, une blonde aux yeux bruns, dont les lignes délicates, depuis cinq ou six ans également, servaient de thème aux exclamations de ses partisans, saluait, un sourire fixé sur la lèvre.

Mais Nanette ne se montra pas encore enthousiaste.

— Oh ! fit-elle, elle n'est plus bien fraîche.

Bertin, qui d'ordinaire dans les discussions quotidiennement revenues sur ces deux rivales, ne soutenait point la comtesse, se fâcha soudain de cette intolérance de gamine.

— Bigre, dit-il, qu'on l'aime plus ou moins, elle est charmante, et je te souhaite de devenir aussi jolie qu'elle.

— Laissez donc, reprit la duchesse, vous remarquez seulement les femmes quand elles ont passé trente ans. Elle a raison, cette enfant, vous ne les vantez que défraîchies.

Il s'écria :

— Permettez, une femme n'est vraiment belle que tard, lorsque toute son expression est sortie.

Et développant cete idée que la première fraîcheur n'est que le vernis de la beauté qui mûrit, il prouva que les hommes du monde ne se trompent pas en faisant peu d'attention aux jeunes femmes dans tout leur éclat, et qu'ils ont raison de ne les proclamer « belles » qu'à la dernière période de leur épanouissement.

La comtesse, flattée, murmurait :

— Il est dans le vrai, il juge en artiste. C'est très gentil, un jeune visage, mais toujours un peu banal.

Et le peintre insista, indiquant à quel moment une figure, perdant peu à peu la grâce indécise de la jeunesse, prend sa forme définitive, son caractère, sa physionomie.

Et, à chaque parole, la comtesse faisait « oui » d'un petit balancement de tête convaincu ; et plus il affirmait, avec une chaleur d'avocat qui plaide, avec une animation de suspect qui soutient sa cause, plus elle l'approuvait du regard et du geste, comme s'ils se fussent alliés pour se soutenir contre un danger,

pour se défendre contre une opinion menaçante et fausse. Annette ne les écoutait guère, tout occupée à regarder. Sa figure souvent rieuse était devenue grave, et elle ne disait plus rien, étourdie de joie dans ce mouvement. Ce soleil, ces feuilles, ces voitures, cette belle vie riche et gaie, tout cela c'était pour elle.

Tous les jours, elle pourrait venir ainsi, connue à son tour, saluée, enviée ; et des hommes, en la montrant, diraient peut-être qu'elle était belle. Elle cherchait ceux et celles qui lui paraissaient les plus élégants, et demandait toujours leurs noms, sans s'occuper d'autre chose que de ces syllabes assemblées qui, parfois, éveillaient en elle un écho de respect et d'admiration, quand elle les avait lues souvent dans les journaux ou dans l'histoire. Elle ne s'accoutumait pas à ce défilé de célébrités, et ne pouvait même croire tout à fait qu'elles fussent vraies, comme si elle eût assisté à quelque représentation. Les fiacres lui inspiraient un mépris mêlé de dégoût, la gênaient et l'irritaient, et elle dit soudain :

— Je trouve qu'on ne devrait laisser venir ici que les voitures de maître.

Bertin répondit :

— Eh bien, Mademoiselle, que fait-on de l'égalité, de la liberté et de la fraternité ?

Elle eut une moue qui signifiait « à d'autres » et reprit :

— Il y aurait un bois pour les fiacres, celui de Vincennes, par exemple.

— Tu retardes, petite, et tu ne sais pas encore que nous nageons en pleine démocratie. D'ailleurs, si tu veux voir le bois pur de tout mélange, viens le matin, tu n'y trouveras que la fleur, la fine fleur de la société.

Et il fit un tableau, un de ceux qu'il peignait si bien, du bois matinal avec ses cavaliers et ses amazones, de ce club des plus choisis où tout le monde se connaît par ses noms, petits noms, parentés, titres, qualités et vices, comme si tous vivaient dans le même quartier ou dans la même petite ville.

— Y venez-vous souvent ? dit-elle.

— Très souvent ; c'est vraiment ce qu'il y a de plus charmant à Paris.

— Vous montez à cheval, le matin !

— Mais oui.

— Et puis, l'après-midi, vous faites des visites ?

— Oui.

— Alors, quand est-ce que vous travaillez?

— Mais je travaille... quelquefois, et puis j'ai choisi une spécialité suivant mes goûts! Comme je suis peintre de belles dames, il faut bien que je les voie et que je les suive un peu partout.

Elle murmura, toujours sans rire :

— A pied et à cheval?

Il jeta vers elle un regard oblique et satisfait, qui semblait dire : Tiens, tiens, déjà de l'esprit, tu seras très bien, toi.

Un souffle d'air froid passa, venu de très loin, de la grande campagne à peine éveillée encore; et le bois entier frémit, ce bois coquet, frileux et mondain.

Pendant quelques secondes, ce frisson fit trembler les maigres feuilles sur les arbres et les étoffes sur les épaules. Toutes les femmes, d'un mouvement presque pareil, ramenèrent sur leurs bras et sur leur gorge le vêtement tombé derrière elles; et les chevaux se mirent à trotter d'un bout à l'autre de l'allée, comme si la brise aigre, qui accourait, les eût fouettés en les touchant.

On rentra vite au milieu d'un bruit argentin de gourmettes secouées, sous une ondée oblique et rouge du soleil couchant.

— Est-ce que vous retournez chez vous? dit la comtesse au peintre, dont elle savait toutes les habitudes.

— Non, je vais au Cercle.

— Alors, nous vous déposons en passant?

— Ça me va, merci bien.

— Et quand nous invitez-vous à déjeuner avec la duchesse?

— Dites votre jour.

Ce peintre attitré des Parisiennes, que ses admirateurs avaient baptisé « un Watteau réaliste » et que ses détracteurs appelaient « photographe de robes et manteaux », recevait souvent, soit à déjeuner, soit à dîner, les belles personnes dont il avait reproduit les traits, et d'autres encore, toutes les célèbres, toutes les connues, qu'amusaient beaucoup ces petites fêtes dans un hôtel de garçon.

— Après-demain! Ça vous va-t-il, après-demain, ma chère duchesse? demanda Mme de Guilleroy.

— Mais oui, vous êtes charmante! M. Bertin ne pense jamais à moi, pour ces parties-là. On voit bien que je ne suis plus jeune.

La comtesse, habituée à considérer la maison de l'artiste un peu comme la sienne, reprit :

— Rien que nous quatre, les quatre du landau, la duchesse, Annette, moi et vous, n'est-ce pas, grand artiste?

— Rien que nous, dit-il en descendant, et je vous ferai faire des écrevisses à l'alsacienne.

— Oh ! vous allez donner des passions à la petite.

Il saluait, debout à la portière, puis il entra vivement dans le vestibule de la grande porte du Cercle, jeta son pardessus et sa canne à la compagnie de valets de pied qui s'étaient levés comme des soldats au passage d'un officier, puis il monta le large escalier, passa devant une autre brigade de domestiques en culottes courtes, poussa une porte et se sentit soudain alerte comme un jeune homme en entendant, au bout du couloir, un bruit continu de fleurets heurtés, d'appels de pied, d'exclamations lancées par des voix fortes : Touché. — A moi. — Passé. — J'en ai. — Touché. — A vous.

Dans la salle d'armes, les tireurs, vêtus de toile grise, avec leur veste de peau, leurs pantalons serrés aux chevilles, une sorte de tablier tombant sur le ventre, un bras en l'air, la main repliée, et dans l'autre main rendue énorme par le gant, le mince et souple fleuret, s'allongeaient et se redressaient avec une brusque souplesse de pantins mécaniques.

D'autres se reposaient, causaient, encore essoufflés, rouges, en sueur, un mouchoir à la main pour éponger leur front et leur cou ; d'autres, assis sur le divan carré qui faisait le tour de la grande salle, regardaient les assauts. Liverdy contre Landa, et le maître du Cercle, Taillade contre le grand Rocdiane.

Bertin, souriant, chez lui, serrait les mains.

— Je vous retiens, lui cria le baron de Baverie.

— Je suis à vous, mon cher.

Et il passa dans le cabinet de toilette pour se déshabiller.

Depuis longtemps, il ne s'était senti aussi agile et vigoureux, et, devinant qu'il allait faire un excellent assaut, il se hâtait avec une impatience d'écolier qui va jouer. Dès qu'il eut devant lui son adversaire, il l'attaqua avec une ardeur extrême, et, en dix minutes, l'ayant touché onze fois, le fatigua si bien, que le baron demanda grâce. Puis il tira avec Punisimont et avec son confrère Amaury Maldant.

La douche froide, ensuite, glaçant sa chair haletante, lui rappela les bains de la vingtième année, quand il piquait des têtes

dans la Seine, du haut des ponts de la banlieue, en plein automne, pour épater les bourgeois.

— Tu dînes ici ? lui demandait Maldant.

— Oui.

— Nous avons une table avec Liverdy, Rocdiane et Landa, dépêche-toi, il est sept heures un quart.

La salle à manger, pleine d'hommes, bourdonnait.

Il y avait là tous les vagabonds nocturnes de Paris, des désœuvrés et des occupés, tous ceux qui, à partir de sept heures du soir, ne savent plus que faire et dînent au Cercle pour s'accrocher, grâce au hasard d'une rencontre, à quelque chose ou à quelqu'un.

Quand les cinq amis se furent assis, le banquier Liverdy, un homme de quarante ans, vigoureux et trapu, dit à Bertin :

— Vous étiez enragé, ce soir.

Le peintre répondit :

— Oui, aujourd'hui, je ferais des choses surprenantes.

Les autres sourirent, et le paysagiste Amaury Maldant, un petit maigre, chauve, avec une barbe grise, dit d'un air fin :

— Moi aussi, j'ai toujours un retour de sève en Avril ; ça me fait pousser quelques feuilles, une demi-douzaine au plus, puis ça coule en sentiment ; il n'y a jamais de fruits.

Le marquis de Rocdiane et le comte de Landa le plaignirent. Plus âgés que lui, tous deux, sans qu'aucun œil exercé pût fixer leur âge, hommes de cercle, de cheval et d'épée à qui les exercices incessants avaient fait des corps d'acier, ils se vantaient d'être plus jeunes, en tout, que les polissons énervés de la génération nouvelle.

Rocdiane, de bonne race, fréquentant tous les salons, mais suspect de tripotages d'argent de toute nature, ce qui n'était pas étonnant, disait Bertin, après avoir tant vécu dans les tripots, marié, séparé de sa femme qui lui payait une rente, administrateur de banques belges et portugaises, portait haut, sur sa figure énergique de Don Quichotte, un honneur un peu terni de gentilhomme à tout faire que nettoyait, de temps en temps, le sang d'une piqûre en duel.

Le comte de Landa, un bon colosse, fier de sa taille et de ses épaules, bien que marié et père de deux enfants, ne se décidait qu'à grand'peine à dîner chez lui trois fois par semaine, et restait

au Cercle, les autres jours, avec ses amis, après la séance de la salle d'armes.

— Le Cercle est une famille, disait-il, la famille de ceux qui n'en ont pas encore, de ceux qui n'en auront jamais, et de ceux qui s'ennuient dans la leur.

La conversation, partie sur le chapitre femmes, roula d'anecdotes en souvenirs et de souvenirs en vanteries jusqu'aux confidences indiscrètes.

Le marquis de Rocdiane laissait soupçonner ses maîtresses par des indications précises, femmes du monde dont il ne disait pas les noms, afin de les faire mieux deviner. Le banquier Liverdy désignait les siennes par leurs prénoms. Il racontait : « J'étais au mieux, en ce moment-là, avec la femme d'un diplomate. Or, un soir, en la quittant, je lui dis : ma petite Marguerite... » Il s'arrêtait au milieu des sourires, puis reprenait : « Hein! j'ai laissé échapper quelque chose. On devrait prendre l'habitude d'appeler toutes les femmes Sophie. »

Olivier Bertin, très réservé, avait coutume de déclarer, quand on l'interrogeait :

— Moi, je me contente de mes modèles.

On feignait de le croire, et Landa, un simple coureur de filles, s'exaltait à la pensée de tous les jolis morceaux qui trottent par les rues, et de toutes les jeunes personnes déshabillées devant le peintre, à dix francs l'heure.

A mesure que les bouteilles se vidaient, tous ces grisons, comme les appelaient les jeunes du Cercle, tous ces grisons, dont la face rougissait, s'allumaient, secoués de désirs réchauffés et d'ardeurs fermentées.

Rocdiane, après le café, tombait dans des indiscrétions plus véridiques, et oubliait les femmes du monde pour célébrer les simples cocottes.

— Paris, disait-il, un verre de kummel à la main, la seule ville où un homme ne vieillisse pas, la seule où, à cinquante ans, pourvu qu'il soit solide et bien conservé, il trouvera toujours une gamine de dix-huit ans, jolie comme un ange, pour l'aimer.

Landa, retrouvant son Rocdiane d'après les liqueurs, l'approuvait avec enthousiasme, énumérait les petites filles qui l'adoraient encore tous les jours.

Mais Liverdy, plus sceptique et prétendant savoir exactement ce que valent les femmes, murmurait :

— Oui, elles vous le disent, qu'elles vous adorent.

Landa riposta :

— Elles me le prouvent, mon cher.

— Ces preuves-là ne comptent pas.

— Elles me suffisent.

Rocdiane criait :

— Mais elles le pensent, sacrebleu ! Croyez-vous qu'une jolie petite gueuse de vingt ans, qui fait la fête depuis cinq ou six ans déjà, la fête à Paris, où toutes nos moustaches lui ont appris et gâté le goût des baisers, sait encore distinguer un homme de trente d'avec un homme de soixante? Allons donc! quelle blague! Elle en a trop vu et trop connu. Tenez, je vous parie qu'elle aime mieux, au fond du cœur, mais vraiment mieux, un vieux banquier qu'un jeune gommeux. Est-ce qu'elle sait, est-ce qu'elle réfléchit à ça? Est-ce que les hommes ont un âge, ici? Eh! mon cher, nous autres, nous rajeunissons en blanchissant, et plus nous blanchissons, plus on nous dit qu'on nous aime, plus on nous le montre et plus on le croit.

Ils se levèrent de table, congestionnés et fouettés par l'alcool, prêts à partir pour toutes les conquêtes, et ils commençaient à délibérer sur l'emploi de leur soirée. Bertin parlait du Cirque, Rocdiane de l'Hippodrome, Maldant de l'Éden et Landa des Folies-Bergère, quand un bruit de violons qu'on accorde, léger, lointain, vint jusqu'à eux.

— Tiens, il y a donc musique aujourd'hui au Cercle, dit Rocdiane.

— Oui, répondit Bertin, si nous y passions dix minutes avant de sortir?

— Allons.

Ils traversèrent un salon, la salle de billard, une salle de jeu, puis arrivèrent dans une sorte de loge dominant la galerie des musiciens. Quatre messieurs, enfoncés en des fauteuils, attendaient déjà d'un air recueilli, tandis qu'en bas, au milieu des rangs de sièges vides, une dizaine d'autres causaient, assis ou debout.

Le chef d'orchestre tapait sur le pupitre à petits coups de son archet : on commença.

Olivier Bertin adorait la musique, comme on adore l'opium. Elle le faisait rêver.

Dès que le flot sonore des instruments l'avait touché, il se sen-

tait emporté dans une sorte d'ivresse nerveuse qui rendait son corps et son intelligence incroyablement vibrants. Son imagination s'en allait comme une folle, grisée par les mélodies, à travers des songeries douces et d'agréables rêvasseries. Les yeux fermés, les jambes croisées, les bras mous, il écoutait les sons et voyait des choses qui passaient devant ses yeux et dans son esprit.

L'orchestre jouait une symphonie d'Haydn, et le peintre, dès qu'il eut baissé ses paupières sur son regard, revit le bois, la foule des voitures autour de lui, et, en face, dans le landau, la comtesse et sa fille. Il entendait leurs voix, suivait leurs paroles, sentait le mouvement de la voiture, respirait l'air plein d'odeur de feuilles.

Trois fois, son voisin, lui parlant, interrompit cette vision, qui recommença trois fois, comme recommence, après une traversée en mer, le roulis du bateau dans l'immobilité du lit.

Puis elle s'étendit, s'allongea en un voyage lointain, avec les deux femmes assises toujours devant lui, tantôt en chemin de fer, tantôt à la table d'hôtels étrangers. Durant toute la durée de l'exécution musicale, elles l'accompagnèrent ainsi, comme si elles avaient laissé, durant cette promenade au grand soleil, l'image de leurs deux visages empreinte au fond de son œil.

Un silence, puis un bruit de sièges remués et de voix chassèrent cette vapeur de songe, et il aperçut, sommeillant autour de lui, ses quatre amis en des postures naïves d'attention changée en sommeil.

Quand il les eut réveillés :

— Eh bien ! que faisons-nous maintenant ? dit-il.

— Moi, répondit avec franchise Rocdiane, j'ai envie de dormir ici encore un peu.

— Et moi aussi, reprit Landa.

Bertin se leva :

— Eh bien, moi, je rentre, je suis un peu las.

Il se sentait, au contraire, fort animé, mais il désirait s'en aller, par crainte des fins de soirée qu'il connaissait si bien autour de la table de baccara du Cercle.

Il rentra donc, et, le lendemain, après une nuit de nerfs, une de ces nuits qui mettent les artistes dans cet état d'activité cérébrale baptisée inspiration, il se décida à ne pas sortir et à travailler jusqu'au soir.

Ce fut une journée excellente, une de ces journées de production facile, où l'idée semble descendre dans les mains et se fixer d'elle-même sur la toile.

Les portes closes, séparé du monde, dans la tranquillité de l'hôtel fermé pour tous, dans la paix amie de l'atelier, l'œil clair, l'esprit lucide, surexcité, alerte, il goûta ce bonheur donné aux seuls artistes d'enfanter leur œuvre dans l'allégresse. Rien n'existait plus pour lui, pendant ces heures de travail, que le morceau de toile où naissait une image sous la caresse de ses pinceaux, et il éprouvait, en ses crises de fécondité, une sensation étrange et bonne de vie abondante qui se grise et se répand. Le soir il était brisé comme après une saine fatigue, et il se coucha avec la pensée agréable de son déjeuner du lendemain.

La table fut couverte de fleurs, le menu très soigné pour Mme de Guilleroy, gourmande raffinée, et malgré une résistance énergique, mais courte, le peintre força ses convives à boire du champagne.

— La petite sera ivre ! disait la comtesse.

La duchesse indulgente répondait :

— Mon Dieu ! il faut bien l'être une première fois.

Tout le monde, en retournant dans l'atelier, se sentait un peu agité par cette gaieté légère qui soulève comme si elle faisait pousser des ailes aux pieds.

La duchesse et la comtesse, ayant une séance au comité des Mères françaises, devaient reconduire la jeune fille avant de se rendre à la Société, mais Bertin offrit de faire un tour à pied avec elle, en la ramenant boulevard Malesherbes ; et ils sortirent tous les deux.

— Prenons par le plus long, dit-elle.

— Veux-tu rôder dans le parc Monceau ? c'est un endroit très gentil ; nous regarderons les mioches et les nourrices.

— Mais oui, je veux bien.

Ils franchirent, par l'avenue Vélasquez, la grille dorée et monumentale qui sert d'enseigne et d'entrée à ce bijou de parc élégant, étalant en plein Paris sa grâce factice et verdoyante, au milieu d'une ceinture d'hôtels princiers.

Le long des larges allées, qui déploient à travers les pelouses et les massifs leur courbe savante, une foule de femmes et d'hommes, assis sur des chaises de fer, regardent défiler les passants tandis que, par les petits chemins enfoncés sous les

ombrages et serpentant comme des ruisseaux, un peuple d'enfants grouille dans le sable, court, saute à la corde sous l'œil indolent des nourrices ou sous le regard inquiet des mères. Les arbres énormes, arrondis en dôme comme des monuments de feuilles, les marronniers géants dont la lourde verdure est éclaboussée de grappes rouges ou blanches, les sycomores distingués, les platanes décoratifs avec leur tronc savamment tourmenté, ornent en des perspectives séduisantes les grands gazons onduleux.

Il fait chaud, les tourterelles roucoulent dans les feuillages et voisinent de cime en cime, tandis que les moineaux se baignent dans l'arc-en-ciel dont le soleil enlumine la poussière d'eau des arrosages égrenée sur l'herbe fine. Sur leurs socles, les statues blanches semblent heureuses dans cette fraîcheur verte. Un jeune garçon de marbre retire de son pied une épine introuvable, comme s'il s'était piqué tout à l'heure en courant après la Diane qui fuit là-bas vers le petit lac emprisonné dans les bosquets où s'abrite la ruine d'un temple.

D'autres statues s'embrassent, amoureuses et froides, au bord des massifs, ou bien rêvent, un genou dans la main. Une cascade écume et roule sur de jolis rochers. Un arbre, tronqué comme une colonne, porte un lierre ; un tombeau porte une inscription. Les fûts de pierre dressés sur les gazons ne rappellent guère plus l'Acropole que cet élégant petit parc ne rappelle les forêts sauvages.

C'est l'endroit artificiel et charmant où les gens de ville vont contempler des fleurs élevées en des serres, et admirer, comme on admire au théâtre le spectacle de la vie, cette aimable représentation que donne, en plein Paris, la belle nature.

Olivier Bertin, depuis des années, venait presque chaque jour en ce lieu préféré, pour y regarder les Parisiennes se mouvoir en leur vrai cadre. « C'est un parc fait pour la toilette, disait-il ; les gens mal mis y font horreur. » Et il y rôdait pendant des heures, en connaissait toutes les plantes et tous les promeneurs habituels.

Il marchait à côté d'Annette, le long des allées, l'œil distrait par la vie bariolée et remuante du jardin.

— Oh! l'amour, cria-t-elle.

Elle contemplait un petit garçon à boucles blondes qui la regardait de ses yeux bleus, d'un air étonné et ravi.

Puis, elle passa une revue de tous les enfants ; et le plaisir qu'elle avait à voir ces vivantes poupées enrubannées la rendait bavarde et communicative.

Elle marchait à petits pas, disait à Bertin ses remarques, ses réflexions sur les petits, sur les nourrices, sur les mères. Les enfants gros lui arrachaient des exclamations de joie, et les enfants pâles l'apitoyaient.

Il l'écoutait, amusé par elle plus que par les mioches, et sans oublier la peinture, murmurait : « C'est délicieux ! » en songeant qu'il devrait faire un exquis tableau, avec un coin du parc et un bouquet de nourrices, de mères et d'enfants. Comment n'y avait-il pas songé ?

— Tu aimes ces galopins-là ? dit-il.

— Je les adore.

A la voir les regarder, il sentait qu'elle avait envie de les prendre, de les embrasser, de les manier, une envie matérielle et tendre de mère future ; et il s'étonnait de cet instinct secret, caché en cette chair de femme.

Comme elle était disposée à parler, il l'interrogea sur ses goûts. Elle avoua des espérances de succès et de gloire mondaine avec une naïveté gentille, désira de beaux chevaux, qu'elle connaissait presque en maquignon, car l'élevage occupait une partie des fermes de Roncières ; et elle ne s'inquiéta guère plus d'un fiancé que de l'appartement qu'on trouverait toujours dans la multitude des étages à louer.

Ils approchaient du lac où deux cygnes et six canards flottaient doucement, aussi propres et calmes que des oiseaux de porcelaine, et ils passèrent devant une jeune femme assise sur une chaise, un livre ouvert sur les genoux, les yeux levés devant elle, l'âme envolée dans sa songerie.

Elle ne bougeait pas plus qu'une figure de cire. Laide, humble, vêtue en fille modeste qui ne songe point à plaire, une institutrice peut-être, elle était partie pour le Rêve, emportée par une phrase ou par un mot qui avait ensorcelé son cœur. Elle continuait, sans doute, selon la poussée de ses espérances, l'aventure commencée dans le livre.

Bertin s'arrêta, surpris :

— C'est beau, dit-il, de s'en aller comme ça.

Ils avaient passé devant elle. Ils retournèrent et revinrent en-

core sans qu'elle les aperçût, tant elle suivait de toute son attention le vol lointain de sa pensée.

Le peintre dit à Annette :

— Dis donc, petite! est-ce que ça t'ennuierait de me poser une figure, une fois ou deux ?

— Mais non, au contraire !

— Regarde bien cette demoiselle qui se promène dans l'idéal.

— Là, sur cette chaise ?

— Oui. Eh bien! tu t'asseoiras aussi sur une chaise, tu ouvriras un livre sur tes genoux et tu tâcheras de faire comme elle. As-tu quelquefois rêvé tout éveillée ?

— Mais, oui.

— A quoi ?

Et il essaya de la confesser sur ses promenades dans le bleu ; mais elle ne voulait point répondre, détournait ses questions, regardait les canards nager après le pain que leur jetait une dame, et semblait gênée comme s'il eût touché en elle à quelque chose de sensible.

Puis, pour changer de sujet, elle raconta sa vie à Roncières, parla de sa grand'mère à qui elle faisait de longues lectures à haute voix, tous les jours, et qui devait être bien seule et bien triste maintenant.

Le peintre, en l'écoutant, se sentait gai comme un oiseau, gai comme il ne l'avait jamais été. Tout ce qu'elle lui disait, tous les menus et futiles et médiocres détails de cette simple existence de fillette l'amusaient et l'intéressaient.

— Asseyons nous, dit-il.

Ils s'assirent auprès de l'eau. Et les deux cygnes s'en vinrent flotter devant eux, espérant quelque nourriture.

Bertin sentait en lui s'éveiller des souvenirs, ces souvenirs disparus, noyés dans l'oubli et qui soudain reviennent, on ne sait pourquoi. Ils surgissaient rapides, de toutes sortes, si nombreux en même temps, qu'il éprouvait la sensation d'une main remuant la vase de sa mémoire.

Il cherchait pourquoi avait lieu ce bouillonnement de sa vie ancienne que plusieurs fois déjà, moins qu'aujourd'hui cependant, il avait senti et remarqué. Il existait toujours une cause à ces évocations subites, une cause matérielle et simple, une odeur, un parfum souvent. Que de fois une robe de femme lui avait jeté au passage, avec le souffle évaporé d'une essence, tout un rappel

d'événements effacés ! Au fond des vieux flacons de toilette, il avait retrouvé souvent aussi des parcelles de son existence ; et toutes les odeurs errantes, celles des rues, des champs, des maisons, des meubles, les douces et les mauvaises, les odeurs chaudes des soirs d'été, les odeurs froides des soirs d'hiver, ranimaient toujours chez lui de lointaines réminiscences, comme si les senteurs gardaient en elles les choses mortes embaumées, à la façon des aromates qui conservent les momies.

Était-ce l'herbe mouillée ou la fleur des marronniers qui ranimait ainsi l'autrefois ? Non. Alors, quoi ? Etait-ce à son œil qu'il devait cette alerte ? Qu'avait-il vu ? Rien. Parmi les personnes rencontrées, une d'elles peut-être ressemblait à une figure de jadis, et, sans qu'il l'eût reconnue, secouait en son cœur toutes les cloches du passé.

N'était-ce pas un son, plutôt ? Bien souvent un piano entendu par hasard, une voix inconnue, même un orgue de Barbarie jouant sur une place un air démodé, l'avaient brusquement rajeuni de vingt ans, en lui gonflant la poitrine d'attendrissements oubliés.

Mais cet appel continuait, incessant, insaisissable, presque irritant. Qu'y avait-il autour de lui, près de lui, pour raviver de la sorte ses émotions éteintes ?

— Il fait un peu frais, dit-il, allons-nous-en.

Ils se levèrent et se remirent à marcher.

Il regardait sur les bancs les pauvres assis, ceux pour qui la chaise était une trop forte dépense.

Annette, maintenant, les observait aussi et s'inquiétait de leur existence, de leur profession, s'étonnait qu'ayant l'air si misérable ils vinssent paresser ainsi dans ce beau jardin public.

Et plus encore que tout à l'heure, Olivier remontait les années écoulées. Il lui semblait qu'une mouche ronflait à ses oreilles et les emplissait du bourdonnement confus des jours finis.

La jeune fille, le voyant rêveur, lui demanda :

— Qu'avez-vous ? vous semblez triste.

Et il tressaillit jusqu'au cœur. Qui avait dit cela ? Elle ou sa mère ? Non pas sa mère avec sa voix d'à présent, mais avec sa voix d'autrefois, tant changée qu'il venait seulement de la reconnaître. Il répondit en souriant :

— Je n'ai rien, tu m'amuses beaucoup, tu es très gentille, tu me rappelles ta maman.

Comment n'avait-il pas remarqué plus vite cet étrange écho

de la parole jadis si familière, qui sortait à présent de ces lèvres nouvelles?

— Parle encore, dit-il.

— De quoi ?

— Dis-moi ce que tes institutrices t'ont fait apprendre. Les aimais-tu ?

Elle se remit à bavarder.

Et il écoutait, saisi par un trouble croissant, il épiait, il attendait, au milieu des phrases de cette fillette presque étrangère à son cœur, un mot, un son, un rire, qui semblaient restés dans sa gorge depuis la jeunesse de sa mère. Des intonations, parfois, le faisaient frémir d'étonnement. Certes, il y avait entre leurs paroles des dissemblances telles qu'il n'en avait pas, tout de suite, remarqué les rapports, telles que, souvent même, il ne les confondait plus du tout ; mais cette différence ne rendait que plus saisissants les brusques réveils du parler maternel. Jusqu'ici, il avait constaté la ressemblance de leurs visages d'un œil amical et curieux, mais voilà que le mystère de cette voix ressuscitée les mêlait d'une telle façon qu'en détournant la tête pour ne plus voir la jeune fille, il se demandait par moments si ce n'était pas la comtesse qui lui parlait ainsi, douze ans plus tôt.

Puis, lorsqu'halluciné par cette évocation il se retournait vers elle, il retrouvait encore, à la rencontre de son regard, un peu de cette défaillance que jetait en lui, aux premiers temps de leur tendresse, l'œil de la mère.

Ils avaient fait déjà trois fois le tour du parc, repassant toujours devant les mêmes personnes, les mêmes nourrices, les mêmes enfants.

Annette, à présent, inspectait les hôtels qui entourent ce jardin, et demandait les noms de leurs habitants.

Elle voulait tout savoir sur toutes ces gens, interrogeait avec une curiosité vorace, semblait emplir de renseignements sa mémoire de femme, et, la figure éclairée par l'intérêt, écoutait des yeux autant que de l'oreille. Mais en arrivant au pavillon qui sépare les deux portes sur le boulevard extérieur, Bertin s'aperçut que quatre heures allaient sonner.

— Oh ! dit-il, il faut rentrer.

Et ils gagnèrent doucement le boulevard Malesherbes.

Guy de Maupassant.

(*A suivre.*)

RIEN DES AGENCES

Vous avez pu lire plusieurs fois, cet été, à la quatrième page d'un journal (12 francs la ligne) cette annonce conçue dans un style hiéroglyphique, justifié d'ailleurs par l'élévation du tarif précité :

« Dem. de prov., jol., dist., av. 300,000 fr., ép. mons. 35 a., milit., magist., habit. Paris. Rien des ag. Écr. p. rest. Madeleine T. T. 333. »

Tout n'était pas absolument vrai dans l'*avertissement* qui précède.

Élodie Rabotteau, le parti désigné, était demoiselle bien réellement et l'est encore, hélas ! Provinciale, elle l'est aussi, puisque son père remplit, à Saint-Colomban, un obscur chef-lieu de canton de la Beauce, les fonctions de juge de paix.

Mais, entre nous : 1° elle n'est pas jolie ; 2° elle manque absolument de distinction ; 3° les 300,000 francs sus-mentionnés sont principalement *des espérances*, basées sur l'héritage d'un oncle, célibataire il est vrai, mais à peine âgé de quarante ans, et solide comme un pont.

Quant au : *rien des agences*, c'est encore une odieuse tromperie.

M. T. T. 333, en réalité Théodore Tardivel, fait le métier de marier les gens, ni plus ni moins que M. de Foy, de discrète

mémoire. Mais cet industriel a reconnu que certains clients nourrissent contre les agences des préventions insurmontables. On trouve, de même, des raffinés qui ne monteraient pas, pour un empire, dans un fiacre, à cause des numéros rouges peints sur la caisse. Pour ceux-là, on a inventé la « voiture de cercle ». Cela coûte plus cher, c'est aussi sale, et cela ne va pas plus vite; mais il n'y a pas de numéros rouges : *rien des agences!* Tardivel n'a pas de local pour les entrevues, et fait tout par correspondance.

Un matin du mois d'août dernier, le juge Rabotteau dit à sa femme :

— Tardivel m'écrit ce matin une longue lettre que je te résume. Il est très fort, ce gaillard-là. Voici la chose : les manœuvres commencent dans huit jours, et Saint-Colomban est désigné pour loger une demi-batterie d'artillerie. Cette demi-batterie est commandée par le capitaine Lecomte; ce capitaine cherche à se marier en province. Tu vois la situation?

— Parfaitement. Mais cet officier, me dis-tu, veut habiter la province et nous voulons marier Élodie à Paris, afin de nous y retirer ensuite? J'entrevois là une difficulté.

— Tu entrevois toujours des difficultés. Marions-les d'abord. Je ferai attacher notre gendre au fort de Vincennes, avec l'appui du député. Nous habiterons près de la Bastille, et tout sera pour le mieux. Ne songe, pour le moment, qu'à donner à la maison un peu d'apparence. Il faudra, demain, conduire Élodie à Châteaudun pour lui faire faire une robe. En même temps, tu diras qu'on vienne accorder le piano. Il faudrait trouver aussi une seconde servante pour que la cuisinière n'apporte pas les plats à table.

— Mon Dieu! gémit Mme Rabotteau, quelle dépense!

— Je ne dis pas le contraire. Mais veux-tu ou ne veux-tu pas marier Élodie? La voilà dans ses vingt-six ans. Il y en a huit que nous l'offrons à tous les célibataires jeunes ou mûrs de la contrée, sans parler des veufs. Une occasion s'offre, il faut en profiter. Allons! ma bonne, remue-toi. Je m'entendrai avec le maire pour qu'on nous fasse loger ce capitaine.

Le premier septembre, pendant toute la matinée, le canon tonna dans la vaste plaine qui entoure Saint-Colomban; puis, vers quatre heures du soir, on signala l'approche de la demi-batterie.

La maison du juge de paix, de la cave au grenier, était sous les armes. La chambre du capitaine était parée, soignée, confortable, comme celle d'un évêque en tournée de confirmation. Il y avait, dans l'écurie, une litière d'un mètre d'épaisseur pour les chevaux. Et la toile métallique, qui voilait les mystères de la cuisine, n'empêchait pas des parfums pleins de promesses de venir coqueter avec les passants de la grande route.

Bientôt le capitaine parut à la grille de bois blanc qui servait de limite à ce paradis terrestre en miniature. La mise en scène avait été réglée d'avance. Rabotteau, sous l'acacia taillé en boule, lisait la *Revue des Deux-Mondes*. Sa femme, non loin de lui, coupait des raisins à la treille jaunissante, et, derrière les rideaux de mousseline blanche de la fenêtre du salon, Élodie, prévenue par un signal convenu, lançait, avec l'énergie du désespoir, cette phrase, qui est la plus mauvaise action de la vie d'Ambroise Thomas :

C'est là que je voudrais vi-i-vre!
Aim-m-mer, aimer ou mour-i-ir!.

Au bruit des sabots du cheval, le juge de paix quitta sa *Revue*, et sa femme abandonna ses raisins.

Déjà le capitaine était devant eux, son képi à la main :

— Madame, commença-t-il en saluant, permettez-moi de me présenter moi-même. Je suis...

— Oh ! vous êtes tout présenté, monsieur Lecomte. Nous vous attendions.

L'officier s'inclina avec un sourire et serra la main de Rabotteau. Puis on l'introduisit au salon, à la grande confusion d'Élodie qui interrompit brusquement son air, toute rougissante, comme si elle eût été à cent lieues de se douter qu'un capitaine d'artillerie dût mettre le pied ce jour-là dans le périmètre du canton où son père rendait la justice.

L'officier, en homme discret, voulait manger à l'hôtel ; mais on lui fit comprendre que ce serait une de ces injures qui ne se pardonnent pas.

— Vous partagerez notre modeste ordinaire, lui dit Mme Rabotteau. On ne mettra pas un bœuf de plus pour vous.

Inutile de dire que le dîner fut un festin. Au dessert, ces quatre personnes semblaient se connaître depuis dix ans, et le capitaine

triomphait sur toute la ligne. De fait, il était difficile de rencontrer un homme plus charmant. Il avait tout pour lui. Très joli garçon, remarquablement élevé, instruit, intelligent; un témoin désintéressé n'aurait pu lui reprocher qu'une chose: c'était précisément d'être au-dessus du milieu où il se trouvait. Mais le « milieu » n'en jugeait point ainsi, bien entendu.

A dix heures, il demanda la permission de se retirer.

— Comment donc, cher monsieur Lecomte, dit Mme Rabotteau. Après une journée si fatigante ! J'espère que vous dormirez bien sous notre toit modeste.

Dans le tête-à-tête de l'alcôve nuptial, les deux époux échangèrent leurs impressions.

— Ce serait un rêve, déclara madame. Il a l'air si doux, et de si bonnes manières ! Pas traîneur de sabre le moins du monde. Et je suis sûr que cet homme-là possède quelque fortune. Il a donné quarante sous au garde-champêtre qui lui a montré le chemin de chez nous.

— Ma bonne amie, tout cela n'a rien d'étonnant. On reconnaît entre tous un officier sorti de l'École Polytechnique. Ils sont sérieux, rangés, tranquilles. As-tu remarqué qu'il a eu le bon goût de ne pas faire la moindre allusion à ses projets de mariage ?

On eût pu répondre à Rabotteau qu'il y avait une bonne raison à cette réserve du capitaine. Ses hôtes avaient parlé tout le temps.

A quatre heures du matin, quand l'officier descendit pour monter à cheval, le juge de paix l'attendait pour le faire déjeuner. Le soir, ce fut une nouvelle édition des folies de Balthazar. Poliment, Lecomte pria la belle Élodie de se mettre au piano. Elle chanta :

Cours, mon aiguille, dans la laine.

A son tour, le jeune homme fut invité à se faire entendre. Il obéit sans se faire prier. Il avait une voix superbe. Puis il joua, avec un réel talent, une romance sans paroles de Mendelssohn. Le père et la mère d'Élodie étaient ravis. Quant à celle-ci, elle sentait des ailes lui pousser derrière les épaules. Deux jours après, Rabotteau mit adroitement la question sur le mariage des officiers, et feignit de le combattre. Lecomte eut un sourire significatif et s'indigna poliment des théories de son hôte. Il ajouta

que, durant la guerre, les officiers mariés avaient fait leur devoir encore mieux, que les autres, si c'était possible.

Cette nuit-là, personne ne put fermer l'œil dans la famille. Élodie moins que les autres, comme de juste.

— Tant mieux si *cela se fait !* dit Mme Rabotteau à son mari, car, d'après mes calculs, ces huit jours nous coûteront au moins 400 francs.

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, répondit sentencieusement le juge.

Il avait écrit en secret à Tardivel, en lui disant : « Votre Lecomte est charmant. Il fait absolument notre affaire. Faut-il le mettre sur la voie? »

Tardivel avait répondu :

« N'ayez l'air de rien. Quand il sera revenu, je le verrai. Je me charge de tout. »

Cependant le dernier jour des manœuvres était arrivé.

Ce soir-là, la cuisinière des Rabotteau avait tenté un effort suprême, destiné, selon toute apparence, à être couronné de succès. Mais, hélas! à l'heure ordinaire, le cheval du capitaine revint à l'écurie, conduit en main par l'ordonnance. Élolie, qui guettait le retour de son fiancé (on l'appelait ainsi dans la maison) derrière ses persiennes, se précipita dans le jardin en poussant un cri d'angoisse :

— Grand Dieu ! est-il blessé ?

— Non, mademoiselle, répondit le brosseur en souriant d'un air drôle. Que le capitaine, sa santé est dans le *statu quo*. Seulement qu'il faut dire au papa de ne pas l'attendre pour la soupe.

— Il ne vient pas dîner !

— Non, mademoiselle, il lîne au *Cheval blanc* et il y couche simultanément. Que je vais lui porter ses effets de lingerie aussitôt que j'aurai dessellé Cocotte.

Élolie, toute pâle, courut prévenir sa mère.

— Ciel ! s'écria celle-ci, quelle mésaventure ! Un homard de huit francs. Mais que se passe-t-il? Si nous faisions parler le brosseur ?

— Gardons-nous en bien, ma bonne, répondit le juge de paix. Grâce à l'habitude de la discipline et à la salle de police, ces serviteurs militaires sont les âmes damnées de leurs maîtres.

Vous ne sauriez rien et vous feriez tout manquer, peut-être. Demain, je m'informerai moi-même.

Le dîner du trio fut lugubre.

Le lendemain matin, de bonne heure, Rabotteau demandait à l'hôtelier du *Cheval blanc*, affolé par la présence chez lui d'une douzaine d'officiers de tout grade :

— Pourriez-vous me dire si le capitaine d'artillerie qui logeait chez moi...

— Voyez au n° 8, monsieur le juge. Le capitaine est encore dans son appartement, car les manœuvres sont finies d'hier. Pardon si je ne puis vous conduire moi-même. Je suis dans le coup de feu.

Rabotteau monta l'escalier de bois, entra dans le couloir où s'ouvraient des portes blanches, toutes pareilles, avec de gros chiffres peints en noir. Il allait frapper à celle qui portait le n° 8, mais soudain il recula comme s'il eût aperçu un tigre sur le paillasson. Ce n'était pas un tigre, pourtant, qu'il avait vu. C'était, tout à côté d'une paire de bottes encore armées de leurs éperons, une mignonne paire de bottines doublées intérieurement en soie rose ; des bottines grandes comme rien, cambrées, élégantes, impertinentes ; des bottines qui font dire sans qu'on risque de se tromper : « Il y aura tout à l'heure le pied d'une jolie femme là-dedans. »

Oui ; mais pour le moment, la jolie femme était... ailleurs. Malheureuse Élodie ! Pauvre Mme Rabotteau ! Canaille de Tardivel ! Monstre éhonté de Lecomte ! Ah ! oui, parlons-en, des officiers qui sortent de l'École Polytechnique !

Au même instant, la clef tourna à l'intérieur de la porte n° 8. On put voir l'huis s'entrebâiller timidement. D'abord, une main sortit, très blanche et toute petite, la main de ces bottines. Puis le poignet vint, rond et fin, avec un joli bracelet. Puis un bras rose qui s'allongeait, qui s'allongeait... Non, jamais Rabotteau n'avait vu un bras comme celui-là, et, si l'autre était pareil, comme tout permettait de le croire, ce misérable Lecomte était un misérable bien heureux.

Cependant le bras, le poignet, la main et les bottines se replièrent en bon ordre, la porte s'était refermée, et le juge de paix restait là, se trouvant lui-même assez sot, mais avec un vague

besoin de dresser un procès-verbal contre quelqu'un pour détournement de gendre.

Toutefois, le cas n'étant prévu par aucun article du Code, il lui fallut bien rentrer chez lui.

— Eh bien? crièrent en même temps les deux femmes qui l'attendaient sur la route.

— Ce Lecomte est un vaurien, dit-il entre ses dents. Va dans ta chambre, Élodie. J'ai besoin de causer avec ta mère.

Alors Rabotteau, les yeux encore brillants, — de colère, sans doute, — raconta à sa fidèle moitié ce qu'il venait de voir.

— Oh! gémit la bonne dame. A-t-on idée d'un scandale pareil? Joli exemple pour Saint-Colomban! Qu'allons-nous dire à Élodie? Pauvre enfant! ce monstre lui plaisait! Ah! vous pouvez faire vos compliments à votre Tardivel! Mais, j'y pense, il y a une lettre de lui au courrier.

Sur la table, en effet, le juge de paix trouva une missive de: *Rien des agences.*

« Je n'y comprends plus rien, disait-on. Vous prétendez avoir Lecomte chez vous. Or, ce dernier m'écrit qu'il s'est cassé la jambe et qu'un de ses camarades l'a remplacé aux manœuvres. Un mot d'explication, s'il vous plaît. »

— C'est un peu fort! exclama la mère d'Élodie. Je l'ai appelé tout le temps monsieur Lecomte, et il n'a pas réclamé. A votre place, j'écrirais au ministre de la guerre.

— Cela demande réflexion, dit Rabotteau. C'est grave de faire passer un officier en conseil de guerre pour une frasque de jeune homme. D'ailleurs, il ne partira pas, j'imagine, sans venir nous dire adieu ; et alors, nous verrons.

En effet, dans l'après-midi, le faux Lecomte sonna à la barrière de bois. Mais, ô comble d'impertinence! il donnait le bras à une élégante de première volée, la dame aux bottines, indubitablement.

— Justine! vociféra Mme Rabotteau. N'ouvrez pas! Dites à ces personnes, à travers la grille, que tout le monde est sorti.

Puis, se retournant vers son mari :

— Vous n'êtes pas suffoqué d'indignation? Vous pouvez rester là, tranquille, en face de cette insulte? Moi, monsieur Rabotteau, si j'étais homme, les choses ne se passeraient pas ainsi!

— Mais, ma bonne amie, je suis magistrat, j'ai soixante-sept ans, et le maniement des armes m'est inconnu.

Au même instant Justine rentra, portant une carte avec ce nom :

LE COMTE DE PREBOIS

CAPITAINE D'ARTILLERIE

En bas, était écrit au crayon :

« Mille regrets et mille excuses de vous avoir faussé compagnie, hier soir. Madame de Prébois est venue me surprendre et n'a pas voulu être indiscrète, en augmentant le dérangement que vous causait déjà ma présence. Elle aurait eu le plus grand plaisir à faire la connaissance de ces dames. Tous mes remerciements pour votre excellente hospitalité. »

Madame Rabotteau relut la carte, puis elle dit, d'un air profondément découragé :

— Je comprends maintenant pourquoi ce militaire ne bronchait pas quand nous l'appelions monsieur *le comte*. Cette pauvre Élodie n'a jamais eu de chance !

Léon de Tinseau.

EN ALGER

« Le nombre des Français de France « qui ont visité l'Algérie s'accroît « chaque jour, et cependant on peut « dire que la masse de la nation ignore « profondément notre France afri- « caine. » — (PIERRE FONCIN, *Choses et Livres de l'Afrique française.*)

..... Sur la mer, droit devant nous, quelque chose à l'horizon. La ligne monotone qui sépare les eaux des cieux est diffuse, comme rompue ; au lieu de la ténuité des choses qui se mêlent et des couleurs qui se confondent, il se forme un ton plus solide, plus résistant. — C'est Minorque qui nous barre le chemin et que notre route coupe en deux.

La terre indistincte monte sur les flots, elle grandit, ses lignes s'affermissent ; nous voyons bientôt les montagnes, les vallées qui les creusent, les falaises qui surplombent la mer. A l'ouest, un mont ardu, coupé droit, de forme nette et dure : des deux côtés les pointes de l'île à pic sur les flots. — Nous approchons, les détails apparaissent : on voit le ressac de la mer battre la falaise triste qui cède, qui s'effrite et se dégrade. Elle est brune ou rougeâtre, vilaine de ton, mauvaise d'aspect, on n'y voit ni fente ni fissure par où l'équipage d'un bateau jeté là pourrait grimper. Nous tournons un cap sur lequel se montre une sorte de fortification. Tout change. La falaise inhospitalière reste au nord où elle élève contre le vent la barrière de son mur. A l'abri, l'île étend ses plaines couvertes de verdure et d'arbres. Mais la culture n'apparaît qu'au loin, défiante du vent salé de la mer. — Partout des pins ronds comme une balle d'enfant : on dirait des pelotes fichées sur un tapis vert avec une épingle.

Après le cap, un golfe étroit, tortueux, bleu et profond. Tout au fond, Mahon la blanche, ville de neige, première lueur d'Orient qui frappe nos regards. Nonchalante, elle s'étend à demi sur une colline, et baigne ses pieds dans l'eau. — Comme on doit vivre tranquille dans cette bourgade ensoleillée ! Nous voudrions descendre, voir de près cette féerie de lumière, écouter les guitares sous les balcons fleuris ! Mais nous marchons vite, le golfe se ferme, un îlot surmonté d'un phare fuit derrière nous et semble se coller à la terre. De nouveau tout se mêle, les vallées se comblent, les montagnes s'aplatissent, une teinte violacée envahit l'île qui s'abaisse, s'abaisse, se diaphanise et disparaît.

Nous voici revenus dans la route monotone, isolés au grand soleil, perdus sur la mer « invendangeable ! » Les yeux se fatiguent de l'étendue des flots, ils s'inquiètent de cet azur insondable, terne et glauque troublé par l'ombre des abîmes sur lesquels nous sommes suspendus. — Puis voici le soir, le vent s'apaise, la mer tombe, ses sombres collines s'aplanissent, et le sillage du navire trouble seul la tranquillité des eaux.

Pourtant, il passait des souffles qui ne ridaient plus la mer, des souffles aussi doux que des caresses, haleine du grand continent de feu qui nous respirait au visage en des soupirs infiniment alanguis. — En même temps se répandaient des parfums nouveaux, des parfums que nous n'avions jamais sentis. Tantôt ils étaient vifs et forts comme celui du raisin foulé dans la cuve, tantôt d'une exquise ténuité, comme un vague mélange d'oranger et de myrte. Ils nous révélaient l'inconnu, et nous les respirions avec bonheur, car ils étaient pour nous le premier accueil de cette prestigieuse Afrique dont nous attendions tant de merveilles.

Très bas sur la mer, des feux : on les dirait flottants au ras des eaux. A gauche Matifou, à droite Pointe Pescade, au milieu les fanaux rouges et verts d'Alger qui veillent sur l'entrée du port. Au-dessus de ceux-ci, comme dans le ciel, des milliers de points brillants ainsi que des lucioles, lumières de la ville, des rues et des maisons. — Nous décrivons une immense courbe pour entrer dans le port, dont les jetées s'ouvrent comme deux bras pour nous recevoir. La ville apparaît comme un triangle de lait sur la colline qui la supporte. — Dans la nuit, sous la

grande lune, c'est une vision saisissante. La colline est noire, et serre la ville dans un cadre d'ébène. La ville est d'une telle blancheur qu'elle paraît éclairée en elle-même. Au crépuscule, les carrières de Carrare donnent cette sensation.

Le débarquement est une bousculade : serrez bien vos valises, tenez bien vos paquets ; surveillez de sang-froid tout ce que feront vos porteurs arabes ; ils sont d'une incomparable dextérité !

C'est par le Palais du Gouvernement que nous entrons en Algérie et en Orient, dans cet Orient inconnu, insoupçonné, surprenant pour ceux-là même qui croient l'avoir le mieux pressenti. — Les descriptions, les tableaux, les gravures, les photographies ont vulgarisé en France tous les aspects de l'Algérie; il n'est personne qui ne se soit fait une idée d'Alger, de ses monuments, de ses maisons et de tous ses aspects. Mais la réalité dépasse ce que l'on a prévu. — Le palais Malakoff est une maison mauresque ancienne ; elle n'est pas considérable, mais on a eu le bon goût de la laisser comme elle était, et de ne pas la moderniser pour les besoins du service. Elle est donc telle qu'au temps de la conquête. Il est superflu de la décrire, car elle étonnera toujours, même après leurs lectures, ceux qui la verront pour la première fois. — L'inattendu de cette architecture arabe tient à la grâce exquise et originale des arrangements, et à la prodigieuse intensité des couleurs. Ici, tout est marbre et faïence peinte ; tout est d'un éclat et d'une fraîcheur de rêve. L'œil charmé ne cherche plus à comprendre les inventions du dessin, non plus qu'à suivre les dédales de cette architecture faite exprès pour dérouter le regard ébloui. De sveltes colonnes unissent les marbres des cours intérieures aux marbres des galeries. De tous côtés s'ouvrent des couloirs, des chambres où vous surprennent des recoins inattendus, vides et inexpliqués aujourd'hui, mais qui abritaient jadis les trônes ou les sophas. Aux murs sont des placards tout petits, très élégants, avec des portes sculptées menu, d'un travail de patience ; les vieilles serrures y tiennent toujours, mais usées et branlantes, serrures qui se sont fermées sur les secrets des sultanes, et qui gardent aujourd'hui des paperasses administratives ! Un de ces placards résiste quand on veut l'ouvrir; si l'on force, la cage tout entière fait une révolution dans le mur en pivotant sur un

axe invisible, et laisse voir un trou béant. Un sou jeté dans l'ouverture met trois secondes à toucher le fond. Oubliettes ? Entrée secrète pour les mystères du harem ? On ne sait trop.

De la terrasse du Palais, le regard embrasse toute la ville avec ses environs. Elle est sur le côté d'une baie qui semble circulaire avec des rivages tout unis, mais qui est, en réalité, déchiquetée par cent golfes ravissants.

L'impression du premier coup d'œil, c'est le bleu et le blanc. La mer et le ciel forment un amalgame de deux tons; la mer est la plus pâle, comme du lait où serait tombée une goutte de l'azur profond du ciel. — La ville est purement blanche en haut, chez les Arabes, moins étincelante en bas, chez les chrétiens. — Autour et au delà du Palais les maisons montent, montent en désordre la côte escarpée. Il semble qu'elles se bousculent pour arriver premières en haut et voir plus tôt la mer qu'elles regardent les unes par dessus les autres, presque sans avoir l'air, par de petites fenêtres dont beaucoup ne sont pas plus grandes qu'une feuille de papier à lettre. Toutes ces maisons sont carrées, à terrasses, et ressemblent à des dés. Sur beaucoup de terrasses, un dé plus petit est posé, étage en plus, belvédère. — On ne voit dans toute la ville qu'un arbre : c'est un cyprès noir, aigu, vigoureux, qui pointe un peu au-dessus du palais : on n'en voit pas le pied, on le dirait planté à même dans une maison, comme une aigrette sur un turban. — A droite, la cathédrale qu'on toucherait de la main, mosquée convertie de force au catholicisme, semble-t-il, car les deux architectures, la chrétienne et la musulmane, s'y mêlent dans le plus mauvais goût. — En face, séparé par une petite place, l'évêché, ancien palais mauresque, conservé absolument intact, bloc blanc, carré, fermé, où les moucharabis de bois sont encore aux fenêtres et défendent les lévites des hardiesses de la rue, comme ils en protégeaient les femmes autrefois. — Plus bas, les hautes maisons européennes, grandes, superbes, insignifiantes et banales, comme à Lyon, comme à Paris. Par delà, le port, avec ses jetées, comme des antennes, gardant de trop rares vaisseaux. — A gauche, l'ancien arsenal des beys, qui fut un fort espagnol et qui n'est plus qu'une caserne. Puis la mer, la mer partout comme fond de tableau, et tellement légère de ton, qu'au premier regard on ne l'aperçoit pas, on la prend pour le vide du ciel. — Au couchant, la vue ne sort pas de la ville, qui prend des entasse-

ments de carrière; mais à l'orient, la pente s'abaisse pour laisser voir la campagne. C'est d'abord Mustapha, neuf et rouge, dans une verdure prodigieuse, puis des collines vêtues de bosquets, toutes parsemées de villas; en troisième plan, des montagnes nettement violettes, avec des formes brusques et tourmentées, par dessus lesquelles nagent à l'infini les monts de Kabylie couverts de neige, argent étincelant, diaphanisé dans l'azur. Très bas, à l'extrême droite, la pointe de Matifou. — Tout cela sous une lumière radieuse qui fait plus que d'éclairer les choses, qui semble les pénétrer, et si doucement que, malgré la crudité des blancs, l'œil ne s'irrite ni ne se fatigue. Ce pays est merveilleux, et nous commençons à comprendre cet oubli de la patrie chez tant de colons qui, partis le cœur brisé pour l'exil, se sont fait un foyer préféré sur ce rivage enchanteur.

Dehors, dans les rues, tout de suite une double impression : surprise très vive des gens, de leur type, de leurs costumes, — désappointement de voir partout un mélange général de l'élément oriental avec l'européen. Trop de *Roumis*, trop de cafés, trop d'épiceries, trop de maisons banales à quatre étages, trop de voitures, trop de tramways. Un pan de la robe de Marseille dépasse trop ostensiblement sous le manteau d'Alger! — Il faut donc s'abstraire de ce côté vulgaire de la ville, de cette affligeante bigarrure, de ces odieux vêtements sortis des manufactures européennes, et s'absorber dans les choses indigènes. — Tout le monde a vu des Arabes, ne fût-ce que ceux du Palais-Royal, ceux de Gavarni « qui, dit-il, vendent des choses qui sentent bon, « rue de Rivoli, et qui puent chez le monde! » Le costume n'est donc pas une surprise, mais ce qui en est une, c'est de le voir à toute une population. Il se produit alors un effet bien réel, auquel nul n'échappe, c'est qu'on se sent certainement dépaysé. — Vingt-huit degrés de chaleur à l'ombre, en mars, alors que nous avons laissé hier la France sous une couche de neige et de glace, achèvent de nous donner ce sentiment.

L'élément fondamental du costume indigène dans toute l'Afrique française est une longue chemise à manches courtes ou sans manches, appelée *gandourah*, serrée par une ceinture. Beaucoup n'ont que cela comme vêtement et s'en contentent. Les jambes se voient dessous, et d'un ton qui fait croire à des bas : il faut quelques minutes de promenade pour se défaire de cette illusion!

— On ajoute à la gandourah, — qui pourtant suffit seule, — selon son caprice ou ses ressources, un pantalon large, un gilet, une veste, une calotte, un voile sur la tête tombant au-dessous des épaules, un turban par dessus le voile, des cordes innombrables en poil de chameau sur le turban, un burnous blanc, ou deux, ou trois, ou de multicolores, des bas en coton, en laine, ou en cuir rouge du Maroc, enfin, des babouches, accessoire de luxe et de fantaisie, qui ne se présente jamais à l'Arabe avec le caractère d'un objet de nécessité, même pour le Kabyle courant sur les cailloux. — Nous avons vu un jour des jeunes gens qui jouaient au palet près de l'ancien arsenal, et qui avaient choisi pour emplacement le milieu de la chaussée récemment chargé de grès arkose : ils se promenaient là-dessus pieds nus comme sur un tapis! Les babouches ne servent donc à rien, comme chaussures; c'est un ornement. Il est vrai qu'on les utilise encore d'une façon bien inattendue pour un Européen; on s'en sert comme d'oreiller! On les met l'une sur l'autre et l'on y appuie la tête pour dormir, là, en pleine rue, à la mode indigène! — Quelquefois, on n'a qu'une babouche, cela ne fait rien, on la porte à un seul pied, sans prétention, comme cela, tout bonnement! — Sauf les vestes et les gilets qui sont souvent en soie, et parfois fort riches, les vêtements sont en laine blanche. Chez les gens aisés, on les lave, et on en change. Dans la basse classe, quand on a endossé une gandourah ou un burnous, on ne les quitte plus jamais, ni le jour, ni la nuit, puisqu'on ne se déshabille pas pour se coucher. On obtient par ce procédé continu des haillons auprès desquels nos toiles à laver par terre qui n'auraient que quelques mois d'usage, seraient de précieuses brocatelles! Quand il y a par trop de trous, cela se raccommode avec de la ficelle, et le propriétaire paraît vêtu de filet. Un bon burnous se transmet de père en fils à plusieurs générations. Les burnous faits dans le pays sont très solides et résistent à une succession de possesseurs. Mais ceux qui sont fabriqués en France ou en Angleterre, où l'on commence à en tisser beaucoup, n'ont pas cette qualité. — Il faut dire aussi que ce n'est pas le travail de son propriétaire qui usera le vêtement : il enveloppe le corps, c'est tout. A l'extérieur, rien ne le frotte, rien ne l'entame, dans l'éternelle oisiveté de son maître.

Il résulte de tout cela un étalage de haillons incomparables, une saleté énorme, quelque chose qui sort de la banalité. On en

est frappé, touché même, parce que, jugeant ce peuple avec nos propres idées, il nous semble qu'il dédaigne cet apprêt du vêtement, souci de femme, préoccupation peu digne d'un guerrier. On voit ces grands gaillards drapés dans des guenilles sans formes et sans nom, avec un aspect grave, un air de majesté ; les plis du vêtement sont nobles, ils sont harmonieux et rehaussent la forme généralement belle des corps ; l'ensemble vous frappe, on juge de l'homme sur cet aspect, on le juge même comme si c'était un Européen, on lui prête les sentiments que son attitude révélerait chez un Européen : on le trouve majestueux, imposant, supérieur aux mesquines préoccupations de la vie matérielle, dédaigneux d'une recherche qui serait un amoindrissement! En réalité, on a devant soi un personnage absolument malpropre, malpropre par paresse, qui n'a rien dédaigné, parce qu'il ne sait même pas ce que c'est que le dédain, incapable d'avoir une idée de sa malpropreté, noblement drapé, parce que les plis des étoffes épaisses drapent bien tout ce qu'elles revêtent, fût-ce un mannequin! — On s'y est laissé prendre, et il en est résulté, vis-à-vis des indigènes, une sentimentalité fausse qui a peut-être été le plus grand obstacle au développement premier de la colonisation.

A tous les coins de rue, le long de tous les pans de murs, vous voyez des arabes accroupis. Ils ne font rien et ne parlent pas. Ils ne dorment pas toujours non plus, ils regardent droit devant eux, dans le vide, dans le néant. Leurs yeux sont grands et noirs, ce qui donne à leur regard beaucoup de caractère, comme à celui des cerfs ou des antilopes. Le bon Européen voit dans ce regard le signe d'une haute pensée et conclut que l'Arabe est un méditatif, un contemplatif; il est saisi de respect, presque d'admiration, puis il traite l'Arabe d'après ce jugement. — Il en est peu de plus faux et qui puissent avoir de plus mauvaises conséquences sur les rapports des chrétiens avec les musulmans.

« Contemplatif, méditatif! » Allons au fond des choses. Si l'Arabe médite et contemple, sur quoi médite-t-il? Que contemple-t-il? Après avoir médité, l'on conclut, après avoir contemplé, l'on agit. L'esprit humain ne se contente pas de se replier sur lui-même : s'il lui faut subir l'immobilité extérieure durant le temps où il se recueille, c'est qu'il est semblable à un ressort enroulé, qui se détendra avec plus de force au moment de l'action. Descartes médite enfermé dans son poêle, mais il en sort pour émou-

voir son siècle; Newton contemple sous son pommier, mais il enseigne ensuite à l'humanité éblouie la course des mondes dans l'univers! Nous ne comprenons pas la méditation sans l'action, ni la contemplation dont rien ne doit sortir : elles sont suspectes, et contre nature. — Mais nous montons trop haut. Si nous pouvons, à la rigueur, trouver chez les Arabes aisés, qui ont reçu de leur famille, avec le dépôt des traditions, une éducation poussée jusqu'à une instruction passable, des sentiments d'une certaine valeur, rien qui les rappelle ne se rencontre chez les gens du peuple, ni même chez ceux de la classe moyenne. Ceux-ci ont l'immobilité béate du chameau, le plus *contemplatif* des animaux, et l'un des plus stupides en même temps! Ils ne pensent à rien, voilà le secret de cette émouvante attitude! — Il faut insister : quel serait l'objet des méditations de l'Arabe, puisqu'il ne parle ni n'agit? Bien loin de combiner des idées, il ne paraît même pas en avoir. Sur quoi réfléchirait-il? Sur quoi établirait-il des théories, puisque les éléments fondamentaux des ces opérations paraissent lui manquer absolument? — Beaucoup d'âmes sensibles disent que l'Arabe triste et doux pense à sa liberté perdue, et rêve à sa délivrance. Supposition de haute fantaisie! Que l'Arabe des grandes tentes dont les aïeux ont jadis commandé en chef, espère et se souvienne; que celui dont la famille, riche avant la conquête, est aujourd'hui tombée dans la détresse, en garde rancune au vainqueur, c'est fort possible; mais l'Arabe des rues, ce méditatif du pied de mur et du quai, ne se soucie guère de savoir quels sont ses maîtres, et pas plus à Alger qu'à Damas, à Tunis qu'à Alexandrie; il n'aime pas le *roumi* parce qu'il a contre lui un insurmontable préjugé de race et de religion; mais quant à prendre cette haine pour l'objet de hautes spéculations métaphysiques, c'est une autre affaire! — Et puis, on ne peut contempler toujours, c'est surhumain, et pourtant l'Arabe conserve indéfiniment cette même attitude, à décontenancer un fakir! Il ne fait rien, absolument rien, il ne pense à rien, absolument à rien. Son idéal est presque celui des dieux d'Homère οἱ μακαροι θεοι, qui parlent et qui ne font rien. Encore y a-t-il cette différence que les dieux bienheureux parlaient, tandis que nos gens sont plus oisifs encore, puisqu'ils ne parlent même pas!

Un matin que nous allions prendre le train avant l'aube, nous vîmes, sans trop y prendre garde, étendus sur le trottoir, devant la gare, une quarantaine de paquets longs, semblables à des

sacs de pommes de terre. L'un de nous marcha par hasard sur un de ces paquets; cela remua, cria et se leva; c'étaient des Arabes qui avaient couché là à la belle étoile, mais au sec. Nous les regardâmes alors plus attentivement, celui surtout que nous avions dérangé, ce qui fit qu'à notre retour, à midi, il nous fut aisé de les reconnaître : ils avaient fait pendant ce temps l'effort de se lever, de se traîner jusque le long du mur et de s'y adosser! — Un jour, en montant à la casbah, nous nous trouvâmes avec un homme qui menait par la main un petit enfant de cinq à six ans. Quand ils furent tout à fait en haut, près de la prison civile, l'homme s'assit sur l'herbe et plaça l'enfant entre ses jambes croisées. Comme nous avions fait une partie du chemin à leur côté, nous les remarquâmes. L'homme ne parlait pas à l'enfant et ne jouait pas avec lui. Le petit s'accroupit et ne bougea plus. Longtemps nous les regardâmes, ils ne firent pas un geste, et n'échangèrent pas une parole. Nous redescendîmes en ville vers midi. A cinq heures du soir, un hasard nous ramena près de la prison civile, où nous retrouvâmes l'homme et l'enfant dans leur même attitude, toujours immobiles comme des sphinx de granit!

Voilà l'inertie des Arabes! Ils vivent, cela leur suffit!

A force d'avoir pris certaines attitudes de repos depuis des siècles, ils paraissent avoir subi des changements de structure anatomique qui les leur facilitent. Un Européen aurait bien de la peine à se mettre dans ces poses, et à coup sûr, il ne saurait les conserver longtemps, si par hasard il les avait prises. Ainsi, ils s'accroupissent le menton sur les genoux durant des journées entières; ou bien ils se couchent tout leur long, les jambes perpendiculaires à la rue, au pied d'un mur contre lequel ils renversent seulement la nuque, pour avoir la tête plus haute que les jambes. Aucun de nous ne demeurerait ainsi pendant plus de quelques minutes : les Arabes paraissent parfaitement à leur aise ainsi durant plusieurs heures! — Cette violente passion pour l'immobilité de tout son être commence chez l'Arabe dès la plus tendre enfance. C'est un phénomène d'atavisme qui a des racines dans le passé le plus reculé. Les enfants se drapent comme les hommes dans leur petit burnous, ils s'accroupissent comme eux dans n'importe quel coin et s'y tiennent.

CUNISSET-CARNOT.

(*A suivre.*)

LA VOIX

... J'habitais en ce temps-là une maison haute de six étages, que desservait un de ces escaliers tournoyants et vertigineux suggérés par l'âpreté bourgeoise des propriétaires. L'architecte qui avait disposé les marches étroites et la rampe oscillante par lesquelles on montait dans cette vision de rêve, comprit, à n'en pas douter, les exigences de négoce et les besoins de gain qui sont les considérations déterminantes de ce quartier commerçant, d'industries individuelles et de métiers en chambres. Pas un centimètre carré ou cube de l'espace n'avait été perdu. Le nécessaire, mais rien que le nécessaire, était concédé aux occupants des magasins et des logements accumulés à perte de vue depuis le sol jusqu'aux nuages. Les couloirs restreints comme des paliers offraient au regard incertain une extraordinaire multiplication de portes couvertes d'étiquettes, de noms, d'indications de toutes sortes. Les fenêtres minuscules, harmonisées avec le style de la bâtisse, laissaient passer une lumière suffisante pour tâtonner, et empêchaient l'emploi du gaz en plein jour. Les prises d'air scientifiquement combinées fournissaient juste la ration d'oxygène indispensable à la respiration. Enfin, la largeur de l'escalier, strictement mesurée, permettait la circulation difficile des meubles démontés, dévissés, fractionnés à l'infini, et le passage simultané de deux personnes mal nourries, très minces, se rencontrant au hasard des ascensions et des dégringolades.

Entre ces murs prêts à se rejoindre, sur ces degrés en spirale, dans ces conditions d'exiguité et de clair obscur, les frôlements et les contacts rendus inévitables, il devenait presque impossible de ne pas remarquer les gens que l'on heurtait à un détour de ce

boyau. Pourtant, dans la concentration de pensée, dans la solitude sociale où je vivais alors, je prêtais peu d'attention aux allants et venants qui pouvaient toucher indifféremment au cercle extérieur de mon existence. Parti dès le matin pour battre la ville ou errer aux champs, je ne rentrais que le soir à mon sixième étage, pour travailler, portes et volets clos, insensible aux bruits de la ménagerie humaine au milieu de laquelle je m'étais installé une halte suffisante. Descendu, léger de préoccupations, et remonté, lourd des pensées puisées au dehors, je ne passais à travers la cage invraisemblablement resserrée de cet escalier que comme le seau filant à vide et revenant lentement entre les longues et cylindriques parois d'un puits. Très jeune, d'ailleurs, et peu préoccupé des réalités tangibles, il ne me serait pas venu à l'esprit que je n'avais qu'à ramener mes regards sur les êtres et les choses qui m'environnaient immédiatement pour y trouver toutes les étrangetés d'existence dont se repaît l'avidité de l'observateur.

Je laissais donc passer sans les voir les à peu près d'élégances des premiers étages et les livrées besogneuses des hauteurs, je ne fixais en aucune façon mon intérêt sur l'incessant manège des commis, des hommes de peine, des couturières à la journée, des rapporteurs d'ouvrages, des quelques bonnes déambulant par la maison, lorsque, subitement, un jour, mon attention fut comme violée par une silhouette qui traversa le champ de ma vision. Je descendais, et j'entendais, depuis un instant, le pas d'une montée, un pas lent, régulier, appuyé et mécanique. Quand l'être entendu au-dessus de moi bougea dans la pénombre, je me rangeai comme je le faisais d'habitude sur le passage des gens chargés de fardeaux. Ce fut une femme qui passa près de moi, et certes elle força à s'ouvrir démesurément mes yeux ordinairement distraits. Je n'avais jamais encore croisé mes pas avec ceux de cette apparition falote. Presque naine, mal équarrie, les jambes courtes, les bras longs pendant droit contre le corps, elle semblait une vignette échappée d'un conte allemand, une de ces fantaisies de crayon où les membres et le tronc sont en désaccord. On aurait pu croire à des soudures de hasard chez cet être vivant qui semblait avoir été fabriqué dans un hôpital avec des rognures d'humanité. L'ensemble faisait songer à un grossier coulissage, à un fruste emboîtement, à un mauvais mécanisme. Les jambes rentrées dans le corps, les mains ballantes, s'agitant parfois pour

tâter au hasard la rampe ou la muraille, cette femme non réussie marchait avec raideur d'un rhytme largement scandé qui la secouait tout entière. Elle défila devant moi comme une pièce de bois automatique, sans paraître se douter de ma présence, sans rien répondre aux quelques mots d'excuses que je murmurai en m'adossant au mur du couloir. Elle eut vite disparu, et il fallait le dessin accusé de cette tournure pour qu'elle se gravât ineffaçablement de la sorte dans ma mémoire. Au-dessus de ce corps tout d'une venue, je n'avais vu furtivement qu'une tête droite, un œil fixe et blanc, une physionomie vaguement angulaire et roussâtre. Je restai un moment à écouter le pas qui résonnait et se perdait dans cet escalier obscur et tirebouchonnant comme l'escalier du clocher d'une cathédrale.

Évidemment non, je n'avais pas encore rencontré cette promeneuse machinale et somnambulique. Etait-elle emménagée depuis peu, et sans que je fisse attention aux appels des déménageurs et au bruit des meubles cognés? Vivait-elle dans son coin, sortant et rentrant à d'autres heures que les miennes? Ou bien n'était-ce qu'une ouvrière de passage ou une visiteuse d'un jour, venant à de rares intervalles, et que je ne reverrais peut-être plus? Elle ne portait aucun paquet, et les pauvres gens qui travaillent tout le jour ne reçoivent guère de visites. Je crus donc plutôt à une locataire nouvelle. Mais, malgré l'éveil de ma curiosité, je ne questionnai pas, je ne manifestai par rien le violent désir intellectuel d'espionnage auquel j'étais en proie. Je n'avais jamais eu avec les concierges de l'immeuble que la conversation strictement utile, et je n'échangeais guère avec mes voisins, de sédentaires fabricants sans cesse à leur établi, que des banales paroles, des bonjours et des bonsoirs, des constatations de pluies et de beaux temps.

Je ne pris donc aucune résolution. Et pourtant, sans un acte de volonté de ma part, j'arrivai à être renseigné par moi-même. A ce moment, revenant chez moi au moment du repas de midi, il m'arriva, dans les couloirs et dans l'escalier, et aussi dans les rues environnantes, de rencontrer de nouveau la femme portant ordinairement entre ses mains une boîte à lait, un bol de bouillon, un pot de lentilles où trempait un morceau de viande bouillie. Je ne tardai pas à la soupçonner de pratiques dévoticuses. Certains soirs de ce printemps plein de douceur, dans les ombres vaguement teintées des ors et des violets que laisse traîner der-

rière lui le soleil, j'aperçus une silhouette bien reconnaissable rôdant le long des murs gris de l'église et du couvent tout proches, disparaissant par la porte d'un bas-côté, parlementant à travers le grillage d'un judas. Je la vis, d'ailleurs, un matin, remontant le faubourg, avec une brassée de rameaux à bénir, et je commençai à être fixé sur le genre de ses occupations. Veuve ou vieille fille, sans doute, confite en prières, gagnant les quelques sous de sa subsistance à être donneuse d'eau bénite, époussetеuse de chaises, brûleuse de cierges, c'est surtout ce jour-là, le dimanche des Rameaux, que son visage vu en pleine lumière se révéla immédiatement laid, non de la laideur ordinaire qui provient d'un dérangement de la physionomie ou de l'épanouissement d'un sentiment mauvais, mais de cette laideur où il semble qu'une volonté se soit acharnée à tuer l'expression, à compliquer une face humaine d'animalité. Un front bas, planté de durs cheveux d'un roux décoloré, une mâchoire, des pommettes, un menton osseux, et, sur tout cela, le faible éclairage de deux yeux couverts d'une buée, presque vides de regards. La démarche toujours la même, une démarche aux enjambées lourdes et lentes, un pas saccadé et retentissant.

Je ne pensais plus à la malheureuse, lui donnant à peu près la même attention qu'à un phénomène forain, un peu de dégoût se mêlant à mon apitoiement, lorsqu'un fait inexplicable vint brutalement troubler mon indifférence, ressaisir toute ma sensitivité éparse, et troubler jusqu'en ses profondeurs mon existence dormante.

Je lisais, un soir, dans ma chambre, à la dernière lueur du jour tombant, à peine distrait par les cris des hirondelles revenues, quand un bruit de conversation vint, d'abord confusément, murmurer à mon oreille. Je ne m'occupais pas immédiatement de savoir d'où venait ce bruit, par qui il était proféré, dans cette maison ordinairement bruyante de chants, de cris, de coups de marteau, de grincements de machines. Mais je ne pus bientôt m'empêcher de ressentir qu'une douceur me coulait dans l'oreille, venant de ces paroles indistinctes comme des mots chuchotés. Puis la sensation s'accrut. Une résonnance étrangement musicale passait à travers le mur, puis une autre, puis une autre encore, faisant penser à ces sortes d'instruments qu'on accorde au début d'un concert, et qui sont les préludes des harmonies futures. Mais c'était, à n'en pas douter, une parole humaine qui se

faisait entendre. Je me levai, vraiment ému, sensible comme je le suis aux différences des accents et aux timbres des voix. Je m'approchai du mur, une frêle cloison lattée et plâtrée, et j'y collai mon oreille. Ce fut une merveilleuse volupté que je n'avais encore jamais éprouvée. Je m'appliquai à écouter, avec une frénésie intérieure qui me faisait battre le cœur tumultueusement. Oui, c'était bien d'un concert qu'il s'agissait, et du plus inattendu des concerts ! Une voix extraordinaire emplissait l'étroit atelier de mon voisin, une voix grave, dominatrice, qui sonnait comme dans les échos d'un palais de marbre, qui s'élevait et battait l'air comme le chant éperdu d'un rossignol, dans un parc, la nuit, qui s'alanguissait et mourait comme la phrase sans fin d'un violoncelle. Les comparaisons les plus dissemblables s'épuisent à vouloir décrire cette voix bien supérieure à un orchestre, cette double voix surprenante qui passait, sans liaisons perceptibles, de l'alto au mezzo-soprano, qui résumait tout à tour et presque à la fois tous les instruments, les profonds, les vibrants, les subtils, et qui y ajoutait ce charme vivant d'un bruit délicieux passant par une bouche de chair ! Je me serrai contre la muraille comme si j'avais voulu m'y incruster. La mince maçonnerie filtrait les sons, me dardait les plus aigus au cerveau, faisait descendre les plus graves en moi comme un fleuve d'ondes sonores. Je ne reprenais possession de moi que lorsque la voix se taisait. Il y avait alors en mon intelligence et dans mes sens un moment d'arrêt pendant lequel, au repos, je ne percevais rien des dialogueurs vulgaires qui répondaient ou qui interrogeaient. La voix reprenait, et alors avec elle mon attention passionnée. Je ne comprenais pas ce qui se disait, malgré tout l'éclat de cette parole inouïe. Je n'étais affecté que par ce chant profond, que mon oreille n'avait jamais entendu. Les mots qui m'arrivaient me semblaient se détacher comme des rappels mélodiques sur la trame d'une symphonie. Enfin, la conversation tomba, il y eut un bruit de chaises remuées, en même temps qu'un rire comme je n'aurais pas cru qu'il en existât; un rire éparpillé en pluie de pièces d'or, tintant à la façon d'un prodigieux harmonica, s'élevait, s'épandait, finale de cet incompréhensible opéra à une seule voix, joué dans la mise en scène de ce sixième étage.

Des pas allèrent vers la porte. Je me jetai hors de chez moi, déterminé à entendre de nouveau et à voir. J'arrivai à temps pour regarder sortir du logement de mes voisins une bonne en tablier

blanc, assez belle fille, et la femme déjà rencontrée. Elles se turent en m'apercevant, et tournèrent l'angle assombri du couloir. Je les suivis, je m'engageai à leur suite dans ce corridor où je n'avais jamais pénétré. Je ne vis plus personne, aucune tache remuante sur un fond obscur. Mais j'entendis des pas faisant crier des planches de sapin mal jointes. Je m'avançai et heurtai bientôt du pied une sorte d'échelle presque verticale à peine visible dans le gris du soir tombant de greniers poussiéreux. La maison avait donc un septième étage insoupçonné de moi. Les deux femmes montaient. Elles disparurent dans un jour évanoui, sans une parole. Je rentrai perplexe, énervé, guettant le moindre éveil dans le silence rétabli. Un pas, bientôt, redescendit, se rapprocha. Je me montrai, décidé à tout pour savoir, pour sortir de ma souffrante incertitude. Ce fut la bonne en tablier blanc qui sortit de l'ombre. Sûrement c'était cette brune robuste qui avait cette musique dans la voix et dans le rire. Je lui adressai une question oiseuse, je lui demandai l'heure, je crois. Elle rougit, sourit, eut un regard vacillant, crut peut-être à un commencement de poursuite, et répondit d'une voix où grasseyait un désagréable accent des provinces centrales. Je m'étais trompé. Mais alors !.. Quelle pensée me traversa l'esprit ! Je me précipitai presque follement chez mon voisin, perdant conscience de mes actes, déterminé à toutes les démarches irrégulières pour savoir à qui appartenait la voix qui me résonnait encore dans la tête. L'homme et la femme étaient seuls, et je leur connaissais à tous deux la traînante prononciation parisienne. Il n'y avait plus d'hésitation possible. Celle qui m'avait pénétré d'un charme irrésistible, qui m'avait enveloppé d'une atmosphère impossible à dissiper, c'était la singulière et tâtonnante personne sans regard et sans sexe.

L'étendue de mon malheur m'apparut illimitée, car la vision corporelle évoquée ne put faire évanouir l'impression de ravissement qui me possédait tout entier. Je commençai une conversation précipitée, sans raison ni transition, et qui aurait révélé l'incompréhensible trouble où je me trouvais à des gens plus perspicaces que mes interlocuteurs. Eux ne s'aperçurent de rien. L'homme continua à façonner un objet enserré dans l'étau. La femme, tout en s'occupant par la chambre, me fournit complaisamment tous les renseignements que j'exigeai, d'une voix presque brève, sur la maison et ses locataires. Elle me décrivit bientôt,

avec un flux bavard, tous les logements et tous les habitants, présents et passés, et je dus la laisser me dérouler cet historique d'une maison de Paris jusqu'à ce qu'elle en fût arrivée à ce septième étage dont les fenêtres à tabatière s'ouvraient comme des couvercles de trappes, à même le toit, en plein ciel. J'y mis une animation qui excita celle de ma partenaire, et j'appris bientôt, à travers les ronflements du tour, une partie de ce qui inquiétait si cruellement ma curiosité.

Ce grenier situé au-dessus des chambres basses et lambrissées du sixième étage, ce galetas dont j'ignorais l'existence, était habité par une colonie de très anciennes veuves, de vieilles filles délaissées, d'infirmes sédentaires, tout un monde inscrit au bureau de bienfaisance, nourri de portions échangées contre des bons dans les fourneaux économiques. Il y avait là de pâles et fluettes bonnes femmes en bonnets noirs, servantes retirées du service, vivant de pensions de quinze francs par mois faites par des maîtres charitables, soutenant pendant trois jours leurs carcasses réduites avec un pot-au-feu de douze sous. Celle qui hantait ma pensée n'était classée dans aucune catégorie. On savait qu'elle ne faisait rien, on ne savait pas si elle avait jamais fait quelque chose. On ignorait son âge. Peut-être avait-elle cinquante ans, peut-être n'en avait-elle que vingt-cinq. Sa vue était faible et lui interdisait le travail suivi, mais peut-être y avait-il là quelque feinte, car elle filait par les escaliers et par les rues avec une rectitude et une assurance surprenantes, bien qu'elle fît mouvoir lentement ses courtes et massives jambes, qu'elle mît ses pieds l'un devant l'autre avec un aplomb plein de prudence. Perpétuelle quémandeuse, incessante habituée des églises, elle ne rentrait jamais sans un butin, obtenait de fréquentes doubles rations, attirait à elle des attentions exceptionnelles. L'horloger des sœurs venait tous les quinze jours remonter sa pendule ; le coiffeur qui avait la clientèle dévote peignait et arrangeait sa chevelure, veloutait son visage d'un soupçon de fleur de riz ; des dames bienfaisantes lui donnaient des chiffons de leurs toilettes défraîchies. Elle mangeait comme une ogresse et se parait comme une coquette. Elle portait des vieux bas de soie rapiécés et des bottines à boutons, et, son jupon et son caraco passés, elle se mettait sur la tête, au lieu d'un bonnet, un chapeau, avec un voile traînant dans le dos, qui lui donnait le genre d'une pauvresse, buveuse de gin, de Londres. Il fut ajouté qu'elle se trou-

blait, qu'elle minaudait, qu'elle était comme hors d'elle-même aussitôt qu'un homme lui adressait la parole.

De sa voix, il ne fut pas question un seul instant. Je restai, sur ce sujet, dans la plus artificieuse réserve, me gardant bien de risquer la moindre allusion, ne semblant m'intéresser qu'à la rouerie de cette indigente. Il était sûr que mes voisins n'avaient rien remarqué de cette voix extra-humaine qui avait remué le plus profond de mon être. Ils firent même observer avec une certaine ironie que, depuis quelques jours, la femme, très attifée, avait choisi une place à la chapelle, contre un pilier, et s'en allait chaque soir chanter avec les jeunes filles du mois de Marie.

Je me retirai en prenant l'air le plus indifférent dont je pus revêtir mon inquiétude nerveuse. Rentré chez moi, je m'efforçai de juger froidement l'état dans lequel je me trouvais, mais je ne pus y parvenir. J'étais sous l'empire d'un désir impérieux à satisfaire. Il me fallut obéir à l'impulsion qui entraînait ma volonté. Les jours suivants furent employés à chercher les moyens d'attirer chez moi, pour la posséder à moi seul, pour m'en lasser jusqu'à satiété, cette Voix, cette incompréhensible Voix, qui me suivait de son accompagnement dans mes marches, qui éclatait dans le sommeil agité de mes nuits. J'étais dans l'inconnu, et ne savais si tout prétexte me serait bon pour capter le bizarre individu, peut-être farouche, dont je ne connaissais que par à peu près le caractère et les habitudes, dont j'ignorais, en somme, la substance. Je me promis d'agir, malgré tout, à la première rencontre.

J'agis, en effet. Un soir que la femme passait devant ma porte, je lui proposai d'entrer et de prendre ce qui serait à sa convenance parmi les ustensiles et les loques hors d'usage que m'avait laissés ma famille. Elle entra sans mot dire, de son pas lourd, et se dirigea dans tous les sens comme une bête furetante. Je ne lui livrai mes rebuts que parcimonieusement, voulant pouvoir l'attirer de nouveau. Elle avait le sang aux pommettes, ses mouvements étaient fébriles, et quoique j'évitai de faire peser sur elle l'investigation de mon regard, je ne pus lui arracher que quelques monosyllabes, mais ces monosyllabes nettement timbrés, jetés comme par une trompette de précieux métal, m'entraient au cœur et faisaient tressauter mon organisme exaspéré et suffoquant.

Elle fut ainsi pendant quelques jours, ne se livrant pas plus,

ne parlant pas davantage, mais revenant. Mes provisions de rubans fanés et de velours fatigués commençaient à s'épuiser, lorsque, d'une parole brusque et enchanteresse, elle me proposa, en échange de mes cadeaux, de donner à mon ménage les quelques soins obligatoires, et de faire à mon linge, malgré la fatigue de ses yeux, les reprises indispensables. La maison où je logeais et la pauvreté de mon intérieur autorisaient suffisamment cette offre de services de la part d'une fille vivant de charités. J'acceptai. Et depuis, à l'heure que j'avais choisie, elle vint chez moi toucher aux choses de ses lourdes mains.

C'était le soir que j'avais indiqué pour ces visites, l'heure apaisée qui part du moment où le soleil se couche et qui va jusqu'à la demi-obscurité où l'on allume les lampes. Je ne pouvais me résoudre à voir dans la pleine clarté cette vulgarité et cette laideur. Le visage repoussait véritablement mes yeux s'ils se hasardaient à le fixer. Les oreilles distantes de la tête, le nez brutal, l'ossature de fauve, étaient une des plus tristes déformations de la face humaine qui se pût voir. Les yeux sans couleur, mornes comme d'immobiles étangs, donnaient une sorte de vertige à les contempler. La bouche même, qui aurait dû être façonnée pour les sons qu'elle émettait, la bouche était molle et sans dessin, s'ouvrait sur des dents irrégulières. A regarder ainsi cette femme toujours coiffée d'un chapeau, comme quelques folles de la Salpêtrière, mon cœur se soulevait, j'étais envahi par un dégoût impossible à réduire. Les premiers jours, j'eus peine à subir jusqu'au bout sa présence. Mais qu'elle se mît à parler, j'oubliais tout. Et bientôt, faite à mes allures, prise par la douceur de ma chambre rougeoyante des feux du couchant, elle se montra l'intarissable causeuse qu'elle était, elle se mit à parler dès en entrant pour ne cesser qu'en s'en allant, dans le couloir où je la suivais, comme mené en laisse par les chaînes d'or de sa voix.

Mais qu'était-ce donc que cette voix surnaturelle ? Quelle conformation la produisait ? Quelles cordes de métal se tendaient dans ce gosier ? De quel cristal, de quel diamant inconnus se composaient le larynx mystérieux générateur de tels sons, la glotte céleste qui les émettait ? Et comment ce chant n'expirait-il pas au contact de ces joues et de cette bouche ? comment vibrait-il de cette force au contact de cette respiration ? Il fallait renoncer à l'expliquer. Occupé en apparence à lire ou à écrire, je n'osais lever les yeux, je me bornais à ranimer d'un mot la conversation

quand elle menaçait de tomber. Cet accident, d'ailleurs, était rare. La raccommodeuse qui s'acharnait sur l'usure d'un mouchoir ou d'une chemise, parlait, parlait infatigablement.

J'écoutais. C'était toujours ce verbe, harmonieux et varié, qui m'avait conquis, tantôt léger comme une brise, de liaisons douces comme des soupirs, le plus souvent autoritaire, impérieux, plein comme un jeu d'orgue, grave, élevé, pathétique, précipité, comme le langage d'une âme passionnée. Par moments se suivaient les variations vives, les finesses changeantes d'un hymne clair qui monterait toujours plus haut dans un air subtil, puis les articulations nettes et profondes d'un chœur à l'unisson qui retentirait dans une crypte. Je ne me lassais pas, enfoui dans le coin le plus obscur de ma chambre, d'écouter déferler les vagues d'harmonie contenues en cette déguenillée qui cousait péniblement, dans la lueur dernière du crépuscule mourant à la fenêtre.

Aujourd'hui que tout cela est bien passé, je ne puis me rappeler sur quelles banales paroles courait la modulation de cette voix. Le savais-je seulement alors, pendant les instants de ce printemps horrible et délicieux? Ai-je seulement une minute prêté attention au sens de ces bavardages si magnifiquement et si inconsciemment orchestrés?

Il me semble maintenant, à distance, que les mots n'étaient pas absolument dénués d'intérêt, et que la triste créature avait le caractère fier, un peu exalté et farouche de beaucoup de misérables internés dans la vie, ayant longtemps ressassé une pensée fixe, montrés au doigt comme des maniaques. Elle me rappelait un peu, par ses allures, des coureurs et des coureuses de landes que j'avais vus, errants, chantonnants et mélancoliques, dans les étendues semées de pierres levées qui environnent les hameaux bretons, entre Plouescat et Lesneven. C'est évidemment là, dans ces plaines grisâtres, pointillées de l'or des genêts, voilées de deuil par la floraison violette des bruyères, qu'elle aurait dû vivre son existence méprisée ; c'est en gardant les chèvres et en filant la laine, au milieu des galets, près d'une mer désolée, qu'elle aurait dû soliloquer ses réflexions, dire de mornes complaintes, enfler sa voix comme une des vagues prochaines, pour la stupeur du voyageur immobilisé à un détour du sentier. Mais alors, que m'importait ce qui avait été et ce qui avait pu être! Je ne m'informai pas du pays où la femme était

née, je ne sus rien de sa vie antérieure, je n'appris pas son âge, je ne lui demandai même pas son nom. En proie à une véritable obsession, j'attendais tout le jour qu'elle fût venue, et l'heure de nos étranges rendez-vous arrivée, il me suffisait qu'elle fût là et qu'elle parlât. Je me laissais aller à tous les contournements des phrases mélodiques qui voletaient, tournoyaient par ma chambre, se brisaient au plafond bas, s'enfuyaient à tire d'aile par la fenêtre ouverte dans l'air ensanglanté de la fin du jour. Je tombais dans des songeries creuses comme des abîmes, d'où l'analyse était absente. Je recourais à des enfantillages pour exalter ma sensation ; je me donnais comme thème musical à développer une phrase de Beethoven, ou de Chopin, ou de Wagner, selon la disposition où j'étais et le son particulier de la voix de ma ponctuelle visiteuse. Je finis par me rendre à l'église, aux heures du soir où chantaient les confréries blanches et bleues, devant l'autel de la Vierge, braisillant de lumière. Et là encore, je fus en proie à des ravissements excessifs. Je distinguais la voix, la seule voix qui répondait à ma pensée inquiète, je la distinguais au milieu de tous les chœurs et à travers tous les accompagnements. Cette voix seule emplissait l'église, s'enroulait aux piliers, vibrait aux verrières, assaillait les voûtes. Qu'elle parcourût les plus graves registres, qu'elle descendît dans ces caveaux de la musique où s'espacent si magistralement les notes des plainchants du xe siècle, ou qu'elle voltigeât sur les cimes les plus aiguës, les plus aériennes, avec des roucoulements de tourterelle blessée, c'était elle que j'entendais, elle qui était, par une sorte de bizarre transposition, visible pour les yeux de mon esprit.

C'est en revenant d'une de ces soirées énervantes que je compris, avec une épouvante honteuse, le vrai caractère de l'inquiétude maladive par laquelle j'étais possédé. Je me sentis pénétrer par un indéfinissable sentiment de jalousie qui mêlait à la fois le présent et l'avenir de ma vie. La conviction se fit en moi que cette voix, découverte par moi, m'appartenait, et j'eus un emportement à la voir prodiguée à d'autres, donnée à cette aisance indifférente des offices nocturnes, offerte à cette religion insensible. Je me voyais, plus tard, affranchi des ennuis journaliers, donnant à quelques rares artistes, ou plutôt, oui, gardant égoïstement pour moi, pour moi seul, cette jouissance d'entendre, dans un milieu savamment disposé, derrière un rideau tremblant,

cette voix, cette voix unique, dire les vers et la prose de quelques poètes, les mélopées de quelques musiciens. Et j'eus la nette et subite conviction de cette chapelle me volant l'essentiel de mon bonheur futur.

C'est alors que la vérité m'apparut.

Mon inquiétude était une inquiétude d'amant. Mes pressentiments, mes arrangements d'avenir étaient les preuves de l'indissoluble attachée qui liait mon être à cette voix. Une sueur me glaça quand je me trouvai ainsi vis-à-vis de moi-même, comme si je m'étais regardé dans une glace. J'eus peur, et j'imposai silence à ma raison qui balbutiait quelques objections. Non, je ne voulus m'arrêter à examiner ni l'avilissement physique ni la basse condition. Certes, il était des amoureuses plus belles, il en était de plus élégantes. Mais laquelle aurait pu mettre en parallèle ce que cette méprisée possédait, seule entre toutes les femmes? Eh bien! oui, je me l'avouais avec un orgueil où entrait une rage, oui, je l'aimais pour sa voix. Pourquoi pas? D'autres aiment bien pour deux yeux, pour deux pauvres yeux bleus ou noirs, ou pour une chevelure un peu longue, ou pour une rangée de dents blanches, ou pour les bras, ou pour les jambes, ou pour les seins, ou pour de l'esprit, ou pour de la bonté. Qu'on leur fasse donc, à ceux-là, quelque représentation, qu'on fasse valoir que tout le reste manque, et que la laideur est installée à demeure sur ces visages qu'ils adorent et qu'ils baisent. Peut-être l'avoueront-ils, mais aussi comme ils célébreront la qualité qui les a conquis, le charme qui les a embaumés vivants, qui a fixé, momifié leur vie aux pieds de l'idole. Ils ont trouvé, ces alchimistes, le creuset où l'amour renaît sans cesse, et tout ce que recherchent les autres hommes ne leur est rien. J'étais ainsi. Moi aussi, j'avais trouvé, et je voulais m'en tenir à ma trouvaille. J'étais asservi par cette voix loin de laquelle je devenais désespéré et fébrile. Je sentais qu'il me la faudrait toujours et quand même. Sans doute, je ne découvrirais pas à cette passion l'issue ordinairement recherchée ; l'idée de la possession de cette femme me causait une véritable horreur. Mais la communion charnelle, telle qu'elle existait entre nous, m'apparaissait suffisamment irritante et voluptueuse. C'est à la suite de ces réflexions que le lendemain, songeant à tout ce qui m'avait longtemps oppressé pendant la douloureuse insomnie de la nuit, quand celle qui m'enchantait fit son entrée et vint s'asseoir dans l'embrasure accou-

tumée, j'essayai d'une sorte d'accouplement de nos voix. De ma parole timide et grêle, je m'efforçai de pénétrer la splendeur stupéfiante de cet organe qui évoquait de la chair, du marbre et du métal. Mais non, cette union était impossible; il fallait laisser la double voix à ses duos de tête et de poitrine, à ses phrases alternées, coupées par des expirations qui ressemblaient aux derniers soupirs d'une femme en amour. Notre union à demi-matérielle, à demi-spirituelle, le lien s'établissait — par quelles voies ignorées? — de cette parole de flamme à mon cerveau fiévreux.

Je vécus ainsi tout ce mois de mai, ne sachant à quoi me résoudre, passant des accès volontaires aux découragements, vivant dans le monde exalté du cauchemar, ou sommeillant dans le calme lourd de la prostration.

Ce fut, je n'en doute plus maintenant, cette manière d'être irrésolue qui amena la fin de cette liaison en laquelle se résolvaient mes jours. Toujours cette pensée empoisonnera ma vie.

Un soir, celle que j'espérais ne vint pas. J'attendis une heure, deux heures, entr'ouvrant ma porte, écoutant les bruits, comme un amant souffrant du retard de sa maîtresse. Rien. Je me hasardai, à pas furtifs, sur l'escalier branlant et criant du septième étage. Je rampai à travers un dédale de couloirs bas plafonnés. Une porte était ouverte. Le jour finissant à l'horizon et la montée de la lune dans l'espace éclairaient une chambre, une chambre vide. Pas un meuble, les quatre murs. Je n'eus pas un instant de doute. C'était elle qui avait habité cette soupente, c'était elle qui était partie. Je redescendis. Ma voisine montrait sa tête curieuse, observait mes allées et venues. Que m'importait! Je m'arrêtai sur son palier, j'écoutai le récit qu'elle me fit, avec les enjambements de mots, le frémissement heureux particulier aux bavardes. Oui, celle que je réclamais avait quitté la maison dans la journée. Le déménagement n'avait été ni long ni compliqué. Les meubles et les nippes avaient tenu dans une voiture à bras. Et encore, ils auraient bien pu être enlevés par le crochet du commissionnaire! Où elle était allée? Chez les religieuses, dans la maison fermée, verrouillée, cloîtrée. Oui, à demeure, pour toujours. On ne sortait plus de cette habitation de recluses. Sur la recommandation d'un confesseur, on avait eu pitié de la pauvresse, on allait en faire une sorte de béguine, une demi-sœur en tablier et en coiffe blanche. Elle aurait sa cellule, s'occupe-

rait dans la journée à quelques tranquilles ouvrages, ne reparaîtrait jamais au dehors. Les cours et les jardins suffisaient aux promenades. Ah! et comprenez-vous cela, ces dames, qui ne franchissent jamais le seuil de leur couvent, qui ne reçoivent personne, qui ne laissent même pas entrer chez elles à l'heure de leur messe, ont spécifié que la nouvelle venue chanterait aux offices, dans la tribune de l'orgue, tous les matins, tous les soirs, à chaque cérémonie, aux ténèbres pendant la semaine sainte, à la messe, aux vêpres, aux complies, au salut du dimanche, aux matines de chaque nuit.

Si je comprenais! Ma jalousie des soirs de mai était justifiée. L'Église, pour laquelle la charmeuse chantait, avait entendu. Et voici que la maison silencieuse, verrouillée, morte, me ravissait l'abjecte et ensorceleuse créature! On avait fait d'elle l'objet d'un rapt, on me la prenait sans qu'il y ait eu entre nous un avertissement, un adieu! On l'emprisonnait, on élevait un mur entre elle et moi! Quels jours, quelles soirées, je passai à rôder autour de cette demeure sourde et muette! Aujourd'hui, après que la résignation a passé sur moi comme l'étalement d'une haute marée, aujourd'hui encore, à de certaines heures, surtout pendant la durée intermédiaire du crépuscule, il se lève en moi d'affreux regrets, de furieux désirs, et je cours jusqu'à ces murs, jusqu'à ces barreaux, voulant une dernière fois entendre la Voix, — cette Voix dont j'ai la nostalgie, qui m'a rendu insensible à toute joie des yeux, et même, ô abomination! à toute satisfaction de l'intelligence, — cette Voix qui, en partant, a fait la solitude dans mon cerveau et dans mon cœur.

Gustave Geffroy.

PROFESSION DE FOI DU CANDIDAT

Mes chers concitoyens, j'aspire
A l'honneur de représenter
L'arrondissement de l'Empire
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :
Étant de mil huit cent vingt-six,
Pour les jeunes, je suis un père,
Pour les anciens, je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses
Dont abuse tel candidat
Qui ne fait valoir ses richesses
Que pour leur devoir son mandat.

J'ai sur lui ce grand avantage
Que vos intérêts sont les miens :
Les connaissant, je les partage ;
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,
Auront droit à mes premiers soins ;
Vos doctrines, je les ai toutes,
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger,
Mais, si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise
Avec la vie à bon marché ;

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort,
L'élargissement des frontières,
Sans guerre et d'un commun accord ;

L'instruction obligatoire,
Sans contraindre qui que ce soit ;
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les blés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez.

Faut-il maintenant que je dise
Mes principes les plus secrets?
Dût-on accuser ma franchise,
Je suis un homme de progrès.

De progrès, messieurs, c'est-à-dire
D'amour, de lumière et de foi.
Si ce rude aveu peut me nuire,
Qu'au moins les bons votent pour moi!

Si j'en connaissais un plus juste
Qui se présentât aujourd'hui,
A l'instar de Philippe-Auguste,
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela, n'est-il pas juste
Que tous mes concurrents, en chœur,
A l'instar de Philippe-Auguste,
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme,
Dont les droits ne sont pas écrits :
Ils sont écrits dans mon programme
A l'égal de ceux des maris.

J'attends avec quelque espérance
Vos vœux librement exprimés,
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant vous vous nommez.

Gustave Nadaud.

A TRAVERS L'EXPOSITION [1]

Il y aurait mauvaise grâce à plaisanter plus longtemps, d'autant qu'en somme cette leçon de géographie en action est une chose bonne et profitable. Ces réalités, mises sous les yeux des enfants, leur ouvrent l'esprit, leur montrent que tout cela existe en dehors du monde de leurs livres. Les réflexions qui ne peuvent manquer de surgir mûriront l'intelligence adolescente et aideront puissamment à préciser, à incarner, à matérialiser dans le fait vu et touché, les données demeurées vagues de cette géographie que l'on a eu raison de développer si fortement dans le programme de nos collèges et de nos lycées. Nous n'abandonnerons pas ce chapitre des « Enfants à l'Exposition » sans indiquer le fruit qu'ils peuvent recueillir de nombreuses promenades tant au Champ-de-Mars qu'aux Invalides.

Ces promenades seront aussi fécondes par les questions qui se poseront à l'intelligence de l'enfant lui-même que par les réponses plus ou moins complètes et justes que les parents seront susceptibles d'y faire. Nous venons de parler de l'Exposition coloniale en ce sens. Une visite dans les salles du Musée de Marine au Louvre formera un indispensable complément. Sans médire en rien de l'Exposition où tout le monde va, on peut dire qu'il y a au Louvre de nombreuses salles (il y en a sept, consacrées à l'ethnographie) que peu de personnes fréquentent. L'industrie chinoise, japonaise, indienne, les habitations sauvages, les tissus, armes, bijoux, y sont représentés par d'innombrables documents. L'immense salle du Musée ethnographique fondé en 1850 renferme une collection des plus riches et des plus précieuses.

1) Voir le numéro du 25 août 1889.

La série de l'histoire de l'habitation humaine au Champ-de-Mars sera encore un enseignement excellent pour nos collégiens.

C'est d'ailleurs une des pensées les plus heureuses de l'Exposition : on a songé aux enfants. La sphère terrestre réduite au millionième a été conçue pour eux, et c'est pour eux qu'a été construit ce Palais des Enfants, d'une imagination ingénieuse, d'une architecture spirituellement appropriée, avec ses chevaux de bois, ses moulins, ses polichinelles figurant dans la décoration caractéristique : un bon morceau dû à un jeune, à M. Emile Ulmann.

Revenons à l'Esplanade. S'il y en a en effet pour les petits, il y en a pour les grands.

Entrons dans le Kampong ou Kampoun. Nous voici à Java, s'il vous plaît. Une mélopée étrange, une musique morne, mais accaparante, obsédante, se fait entendre sur un rythme traînard aux timbres bizarres, en même temps métalliques et sourds. Lentement cadencée, la phrase, incessamment répétée sur ces trois notes, échos de la nuit de Valpurgis, conduit la danse de quatre bayadères vêtues d'étoffes bigarrées, et coiffées de sortes de diadèmes à plaques d'or estampées d'où sort la chevelure, noire de jais, retroussée en queue d'oiseau. Les danseuses, le visage impassible, indifférent, d'une expression alanguie, fatiguée, presque immobiles, ne meuvent que leurs bras maigres dont la peau jaune est encore jaunie par des préparations cosmétiques. Les pieds ne bougent que par des mouvements secs des chevilles, tandis que les mains aux quatre doigts se replient, se courbent, se tordent en évolutions lentes autour de l'articulation du poignet. Le corps demeure presque sans mouvement; en somme, ce sont surtout les mains qui... dansent.

Nous nous imaginons peu volontiers une Terpsichore... manuelle. Pourtant, le spectacle nous a semblé intéressant dans son charme mystérieux. Cette position des mains avec les quatre doigts immobiles, tendant à se replier en arrière et ne laissant agir que le pouce, nous a rappelé le geste, si gracieux, des femmes dans les bas-reliefs grecs de la période archaïque, qui se termine à Phidias. C'est avec un geste absolument pareil, c'est avec ces doigts serrés et légèrement retournés que, d'une main raide, les déesses pincent et tirent en arrière le voile qui leur couvre la tête.

Combien d'ailleurs l'habitude, notre « seconde nature », agit puissamment sur nous : nous ne concevons pas aisément qu'il

puisse y avoir d'autres moyens d'expression que ceux dont nous nous servons journellement. Et encore, en ce point, nous leurrons-nous à plaisir, faute d'un peu de réflexion. Notre étonnement devrait en effet étonner, car nous-mêmes nous employons les gestes de la main pour une innombrable série d'opérations de langage visuel. Montaigne, dans un chapitre célèbre de ses *Essais*, n'a pas laissé échapper cette curieuse observation.

Ne pourrait-on également trouver, dans le geste de nos danseuses du Kampong néerlandais, l'explication d'un autre problème antique ? Parmi les peintures découvertes dans les hypogées de Carneto (province de Rome), il en est une où est représenté un banquet funèbre : c'est un des plus intéressants monuments de ce puissant art étrusque qui a précédé l'art romain et l'art grec. Cinq personnages sont couchés, le buste presque droit, sur deux lits près de deux tables servies par un esclave, tandis qu'un personnage, couronné de laurier, joue de la double flûte. Les cinq personnages, parmi lesquels se distingue une femme, font avec les mains qu'ils dressent, tournent, meuvent autour de l'articulation du poignet, exactement les mêmes gestes que nos bayadères du Kampong néerlandais, et visiblement suivent la cadence musicale, sans que rien indique que ce soient là des gestes de conversation. Ne pourrait-on estimer que nos Étrusques, appropriant ces gestes à la musique, dansent des mains comme les Javanaises de l'Esplanade des Invalides ?

Nous donnons la réflexion pour ce qu'elle vaut : nous lui devrons une facile transition pour arriver à l'habitation étrusque et à l'Histoire de l'habitation humaine reconstituée en bois, peaux, pierre, chaume et plâtre, par M. Garnier. On a fait grand bruit autour de l'œuvre de l'éminent artiste, qui a eu ses détracteurs. Les brocarts et les quolibets n'ont pas manqué sur sa route, mais sur une route de triomphateur. Sans doute, il y a de l'hypothèse dans les reconstitutions : mais pouvait-il y avoir partout de manifestes certitudes ? On a pu discuter certains types donnés. Cela n'empêche aucunement le travail de M. Garnier d'être des plus intéressants et de former une des attractions de l'Exposition. C'est, en effet, une des parties les plus visitées du Champ-de-Mars.

Par une malice du hasard ou par une confrontation curieuse, si l'on préfère, les habitations ressuscitées par M. Garnier nous donnent les diverses phases du développement historique de l'ar-

chitecture, au pied même, à cent mètres à peine de cette Tour Eiffel, symbole de l'art du fer, caractéristique de notre siècle. Il y a là un enseignement de choses, une leçon vue qui est préférable à la lecture de tous les documents imaginables écrits ou imprimés. Que les savants hochent un peu la tête, retournent à leurs textes, notent du doigt tel détail contestable. Est-on pour cela en droit de mettre en doute l'utilité d'une telle reconstitution pour l'instruction du public ? Le succès est indiscutable, et cela n'est pas ce qui est en question : l'affluence de la foule répond pour nous. Quant à l'enseignement qui ressort du spectacle, il nous semble, lui aussi, indéniable, et c'est pour cela que plus haut nous conseillions fortement à nos jeunes gens de longues promenades dans ces parages.

Puisque l'habitation étrusque nous a servi de transition, commençons par elle. Les motifs architecturaux, la décoration, les pilastres en sont empruntés évidemment à ces peintures étrusques des hypogées de Carneto, auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure. Les meubles, avec leurs sortes de maigres balustres à profils compliqués de courbes concaves, sont rétablis d'après les mêmes documents. Nous regrettons de n'en avoir pas trouvé avec ces supports en forme de pieds d'animaux, formes par lesquelles, comme en beaucoup d'autres points, l'art de la Toscane primitive se rapproche de l'art oriental, et particulièrement de l'égyptien. Ces artistes étaient d'ailleurs des hommes peu ordinaires. Leur influence subsiste encore, non pas modifiée, traduite, métamorphosée par les époques intermédiaires, mais telle quelle, et dans sa pureté initiale. Il ne faut pas oublier que Benvenuto Cellini, consulté par le pape sur la possibilité de copier les bijoux étrusques, répondit avec une modestie dont il n'était pas coutumier : « L'Art étrusque, c'est l'art inimitable. »

Cette influence persistante, demeurée vivace après tant et tant de siècles, nous allons la retrouver en pénétrant dans la maison romaine. Nous ne voulons pas parler de l'habitation elle-même, bien que les Romains en ce sens aient beaucoup appris des Étrusques, à qui ils ont emprunté la voûte caractéristique peu employée par les Grecs. Mais on a installé, dans la *Domus tempore divi Augusti*, une boutique où un industriel italien expose des reproductions de bronzes antiques à patine factice, à côté de bijoux de corail et de bijoux où le métal joue le principal rôle. Ces bijoux sont en tout et pour tout, non seulement inspirés de l'art étrus-

que, mais des copies des œuvres étrusques dans l'art du métal précieux. Notre Louvre possède, en ce genre, une collection des plus riches, dans la petite salle qui est entre la salle des Sept Cheminées (*Radeau de la Méduse*) et la Rotonde qui précède la galerie d'Apollon.

La Maison romaine avec son seuil au *Salve* en mosaïque, son atrium, son impluvium, l'autel du *Genius familiaris*, est aussi intéressante à l'extérieur par ses peintures murales, son jardinet, sa muraille couverte d'annonces, de réclames, d'inscriptions et de dessins improvisés. Le petit autel avec les deux serpents est copié de Pompéi. Les deux serpents étaient un symbole administratif ; ils correspondaient à l'ordonnance de police qui prescrit de respecter les murs. *Pinge duos angues : pueri ultrà mejite*, dit quelque part le satirique Perse.

Les reconstitutions préhistoriques, et notamment l'habitation lacustre, excitent vivement la curiosité publique. C'est là surtout que l'hypothèse a eu à combler les trous de données plus qu'insuffisantes. Les types empruntés à l'architecture des sauvages ont abouti à quelques morceaux beaucoup trop restreints, si l'on se lançait dans cette voie un peu vaste. Nous reviendrons à des modèles d'un enseignement plus utile, en même temps que plus sûr, avec l'habitation gallo-romaine, où l'art nouveau, l'art chrétien, se montre constructeur hésitant, se parant des dépouilles de l'antiquité, utilisant les colonnes tronquées et encastrant des débris de chapiteaux dans les appareils de briques aux couches alternées avec la pierre.

Nos élèves d'humanités feront œuvre méritoire en emportant leur lexique pour traduire l'inscription de la maison grecque, cette sentence empruntée à nous ne savons quel auteur : « La grande paix enfante richesse pour les mortels. » De même la demeure byzantine exercera leur sagacité dans l'interprétation de ces vœux de bonheur exprimés avec des abréviations où trébucheront peut-être nos hellénistes. Le joli groupe formé par les maisons romane, gothique et renaissance, sera d'une contemplation moins périlleuse pour eux : adieu le grec, adieu le latin, adieu les inscriptions !

L'idée primitive comprenait l'installation d'intérieurs où auraient travaillé des ouvriers vêtus de costumes de l'époque. Nous croyons qu'on y a renoncé : la réalisation était malaisée. Nous avons bien vu vendre, dans les habitations gauloises, un breu-

vage qui, à grand renfort d'explications, a la prétention (aussi difficile à appuyer qu'à réfuter) de ressusciter l'antique cervoise que buvaient nos aïeux chevelus. Mais le pittoresque en ce sens a dû s'arrêter là, et nous avons eu à nous étonner en lisant un écriteau dans la demeure étrusque d'un ancien sujet de Porsenna : « Bock à 30 c. » Le couteau de Scévola serait tombé à moins.

Quoi qu'il en soit, remercions M. Garnier d'avoir aussi habilement mis à exécution une idée dont la primeur nous semble pourtant appartenir à la conférence faite au Palais du Trocadéro par M. Lucas en 1878.

Une de ces trouvailles heureuses, dont nous avons parlé et dont l'Exposition actuelle abonde, est d'avoir entouré les constructions d'une flore appropriée. C'est encore là un véritable tour de force, une manière de petit miracle dont on se rend peu compte, que le public aperçoit peu et n'admire pas assez.

A l'Esplanade des Invalides, on peut, dans un petit pavillon, voir les plans exposés par la Société de Fertilisation et de Colonisation du Sahara. Cette courageuse entreprise, qui a pour but la « conquête du désert », crée des oasis, perce des puits, fertilise, bâtit, peuple et rend habitables les solitudes de l'Oued-Rir' au sud de Biskra. Sans vouloir comparer les grandes choses à de moindres, on peut dire que le Champ-de-Mars était un véritable Oued-Rir' en plein Paris. En contemplant le résultat de la métamorphose actuelle, il faut faire de véritable efforts d'imagination pour se rappeler l'état antérieur de ce grand rectangle de terrain abandonné, sablonneux, au sol galeux, flétri, sec, foulé. C'est là où il n'y avait rien, que l'on a fait surgir ce tout comme d'un coup de baguette magique. Le mot transformation n'est pas juste en la circonstance; c'est création qui est le mot propre. Il a fallu peiner avec la pioche et la bêche, crever, retourner, transporter les terres, apporter les éléments nourriciers qui manquaient pour la végétation future. Cette opération gigantesque de vallonnements, de nivellements, a dû s'accomplir à travers les plâtras, les chariots, les tombereaux qui sillonnaient en tous sens, venant de tous les coins de l'horizon, avec les pierres, les fers, les matériaux nécessaires à l'édification des palais destinés aux exhibitions. Des besognes diverses s'entrecroisaient dans le pêle-mêle d'une activité sans égale. Il en est résulté ces dispositions merveilleuses de pelouses, de corbeilles,

de fourrés, bordant les allées sinueuses, s'alignant le long des parterres rectangulaires, montant en collines minuscules, descendant dans la courbe gracieuse des gazons jusqu'aux bords veloutés des lacs improvisés, étonnés de se trouver là. Pour ces plantations, le jardinier en chef, M. Laforcade, a dû dépeupler de près de mille variétés d'arbres et d'arbustes la pépinière municipale d'Auteuil. C'est une multitude, une foule végétale qui s'est emparée du Champ-de-Mars et lui a donné la parure du plus somptueux jardin.

L'Exposition Florale, très habilement disséminée dans les platebandes, y a contribué richement. Partout les fleurs, les plantes, les arbustes, tendent leurs bijoux vivants et parfumés. Toute la joaillerie de l'été a donné et ouvert ses vitrines. C'est comme un retour, une réconciliation fraternelle où la flore vient retrouver chez lui cet art décoratif qui n'est rien sans elle, son appui, son soutien. La flore est en effet la source de presque toutes nos créations d'art. L'architecture lui emprunte le bois et peut-être lui a-t-elle emprunté ses formes mêmes, puisque l'arcade du plein cintre vient peut-être de la jonction de deux tiges d'arbres repliées l'une sur l'autre, puisque l'ogive n'est peut-être que le résultat du rapprochement de deux faîtes d'arbres. Que serait l'art décoratif sans la flore? C'est elle qui, depuis près de vingt-cinq siècles, prête l'acanthe flexible à l'ornement des chapiteaux corinthiens. Le moyen âge sculpte d'après la flore les fantaisies de ses ornements architecturaux. L'orfèvrerie imite les fruits et les fleurs depuis les Étrusques. L'art égyptien est dominé par la fleur de lotus. Partout, sculpture, ciselure, broderie, tapisserie, dentelles, tissus, partout la flore. Nous la retrouvons étudiée, dessinée, géométrisée, « stylisée », selon le terme technique, dans ces compositions d'élèves de nos écoles d'art décoratif, compositions qui raniment l'espoir et la confiance dans le triomphe prochain et éclatant de l'art français (comme on peut s'en assurer dans les salles abritées sous la galerie de la face nord-ouest du Pavillon des Beaux-Arts).

L'Exposition florale ouvre les cassolettes de ses quatre mille cinq cents rosiers au Trocadéro. Partout dans le Jardin central, les rhododendrons marient leurs verdures aux magnolias veloutés et aux houx raides comme des fers forgés.

Il y avait un choix à faire pour la disposition générale. Adopterait-on le jardin anglais ou le jardin français? On a eu raison

de ne pas se montrer exclusif. La partie centrale, partie où il était nécessaire de laisser la vue se développer au loin sans gêne ni obstacle, a été abandonnée à la sincérité linéaire du jardin français, si ample, si grand, avec la franchise de ses alignements et de ses angles droits. Les parterres du centre étaient imposés : le visiteur devait pouvoir embrasser d'un coup d'œil l'économie de l'ensemble du palais. Et d'ailleurs il ne faut pas médire du jardin français. La disparition des grandes propriétés, le morcellement qui répartit avec avarice des espaces de quelques mètres carrés de surface, rend plus rare l'emploi de ce mode de décoration. Mais sur les grandes superficies, là où il peut se développer librement, c'est en vain qu'on tenterait de rivaliser avec sa majesté large et royale. On peut ouvrir les œuvres de Bérain, le célèbre dessinateur de la fin du règne de Louis XIV, on y rencontrera de merveilleuses vues de jardins français.

Le jardin anglais est relativement récent, car il ne date que de quelque cent ans. La publication d'un ouvrage anglais sur la Chine, vers la fin du siècle dernier, avait mis à la mode les kiosques, les ponts rustiques, les ruisseaux sinueux. On donna d'abord à ces jardins avec allées serpentines, le nom de jardins à la chinoise. La mode passa la Manche et se répandit sur le continent. L'Angleterre était le point de départ de la propagande et de la diffusion : d'où le nom actuel. Le nouveau système avait son charme indiscutable. On était las de la ligne droite et de l'angle droit. Les surfaces plates avaient fini leur temps. La courbe domina à son tour. Les pelouses se varièrent en bosses et creux. Le caprice donnait la main à la fantaisie. Et puis, quelle heureuse appropriation aux espaces minuscules! Qu'était-ce que ces jardins qui laissaient voir le mur, qui se terminaient tout d'un coup, sans préparation, qui avouaient la petitesse du terrain? Par des tricheries aimables, les allées s'allongèrent à plaisir, promenant les pas en des circuits sans fin. Le jardin français avec ses allées droites était propre à des courses de gens hâtés : le jardin anglais trompait le promeneur, le forçant aux détours, masquant les points d'arrivée de ses sentiers, multipliant les pas, fécond en cachettes mystérieuses, en ombres de grottes et de bosquets. Vous voulez aller de ce point à celui-là? Voyez avec quelle grâce perfide le chemin abuse de vous, vous accapare, vous retient, tournant à droite, évoluant à gauche, aboutissant le plus tard

qu'il est possible. Là où il y a des petitesses à voiler, des insuffisances d'espaces à esquiver, là est le triomphe du jardin anglais.

Voilà pourquoi on l'a laissé régner là où il le devait, sur les deux côtés de la tour Eiffel. Il en résulte une impression de fourmillement, de confusion, de pêle-mêle : on n'est jamais sûr d'avoir tout vu. Mais c'est un fourmillement de multiplicité, laissant malgré cela, à chaque partie, sa vie propre et distincte. Imaginez combien autrement les palais seraient bosselés, les uns sur les autres, faisant tas, tandis que, derrière les verdures arrondissant leurs cimes, les bâtiments surgissent, éclatants d'une blancheur contrastant ou rivalisant par les couleurs de leur polychromie.

Le rôle des fleurs à l'Exposition nous a amené au Champ-de-Mars. Restons-y pour dire quelques mots de la rue du Caire. Sans doute l'Égypte n'est pas une colonie française, et à ce titre elle ne pouvait pas figurer à l'Esplanade des Invalides. Pourtant, entre son exotisme et l'exotisme de là-bas, il y a un lien, et on ne saurait parler de l'Exposition coloniale sans mentionner la reconstitution de cette rue étroite étranglée dans le haut par l'avancement des balcons fermés. Ces balcons, grillés par l'entrelacement d'une multitude de petits balustres de bois, sont destinés aux femmes, qui peuvent ainsi voir sans être vues. Il y a là, paraît-il, des morceaux authentiques acquis avec de grandes difficultés et amenés à grands frais. Là-dessous, dans des ombres reculées, s'ouvrent des boutiques où sont exposés et mis en vente des objets qui ne donnent qu'une idée fort médiocre des arts de l'Orient : l'autorisation de vendre a été cause de ces étalages auxquels nos bazars n'ont rien à envier. Cela rappelle les boutiques de nos magasins japonais de l'avenue de l'Opéra. Il serait injuste de juger de l'art indou, ou l'art persan, voire marocain, par ces exhibitions de colifichets à bas prix. Le souvenir du Pavillon où l'on admirait, en 1878, les collections du Prince de Galles, suffit à réhabiliter ces artisans-artistes de l'Asie occidentale et méridionale, experts dans les dentelles orfévrées de leurs filigranes et dans les incrustations ingénieuses des superbes damasquines, sans parler de leurs tissus aux souplesses soyeuses.

Paul Rouaix.

LA GÉLINOTTE

Le docteur Save, son gendre Philippe et moi, nous faisions l'ouverture de la chasse au pied de la Dent de Lanfont, l'un de ces derniers matins de septembre. Au moment où nous longions un petit bois de sapins et de vernes qui s'étend sur l'un des revers de la gorge, un oiseau assez gros se leva du milieu du fourré et rasa d'une aile bruyante les cimes des sapins rabougris. Le docteur le mit en joue et tira.

— Touché! s'écria-t-il triomphant, tandis que l'oiseau tombait lourdement sur l'herbe du pâtis.

Il courut ramasser son gibier.

— C'est une gélinotte, ajouta-t-il en revenant vers nous et en soufflant sur les plumes brunes et grises du gallinacée ; elle est dodue et bien en point et nous la dégusterons dès demain... Puisque vous êtes ici, Philippe, reprit-il ironiquement en se tournant vers son gendre, elle n'aura pas le sort de celle de l'an dernier.

— Celle de l'an dernier? répondit Philippe de l'air de quelqu'un qui ne comprend pas ; je vous avoue que je n'en n'ai aucun souvenir.

— Vraiment? Attendez! je vais vous rafraîchir la mémoire... Asseyons-nous et je vous conterai l'histoire de ma gélinotte de l'an passé ; elle vous prouvera, une fois de plus, qu'il y a fort loin de la coupe aux lèvres...

Nous nous étions assis en rond sur une pelouse épaisse et moussue, tandis qu'autour de nous les chiens, étendus de tout leur long, le museau sur les pattes, happaient machinalement des mouches imaginaires. L'endroit était parfaitement choisi

pour faire une halte et écouter une histoire. Derrière nous, le petit bois de vernes allongeait son ombre légère, semée au moindre vent de taches ensoleillées. En face, les pentes presque à pic des pâturages remontaient brusquement jusqu'aux formidables dents rocheuses du Lanfont, d'où tombait une ombre plus épaisse, d'un bleu noir. Tout au fond, la gorge, en se précipitant vers Bluffy, se rétrécissait en une verte coulée couverte de hauts sapins, où chantait d'une voix flûtée une source invisible. Sur les pâtis coupés çà et là de grandes gentianes jaunes, un profond silence planait, à peine interrompu par la lime aiguë de la mésange serrurière ou le sourd bruissement des sauterelles.

— Donc, reprit le docteur Save d'un ton légèrement gouailleur, l'an dernier à pareille époque, je m'en revenais d'une de mes tournées professionnelles à travers les hameaux épars dans la montagne. En descendant de Rovagny, je rencontrai un de mes clients, le père Jacquemet, coureur de bois et braconnier incorrigible. Du plus loin qu'il me vit, il me cria :

— Monsieur le docteur, je viens justement tout droit du Vivier et j'y ai laissé quelque chose pour vous entre les mains de Mme Save.

— Quoi donc, père Jacquemet ?

— Une gélinotte que j'ai tuée hier au *Plan de l'Ecureuil*... Je sais que vous êtes friand de ce gibier-là et je me suis dit en le ramassant : « Voilà de quoi faire un rôti pour M. Save. »

Je remerciai chaudement le bonhomme. Il m'avait en effet pris par mon faible ; j'aime la gélinotte, d'autant que c'est, chez nous, un gibier assez rare. Aussi, tout en continuant mes visites, je me pourléchais d'avance en songeant au dîner qui m'attendait. Je voyais ma gélinotte bardée de lard, délicatement enveloppée de feuilles de vigne et rôtissant douillettement à un feu de bois. Je me la représentais déjà couchée dans un plat long, dorée à point, succulente, rebondie, exhalant un fumet savoureux, et je l'arrosais en imagination de quelques gouttes de jus de citron, afin de mieux développer l'arome de cette chair fondante, finement imprégnée d'un léger parfum de bourgeon de sapin.

Tout en parlant, la physionomie gourmande du docteur s'allumait, ses yeux bleus pétillaient et il passait sensuellement sa main sur ses lèvres humides.

— Cette perspective, continua-t-il, me faisait prendre en pa-

tience mes stations dans les hameaux de la montagne, le bavardage interminable des vieilles femmes, les cris des marmots que je médicamentais. Tout à travers mes pansements, mes auscultations et mes ordonnances, je songeais en mon par-dedans : « Tu auras une gélinotte à ton souper ! » et cela m'emplissait de bonne humeur et de mansuétude...

Je revins très tard au logis, un peu moulu par les cahots de ma voiture, mais soutenu intérieurement par l'espoir affriolant de cette gélinotte. Dès que la jument fut dételée et remisée en son écurie, après m'être déchaussé, lavé et enveloppé dans ma robe de chambre, j'entrai en chantonnant dans la salle à manger où le couvert était déjà mis et où Mme Save m'attendait.

— Quel est le menu pour ce soir ? demandai-je en prenant un petit air indifférent.

— Mon ami, répondit tranquillement Mme Save, nous avons le restant du gigot d'hier et des artichauts à l'huile et au vinaigre.

Je souris dédaigneusement, comme un homme qui sait à quoi s'en tenir, et je repris :

— Tout cela est bon comme entrée de jeu, ma chère amie. Mais le plat de résistance, le rôti ?...

— Quel rôti ?... Il n'y a point de rôti.

— Comment ?... Et la gélinotte ?

— Quelle gélinotte? murmura ma femme en rougissant un tantinet, malgré son aplomb.

— Eh ! la gélinotte que le père Jacquemet a apportée... Je l'ai rencontré ce matin et il m'a dit qu'il venait de te la remettre en mains propres.

— Ah ! répliqua Mme Save d'un air distrait, la gélinotte !... En effet... je me souviens.

— Eh bien ? m'écriai-je impatienté.

— Eh bien ! je l'ai envoyée à notre gendre... J'ai pensé qu'à Paris ce gibier est rare et cher, et je l'ai expédiée aux enfants par le premier train...

Je vous avoue, mon cher Philippe, que tout d'abord je donnai au diable les gendres trop aimés de leur belle-mère. J'étais furieux de m'être leurré tout le jour de cette gélinotte... Mais enfin, après vous avoir maudit vingt-quatre heures, je vous ai pardonné... Etait-elle bonne, au moins ?...

— Beau-père, répondit gravement Philippe, je ne sais si elle était bonne ou mauvaise... Je vous jure mes grands dieux que je n'ai jamais tâté de votre gibier.

— Voilà qui est fort ! s'exclama l'impétueux docteur. Voyons, je puis vous préciser la date... C'était le 8 septembre, jour de la Nativité !...

— Ni ce jour-là ni un autre, je n'ai vu de gélinotte sur ma table... Demandez à ma femme !...

Comme le docteur brûlait d'éclaircir le *mystère* de la gélinotte, nous rentrâmes au Vivier. On n'attendait plus que nous pour le déjeuner. A peine Philippe eut-il déplié sa serviette qu'il interpella sa jeune femme :

— Marthe, le docteur a tué ce matin une gélinotte... Et, à ce propos, te souviens-tu que ta mère t'en ait expédié une l'an dernier ? Es-tu sûre qu'elle nous soit parvenue ?

— Je crois bien qu'elle lui est parvenue ! s'écria Mme Save ; j'ai encore l'accusé de réception et le docteur en a assez bougonné !... Tu te rappelles, Marton, c'était le jour de la petite Notre-Dame ?

— Oui, effectivement, je me rappelle, dit négligemment la jeune femme.

— Mais, répartit Philippe, nous ne l'avons pas mangée, cette gélinotte, et tu ne m'en as jamais parlé !

— Non, mon ami, je voulais faire une politesse au médecin qui a soigné *baby*, et je la lui ai envoyée aussitôt après l'avoir reçue...

— Enfin, soupira railleusement le docteur, celui-là était peut-être célibataire !... Espérons qu'il aura mangé la gélinotte.

André Theuriet.

LE PEIGNOIR ROSE

DE MADAME BONAPARTE

Un soir, chez Mme de Fonfrède, autour de la table somptueuse qui réunissait toutes les Merveilleuses du Directoire, on n'aurait jamais cru que la France venait de subir la Terreur, la famine et la banqueroute. Devant ces gourmandises arrachées aux profondeurs des lacs ou aux cimes des monts, faisan d'Écosse et carpe de Genève, ces pyramides de fruits exotiques, ananas des îles et raisins de Judée, on oubliait le temps, si proche encore, où un pot-au-feu coûtait quinze cents francs en assignats et où chaque convive apportait son pain aux dîners priés.

Quelles toilettes insensées éclairait le grand lustre en cristal de roche descendant du plafond jusqu'au milieu du surtout en porcelaine de Saxe ! Mme Tallien portait ce soir-là sur elle de quoi racheter une abbaye ou un bien d'émigré : péplum de gaze lamée d'argent qui ne gazait rien et soulignait voluptueusement ce que le journaliste Mercier appelait les *Réservoirs de la Maternité ;* au cou, aux bras et aux doigts des pieds nus, *les pattes de derrière*, pour parler le langage un peu vif d'une satire contemporaine, des diamants gros comme des noisettes. Elle ne redoutait rien, l'amazone de la prison des Carmes qui avait dans ses beaux cheveux noirs un poignard pour se tuer en prévision de l'échafaud. Maïa Garat, le ministre, était placé à merveille ce soir-là entre Thérézia Tallien et une autre éclaireuse de la mode, Mme Hamelin, qui ne craignait pas non plus les coups d'audace ;

n'avait-elle pas osé paraître au bal d'Idalie sans le vêtement qui est la base de tout costume habillé ou négligé ? Plus loin, la majestueuse comtesse de Cambis, la mignonne Mme de Noailles et la divine Château-Renaud, qui défaisait avec l'aide de deux galants Muscadins ses gants lilas à vingt-cinq boutons, la seule chose montante dans toute sa toilette. La veille, chez Barras, après un souper des plus gais, cette Muscadine avait parié que son léger costume, bagues et cothurnes y compris, pesait moins que deux écus de six livres. Elle s'était déshabillée séance tenante et avait gagné son pari. Étonnez-vous donc, quand les costumes étaient si peu lourds, que les femmes fussent si légères !

Une très jeune personne, nouvellement débarquée de la province, Sophie Gay, regardait, tout éblouie, ces splendeurs parisiennes ; ses yeux ne pouvaient se détacher d'une femme assise à la place d'honneur en face de la maîtresse du logis : c'était Mme Bonaparte, alors en pleine lune de miel, séduisante à miracle et vêtue d'un péplum moins indiscret que tous les autres, un jaloux y mettant bon ordre. Bonaparte était aussi invité ; mais, sur la prière de Joséphine, on avait passé dans la salle à manger sans attendre le jeune général, que les Directeurs venaient de nommer chef de l'armée d'Italie.

Il arriva enfin au rôti et, sans faire la moindre excuse, s'assit à la place qu'on lui avait réservée auprès de Mme de Fonfrède. A coup sûr, la toilette n'était pour rien dans ce retard ; les cheveux du guerrier, gras, aplatis, tombaient sans poudre sur une redingote grise, négligemment serrée à la taille par un cordon de soie auquel pendait un sabre. Les Muscadins échangèrent avec leurs *Impossibles* un sourire railleur, tandis que l'étourdie Caroline Hamelin interpellait le nouveau venu d'un bout de la table à l'autre :

— Ah ! général, on voit bien qu'on ne se bat pas ici ; vous vous êtes fait attendre.

A cette saillie, le visage sombre de Bonaparte se détendit un instant pour reprendre aussitôt la même expression.

Le marquis de Livry se pencha vers Sophie Gay, sa voisine :

— S'il faut en croire les théories de Lavater, voilà un petit gaillard qui ne doit pas être commode.

— Mais on prétend qu'il est aux genoux de sa femme et qu'elle en fait tout ce qui lui plaît.

— Allons donc ! avec ce front et ce profil, on n'obéit à per-

sonne. Un feu de paille, d'ailleurs, que l'amour d'un homme de vingt-huit ans pour une femme de trente-quatre ans. Celle-là ne les paraît pas, j'en conviens, mais impossible de m'en faire accroire, à moi, sur les questions d'âge.

M. de Livry, la plus mauvaise langue de tout Paris, cotait, sans se tromper jamais, si bien conservées qu'elles fussent, les dames à leur nombre exact d'années, et ce petit talent de société ne lui faisait pas beaucoup d'amies.

Toutes les flatteries et les coquetteries de Mme de Fonfrède y échouèrent : le général Bonaparte s'obstinait à garder le silence, et la maîtresse de maison, impatientée, hâta la fin du dîner. On se leva de table pour passer dans un salon rempli de jonquilles, d'héliotropes et de jacinthes, un vrai nid à migraines, si bien que Joséphine se trouva mal au bout de quelques instants. On l'emporta sur un divan dans le boudoir de Mme de Fonfrède, et on s'empressa de dénouer sa ceinture *à l'antique*.

— Ce ne sera rien, mesdames, dit Thérézia Tallien d'un air entendu ; Joséphine a en ce moment d'excellentes raisons pour s'évanouir.

Bonaparte avait suivi les dames. Tandis que Mme Tallien parlait, la physionomie du général s'illumina soudain ; ces espérances de paternité prochaine semblaient le ravir, et son regard se posa avec tendresse sur celle qui venait de rouvrir languissamment les yeux. D'une main tremblante encore, Mme Bonaparte chercha à son cou le collier qu'on avait détaché au moment de l'évanouissement et jeté sur une console en forme de lyre.

— L'unique présent de noces du héros, dit tout bas Mme Hamelin en touchant dédaigneusement le bijou ; il ne s'est pas ruiné ! Une chaîne de cheveux rattachée par une plaque d'or émaillée sur laquelle vous pouvez lire ces mots gravés : « Au Destin ! »

Bonaparte s'était approché de sa femme ; il lui dit quelques mots à l'oreille et la baisa au front ; puis, sans répondre aux adieux de Mme Tallien ni même saluer les dames, il sortit vivement, pour se rendre au Luxembourg chez Barras.

— Décidément, dit, en rentrant dans le salon, la belle Château-Renaud au comte de Tilly, c'est un sauvage que votre Bonaparte ; je suis sûre qu'il ne sait pas même danser la *Monaco*.

En effet, cet homme ne savait ni danser, ni faire la révérence ; mais, en quelques mois, il prenait l'Italie, l'Égypte, et prouvait à l'Europe que la France était la première des nations.

Moins de deux ans après ce dîner, où il avait fait si triste figure, nous le retrouvons premier Consul ; le destin s'était chargé de récompenser l'offrande du héros. Joséphine n'avait pas la permission de voir ses amies ni de fréquenter *la Redoute* inaugurée par M. de Livry. Elle s'en dédommageait, tout le monde le sait, en faisant une dépense enragée ; elle adorait surtout les bijoux et entassait, dans ses écrins, diadèmes, ceintures, bagues et bracelets. Son compte chez le bijoutier en renom, M. Nitot, montait à une somme considérable. Celui-ci, après avoir été le plus patient des créanciers, se décida enfin à demander une audience à Mme Bonaparte. Elle le reçut un matin, à la Malmaison, dans le petit salon bleu du rez-de-chaussée qui précédait sa chambre à coucher, et, avec le plus charmant sourire :

— Si vous venez me demander de l'argent, Monsieur Nitot, vous tombez mal ; je suis affreusement gênée, il faut me faire crédit quelques mois encore. Soyez tranquille, vous serez payé jusqu'au dernier écu.

— Je n'ai garde d'en douter et je serais désolé de paraître importun à Madame Bonaparte ; mais qu'elle daigne songer que j'ai fait beaucoup de crédits tous ces temps-ci ; les rentrées sont difficiles, et je me trouve à la veille d'une échéance importante.

— Merci de la préférence que vous m'accordez ; Pauline vous doit presque autant que moi ; pourquoi ne pas vous adresser à elle ?

— Madame Bonaparte sait bien que ce serait difficile ; sa belle-sœur est au Cap, à deux mille lieues d'ici.

— C'est juste, et moi qui suis à la Malmaison, je dois payer pour toute la famille. Voyons, monsieur Nitot, à combien se monte le chiffre formidable de mes dettes ?

— Quarante mille livres, environ, Madame, et si vous pouviez au moins me donner un acompte de vingt mille livres...

— Vous n'y pensez pas, bon Dieu ! où les prendrais-je, vos vingt mille livres ?

— Le premier Consul ne pourrait-il...

— Mon mari ! impossible ! Hier, justement, il m'a fait un sermon ! j'ai promis de me corriger et de ne plus faire de dettes.

En ce moment, le son des trompettes arriva par la fenêtre ouverte et les tambours battirent aux champs.

Joséphine tressaillit.

— Quelle surprise ! Le premier Consul ! Je ne l'attendais que pour dîner.

M. Nitot avait trop le sentiment des convenances pour ne pas comprendre que son audience était finie ; il s'inclina profondément et gagnait déjà la porte lorsque Mme Bonaparte le rappela.

— Votre situation me touche véritablement, monsieur Nitot ; je suis bien pour quelque chose dans vos inquiétudes financières et je voudrais essayer de les soulager. J'ai mon idée. Entrez dans ce cabinet, et surtout ne bougez pas.

En achevant ces mots, elle poussa le bijoutier dans un réduit où les garçons d'appartement accrochaient plumeaux et balais. Puis, revenant vers une psyché, près de la fenêtre, elle jeta un coup d'œil sur son négligé de batiste rose, garni de malines, prit au hasard un livre qui traînait sur un guéridon et s'étendit sur le canapé dans une pose aussi naturelle que gracieuse. Cette mise en scène à peine terminée, on entendit dans le salon voisin la voix la plus fausse de France fredonner un air de *Zémire et Azor,* la porte s'ouvrit et le premier Consul entra gaiement.

— Déjà levée, ma petite femme ; quel miracle ! fit-il au milieu d'un long baiser promené du front jusqu'aux lèvres.

— J'avais deviné que tu viendrais déjeuner ce matin, Napoléone, murmura la créole en se renversant avec abandon sur l'épaule de son mari.

L'espoir et le courage revenaient au cœur de Joséphine. Les caresses du maître étaient de bon augure ; il y avait dans l'année quelques semaines au plus, alors que les arbres verdissaient et que les petits oiseaux faisaient leurs nids, où cet homme de bronze subissait d'une façon absolue l'influence féminine.

— Tu as raison de te lever de bonne heure, reprit-il ; tu es fraîche comme Hébé ce matin. Comme c'est gentil, la batiste rose sur une peau blanche !

Il enveloppa Joséphine d'un regard amoureux, essayant d'ouvrir davantage le peignoir. Il y allait en conquérant habitué à ce que rien ne lui résiste ; le tissu fragile se déchira.

Joséphine fit une moue irrésistible.

— A quoi penses-tu ! mon beau peignoir tout neuf, le chef-d'œuvre de Mme Germon !

— Parbleu ! le grand mal ! elle sera enchantée d'en refaire un autre, la voleuse !

Et le premier Consul mit derechef un baiser sur la brèche qu'il venait d'ouvrir.

Dans son refuge, M. Nitot ne perdait pas un mot du dialogue et tremblait de tous ses membres. Être là derrière cette porte, surprendre cet aigle en flagrant délit de tendresse conjugale, il y avait de quoi frémir.

Un silence dans le petit salon ; quelques minutes s'écoulèrent ; puis la voix de Bonaparte, vibrante et saccadée, frappa de nouveau les oreilles bourdonnantes de l'infortuné Nitot.

— Adieu, je me sauve là-haut travailler avec Rapp jusqu'au déjeuner.

— Auparavant, signe-moi le bon de vingt mille livres que tu viens de me promettre.

— Comment ! moi ? je t'ai promis vingt mille livres ? Tu l'as rêvé, joli masque.

— Non pas, tout à l'heure ; je te l'ai demandé bien bas et tu as dit oui.

— Vraiment, madame l'enjôleuse ? En ce cas, vite la plume et l'encre, je suis pressé.

Il griffonna deux lignes à l'adresse du banquier Hainguerlot et, se tournant vers Joséphine :

— Es-tu contente à présent ? Que les femmes viennent encore se plaindre qu'on ne fasse pas toutes leurs volontés ! Mais, je t'en avertis, c'est la dernière fois, n'y reviens plus.

Il s'éloigna en fredonnant le même air de *Zémire et Azor*. Joséphine se précipita vers le cabinet noir pour délivrer le prisonnier et, lui tendant le papier signé par le premier Consul :

— Tenez, monsieur Nitot, j'ai réussi, c'est une chance ; j'avais grand'peur, je jouais une grosse partie.

— Et moi donc ! murmura le bijoutier en s'essuyant le front.

C'est égal, disait-il bien des années après, au bibliophile Jacob — duquel nous tenons cette anecdote — s'il m'avait entendu bouger, si j'avais seulement renversé un plumeau, il était capable de m'envoyer prisonnier d'État au Mont-Saint-Michel.

Mary Summer.

SEPTEMBRE AUX CHAMPS

I

LA LESSIVE AU VILLAGE

Il n'est pas rare que le premier frisson de l'automne vienne nous surprendre au milieu du plus radieux peut-être des ensoleillements de l'été. En ce mois de septembre, il suffit parfois d'un orage pour bouleverser la température; on étouffait la veille, le lendemain, au soir, on réclame le renfort d'un paletot. Il en est de ces prémices de l'hiver comme du premier cheveu blanc : la menace qu'il représente impressionne plus désagréablement que sa réalisation. Déjà fini, ce temps des journées longues et illuminées, des soirées tièdes, des nuits étoilées, des amours et des petits pois! On a beau faire flèche de philosophie, il est impossible de songer, sans quelque tristesse, à ce qui va leur succéder. Mais il faut bien que je l'avoue, ce découragement en face des présages de la saison rigoureuse est un des travers de l'âge mur; celui-ci hait l'automne, non pas tant parce que le déclin lui rappelle le sien, que parce qu'une voix instinctive lui dit : Dans sept mois, à l'heure de la résurrection, seras-tu là pour y assister?

La jeunesse insouciante, dont le cœur garde un reflet du réjouissant soleil, est absolument insensible aux vicissitudes des saisons. Le paysan les voit également venir avec une parfaite indifférence, mais pour d'autres raisons. La température fait partie de son outillage, l'atmosphère est un des rouages de sa machine; tout ce qu'il leur demande, c'est de fonctionner pour la

plus grande prospérité de sa fabrication spéciale. Que lui parlez-vous de beau temps? Il ne connaît, lui, que le bon temps, et le bon temps c'est tour à tour le soleil, la pluie, la bise, la gelée, la neige, selon que la terre réclame les offices des uns ou des autres, et le paysan a raison.

En ce moment, nous tenons du bon temps : ces nuages qui courent bas, chassés par les rafales, ces averses qui se succèdent et contre lesquelles nous autres, oisifs, ou peu s'en faut, nous pestons, vont humecter la terre et faciliter le dernier labour qui précèdera les semailles d'automne; cette bise aigre, qui soulève si désagréablement la coiffure du chasseur arpentant la plaine, vient à souhait pour sécher les pommes de terre que l'on arrache et permettra de les enlever rapidement; la vigne elle-même, dont les fruits sont en maturation, n'a pas à s'en plaindre; il n'est guère que la ménagère, qui va entamer l'importante opération de la lessive, pour souhaiter le retour du soleil.

Les Parisiennes seraient bien étonnées des proportions que peut affecter une petite affaire qu'elles traitent toutes les semaines, en moins de dix minutes, avec une femme armée d'un panier. De toutes les vieilles traditions rustiques, celle du linge est la plus tenace et reste la plus religieusement conservée. La paysanne a abandonné sa coiffure nationale, elle taille ses robes sur quelques vieux patrons des femmes de la ville, elle porte des paletots, des bonnets fleuris, des bottines, elle garnit ses robes de volants, elle s'agrémente d'un ruban dans le dos, mais elle garde sa vénération, son culte pour le linge; il n'a pas cessé d'être l'objet de toutes ses convoitises, de toutes ses ambitions. Un jeune ménage boira de l'eau pendant un an pour mettre une douzaine de chemises ou quelques paires de draps dans l'armoire. Il y a des femmes de journaliers mieux fournies, sur ce point, que bien des bourgeoises en robes de soie; ce sera toujours à grossir le trousseau que seront consacrées les économies de ce couple économe.

Cette armoire où elle entasse ses trésors, la paysanne ne l'ouvre pas sans un certain recueillement; c'est avec une sorte d'extase qu'elle contemple ces piles de grosse toile, si artistement rangées, éblouissantes de blancheur; il semble qu'elle s'enivre de la balsamique odeur de lessive, accentuée par le parfum d'iris qui s'en exhale, et je doute fort que jamais entassement de pièces monnayées ait provoqué un aussi sincère épanouissement de satisfaction et d'orgueil.

Elle ne peut manquer d'être jalouse de la conservation d'objets auxquels elle attache un tel prix, cette paysanne; elle sait que le lavage est bien plus à redouter pour eux que l'usage; aussi espace-t-elle ses lessives autant que les ressources de la fameuse armoire le lui permettent, et les réduit-elle, si elle le peut, à deux par an. Après la moisson, la grande œuvre est de rigueur.

Quinze jours à l'avance, elle est le sujet permanent de tous les entretiens; la ménagère suppute, en soupirant, ce qu'il lui en coûtera en journées de femmes, en savon, etc.; elle exalte les peines, les fatigues qui l'attendent, un peu pour humilier la fraction masculine de la famille qui se figure toujours qu'elle seule a du mal en ce bas monde. Quand les travaux préparatoires de l'échangeage sont commencés, elle gourmande le mari pour qu'il façonne le bois nécessaire; à l'entendre, jamais elle n'en aura assez; mais ces hommes sont si insoucieux des soins de l'intérieur! La veille du grand jour, le cuvier, lavé, rincé et surrincé, est installé sur son trépied dans la chambre, entre les lits et la cheminée, remplissant tout l'espace libre de sa majestueuse rotondité.

Après en avoir garni le fond de sarments, soigneusement conservés pour cet usage, qui ont pour mission d'empêcher que l'orifice d'écoulement ne s'engorge, la femme y entasse son linge pièce à pièce, avec des précautions minutieuses, et en le chargeant d'une cendre de bois scrupuleusement tamisée. Le lendemain, avant l'aube, l'immense chaudron est accroché à la cré maillère, le feu s'allume et caresse ses flancs noircis. Ah! ce n'est plus le feu pauvreteux par lequel on essaye, en hiver, de réchauffer ses membres engourdis, deux tisons fumeux qui se baisent; la grande cheminée flamboie; la flamme vive, ardente, monte jusqu'à son manteau; le bois craque et pétille, projetant des milliers d'étincelles, dont quelques-unes, se fixant sur la couche rugueuse de la suie, en illuminent les sillons; le chaudron commence à gronder sourdement; le tuyau de décharge est fixé au trou du cuvier, assujetti sur les traverses d'une chaise, et bientôt, quand se produit l'ébullition, la grande maîtresse de l'œuvre, sa couleuse à la main, entame solennellement l'opération.

Vers le midi, quand les fils et le père reviendront des champs, elle sera dans son plein. Les flambées de l'âtre n'ont rien perdu de leur activité; aux bouillonnements du chaudron se mêle le murmure du filet de lessive que le tuyau lui ramène. La cou-

leuse, de son côté, va et vient sans relâche; des nuages d'une buée épaisse, s'élevant de cette montagne de linge, ont rempli la chambre d'un brouillard opaque et tiède, à travers lequel passent et repassent comme des ombres les femmes aux bras nus, aux visages empourprés, aux fronts ruisselants de sueur. Bien mal avisés ils seront, les pauvres gens, s'ils s'avisent de parler de soupe à ces lessiveuses affairées :

— De la soupe! s'écrie immédiatement une voix aigre et criarde, nous avons bien le temps d'y penser à votre soupe, vous croyez peut-être que nous nous amusons? Vous ferez comme nous, vous vous en passerez aujourd'hui, de soupe!

Quoi qu'on en ait dit de la brutalité du paysan, il est bien rare qu'il réplique; cette incarnation du travail en respecte toujours les exigences. Il prend silencieusement un morceau de pain, du fromage dans la huche, et le mange, assis avec résignation sur le pas de la porte, pour ne pas gêner les femmes.

La lessive n'est que le second acte d'une pièce qui en a quatre et quelquefois cinq. Après celui-là viendra le blanchissage, une fête au grand air celle-là, toujours joyeuse, bien qu'elle soit souvent plus laborieuse et plus pénible que l'autre tableau; le lavoir communal, au bord de la rivière, avec encadrement de saules grisâtres se détachant sur la tonalité ferme des aunes et des peupliers, en est le théâtre. Je n'oserais pas vous jurer que les personnages en scène sont très sensibles aux charmes du décor; la douce musique des joncs murmurants, les feux capricieux des rayons tamisés par le feuillage couvrant la nappe brune de flamboyantes mouchetures, les laissent absolument indifférents; mais le lavoir représente au village ce que, dans un style en passe de devenir mondain, on appelle la halle aux potins. Tout en secouant, en tordant la toile bise d'un poignet vigoureux, dames et demoiselles épluchent rigoureusement les faits et gestes des voisins, et surtout des voisines; les méchants propos pleuvent aussi drus, aussi serrés que les coups de battoir; les torchons sortiront de là plus nets que les réputations; et la médisance a de tels charmes pour la villageoise que, quelle que soit sa fatigue, elle considérera toujours la journée au lavoir comme une partie de plaisir.

Après, viendront le séchage, le pliage, le repassage des pièces les plus fines, travaux complémentaires qui prendront encore une grande quinzaine; puis, le linge triomphalement réintégré dans son sanctuaire, fournira une nouvelle série de jouissances

à sa propriétaire qui, le jour où elle entrebâillera l'armoire devant un profane, ne manquera jamais de s'écrier avec un accent légèrement ému :

— Flairez-moi cela, et dites-moi si votre linge de Paris a un goût qui ressemble à celui-là! Sans compter que voilà des draps qui ont servi à ma grand'mère et qui dureront encore plus que moi. Ah! c'est que nous autres, nous ne mettons pas d'infamies dans notre lessive, comme vos blanchisseuses!

La blanchisseuse de Paris est la bête noire de la paysanne : le vol, l'assassinat pourraient la laisser froide; mais brûler du linge avec le chlore, jugez donc!

Il n'est donc pas besoin d'ajouter qu'elle reste absolument réfractaire aux inventions de l'industrie moderne en ce qui concerne son travail favori. La lessiveuse économique, elle la traite irrévérencieusement de sale marmite. A-t-elle tort, a-t-elle raison? Nous ne sommes pas compétents pour en décider, et nous ne nous permettrons de hasarder qu'une simple réflexion. Depuis quelques années, l'économie est devenue le mot d'ordre du progrès; avec les lessiveuses économiques précitées, il nous a dotés du fourneau, de la rôtissoire économiques, du beurre économique, du vin, de la bougie, du sucre, que sais-je encore? tous plus économiques les uns que les autres; cette économie resplendissant sur toute la ligne, n'est-on pas en droit de se demander comment il se peut faire que la vie devienne de plus en plus dispendieuse?

II

LE PREMIER FEU

Le paysage s'est singulièrement assombri. Les journées sont encore tièdes, mais le matin, quand le soleil se lève, il lutte longtemps avant de percer le rideau de vapeurs qui enveloppe l'horizon, et les soirées sont franchement froides. La végétation a perdu son activité, son œuvre annuelle est accomplie et son déclin ne tardera guère à s'accuser par la coloration automnale du feuillage qui donnera à la vallée sa physionomie la plus pittoresque. Les plantes herbacées conservent seules la puissance de leur tonalité : l'éternelle histoire de la vitalité des humbles. Les grands peupliers auront perdu de leur parure, que les prés

qu'ils encadrent garderont longtemps encore une verdure plus intense qu'elle ne l'était au printemps.

Nous n'avons pas encore trop à nous plaindre, car nous pouvions être privés beaucoup plus tôt de tout ombrage. Le 9 août 1863, à la suite d'une chaleur étouffante qui avait régné sur Paris, tous les marronniers de la grande allée de l'Observatoire, au Luxembourg, perdirent en une nuit toutes leurs feuilles qui, la veille encore, étaient parfaitement vertes, et, sans remonter aussi loin, des cas de véritable insolation ont été observés chez des végétaux, pendant l'été de 1883.

Nous voilà donc en route pour l'hiver, il faut en prendre notre parti. La résignation nous sera d'autant plus facile que les deux mois qui nous en séparent ne nous semblent pas les moins agréables de la vie des champs; nous ne trouvons point du tout mal avisés ceux qui les préfèrent à ces journées caniculaires où la respiration exige un effort, où l'on transpire rien que pour ôter son chapeau. Si la tiède soirée en plein air a ses charmes, est-ce que la flambée dansant joyeusement dans l'âtre, lorsqu'on la retrouve au retour soit de la promenade, soit de la chasse, n'a pas les siens? Ce qui me console quand je suis mouillé, nous disait un vieux chasseur au marais, c'est la pensée de la volupté que je vais trouver à me sécher. La vérité est que le bonheur est fait de ces contrastes.

Le soir, quand il rentre fatigué, quelquefois mouillé, soit des champs, soit de la chasse, le campagnard commence à trouver une certaine volupté dans la station au coin de l'âtre.

Bien entendu, aux champs, nous n'admettons pas d'autre feu que le feu de bois.

Nous n'aimons guère le fourneau de fonte trônant dans toutes les cuisines, sous prétexte d'économie; la cheminée moderne ne nous semble pas mériter plus d'indulgence. Malgré son luxueux encadrement de marbre, de bois sculpté, ses tablettes de tapisserie ou de brocart, ce trou de la muraille, chichement mesuré, toujours par économie, n'est en réalité qu'une contrefaçon de la chaufferette. Son rideau ventilateur facilite singulièrement l'allumage, elle distribue une plus forte somme de calorique et supprime quelquefois la fumée; sur ces points, les progrès sont incontestables.

Oui, le charbon de terre est un progrès; à ce titre, nous sommes pour lui pleins de respect; il nous semble que c'est tout ce

qu'il est en droit d'exiger. C'est bien assez de le subir quand les devoirs sociaux nous l'imposent; il n'est point assez aimable pour prétendre au huis clos de l'intimité. Ce combustriel fournit un feu bête comme tous les violents, il vous rôtit le nez, sous prétexte de vous réchauffer les tibias; il force à recourir à l'écran qui, en vous préservant de ses brutales caresses, vous dérobe la vue si réjouissante de la flamme; il empeste par dessus le marché : aussi faut-il laisser ce prétexte à migraine à la forge, à l'usine, ses domaines. Le véritable feu du solitaire, c'est le bois : une allumette sous le faisceau de brindilles, et il aura un compagnon avec lequel le tête-à-tête sera plein de charme et d'imprévu.

Elles ont des voix, ces bûches empilées dans le foyer, des voix qui d'abord s'exhalent en plaintes, en murmures, puis chantent par les mille languettes bourdonnantes de leurs flammes; elles deviennent de plus en plus bavardes à mesure que la combustion s'active, comme un interlocuteur qu'anime la contradiction; elles rendent des craquements semblables à un rire féminin, elles crépitent, elles pétillent en projetant des milliers d'étincelles, et tout cela en vous donnant une chaleur douce, continue, si agréable que ce n'est jamais sans regret que vous la quittez pour gagner votre lit, cette bienfaisante cheminée.

Oh! la flambée, cette flamme alerte et capricieuse qui dentelle si gaiement le noir conduit où elle s'engouffre, et qui représente la poésie du feu, comme les rayons qui illuminent sont la poésie du soleil. Elle était le charme de l'antique et haute cheminée que l'on ne retrouve plus guère que dans les chaumières aujourd'hui. Un demi-fagot brûlait à l'aise dans son vaste foyer, sur ces grands chenets dont le fer poli semblait s'embraser à ses reflets. A mesure que le sang circulait plus rapide dans les membres réchauffés, on subissait l'attraction de la pittoresque « gallée »; on éprouvait une jouissance positive, mais indéfinissable, à contempler le papillotement de ces jets éblouissants s'élevant du brasier, à entendre les crépitements des brins se tordant à ses caresses. Les chiens eux-mêmes ne paraissaient pas insensibles à leurs agréments; gravement assis sur leur queue, et si près de la flamme, que de leurs poils humides montait une buée qui les enveloppait, on eût dit, aux regards mélancoliques avec lesquels ils la suivaient dans ses jeux, qu'ils y trouvaient quelque intérêt.

De tous les animaux domestiques, le chien et le chat sont les seuls qui aient appris de nous à se chauffer. Nous ne jurerions pas, cependant, qu'ils apprécient ce que nous appelions tout à l'heure la poésie du feu. Nous étant fait une loi de ne jamais surfaire l'intelligence des animaux, nous avouerons même qu'ils nous ont paru en comprendre très imparfaitement les effets. Il est très probable que vous pourrez cribler les chiens de coups de bottes sans les décider à quitter une si agréable place. Un minuscule charbon en roulant du foyer dans leur direction réussira à les mettre en déroute. Pour renvoyer cet épouvantail d'où il est venu, il suffirait d'un simple mouvement de leur patte; jamais vous ne les verrez le hasarder. Il y a bien là-dessus une histoire d'un chien auquel son maître avait commandé de rapporter une braise incandescente et qui obéit, après l'avoir préalablement éteinte avec l'arrosoir de la nature. Mais si elle n'a pas été empruntée aux aventures du baron de Munchhausen, elle est parfaitement digne d'y figurer. Soyez sûrs que les dépossédés de tout à l'heure attendront, avec quelque impatience sans doute, mais avec une parfaite résignation, que le charbon ait perdu sa coloration menaçante pour revenir à la rôtissoire. Le chien ne joue jamais avec le feu ; en cela, il se montre plus avisé que ses maîtres.

G. de Cherville.

Le Gérant : H. Dutertre.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)

STRASS ET DIAMANTS

I

Le *Guide-Joanne* est un beau livre, encore qu'il manque un peu de suite. A cela près, il enseigne maintes choses qu'on n'a plus guère le temps d'apprendre ailleurs : l'histoire, la géographie, l'architecture, l'économie politique, la théologie, la navigation, sans compter l'art d'éviter les ampoules. Non seulement il vous guide à travers les sites entrevus par la portière du sleeping-car, mais encore il vous décrit ceux qui vous échappent : ce sont, hélas! les plus intéressants et les plus nombreux.

Sans cet utile compagnon, le voyageur plongé dans la nuit d'un tunnel, sous le dernier contrefort des monts Cantal, ne se douterait guère qu'il a, sur la tête, un paysage merveilleux et les ruines historiques du château de Vitrac. Il se douterait encore moins qu'Enguerrand de Vitrac accompagna Raymond de Toulouse en Terre Sainte et qu'on trouve dans cette maison : un grand maître de Rhodes sous Charles VI, un pape au xve siècle, un amiral qui se fit Turc un peu plus tard, un gouverneur d'Auvergne pour Sa Majesté Louis XIII, une abbesse de Chelles, une dame d'honneur qui procura quelques nuits d'insomnie à Mme de Montespan, sans parler d'illustrations moins éclatantes.

Dans une des précédentes éditions, la notice que je résume se terminait par ces mots effacés depuis : *Famille éteinte*. C'était une erreur, largement compensée, il faut le reconnaître. Car des centaines de famille roulent aujourd'hui leurs armoiries dans les rues et leurs titres dans les salons, bien qu'elles soient aussi éteintes que le plus froid des volcans d'Auvergne.

Les Vitrac existaient encore en 1875, mais si peu, qu'il faut excuser le *Guide-Joanne*.

On les trouvait alors, non plus à la Cour — ce qui n'est pas entièrement leur faute — mais derrière un grillage, en la personne d'un grand jeune homme pâle, très beau, encore plus timide, ayant cet air détaché de tout, particulier aux êtres qui n'ont rien et s'attendent à vieillir sans se voir plus riches, par indolence ou par vertu, souvent par tous les deux.

Ce jeune homme était René de Vitrac, le dernier de sa maison, aussi seul au monde que s'il eût été un enfant trouvé, et moins favorisé sous certains rapports. Il disait avec une amertume un peu trop résignée :

— Au moins, si je sortais de l'hospice, aurais-je quelque chance de me découvrir des parents millionnaires !

Il s'en fallait d'un million que les siens l'eussent été jamais. Toutefois, c'est un tort qu'il n'aurait pas pu leur reprocher, même s'il en avait eu envie, car il les avait perdus dans sa première enfance, et le dernier descendant d'une race presque princière entrait dans la vie sous de tels auspices que les âmes charitables disaient en le voyant :

— Pauvre petit ! Si Dieu voulait le prendre, ce serait une grande bénédiction.

D'autres que les Vitrac ont passé par là, dans notre beau pays de France. Le temps fait de la besogne, surtout quand il est aidé par la guillotine et quelques bonnes lois sur les biens des proscrits, appliquées avec intelligence. Pour peu que la fatalité s'en mêle, qu'un intendant fasse fortune trop vite, qu'un oncle ne meure pas assez tôt, qu'un banquier se sente l'humeur voyageuse et qu'un jeune marquis s'avise d'adorer le sexe charmant, l'utilité du *Guide-Joanne* apparaît dans toute son étendue. Il reste une ruine, avec ces mots : *Excursion recommandée*. Mais qui songe à faire l'excursion ? Pas même l'intéressé : tel était le cas de René de Vitrac.

De sa troisième à sa douzième année, un vieux curé qui buvait de l'eau et portait un cilice lui prêcha le néant des grandeurs humaines, ce qui était prêcher un converti. Ensuite, le saint homme étant allé recevoir là-haut le prix de ses vertus, notre jeune ascète fut mis dans un lycée dont le régime alimentaire lui parut une orgie à côté de celui qu'il quittait. Il entendit moins parler de Dieu et servit moins souvent la messe, mais, par contre, jus-

qu'à sa dix-huitième année, on lui démontra par A + B que les nobles en général, et les Vitrac en particulier, n'avaient pas volé certains désagréments survenus vers la fin du dernier siècle. On ne lui laissa même point ignorer que si la France était encore debout malgré leurs dents, il fallait qu'elle eût la vie dure.

Le pauvre Vitrac sortit de là tout désorienté, l'esprit confondu, le cœur vidé de toute tradition et de tout orgueil, en un mot dans l'état de faiblesse, quant au moral, où se trouve un corps humain qui a passé par la purgation, puis par la saignée. Il se demandait avec terreur, non seulement ce qu'il allait manger, mais encore s'il pourrait être bon à quelque chose pour son pays, lorsque les Prussiens, par la voix de leurs canons, lui fournirent la double réponse qu'il cherchait. Il se battit fort convenablement, mais sans pouvoir se défaire de sa déplorable timidité. Quand on lui criait, au milieu d'un engagement à l'arme blanche : « Bravo, Vitrac ! » ou bien « Prenez donc garde, vous allez vous faire tuer ! » il rougissait jusqu'au blanc des yeux, comme une servante arrivée de la campagne le matin, qui fait de la casse sur une étagère.

Un jour, pendant une charge, son colonel commit l'imprudence de lui dire :

— Vitrac, mon garçon, vous viendrez me trouver ce soir, avant mon rapport.

Il perdit si bien la tête qu'il se trouva tout à coup, Dieu sait comment, seul au milieu de gens qu'il ne connaissait pas et qui finirent par le prendre, son cheval étant mort et son sabre cassé vers la poignée.

Il perdit du coup ses galons de brigadier, mais il gagna une échancrure profonde à l'épaule dont il fut soigné en Allemagne, c'est-à-dire à l'allemande. Aussi, quand il revint en France, on le mit à la réforme, ce qui revenait à le mettre à la diète, vu son esprit d'intrigue et ses dispositions naturelles pour le métier de solliciteur.

Fort heureusement, un capitaine qu'il avait connu à l'hôpital prussien, sollicita pour lui et le fit entrer aux Finances, car s'il ne pouvait plus tenir une arme, il pouvait encore tenir une plume, Dieu merci !

Bientôt ce casseur de sabres se révéla comme le modèle des ronds de cuir, et tel fut le bonheur de son avancement rapide qu'il arriva, en cinq ans, au bureau des Transferts de la Bourse,

avec deux cent cinquante francs par mois et l'estime de ses chefs.

On ne lui laissa point ignorer, d'ailleurs, qu'il était là pour longtemps ; mais il avait été si peu gâté par le sort qu'il était loin d'estimer qu'on dût le plaindre. Il était maître chez lui, dans son bureau où le sous-chef n'entrait pas deux fois par semaine. Et il avait lui-même un inférieur, simple expéditionnaire, dont l'origine valait l'intelligence et dont les saillies continuelles auraient abruti un Descartes ou un Newton.

La pièce où ces deux forçats de l'administration passaient leur vie, était une sorte de soupente, prise dans l'épaisseur de l'entablement de la Bourse, à la façon de ces caches mystérieuses dissimulées autrefois dans les recoins des berlines de poste. Le plafond, peu élevé, paraissait plus bas encore quand on quittait l'immensité des autres parties du palais, tellement qu'on n'y pénétrait pas, surtout pour la première fois, sans rentrer d'instinct la tête dans les épaules. Chaque jour, le matin et l'après-midi, Larceveau, le second employé, répétait la même pantomime plaisante qui consistait à gagner sa place, courbé en deux, comme s'il avait marché dans le boyau d'une mine.

D'ailleurs le vrai public ne fréquentait guère ce réduit, où l'on voyait seulement les garçons des agents de change, venant apporter ou reprendre les titres de rente au porteur passés en d'autres mains. Le dernier des Vitrac y séjournait huit heures par jour en été, saison pendant laquelle le gaz devenait inutile vers midi, sauf en cas de pluie. Mais, en hiver, il s'y tenait fort avant dans la soirée, à cause du brasier généreusement entretenu par Larceveau. Une fois, même, il y passa toute la nuit, sans dîner, le courage lui manquant pour gagner son bouillon Duval, puis sa chambre des Batignolles, à pied, jusqu'à la cheville dans la neige fondante. Il aurait sans doute recommencé, tant il fut ravi de cette idée ingénieuse. Malheureusement un gardien le découvrit, le dénonça, et Vitrac dut prouver devant le chef du personnel que son but n'était pas de s'enfuir avec la caisse, toujours garnie de deux ou trois millions de titres.

Le paysage qu'il avait sous les yeux, quand il les levait de son papier, consistait dans un des chapiteaux de la colonnade ; encore ne pouvait il en embrasser qu'une partie, vu les dimensions de la fenêtre et le rapprochement de l'objet. Le panorama était restreint pour un homme qui aurait dû vivre dans un château d'où l'on découvrait à l'œil nu les clochers de dix-neuf villages ;

mais, heureusement, ce détail était ignoré de lui. Au bout d'un an, il connaissait son chapiteau comme le laboureur connaît le ciel. Il disait à Larceveau :

— Nous aurons de la pluie demain, le chapiteau suinte.

Ou bien :

— J'ai rarement vu l'atmosphère aussi pure que ce matin. J'aurais compté les brins de paille du nid d'hirondelles.

De son côté Larceveau, quand le temps était clair, sortait une jumelle marine de son tiroir, et la braquait longuement sur les feuilles d'acanthe en se pâmant d'admiration. Cette facétie, à chaque instant répétée, lui semblait extrêmement spirituelle.

Quant à Vitrac, un dernier trait peindra l'anémie progressive de son intelligence : il commençait à rire des mots de Larceveau ! Ce bohème, d'ailleurs, était le seul être humain qui pût lui fournir quelque prétexte à rire. Vitrac ne possédait pas un ami, et seulement une amie, toute platonique, dans la personne d'une jeune femme qui le servait chaque soir au « bouillon ». Mais celle-là ne le faisait pas rire ; elle l'intimidait un peu avec son air doux et ses grands yeux honnêtes où flottait l'éternel *Qui sait?* du regard de certaines blondes. A force d'échanger une phrase entre chaque plat, ce qui faisait deux fois par jour, il sut bientôt qu'elle était mariée et fort attachée à son époux et à ses devoirs. Il la traitait constamment avec cette grande politesse qu'il avait conservée du bon vieux temps — comme son château — sans se douter qu'il l'avait encore. Jamais il ne lui avait demandé le nom de son mari, mais il s'était arrangé pour qu'elle sût le sien. Il dînait de meilleur appétit quand une bouche humaine avait prononcé les deux syllabes qui lui faisaient un *moi :*

— Le consommé nature, monsieur de Vitrac, ou avec des pâtes ?

Si vous saviez à quoi peut conduire le parfait isolement quand il écrase de son poids maudit une âme faible ! Tel vous étonne par la bassesse de ses goûts, tel se dégrade à vos yeux par son cynisme. Vous croyez qu'ils se ruent vers le vice abject ? Point : ce qu'ils cherchent, c'est de s'entendre appeler par leur nom, à certaines heures...

II

Bien des mois après son arrivée aux Transferts, Vitrac eut une grande surprise en voyant un jour la partie supérieure d'une femme élégante remplir — fort agréablement — le cadre de son guichet. De son côté, la dame éprouva quelque étonnement de voir un homme jeune et très beau derrière les mailles de fil de fer. Depuis six mois que la défense de ses intérêts l'obligeait à se promener devant des cages du même genre, elle n'était guère habituée à y voir chanter de pareils oiseaux.

Les affaires de Mme Rose Lepiez, née Courteplisse, autrefois plus connue sous un pseudonyme de théâtre, consistaient dans un héritage de six cent mille francs qu'elle venait de faire et qui lui avait donné bien du mal. Certains neveux de province, surtout quand ils sont dans la gêne et chargés d'enfants, ne comprennent pas quelle influence l'amour de l'art et l'admiration pour la beauté peuvent exercer sur le testament d'un oncle célibataire.

Aussi Rose avait dû prouver devant la justice que le testateur, de son vivant baron Sabart, était sain de corps, libre d'esprit et dégagé de toute captation, quand il avait laissé son bien à la grande artiste sans laquelle, dix ou douze ans plus tôt, il n'y avait pas de bonne féerie. La chose, au dire de certaines gens, n'aurait pas été toute seule si les Sabart, collatéraux et point barons, mais simples petits bourgeois d'Angoulême, avaient eu de quoi payer leur avocat. Les malheureux étendaient la lessive dans leur salon, n'ayant pas de quoi payer leur blanchisseuse. Au moment psychologique, un gâteau de cent mille francs, jeté à propos, vint leur fermer la bouche et leur remplir l'estomac. Rose Lepiez, victorieuse, coucha sur les positions de l'ennemi, ce qui, d'ailleurs, n'était pas sa première victoire.

De cette lutte relativement courte, mais acharnée, elle rapportait une défiance que je veux croire injuste contre les gens d'affaires, et une connaissance approfondie de la politesse des bureaucrates. Cependant sa défiance l'emportait encore sur son antipathie. Aussi employait-elle à surveiller en personne ses affaires les heures autrefois remplies par le dévouement et le culte de la vieillesse. Il s'agissait ce jour-là de faire inscrire à son nom un titre de quinze mille francs de rente française, le plus beau

fleuron de sa nouvelle couronne. Après avoir contrôlé successivement son notaire par son avoué et son avoué par son agent de change, elle contrôlait celui-ci par le bureau des Transferts, c'est-à-dire par Vitrac.

Si la bonne mine du jeune homme l'impressionna favorablement, elle fut absolument confondue par sa distinction et sa politesse. Le ciel me préserve de dire que Sabart n'était pas distingué. Il l'était autant que peut l'être un gentilhomme qui compte deux quartiers de noblesse (car il n'avait pas dix-sept ans que les Sabart étaient déjà nobles, de par Louis-Philippe). Quant à sa politesse, il est permis d'en juger par son testament. D'ailleurs Rose Lepiez ne s'en était pas tenue au seul Sabart en matière de relations avec l'aristocratie. Elle avait reçu, en fait de procédés, tout ce qu'une femme comme elle peut recevoir d'hommes supérieurs par l'éducation, depuis les coups de chapeau jusqu'aux coups de cravache. Mais Vitrac lui fit goûter pour la première fois — elle avouait trente-deux ans! — les délices d'un salut pour grandes dames. Le malheureux n'en avait pas d'autres dans son répertoire, et il ne les plaçait pas souvent.

Ce galant bureaucrate offrit son fauteuil, après en avoir retourné le coussin d'un geste qui sentait l'ancienne cour d'une lieue. Lui-même se tint debout, par respect d'abord, et aussi parce qu'il n'osait usurper l'unique chaise restée libre, celle de Larceveau qui n'était pas rentré, mais pouvait survenir d'un instant à l'autre. Alors, en face du chapiteau harmonieusement doré par le soleil couchant, le marquis et la comédienne causèrent, mais autrement, il faut l'avouer, que ne causent d'habitude les marquis et les comédiennes. Tous deux étaient intimidés, l'une parce qu'elle en savait trop, l'autre parce qu'il n'en savait pas assez ; toutefois, ce ne fut pas Vitrac qui se rassura le premier, quoique ce fût lui qui causât le plus.

Rose trouva le moyen de mettre un quart d'heure pour obtenir des renseignements qui demandaient bien trois minutes. Quand l'audience fut terminée :

— Monsieur, dit-elle, grâce à vous je connais mon affaire sur le bout du doigt. C'est pain bénit qu'embrouiller une pauvre femme seule au monde, et plus d'un ne s'en est pas fait faute avec moi. Je voudrais que l'on me dise pour quelle raison je vous écoute comme un frère, les yeux fermés, moi qui suis si défiante!

— Madame, répondit Vitrac, je n'ai jamais trompé personne. Seulement...

Il se tut comme saisi par l'énormité de ce qu'il allait dire ; mais Rose n'aime point qu'on s'arrête à moitié route.

— Seulement ? insista-t-elle.

— Seulement, si c'est là votre façon de fermer les yeux, je voudrais bien les voir quand ils s'ouvrent.

Voici un exemple de ce que les romanciers nomment l'atavisme. Vitrac madrigalisait comme d'autres volent, sans avoir jamais appris. Quelque grand-père coureur de ruelles, sans doute.

Bien lui en prit de s'adresser à une femme qui avait de la tenue, c'est-à-dire un hôtel et des rentes. Quelques années plus tôt, Dieu sait ce qui serait arrivé. Rose perdait la tête pour un compliment bien tourné, quand le complimenteur était tourné comme Vitrac. Mais elle songea qu'une femme ne doit pas laisser voir tout ce qu'elle pense, lorsqu'une voiture et deux chevaux l'attendent dans la rue. Elle se leva, toujours gracieuse, avec l'indulgence digne d'une grande dame qui veut bien être sourde à ses heures. Toutefois on pouvait juger qu'elle n'était point offensée, car elle demanda :

— Si j'avais encore besoin de vous pour ces malheureux titres, à quelle adresse faudrait-il vous écrire ?

Le jeune homme traça deux lignes sur un papier et les remit à Rose. Elle déchiffra le nom, dévisagea de nouveau le jeune commis, plia la note et la mit dans son corsage. Toujours l'atavisme ! Tenez pour certain qu'il y avait eu quelque soubrette chez les Courteplisse.

Elle sortit, reconduite jusque sur le palier dont elle balayait la poussière avec les dentelles noires de sa toilette demi-deuil. Une heure après, Larceveau rentrait de son absence ; mais, pendant cette heure-là, je ne me charge pas de dire lequel avait été le plus absent, de Larceveau ou de Vitrac.

Celui-ci fut sur le point de raconter à son camarade l'honneur inaccoutumé qu'avait reçu le bureau. Il n'en fit rien, sachant par expérience quelles plaisanteries il allait entendre. Les calembours de Larceveau, passe encore ! Mais sa façon de parler des femmes, Vitrac ne parvenait point à s'y faire. D'ailleurs, il aurait fallu confesser que l'inconnue n'avait point dit son nom, et cette réserve, tout en faveur de la visiteuse, diminuait un peu

l'intérêt de la visite. Enfin, ce jeune rêveur — car il le devint tout à coup — désirait d'instinct garder son secret, tout maigre qu'il pût être. Il rêva d'abord sans bien savoir à quoi, puis, le soir au « bouillon », son amie au bonnet de tulle ayant remarqué sa mine préoccupée, il se persuada qu'il était amoureux et que le *coup de foudre* comptait une victime de plus. De fait il ne dormit guère et passa la nuit à évoquer le souvenir de chacune de ces quinze minutes qui ne ressemblaient — du moins c'était son opinion — à aucune des autres minutes de sa vie.

Toutefois, quand il pensait à la dame aux titres, ce n'était pas sa bouche qu'il voyait, un peu grande, avec des lèvres très rouges qui savaient, à cette heure, cacher les perles de l'écrin comme jadis elles savaient les découvrir. Il ne voyait même pas ses yeux qu'il avait loués, noirs, hardis, travaillés selon les règles de l'art, un peu durs à cause du contraste des cheveux jaunes... il les voyait, ceux-là. Quelle rare nuance ! Il voyait le chapeau qui les couvrait, un rien ; mais on apprend plus vite à tirer de son bloc une femme de marbre qu'à coiffer de ces riens une femme vivante. Il voyait le satin du corsage, le velours du manteau, les dentelles de la jupe, le vernis surnaturel du soulier, l'éclair rosé de la soie tendue sur la cheville.

Au fond, ce qui le charmait dans cette inconnue, c'était son luxe et non pas sa personne, car il coudoyait chaque matin des légions de grisettes plus belles, plus jeunes et non moins bienveillantes. Mais ces sœurs en pauvreté lui rappelaient trop ce dont il souffrait lui-même, les unes par leur vertueuse misère, les autres par leur élégance de pacotille. Rose, au contraire, lui rendait ce luxe qui avait entouré pendant des siècles la race dont il était sorti. C'était comme une vague et imparfaite vision de la patrie perdue, et ce qu'il prenait pour le trouble rêveur d'un amoureux n'était que la nostalgie d'un exilé.

En très peu de jours il se sentit moins de courage et d'élasticité dans l'âme. Sa pauvreté pesa plus lourdement sur son épaule et, pour la première fois, il s'en révolta comme d'une injustice. Les misérables distractions de sa vie lui semblèrent des ironies poignantes. L'intérêt de son amie du « bouillon » lui apparut comme le comble du ridicule, partagé d'ailleurs avec une vingtaine de compagnons d'empoisonnement.

Enfin les calembours de Larceveau devinrent pour ses nerfs le type de la bêtise humaine.

Le premier pas étant fait dans la voie du découragement, il en vint à se dire que la vie était un bien fort discutable, si elle devait se passer pour lui, comme tout portait à le croire, en face d'un chapiteau corinthien, à dix-huit mètres au-dessus du niveau de l'asphalte... Qu'aurait-il dit, le malheureux, s'il avait su quels gages touchait le cocher de Rose!

Vous jugez bien qu'il s'était demandé cent fois qui pouvait être la radieuse inconnue dont l'apparition avait troublé son humble repos. Mais, pour décider cette question, les termes de comparaison lui manquaient. Mettez un diamant dans les mains d'un charbonnier des Ardennes, et faites-lui juger si cet objet brillant vient du Brésil ou du Cap... ou d'une fabrique de strass. L'expérience de Vitrac allait bien jusqu'à savoir qu'il existe deux catégories d'élégantes, généralement faciles à confondre. Mais il n'était jamais entré dans un salon ni dans un boudoir, et cela pour plusieurs raisons, dont une tellement bonne qu'il est superflu de chercher les autres.

Toutefois, il se doutait bien, par une vague intuition, que la dame aux titres n'appartenait pas au meilleur monde ; mais il était à cent lieues de soupçonner qu'elle appartînt au plus mauvais. Durant sa visite, elle n'avait parlé que de testament et de contrat de mariage. Ne sont-ce point là deux brevets de régularité, sinon de vertu? Vitrac fit l'impossible — pendant tout un dimanche — pour retrouver son inconnue; puis il y renonça, moitié par fatigue, moitié par paresse. Il faut dire qu'il n'était pas bien sûr de ne pas l'avoir rencontrée au Bois, où il avait vu le retour des courses, car il avait éprouvé une douzaine de chocs en apercevant une douzaine de chapeaux, une douzaine de paires d'yeux noirs et une douzaine de tignasses jaunes qui lui rappelaient, à s'y tromper, l'image bien-aimée. Il revint à Paris non seulement avec une terrible migraine, mais aussi avec une indigestion — morale s'entend. Vous est-il arrivé, dans un âge tendre, d'avaler beaucoup de parts du gâteau des Rois, dans un espoir ambitieux mais non réalisé? Le malheureux Vitrac, lui aussi, s'était bourré. Et il n'était pas sûr de n'avoir point avalé la fève !

III

Rose Lepicz songeait encore à son jeune admirateur quand elle rentra chez elle, c'est-à-dire chez Sabart, bien que le domicile mortuaire fût au bout du monde, à Passy, rue de la Faisanderie. On doit même ajouter, à l'honneur de Vitrac, qu'elle était alors déterminée à faire « une bêtise ». Heureusement certaine visite qui l'attendait l'empêcha d'écrire la lettre composée en route. Dieu sait ce que Vitrac serait aujourd'hui si ces vingt lignes avaient été mises à la poste. Le soir, en se couchant, elle était revenue tout entière à des idées sérieuses qui la hantaient depuis que ses affaires prenaient définitivement bonne tournure. Ces idées se résument en quelques mots : elle voulait qu'on l'appelât Madame la comtesse — et l'être effectivement.

En femme prudente, elle avait gardé pour elle ces flatteuses dispositions à l'égard de l'aristocratie, car elle voulait faire son choix à tête reposée et non pas, comme telles de ses amies, acheter chat en poche. Elle entendait que le chat fût de ceux qui croquent les souris, non seulement les fortunes et, pour bien des raisons, il n'y avait point péril en la demeure.

Elle en était là quand sa visite au bureau des Transferts l'avait mise à deux doigts de sa perte. Le lendemain de ce fameux jour, la camériste de la future comtesse trouva, sur le tapis, un papier qui était tombé là, quelques heures plus tôt, d'ailleurs que de la lune. Elle le déplia, le repassa sur son genou, en prit lecture comme il convenait, et le rangea soigneusement quand elle vit que c'était une adresse.

« Pour que Madame prenne le nom, la rue et le numéro d'un Monsieur, pensa-t-elle, il faut que Madame ait de bonnes raisons. »

Si bonnes qu'elles fussent — ou si mauvaises — l'adresse resta dans sa cachette jusqu'au jour où elle en fut tirée par un ami de la maison qui avait la manie de fouiller partout. Dieu me préserve de dire qu'il en avait le droit !

Cet honnête homme — car il l'était : on en trouve partout — possédait une fortune assez ronde. Malheureusement il était père, ce qui le gênait pour faire son testament, et, quant à faire des comtesses, la chose lui était plus impossible encore, le seul titre en sa possession étant celui de notaire honoraire. Son nom

était Flamel, et, chose à peine vraisemblable, il n'affirmait pas comme authentique sa parenté avec l'illustre Nicolas, roi des alchimistes. Toutefois, quand un flatteur tranchait la question devant lui dans le sens de l'affirmative, il se taisait discrètement et rougissait de plaisir.

On ne pouvait lui reprocher d'autre grief que d'aller trop souvent chez Rose; mais, interpellé sur cette faiblesse, il vous aurait répondu :

— Je suis veuf et vous ne trouverez pas dans Paris une fille mieux élevée que la mienne. En second lieu, je fus le notaire de feu Sabart, puis son ami, et par conséquent l'ami de sa meilleure amie. Enfin cette jeune femme a de l'esprit, elle est charmante, et l'on dîne chez elle comme nulle part. Subsidiairement, je suis notaire et non pas moine; j'ai fait vœu de probité et je l'ai tenu : l'honorariat ne se donne pas pour des prunes. Mais quant aux autres vœux, serviteur! J'aurais craint de ne pas si bien les tenir.

On n'a pas dirigé pendant un quart de siècle l'une des grandes études de Paris sans connaître quelque peu son nobiliaire. Flamel savait le sien sur le bout du doigt, car il avait la bosse des généalogies. Cependant l'ennui qu'il éprouva en lisant l'adresse de Vitrac n'avait rien de généalogique. Il demanda, un peu oppressé, en mettant le papier sous le nez de Rose :

— Qu'est-ce que c'est encore que ce jeune homme?

— Où prenez-vous que c'est un jeune homme? répondit l'ex-diva, sans se troubler le moins du monde.

— Naturellement; ce doit être un centenaire. Mais encore, que fait-il?

— Je crois qu'il est à la Bourse.

Un boursier! Jolie réponse pour calmer les nerfs d'un ami de Rose! L'ancien notaire dit entre ses dents :

— Je parie qu'il s'appelle de Vitrac comme moi. Ces richards de la coulisse ont maintenant la manie d'arborer de faux noms.

— Soyez sans crainte. Ce n'est pas un richard, protesta l'ingénue qui était dans un de ses jours de patience. C'est un pauvre. Il doit gagner dans les trois cents francs par mois, comme petit employé d'un bureau de la Bourse où mes affaires m'ont conduite.

Flamel se sentit calmé dans l'instant, car il était habitué à ces alertes, toujours promptement dissipées.

— Alors, dit-il, ce doit être un vrai Vitrac. Et si c'est un Vitrac, c'est un marquis. Mais je croyais la famille éteinte.

Rose eut un éclair dans les yeux et devint fort distraite, si bien que Flamel crut qu'on le boudait pour sa curiosité. Quand il regagna sa maison de la Chaussée-d'Antin, dont il habitait le premier étage, Mme Lepiez était encore plongée dans sa rêverie. Elle en sortit bientôt, sonnant sa femme de chambre qui avait de l'orthographe et une écriture superbe, — l'instruction se répand, Dieu merci ! — elle dicta ce billet :

« Madame veuve Lepiez, née *de* Courteplisse, serait fort obligée à M. René de Vitrac, s'il voulait bien prendre la peine de passer chez elle demain vers six heures du soir, pour nouveaux renseignements. Mille souvenirs distingués. »

Le lendemain, quand l'heureux mortel « distingué » par Rose vint prendre son service à la Bourse, il trouva le bureau tout embaumé d'un parfum qu'il connaissait. En même temps, Larceveau lui criait en lui tendant une enveloppe :

— Dites donc, *de* Vitrac, quand vous l'aurez lue, vous me la donnerez pour que je la jette dans mon linge. Prenez garde, mon cher, une lettre de *sachet !* Vous irez à la Bastille, la Bastille du Sérail...

La cascade continua sur ce ton pendant quelque temps ; Vitrac, ravi dans sa lecture, ne l'entendait même pas. Il relut deux fois avec une agréable perplexité. Les renseignements dont on parlait, n'étaient-ils pas un prétexte ?

Non, pensa-t-il sans fatuité. On n'aurait pas mis une semaine à me faire venir. On est libre, puisque le mari est défunt. Et cependant, quelles explications peut-on désirer encore ?... Enfin, dans quelques heures, tout s'éclaircira.

Il mit la lettre dans sa poche à la grande indignation de Larceveau.

— Moi, je vous montre toutes celles qu'on m'écrit dans le même genre, dit ce personnage.

Avec un sourire tant soit peu hautain, Vitrac releva le mot :

— Dans le même genre ! Oh ! pas tout à fait.

Larceveau, piqué au vif, le traita d' « épateur ». Mais au fond, il se sentait impressionné par ce silence derrière lequel il devinait « la femme du monde », ce mythe à jamais rêvé. D'ailleurs il avait examiné l'adresse, car il s'occupait de graphologie, et, du premier

coup, il avait reconnu la main d'une femme altière, passionnée, ayant depuis sa naissance l'habitude des grandeurs.

Vitrac sortit plus tôt que d'habitude, ayant à rentrer chez lui pour faire sa toilette. A l'heure prescrite il était rue de la Faisanderie, où le gentleman en habit noir qu'il trouva sur le perron de l'hôtel ne fut pas sans mettre à l'épreuve sa perspicacité. On croit volontiers dans la bureaucratie, et même parfois dans la littérature, que la culotte courte et l'aiguillette sont l'attribut nécessaire de la haute domesticité. L'habit noir, heureusement, s'avança vers le nouveau venu avec des intentions sur lesquelles il n'y avait pas à se méprendre. Vitrac laissa cueillir son pardessus avec fermeté bien qu'il connût, en ce moment, l'amertume d'initier un subalterne richement vêtu aux défaillances secrètes d'une doublure fatiguée.

Mais il avait besoin de toute son attention pour de nouvelles épreuves autrement délicates. Il s'agissait de bien entrer et surtout de ne pas mal sortir.

Cet inexpérimenté n'était pas un ignorant, car il possédait sur le bout du doigt Feuillet, sans parler des auteurs moindres. Il savait que le salon d'une jolie femme est une mer semée d'écueils, mais d'écueils sur lesquels il faut savoir se briser à l'heure convenable. Comme tous les Français de son âge, il était, par avance, de l'avis de Jacques de Lerne, et tout à fait incapable de survivre à l' « Adieu!... Imbécile!... » tombé d'une jolie bouche. Pendant la longue course qu'il venait de faire, le malheureux s'était dit :

« Hélas! comment s'y prendre pour n'être ni un goujat ni un niais, bien que, de ces deux forfaits, je devine aisément lequel est impardonnable. Les auteurs sont d'accord là-dessus. Mais, Seigneur! qu'il y a loin de la théorie à la pratique! Ah! si elle avait auprès d'elle une mère ou des enfants, comme ce serait plus commode — pour la première fois. »

Rose n'avait pas d'enfants auprès d'elle, et pour cause. Quant à sa mère, depuis des années la digne femme ne mettait plus les pieds au salon, car il faut convenir que l'ancienne actrice avait une rare tenue. Dès le premier pas qu'il fit dans la vaste pièce, où la richesse criarde de Sabart fraternisait de son mieux avec l'opulence austère de Flamel, Vitrac se sentit rassuré. Mais il estima qu'il l'était trop, tant il est vrai que nous nous plaignons toujours de quelque chose. Il reconnut à peine l'inconnue pimpante de son bureau dans cette femme sérieuse qui, vêtue d'étoffes

sombres à croire que Sabart venait de mourir une seconde fois le matin, tricotait une brassière d'enfant pauvre, sous la lumière de l'unique lampe. Tout au moins elle tenait un tricot sur ses genoux, avec de longues aiguilles menaçantes comme des baïonnettes ; mais Vitrac put être fier du charme de sa conversation. Ni ce jour-là ni les autres, il ne vit le pieux tissu avancer d'une maille.

— Asseyez-vous, Monsieur, dit la dame sans tendre la main, et pardonnez-moi de vous avoir fait venir. C'est votre faute. Vous êtes si complaisant et si bien informé sur toutes les questions qui m'occupent! Et puis les hommes d'affaires ne pensent qu'à leur intérêt, quand ils ont devant eux une femme comme moi, toute seule au monde et subitement enrichie. Voulez-vous me continuer le secours de vos conseils ?

Vitrac répondit que ses conseils ne valaient pas grand'chose, ce qui était à la fois véritable et modeste. Il ajouta qu'il les offrait de bon cœur pour ce qu'ils pouvaient valoir, et, sans autre préambule, un entretien de chiffres commença. Vers les sept heures du soir, le conseiller de Rose Lepiez n'avait guère donné de conseils, mais il savait à un centime près le chiffre et la composition de la fortune de sa cliente. Tant pour l'hôtel de la rue de la Faisanderie, tant pour la maison de rapport de la rue Saint-Denis, tant pour une bicoque et un clos de vigne dans la banlieue de Beaune, tant pour les titres de rente, obligations de chemins de fer, valeurs diverses... total : huit cent mille francs en somme ronde; Vitrac savait à quoi s'en tenir.

On oubliait de mentionner dans cet inventaire de fort beaux bijoux dans lesquels Sabart n'avait rien à voir, pas plus, d'ailleurs, que dans la maison de la rue Saint-Denis et dans une faible partie de l'actif du portefeuille. Rose Lepiez, en bonne chrétienne, voulait que sa main droite oubliât ce qu'avait reçu sa main gauche; mais il faut croire que, de son passage au théâtre, elle avait rapporté autre chose que des bouquets. Quoi qu'il en soit, elle eut le bon goût de laisser les origines de propriété dans le vague et de tout mettre sur le compte du défunt.

— Vous étiez sa proche parente ? questionna Vitrac avec candeur.

— Oh! c'est tout une histoire, fit Rose en ébauchant un sourire attendri. Je vous la dirai tout à l'heure, au dessert. Car vous dînez avec moi. Au point où nous en sommes, la chose n'a rien de romanesque.

IV

Elle sonna; l'habit noir parut.

— Florimond, un couvert pour Monsieur.

— Bien, Madame.

Tout cela aisé, naturel, facile. Vitrac pensa qu'il aimerait être riche, lui aussi, pour pouvoir, sans tâter sa poche, garder un ami à dîner de temps à autre. Mais, dès qu'il fut à table, il comprit que le mot : dîner, comme beaucoup de mots, change de signification suivant les milieux.

Il faut le dire à sa louange, le plaisir de la bonne chère ne passait qu'en second lieu pour lui. S'il avait dû choisir entre le menu de Rose servi sur le marbre du « bouillon » et le menu du « bouillon » servi dans la salle à manger de Rose, il n'eût pas hésité : c'est la deuxième combinaison qu'il aurait choisie.

Mais les deux réunis ! Mais l'or liquide du consommé dans l'émail éblouissant de la porcelaine ! Mais le perdreau truffé sur le plat d'argent ! Mais le vin de Sabart, — un connaisseur celui-là ! — dans le cristal aux mille facettes brillantes ! Mais lui-même, Vitrac, installé sur une chaise moelleuse en face d'une corbeille d'orchidées fantastiques !...

Sur un seul point il regrettait quelque chose. Le repas était fini. Les domestiques s'étaient retirés, laissant sur la table le café, des liqueurs sans nombre, un assortiment de cigares et l'inévitable bougie allumée dans le chandelier d'or. Ce déploiement sentait un peu trop le cabinet particulier, mais, pour de bonnes raisons, l'idée du rapprochement ne pouvait venir au convive. L'ingrat songeait à part lui :

« Quel dommage qu'*elle* n'ait pas dix ans de moins et l'humeur un peu plus folâtre ! »

Passe pour les dix ans, mais quant à l'humeur !... Ce que c'est que de manquer de coup d'œil et d'expérience !

Vitrac avait pris un cigare sans trop se faire prier. Très froidement, pour ne rien perdre de sa jouissance, il étudiait cet arome inconnu comme il avait étudié les vins et les plats, autant de connaissances nouvelles. Vous n'auriez pas trouvé dans tout Paris un homme mieux fait pour apprécier ce luxe, et Rose, qui s'y connaissait, jugea que l'heure des épanchements était venue.

Elle prit une cigarette égyptienne, et, tout en l'approchant de la bougie :

— Vous n'êtes point scandalisé ? demanda-t-elle. Aujourd'hui les plus grandes dames fument — dans l'intimité, bien entendu.

Vitrac exprima d'un geste que — dans l'intimité — il pardonnait facilement cette infraction à l'étiquette. Elle reprit avec un soupir de regret, plus modeste que sincère :

— Et puis, mon Dieu ! il s'en faut terriblement que je sois une grande dame !

Alors, très naturellement, par petits morceaux, de l'air inconscient d'une personne qui dit ses secrets sans s'en apercevoir, elle raconta sa vie, édition corrigée *ad usum juventutis*.

Mariée jeune, très heureuse avec l'homme qu'elle aimait, une seule année lui avait ravi la fortune d'abord, puis son époux terrassé par le chagrin. Il fallait vivre. On l'avait assurée souvent, dans ses jours de prospérité, qu'elle jouait avec une rare perfection les rôles de jeune premiere sur les tréteaux mondains. Après ses malheurs, poussée vers le théâtre par ses meilleurs amis, elle avait eu d'abord une révolte à cette idée. Mais quelles révoltes ne soumet pas la misère !

— Un beau jour, dit-elle, en contemplant sa cigarette d'un air tragique, le théâtre me parut un asile d'honneur à côté d'autres solutions que des voix infâmes me proposaient. Là, pendant plusieurs années, sans autre protection que la garde d'une vieille parente qui ne me quittait pas, j'ai gagné ma vie modestement, car il faut bien vous avouer que les brillantes prédictions de mes amis ne se sont point réalisées. Je ne m'en plains pas. Si j'étais devenue célèbre, c'est-à-dire entourée, n'aurais-je pas, comme tant d'autres, succombé à l'enivrement de la fortune ?

Vitrac écoutait l'histoire poliment, mais avec un sentiment tout autre que le plaisir. Il avait cru manger le dîner et fumer le cigare d'une bourgeoise riche, un peu passée, honnête sans bégueulerie, médiocrement amusante, mais pleine de cordialité. Au lieu de cela, il trouvait une comédienne de second ordre, retirée des affaires. Il l'eût comprise un peu folle, sinon débraillée, leste en paroles et libre en gestes, vêtue d'une robe moins sombre que celle qui l'engonçait jusqu'au menton. Si peu versé qu'il fût dans la science de la vie, ce type mélangé et confus le déroutait. Il dit

sans conviction, et légèrement engourdi par le cigare autant que par l'histoire un peu longue :

— Vous avez dû beaucoup souffrir d'être obligée d'en venir là.

Mme Lepiez trouva que son confident se hâtait trop d'avoir pitié d'elle. Ses yeux, dont Vitrac ne remarquait point l'éclat, brillèrent d'une flamme différente ; ses lèvres se pincèrent. Elle répondit en dévisageant son convive :

— Pas plus que vous pour en venir où vous êtes, monsieur le marquis.

Du coup Vitrac se trouva bien réveillé, car c'était la première fois de sa vie qu'on lui donnait son titre, caché d'abord par orgueil et par économie, puis oublié dans l'indifférence d'une résignation trop complète. Avec plus de curiosité que de déplaisir, il répondit :

— Comment savez-vous ce qui est ignoré de tout le monde ?

— Donnez-moi le bras, dit-elle en se levant pour passer au salon. Vous allez voir qu'il n'est pas bien difficile d'être renseigné sur les *de* Vitrac.

Elle prit sur la table un annuaire de la noblesse dont une seule page était coupée, et, d'une voix recueillie, soulignant chaque mention d'un mouvement de tête, elle donna lecture au jeune marquis de la généalogie de sa maison, depuis Enguerrand, le compagnon et le lieutenant de Raymond de Toulouse, tombé dans la plaine d'Ascalon, jusqu'à Louis-Jacques-René de Vitrac, né le 13 avril 1860, chef du nom et des armes et dernier membre vivant de la famille.

Debout devant la cheminée, légèrement étourdi de se trouver depuis trois heures dans un pays complètement nouveau, le jeune homme assistait, comme dans un rêve, au défilé de tous ces grands de la terre. Il écoutait le bruit lointain de ce flot glorieux d'illustrations qui venait mourir sur une rive déserte, en y laissant une épave à peine visible, un nom qui paraissait très court, tout petit et tout nu à côté des autres : le sien.

La lecture finie, Vitrac parut hésiter. Allait-il se redresser en disant avec orgueil : « Eh bien ! tout est perdu, mais l'honneur me reste ! » Allait-il se mettre à pleurer comme un enfant qu'il était presque encore ? Il n'était pas assez simple pour l'un, pas assez grand pour l'autre. Il avait, de sa race, le sang pur mais non point l'éducation, pas même le souvenir d'une noble parole entendue. C'était un pessimiste comme tous les hommes de son

âge qu'il avait connus ; mais celui-là, du moins, avait de bonnes raisons pour trouver l'existence amère. Il parla en pessimiste, et, se moquant de lui-même avec le ton gouailleur d'un Larceveau quelconque :

— Louis-Jacques-René de Vitrac, employé au ministère des finances, bureau des Transferts, palais de la Bourse, aux appointements de mille écus, proposé pour une gratification d'un douzième, acheva-t-il, en parodiant l'emphase de la lectrice.

Toutefois il n'était pas si gai qu'il voulait le paraître. Rose Lepiez s'en aperçut, vint à lui, et prenant sa main :

— Courage ! dit-elle. Moi, je n'ai pas toujours gagné mille écus. Vous êtes si jeune encore ! l'avenir est devant vous.

Il se taisait. Un peu timidement elle ajouta :

— Cela vous ferait-il du bien de savoir qu'à partir de cette heure vous avez une amie ?

Subitement, sa voix était devenue chaude, presque tendre, et Vitrac n'était point blasé sur cette musique toujours douce à entendre pour un homme de cet âge, si imparfait que soit l'instrument.

— Cela me fait du bien, dit-il serrant la main de sa nouvelle amie. Vous êtes bonne, merci !

De fait, il se sentait réconforté ; mais l'idée ne lui vint pas que le dîner de Rose et le vin de Sabart étaient pour beaucoup dans ce retour à la vie. La conversation reprit, plus intime. A son tour, Vitrac dit son histoire avec le triple agrément de la donner sans coupures, de la raconter dans un bon fauteuil, et de pouvoir se livrer à son sujet sans être refroidi par la « blague parisienne » d'un Larceveau disposé à rire de tout.

En commençant, Rose l'appelait « Monsieur le marquis » d'un air moitié sérieux, moitié plaisant. Puis, l'intimité s'accroissant très vite, il devint « mon cher marquis », et enfin « marquis » ; tout cela dit aisément, sans la moindre affectation, par une personne habituée aux titres des autres, en attendant mieux. Quant à Vitrac, il s'habituait à son marquisat presque aussi vite que s'il l'eût acheté le matin.

Vers dix heures et demie, Rose lui montra la pendule :

— Je vous renvoie, car on se couche de bonne heure à la campagne. J'espère que j'aurai bientôt de bonnes nouvelles à vous donner.

Il sourit, croyant qu'il s'agissait de nouvelles concernant les

affaires de son amie; puis, après un fraternel *shake hands*, il s'en fut prendre à la porte du Bois le train qui devait le déposer aux Batignolles. Comme il tournait dans l'avenue, un coupé de Cercle qui filait bon train, et qui portait Flamel et sa fortune, faillit l'écraser. Vitrac n'était pas curieux et n'eut pas l'idée d'attendre pour voir où s'arrêtait la voiture. On l'eût bien étonné en lui disant quel rôle ce voyageur pressé devait jouer dans sa vie.

Le lendemain, en arrivant au bureau, Vitrac avait la mine si longue que Larceveau s'esclaffa de rire.

— Oh ! là là ! glapit cet inférieur sans respect. Je ne vous demande pas si vous avez porté vous-même la réponse au poulet qui sentait si bon. Quelle noce, mes enfants ! J'en ai mal aux cheveux rien que de vous voir.

Vitrac haussa les épaules et ne répondit pas, moitié par dédain, moitié parce qu'il eût été fort embarrassé de répondre. Il savait mieux que personne combien il s'en était fallu que la « noce » en question fût échevelée. Cependant il se sentait vingt fois plus las, plus dégoûté de tout, qu'il ne l'était au lendemain de ses très rares escapades de jeune homme. Ce n'était pas le remords, puisqu'il n'avait pas commis l'ombre d'un péché. Ce n'était pas l'amour, car depuis qu'il avait vu Rose dans son cadre de bourgeoise opulente, mais désabusée ou convertie, ses idées folles semblaient avoir crevé comme des bulles de savon.

La vérité, c'est que la misère lui semblait moins supportable. Jadis il la portait mal, comme un fardeau trop lourd. A cette heure, il la traînait comme un boulet. On aurait dit qu'il venait de perdre à l'instant tous ces biens auxquels il avait goûté la veille. Il s'enfonça dans son découragement de même que le buffle harcelé par les mouches dans son fossé plein de vase. En quelques jours, un travail funeste s'accomplit dans son être moral; on pouvait prévoir qu'il en serait vite à ce point où il n'est pas bon pour l'homme d'être tenté ! Heureusement que le diable trouve à qui parler, de temps à autre.

Léon de Tinseau.

(*A suivre.*)

LE BRACONNAGE

Que la chasse soit ouverte ou fermée, les restaurateurs à la mode n'en inscrivent pas moins sur leurs menus le gibier à poil et à plume.

A diverses reprises, le ministère de l'intérieur, le préfet de police ont voulu réagir contre cet abus sans jamais y parvenir.

En temps prohibé, la consommation de gibier de provenance française n'est pas aussi commune que pourraient le faire supposer les cartes de certains restaurants : ceux-ci s'approvisionnent de pièces de venaison, expédiées de l'étranger par autorisation spéciale, et moyennant certaines formalités toujours scrupuleusement remplies ; quelquefois, le gibier figurant sur les tables se compose de pâtés et autres conserves dont aucune loi n'interdit le colportage.

Des éleveurs, installés dans Paris ou aux environs, fournissent également aux amateurs des volatiles vendus vivants, et cela à titre d'oiseaux de luxe ou d'agrément, mais qui en réalité sont livrés à la consommation pendant la clôture de la chasse.

Le braconnage se développe d'une manière inquiétante pour le dépeuplement du gibier de toute nature, et les braconniers deviennent une légion. Les porteurs de fusils sont les plus dangereux, mais les moins destructeurs ; les autres nantis de filets, de lacets, de pièges que l'industrie met à leur service, forment la majorité. Il y a des filets fabriqués avec de la soie écrue, de provenance japonaise, et cette soie, remarquable par sa légèreté, sa finesse, sa solidité, permet de transporter facilement, et sans danger, cinquante mètres carrés de filets. C'est le comble de la perfection.

En général, le braconnier est hardi, entreprenant, robuste, et possède des connaissances cynégétiques ; il aime passionnément la chasse, autant par profit que par indépendance, et ne voulant relever d'aucun maître, il n'exerce jamais sa véritable profession. Aussi, est-il considéré comme un ennemi redoutable et redouté, parcourant les champs à ses risques et périls, ne pouvant voir ni sentir l'ombre ou la présence de l'autorité.

Dans les campagnes, on l'appelle vulgairement : « méchant à l'homme ». On pourrait ajouter : « à l'humanité », car j'en ai vu peu aimer leur femme et leurs enfants. Plus ses condamnations augmentent, plus il s'endurcit, et cela explique la quantité de crimes qu'il commet, souvent afin d'échapper à une légère répression.

Les braconniers n'ont pas tous la même aptitude ; beaucoup sont des spécialistes ; les uns se livrent à la chasse aux perdreaux dits *trinsmarts ;* aux perdrix dites *galines*, et aux faisans dits *cocos*. Les autres pratiquent la chasse aux lièvres dits *capucins* et aux lapins de garenne dits *ouchetraques* ou *godriots*.

Les véritables braconniers ont quatre manières différentes de s'emparer habilement des perdreaux et des perdrix, et peuvent dépeupler une chasse en quelques jours.

Voici leur manière de procéder : dans la première opération, ils se servent d'un *traineau* ou filet de trente mètres de longueur sur une largeur de quatre mètres. A chaque extrémité, une perche est placée et maintenue par les braconniers. Derrière le filet, on a le soin d'attacher de la paille soufrée, préférable à l'ordinaire, parce qu'elle se tient raide ; cette paille, une fois le traineau mis en marche, rase la terre, et son bruit fait lever les perdrix. Le braconnier qui le premier les entend voltiger, *sonne* son camarade en tirant la perche de son côté. A ce signal, tous deux mettent bas le filet pour démailler les oiseaux, leur briser la tête d'un coup de dent et les dissimuler dans un *corset* en toile placé sous leurs vêtements.

Les braconniers ne vont pas au hasard, dans la plaine, ils s'assurent d'abord de la présence du gibier en allant au *rappel*.

Au crépuscule, la perdrix mâle appelle la femelle, et ce sont ses cris qui révèlent son existence. A la nuit close, on les capture.

La seconde chasse, dite à la « pantière », se pratique à l'aide

de plusieurs filets, tendus en l'air, au moyen de perches fichées au sol. Les braconniers sont au nombre de quatre ou cinq, de façon que les filets puissent avoir une très grande étendue. Ils s'éloignent de cette tente d'un nouveau genre et font le *rabat* en frappant les mains ou en tapant sur leurs cuisses. Cette chasse n'a lieu qu'au moment de la pleine lune, c'est-à-dire quatre jours avant son plein et quatre jours après, en tout, huit nuits ; pendant cette période de temps, on a l'ombre de son corps devant soi, et les oiseaux en l'air l'ont sous eux. En s'élevant de terre, les perdrix prennent un vol rapide, long, parce qu'elles ont peur de leur ombre, et c'est ainsi qu'elles vont s'emmailler aux filets suspendus. Par ce moyen, dans une seule nuit, des braconniers s'emparèrent de quarante-deux perdrix.

Le partage réalisé, ils se séparent et se rendent isolément à la *piole* (auberge) afin de nettoyer leur chaussure, précaution nécessaire pour éviter les regards curieux des gendarmes.

C'est le *pioleur* ou cabaretier qui protège les braconniers en cachant leurs engins, leurs fusils ; et les habitants des villages, des hameaux, les ménagent également par crainte. Ils sont avertis de l'arrivée des agents et l'un d'eux arrêté disait à un commissaire de police : on m'a trompé sur l'endroit où se trouvaient les gendarmes.

Il est difficile de prendre les braconniers en flagrant délit de chasse à la pantière, et le meilleur moyen, le moins périlleux, consiste à les arrêter au passage. Il ne faut pas oublier de dire que les agents de la force publique restent quelquefois un an sans connaître leur *défilé*.

Pour la troisième chasse, celle au *hallier*, on se sert d'un filet à petites bourses, d'une longueur de dix mètres sur trente centimètres de hauteur. C'est le plus meurtrier des pièges, et peu de braconniers en font usage, par cette excellente raison que le paysan pratique cette chasse sur une vaste échelle. En travaillant aux champs, surtout au *buttage* de ses pommes de terre, il s'assure de la présence des couvées, qui sont à l'état de poussins ; il tend alors son filet dit *tramail* et conduit à la main les poussinées dans les petites bourses désignées plus haut.

Les oiseaux rapportés au domicile du capteur sont élevés et vendus quand ils ont atteint une grosseur suffisante.

Malgré les surveillances soutenues, le paysan madré se laisse

rarement surprendre, et, comme pour les braconniers, c'est à la rencontre qu'il faut le saisir.

La quatrième chasse ne s'opère qu'en temps de neige, à l'aide de lacets fabriqués avec des crins blancs fixés en grande quantité à un cordon bien tendu. Au bout des crins on attache du petit blé, et les perdrix, en venant le manger, se prennent les pattes dans les lacets.

La chasse aux faisans dits *cocos* exige l'emploi d'un filet triangulaire tenu à chaque extrémité par un braconnier. Celui placé derrière fait lever le gibier qui se tient dans les champs de blé avoisinant les bois. Il sonne ses camarades, et tous les trois posent simultanément le filet sur le sol pour retirer dessous cinq, six et quelquefois une douzaine de faisandeaux.

Par un temps clair, lorsqu'il n'y a plus de feuilles aux arbres, les faisans se branchent, et passent à l'état de *comètes,* selon le dire des braconniers, qui en profitent pour les tuer; mais le clair de lune n'est favorable à leurs exploits qu'après de fortes pluies ayant suffisamment mouillé les feuilles mortes, car alors ce genre de gallinacé ne trouvant plus de nid sec se réfugie dans les branches.

Les alouettes sont prises de la même façon que les perdreaux, mais en employant le filet à petites mailles.

Les cailles sont autrement chassées; la destruction en est rapide et facile. Les braconniers, en plaine, ont sur les bras des filets mesurant six mètres carrés, et par un appeau ils imitent les cris de la femelle. Les mâles ne se font point attendre, alors les capteurs étendent sur le sol les filets comme un drap mortuaire et se placent dessous tout en continuant à manœuvrer l'appeau. Les cailles arrivent, montent sur eux et se laissent prendre à la main.

Pour chasser le lapin de garenne, il faut absolument connaître les bonnes *tentes,* afin de ne pas perdre un temps précieux, ni inquiéter le gibier qui ne sortirait plus du bois.

Le vent est indispensable pour cette chasse, car il joue le principal rôle.

Dans leurs promenades de jour, les braconniers cherchent à découvrir les bonnes *tentes,* et le nombre des terriers constatés par eux, sur la lisière des bois, leur indique la quantité de lapins. Avant de tendre le filet, ils s'assurent d'où vient le vent, là réside

le point essentiel. Si le gibier sort du bois et qu'il ait le vent contre lui, la tente sera fructueuse.

En effet, les lapins se trouvant à 150 ou 200 mètres n'entendent pas les opérateurs tendre les filets le long des fossés entourant le bois. Ces filets, appelés panneaux, ont ordinairement cent mètres de longueur sur un mètre de hauteur, et leur système d'application ressemble à celui employé pour la chasse dite « à la pantière ».

Les fortes gelées persistantes qui durcissent la terre obligent les braconniers à se servir de tiges de fer au lieu de fiches de bois, les filets devant toujours être solidement attachés. Ce premier travail exécuté, les rabatteurs, à l'aide de bâtons, frappent sur le sol et mettent, par ce bruit inusité, les lapins en fuite. Ceux-ci, en regagnant le bois, se précipitent dans les filets; mais les gardes, aussi malins, aussi experts, en bons routiers, connaissent aussi bien que les braconniers tous les détails de cette chasse, se placent sous bois et débusquent quelquefois les rabatteurs en s'emparant des engins et du gibier.

La chasse aux lièvres s'exerce de la même manière.

On prend communément les lièvres et les lapins avec des collets fabriqués en fil de laiton, et posés sur les passages ou devant les terriers. Cette chasse simple, pratique, est celle du paysan qui, dans ses champs de blé, place des collets retenus par de forts piquets ne permettant pas au lièvre une fois pris de s'échapper. La nuit, il va ramasser le gibier, vendu d'avance, ou qu'on mange en famille.

Le braconnage a toujours existé; mais il est devenu une plaie de notre époque, et les braconniers imaginent les ruses les plus ingénieuses, continuellement nouvelles, pour introduire en fraude dans Paris le produit de leurs vols. Les uns prennent hardiment le chemin de fer, de préférence le dernier train du soir. Après avoir franchi les fortifications, ils jettent le gibier au compère aposté à un endroit convenu. D'autres, pour le gros gibier, s'entendent avec des mariniers dirigeant sur la capitale des bateaux pleins de bois, de pierres ou de sable, et la cachette habilement dissimulée échappe aux investigations du personnel de l'octroi. Certains ont recours aux rouliers, conduisant dans la nouvelle banlieue des voitures chargées de paille, de foin et autres marchandises encombrantes, au milieu desquelles perdreaux, faisans, lièvres et chevreuils sont soigneusement cachés. Pour les décou-

vrir, il faudrait opérer le déchargement complet de la voiture. Enfin des caisses ou des paniers, expédiés en grande vitesse par chemins de fer, contiennent tout autre chose que ce que la feuille d'expédition indique, et servent à introduire le gibier en fraude.

Il est impossible aux préposés de l'octroi de visiter et de fouiller en détail chaque colis renfermant des denrées alimentaires, le temps et le personnel restreint ne le permettent pas, puis les affaires en souffriraient et cela porterait un grand préjudice aux destinataires comme aux expéditeurs.

Aux halles centrales, toutes les marchandises doivent être livrées à heure fixe.

En dehors de ces moyens, il en existe d'autres; ainsi deux braconniers ou colporteurs s'entendent à l'avance, étudient le fonctionnement des trains de nuit surveillés par les employés de l'octroi, le long des fortifications, et à l'heure où ils sont sûrs de ne pas être surpris par la ronde, l'un d'eux monte sur le talus des remparts, d'où il déroule une corde à laquelle son acolyte, aposté dans le fossé extérieur, attache le gibier qui est hissé sans difficulté à l'intérieur de Paris.

Le colportage est tout aussi facile, et, comme l'introduction, insaisissable.

Jamais les braconniers ou leurs mandataires ne portent eux-mêmes le gibier dans les restaurants où il se consomme; c'est alors qu'apparaît le colporteur parisien, habitant près des barrières, affilié à ses nombreux camarades des départements de Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne, où la multiplication du gibier de prix, élevé à grands frais par une alimentation spéciale, a pour effet d'augmenter le nombre des *panneauteurs*. L'homme porte le gibier sous sa longue blouse, la femme l'attache sous ses jupons. Ce sont eux qui le débitent aux grands marchands de volailles, et ceux-ci ont en dehors de leurs boutiques des cachettes, soit en ville, soit dans des caves, ou bien encore chez des parents, des amis, des voisins, complaisants et intéressés. On paye aussi le concierge qui reste discret.

Les commandes partent de l'endroit où se trouve le dépôt, et une cave du palais sénatorial a longtemps servi de réserve à un marchand de volailles du marché Saint-Germain et à un restaurateur de la rue de Vaugirard.

Des surveillances établies aux abords des établissements pour la vente du gibier à des restaurateurs en renom ne produisent

aucun résultat, car sans être certains du fait, les agents ne peuvent et ne doivent fouiller les nombreuses caisses et paniers dans lesquels on dissimule les marchandises prohibées. Comment deviner que tel ou tel colis renferme du gibier, quand l'individu qui l'apporte a l'apparence, les allures d'un homme de peine ou d'un garçon limonadier?

Le colportage est encore plus difficile à réprimer que le braconnage. Il faudrait, pour enrayer l'un et l'autre, sévir contre les restaurateurs qui livrent à la consommation des pièces de venaison défendues et chez lesquels il est facile de constater les délits, puisque le gibier est tenu à la disposition des consommateurs peu regardants sur le prix.

Il y a quelques années, les principaux marchands de volailles avaient pris la résolution de ne plus traiter d'affaires de gibier durant la fermeture de la chasse; mais graduellement ils y ont renoncé en raison du tort que leur causaient des concurrents moins scrupuleux et qui avaient fini par accaparer leur clientèle.

Il est vrai que le service de la sûreté possède une brigade spéciale pour la répression du braconnage. Elle se compose de trois agents, dont l'un a le grade de brigadier. Sa mission, sur la demande de la Société centrale des Chasseurs, consiste à se rendre en province pour y faire des recherches et signaler aux autorités municipales les individus détenteurs d'engins de chasse prohibés ou de gibier après la clôture.

Les renseignements sont difficiles à obtenir, le paysan est défiant, et la présence d'un étranger le rend encore plus circonspect.

Pour obtenir quelques indications sur les braconniers de profession, l'agent doit avoir l'air méfiant, farouche, et l'apparence d'un malfaiteur, d'un contrebandier; il doit craindre, détester les gendarmes, et, à toute occasion, manifester des sentiments d'hostilité contre les riches. Sa tenue doit ressembler à celle d'un *crève-la-faim*, et ses repas, composés d'aliments grossiers, ne peuvent être absorbés que dans des cabarets connus pour y recevoir des personnes mal famées. Il peut de la sorte, ayant en sa possession quelques objets pouvant passer pour de la contrebande, parcourir la contrée qui lui est assignée et arriver à connaître les braconniers. Quand il se présente officiellement aux autorités locales, il se heurte à des refus qu'on ne prend même pas la peine de dissimuler.

L'année dernière, le brigadier des chasses, porteur d'une commission rogatoire, se présente chez le maire de la commune de P..., pour le requérir en vue d'une perquisition chez un braconnier. Il lui fut répondu par cet officier de l'état civil, qu'étant atteint de douleurs il ne pouvait lui prêter son concours, et il l'envoya chez l'adjoint, qui, à son tour, répondit qu'ayant des douleurs *tout comme monsieur le maire*, il ne voulait pas compromettre sa popularité et sa réélection par une perquisition chez un homme dont la femme tenait un cabaret.

La Société centrale des Chasseurs pour la répression du braconnage a été reconnue d'utilité publique ; il était temps, le gibier allait manquer. En 1866, la France en produisait encore pour soixante millions ; la production a diminué de moitié. Depuis 1879, on achète en Angleterre, en Allemagne et en Italie pour dix millions de gibier à cause de la diminution des espèces sur notre territoire. Aujourd'hui, il a doublé de prix, et dans dix ans, si cela continue, il sera introuvable, et nous n'aurons plus sur nos marchés que des produits étrangers.

Cette société dépense beaucoup d'argent et ses résultats sont médiocres. Aidée par les agents, elle a d'abord appris que la porte était depuis longtemps ouverte au braconnage. Tout le favorise. Ce que l'on fait à Paris est dérisoire. Dans les environs les gendarmes, comme les gardiens de la paix, paraissent être occupés ailleurs qu'à leur véritable besogne de protection.

Les procès-verbaux deviennent rares, ce qui n'est pas une raison pour établir que le nombre des braconniers diminue.

En province, préfets, sous-préfets, maires, conseillers municipaux donnent des instructions aux gardes champêtres pour rester aveugles ; les élections deviennent variables, nombreuses, et le mot d'ordre est *conciliation*. En revanche, le caporal et les deux soldats, composant la brigade des chasses, ont souvent surpris, chassant sans permis, des juges de paix, des adjoints aux maires et des cultivateurs aisés, qui se faisaient les complices des braconniers.

Si le braconnier est le cousin du voleur, les chasseurs endurcis, en les grattant légèrement, deviennent petits-cousins du braconnier ; quel est celui qui n'a pas un peu franchi la lisière de la loi du 3 mai 1844 ?

Les arrêtés d'ouverture et de fermeture de la chasse ne sont pas affichés dans la généralité des communes et le paysan, finaud

donne pour excuse, lorsqu'il est pris, que le gibier est à tout le monde.

Les préfets de police, en voici treize en dix-huit ans, ont cherché vainement à poursuivre l'exécution de la loi s'appliquant au gibier vendu, acheté, transporté dans le département de la Seine. Des difficultés incessantes se sont produites et la première, la principale, émanait de la préfecture elle-même. Les commissaires de police avaient reçu des instructions pour prêter un concours *immédiat, suivi* aux agents spéciaux de la police des chasses; mais ceux-ci n'étant porteurs d'aucun mandat de perquisition nominatif, il y avait impossibilité pour ces magistrats de se transporter dans les maisons signalées pour y saisir le gibier en dépôt. L'obtention de ce mandat nécessite des formalités : il faut un rapport, et, comme la routine ne perd jamais ses droits, ce rapport subissait la lenteur d'un train omnibus par son passage à toutes les stations hiérarchiques et administratives, trois journées n'étaient pas suffisantes pour le rédiger, le viser et le présenter à la signature préfectorale.

Le retour de ce mandat était fait avec plus de rapidité, il mettait vingt-quatre heures pour pénétrer au service de la sûreté, et à l'arrivée des inspecteurs chez le délinquant, le gibier signalé était cuit, mangé et digéré.

Dix-neuf fois sur vingt, le vendeur était averti des mesures que l'on se disposait à prendre contre lui, aussi attendait-il en souriant l'arrivée de son commissaire de police, avec lequel il a d'ordinaire d'excellentes relations.

En province, il faut une semaine pour obtenir du juge d'instruction, seul compétent, la pièce de justice nécessaire aux agents opérateurs, et les engins, filets, collets, ont disparu quand le maire se décide à faire son devoir.

Avant la célèbre nuit du 4 août 1789, le droit de chasse était uniquement royal. On pendait, dit-on, sans jugement, aux carrefours des forêts, les braconniers surpris en flagrant délit. C'est à leur tour de tuer leurs ennemis naturels : les gendarmes et les gardes-chasse. Pour échapper à un procès-verbal, la vie de ces gardiens de la propriété est constamment menacée par l'audace toujours croissante de ce genre de malfaiteurs ne craignant pas de commettre un assassinat lorsqu'il s'agit d'assurer l'impunité à leur délit.

Les chroniqueurs du temps ne disent pas combien de bracon-

niers ont été *branchés* autrefois, mais les statistiques judiciaires actuelles établissent aujourd'hui les crimes qu'ils commettent, et ces crimes ont pris des proportions singulières.

Les braconniers incorrigibles, d'une adresse remarquable, se défendent comme des bêtes fauves, et tuent sans merci. Il faut vivre... Toujours la doctine de Darwin. Pour eux, leurs amis, leurs défenseurs, la loi de 1844 est encore un restant de privilège monarchique. La chasse, par ses époques déterminées d'ouverture et de fermeture, exige certaines clauses à observer, notamment le port d'armes ; ils prétendent qu'un gouvernement démocratique ne doit avoir qu'un but : celui de supprimer les entraves. Ils veulent la liberté entière, absolue, du cabaret, de la chasse et de la pêche. C'est le moyen, disent-ils, d'anéantir le braconnage et la fraude.

Si l'on examinait à fond les individus auxquels la loi refuse le permis de chasse, et qui cependant en sont détenteurs, on pourrait, sans aucune espèce de parti pris, en supprimer la moitié.

Parmi nos magistrats inamovibles figurent des récidivistes en matière de délit de chasse et de pêche ; ils ont la conscience de ne point poursuivre un pauvre diable de braconnier, mais cela les amène également à ne point se prononcer sur les recéleurs, maîtres d'hôtels, marchands de comestibles et propriétaires de tables d'hôte. Aussi gibier vivant ou mort, cuit ou conservé, tout cela circule librement.

Le restaurateur renommé fait vivre vingt braconniers ; il ne court aucun risque et a tous les bénéfices. Une fois retiré des affaires, l'ambition s'empare de lui ; il devient maire, conseiller général, et trouve le moyen de faire rougir sa boutonnière pour récompenser sa discrétion. Il a connu, en servant de fin gibier, le secret de tant de petits mystères... galants.

En signalant le mal, il faudrait pouvoir désigner le remède, et par malheur ce remède n'est pas encore découvert, ou s'il existe il n'est pas praticable.

Voici pourquoi : le braconnage met en présence quatre individualités : les tueurs, les colporteurs, les vendeurs, les acheteurs ou consommateurs. Tous sont coupables au même degré. Cependant certaines spécialités de vendeurs et les consommateurs, ne sont point poursuivis comme complices des braconniers ; en les punissant, on paralyserait dans sa plus grande partie la vitalité du braconnage. On pourrait tenter d'amender les formalités et

mettre en application l'article 9 de la loi des 19-22 juillet 1791, donnant droit à tous les officiers de police judiciaire de constater dans les cafés, cabarets, boutiques, les contraventions aux règlements sur la salubrité des comestibles, des médicaments, enfin à ce qui touche aux substances prohibées.

Cela est simple, rationnel, et ne se fera pas sous prétexte que cette loi, mise avec soin en réserve par les divers gouvernements qui se succèdent depuis près d'un siècle, peut amener des abus par son usage permanent.

On sait cependant, au moment opportun, exhumer une vieille loi, un ancien décret, comme cela s'est produit au conseil d'État, le 8 août 1888, à l'égard de M. R., sujet français, que le résident général du Tonkin a expulsé de son territoire en vertu des dispositions *combinées* de l'édit de juin 1778, de la loi du 28 mai 1836, et des décrets des 27 janvier et 8 février 1886.

A propos de l'expulsion d'un citoyen français de notre territoire, cet édit de Louis XVI, appliqué sous la troisième République, rend songeur.

Mais le véritable motif de l'inexécution des lois pour le colportage et la vente du gibier, le voici :

Dans une perquisition opérée sur un mandat nominatif, il a été saisi chez un des principaux marchands de gibier, des cailles, des perdreaux, des faisans. C'était une commande que l'on allait livrer à M. Thiers, alors président du pouvoir exécutif. Les pièces saisies furent envoyées, conformément aux instructions administratives, dans un hôpital, à l'Hôtel-Dieu. Le commerçant prit peur, et un avocat, député radical, se chargea de sa défense.

Chose rare, l'affaire n'a pas été classée; mais le procès-verbal, en opérant son mouvement lent et ascensionnel, a bifurqué pour une destination jusqu'ici restée inconnue. Le malheureux commissaire de police, attaché aux délégations spéciales et judiciaires, qui avait procédé à la saisie, dressé l'acte, n'a jamais pensé arriver à sa retraite. Il aurait dû, disait un jeune secrétaire du cabinet ministériel, mettre des pains à cacheter sur ses lunettes et donner un laisser-passer au gibier qui devait, le soir, figurer au dîner officiel d'un président de République. Le magistrat avait exagéré l'étendue de sa mission : ne s'était-il pas avisé de relever sur les livres de livraisons, les dates, les noms, les adresses des acheteurs de perdreaux, cailles, faisans, pendant les mois d'avril, mai, juin, juillet, août, époque de fermeture pour la chasse?

Parmi bien des personnalités figuraient les noms de plusieurs fonctionnaires faisant partie de l'état-major de la préfecture de police. L'individu chargé de prévenir le marchand de gibier s'était trompé de jour, il avait annoncé la visite domiciliaire du commissaire pour le lendemain.

Ce qui est arrivé pour le président de la République peut se présenter pour le ministre des affaires étrangères, et le meilleur remède de l'administration supérieure pour éviter les conflits est de s'abstenir ; cependant, avec un peu de fermeté, il serait si facile de faire respecter la loi !

La lutte de la gendarmerie et des gardes-chasse contre les braconniers restera toujours vive et remplie d'épisodes sanglants dont quelques-uns viennent de temps à autre se dérouler en cour d'assises. Les jurés prennent maintenant l'habitude d'écarter les tentatives de meurtre. Quant à la police correctionnelle, elle relève à peine le simple délit de chasse sans permis.

Il devient donc inutile et dangereux de troubler les braconniers au cours de leurs opérations nocturnes ; gendarmes et gardes forestiers en font trop souvent, hélas ! la triste expérience, et si, aux abords des bois, on entend un coup de feu retentir dans le silence de la nuit, c'est, le plus souvent, une tombe qui s'ouvre pour l'un de ces modestes serviteurs d'une loi que nos gouvernants ne se sentent pas le courage de faire appliquer.

G. Macé.

FORT COMME LA MORT [1]

III (*Suite*)

Quand il eut quitté la jeune fille, le peintre descendit vers la place de la Concorde, pour faire une visite sur l'autre rive de la Seine.

Il chantonnait, il avait envie de courir, il aurait volontiers sauté par dessus les bancs, tant il se sentait agile. Paris lui paraissait radieux, plus joli que jamais. « Décidément, pensait-il, le printemps revernit tout le monde. »

Il était dans une de ces heures où l'esprit excité comprend tout avec plus de plaisir, où l'œil voit mieux, semble plus impressionnable et plus clair, où l'on goûte une joie plus vive à regarder et à sentir, comme si une main toute-puissante venait de rafraîchir toutes les couleurs de la terre, de ranimer tous les mouvements des êtres, et de remonter en nous, ainsi qu'une montre qui s'arrête, l'activité des sensations.

Il pensait, en cueillant du regard mille choses amusantes : — « Dire qu'il y a des moments où je ne trouve pas de sujets à peindre ! »

Et il se sentait l'intelligence si libre et si clairvoyante, que toute son œuvre d'artiste lui parut banale, et qu'il concevait une nouvelle manière d'exprimer la vie, plus vraie et plus originale. Et soudain, l'envie de rentrer et de travailler le saisit, le fit retourner sur ses pas et s'enfermer dans son atelier.

Mais dès qu'il fut seul en face de la toile commencée, cette ardeur

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août et 10 septembre 1889.

qui lui brûlait le sang tout à l'heure, s'apaisa tout à coup. Il se sentit las, s'assit sur son divan et se remit à rêvasser.

L'espèce d'indifférence heureuse dans laquelle il vivait, cette insouciance d'homme satisfait dont presque tous les besoins sont apaisés, s'en allait de son cœur tout doucement, comme si quelque chose lui eût manqué. Il sentait sa maison vide, et désert son grand atelier. Alors, en regardant autour de lui, il lui sembla voir passer l'ombre d'une femme dont la présence lui était douce. Depuis longtemps, il avait oublié les impatiences d'amant qui attend le retour d'une maîtresse, et voilà que, subitement, il la sentait éloignée et la désirait près de lui avec un énervement de jeune homme.

Il s'attendrissait à songer combien ils s'étaient aimés, et il retrouvait en tout ce vaste appartement où elle était si souvent venue, d'innombrables souvenirs d'elle, de ses gestes, de ses paroles, de ses baisers. Il se rappelait certains jours, certaines heures, certains moments ; et il sentait autour de lui le frôlement de ses caresses anciennes.

Il se releva, ne pouvant plus tenir en place, et se mit à marcher en songeant de nouveau que, malgré cette liaison dont son existence avait été remplie, il demeurait bien seul, toujours seul. Après les longues heures de travail, quand il regardait autour de lui, étourdi par ce réveil de l'homme qui rentre dans la vie, il ne voyait et ne sentait que des murs à la portée de sa main et de sa voix. Il avait dû, n'ayant pas de femme en sa maison et ne pouvant rencontrer qu'avec des précautions de voleur celle qu'il aimait, traîner ses heures désœuvrées en tous les lieux publics où l'on trouve, où l'on achète, des moyens quelconques de tuer le temps. Il avait des habitudes au Cercle, des habitudes au Cirque et à l'Hippodrome, à jour fixe, des habitudes à l'Opéra, des habitudes un peu partout, pour ne pas rentrer chez lui, où il serait demeuré avec joie sans doute s'il y avait vécu près d'elle.

Autrefois, en certaines heures de tendre affolement, il avait souffert d'une façon cruelle de ne pouvoir la prendre et la garder avec lui ; puis son ardeur se modérant, il avait accepté sans révolte leur séparation et sa liberté ; maintenant, il les regrettait de nouveau comme s'il recommençait à l'aimer.

Et ce retour de tendresse l'envahissait ainsi brusquement, presque sans raison, parce qu'il faisait beau dehors, et, peut-être,

parce qu'il avait reconnu tout à l'heure la voix rajeunie de cette femme. Combien peu de chose il faut pour émouvoir le cœur d'un homme, d'un homme vieillissant, chez qui le souvenir se fait regret !

Comme autrefois, le besoin de la revoir lui venait, entrait dans son esprit et dans sa chair à la façon d'une fièvre ; et il se mit à penser à elle un peu comme font les jeunes amoureux, en l'exaltant en son cœur et en s'exaltant lui-même pour la désirer davantage ; puis il se décida, bien qu'il l'eût vue dans la matinée, à aller lui demander une tasse de thé, le soir même.

Les heures lui parurent longues, et, en sortant pour descendre au boulevard Malesherbes, une peur vive le saisit de ne pas la trouver et d'être forcé de passer encore cette soirée tout seul, comme il en avait passé bien d'autres, pourtant.

A sa demande : — « La comtesse est-elle chez elle ? » — le domestique répondant : — « Oui, Monsieur » — fit entrer de la joie en lui.

Il dit, d'un ton radieux : — « C'est encore moi » — en apparaissant au seuil du petit salon où les deux femmes travaillaient sous les abat-jour roses d'une lampe à double foyer en métal anglais, portée sur une tige haute et mince.

La comtesse s'écria :

— Comment, c'est vous ! Quelle chance !

— Mais oui. Je me suis senti très solitaire, et je suis venu.

— Comme c'est gentil !

— Vous attendez quelqu'un ?

— Non..., peut-être..., je ne sais jamais.

Il s'était assis et regardait avec un air de dédain le tricot gris en grosse laine qu'elles confectionnaient vivement au moyen de longues aiguilles en bois.

Il demanda :

— Qu'est-ce que cela ?

— Des couvertures.

— De pauvres ?

— Oui, bien entendu.

— C'est très laid.

— C'est très chaud.

— Possible, mais c'est très laid, surtout dans un appartement Louis XV, où tout caresse l'œil. Si ce n'est pour vos pauvres, vous devriez, pour vos amis, faire des charités plus élégantes.

— Mon Dieu, les hommes ! — dit-elle en haussant les épaules — mais on en prépare partout en ce moment, de ces couvertures-là.

— Je le sais bien, je le sais trop. On ne peut plus faire une visite le soir, sans voir traîner cette affreuse loque grise sur les plus jolies toilettes et sur les meubles les plus coquets. On a, ce printemps, la bienfaisance de mauvais goût.

La comtesse, pour juger s'il disait vrai, étendit le tricot qu'elle tenait sur la chaise de soie inoccupée à côté d'elle, puis elle convint avec indifférence :

— Oui, en effet, c'est laid.

Et elle se remit à travailler. Les deux têtes voisines, penchées sous les deux lumières toutes proches, recevaient dans les cheveux une coulée de lueur rose qui se répandait sur la chair des visages, sur les robes et sur les mains remuantes ; et elles regardaient leur ouvrage avec cette attention légère et continue des femmes habituées à ces besognes des doigts, que l'œil suit sans que l'esprit y songe.

Aux quatre coins de l'appartement, quatre autres lampes, en porcelaine de Chine, portées sur des colonnes anciennes de bois doré, répandaient sur les tapisseries une lumière douce et régulière, atténuée par des transparents de dentelle jetés sur les globes.

Bertin prit un siège très bas, un fauteuil nain, où il pouvait tout juste s'asseoir, mais qu'il avait toujours préféré pour causer avec la comtesse, en demeurant presque à ses pieds.

Elle lui dit :

— Vous avez fait une longue promenade avec Nané, tantôt dans le parc.

— Oui, nous avons bavardé comme de vieux amis. Je l'aime beaucoup, votre fille. Elle vous ressemble tout à fait. Quand elle prononce certaines phrases, on croirait que vous avez oublié votre voix dans sa bouche.

— Mon mari me l'a déjà dit bien souvent.

Il les regardait travailler, baignées dans la clarté des lampes, et la pensée dont il souffrait souvent, dont il avait encore souffert dans le jour, le souci de son hôtel désert, immobile, silencieux, froid, quel que soit le temps, quel que soit le feu des cheminées et du calorifère, le chagrina comme si, pour la première fois, il comprenait bien son isolement.

Oh ! comme il aurait décidément voulu être le mari de cette femme, et non son amant! Jadis il désirait l'enlever, la prendre à cet homme, la lui voler complètement. Aujourd'hui, il le jalousait, ce mari trompé, qui était installé près d'elle pour toujours, dans les habitudes de sa maison et dans le câlinement de son contact. En la regardant, il se sentait le cœur tout rempli de choses anciennes revenues qu'il aurait voulu lui dire. Vraiment il l'aimait bien encore, même un peu plus, beaucoup plus aujourd'hui qu'il n'avait fait depuis longtemps ; et ce besoin de lui exprimer ce rajeunissement dont elle serait si contente, lui faisait désirer qu'on envoyât se coucher la jeune fille, le plus vite possible.

Obsédé par cette envie d'être seul avec elle, de se rapprocher jusqu'à ses genoux où il poserait sa tête, de lui prendre les mains dont s'échapperaient la couverture du pauvre, les aiguilles de bois, et la pelote de laine qui s'en irait sous un fauteuil au bout d'un fil déroulé; il regardait l'heure, ne parlait plus guère et trouvait que vraiment on a tort d'habituer les fillettes à passer la soirée avec les grandes personnes.

Des pas troublèrent le silence du salon voisin, et le domestique, dont la tête apparut, annonça :

— M. de Musadieu.

Olivier Bertin eut une petite rage comprimée, et, quand il serra la main de l'inspecteur des Beaux-Arts, il se sentit une envie de le prendre par les épaules et de le jeter dehors.

Musadieu était plein de nouvelles : le ministère allait tomber, et on chuchotait un scandale sur le marquis de Rocdiane. Il ajouta en regardant la jeune fille : « Je conterai cela un peu plus tard. »

La comtesse leva les yeux sur la pendule et constata que dix heures allaient sonner.

— Il est temps de te coucher, mon enfant, dit-elle à sa fille.

Annette, sans répondre, plia son tricot, roula sa laine, baisa sa mère sur les joues, tendit la main aux deux hommes et s'en alla prestement, comme si elle eût glissé sans agiter l'air en passant.

Quand elle fut sortie :

— Eh bien, votre scandale ? demanda la comtesse.

On prétendait que le marquis de Rocdiane, séparé à l'amiable de sa femme qui lui payait une rente jugée par lui insuffisante,

avait trouvé, pour la faire doubler, un moyen sûr et singulier. La marquise, suivie sur son ordre, s'était laissé surprendre en flagrant délit, et avait dû racheter par une pension nouvelle le procès-verbal dressé par le commissaire de police.

La comtesse écoutait, le regard curieux, les mains immobiles, tenant sur ses genoux l'ouvrage interrompu.

Bertin, que la présence de Musadieu exaspérait depuis le départ de la jeune fille, se fâcha, et affirma avec une indignation d'homme qui sait et qui n'a voulu parler à personne de cette calomnie, que c'était là un odieux mensonge, un de ces honteux potins que les gens du monde ne devraient jamais écouter ni répéter. Il se fâchait, debout maintenant contre la cheminée, avec des airs nerveux d'homme disposé à faire de cette histoire une question personnelle.

Rocdiane était son ami, et si on avait pu, en certains cas, lui reprocher sa légèreté, on ne pouvait l'accuser ni même le soupçonner d'aucune action vraiment suspecte. Musadieu, surpris et embarrassé, se défendait, reculait, s'excusait.

— Permettez, disait-il, j'ai entendu ce propos tout à l'heure chez la duchesse de Mortemain.

Bertin demanda :

— Qui vous a raconté cela? Une femme, sans doute?

— Non, pas du tout, le marquis de Farandal.

Et le peintre, crispé, répondit :

— Cela ne m'étonne pas de lui!

Il y eut un silence. La comtesse se remit à travailler. Puis Olivier reprit d'une voix calmée :

— Je sais pertinemment que cela est faux.

Il ne savait rien, entendant parler pour la première fois de cette aventure.

Musadieu se préparait une retraite, sentant la situation dangereuse, et il parlait déjà de s'en aller pour faire une visite aux Corbelle, quand le comte de Guilleroy parut, revenant de dîner en ville.

Bertin se rassit, accablé, désespérant à présent de se débarrasser du mari.

— Vous ne savez pas, dit le comte, le gros scandale qui court ce soir?

Comme personne ne répondait, il reprit :

— Il paraît que Rocdiane a surpris sa femme en conversa-

tion criminelle et lui fait payer fort cher cette indiscrétion.

Alors Bertin, avec des airs désolés, avec du chagrin dans la voix et dans le geste, posant une main sur le genou de Guilleroy, répéta en termes amicaux ce que tout à l'heure il avait paru jeter au visage de Musadieu.

Et le comte, à moitié convaincu, fâché d'avoir répété à la légère une chose douteuse et peut-être compromettante, plaidait son ignorance et son innocence. On raconte en effet tant de choses fausses et méchantes !

Soudain, tous furent d'accord sur ceci : que le monde accuse, soupçonne et calomnie avec une déplorable facilité. Et ils parurent convaincus tous les quatre, pendant cinq minutes, que tous les propos chuchotés sont mensonges, que les femmes n'ont jamais les amants qu'on leur suppose, que les hommes ne font jamais les infamies qu'on leur prête, et que la surface, en somme, est bien plus vilaine que le fond.

Bertin, qui n'en voulait plus à Musadieu depuis l'arrivée de Guilleroy, lui dit des choses flatteuses, le mit sur les sujets qu'il préférait, ouvrit la vanne de sa faconde. Et le comte semblait content comme un homme qui porte partout avec lui l'apaisement et la cordialité.

Deux domestiques, venus à pas sourds sur les tapis, entrèrent portant la table à thé où l'eau bouillante fumait dans un joli appareil tout brillant, sous la flamme bleue d'une lampe à esprit-de-vin.

La comtesse se leva, prépara la boisson chaude avec les précautions et les soins que nous ont apportés les Russes, puis offrit une tasse à Musadieu, une autre à Bertin, et revint avec des assiettes contenant des sandwichs aux foies gras et de menues pâtisseries autrichiennes et anglaises.

Le comte s'étant approché de la table mobile où s'alignaient aussi des sirops, des liqueurs et des verres, fit un grog, puis, discrètement, glissa dans la pièce voisine et disparut.

Bertin, de nouveau, se trouva seul en face de Musadieu, et le désir soudain le reprit de pousser dehors ce gêneur qui, mis en verve, pérorait, semait des anecdotes, répétait des mots, en faisait lui-même. Et le peintre, sans cesse, consultait la pendule, dont la longue aiguille approchait de minuit. La comtesse vit son regard, comprit qu'il cherchait à lui parler, et, avec cette adresse des femmes du monde habiles à changer par des nuances le ton

d'une causerie et l'amosphère d'un salon, à faire comprendre, sans rien dire, qu'on doit rester ou qu'on doit partir, elle répandit, par sa seule attitude, par l'air de son visage et l'ennui de ses yeux, du froid autour d'elle comme si elle venait d'ouvrir une fenêtre.

Musadieu sentit ce courant d'air glaçant ses idées, et, sans qu'il se demandât pourquoi, l'envie se fit en lui de se lever et de s'en aller.

Bertin, par savoir-vivre, imita son mouvement. Les deux hommes se retirèrent ensemble en traversant les deux salons, suivis par la comtesse qui causait toujours avec le peintre. Elle le retint sur le seuil de l'antichambre pour une explication quelconque, pendant que Musadieu, aidé d'un valet de pied, endossait son paletot. Comme Mme de Guilleroy parlait toujours à Bertin, l'inspecteur des Beaux-Arts, ayant attendu quelques secondes devant la porte de l'escalier tenue ouverte par l'autre domestique, se décida à sortir seul pour ne point rester debout en face du valet.

La porte fut doucement refermée sur lui, et la comtesse dit à l'artiste avec une parfaite aisance :

— Mais, au fait, pourquoi partez-vous si vite ? il n'est pas minuit. Restez donc encore un peu.

Et ils rentrèrent ensemble dans le petit salon.

Dès qu'ils furent assis :

— Dieu ! que cet animal m'agaçait ! dit-il.

— Et pourquoi ?

— Il me prenait un peu de vous.

— Oh ! pas beaucoup.

— C'est possible, mais il me gênait.

— Vous êtes jaloux ?

— Ce n'est pas être jaloux que de trouver un homme encombrant.

Il avait repris son petit fauteuil, et, tout près d'elle maintenant, il maniait entre ses doigts l'étoffe de sa robe en lui disant quel souffle chaud lui passait dans le cœur, ce jour-là.

Elle écoutait, surprise, ravie, et doucement elle posa une main dans ses cheveux blancs qu'elle caressait doucement, comme pour le remercier.

— Je voudrais tant vivre près de vous ! dit-il.

Il songeait toujours à ce mari couché, endormi sans doute dans une chambre voisine, et il reprit :

— Il n'y a vraiment que le mariage pour unir deux existences.

Elle murmura :

— Mon pauvre ami ! — pleine de pitié pour lui, et aussi pour elle.

Il avait posé sa joue sur les genoux de la comtesse, et la regardait avec tendresse, avec une tendresse un peu mélancolique, un peu douloureuse, moins ardente que tout à l'heure, quand il était séparé d'elle par sa fille, son mari et Musadieu.

Elle dit, avec un sourire, en promenant toujours ses doigts légers sur la tête d'Olivier :

— Dieu, que vous êtes blanc ! Vos derniers cheveux noirs ont disparu.

— Hélas ! je le sais, ça va vite.

Elle eut peur de l'avoir attristé.

— Oh ! vous étiez gris très jeune, d'ailleurs. Je vous ai toujours connu poivre et sel.

— Oui, c'est vrai.

Pour effacer tout à fait la nuance de regret qu'elle avait provoquée, elle se pencha, et, lui soulevant la tête entre ses deux mains, mit sur son front des baisers lents et tendres, ces longs baisers qui semblent ne pas devoir finir.

Puis ils se regardèrent, cherchant à voir au fond de leurs yeux le reflet de leur affection.

— Je voudrais bien, dit-il, passer une journée entière près de vous.

Il se sentait tourmenté obscurément par d'inexprimables besoins d'intimité.

Il avait cru, tout à l'heure, que le départ des gens qui étaient là suffirait à réaliser ce désir éveillé depuis le matin, et maintenant qu'il demeurait seul avec sa maîtresse, qu'il avait sur le front la tiédeur de ses mains, et contre la joue, à travers sa robe, la tiédeur de son corps, il retrouvait en lui le même trouble, la même envie d'amour inconnue et fuyante.

Et il s'imaginait à présent que, hors cette maison, dans les bois peut-être où ils seraient tout à fait seuls, sans personne autour d'eux, cette inquiétude de son cœur serait satisfaite et calmée.

Elle répondit :

— Que vous êtes enfant ! Mais nous nous voyons presque chaque jour.

Il la supplia de trouver le moyen de venir déjeuner avec lui,

quelque part aux environs de Paris, comme ils avaient fait jadis quatre ou cinq fois.

Elle s'étonnait de ce caprice si difficile à réaliser, maintenant que sa fille était revenue.

Elle essayerait cependant dès que son mari irait aux Ronces, mais cela ne pourrait se faire qu'après le vernissage qui avait lieu le samedi suivant.

— Et d'ici là, dit-il, quand vous verrai-je ?

— Demain soir, chez les Corbelle. Venez en outre ici, jeudi, à trois heures, si vous êtes libre, et je crois que nous devons dîner ensemble vendredi chez la duchesse.

— Oui, parfaitement.

Il se leva.

— Adieu.

— Adieu, mon ami.

Il restait debout sans se décider à partir, car il n'avait presque rien trouvé de tout ce qu'il était venu lui dire, et sa pensée restait pleine de choses inexprimées, gonflée d'effusions vagues qui n'étaient point sorties.

Il répéta « Adieu », en lui prenant les mains.

— Adieu mon ami.

— Je vous aime.

Elle lui jeta un de ces sourires où une femme montre à un homme, en une seconde, tout ce qu'elle a donné.

Le cœur vibrant, il répéta pour la troisième fois :

— Adieu.

Et il partit.

IV

On eût dit que toutes les voitures de Paris faisaient, ce jour-là, un pèlerinage au Palais de l'Industrie. Dès neuf heures du matin, elles arrivaient par toutes les rues, par les avenues et les ponts, vers cette halle aux beaux-arts où le Tout-Paris artiste invitait le Tout-Paris mondain à assister au vernissage simulé de trois mille quatre cents tableaux.

Une queue de foule se pressait aux portes, et, dédaigneuse de la sculpture, montait de suite aux galeries de peinture. Déjà, en gravissant les marches, on levait les yeux vers les toiles expo-

sées sur les murs de l'escalier où l'on accroche la catégorie spéciale des peintres de vestibule qui ont envoyé soit des œuvres de proportions inusitées, soit des œuvres qu'on n'a pas osé refuser. Dans le salon carré, c'était une bouillie de monde grouillante et bruissante. Les peintres, en représentation jusqu'au soir, se faisaient reconnaître à leur activité, à la sonorité de leur voix, à l'autorité de leurs gestes. Ils commençaient à traîner des amis par la manche vers les tableaux qu'ils désignaient du bras, avec des exclamations et une mimique énergique de connaisseurs. On en voyait de toutes sortes, de grands à longs cheveux, coiffés de chapeaux mous gris ou noirs, de formes inexprimables, larges et ronds comme des toits, avec des bords en pente ombrageant le torse entier de l'homme. D'autres étaient petits, actifs, fluets ou trapus, cravatés d'un foulard, vêtus de vestons ou ensaqués en de singuliers costumes spéciaux à la classe des rapins.

Il y avait le clan des élégants, des gommeux, des artistes du boulevard, le clan des académiques, corrects et décorés de rosettes rouges, énormes ou microscopiques, selon leur conception de l'élégance et du bon ton, le clan des peintres bourgeois assistés de la famille entourant le père comme un chœur triomphal.

Sur les quatre panneaux géants, les toiles admises à l'honneur du salon carré éblouissaient, dès l'entrée, par l'éclat des tons et le flamboiement des cadres, par une crudité de couleurs neuves, avivées par le vernis, aveuglantes sous le jour brutal tombé d'en haut.

Le portrait du Président de la République faisait face à la porte, tandis que, sur un autre mur, un général chamarré d'or, coiffé d'un chapeau à plumes d'autruche et culotté de drap rouge, voisinait avec des nymphes toutes nues sous des saules et avec un navire en détresse presque englouti sous une vague. Un évêque d'autrefois excommuniant un roi barbare, une rue d'Orient pleine de pestiférés morts, et l'Ombre du Dante en excursion aux Enfers, saisissaient et captivaient le regard avec une violence irrésistible d'expression.

On voyait encore, dans la pièce immense, une charge de cavalerie, des tirailleurs dans un bois, des vaches dans un pâturage, deux seigneurs du siècle dernier se battant en duel au coin d'une rue, une folle assise sur une borne, un prêtre administrant un mourant, des moissonneurs, des rivières, un coucher de soleil, un clair de lune, des échantillons enfin de tout ce qu'on fait, de

tout ce que font et de tout ce que feront les peintres jusqu'au dernier jour du monde.

Olivier, au milieu d'un groupe de confrères célèbres, membres de l'Institut et du Jury, échangeait avec eux des opinions. Un malaise l'oppressait, une inquiétude sur son œuvre exposée dont, malgré les félicitations empressées, il ne sentait pas le succès.

Il s'élança. La duchesse de Mortemain apparaissait à la porte d'entrée.

Elle demanda :

— Est-ce que la comtesse n'est pas arrivée?

— Je ne l'ai pas vue.

— Et M. de Musadieu?

— Non plus.

— Il m'avait promis d'être à dix heures au haut de l'escalier pour me guider dans les salles.

— Voulez-vous me permettre de le remplacer, duchesse?

— Non, non. Vos amis ont besoin de vous. Nous vous reverrons tout à l'heure, car je compte que nous déjeunerons ensemble.

Musadieu accourait. Il avait été retenu quelques minutes à la sculpture et s'excusait, essoufflé déjà. Il disait :

— Par ici, duchesse, par ici, nous commençons à droite.

Ils venaient de disparaître dans un remous de têtes, quand la comtesse de Guilleroy, tenant par le bras sa fille, entra, cherchant du regard Olivier Bertin.

Il les vit, les rejoignit, et, les saluant :

— Dieu, qu'elles sont jolies! dit-il. Vrai, Nanette embellit beaucoup. En huit jours, elle a changé.

Il la regardait de son œil observateur. Il ajouta :

— Les lignes sont plus douces, plus fondues, le teint plus lumineux. Elle est déjà bien moins petite fille et bien plus Parisienne.

Mais soudain il revint à la grande affaire du jour

— Commençons à droite, nous allons rejoindre la duchesse.

La comtesse, au courant de toutes les choses de la peinture et préoccupée comme un exposant, demanda :

— Que dit-on?

— Beau salon. Le Bonnat remarquable, deux excellents Carolus Duran, un Puvis de Chavannes admirable, un Roll très

étonnant, très neuf, un Gervex exquis, et beaucoup d'autres, des Béraud, des Gazin, des Duez, des tas de bonnes choses enfin.

— Et vous, dit-elle.

— On me fait des compliments, mais je ne suis pas content.

— Vous n'êtes jamais content.

— Si, quelquefois. Mais aujourd'hui, vrai, je crois que j'ai raison.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien.

— Allons voir.

Quand ils arrivèrent devant le tableau — deux petites paysannes prenant un bain dans un ruisseau — un groupe arrêté l'admirait. Elle en fut joyeuse, et tout bas :

— Mais il est délicieux, c'est un bijou; vous n'avez rien fait de mieux.

Il se serrait contre elle, l'aimant, reconnaissant de chaque mot qui calmait une souffrance, pansait une plaie. Et des raisonnements rapides lui couraient dans l'esprit pour le convaincre qu'elle avait raison, qu'elle devait voir juste avec ses yeux intelligents de Parisienne. Il oubliait, pour rassurer ses craintes, que depuis douze ans il lui reprochait justement d'admirer trop les mièvreries, les délicatesses élégantes, les sentiments exprimés, les nuances bâtardes de la mode, et jamais l'art, l'art seul, l'art dégagé des idées, des tendances et des préjugés mondains.

Les entraînant plus loin : « Continuons, » dit-il. Et il les promena pendant fort longtemps de salle en salle en leur montrant les toiles, leur expliquant les sujets, heureux entre elles, heureux par elles.

Soudain, la comtesse demanda :

— Quelle heure est-il?

— Midi et demi.

— Oh! Allons vite déjeuner. La duchesse doit nous attendre chez Ledoyen, où elle m'a chargée de vous amener, si nous ne la retrouvions pas dans les salles.

Le restaurant, au milieu d'un îlot d'arbres et d'arbustes, avait l'air d'une ruche trop pleine et vibrante. Un bourdonnement confus de voix, d'appels, de cliquetis de verres et d'assiettes voltigeait autour, en sortait par toutes les fenêtres et toutes les

portes grandes ouvertes. Les tables, pressées, entourées de gens en train de manger, étaient répandues par longues files dans les chemins voisins, à droite et à gauche du passage étroit où les garçons couraient, assourdis, affolés, tenant à bout de bras des plateaux chargés de viandes, de poissons ou de fruits.

Sous la galerie circulaire, c'était une telle multitude d'hommes et de femmes qu'on eût dit une pâte vivante. Tout cela riait, appelait, buvait et mangeait, mis en gaieté par les vins et inondé d'une de ces joies qui tombent sur Paris, en certains jours, avec le soleil.

Un garçon fit monter la comtesse, Annette et Bertin dans le salon réservé où les attendait la duchesse.

En y entrant, le peintre aperçut, à côté de sa tante, le marquis de Farandal, empressé et souriant, tendant les bras pour recevoir les ombrelles et les manteaux de la comtesse et de sa fille. Il en ressentit un tel déplaisir, qu'il eut envie, soudain, de dire des choses irritantes et brutales.

La duchesse expliquait la rencontre de son neveu et le départ de Musadieu emmené par le ministre des Beaux-Arts; et Bertin, à la pensée que ce bellâtre de marquis devait épouser Annette, qu'il était venu pour elle, qu'il la regardait déjà comme destinée à sa couche, s'énervait et se révoltait comme si on eût méconnu et violé ses droits, des droits mystérieux et sacrés.

Dès qu'on fut à table, le marquis, placé à côté de la jeune fille, s'occupa d'elle avec cet air empressé des hommes autorisés à faire leur cour.

Il avait des regards curieux qui semblaient au peintre hardis et investigateurs, des sourires presque tendres et satisfaits, une galanterie familière et officielle. Dans ses manières et ses paroles apparaissait déjà quelque chose de décidé comme l'annonce d'une prochaine prise de possession.

La duchesse et la comtesse semblaient protéger et approuver cette allure de prétendant, et avaient l'une pour l'autre des coups d'œil de complicité.

Aussitôt le déjeuner fini, on retourna à l'Exposition. C'était dans les salles une telle mêlée de foule, qu'il semblait impossible d'y pénétrer. Une chaleur d'humanité, une odeur fade de robes et d'habits vieillis sur le corps faisaient là-dedans une atmosphère écœurante et lourde. On ne regardait plus les tableaux, mais les visages et les toilettes, on cherchait les gens connus; et

parfois une poussée avait lieu dans cette masse épaisse entr'ouverte un moment pour laisser passer la haute échelle double des vernisseurs qui criaient : « Attention, messieurs; attention, mesdames. »

Au bout de cinq minutes, la comtesse et Olivier se trouvaient séparés des autres. Il voulait les chercher, mais elle dit, en s'appuyant sur lui :

— Ne sommes-nous pas bien? Laissons-les donc, puisqu'il est convenu que si nous nous perdons, nous nous retrouverons à quatre heures au buffet.

— C'est vrai, dit-il.

Mais il était absorbé par l'idée que le marquis accompagnait Annette et continuait à marivauder près d'elle avec sa fatuité galante.

La comtesse murmura :

— Alors, vous m'aimez toujours ?

Il répondit, d'un air préoccupé :

— Mais oui, certainement.

Et il cherchait, par dessus les têtes, à découvrir le chapeau gris de M. de Farandal.

Le sentant distrait et voulant ramener à elle sa pensée, elle reprit :

— Si vous saviez comme j'adore votre tableau de cette année. C'est votre chef-d'œuvre.

Il sourit, oubliant soudain les jeunes gens pour ne se souvenir que de son souci du matin.

— Vrai? vous trouvez ?

— Oui, je le préfère à tout.

— Il m'a donné beaucoup de mal.

Avec des mots câlins, elle l'enguirlanda de nouveau, sachant bien, depuis longtemps, que rien n'a plus de puissance sur un artiste que la flatterie tendre et continue. Capté, ranimé, égayé par ces paroles douces, il se remit à causer, ne voyant qu'elle, n'écoutant qu'elle dans cette grande cohue flottante.

Pour la remercier, il murmura près de son oreille :

— J'ai une envie folle de vous embrasser...

Une chaude émotion la traversa, et, levant sur lui ses yeux brillants, elle répéta sa question :

— Alors, vous m'aimez toujours ?

Et il répondit avec l'intonation qu'elle voulait et qu'elle n'avait point entendue tout à l'heure :

— Oui, je vous aime, ma chère Any.

— Venez souvent me voir le soir, dit-elle. Maintenant que j'ai ma fille, je ne sortirai pas beaucoup.

Depuis qu'elle sentait en lui ce réveil inattendu de tendresse, un grand bonheur l'agitait. Avec les cheveux tout blancs d'Olivier et l'apaisement des années, elle redoutait moins à présent qu'il fût séduit par une autre femme, mais elle craignait affreusement qu'il se mariât, par horreur de la solitude. Cette peur ancienne déjà, grandissait sans cesse, faisait naître en son esprit des combinaisons irréalisables afin de l'avoir près d'elle le plus possible et d'éviter qu'il passât de longues soirées dans le froid silence de son hôtel vide. Ne le pouvant toujours attirer et retenir, elle lui suggérait des distractions, l'envoyait au théâtre, le poussait dans le monde, aimant mieux le savoir au milieu des femmes que dans la tristesse de sa maison.

Elle reprit, répondant à sa secrète pensée :

— Ah ! si je pouvais vous garder toujours, comme je vous gâterais ! Promettez-moi de venir très souvent, puisque je ne sortirai plus guère.

— Je vous le promets.

Une voix murmura près de son oreille :

— Maman.

La comtesse tressaillit, se retourna. Annette, la duchesse et le marquis venaient de les rejoindre.

— Il est quatre heures, dit la duchesse, je suis très fatiguée et j'ai envie de m'en aller.

La comtesse reprit :

— Je m'en vais aussi, je n'en puis plus.

Ils gagnèrent l'escalier intérieur qui part des galeries où s'alignent les dessins et les aquarelles et domine l'immense jardin vitré où sont exposées les œuvres de sculpture.

De la plate-forme de cet escalier, on apercevait d'un bout à l'autre la serre géante pleine de statues dressées dans les chemins, autour des massifs d'arbustes verts et au-dessus de la foule qui couvrait le sol des allées de son flot remuant et noir. Les marbres jaillissaient de cette nappe sombre de chapeaux et d'épaules, en la trouant en mille endroits, et semblaient lumineux, tant ils étaient blancs.

Comme Bertin saluait les femmes à la porte de sortie, Mme de Guilleroy lui demanda tout bas :

— Alors, vous venez ce soir ?

— Mais oui.

Et il rentra dans l'Exposition pour causer avec les artistes des impressions de la journée.

Les peintres et les sculpteurs se tenaient par groupes autour des statues, devant le buffet, et là, on discutait, comme tous les ans, en soutenant ou en attaquant les mêmes idées, avec les mêmes arguments sur des œuvres à peu près pareilles. Olivier qui, d'ordinaire, s'animait à ces disputes, ayant la spécialité des ripostes et des attaques déconcertantes et une réputation de théoricien spirituel dont il était fier, s'agita pour se passionner, mais les choses qu'il répondait, par habitude, ne l'intéressaient pas plus que celles qu'il entendait, et il avait envie de s'en aller, de ne plus écouter, de ne plus comprendre, sachant d'avance tout ce qu'on dirait sur ces antiques questions d'art dont il connaissait toutes les faces.

Il aimait ces choses pourtant, et les avait aimées jusqu'ici d'une façon presque exclusive, mais il en était distrait ce jour-là par une de ces préoccupations légères et tenaces, un de ces petits soucis qui semblent ne nous devoir point toucher et qui sont là malgré tout, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, piqués dans la pensée comme une invisible épine enfoncée dans la chair.

Il avait même oublié ses inquiétudes sur ses baigneuses pour ne se souvenir que de la tenue déplaisante du marquis auprès d'Annette. Que lui importait, après tout ? Avait-il un droit ? Pourquoi aurait-il voulu empêcher ce mariage précieux, décidé d'avance, convenable sur tous les points ? Mais aucun raisonnement n'effaçait cette impression de malaise et de mécontentement qui l'avait saisi en voyant le Farandal parler et sourire en fiancé, en caressant du regard le visage de la jeune fille.

Lorsqu'il entra, le soir, chez la comtesse, et qu'il la retrouva seule avec sa fille, continuant sous la clarté des lampes leur tricot pour les malheureux, il eut grand'peine à se garder de tenir sur le marquis des propos moqueurs et méchants, et de découvrir aux yeux d'Annette toute sa banalité voilée de chic.

Depuis longtemps, en ces visites après dîner, il avait souvent des silences un peu somnolents et des poses abandonnées de vieil ami qui ne se gêne plus. Enfoncé dans son fauteuil, les jambes

croisées, la tête en arrière, il rêvassait en parlant et reposait dans cette tranquille intimité son corps et son esprit. Mais voilà que soudain, lui revinrent cet éveil et cette activité des hommes qui font des frais pour plaire, que préoccupe ce qu'ils vont dire, et qui cherchent devant certaines personnes des mots plus brillants ou plus rares pour parer leurs idées et les rendre coquettes. Il ne laissait plus traîner la causerie, mais la soutenait et l'activait, la fouillant avec sa verve, et il éprouvait, quand il avait fait partir d'un franc rire la comtesse et sa fille, ou quand il les sentait émues, ou quand il les voyait lever sur lui des yeux surpris, ou quand elles cessaient de travailler pour l'écouter, un chatouillement de plaisir, un petit frisson de succès qui le payait de sa peine.

Il revenait maintenant chaque fois qu'il les savait seules, et jamais, peut-être, il n'avait passé d'aussi douces soirées.

Mme de Guilleroy, dont cette assiduité apaisait les craintes constantes, faisait, pour l'attirer et le retenir, tous ses efforts. Elle refusait des dîners en ville, des bals, des représentations, afin d'avoir la joie de jeter dans la boîte du télégraphe, en sortant à trois heures, la petite dépêche bleue qui disait : « A tantôt. » Dans les premiers temps, voulant lui donner plus vite le tête-à-tête qu'il désirait, elle envoyait coucher sa fille dès que dix heures commençaient à sonner. Puis, voyant un jour qu'il s'en étonnait et demandait en riant qu'on ne traitât plus Annette en petite enfant pas sage, elle accorda un petit quart d'heure de grâce, puis une demi-heure, puis une heure. Il ne restait pas longtemps d'ailleurs après que la jeune fille était partie, comme si la moitié du charme qui le tenait dans ce salon venait de sortir avec elle. Approchant aussitôt des pieds de la comtesse le petit siège bas qu'il préférait, il s'asseyait tout près d'elle et posait, par moments, avec un mouvement câlin, une joue contre ses genoux. Elle lui donnait une de ses mains, qu'il tenait dans les siennes, et sa fièvre d'esprit tombant soudain, il cessait de parler et semblait se reposer dans un tendre silence de l'effort qu'il avait fait.

Elle comprit bien, peu à peu, avec son flair de femme, qu'Annette l'attirait presque autant qu'elle-même. Elle n'en fut point fâchée, heureuse qu'il pût trouver entre elles quelque chose de la famille dont elle l'avait privé ; et elle l'emprisonnait le plus possible entre elles deux, jouant à la maman pour qu'il se crût presque père de cette fillette et qu'une nuance nouvelle de ten-

dresse s'ajoutât à tout ce qui le captivait dans cette maison.

Sa coquetterie, toujours éveillée, mais inquiète depuis qu'elle sentait, de tous les côtés, comme des piqûres presque imperceptibles encore, les innombrables attaques de l'âge, prit une allure plus active. Pour devenir aussi svelte qu'Annette, elle continuait à ne point boire, et l'amincissement réel de sa taille lui rendait en effet sa tournure de jeune fille, tellement que, de dos, on les distinguait à peine ; mais sa figure amaigrie se ressentait de ce régime. La peau distendue se plissait et prenait une nuance jaunie qui rendait plus éclatante la fraîcheur superbe de l'enfant. Alors elle soigna son visage avec des procédés d'actrice, et bien qu'elle se créât ainsi au grand jour une blancheur un peu suspecte, elle obtint aux lumières cet éclat factice et charmant qui donne aux femmes bien fardées un incomparable teint.

La constatation de cette décadence et l'emploi de cet artifice modifièrent ses habitudes. Elle évita le plus possible les comparaisons en plein soleil et les rechercha à la lumière des lampes qui lui donnaient un avantage. Quand elle se sentait fatiguée, pâle, plus vieillie que de coutume, elle avait des migraines complaisantes qui lui faisaient manquer des bals ou des spectacles ; mais les jours où elle se sentait en beauté, elle triomphait et jouait à la grande sœur avec une modestie grave de petite mère. Afin de porter toujours des robes presque pareilles à celles de sa fille, elle lui donnait des toilettes de jeune femme, un peu graves pour elle ; et Annette, chez qui apparaissait de plus en plus un caractère enjoué et rieur, les portait avec une vivacité pétillante qui la rendait plus gentille encore. Elle se prêtait de tout son cœur aux manèges coquets de sa mère, jouait avec elle, d'instinct, de petites scènes de grâce, savait l'embrasser à propos, lui enlacer la taille avec tendresse, montrer par un mouvement, une caresse, quelque invention ingénieuse, combien elles étaient jolies toutes les deux et combien elles se ressemblaient.

Olivier Bertin, à force de les voir ensemble et de les comparer sans cesse, arrivait presque, par moments, à les confondre. Quelquefois, si la jeune fille lui parlait alors qu'il regardait ailleurs, il était forcé de demander : « Laquelle a dit cela ? » Souvent même, il s'amusait à jouer ce jeu de la confusion quand ils étaient seuls tous les trois dans le salon aux tapisseries Louis XV. Il fermait alors les yeux et les priait de lui adresser la même question l'une après l'autre d'abord, puis en changeant l'ordre des in-

terrogations, afin qu'il reconnût les voix. Elles s'essayaient avec tant d'adresse à trouver les mêmes intonations, à dire les mêmes phrases avec les mêmes accents, que souvent il ne devinait pas. Elles étaient parvenues, en vérité, à prononcer si pareillement, que les domestiques répondaient « Oui, madame » à la jeune fille et « Oui, mademoiselle » à la mère.

A force de s'imiter par amusement et de copier leurs mouvements, elles avaient acquis ainsi une telle similitude d'allures et de gestes, que M. de Guilleroy lui-même, quand il voyait passer l'une ou l'autre dans le fond sombre du salon, les confondait à tout instant et demandait : « Est-ce toi Annette, ou est-ce ta maman ? »

De cette ressemblance naturelle et voulue, réelle et travaillée, était née dans l'esprit et dans le cœur du peintre l'impression bizarre d'un être double, ancien et nouveau, très connu et presque ignoré, de deux corps faits l'un après l'autre avec la même chair, de la même femme continuée, rajeunie, redevenue ce qu'elle avait été. Et il vivait près d'elles, partagé entre les deux, inquiet, troublé, sentant pour la mère ses ardeurs réveillées et couvrant la fille d'une obscure tendresse.

Guy de Maupassant.

(*A suivre.*)

BONHEUR INTIME[1]

V

Nous n'avions aucun motif de reculer notre mariage ; de plus, nous étions loin de le désirer. Sans doute, Katia insista pour aller à Moscou faire de nombreux achats et commander le trousseau ; la mère de Serge insista également pour que son fils fît l'acquisition d'une voiture neuve, d'un nouveau mobilier, et remplaçât les tapisseries de toute la maison, mais nous tînmes, lui et moi, à ce que tout cela fût remis à plus tard, et la noce célébrée quinze jours après mon anniversaire, sans bruit, sans corbeille, sans invités, sans festin, sans champagne, sans aucun des ingrédients dont un mariage est ordinairement agrémenté.

Serge Michaïlovitch me fit part du mécontentement de sa mère à ce propos. Pas de musique, pas d'avalanches de caisses, pas de maison bouleversée! Elle ne comprenait pas cela ; elle eût voulu que la noce de son fils ressemblât à la sienne, qui avait coûté trente mille roubles. Elle mettait à sac nombre de coffres et tenait de véritables conseils avec Mariouchka, la femme de charge, au sujet de certains tapis, certains rideaux, certaine argenterie absolument indispensables à notre bonheur, paraît-il. Katia n'en faisait pas moins avec ma bonne Kousminichna, et sur ce point elle était loin d'entendre plaisanterie. Avec la conviction que, sous prétexte de parler d'avenir, Serge et moi nous

(1) Voir les numéros des 25 août et 10 septembre 1889.

ne nous disions que des tendresses, ainsi que le voulait d'ailleurs la circonstance, elle était persuadée que notre bonheur futur dépendait de la bonne façon de mon linge et de la régularité d'ourlet des serviettes et des nappes. Il s'établit entre Prokovsk et Nikolsk un échange quotidien de communications secrètes sur les préparatifs, et bien que la mère de Serge et Katia eussent l'air d'être intimement liées, il se dégageait de leurs rapports une diplomatie serrée et légèrement hostile.

Tatiana Semenovna avait conservé les manières de voir d'un temps passé ; c'était une femme d'ordre et de principes. Serge l'aimait non seulement parce que sa qualité de fils lui en faisait un devoir, mais encore parce qu'il la considérait comme la femme la meilleure, la plus intelligente, la plus aimante et la plus aimable qu'il y eût au monde. Elle s'était toujours montrée bonne pour nous, surtout pour moi ; elle fut donc heureuse que son fils m'épousât. Mais lorsque je lui rendis visite, avant notre mariage, elle me donna à entendre — du moins je le crus — qu'il eût pu faire un meilleur parti, et que je lui devais de la reconnaissance. Je la compris fort bien et fus du même avis.

Pendant ces deux dernières semaines, nous nous vîmes tous les jours. Il arrivait pour le dîner et restait jusque vers minuit. Mais, bien qu'il eût assuré et que je fusse convaincue qu'il n'eût pu vivre loin de moi, il ne passait jamais la journée tout entière avec moi et il s'efforçait de ne pas négliger ses affaires. Nos rapports extérieurs furent ce qu'ils avaient été toujours ; nous continuâmes à nous dire *vous*. Il ne me baisait pas même la main et évitait de se trouver seul avec moi. On eût dit qu'il craignait d'être emporté par un accès de cette tendresse fougueuse qui lui était propre. Je ne sais lequel de nous deux avait changé, mais je me sentais son égale maintenant. Il n'avait plus rien de cette simplicité forcée qui me déplaisait en lui, et cet homme, qui m'avait inspiré tant de respect et de crainte, était devenu un véritable enfant tout transporté de bonheur. C'est un homme, tout simplement, me disais-je. Je voyais clair en lui, je le connaissais entièrement et je trouvais que tout dans sa nature était en harmonie avec la mienne. Les plans qu'il formait pour notre avenir correspondaient exactement aux miens — avec cette différence qu'il les concevait mieux et les exposait en meilleurs termes.

Le temps fut mauvais pendant toute cette quinzaine et nous ne

sortîmes guère ; pour causer à notre aise, nous avions choisi le coin entre la fenêtre et le piano. Les vitres posées sur le noir de la nuit reflétaient la lumière des bougies et sonnaient parfois sous les gouttes de pluie. Dehors, l'eau dévalait le long des gouttières et tombait bruyamment dans les flaques. Une humidité pénétrante montait vers nous, faisant paraître notre retraite plus claire, plus chaude, plus agréable.

— Savez-vous que j'ai sur le cœur quelque chose dont je voudrais vous parler, me dit-il un soir que nous étions restés seuls dans notre coin, plus tard que de coutume. Pendant que vous jouiez, j'y ai réfléchi longuement.

— Ne me dites rien, je sais tout.

— Vous avez raison ; n'en parlons plus.

— Si, tout de même. Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, vous souvenez-vous de l'histoire d'A... et de B... que je vous ai racontée ?

— Comment ne me souviendrais-je pas de cette sotte histoire. Il n'est pas trop tôt qu'elle soit finie.

— Il s'en est fallu de peu que je brise de mes mains mon propre bonheur. C'est vous qui m'avez sauvé. Mais le plus grave, c'est qu'alors j'ai menti constamment. Voilà ce qui me pèse, et maintenant je voudrais vous avouer toute la vérité.

— Ah ! je vous en prie, n'en faites rien.

— N'ayez crainte, reprit-il en souriant, je voudrais me justifier. En commençant, j'avais l'intention d'engager une discussion.

— Pourquoi ? Il ne faut jamais de discussion.

— Je m'en tire si mal ! Quand, après toutes mes désillusions et toutes mes déceptions, je revins à la campagne, je me dis que désormais c'en était fait pour moi de l'amour, qu'il ne me restait plus rien, si ce n'est des devoirs. Je fus longtemps sans me rendre compte de mes sentiments pour vous et du résultat qui pouvait en advenir. Tour à tour, j'espérai et je désespérai ; parfois il me semblait que vous jouiez à la coquette, parfois il me venait un doute ; bref, je ne savais que faire. Mais après cette soirée — vous vous souvenez ? — cette soirée où nous allâmes nous promener au jardin, mon bonheur m'effraya, tant il me parut grand, infini. Qu'arriverait-il si je me permettais d'espérer. Naturellement, je ne songeais qu'à ma propre personne, en parfait égoïste que j'étais.

Un instant il se tut et me regarda avant de poursuivre.

— Mais ce n'était pas tout à fait absurde ce que je vous disais; les choses pouvaient tourner ainsi et j'avais tout à craindre pour moi-même. Je recevais tant de vous et je vous donnais si peu! Vous êtes encore une enfant, un bouton de rose qui attend son épanouissement; vous en êtes à votre premier amour, tandis que moi...

— Oui, dites-moi la vérité! m'écriai-je, mais j'eus peur de ce qu'il allait me répondre et j'ajoutai : non, non, ne me dites rien.

— Vous voudriez savoir si j'ai déjà aimé ailleurs, n'est-ce pas? reprit-il, devinant ma pensée, eh bien! je puis vous l'assurer : je n'ai jamais aimé, je n'ai jamais rien éprouvé d'analogue à ce que je ressens en ce moment...

Mais tout à coup un souvenir parut l'oppresser.

— Ici même, il me fallait votre cœur pour avoir le droit de vous aimer, et il me fallait bien réfléchir avant de vous avouer que je vous aimais... Que vous apporté-je? L'amour... sans doute...

— Est-ce donc si peu de chose? demandai-je en le regardant.

— Oui, peu de chose, chère amie, bien peu de chose pour vous. Vous êtes jeune, vous êtes belle... Souvent l'excès de bonheur m'empêche de dormir et je songe à l'existence commune qui nous attend. J'ai beaucoup vécu, et cependant il me semble que je viens de découvrir ce qui est indispensable au bonheur. Une vie retirée, très calme, dans une solitude champêtre avec la possibilité de faire beaucoup de bien autour de nous, parmi ceux qui y sont sensibles et à qui on en témoigne si peu; puis du travail, un travail utile, des distractions, la nature, des livres, la musique, l'amour du prochain : voilà ma félicité, une félicité comme jamais je n'en ai rêvé de plus parfaite. Et puis, au-dessus de tout cela, une compagne comme vous, une famille — tout ce que l'homme peut désirer.

— Oui.

— Oui, pour moi qui ai ma jeunesse dans mon passé, mais non pour vous. Vous ne connaissez pas encore la vie, vous auriez pu chercher le bonheur dans d'autres conditions et peut-être l'eussiez-vous trouvé. Aujourd'hui tout cela vous paraît le bonheur parce que vous m'aimez.

— Non, je n'ai jamais aimé ni désiré autre chose que ce bon-

heur paisible et intime, et vous n'avez fait qu'exprimer ma pensée.

— Vous vous l'imaginez, ma chère amie. Mais en réalité, c'est bien peu de chose pour vous. Vous êtes jeune et belle, répéta-t-il avec insistance.

Je commençais à sentir quelque irritation de le voir se refuser à me croire et, jusqu'à un certain point, me faire un reproche de ma jeunesse et de ma beauté.

— Eh bien ! pourquoi m'aimez-vous? demandai-je avec humeur, est-ce pour ma jeunesse ou pour moi-même?

— Je ne sais, mais je vous aime, répliqua-t-il, en fixant sur moi ses yeux ardents et fascinateurs.

Je gardai le silence, et machinalement je le regardai. Soudain un phénomène bizarre se manifesta : je cessai de voir ce qui m'entourait, son visage lui-même s'effaça, je ne distinguai plus que ses grands yeux tournés vers moi. Puis il me sembla que leur regard descendait jusqu'au plus profond de mon être ; je me troublai, tout disparut et je dus fermer les paupières pour dissiper la sensation d'extase et de terreur que ses yeux avaient fait surgir en moi.

La veille du jour arrêté pour notre mariage, le temps se rasséréna vers le soir et nous eûmes la première nuit claire et froide de l'automne. L'air redevint limpide et le jardin s'offrit à nos regards nettement. Les arbres étaient dépouillés, les tons rouillés de l'arrière-saison dominaient partout; le ciel était pur, calme et rigide. J'allai me reposer avec la joie de voir le temps si bien disposé pour mon mariage; quand je me réveillai, de très bonne heure, la pensée que « c'était aujourd'hui » ne laissa pas que de me causer une certaine frayeur et quelque étonnement.

Je descendis au jardin. Le soleil venait de se lever et ses premiers rayons tombaient à travers les branches dénudées des tilleuls. Des feuilles mortes jonchaient l'allée. Les fruits du sorbier avaient rougi, tandis que les dahlias étaient noirs et recroquevillés par le froid. Une gelée blanche s'étendait sur la pelouse comme une couche d'argent, et, dans le ciel transparent, on n'eût pu voir un seul nuage.

— C'est donc bien pour aujourd'hui ? me dis-je, ne pouvant croire encore à mon bonheur; ainsi demain, je ne serai plus ici, je me réveillerai dans cette belle maison de Nikolsk ? Je ne l'attendrai donc plus, je ne parlerai donc plus de lui avec Katia,

chaque soir, chaque nuit? Je ne me mettrai plus au piano près de lui dans notre salon? Je ne marcherai plus à côté de lui, toute peureuse dans les nuits noires?

Et je me souvins que la veille au soir il était venu pour la dernière fois, que Katia m'avait même obligée à essayer ma robe de mariée en disant : « C'est pour demain. » De sorte que parfois je croyais et qu'en d'autres moments je doutais. Allait-il falloir désormais vivre près d'une belle-mère, sans Nadejda, sans Gregor, sans Katia? Je n'embrasserais plus ma vieille bonne à l'heure de me mettre au lit, et elle ne me bénirait plus comme elle avait coutume de le faire en me disant : « Dormez bien, mademoiselle! » Je ne donnerais plus de leçons à Sonia, je ne jouerais plus avec elle, je ne cognerais plus à la muraille pour l'appeler, je n'entendrais plus son rire d'enfant. Était-ce bien aujourd'hui que mes espérances et mes désirs allaient prendre corps, qu'une nouvelle vie commencerait pour moi? Et cette nouvelle vie devait-elle durer toujours? J'attendais avec impatience la venue de Serge Michaïlovitch.

Il arriva tôt et à peine fut-il là, que j'eus aussitôt la certitude d'être sa femme le jour même, et dès lors cette pensée n'eut plus rien d'effrayant pour moi. Avant le dîner nous nous rendîmes à l'église, afin de prier pour mon père défunt. Que ne vit-il encore! me disais-je en revenant à la maison, et je m'appuyais sur le bras de celui qui avait été son meilleur ami. Pendant que j'étais restée la tête courbée vers les dalles glacées, je m'étais tant appliquée à ressusciter l'image de mon père, que je crus vraiment sentir son âme planer sur nous et bénir mon choix. Ce souvenir, ces espérances, ce bonheur et cette tristesse, se fondaient en moi dans une sorte d'attendrissement grave. Et ce sentiment était en pleine harmonie avec le calme du ciel, la solitude des champs, la pâleur de ce soleil anémique dont les rayons s'efforçaient en vain de colorer mes joues. On eût dit que celui aux côtés duquel je marchais, comprenait ce qui se passait en moi et y prenait part. Il s'avançait, silencieux et lent; son visage, que j'examinais à la dérobée de temps à autre, avait une expression grave, ni joyeuse ni triste, à l'unisson de ce que sentait mon cœur et de ce que disait le paysage. Tout à coup il se tourna vers moi et je vis qu'il voulait me parler.

— Un jour il me dit en plaisantant : « Tu devrais épouser Macha. »

— Qu'il serait heureux s'il était là ! répliquai-je en serrant plus fort le bras sur lequel reposait le mien.

— Oui, alors vous n'étiez encore qu'une enfant. Je baisais vos yeux parce qu'ils ressemblaient aux cieux. J'étais bien loin de soupçonner que plus tard ils me seraient si chers, à cause de moi-même. Je vous appelais Macha, tout simplement.

— Tutoyez-moi.

— J'allais le faire comme si tu n'étais bien à moi qu'à partir de cet instant.

Et son regard tranquille et heureux se reposa avec tendresse sur le mien.

D'un côté s'étendait devant nous un champ de chaume qui partait du ravin et montait jusqu'à la forêt. Un paysan marchait derrière sa charrue et traçait une bande plus sombre qui allait s'élargissant de plus en plus; un troupeau de chevaux quittait la lisière et venait à nous. De l'autre côté, les semailles d'hiver commençaient à germer et à glacer de vert le terrain se déroulant jusqu'à notre jardin, derrière lequel apparaissait la maison. Aux rayons pâles du soleil se mêlaient de longs fils qui flottaient dans l'air, recouvraient le chaume, s'accrochaient à nos vêtements et à nos cheveux. Lorsque nous parlions, nos voix avaient une sonorité comme si les sons fussent restés suspendus au-dessus de nos têtes, comme si nous eussions été seuls dans ce vaste monde, sous ce ciel immuable, dans cette lumière sans chaleur. Volontiers aussi, je l'eusse tutoyé, mais je n'y parvenais pas.

— Pourquoi marches-tu si vite? demandai-je enfin tout bas, en rougissant malgré moi.

Il ralentit le pas et me regarda plus tendrement encore.

Quand nous rentrâmes, la mère de Serge était arrivée ainsi que les quelques personnes auxquelles nous n'avions pu nous dispenser d'adresser une invitation. Jusqu'au moment où, la cérémonie terminée, je montai en voiture, je n'eus plus l'occasion d'être seule avec lui. L'église était presque déserte. Un seul coup d'œil suffit pour apercevoir Tatiana Semenovna, installée sur un tapis; près du chœur, Katia coiffée de son bonnet à rubans lilas, puis quelques drocoviés m'examinant curieusement. Je ne le vis pas, lui, mais j'avais conscience de son voisinage. Je suivis l'office et je répétai les paroles des prières, mais elles ne trouvèrent aucun écho dans mon âme. Il m'était impossible de prier. Vague-

ment je regardais les images, les cierges, la croix ornant le dos de la chasuble de l'officiant, puis une fenêtre, mais je ne comprenais rien. Tout au plus percevais-je qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en ce moment. Quand le prêtre se retourna pour me souhaiter d'être heureuse, pour me rappeler qu'il m'avait baptisée; quand Tatiana et Katia vinrent m'embrasser, que la voix de Gregor m'invita à monter en voiture, je fus prise d'étonnement et d'effroi à l'idée que tout était déjà fini et que cependant rien d'extraordinaire ne s'était produit et que je n'avais rien éprouvé de la sainteté du sacrement. Nous échangeâmes un baiser, et ce baiser me parut si singulier, si étranger à mes sentiments, qu'involontairement je me dis : « Et c'est tout ? » Nous sortîmes.

Le roulement de la voiture retentit jusqu'au fond des voûtes de l'église; un air frais me caressa le visage, pendant qu'il se couvrait de son chapeau et m'installait sur la banquette. A travers la glace, je vis passer la lune froide dans un halo brumeux. Il s'assit près de moi et referma la portière; j'en ressentis un contre-coup au cœur, comme si la fermeté avec laquelle il avait agi m'eût blessée. La voix de Katia me recommanda de me couvrir la tête, les roues dansèrent sur des cailloux, puis roulèrent doucement sur un chemin uni et la course s'accéléra. Blottie dans un angle, je contemplais les champs blanchis par la lune blafarde et la route qui semblait fuir dans le lointain. Et je me répétais : « Voilà donc tout ce que me réservait ce moment — ce moment dont j'attendais de si grandes choses ! » Et je me sentais humiliée et froissée d'être si seule avec lui, si près de lui. Je me retournai pour lui adresser la parole, mais aucun mot ne sortit de mes lèvres. On eût dit que toute ma tendresse s'était évanouie, pour faire place au sentiment de l'offense reçue et de la terreur éprouvée.

— Jusqu'au dernier moment, j'ai douté que cela pût être, dit-il doucement, répondant à mon regard.

— Moi... j'ai peur... je ne sais pourquoi.

— Comment, peur de moi, chère Macha ? reprit-il en saisissant ma main et en se penchant vers moi.

Ma main resta inerte dans la sienne et un froid douloureux me traversa le cœur.

— Oui, murmurai-je.

Puis, mon cœur se reprit à battre plus fort, ma main se réchauffa et étreignit la sienne, mes yeux cherchèrent les siens

dans l'ombre et je sentis que je n'avais plus aucune peur de lui. Un nouvel amour plus ardent, plus puissant, s'éveillait en moi : j'étais à lui tout entière, et j'étais heureuse de cette possession.

VI

Des jours, des semaines, deux mois complets s'écoulèrent dans une existence paisible, à notre insu pour ainsi dire, et cependant les sensations, les émotions et les ivresses de ces deux mois eussent pu suffire à une existence. Notre vie à la campagne n'était pas la réalisation exacte du rêve que nous avions fait, mais elle était plus belle encore que nous ne l'avions rêvée. Ce n'était pas l'existence austère toute consacrée au travail, au devoir, au dévouement, à l'abnégation que je m'étais arrangée avant mon mariage : c'était plutôt une jouissance égoïste, exclusive de notre amour, le désir d'être toujours aimée, des joies sans cause et sans fin, un oubli absolu des choses de ce monde. Sans doute, il restait quelquefois à sa chambre pour un motif ou l'autre, allait à la ville ou s'occupait de son domaine, mais je voyais bien tout ce qu'il lui fallait d'efforts pour s'arracher à moi. Lui-même m'avoua plus tard que là où je n'étais pas, tout lui semblait vide, morne, sans aucun intérêt pour lui.

Il en était de même pour moi, je lisais, je faisais de la musique, je m'occupais avec Tatiana Semenovna, mais uniquement parce que tout cela se rapportait plus ou moins à lui et lui faisait plaisir. Dès qu'il s'agissait d'une chose ne se conciliant plus avec sa pensée, mes mains retombaient et l'idée qu'il pouvait y avoir quelque chose en dehors de lui, me semblait ridicule. Peut-être ceci était-il un sentiment égoïste et coupable, mais il me rendait heureuse et me mettait au-dessus des vulgarités de la vie. Lui seul existait pour moi et je le considérais comme l'être le plus beau et le meilleur qu'il y eût sur la terre; je ne pouvais donc vivre que pour lui, que pour rester moi-même ce que j'étais pour lui. Il voyait en moi la plus belle des femmes, douée de toutes les perfections, et je m'efforçais d'être cette femme, pour le meilleur des hommes.

Un jour il entra dans ma chambre au moment où j'étais en prière. Je le regardai sans m'interrompre ; il s'assit et ouvrit un

livre. Mais je sentis qu'il avait les yeux fixés sur moi ; je me retournai : il sourit, je fis comme lui et il me fut impossible de prier plus longtemps.

— As-tu prié ? demandai-je.

— Oui, continue, je reviendrai.

— Mais tu pries vraiment, j'espère ?

Il voulut s'esquiver sans répondre, mais je le retins

— Cher, viens prier avec moi, pour me faire plaisir.

Il prit place à côté de moi, laissa tomber ses bras, gauchement, et se mit à lire, en bredouillant. De temps à autre il me regardait comme pour me demander de venir à son aide. Quand il eut fini, j'éclatai de rire et je l'embrassai.

— Mignonne, il me semble que j'ai dix ans ! dit-il, tout rouge encore, en me baisant la main.

Notre demeure était une de ces antiques habitations qui ont abrité sous leur toit plusieurs générations d'une même race. De toutes choses s'exhalaient des souvenirs bons et purs qui devenaient les miens, en quelque sorte, dès que j'eus franchi le seuil ; Tatiana Semenovna y maintenait sévèrement un règlement de vie à l'ancienne mode. On ne pouvait affirmer que tout était beau et élégant ; mais du personnel aux repas, sans oublier l'ameublement, tout était abondant, simple et propre, tout inspirait la considération. Les meubles du salon étaient disposés avec symétrie ; les parois étaient ornées de tableaux et le parquet disparaissait sous un tapis qu'agrémentaient des paysages. Un vieux piano, deux chiffonniers de styles différents, des sofas, des guéridons de marqueterie complétaient ce mobilier. Ma chambre, à laquelle Tatiana avait donné toutes ses attentions, était un rassemblement de toutes les époques et de toutes les manières. Il y avait entre autres un antique trumeau qui m'avait causé d'abord quelque effarement, mais qui bientôt me fut cher autant qu'un ami.

La voix de Tatiana Semenovna ne se faisait jamais entendre et cependant tout marchait régulièrement comme dans une horloge bien réglée, malgré la quantité de personnes au moins inutiles. Mais ces innombrables domestiques portaient des chaussures sans talons qui ne produisaient aucun bruit — Tatiana affirmait que rien n'était plus désagréable en ce monde que le craquement des semelles et le tapotement des talons — tous ces domestiques semblaient fiers de leurs fonctions. Ils tremblaient devant la vieille dame et prenaient des airs protecteurs envers

moi et mon mari. Ils s'acquittaient de leurs besognes avec un zèle remarquable. Le samedi soir on lavait tous les parquets, on battait tous les tapis, et le premier de chaque mois il y avait service divin et bénédiction de l'eau. A la fête de Tatiana et de son fils — ainsi qu'à la mienne désormais — un banquet était offert aux voisins et les choses allaient ainsi depuis longtemps, elles avaient toujours été ainsi depuis aussi longtemps que Tatiana Semenovna se souvenait.

Mon mari ne se mêlait pas du ménage ; il ne s'occupait que des travaux du dehors, mais il s'en occupait très activement. Il se levait de bonne heure, même en hiver, de sorte que le plus souvent il était déjà sorti quand je me réveillais. Règle générale il revenait pour le thé — que nous prenions seuls — et, malgré les fatigues et les soucis que cause une grande exploitation, il était presque toujours dans cette heureuse situation d'esprit que nous appelions transport frénétique. Fréquemment je lui demandais de me raconter ce qu'il avait fait dans sa matinée, et alors il me narrait les choses les plus invraisemblables qui nous forçaient à éclater de rire. Si j'exigeais un rapport sérieux, il me le donnait, avec un sourire mal refoulé. Alors je regardais ses yeux, je suivais les mouvements de ses lèvres, mais je ne comprenais rien : j'étais heureuse de le voir et d'entendre sa voix.

— Eh bien, qu'ai-je dit ? Répète-le moi, ajoutait-il.

Mais je ne pouvais rien répéter. Fait assez étrange, il ne parlait ni de moi ni de lui, mais toujours d'un tiers. Beaucoup plus tard je commençai à m'initier à ses travaux et à m'y intéresser.

Tatiana Semenovna était invisible jusqu'au dîner. Elle prenait le thé seule et nous envoyait le bonjour par un messager. Dans notre petit monde si heureux et si jeune elle avait une place toute spéciale. Aussi avais-je peine à retenir un éclat de rire fou quand sa femme de chambre, les bras croisés sur la poitrine, nous annonçait gravement que madame l'avait chargée de s'informer si nous avions bien reposé après notre promenade de la veille, et en outre de porter à notre connaissance que madame avait eu des douleurs et qu'un imbécile de chien avait aboyé la nuit et l'avait empêchée de dormir ; de plus elle avait mission de nous demander notre avis sur le gâteau qui avait été cuit par Nicolas, à titre d'essai, Nicolas s'en était assez bien tiré pour la pâtisserie, mais que, quant aux biscuits...

Nous étions rarement ensemble avant le dîner. Je faisais de la

musique ou je lisais, seule ; mon mari écrivait ou sortait, mais nous nous réunissions vers quatre heures au salon. Maman quittait sa chambre et nous voyions aussi apparaître des gentilshommes pauvres ou des pèlerins, car la maison en hébergeait toujours deux ou trois au moins. Suivant une ancienne habitude, mon mari offrait le bras à sa mère quand nous passions à la salle à manger, mais elle exigeait que je prisse l'autre, et nous avions beaucoup de peine régulièrement, à franchir la porte.

Tatiana Semenovna présidait le repas et la conversation prenait un ton grave, posé, presque solennel. Les quelques propos, moins doctes, que nous échangions mon mari et moi, apportaient seuls un peu de diversion agréable dans ces séances gastronomiques. Parfois l'entretien s'animait entre la mère et le fils, à propos d'opinions différentes ; je trouvais un plaisir très vif à ces petites discussions, dans lesquelles se manifestait hautement l'amour tendre et profond que les deux adversaires avaient l'un pour l'autre. Après le dîner, maman s'installait dans un grand fauteuil, râpait son tabac ou coupait les derniers livres arrivés. Nous lisions à haute voix ou nous allions nous mettre au piano, dans le grand salon.

Nous fîmes beaucoup de lectures en commun à cette époque, mais notre plus cher passe-temps fut toujours la musique, qui chaque fois faisait résonner de nouvelles cordes dans notre cœur et nous révélait l'un à l'autre sous un nouveau jour. Quand je reprenais nos morceaux favoris, il s'asseyait à quelque distance, sur un sopha où je pouvais le voir à peine, et par suite d'une certaine délicatesse il s'efforçait de dissimuler l'impression que mon jeu produisait sur lui. Souvent je me levais au moment où il s'y attendait le moins et je courais à lui pour chercher sur son visage les traces de son émotion, surprendre l'éclat presque surnaturel de ses yeux voilés qu'il essayait en vain de me dérober.

Maman eut maintes fois l'envie de venir voir si nous étions bien dans le grand salon, mais la crainte de nous déranger la retenait sans doute. Cependant je la vis à différentes reprises traverser la pièce d'un air dégagé, comme si elle ne nous remarquait pas ; je savais qu'elle devait avoir ses raisons pour aller à sa chambre et en ressortir aussi rapidement.

Le soir, je servais le thé dans le grand salon et la réunion était complète. Ces assemblées imposantes devant le samovar étincelant et mes fonctions d'échanson me causèrent longtemps le plus

vif émoi. Il me semblait toujours que j'étais trop jeune, trop étourdie pour mériter l'insigne honneur de tourner le robinet d'un samovar de cette taille, pour placer les tasses sur le plateau du domestique en disant : Pour Pierre Ivanovitch, pour Marie Minitchna ! m'informer si le thé était assez sucré, envoyer du sucre aux gens de service.

— Parfait ! parfait ! tout comme une dame ! s'exclamait parfois mon mari, et mon trouble ne faisait qu'en augmenter,

Après le thé, maman faisait une patience ou demandait à Marie Minitchna de lui tirer les cartes ; puis elle nous embrassait et nous bénissait : nous nous retirions ensuite dans notre appartement. Règle générale, nous prolongions notre veillée en tête-à-tête au delà de minuit ; c'étaient nos heures les plus douces et les meilleures.

Il me racontait son passé, nous faisions des projets, nous philosophions, ayant soin de baisser le ton afin de n'être point entendus à l'étage par Tatiana Semenovna, qui voulait nous savoir au lit de bonne heure. Parfois alors la faim nous reprenait et nous allions rendre visite au buffet ou réclamer sous la protection de Nikita un souper froid que nous emportions dans ma chambre.

Mon mari et moi nous vivions presque en étrangers dans cette grande maison dans laquelle planaient au-dessus de toutes choses l'esprit routinier de Tatiana Semenovna et les traditions de famille. Comme ma belle-mère, les domestiques, les meubles, les tableaux m'inspiraient du respect, voire même une certaine crainte. Je sentais que ni moi ni mon mari n'étions à notre place et que nous avions à nous montrer attentifs et circonspects. Je me souviens maintenant que cette régularité sévère et imperturbable, cette abondance de gens désœuvrés et curieux nous pesaient lourdement, mais, en revanche, resserraient plus fortement notre amour. Et lui et moi nous nous gardions bien de laisser deviner que quelque chose nous déplaisait.

On eût dit aussi que son mari s'efforçait de ne pas voir ce qui était mal. C'est ainsi que Dinitri Sidoraff, un domestique de maman, qui était fumeur enragé, avait l'habitude d'entrer dans le cabinet de mon mari et d'y prendre du tabac quand nous étions au grand salon après le dîner. Rien n'était plus singulier que l'air joyeusement effaré de mon mari quand il venait à moi, sur la pointe du pied, et me désignait du geste et du regard Dinitri Sidoraff bien éloigné de se savoir pris en flagrant délit. Et lors-

que Dinitri se retirait sans nous avoir aperçus, mon mari me jurait que tout s'était passé sans encombre, que j'étais une charmante créature — et il m'embrassait. Parfois je me sentais irritée de ce calme, de cette tolérance, de cette indifférence; j'oubliais que j'agissais de même et je prenais cela pour de la faiblesse.

— Est-ce donc un enfant pour n'oser vouloir? me disais-je.

— Oh! ma chère Macha, répliqua-t-il, un jour que je lui avais laissé voir mon étonnement à ce sujet, comment être mécontent d'une chose ou d'une autre quand on est aussi heureux que je le suis? Il est infiniment plus facile de céder aux autres que de les faire céder, j'en ai la conviction depuis longtemps; il n'y a pas de situation dans laquelle on ne puisse trouver le bonheur. Nous sommes si bien! Je ne puis plus me fâcher; il n'y a plus de mal pour moi ; je ne vois plus que du triste ou de l'amusant. Mais, avant tout, je pense que le mieux est l'ennemi du bien. Croirais-tu que, en entendant sonner, en ouvrant une lettre, en me réveillant même, j'ai peur — peur de vivre, peur de voir survenir des transformations dans notre existence? Car, jamais nous ne pourrons être plus heureux que maintenant.

J'étais de son avis sous ce rapport, mais je ne le comprenais pas entièrement. J'étais complètement heureuse, il me semblait que tout devait aller ainsi pour nous, ne pouvait aller autrement; que les autres hommes étaient heureux aussi, mais d'un bonheur différent et moins parfait.

Deux mois s'écoulèrent, et l'hiver nous ramena le froid et les tourmentes de neige. Bien que Serge Michaïlovitch restât près de moi, je commençai à éprouver le sentiment de l'isolement, à sentir que notre vie se répétait sans cesse, que rien de nouveau ne se présentait ni pour moi ni pour lui, mais qu'au contraire nous revenions en arrière, vers d'anciens buts. Il s'occupa plus que jamais de ses travaux et il me sembla garder au fond de son âme un monde dont l'entrée m'était interdite. Son calme immuable m'exaspérait. Je ne l'aimais pas moins qu'autrefois et je n'étais pas moins heureuse de posséder son amour, mais le mien restait au même point, ne grandissant plus, permettant à une sensation nouvelle et inquiétante de se glisser dans mon cœur. C'était peu pour moi de continuer à aimer après avoir connu la joie d'aimer pour la première fois. Il me fallait le mouvement, l'agitation, le danger, le sacrifice, pour donner des preuves de mon amour; il y avait en moi une accumulation de

forces que notre existence paisible et régulière ne m'offrait pas l'occasion de dépenser.

J'avais des accès de tristesse que je m'efforçais de lui cacher comme autant de fautes, des explosions de gaieté et de folle tendresse, qui l'effrayaient. De même qu'autrefois il m'étudiait sans cesse et un jour il me proposa de partir pour la ville; je le priai de n'en rien faire, de ne rien changer à notre vie, de ne point toucher à notre bonheur. En effet, j'étais heureuse tout en souffrant de ce que ce bonheur n'exigeait de moi aucune peine, aucun dévouement, alors que le besoin de peiner et de me dévouer qui était en moi réclamait impérieusement un champ d'action. Je l'aimais, et je voyais bien que pour lui j'étais tout, mais j'eusse voulu voir surgir des obstacles entre nous, afin de montrer que je l'aimais malgré tout. Mon cerveau et mon cœur n'étaient plus occupés que de cela; il y avait encore cependant la jeunesse qui aspirait à l'activité — une activité qui m'était refusée.

Pourquoi m'avait-il dit que nous partirions pour la ville quand je voudrais? Ne m'avait-il pas dit aussi, ou du moins n'avais-je pas compris, à ses dires, que ces aspirations étouffantes étaient une chimère, un défaut même, que le sacrifice tant désiré par moi était là sous ma main, qu'il consistait dans le refoulement de ces aspirations et de ces désirs? La pensée qu'il m'était possible de me débarrasser de ma mélancolie en allant nous fixer à la ville me passait par la tête involontairement. Mais, en partant je le séparais de tout ce qui lui était cher et j'avais scrupule de voir ce déchirement se produire à cause de moi.

Le temps marchait et la neige s'amoncelait contre les murs de Nikolsk. Et nous étions toujours seuls, tout en tête-à-tête, tandis que là-bas dans les bruits et les gloires du monde des hommes s'agitaient, souffraient, vivaient, ignorant notre existence et notre abandon. La situation était d'autant plus critique pour moi que je sentais chaque jour augmenter la force des habitudes dans lesquelles notre vie se moulait peu à peu. Nous perdions notre liberté de sensations qui se pliait de plus en plus à la marche méthodique et monotone de notre existence. Être gais le matin, solennels au dîner, affectueux le soir : nous ne sortions plus de là.

— Bien agir, me disais-je, c'est très beau de bien agir et de vivre honnêtement, mais nous avons le temps, et il y a encore autre chose que je me sens la force et l'envie de faire.

Il me fallait la lutte : j'avais hâte de voir mes sentiments devenir notre guide dans la vie au lieu d'attendre que la vie dirigeât nos sentiments. J'aurais voulu m'avancer avec lui au bord d'un abîme et lui dire : Un pas et je tombe, je suis perdue! être témoin de sa pâleur, de l'effort dans lequel il m'aurait enlevée de son bras vigoureux pour m'emporter où il eût jugé bon, comme on emporte une proie.

Cet état ne tarda pas à exercer son influence sur ma santé et mes nerfs devinrent malades.

Un matin je me trouvai plus mal encore que de coutume. Mon mari rentra de mauvaise humeur, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Je m'en aperçus aussitôt et je m'informai de ce qui l'avait contrarié ; il ne voulut point me l'apprendre, sans doute, car il me répondit évasivement, assurant que l'affaire ne valait pas la peine d'en parler. Plus tard, je sus que l'espravrik avait fait appeler plusieurs de nos paysans et, par animosité contre mon mari, avait exigé d'eux quelque chose d'illégal, au moyen de menaces. Mon mari n'avait pu digérer ce procédé, et, comme tout cela était assez misérable et assez ridicule en somme, il avait cru inutile de me le raconter. Je crus qu'il ne voulait pas m'en parler parce qu'il me considérait comme une enfant incapable de comprendre ce qui l'intéressait, lui. Je m'écartai sans dire mot et je fis demander à Maria Minitchna, en visite chez nous, de venir prendre le thé.

Après le thé que je pris rapidement, j'entraînai Maria Minitchna au grand salon et j'engageai avec elle une conversation quelconque qui, certainement, ne pouvait avoir grand attrait pour elle. Mon mari passa dans sa chambre tout en se retournant à différentes reprises pour nous regarder. Je ne sais pourquoi, mais ces regards excitaient ma démangeaison de parler et de rire. Je trouvais on ne peut plus comique ce que je disais et ce que répondait ma compagne. Enfin, il se retira chez lui et s'y enferma. Dès que je ne l'entendis plus, toute ma verve disparut, de sorte que Maria Minitchna me regarda avec étonnement et me demanda ce que j'avais. Au lieu de répliquer, je m'assis sur le sopha, toute prête à fondre en larmes.

— Quelle singulière idée, pensai-je, de me faire sentir que c'est une bagatelle ; il doit se dire que je ne comprends pas. Qu'a-t-il besoin de m'humilier avec son calme hautain, de me montrer qu'il a toujours raison contre moi. N'ai-je pas raison

aussi, moi, de m'ennuyer, de ne voir que du vide autour de moi, de vouloir vivre enfin, de ne pas rester immobile sur place à regarder fuir le temps? Je veux aller en avant, tous les jours, constamment; je veux du nouveau pendant que lui prétend prendre racine ici et m'y retenir auprès de lui. Et pourtant qu'il serait facile pour lui de me donner satisfaction, qu'il vienne avec moi, qu'il soit pour moi ce que je suis pour lui. Qu'il ne se cache plus, qu'il ne se dissimule plus, qu'il se montre tel qu'il est réellement. Voilà ce qu'il exige de moi et ce qu'il n'exige pas de lui-même.

Je sentis des larmes gonfler mes paupières, un poids m'écraser le cœur et une amertume sourdre en moi contre moi. J'eus peur de moi-même et je courus le rejoindre. Il était assis et écrivait; lorsqu'il m'entendit, il releva la tête, froidement, poliment, puis continua son travail. Ce mouvement me déplut, et au lieu de m'approcher de lui, je restai debout près de sa table et j'ouvris un livre que je commençai à feuilleter. Il se tourna de mon côté et me regarda une seconde fois.

— Macha, tu as quelque chose, me dit-il.

— Jolie question! D'où te vient tant d'amabilité? répondis-je d'un regard.

Alors il secoua la tête et me sourit d'un air à la fois tendre et craintif, mais pour la première fois son sourire ne provoqua pas le mien.

— Et toi, qu'as-tu? Pourquoi ne veux-tu pas me le dire? repris-je.

— Une histoire stupide... un simple désagrément. Si tu y tiens, je puis te la raconter. Deux de nos paysans...

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait avant le thé, quand je te l'ai demandé?

— J'étais en colère et j'aurais pu te dire quelque sottise.

— Mais c'est quand je t'ai interrogé que tu aurais dû tout me dire.

— Pourquoi?

— Pourquoi t'imagines-tu que je ne puisse t'être utile en rien?

— Comment, je m'imagine cela? fit-il en jetant sa plume. Je crois tout simplement qu'il m'est impossible de vivre sans toi et je te répète que non seulement tu es ma collaboratrice mais que c'est par toi que tout se fait. Quelle singulière idée tu as, ajouta-t-il en riant, je ne vis qu'en toi, je ne vois rien qu'en toi, et si je

trouve quelque chose de bien et de beau, c'est parce que tu es là !

— Oui, je sais tout cela, je suis une brave enfant qu'il est indispensable de rassurer, répliquai-je d'une voix telle qu'il me regarda d'un air surpris et m'examina comme s'il ne m'eût jamais vue, mais j'en ai assez de ce calme plat, plus qu'assez.

— Eh bien, écoute donc ce dont il s'agit, dit-il vivement comme pour ne pas me laisser le temps de finir, écoute et dis-moi ce que tu en penses.

— Non, je ne veux plus rien entendre maintenant.

Bien que j'eusse tout entendu avec plaisir, je préférai le faire sortir de sa quiétude habituelle.

— Je ne veux pas jouer à la vie, repris-je, je veux vivre — et vivre autant que toi.

Sur ses traits si mobiles où se reflétait la plus légère émotion, je pus lire la souffrance et une attention excessivement tendue.

— Je veux vivre, comme toi, dans les mêmes conditions que toi...

Mais je ne pus achever tant sa douleur me parut aiguë. Il garda un instant le silence.

— Et en quoi ne te trouves-tu pas dans les mêmes conditions que moi ? demanda-t-il. Le cas de l'espravrik et des paysans ivres me regardait et non toi.

— Oui, mais il n'y a pas que ce cas.

— Pour l'amour de Dieu, comprends-moi bien, mon cœur ! Je sais que toute agitation serait funeste à notre bonheur, je sais cela par expérience : je t'aime et je voudrais t'éviter toute agitation. Mon devoir est là ; ne m'empêche donc pas de l'accomplir.

— Tu as toujours raison, dis-je sans le regarder.

Le dépit me reprenait en présence de la paix et de la sérénité qui régnaient en lui, alors que je sentais quelque chose comme un remords naître en moi.

— Macha, qu'as-tu ? Il ne s'agit pas pour l'instant de savoir si j'ai tort ou raison ; il s'agit d'une chose toute différente — de ce que tu as contre moi. Ne parle pas maintenant ; réfléchis et alors dis-moi toute ta pensée. Tu es mécontente de moi et ce ne peut être sans motif, mais démontre-moi en quoi j'ai été injuste envers toi.

Comment aurais-je pu lui exprimer ce qui n'était encore que lointaine confusion dans mon âme ? Mais l'idée qu'il m'avait devinée, que j'étais là devant lui comme une enfant, que je ne pouvais rien faire qu'il ne comprît et qu'il n'eût prévu, cette idée m'irrita.

— Je n'ai rien contre toi, ripostai-je, mais je m'ennuie et je voudrais ne plus m'ennuyer. Mais toi tu prétends que tout est bien. Tu as raison, encore raison.

Tout en parlant je le regardai et je constatai que cette fois j'avais atteint mon but. C'en était fait de son beau calme, et la crainte et la souffrance étaient les seuls sentiments trahis par sa physionomie expressive.

— Macha, reprit-il d'une voix émue et tremblante, tout ceci n'est pas un jeu. Il y va de notre bonheur. Je te prie de ne pas en finir immédiatement et de m'écouter. Pourquoi me torturer ainsi ?

— Je sais que tu auras raison, fis-je l'interrompant, n'ajoute rien : tu as raison.

Et j'avais pris un ton si glacial que c'était non moi, mais un démon logé en moi qui parlait. Je me mis à pleurer et je me sentis un peu soulagée. Il restait silencieux à côté de moi, me plaignant sans doute, tandis que j'avais honte et dépit de ma conduite ; il ne pouvait que me regarder d'un œil sévère et troublé. Je me retournai et je vis son regard reposant sur moi, plein de douceur et de tendresse comme pour me demander pardon. Alors je pris sa main et je lui dis :

— Pardonne-moi, je ne savais ce que je disais.

— Mais moi, je le sais et tu avais raison.

— Qu'était-ce donc ?

— Que nous devions partir pour Pétersbourg. Nous n'avons plus rien à faire ici.

— Comme tu voudras.

— Pardonne-moi, dit-il en me serrant dans ses bras et en me donnant un baiser, j'avais tort.

Ce soir-là je restai plus longtemps que d'habitude au piano ; lui, allait et venait à travers le salon en se parlant bas : c'était une chose qui lui arrivait fréquemment. Lorsque je lui demandais ce qu'il avait dit, il devenait pensif en me le répétant. Le plus souvent c'étaient des vers ; quelquefois un mot amusant. Mais à ces mots je reconnaissais l'état de son âme.

Que viens-tu de dire ? lui demandais-je.

Il s'arrêta et, après avoir songé un instant, il se mit à rire et me cita ces deux vers de Termontoff :

Appeler la tempête ! avait-il donc pensé
Trouver le calme en elle, cet insensé ?

— Non, il n'est pas homme simplement, me dis-je, il voit tout, il sait tout. Comment ne l'aimerais-je pas ?

Je me levai, et, lui prenant le bras, je marchai à côté de lui en m'efforçant de mesurer mon pas sur le sien.

— Eh bien ? fit-il pendant qu'il me regardait en souriant.

— Eh bien ? répétai-je à voix basse.

Il me sembla qu'une joie immense se répandait en nous. Nos yeux brillèrent, notre démarche se fit plus légère, et, à la grande stupéfaction de Gregor, à l'étonnement de maman absorbée par sa patience, nous traversâmes toutes les pièces pour gagner la salle à manger. Arrivés là, nous nous arrêtâmes, et, nous regardant, nous éclatâmes de rire.

Quinze jours plus tard nous nous installâmes à Pétersbourg bien avant les fêtes.

L. Tolstoï.

(*A suivre.*)

FIN DE SAISON

Octobre vient : de nos plages,
Comme des oiseaux surpris,
Les Parisiens volages
S'en retournent vers Paris.

Sur la grève, en longues files,
Veuves de baigneurs mouillés,
Les cabines immobiles
Ont des airs apitoyés ;

Au Casino, qui naguère
S'emplissait de gais flonflons,
A peine si quelqu'un erre
Dans le vide des salons ;

Sur la table de lecture,
Le journal tant retenu
S'offre — vulgaire pâture —
Au premier passant venu ;

Avec un regret sonore,
Dans les galets entassés
Le flot glisse, et cherche encore
Les beaux corps qu'il a bercés ;

O mer, éternelle amie !
Par cet automne éclatant,
Rêveuse et presque endormie,
Jamais je ne t'aimai tant !

Loin des foules affolées
Qui chaque été, mêmement,
Sur tes plages violées
Jettent leur encombrement.

Aussi prends-tu pour leur plaire,
A ces derniers amoureux,
La toilette la plus claire,
Et les tons les plus joyeux.

Sous cette brume ténue
Que met sur toi le matin,
Tu leur dis la bienvenue
D'un air discret et mutin ;

Quand par les midis splendides,
Tu t'étales au soleil,
Pour les fêter tu te rides
D'un beau sourire vermeil ;

Et, quand le couchant te grise
De flots d'ocre et de carmin,
Tu sembles, coquette exquise,
Leur murmurer : « A demain ! »

Mais en vain ta voix supplie,
En vain tu fais les yeux doux ;
Alors même qu'on l'oublie,
Paris vit toujours en nous.

La grand' ville nous appelle:
Trop faibles pour résister,
O mer, compagne fidèle,
Nous t'allons bientôt quitter !

Nous allons quitter tes plages,
Tes grèves de sable uni,
Tes grands ciels, où les nuages
S'entassent à l'infini ;

La brise aux senteurs salées
Dont le poumon se gonfla,

Tes grandes vagues perlées...
Nous quitterons tout cela,

Pour ces plaisirs qu'on renomme,
Ces beaux plaisirs de l'hiver :
Le vieux whist qui vous assomme
En face d'un vieux partner ;

Les grands dîners d'étiquette
Avec des gens inconnus,
Où la gastrite vous guette
Sous les roses des menus.

Oui! c'est pour toutes ces joies
Que nous te quittons, ô mer,
Jusqu'à ce que tu nous voies
Revenir vers ton flot clair,

Sur tes belles grèves roses
A l'impalpable gravier,
Soigner nos folles névroses
Et nos rhumes de janvier !

Jacques Normand.

SEPTEMBRE AU BORD DE LA MER

Radieux sont ces derniers jours de septembre : ils nous font plus dure la rentrée à Paris. Attardons-nous encore ici, puisque nos beaux jours sont comptés.

La brise est nord-ouest, fraîche et vive. Le ciel, d'un seul ton bleu velouté, semble frotté par quelque maître du pastel, tant il est fondu et doux à l'œil, et sur ce fond moelleux se découpe la ville, avec ses toits de toutes formes, roux, bruns et verts, que domine la tour Saint-Jacques. Confus dans le lointain, et comme vu dans l'eau tremblante, le vieux château profile ses ombres énormes sur le flanc de la falaise, et la vallée d'Arques, profonde et fleurie, s'ouvre sur l'Eden normand. C'est Dieppe, cité des gens hardis, et d'où sont sorties les premières flottes françaises.

De tous nos ports, Dieppe est celui qui a le mieux conservé son caractère, ou, si vous voulez, qui s'est le moins haussmannisé : aussi est-ce celui que je préfère. Comparez Cherbourg, Brest ou Le Havre, avec les tableaux que Joseph Vernet nous en a laissés, vous n'en retrouverez même pas l'impression. La seule vue de Dieppe témoigne encore de la conscience de l'artiste ; telle il l'a peinte, telle elle est demeurée. J'aime ces villes, trop rares peut-être, où l'imagination retrouve le passé sans effort. Il y a pour l'âme une consolation à constater que tout établissement humain ne périt point avec la génération qui l'a conçu et bâti, et la moindre défaite du temps nous est douce dans l'éternel combat qu'il livre à nos travaux sans espérance.

Les matins sont charmants sur les ports ; tout y prend, aux premiers rayons, une couleur, un relief et une vie extraordi-

naires. Je n'ai jamais compris que les personnes forcées de se retirer, pour un motif ou pour un autre, du grand mouvement parisien dont on médit sans cesse et qu'on regrette toujours, s'en aillent vivre dans ces villes de province navrantes, où l'on végète, les fenêtres closes, dans la routine, les cancans et l'ennui, quand il y a des ports de mer si vivants, si mouvementés et fourmillant d'aspects divers et de drames sans cesse renouvelés. C'est ici vraiment le paradis des flâneurs.

Voici d'abord les bassins ; c'est là que débouchent toutes les rues de la ville, là que se concentrent toutes ses activités. Sur les bords encombrés de ballots vont et viennent les douaniers, leurs pics à la main. Les curieux, par groupes, badaudent et stationnent on ne sait pourquoi, devant on ne sait quoi, peut-être rien, regardent et dissertent. C'est l'heure de la marée montante. Les écluses, hermétiquement closes, mais fissurées par le poids énorme d'eau qu'elles retiennent, laissent échapper des cascades bruissantes et savonneuses, tandis que la nappe de vase disparaît peu à peu sous le flux envahissant. Ce n'est rien ce spectacle, et on ne peut s'en arracher ; mille images mythologiques vous viennent à la tête, et des métaphores dignes de Boileau, de Versailles et de ce XVIIe siècle qui a si bien parlé de l'Eau. L'avant-garde de Tritons soufflant dans leur conque, et le chœur des Néréides attelées au char d'Amphitrite ! — Pardieu, ces divinisations n'étaient point si sottes : elles imprimaient aux choses une majesté que la poétique moderne n'a pas remplacée, et dont la métaphysique ne nous dédommage point. Pour moi, pendant un instant, j'ai positivement vu entrer dans les bassins de Dieppe le char d'Amphitrite, et les Tritons, et les Néréides, et j'ai cru que le char allait s'embourber dans la vase.

A cet appel de la mer qui les vient chercher jusque dans le port et les soulève gaiement sur leurs ancres, comme pour leur faire honte, les bâteaux-pêcheurs commencent à s'agiter confusément. Pareilles aux jeunes forêts, les mâtures se balancent et secouent leurs pavillons ; les voiles pendues se gonflent sous la corde aux baisers du vent qui les invite, et sur toute leur longueur les carènes crient, et, lasses du repos, semblent s'étirer. Vous ne verriez pas alors un seul marin tenir dans sa maison. Tous sont là, grands et petits, et les enfants et les femmes, prêts à partir ou à aider ceux qui partent, attentifs aux moindres devoirs de cette fraternité qui en fait une famille d'êtres meilleurs que les autres.

Les canots s'entrecroisent, et, d'une barque à l'autre, vont tirant des cordages ou portant des signaux. Dans les cales, s'empilent les filets, les lignes et les paniers ; on se hèle, on crie, on se démène, et la rade s'emplit d'un immense murmure. Tout à l'heure les écluses s'ouvriront, et ce petit remorqueur, qui chauffe là-bas, traînera toutes ces coquilles de noix jusqu'à l'entrée de la mer, comme un enfant ses joujoux au bout d'une ficelle, et là, il les livrera à elles-mêmes et à la grâce de Dieu !

Il y a trois sortes de pêches en usage sur nos côtes normandes : la pêche à la *ligne*, la pêche au *filet dormant* et la pêche au *chalut*.

La *ligne* se divise en deux espèces : la *sédentaire* et la *flottante*. Toutes deux sont garnies d'hameçons. La *flottante* est spéciale à la pêche au maquereau ; la *sédentaire*, à tous les poissons qui se tiennent plus profondément dans la mer.

Le filet se subdivise en *mannets*, en *sennes* et en *folles*. La *folle* est un filet de soixante-quinze à trois cents pieds de longueur sur six de hauteur. On le laisse à la mer quelques jours, fixé par un lest de galets ; il sert à prendre les homards, les tourteaux et les poissons plats, tels que raies et turbots. La *senne* ne mesure guère que trente pieds carrés, et, par conséquent, ne descend pas au fond de la mer. Etendues côte à côte sur une largeur de deux ou trois kilomètres, les *sennes* sont spéciales à la prise du hareng. Le *mannet* compte environ cinquante pieds de long sur treize de hauteur seulement ; il demeure à la surface du flot et vise surtout le maquereau.

Quant au *chalut*, c'est un filet terrible, de trente pieds de largeur sur soixante de longueur, fait en forme de sac et muni à son extrémité d'une chaîne de fer. Attaché derrière le bateau, qui vogue à pleines voiles, il râcle impitoyablement le sol sous-marin, en ratisse le sable comme on fait des allées d'un parc, et ramasse tout ce qu'il rencontre, poissons, mollusques, crustacés, épaves, cadavres, varechs, et jusqu'à la bourbe, s'il s'en trouve. Il est juste d'ajouter que dans cette pêche au *chalut* la quantité nuit à la qualité, et que ses produits sont moins estimés que ceux de la pêche à la ligne.

Mais les écluses se sont ouvertes, et lentement le niveau s'est établi entre les bassins et la mer. Les barques ont hissé leurs voiles multicolores : on dirait qu'une nuée de papillons gigantesques s'abat sur la ville. La cloche du port sonne à toutes vo-

lées. Battant l'eau verte, le petit remorqueur s'avance lestement, et la flottille se range en file derrière lui. C'est le moment de courir aux jetées.

Le hasard nous conduit sur celle du Pollet, et le premier spectacle qui s'y offre à nous, est celui d'un groupe de pêcheuses entourant une tireuse de cartes. La commère, sous son bonnet à larges barbes plissées, affecte un air assez bonasse ; notre présence ne l'effarouche point ; elle se contente de lever sur nous ses petits yeux gris de sorcière, mais sans s'interrompre le moins du monde dans ses prédictions de bonne aventure. Il paraît, d'ailleurs, que le temps est au beau dans le ciel de la magie, et que les pêcheurs partent sous une combinaison d'astres favorables, car toutes les bonnes femmes qui l'entourent ont la mine réjouie de dévotes qui sortent de confesse.

Le chenal est sillonné de petits canots, menés les uns à la rame, les autres à la godille, qui zigzaguent, s'entre-croisent, et d'un bord à l'autre semblent vouloir tendre je ne sais quelle toile d'araignée sur le passage du petit remorqueur. Des marmots de dix ans, agiles comme des singes, descendent par des échelles des jetées, sautent dans les embarcations qui passent, traversent et vont regrimper de l'autre côté, pour le seul plaisir. Un vieux Polletais, en bonnet de coton, jette, d'un bras lassé, son filet par dessus bord, *telum sine ictu*, et s'accoude en songeant sans doute aux belles pêches de sa jeunesse. Mais le petit remorqueur s'engage dans le chenal, suivi de sa flottille blanche ; il siffle comme un petit fifre de régiment et se donne des airs d'importance. Hâtons le pas si nous ne voulons pas qu'il nous dépasse.

Savez-vous rien de plus propre qu'une jetée ? Celle du Pollet rivaliserait avec le salon le mieux tenu. Et il ne faudrait pas croire que le vent et la vague se chargent seuls de son entretien. Les Polletais sont fiers de leur jetée et ils l'aiment ; c'est sur elle, en effet, que leur vie se passe, et que tout bien comme tout mal leur arrive.

La jetée, c'est encore la terre ferme, mais c'est déjà le pont du bâtiment. Avez-vous remarqué qu'on ne marche pas sur une jetée du même pas que sur un autre plancher ? Quoi qu'on fasse, on se sent déjà dans la mer.

Mais, devant nous, quels sont ces enfants et ces femmes attelés à une corde et marchant au pas sur le rythme d'un cantique

dolent ? Ils vont, eux aussi, vers la mer, courbés et tirant une petite barque, à la voile couleur d'amadou, montée par deux hommes et un enfant. Le petit remorqueur passe devant elle, traînant victorieusement ses dix ou douze bateaux, et semble railler le piteux halage de la petite barque solitaire. Ah ! par exemple, il ne sera pas dit qu'elle en souffrira l'injure. Bas l'habit, et ferme des bras ! Nous nous accrochons à la corde et nous voilà faisant métier de francs Polletais. Petite barque, couleur d'amadou, tu entreras dans la mer avant cette file de fainéants, ou le sang nous jaillira des veines. Hardi, Mesdames, nous gagnons du terrain ; et vous hissez les voiles, le vent est bon et l'élan est donné. Nous arrivons au bout de la jetée, la corde s'enroule autour du cabestan mobile ; un dernier effort, lâchez tout maintenant ! La vapeur est vaincue ! La petite barque est en tête, elle entre dans la mer en faisant des révérences.

Cet effort nous a fatigués ; nous nous asseyons sur le banc circulaire qui borde la jetée, et nous regardons, mêlés à ces femmes inquiètes, dont le cœur ne s'habitue jamais à ces départs quotidiens des êtres chers. A l'horizon, une nuée de voiles blanches, que nous prenons d'abord pour des mouettes ; à gauche, sur la grève, un chantier de construction où, tout illuminée par le soleil, une barque à demi terminée reluit et ponctue le ciel d'un demi-cercle d'or, et sur la jetée, les cabestans, pareils à des canons enfoncés dans le sol, la culasse en l'air.

Je me suis accoudé au bord de la jetée et je me suis demandé d'où nous vient cette insatiable curiosité qui nous porte à demeurer des jours entiers, assis sur les grèves, à regarder les vagues tomber uniformément l'une sur l'autre. Il n'est personne qui n'ait fait cette remarque sur lui-même ; dès que l'on met le pied sur les galets, il n'est pas d'autre plaisir ou d'autre occupation qui tienne contre. Il faut rester là, dominé par le bruit, le mouvement et la couleur monotones de la mer. C'est comme un vertige. L'âme la moins contemplative ne s'arrache qu'à regret à cette active oisiveté, et les artistes ne peuvent dérober leurs sens, toujours en éveil, aux beautés sombres de la grande Sirène.

Et il ne faut pas croire que les habitants des côtes, marins et pêcheurs, se désaccoutument jamais de la mer et en perdent l'émotion. Le vieillard de quatre-vingts ans qui a vu cinquante-huit mille quatre cents fois le flot monter et redescendre sur sa

grève natale, s'informe encore sur son lit de mort de la dernière marée, qu'il entend gémir au dehors. J'ai vu à Dieppe, sur la jetée du Pollet, une vieille pleurer en regardant la mer, et comme je lui demandais quelle était la cause de sa douleur :

« Ah ! mon jeune Monsieur, fit-elle avec un soupir, la mer est triste ! »

Assurément, la mer est triste, et c'est encore une de ses fascinations. Cet énorme monde d'eau, toujours agité, toujours sonore, fécond en monstres et en dangers, étend trop loin pour nos regards bornés ses plaines d'amertume. Sa grande ligne verte d'horizon nous dérobe quelque chose que nous nous sentons le droit de connaître ; elle barre le ciel trop formellement ; elle nous sépare trop de frères inconnus. Les hardis steamers qui bravent son immensité fuyante vont moins vite que nos désirs, et celui qui regarde trop l'Océan n'a point ouvert impunément les yeux ; le vent des voyages emporte son âme, et le voilà tombé parmi ceux qui rêvent qu'il y a encore des Amériques à découvrir.

Oui, la mer est triste ; furieuse ou reposée, elle ne nous rappelle que désastres et engloutissements. Lorsqu'elle se retire, laissant à découvert ses rochers chevelus entre lesquels grouille le peuple ensablé des crabes louches, des mollusques gluants, des scies aux dents venimeuses, elle rappelle cette entrée de l'enfer dantesque, défendue par des bêtes indescriptibles, amphibies stygiennes de l'onde noire et du feu. Heureux si, dans le sombre peuplement de cette végétation visqueuse, on ne rencontre pas quelque débris d'une fortune engouffrée, quelque épave d'une espérance submergée, une preuve enfin de l'immortelle haine que l'eau nous a vouée dès les premiers jours de la création !

Émile Bergerat.

EN ALGER[1]

De là une chose monstrueuse : les petits Arabes ne jouent pas ! Les bruyantes troupes qu'on rencontre par les rues sont des Maltais, des Juifs, des Européens ; ceux des Arabes ne font point de jeux. Une poussée par ci par là, une dégringolade des rues de la vieille ville, et c'est tout.

Que font-ils dans les maisons ? Nous ne le savons pas, car aucun de nous, — pas plus que personne, d'ailleurs, — n'y a pénétré. Mais, dans la rue, nous n'avons jamais vu aucun enfant avec un joujou. Pas de sabre ni de fusil de bois aux mains des garçons, pas de poupée sur les bras des fillettes, pas de sifflet, pas de tambour, pas de musique, nul de ces mille riens qui représentent tout aux yeux des enfants, morceaux de bois devenus chevaux, chameaux, bourricos, lambeaux d'étoffe simulant des draperies et des tentes, épluchures représentant des dînettes, etc., etc. — Non, rien de tout cela, et chez ce peuple que l'on veut à tout prix se représenter comme dévoré par une ardente imagination, l'être imaginatif par excellence, l'enfant, n'a pas d'imagination !

Nous n'échafaudons point de système et nous ne cherchons pas à arranger les choses en vue d'une théorie préconçue. Nous avons été surpris les premiers de ce que nous avons constaté ; mais nous ne faisons que rapporter les faits sans les interpréter et ce sont eux qui nous conduisent à cette conclusion forcée, que l'Arabe est dominé par une passion unique et invincible, une insurmontable paresse, — paresse intellectuelle et paresse physique. L'esprit de l'Arabe est accroupi comme son corps, et depuis si longtemps, qu'il est ankylosé : il ne se redressera plus ! — La

(1) Voir le numéro du 10 septembre 1889.

preuve qu'il en est bien ainsi, c'est que la vie de l'intelligence arabe est arrêtée, que la source en est tarie, et que depuis le douzième siècle la civilisation arabe ne produit plus rien, qu'elle n'a rien ajouté au trésor commun de l'humanité.

Laissons de côté les arts plastiques, cette race n'en a pas le sentiment, et au surplus le Coran défend la représentation de ce qui vit. Les Arabes se sont confinés, — et encore pour un temps seulement, temps bien passé aujourd'hui, — dans un art unique, l'architecture. Là même ils n'excellent pas ; ils ont fait de l'élégant, du gracieux, du brillant, du joli, du très joli même, jamais de grandiose, jamais rien qui révèle l'élévation de la pensée, sans en excepter les grandes mosquées de Kairouan ou de Cordoue. — Quant aux sciences et aux lettres, plus de médecins après Avicenne Alducassis et Averroès, plus de philosophes après Algazali et Alhendi, plus d'astronomes après Albutegni, plus de poètes après Harriri, séparé lui-même d'Antar par un hiatus de quatre cents ans !

Plus rien, absolument plus rien, pas une étincelle, pas une lueur ! Voici tantôt dix siècles que dure ce sommeil ininterrompu, dix siècles que l'homme demeure étendu dehors le long des rues au pied des murailles, chez lui sur des coussins dans l'abrutissement du gynécée ou du harem ! Huit cents ans sans poésie, sans musique, sans théâtre, sans sciences, sans lettres, sans arts ! Huit cents ans pendant lesquels ce peuple ne fait plus rien sur terre que d'attendre la mort !

Sans doute les causes de cet état de choses sont complexes et multiples. Il en est deux pourtant qui apparaissent au premier coup d'œil, même pour un observateur superficiel, tel qu'un touriste de passage. La première est la religion de Mahomet, dont les tendances fatalistes arrêtent nécessairement tout effort de l'individu. A quoi bon, en effet, se donner tant de peine ? Ce qui est écrit est écrit, rien ne peut le changer ! La dangereuse parole du catholique est ici prise au pied de la lettre, « l'homme s'agite, Dieu le mène ! » Pourquoi donc s'agiter ? Ne vaut-il pas mieux laisser faire, puisque rien ne saurait modifier le résultat ? Une telle doctrine devait nécessairement arrêter la vie de ses adeptes : c'est bien ce qui est arrivé. — La civilisation arabe d'avant l'Islamisme était plus brillante peut-être que ne fut celle qui en sortit. Au temps de la guerre sainte, quand les croyants enflammés de fanatisme et de courage se répandaient sur le monde pour le

baptiser dans le sang, il leur fallait agir, et il fallait à leur action l'appui de ce qui peut soutenir une conquête. Ils devaient être plus forts que les peuples soumis, non seulement par le fer, mais aussi par l'Idée. Ils cultivaient donc les sciences qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres préislamites, car elles étaient un instrument indispensable, même au point de vue matériel, pour l'extension de leurs armes. — Quand leur essor fut arrêté, quand les bornes furent posées au Coran dans le monde latin, et que le monde oriental fut définitivement conquis, les effets de la croyance fataliste ne furent pas longs à se faire sentir. Les Arabes s'abandonnèrent, et le rayon qui devait éclairer le monde s'éteignit pour toujours.

La seconde cause qui apparaît tout de suite de cette léthargie du peuple arabe, découle encore de la religion, non plus directement, et comme un résultat immédiat d'une doctrine appliquée, mais par voie de conséquence. Cette cause, c'est la répulsion profonde qu'inspire à l'Arabe tout contact avec un autre peuple. Cette répulsion, qui a évidemment pris sa source dans ses préjugés religieux, a fini par passer dans son sang. C'est depuis longtemps une horreur de race, d'où il résulte qu'aucun croisement ne vient changer les instincts acquis et infuser à ce peuple en décadence un sang nouveau qui le ramènerait peut-être vers l'action.

Ce qui est certain, c'est que depuis plus de mille ans le peuple arabe n'a subi aucune modification, n'a fait aucun progrès. Il est aujourd'hui ce qu'il était hier, et cela, dans tous les ordres d'idées possibles, depuis les choses de la vie intellectuelle, jusqu'aux détails vulgaires de son existence matérielle. Entouré de civilisations qui se sont développées sous ses yeux, il ne les a ni suivies ni comprises, il ne leur a emprunté ni une idée, ni même un procédé industriel. Il demeure immobile au milieu du monde nouveau qui s'agite autour de lui, comme un îlot de granit résiste, isolé dans l'océan, à l'éternel assaut des vagues sans être entamé. Les autres peuples vivent et se transforment : il ne bouge ni ne s'émeut ; il reste pris dans son sommeil de plomb comme les gens du château enchanté que nous montre le conte de la Belle au Bois Dormant. Qui donc l'éveillera, si jamais il s'éveille ?

Telle est la misère morale de ce peuple.

En est-il plus malheureux, et devons-nous le plaindre ? Devons-

nous regretter pour lui — qui ne regrette rien — sa splendeur passée? Devons-nous déplorer son inertie? En un mot, devons-nous nous apitoyer sur son sort? Non, car nous avons la conviction profonde que les Arabes sont aussi heureux que n'importe quel peuple plus civilisé. — Donner une définition du bonheur est une chose périlleuse, d'abord parce qu'il n'y en aura jamais de complète. Désignons par ce mot de « bonheur » un état auquel peuvent aspirer tous les hommes, isolés ou groupés en nation, état dans lequel se rencontrerait un minimum de toutes les mauvaises chances courues par l'humanité. Hé bien! les Arabes approchent de ce minimum autant que qui que ce soit, sinon davantage.

En tant que nation, rien ne les menace. Ils n'ont aucun souci de politique extérieure; ils n'ont à redouter ni guerre ni invasion. A l'intérieur, ne formant pas un peuple organisé dont tous les éléments sont réunis par le sentiment d'une responsabilité commune, ils ne subissent aucun des événements qui atteignent les autres nations. Surtout ils ne sont travaillés par aucun de ces besoins de changements, de ces rêves d'améliorations, de ces chimères de progrès qui nous rendent si malheureux! Nulle crise sociale, nulle catastrophe financière ne peut les frapper. Ils n'ont rien à craindre des autres ni d'eux-mêmes, et ne doivent redouter que les fléaux de la nature : sort commun à tous les hommes.

Les conditions de bonheur que réunissent les Arabes en tant qu'individus sont plus complètes encore. En effet, ils n'ont aucun besoin et ils ont supprimé l'amour! Ils vivent donc sans passions et sans désirs, sans rêver d'un plus grand bien-être, sans espérer un changement dans leurs conditions. Rien ne les trouble. Tout est bien comme cela est. — Et si, changeant notre définition du bonheur, nous la remplacions par celle-ci : « que le bonheur consiste à être content de son sort, » il est certain que personne sur la terre ne réunirait mieux que l'Arabe tous les éléments de cette formule.

Il n'a, disons-nous, aucun besoin. Ne revenons pas sur ce que nous savons de son vêtement et de l'insouciance absolue qu'il en a. Il se contente d'une loque, et celui qui en est couvert n'inspire à ses compatriotes, même aux plus riches, ni répulsion, ni moquerie. On voit des personnages élégants, vêtus avec une recherche et un luxe réels, se promener amicalement en compagnie

de misérables sordides sans même se douter du contraste. Brummel donne le bras à Jean Hiroux, cela ne choque personne là-bas. Il n'y a pas cette mauvaise honte du pauvre et de sa misère étalée. Et c'est peut-être une manifestation d'exquise charité que cette égalité absolue dans les dehors.

Quant au coucher, nous savons que la voûte étoilée semble à l'Arabe un abri suffisant, et qu'il trouve dans le pavé des rues ou dans l'asphalte des trottoirs, de confortables matelas.

Pour la nourriture, c'est encore mieux. On ne sait littéralement pas de quoi vivent les Arabes. Interrogez sur ce mystère les plus anciens colons, aucun ne pourra vous donner d'explication complète. On dit bien que l'Arabe est d'une invraisemblable sobriété, qu'il se contente pour sa journée de quelques figues ou d'une poignée de couscoussou. Soit. Mais encore faut-il se procurer cette poignée de couscoussou et cette demi-douzaine de figues. Par quel artifice clandestin y arrive-t-il? Nous ne l'avons pas découvert. — Les grosses besognes du port, l'œuvre des porte-faix, le travail d'entretien des rues, les commissions, les ouvrages, en un mot, qui n'exigent ni mise de fonds, ni apprentissage, ni aptitudes spéciales, sont faits par les Mzabites, les Maltais ou les Européens : jamais un Arabe ne s'en bouge, jamais il ne demande à cet effort son pain quotidien. — La vie de l'Arabe des champs se comprend d'elle-même, qu'il soit pasteur ou agriculteur; mais, encore une fois, l'homme des villes semble vivre par une grâce spéciale, comme les petits oiseaux du ciel!

La charité y aide; les Arabes entre eux se soutiennent, les riches donnent aux pauvres sans se soucier d'encourager leur paresse. Mais tous les pauvres n'ont pas un riche qui les entretienne. Comment donc vivent ceux qui n'en ont pas? On nous a dit, — et c'est d'un vieil Algérien que nous tenons ce renseignement, que nous donnons pour ce qu'il vaut, — que nous nous trompions, qu'il n'y avait pas de pauvres, que beaucoup de ces gens en guenilles étendus par les rues étaient des loqueteux volontaires, que la plupart étaient propriétaires, qui d'une maison, qui d'une baraque, qui d'un bout de jardin, et que c'étaient d'insouciants rentiers! Après tout, c'est possible : tout est possible avec cette étonnante population! En somme, elle applique le système de Diogène, mais sans ostentation, et paraît s'en trouver à merveille.

Tout se réunit d'ailleurs à Alger pour permettre à l'homme une vie facile. Le climat est d'une rare clémence. De ce que l'on est en Afrique, il ne s'ensuit pas qu'un soleil de feu dévore la terre embrasée. Non, la mer est là comme un régulateur : elle fait alterner sa brise avec celle du sud, haleine de la fournaise. Il en résulte des variations qui ne sont jamais extrêmes, et qui donnent, tout le long du littoral, une température moyenne agréable à tous les tempéraments. Jamais il ne fait froid à Alger ; jamais non plus il n'y fait trop longtemps chaud. — On s'y défend d'ailleurs aisément contre les températures extrêmes, du moins dans la ville arabe, car les maisons de Paris ou de Lyon, qui constituent le quartier européen, ne peuvent, avec leurs murs légers et leurs hautes ouvertures, répondre à aucune des exigences du climat. Elles laissent les gens à la merci du soleil et de la poussière. — Les maisons mauresques au contraire sont merveilleusement appropriées aux besoins de leurs habitants. Elles sont toutes en gros murs, toujours fermées de partout, avec des fenêtres à peine grandes comme une de nos vitres, yeux de vigie plutôt qu'ouvertures. Toutes les pièces prennent le jour et l'air sur une cour intérieure, et tous les toits sont en terrasse. On a donc dans les cours, dans les appartements, et sur les toits, une véritable échelle mobile de la température, et l'on se tient, selon le besoin, au degré que l'on désire.

Les rues sont de même, car dans leur désordre peut-être voulu, dans leur inextricable enchevêtrement, il n'y en a pas une qui soit droite, pas une qui n'offre cent coins d'ombre et cent coins de soleil au choix des habitants. — Beaucoup sont des passages voûtés sous lesquels règne une précieuse fraîcheur. Peu sont assez larges pour qu'on y marche plus de trois de front : toutes grimpent et souvent ne sont que des escaliers. Dans ce cas, sur chaque marche il y a un Arabe qui somnole sous les pieds des passants et qu'il faut enjamber pour monter plus haut!

Les maisons sont toutes pittoresques; il n'y a de banales que les européennes. Dans beaucoup, le premier étage surplombe le rez-de-chaussée, sur lequel il s'appuie par un rang ou deux de bâtons, oui, de bâtons à peine plus gros que le bras! Enfin, cela tient, c'est l'essentiel! Les autres étages sont établis de même, et comme de l'autre côté de la rue c'est tout pareil, les maisons s'avancent à la rencontre l'une de l'autre, en sorte qu'au premier on peut se donner la main, s'embrasser au second, et, plus haut,

entrer de plain-pied chez les voisins! — Toutes peintes en blanc, ces maisons, en blanc cru, à la chaux vive, sans un grain de gris. C'est une cruauté pour les yeux, mais cela donne des oppositions d'ombre et de lumière qu'on ne voit que là. Fête de la couleur! D'ailleurs, tout accroche l'œil dans ces rues pittoresques, depuis ces portes mauresques admirablement sculptées qui vous arrêtent à chaque pas, jusqu'à ces moucharabis anciens qui découpent sur le bleu du ciel la fine trame de leur grillage.

On ne voit que le dehors, car on n'entre pas chez les Arabes. En revanche, les maisons juives sont aisément ouvertes. Toutes semblables. Partout les mêmes faïences prestigieuses d'éclat et de ton, partout des marbres et des colonnes, partout aussi, dans cet admirable cadre des cours intérieures, des gens sordides, une malpropreté plus atroce encore que dans la rue, mais partout, en revanche, des enfants d'une saisissante beauté. Comment ces mêmes enfants peuvent-ils devenir ces horribles vieilles mégères, ces hommes rabougris et déjetés qui sont leurs grands-parents? Darwin l'aurait en vain cherché! La marmaille grouille là-dedans comme des lapins dans un clapier. Les enfants sont plus mal tenus et plus malpropres, si c'est possible, que ceux des Arabes; mais du moins ils vivent, ils remuent, ils s'agitent dans les jeux bruyants de leur âge, avec des regards pleins d'animation et, déjà, de malignité.

L'aspect de cette architecture privée est inhospitalier et défiant : il décèle à la fois la jalousie des maîtres de harems et les précautions obligées des temps d'insécurité. — Nulle maison n'offre accès d'emblée. Ouvrez la porte : vous êtes en face d'un mur. A droite ou à gauche s'ouvre un couloir qui conduit à la cour intérieure, mais souvent après avoir fait un second coude. Ou bien, c'est un escalier qui monte devant vous tout droit, avec des marches hautes et raides, doubles des nôtres, qui offriraient une périlleuse escalade à l'arrivant hostile.

Les portes arabes sont fermées avec un luxe de précautions prodigieux. C'est une végétation touffue de serrures et de verrous qui s'enchevêtrent. A première vue, un serrurier européen y perdrait son trousseau de *rossignols*. — Plusieurs fois, nous avons vu le maître du logis rentrer chez lui. Il frappe, ou plutôt il gratte d'une certaine façon très discrète : du dedans, on interroge par un seul mot, il répond d'un monosyllabe à demi-voix; on entend tirer les barres, grincer des ferrures, puis la porte

s'ouvre juste pour lui livrer passage, et se referme si vivement que l'on n'aperçoit jamais le bras qui la pousse! On aime à se le représenter rond et blanc dans ce mystère impénétré où sont tenues les femmes, mais ce ne sont que conjectures, tant elles sont bien gardées! — Les gens du pays, les vieux colons qui sont là depuis les premiers temps de l'occupation, ont eu peut-être quelque occasion de pénétrer dans les intérieurs arabes, mais ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est que, quand on demande si la visite en est possible, on se heurte à une insurmontable opposition.

Non, l'on ne voit jamais les femmes arabes. Où les peintres qui nous les montrent les ont-ils aperçues? Après une enquête approfondie sur le sujet, nul de nous n'a trouvé la solution du problème. Nous pensons que l'on peint des femmes *à peu près* arabes! Les véritables Arabes ont pu être vues dans leurs appartements lors de la conquête par le sac des villes et les bouleversements de la force, mais, depuis, les harems se sont refermés, et jamais plus nul œil indiscret n'en a pénétré les mystères. — On voit les juives, dont le type est charmant et doit d'ailleurs se rapprocher beaucoup de celui des Mauresques. On voit aussi les prostituées. Elles pullulent dans la casbah : mais ce doit être là, comme dans toutes les grandes villes, une population cosmopolite dont les Allemandes font une bonne proportion.

En résumé, on ne voit pas les honnêtes femmes arabes à Alger. Elles ne sont cependant pas cloîtrées. Elles sortent même beaucoup. Elles vont en bandes aux cimetières et aux bains. Elles se rendent visite. Elles se promènent pour prendre l'air sur les hauteurs qui dominent la ville. Quelques vieilles les conduisent, ou bien un homme qui se donne l'air le moins accommodant qu'il peut. Mais elles ne mettent le pied dans la rue qu'après s'être soigneusement *voilées,* mot qui ne fait pas comprendre la chose quand on le prend dans son sens usuel, européen. Si l'on se représentait une femme avec la tête entourée d'une gaze qui laisse transparaître quelque chose de sa beauté, ou même de sa forme, on serait loin de compte : voilée veut dire enveloppée, entortillée des pieds à la tête dans une étoffe blanche et opaque qui ne laisse apercevoir ni une lueur de chair, ni une mèche de cheveux. On voit les chevilles, et encore pas toujours. De plus, par une fente transversale apparaissent les yeux avec l'éclair du regard. Très beau ce regard, noir, profond, velouté. Les yeux sont grands, les

paupières transparentes et veinées, les sourcils d'un arc net et charmant, avec souvent au milieu une étoile d'azur tatouée. Évidemment, l'art n'est pas étranger à l'impression favorable qu'on éprouve; mais, malgré cela, on fait toujours à la personne qui montre de si beaux yeux le crédit de croire qu'elle est jolie! Et peut-être sont-elles toutes jolies, car tous les yeux que l'on voit sont superbes. — Parfois, ce paquetage de calicot s'entr'ouvre, jamais à la hauteur de la figure par exemple, la voilée fait quelques mouvements comme pour arranger une étoffe ou nouer un cordon, et l'on aperçoit, sous sa carapace, des vêtements splendides, étincelants d'or et de soie. — Cette mode de transformer les femmes en un long paquet blanc résulte d'abord, à coup sûr, de la jalousie masculine; mais elle durera longtemps, car elle sera énergiquement défendue par les femmes laides et vieilles qui y trouvent leur bénéfice, puisque toutes portent la même livrée que la jeunesse et la beauté.

Mais si les Arabes sont soustraites aux regards de tout autre homme que leur seigneur et maître, il ne faut pas en conclure que celui-ci réussit toujours à retenir le bonheur captif au fond de son harem. Il s'y passe souvent d'étranges scènes, parfois de dramatiques. Aussi les divorces ne sont pas rares, sans parler des autres procès. — Les femmes ont l'accès des tribunaux. Il y a pour elles une logette grillée dans les prétoires. — Dans une de nos premières promenades par la ville, nous vîmes beaucoup de gens qui entraient dans une maison mauresque. Nous les suivîmes et nous nous trouvâmes dans une délicieuse cour intérieure, toute tapissée de faïences anciennes, couverte d'un toit de verre, dans une galerie de laquelle le juge de paix tenait son audience. Quand nous entrâmes, des plaideurs argumentaient l'un contre l'autre en arabe avec une violence telle, que nous crûmes d'abord qu'ils allaient en venir aux mains, tandis que nous étions révoltés par l'impassibilité de l'assistance, qui ne paraissait pas s'émouvoir. Mais on nous assura que ces indigènes s'expliquaient fort tranquillement et que s'ils étaient seulement en colère, nous verrions bien autre chose! — Après ceux-là, tout le monde regarda du côté de la logette où était une femme voilée dont on venait d'appeler l'affaire. Elle plaidait, paraît-il, contre son mari, et n'avait, — nous en jugeâmes, — nul besoin d'avocats pour le noircir! Jamais nous n'ouïmes un moulin à paroles tourner avec cette rapidité! Elle appuyait son éloquence de

gestes furieux en brandissant une de ses babouches. Etait-ce un symbole, un rite, ou bien une simple distraction ? Personne ne sut nous le dire sur le coup, et nous oubliâmes plus tard de vérifier ce point de jurisprudence.

C'est en sortant de cette justice de paix que nous fîmes nos premières visites aux mosquées. Nous avions une certaine impatience de voir ces sanctuaires mystérieux dont l'accès est entouré, pour les infidèles, de tant de précautions. Nous fûmes fort déçus dès la première où nous nous présentâmes. D'abord tous nous nous apprêtions bravement à enlever nos chaussures à la porte ; mais un des gardiens s'avança et nous fit comprendre qu'il est des accommodements avec le ciel..... de tous les pays, c'est-à-dire que nous pouvions entrer chaussés, à condition toutefois de ne pas marcher sur les tapis, et de reconnaître, par un pourboire légitime, la gracieuseté de cette dispense. — Nous rêvions d'ulémas farouches regardant les roumis de travers dans l'ardeur de leur fanatisme, et nous trouvions des gardiens de musée comme les touristes en rencontrent partout. — Désillusion ! — Ensuite nous nous attendions à voir, comme dans nos églises, sinon des objets d'art, puisque le génie arabe les ignore, du moins des choses précieuses, des étoffes rares, des tapis merveilleux, de somptueux mausolées. Rien de pareil. Par terre, de pauvres nattes ; au plafond, de pauvres lampes ; dans les coins, des tombeaux de bois, simulacres de sépulcres recouverts d'étoffes communes, voire de cotonnade anglaise ! Nul emblême, rien qui parle aux yeux, rien qui cache la nudité des murs, le vide de l'édifice, le néant des mystères ! — Pourtant quelques-unes de ces mosquées ne sont pas absolument sans grandeur. Leur étendue, l'élévation de leurs voûtes, l'ombre qui les envahit, produisent un peu l'effet religieux de nos cathédrales. Ici comme là-bas, l'homme religieux semble avoir peur de la lumière ; il n'ose se montrer à son Dieu dans le grand jour, il se glisse dans l'ombre pour le prier et pour lui cacher autant qu'il le peut sa face de pécheur !

Une de ces mosquées mérite une mention à part, c'est celle de Sidi-Abd Er Rhaman, ainsi nommée à cause d'un des plus saints marabouts qui y sont enterrés. — Au lieu d'un lourd édifice à coupole, elle se compose d'une série de petits bâtiments jetés comme à la volée dans un enclos d'arbres et de fleurs. Ces pa-

villons se touchent par un côté ou par un bout et paraissent communiquer tous les uns avec les autres. Cette disposition donne à l'intérieur une quantité de coins obscurs propres aux cérémonies et à la prière. Nous n'y vîmes d'ailleurs rien de plus que dans les autres, — des lampes, des nattes, des tombeaux de bois garnis d'étoffes criardes et d'amulettes ou de ces chapelets que les musulmans, les catholiques et d'autres encore emploient pour ne pas s'embrouiller dans le compte des choses qu'ils demandent à Dieu. — Mais à l'extérieur cette mosquée est exquise. Son architecture est légère et gracieuse. Elle est délicatement ornée sans trop de recherche, et sans la profusion qui fatigue. Son minaret, léger et tout blanc, s'élève dans l'azur comme la prière virginale d'une âme sans péché. Son jardin est plein de fleurs et d'oiseaux, c'est une oasis dans le désert de pierres qui l'entoure, un coin de paix et de repos, comme un cimetière de campagne. Aussi nombre de saints marabouts, de savants docteurs — ce qui est presque la même chose, — et de personnages célèbres sont venus là dormir leur sommeil éternel. — Leurs tombeaux sont modestes et tiennent peu de place ; quatre pieds sur deux. Ils sont entourés de pierres posées sur la tranche et ajustées, formant une sorte de compartiment à ciel ouvert. Une plaque d'ardoise plantée à la tête, et aussi parfois aux pieds, est taillée en vague forme de turban. Ces plaques sont couvertes d'inscriptions, avec, comme partout, les éloges du mort. Sur beaucoup de tombes il y a de petites augettes ; les unes sont disposées de façon à recueillir l'eau de pluie, afin que les oiseaux y viennent boire ; dans les autres une main pieuse est chargée de placer le grain pour leur nourriture. Les morts l'ont ordonné ainsi afin de faire encore quelque bien après avoir vécu. Ce détail est à la fois enfantin et touchant. Mais si les morts voient encore ce qui se passe, combien doivent être doux à leur tombe ces foulées d'oiseaux et ces battements d'ailes ! — Le plus pur symbole de l'âme inconnue et indéfinissable sera toujours l'oiseau envolé vers les cieux !

Nous avons quelque peine à quitter ces lieux paisibles ; le soleil calcine Alger étincelant, et il fait si bon sous ces frais ombrages ! Tout y est si tranquille que la vie semble s'y recueillir dans l'immobilité. — Le gardien nous laisse aller pour s'endormir au coin d'un mur ; dans sa maison nous apercevons une vieille femme accroupie, fermant les yeux, immobile comme un

bouddha de bronze ; leur petit chevreau dort couché en rond à la façon des chats, au lieu de bondir et de brouter ; et leurs poules, dont l'ingouvernable turbulence n'aurait sans doute pas respecté le repos général, sont attachées aux arbres par la patte avec des ficelles !

A la sortie, nous sommes assaillis par une troupe de mendiants qui nous attend et nous guette depuis que nous sommes entrés. Jamais nous ne vîmes pareille réunion de loques informes et innombrables ! Dans le tas il y a des femmes sans âge, sans sexe, sans voiles aussi, hélas ! même où ils seraient le plus nécessaires..... et après être passés par les amphithéâtres de Paris, nous n'imaginions pas que l'animal humain pût fournir de si horribles spécimens en sa décrépitude ! — Tous ces mendiants se bousculent, se poussent jusque dans vos jambes, vous touchent de la main, se complaignent sur leur infortune avec une voix éclatante et rauque, la plupart vous crient en français : « Merci, merci ! » avant qu'on leur ait rien donné. Ils nous montrent ainsi tout le cas qu'ils font de notre langue en se servant gracieusement du mot qui leur est le plus agréable à prononcer. — Nous nous arrachons malaisément à leur reconnaissance pour continuer notre promenade. Où irons-nous maintenant ? Peu importe ; tout est pour nous inattendu.

Prenons cette rue qui monte, elle va, comme toujours, nous conduire à la casbah. Mais ce n'est point une rue silencieuse et murée, c'est une voie commerçante avec une série de petites boutiques larges de deux mètres à peine et remplies de marchandises de toute sorte. L'étalage est fait sur des planches inclinées et beaucoup aussi dans la rue. C'est un encombrement sans ordre et sans art ; la sincérité de la marchandise apparaît crûment sous la lumière. Mais par où entre-t-on dans ces boutiques ? On n'y voit pas de porte, et l'éventaire tient toute la devanture. C'est prodigieux de simplicité ; une corde terminée par un nœud est fixée à une traverse au-dessus des marchandises ; quand le marchand veut passer de sa boutique dans la rue ou réciproquement, il empoigne la corde, s'enlève à la force du poignet, et franchit, avec l'agilité d'un singe, l'amoncellement de ses richesses.

CUNISSET-CARNOT.

(*A suivre.*)

LES PAYSANS

Un pauvre paysan meurt-il, ce n'est pas lui que l'on plaint (plaindre veut dire aussi regretter, dans notre langage limousin), mais sa femme, ses enfants, le bien qu'il laisse en désarroi. Pour un peu, l'on ensevelirait avec le défunt sa maison entière, tant les *suttees* sont dans la nature.

—

Le facteur rural.—Citadins, accoutumés aux gâteries de la poste qui vous choie à toutes heures, vous ne soupçonnez point la grande place que le facteur rural tient dans notre existence, à nous, campagnards ; combien il est attendu avec impatience, et salué avec émotion, quand il apparaît une fois le jour, avec sa casquette réglementaire, sa blouse bleue et ce sac de cuir qui contient tant de secrets.

L'on s'inquiète et l'on espère tandis qu'on est jeune. L'on croit encore aux longs souvenirs, aux chances propices : « Je puis apprendre tout à coup que j'ai fini d'être inutile et obscur. La Providence est une bonne mère. La Fortune est aveugle, dit-on ; à ce compte, elle est exempte de préférences. Peut-être ai-je enfin gagné à cette loterie qui tire tantôt celui-ci, tantôt celui-là du milieu de la foule, et l'introduit brusquement de la salle d'attente où l'on sèche sur pied, en la salle d'honneur promise aux heureux. »

On frappe !... C'est lui ! J'ouvre vite. Et lettres, journaux, brochures m'emplissent la main. A une curiosité générale succède une curiosité restreinte, vive d'autant.

J'emporte à l'écart mon aubaine. Naturellement, je cours au plus intéressant...

— Quoi de nouveau à Paris, la ville capricieuse et terrible ? Et ma pauvre petite ville natale, si humble en France, si grande en mon cœur, est-elle tranquille ? Un tel est malade, tel autre est mort... Mon meilleur camarade d'enfance se marie : joie et patience au couple nouveau !...

Le facteur est reparti me disant un bonsoir auquel, trop distrait, j'ai peu répondu. Avant sa venue, j'espérais, je craignais. Je recommencerai ainsi demain, toujours : craindre, espérer, n'est-ce pas toute la vie ; et l'homme fait-il autre chose sur terre qu'attendre toujours un bonheur qui ne vient jamais ?

Le monde qui est en moi, de pensée en pensée, comme d'ondulation en ondulation une eau profonde s'est troublé ; mon âme est autre qu'il y a un instant ; les choses changent autour de moi.

Ainsi un humble facteur relie ma solitude à l'univers entier ; grâce à lui rien d'humain ne m'est étranger. Un pauvre homme qui ne se doute de rien, me fait au cœur cette impression profonde ; la voix de cet être chétif m'émeut à l'envi d'une belle musique ou d'une poésie puissante.

—

Le paysan a un second chez soi où il ne se plaît pas moins qu'en l'autre, c'est le champ de foire.

—

Vendre n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, voilà en trois mots toute la diplomatie du paysan à la foire.

—

Tel paysan passerait pour moins fin, si on l'avait cru moins bête.

—

Ni la ville n'ôte, ni la campagne ne donne la solitude ; la solitude est en nous.

—

Le paysan meurt de faim toute sa vie pour avoir de quoi vivre après sa mort.

—

Le saint goûte la mort, le philosophe la boit, le paysan l'avale.

—

Que le bon Dieu m'accorde un jour de quitter la campagne ; et la campagne, dès lors, vue à travers mes souvenirs, à travers mes regrets peut-être, aura pour moi des charmes ; comme ces visages de parents qui nous furent sévères, et qui nous paraissent si doux à regarder lorsqu'ils ne sont plus.

Joseph Roux.

UNE BONNE FORTUNE

Nous étions entre intimes. On parlait de Mielle, le découpeur sinistre que la police est allée chercher au fond d'un village de l'Aube.

— Si l'on s'était trompé? dit l'un de nous.

— Comment cela?

— Oui. Si au lieu d'arrêter le coupable, on avait mis la main sur un brave garçon parfaitement innocent?

— Allons donc! c'est impossible.

— Je vous demande pardon, répliqua Louis. J'ai été victime d'une erreur pareille. Et même dans des circonstances assez comiques. Pas sur le moment, par exemple! L'été précédent, j'avais rencontré aux eaux de L*** une jeune femme de Dijon. Les villes d'eaux ont été inventées pour le désespoir des maris. Une femme est seule, elle s'ennuie. La sérénité des champs la trouble, la beauté des ciels...

— Pas de description. L'histoire!

— Curieux! Soit. J'abrège. Je ne vous raconterai ni mes assiduités, ni les progrès insensibles que je faisais dans le cœur de la belle baigneuse. Même la pudeur m'oblige à jeter un voile sur...

— La saison est de vingt et un jours! riposta le capitaine Gustave avec sa brutalité soldatesque. Sept jours de cour, sept jours d'entente mutuelle et sept jours où l'on se prépare à se quitter. Passe tout de suite au huitième jour!

— Pas du tout, dit Louis un peu piqué. Tu te trompes. Nous étions fort épris l'un de l'autre. Quelle ravissante femme ! Elle s'appelait Henriette. Douce, tendre, amoureuse... Et quelles jolies phrases elle me débitait : « Je ne vivais pas avant de te connaître !... Si tu savais comme l'on s'ennuie à Dijon !... » Son mari était magistrat : juge d'instruction près le tribunal de la vieille cité bourguignonne. Elle vivait là toute l'année avec son époux. Un homme grave, sérieux, glacial, qui aurait vendu sa place au paradis pour un siège de conseiller à la cour. Avec cela, jaloux et pointilleux à l'excès. Pauvre petite femme ! La pensée de notre séparation prochaine la désolait. Comment nous revoir ? Elle n'avait guère l'occasion de venir à Paris, et moi je ne connaissais personne à Dijon. Nos adieux furent trempés de larmes. « — Ecoute, me dit-elle, il me serait impossible de te perdre. Tiens-toi prêt à tout événement. Je vais chercher un moyen de nous retrouver. » Elle partit, et ma foi, je demeurai tout triste. Je rêvais d'elle, je pensais à elle. Je revoyais toujours sa mignonne petite personne, et sa fine tête blonde, et ses yeux bleu pervenche. J'entendais son rire alerte qui partait en fusées découvrant de jolies quenottes blanches. Enfin j'étais prêt à toutes les folies.

II

Henriette m'écrivait souvent. Elle était forcée à beaucoup de prudence. A cause du juge d'instruction ! Elle signait ses lettres : « Auguste ! » Je signais les miennes : « Augustine ! » Enfin, les semaines s'écoulaient, et elle n'avait pas encore trouvé le moyen de nous réunir. Tout à coup, un matin, je reçus ce billet très court : « Jeudi prochain, prenez l'express de Dijon qui part de Paris à 11 h. 15, station de Blaisy-Bas. J'y serai. » Pas d'autre explication. Mais j'étais si amoureux ! Le jeudi, à cinq heures du soir, je descendais à Blaisy-Bas. C'est la dernière station où s'arrête l'express avant d'arriver à Dijon. Un peu à gauche, au bas d'une montée abrupte, attendait une vieille patache jaune et rouge. Et par l'étroite portière du coupé, j'apercevais le fin profil d'Henriette. D'un bond, je courus vers elle. Elle me serra la main nerveusement, en cachette. Et d'une voix rapide : « N'ayons pas l'air de nous connaître. »

Le capitaine Gustave éclata de rire :

— Toujours la même chose, ces bonnes fortunes ! Six heures de chemin de fer pour s'entendre dire : « N'ayons pas l'air de nous connaître ! »

— Et la suite ! dit Louis en soupirant. C'est que nous n'étions pas seuls dans le coupé. Il y avait un troisième voyageur, gai, rieur, bon enfant. Il fredonnait des chansons de café-concert, et semblait un joyeux compagnon. « Remontez le collet de votre paletot ! » me dit Henriette en tremblant. Et elle-même rabattait son voile blanc, de telle façon qu'on ne pouvait nous reconnaître ni l'un ni l'autre. Le conducteur de la patache allait et venait devant ses chevaux, quand le patron de l'auberge lui cria :

« — Eh ! Antoine ? vous savez qu'Eustache *se terre* de vos côtés ! Ne vous effrayez pas, la petite dame. Eustache est un ancien soldat qui a coupé en morceaux une vieille femme de Pouilly, à six heures d'ici. »

« — Bah ! qu'il *se terre* ou non, la police le trouvera *ben !* » répliqua notre compagnon de voyage en riant. Et il chantait en se dandinant :

J'peux pas ! J'peux pas
Lâcher la colonne !

Henriette profita d'un moment où il tournait le dos pour me glisser à l'oreille : « Surtout ne me dites pas un mot ! » Et de Blaisy-Bas à Saint-Seine-l'Abbaye (quatre lieues en montant !) nous fîmes le voyage, raides comme des pieux, sans nous parler. Notre compagnon dormait.

III

Louis s'était arrêté un instant.

— Ah ! mes amis, reprit-il, si jamais vous avez un rendez-vous d'amour dans un village, Dieu vous garde de Saint-Seine-l'Abbaye ! A neuf heures du soir, Henriette et moi nous étions réunis dans sa chambre. Elle se jeta dans mes bras : « Comme je t'aime ! » me disait-elle. Je la serrais amoureusement contre moi... Soudain, un tonnerre éclate dans la pièce voisine. Une voix de basse-taille chantait :

J'peux pas ! J'peux pas
Lâcher la colonne !

C'est ça qui glace un élan d'amour !

— Parlons bas, murmura-t-elle ; la cloison est si mince...

Elle disait cela avec une rougeur qui la rendait encore plus charmante. Je la tenais entre mes bras, et tout bas, très bas : « Je suis si heureux de te revoir ! Je n'ai pas vécu pendant que nous étions séparés... » Henriette s'abandonnait doucement à mes caresses, quand tout à coup elle s'écria, en bondissant : « — Il y a quelque chose dans la muraille ! » J'écoutai. C'était comme le grignotement d'une souris. Encore notre voisin ! Celui « qui ne pouvait pas lâcher la colonne... » Il forait un trou dans le mur avec une vrille !

— Jamais je n'oserai rester ici ! me dit tout bas Henriette, qui grelottait la peur.

Je tâchai de la rassurer, d'être éloquent et... persuasif. J'y arrivai presque. Elle redevenait douce et caressante. Nous avions éteint la bougie pleurarde qui nous éclairait. Tout près l'un de l'autre, nous savourions les exquises délices de l'amour défendu et partagé, quand une voix cria : « Il s'est sauvé de la chambre ! » Et c'étaient des allées, des venues, des piétinements, des cris, des : « Oh ! » des : « Ah ! » comme si un bataillon casernait dans l'auberge.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la malheureuse Henriette, on nous trouvera ensemble !... Je suis perdue !

— Ne crains rien. Je vais m'évader.

— Par où ?

Et, en effet, le couloir était plein de monde. Ma foi, je n'hésitai pas. La chambre était au rez-de-chaussée. J'ouvris la fenêtre et je sautai dans la cour. J'avais gagné déjà un petit potager qui s'étendait derrière l'écurie, quand une main s'abattit sur mon épaule. Et la voix sonore d'un gendarme me dit : « Eustache, au nom de la loi, je vous arrête ! »

IV

— On te prenait pour l'assassin ! s'écria Gustave en éclatant de rire...

— Parfaitement.

— Mais tu n'avais qu'à dire...

— Dire quoi ? La justice française est unique au monde. Avec elle, le raisonnement s'appelle de l'insolence ; le silence, de

la duplicité ; et la logique, de la préméditation. Jusqu'à preuve du contraire, j'était bel et bien Eustache. Cet Eustache qui avait découpé une vieille femme en morceaux ! Ainsi j'étais venu de Paris pour goûter les joies d'une nuit d'amour... Et l'on m'enfermait dans une étable avec un gendarme en faction à la porte ! Au petit jour, nouveau supplice. Je partais à pied, pour Dijon (7 lieues !) les menottes aux mains, et sous un soleil de plomb. Dans mon malheur, j'avais une consolation. Personne ne m'avait vu parler à Henriette. On ignorait que nous nous connussions, et elle ne serait pas inquiétée. N'importe. Il allait bien, le rendez-vous d'amour ! En arrivant à Dijon, j'appris que j'allais être mis au secret. Je n'en sortirais que pour comparaître devant M. F..., le juge d'instruction. Le propre mari d'Henriette ! Je le jugeai au premier coup d'œil : un homme raide, sec, prétentieux et bête.

— Vous soutenez que vous n'êtes pas Eustache ?

— Mais, non ! mille fois non !

— Et que vous êtes M. Louis M... ?

— Oui !

— Alors, que faisiez-vous à Saint-Seine-l'Abbaye ?

Je ne pouvais pourtant pas lui dire : « J'étais avec votre femme... » Je gardai le silence.

— On ne me trompe jamais ! prononça-t-il sévèrement. Demain, j'aurai de quoi vous confondre !

Et on me remit au secret, où je restai trois jours et trois nuits. Je me consolais en pensant qu'Henriette me récompenserait de mon héroïsme. Ne m'étais-je pas dévoué pour elle ? Le matin du quatrième jour, je voyais entrer dans ma prison M. F..., devenu soudain affable et gracieux.

— Que d'excuses je vous dois ! me dit-il. Vous êtes bien M. Louis M... L'assassin est arrêté. Il est écroué dans le cachot voisin du vôtre. Tenez ! l'entendez-vous ?

Une voix de basse-taille chantait :

J'peux pas ! J'peux pas
Lâcher la colonne !

— Voilà ce qui nous a abusés, continua M. F... Nous savions qu'Eustache était accompagné de sa maîtresse, une femme de mauvaise vie. Il paraît même qu'elle se trouvait en même temps

que vous à Saint-Seine. Est-ce que vous l'avez vue? Pourriez-vous donner son signalement?

Il me demandait le signalement de sa femme!

— Toujours est-il que le lendemain, cette créature avait disparu. Je vous en prie encore, agréez toutes mes excuses, et faites-moi l'honneur de dîner ce soir chez moi. Je vous présenterai à Mme F..., qui sera charmée de vous connaître... Enfin, l'assassin est arrêté. On ne me trompe jamais.

— Eh bien! interrompit le capitaine Gustave, tout a fini pour le mieux. Lié avec le mari, tu pouvais revoir la femme?

— Attends la fin. Le soir, en effet, je dînais chez M. F... Henriette paraissait toute naturelle. Assez froide, pourtant. Après le repas, comme elle m'apportait une tasse de café, elle me dit tout bas :

— Adieu, monsieur. Je vous déteste!

Elle avait eu si peur, qu'elle ne me l'a jamais pardonné... Et voilà, mes bons amis, ce qu'on appelle une bonne fortune!

Albert Delpit.

LA SOUTANE

Quand on apprit à Baume-les-Dames que le pauvre Antoine Foulon — Toto-Foulon comme on l'appelait en classe — avait quitté la soutane pour rentrer dans le siècle, il y eut un cri d'effroi parmi les gens pieux que sa défection atterrait. Foulon, neveu du prêtre, avait suivi une vocation, longuement préparée par six ans de petit séminaire à Ornans, et trois ans de maîtrise à Besançon. Il avait été sagement conseillé, doucement conduit, et point du tout forcé dans sa détermination. Six semaines avant qu'il reçût les ordres, son oncle voyant ce caractère un peu *en dessous* tourner à la tristesse et aux préoccupations, l'avait exhorté à réfléchir. Son père, un vieux vigneron, l'avait engagé à tout lâcher, plutôt que de faire un *auquel* en soutane, la pire engeance selon lui, Toto-Foulon n'avait donc point d'excuse.

Au moment de sa désertion, l'abbé Foulon habitait à Besançon, dans la rue Poitune, une petite chambre que lui louait au mois la mère Jeanet, moyennant le prix modique de 70 francs, nourriture du soir comprise. Le matin, l'abbé s'arrangeait comme il pouvait, tantôt déjeunant chez l'un, tantôt collationnant chez l'autre, et maigrissant un peu à ce régime inégal. Les méchantes langues de la ville assuraient bien que d'autres motifs faisaient saillir les os du pauvre abbé, mais dans les rues de Besançon, surtout dans la petite rue de Poitune, les cancans ont beau jeu de porte à porte et de *trapon à trapon*. Il s'ensuivait que malgré des bruits officieux, sournoisement colportés parmi les salons de l'archevêché, l'abbé n'avait point été inquiété, et les donneurs de conseils et d'avis en étaient pour leurs frais. Certaine bigote, plus

hardie qu'il n'était de raison, avait même reçu de son directeur une semonce si verte, qu'elle n'avait plus ajouté foi à rien, niant l'évidence, puisqu'elle habitait sur le carré de Toto-Foulon.

La vérité est cependant que l'abbé s'était dévoyé subitement, du jour au lendemain, brûlé comme une phalène maladroite aux yeux de la petite Jeanet. Un matin il s'était réveillé homme, et ce réveil l'avait foudroyé net. Quand le samedi de l'Ascension, la vieille loueuse frappa à la porte de l'abbé, il était parti laissant la clef à la serrure, une lettre sur la table et 30 francs sur la cheminée. Comme l'abbé ne lui devait rien plus, et que la lettre expliquait suffisamment son voyage, la bonne dame ne s'en émut point outre mesure; elle n'apprit que longtemps après, avec nous tous, que Toto-Foulon était à Paris, courant les rues et gourgandinant. La dévote éconduite lui avait raconté le tout un soir, en mettant les points sur les i, ce qui valut à la jeune fille, cause involontaire de tout ceci, une solide réprimande avec beaucoup de menaces.

Toto-Foulon était tombé à Paris en plein quartier Latin, cherchant des leçons pour vivre et geignant famine. En attendant que sa tonsure repoussât, il portait une calotte anglaise qui ne le quittait pas plus que son ombre. Il avait enfermé sa soutane dans un petit placard d'hôtel, guettant l'occasion de la vendre ou de la jeter, mais cette occasion ne se présenta point. Un jour l'abbé rencontra quelque bonne âme qui lui procura de l'ouvrage et l'emmena chez lui; on lui offrait une chambre dans la maison, on l'habillait plus décemment, et on lui donnait une centaine de francs par mois.

Foulon chargea sa soutane dans une serviette, la mit sous son bras, et, comme il était grand jour, et qu'il ne put la jeter à la Seine en passant, il dut la caser n'importe où dans la chambre qu'on lui donnait.

Au bout d'un an, la soutane était toujours dans sa serviette, mangée aux rats et moisissant derrière le lit où il l'avait cachée. Elle devenait d'autant plus encombrante, que l'abbé avait des projets sur la jeune fille de ses protecteurs, et que la vieille défroque l'eût pu trahir et vendre à jamais. Car Foulon n'avait rien avoué, il comptait sur l'avenir pour aplanir la route, et d'ailleurs il n'était point tombé en maison si farouche qu'on eût pu s'effrayer beaucoup de sa situation; il ne craignait que le rire, le rire fou de la jeune fille découvrant un jour sa soutane. Son esprit franc

comtois peu endurant se fût mal accommodé de ces plaisanteries; il résolut donc d'en finir une bonne fois, et de *frier* dans sa cheminée la soutane graisseuse et moisie. Il le fit un soir.

C'était en juillet et il dut fermer ses fenêtres pour commencer l'œuvre. Il se calfeutra, entassa papiers sur papiers dans la cheminée, et sur ce foyer étendit le drap, sans trop le presser, pour que la flamme y mordît plus sûrement. Le papier brûla très vite et sans fumée, mais quand l'étoffe fut touchée elle se vengea du délaissement et de l'ingratitude, en jetant partout des fusées blanches que le malheureux fut impuissant à réprimer. Courant au plafond, rejetées au sol, passant par les fentes de la porte et des fenêtres, les fumées de graisse et de laine brûlée s'échappèrent par les escaliers, les corridors, léchant les murailles et empuantissant tout. Le pis fut bien que le pauvre Toto ne pensait point à ce désastre et continuait son travail, à demi suffoqué, et toussant à outrance. Il fourgonnait stoïquement le drap, le secouait pour qu'il se consumât, et suait à grosses gouttes dans cette atmosphère d'Achéron.

Quand l'odeur eut suffisamment rempli tous les étages, on commença à s'émouvoir, à parlementer dans les escaliers, puis l'on sut bientôt d'où sortait la fumée. Les protecteurs de Toto, la jeune fille en tête, accoururent et frappèrent à la porte avec énergie. Surpris dans sa besogne, noir de suie et couvert d'eau, l'abbé demeura pétrifié devant sa cheminée, comme si on l'eût surpris en quelque crime affreux. Il ne répondit point aux appels et se tapit dans l'angle d'une armoire, pour qu'on ne le vît point par le trou de la serrure. Peine perdue, la porte céda sous la pression de vingt personnes effarées et un même cri d'horreur sortit de toutes les bouches béantes :

Il fait cuire quelqu'un !

Il ne faisait cuire personne, il brûlait simplement de vieux papiers et une vieille redingote. Il l'assurait avec un tremblement nerveux qui n'échappa point. Il y a du louche dans l'histoire ! assurait quelqu'un, et comme on reconnut que ladite redingote était bel et bien une soutane salie, on bâtit un drame qui prit consistance. D'ailleurs, Toto-Foulon se défendait de plus en plus mal; au lieu d'avouer tout simplement l'aventure, il voulut expliquer, se coupa, se démentit, et finit par pleurer comme une Madeleine.

Je le revis un jour à Baume-les-Dames après son histoire. Il

avait fait deux mois de prison préventive, pour n'avoir voulu donner ni son adresse ni son lieu d'origine. Un beau jour il avait fini par avouer tout, et on l'avait renvoyé à Baume, où son père était mort de honte en le revoyant. Toto-Foulon, qui frisait la trentaine, paraissait alors plus de quarante ans; il portait longue sa barbe noire, et avait conservé son air *en dessous*. Depuis, il avait tenté de tout sans succès, poursuivi par la haine du clergé et le mépris des gens. Une fois, il s'était improvisé farinier, ce qui avait fait bien rire.

— Il est comme les corbeaux, disait-on, il blanchit en devenant vieux.

Un soir de printemps qu'on l'avait remercié de sa maison et de son moulin, le pauvre diable rentra dans sa petite chambre désespéré.

C'était au premier avril, et l'année s'annonçait toute gaie et chaude, les oiseaux piaillaient sous sa fenêtre ouverte. Tout à coup en ouvrant sa porte, il aperçut une soutane râpée, pendue au plafond de sa chambre, et balancée par le courant d'air. C'était la manière des gens de Baume de lui rappeler que tout dans la vie n'est que misère; c'était un poisson d'avril brutal comme une gifle. Toto ne souffla mot pendant deux jours. On s'en inquiéta à la fin et on monta : la porte non fermée laissa entrer tout le monde.

A la poutrelle du plafond la soutane était toujours pendue, seulement il y avait quelqu'un dedans...

Henri Bouchot.

ÉTUDES ET PROMENADES EN FORÊT

LES CHARBONNIERS

Au mois d'août, si vous vous êtes égaré dans les bois à la chute du jour, n'avez-vous pas senti parfois une âcre odeur de fumée, et ne vous est-il pas arrivé de tomber tout à coup sur un étrange et pittoresque atelier de nocturnes travailleurs?

A travers les baliveaux clair-semés d'une coupe récemment exploitée, cinq ou six tertres coniques s'élèvent au-dessus du sol et jettent une lumière rouge et vacillante, sur laquelle s'enlèvent en noir les minces fûts des bouleaux et les silhouettes des ouvriers qui vont et viennent, silencieux comme des sentinelles. Tout autour de la *coupe*, éclairée par un flamboiement fantastique, la grande forêt muette étend comme une ceinture d'ombre.

C'est la *vente* des charbonniers.

Parmi les hôtes de la forêt, le charbonnier occupe une place à part. Il a une vie et des mœurs originales, qui méritent d'être étudiées de près.

Vers la fin de l'été, quand les bois exploités en hiver ont déjà eu le temps de sécher, le charbonnier arrive sur la *vente* avec sa famille et ses ouvriers, et la fabrication *commence*.

Le premier soin du *maître* est la recherche d'un emplacement favorable, d'un bon *cuisage*, abrité du vent, à proximité des rondes forestières et point trop rapproché du taillis, car les incen-

dies sont à redouter et les gardes ne plaisantent pas. Le choix du bois de charbonnage vient ensuite. On peut faire du charbon avec toutes les essences, mais non du charbon d'égale qualité. Après le charbon de bois dur (chêne, épine, etc.), qui donne beaucoup de chaleur, celui de hêtre, de charme ou de châtaignier est réputé le meilleur; puis viennent les charbons de bois blanc : tremble, tilleul, bouleau, etc., qui sont surtout propres à adoucir les métaux qu'on travaille.

Une fois l'emplacement prêt et les bois choisis, le charbonnier dresse le fourneau. C'est une opération délicate où il faut à la fois de la science, de l'intuition et de l'adresse, — presque une œuvre d'art. — Il s'agit de construire une demeure où le bois soit pénétré par le feu sans subir le contact de l'air, et où sa mystérieuse métamorphose puisse s'accomplir lentement et sûrement.

Sur l'emplacement nettoyé et aplani, le maître compte huit enjambées; ce sera le diamètre du fourneau circulaire ; au centre, il enfonce, ainsi qu'un mât, une forte perche de douze à quinze pieds. Les premiers bâtons ou *attelles* dont il entoure le mât doivent être secs et fendus par quartiers, le haut appuyé contre la perche. Tout autour, il place une rangée de rondins, puis une deuxième, une troisième, et ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la circonférence. Entre chaque rangée concentrique, il a soin de ménager un vide qu'il remplit de ramilles sèches et d'une combustion facile. C'est là le premier *lit*, dont la forme géométrique ressemble aux grandes toiles ourdies en rosace par les araignées d'automne.

Hélas! la vie du charbonnier est semblable aussi à celle de la besoigneuse *aragne*. Ce sont les mêmes incertitudes et les mêmes angoisses ; les mêmes labeurs sans cesse recommencés ; les mêmes batailles pour conquérir le pain de chaque jour. Un oiseau, d'un coup d'aile, peut déchirer la toile de l'araignée; un orage et un coup de vent peuvent ruiner l'opération du charbonnier.

Sur ce premier *lit*, le maître en élève, dans le même ordre, un deuxième qui se nomme l'*éclisse*, et qui continue ainsi, en rétrécissant les rangées circulaires de façon que l'ensemble du fourneau affecte la forme d'un énorme pain de sucre. Le troisième lit s'appelle le *grand haut;* le quatrième étage et le cinquième reçoivent le nom de *petit haut*.

Voilà l'*empilage* terminé. Il s'agit maintenant d'habiller le fourneau d'un épais vêtement qui mette le charbon à l'abri de l'air

extérieur. Le charbonnier couvre les bois empilés d'une garniture de ramilles, puis il applique, par dessus, une couche de terre humide d'environ quatre pouces; enfin il répand sur le tout une cendre noire, extraite du sol de quelque ancienne charbonnière et qui se nomme le *frasil*. Le sommet du fourneau reste découvert. A travers certaines ouvertures ménagées à la base, on met le feu aux ramilles sèches du premier lit; le courant d'air s'établit par le haut, et le fourneau s'allume...

Alors seulement commencent les dures fatigues et les pénibles angoisses du métier. Il faut surveiller le charbon le jour et la nuit avec une patience et une attention de tous les instants. Le maître et les ouvriers se relayent sans relâche autour des fourneaux. La hutte, où ils vont prendre tour à tour quelques heures de repos, s'élève non loin des *charbonnières;* elle en a la forme conique, et elle est revêtue d'une couche de terre où poussent des pavots et des campanules sauvages. C'est là que se fait toute la cuisine du chantier; là que la mère allaite les enfants, nés presque tous dans les bois. Le soir, tandis que le souper cuit en plein air, on entend parfois la ménagère qui berce un marmot en chantant lentement une vieille complainte. La flamme des fournaises promène ses rouges lueurs sur cette scène familière, et tout en haut, les étoiles entre les branches des hêtres cligneut leurs yeux d'or. L'enfant sourit aux étoiles, cligne des yeux comme elles et s'assoupit, pendant que la mère poursuit sa chanson et que le père mange à la hâte un morceau en regardant le *petiot* qui s'endort.

Mais cette douce contemplation ne l'arrête guère. Le charbonnier a de graves soucis en tête; il met les bouchées doubles et retourne à son charbon, cet autre enfant gâté qu'il faut veiller sans cesse. Dès que le fourneau est complètement embrasé, c'est-à-dire quand la fumée, blanche d'abord, devient plus brune et plus âcre, il faut boucher avec de la terre les ouvertures du haut et du bas. De temps en temps aussi on doit *nourrir* le fourneau, en remplissant les vides produits par la combustion au moyen de quelques panerées de vieux charbon. Douze heures environ après avoir bouché les ouvertures, on redonne un peu d'air au charbon, en pratiquant quelques trous dans la couche de terre. Il faut que le charbonnier soit toujours maître de son feu. Si le charbon gronde, c'est que la cuisson va trop vite, et alors, à l'aide du

râteau, il applique de la terre ou du *frasil* sur les moindres ouvertures. Si le vent s'élève, autre souci ; il faut abriter le fourneau avec de grandes claies d'osier. Pour accélérer le refroidissement, les ouvriers regarnissent l'enveloppe avec des pelletées de terre. Enfin, après de longues heures, l'opération est achevée. Le fourneau s'affaisse lentement, on l'éventre d'un seul côté et le charbon paraît : noir comme une mûre sauvage, lourd et sonnant clair comme de l'argent. L'extraction se fait la nuit, afin qu'on puisse mieux distinguer les morceaux qui ne seraient pas complètement éteints. Au matin arrive la charrette traînée par quatre chevaux ; on emplit la *banne* à ras bords ; puis par les chemins herbeux de la *vente*, on l'emmène vers les villes, et longtemps dans les grands bois sonores on entend rouler la banne pleine de charbon.

Cette vie de labeurs anxieux et de veilles solitaires donne au charbonnier un caractère taciturne et méditatif. Alerte et maigre d'ordinaire, la figure tannée et noircie, il reste silencieux pendant de longues heures et n'a aucune des façons expansives et bruyantes de ses voisins les bûcherons et les garde-ventes. Il se mêle peu aux conversations, les nouvelles de la ville ne l'intéressent guère, et les bruits du dehors viennent rarement jusqu'à lui. Mais la forêt est sa maison, et il la connaît bien. Le charbonnier est un observateur, et pour lui la nature forestière n'a point de secrets. Il sait le nom et le vol des oiseaux, les mœurs des fauves, les vertus des plantes. Il se connaît en champignons mieux qu'un botaniste, et, dans ses jours de bonne humeur, il confectionne pour sa femme et ses enfants des rôties de ceps et des civets d'écureuil, dont un gourmet se lècherait les doigts. Sa famille est tout pour lui. Dans sa vie errante et libre à travers la forêt, sa femme et ses enfants le suivent partout. Le charbonnier a grandi dans les bois, les muguets ont souri à ses honnêtes amours, ses marmots ont eu la bruyère pour berceau, la forêt est le témoin de ses rares bonheurs et de ses fréquentes anxiétés, et c'est en pleine forêt qu'il meurt, hélas ! bien souvent avant l'âge de la retraite. Les stations de jour à l'ardeur des fournaises, les veillées pendant les nuits humides, les tracas de toute sorte lui font une vieillesse précoce. Un soir il s'alite sur la paille de sa hutte et ne se relève plus.

Je me rappelle, par une matinée d'octobre, avoir rencontré

dans une tranchée l'humble convoi d'un de ces rudes travailleurs. La bière, posée sur une charrette, s'en allait en cahotant vers le cimetière du village voisin. La veuve et les fils suivaient, et sur les planches du cercueil les feuilles tombantes glissaient comme pour donner une caresse d'adieu au mort... Et tout en regardant la charrette s'enfoncer dans la brume, je me disais que ce n'était pas juste, et que cet obscur héros de la vie forestière méritait une sépulture plus en harmonie avec son existence. J'aurais voulu que cet homme, né dans les bois, reposât en pleine forêt, sous la terre noire d'une de ses anciennes fournaises. Sur la fosse, ses compagnons et ses apprentis auraient allumé un grand fourneau rempli d'*attelles* de hêtres artistement empilées, et tandis que le charbon aurait cuit en grondant, l'âme du vieux charbonnier se serait envolée au ciel avec la fumée.

André Theuriet.

Le Gérant : H. Dutertre.

TABLE DES MATIÈRES

Du 9e volume (10 juillet à 25 septembre 1889).

POÉSIES

André Lemoyne..... *Kléber, Hoche et Marceau*..... 259
Gustave Nadaud..... *Profession de foi du Candidat*..... 532
Jacques Normand..... *Fin de Saison*..... 633
Sully-Prudhomme..... *La Marée*..... 58
André Theuriet..... *Les Paysans*..... 199
Louis Ratisbonne..... *Le Coquillage*..... 389

ROMANS

J. Barbey d'Aurevilly. *Le Chevalier Des Touches*.... 45, 201, 306, 412
Ludovic Halévy..... *Marcel*..... 5, 137, 246, 390
Guy de Maupassant... *Fort comme la Mort*..... 225, 363, 481 593
Georges Ohnet..... *Le Docteur Rameau*..... 65, 167 282
Léon de Tinseau..... *Strass et Diamants*..... 561
L. Tolstoï..... *Bonheur intime*..... 337, 455 613

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

Gaston Bergeret..... *Un moment de Colère*..... 113 260
Henri Bouchot..... *La Soutane*..... 662
Gustave Geffroy..... *La Voix*..... 518
Octave Mirbeau..... *Histoire d'une Minute*..... 60
André Theuriet..... *La Gélinotte*..... 543
Jean Richepin..... *Prix de Vers Latins*..... 353

PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES

Olivier Chantal..... *Papillons Noirs*..... 305
Charles Narrey..... *Autour du Dictionnaire*..... 105 191
Joseph Roux..... *Les Paysans*..... 654

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

Philippe Daryl..... *L'Éducation physique*..... 92
G. Macé..... *Le Braconnage*..... 581
Napoléon Ney..... *L'Éléphant et la Baleine*..... 192 324

FANTAISIES HUMORISTIQUES

Émile Bergerat..... *Septembre au Bord de la Mer*..... 636
Albert Delpit..... *Une bonne Fortune*..... 656
Inauth..... *Une Table d'Hôte aux Bains de Mer*..... 429
Francisque Sarcey..... *Le Professeur de Maintien*..... 132
Léon de Tinseau..... *Rien des Agences*..... 591

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Paul Bourde..... *Pourquoi l'Exposition est comme elle est*.. 357
Frantz Jourdain..... *Les Danseuses Javanaises*..... 473
Paul Rouaix..... *A travers l'Exposition*..... 424 531
Jules Simon..... *La Fête et la Force*..... 29

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

Paul Bourget..... *J. Barbey d'Aurevilly*..... 34
Jean de Bourgogne.... *Alfred de Musset chez lui*..... 152, 275 436
Victorien Sardou..... *Comment j'ai pris les Tuileries, le 4 septembre*..... 449
Mary Summer..... *Le Peignoir rose de Madame Bonaparte*.. 547

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Cunisset-Carnot..... *En Alger*..... 509 642
Guy de Maupassant... *Sur l'Eau*..... 98 216

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

Camille Flammarion... *Le Grillon*..... 405

CHASSE, PÊCHE, VIE CHAMPÊTRE

G. de Cherville..... *Juillet aux Champs*..... 106
— ..... *Août* — 331 413
— ..... *Septembre* — 553
André Theuriet..... *Les Charbonniers*..... 666

Paris. — Société d'Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 75.8.89.

AP
20
L4
t.9

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY